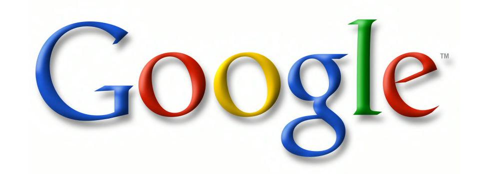
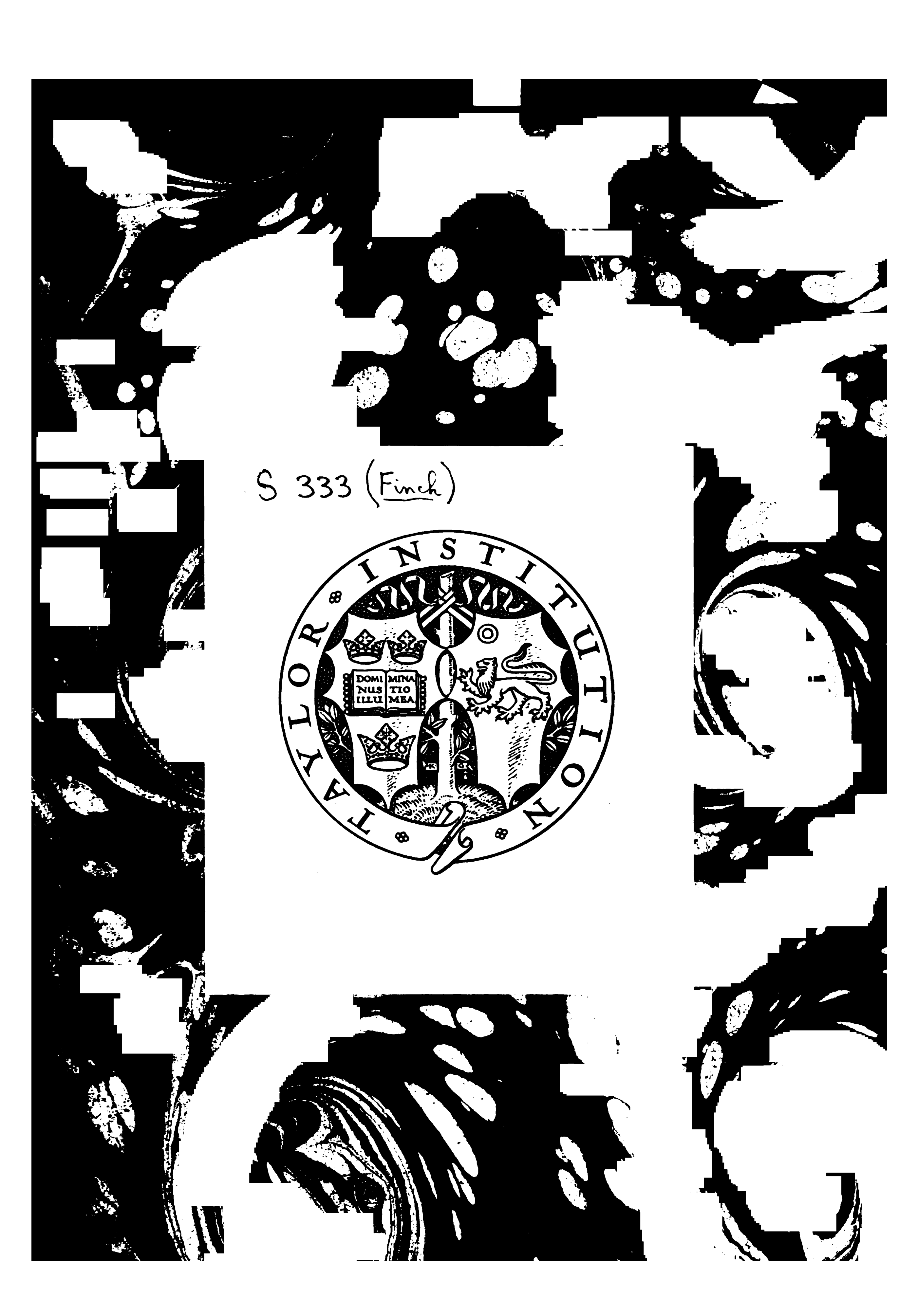





P. F. Tardieu Sculp.


S 333 (Finch)
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

S. 333 (Emil)

HISTOIRE
LITTERAIRE
DU REGNE
DE LOUIS XIV.

TOME TROISIEME.

HISTOIRE
LITTERAIRE
DU REGNE
DE LOUIS XIV.

DÉDIÉE AU ROY.

Par M. l'Abbé ***LAMBERT.***

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez { PRAULT Fils, Quai de Conty, vis-à-vis le Pont-neuf. GUILLYN, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel. QUILLAU Fils, rue S. Jacques, aux Armes de l'Université.

M DCC LI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



DISCOURS SUR LES PROGRÈS DE LA PHILOLOGIE SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XIV.

EST-il quelque genre de littérature, que le regne dont nous écrivons l'histoire, n'ait vu porté au plus haut point de perfection? La grammaire, la critique, la mythologie, la géographie, la chronologie, la science des médailles, celle des généalogies, l'art héraldique: quel vaste champ n'aurions-nous pas à parcourir, si nous voulions nous étendre sur ces différentes parties? Attachons-nous à rapporter les progrès successifs qu'ont fait celles de ces parties, qui tiennent le premier rang dans la littérature, & commençons par la grammaire qui doit marcher à la tête de toutes nos connoissances, & qui est le principe de nos premieres instructions.

La langue françoise, brute & informe dans ses commencemens, ne prit une sorte de facilité que sous le regne de François I; & ce fut-là son adolescence, car de rétrograder vers son enfance, ce seroit remonter à des tems qui tenoient de la barbarie de nos premiers auteurs. Notre langue retomba peu après la mort de ce prince, & elle eut même de la peine à se relever; aussi voyons-nous que les grands hommes de

notre nation, qui vouloient faire passer leurs noms & leurs ouvrages à la postérité, s'avisoient rarement d'écrire en leur langue naturelle, dont ils connoissoient trop bien l'imperfection, pour ne pas lui préférer la langue latine.

Sous Henri IV, notre langue prit un tour aisé & naturel, & elle continua de se polir sous le regne suivant; les progrès qu'elle fit, elle les dut à l'académie illustre, établie pour la perfectionner.

La langue françoise sous le regne de Louis XIV, essuya différentes révolutions; on écrivoit d'abord d'un style grand, noble, étendu, mais un peu trop diffus; on conserva beaucoup de mots, & peut-être de phrases qui paroissoient un peu trop sentir le vieux style. Les uns & les autres furent sacrifiés à notre délicatesse; cependant la Bruyere, *& après lui le grand archevêque de Cambrai*, M. de Fenelon, *se sont plaints que nous cherchions à perfectionner notre langue, en l'appauvrissant, en la privant de termes fort expressifs, tandis que les étrangers nos voisins perfectionnent les leurs, en les enrichissant de mots utiles qui leur manquent.*

Vaugelas *qui avoit commencé à paroître avec quelque éclat sous Louis XIII, publia depuis des remarques instructives sur la langue françoise; il donna même sa traduction de Quinte-Curce, qui toute exacte qu'elle est, renferme cependant quelques termes, & quelques locutions qui ne sont plus d'usage.* Scipion Dupleix *qui n'estimoit rien moins que la science des mots, voulut s'opposer à cette politesse étudiée, qui fait le charme des oreilles, mais il perdit son procès devant le public éclairé.*

Menage *voulut imiter Vaugelas dans ses remarques, & pancha plutôt vers l'antique érudition de notre langue, que vers sa politesse.* Thomas Corneille *& l'Académie Françoise, perfectionnerent ce que Vaugelas avoit commencé.*

Le célebre pere Bouhours *entra dans la même carriere, tant par ses doutes sur la langue françoise, que par ses nouvelles remarques publiées en 1675, où l'on voit l'exactitude & la pureté marcher d'un pas égal. L'on peut donc fixer à ce tems un nouvel âge de la perfection de notre langue.*

Plusieurs autres grammairiens publierent depuis différentes observations, mais qui ont fait peu d'honneur à leurs auteurs; & il est vrai que parmi ces derniers, il en est bien peu où l'on trouve cette pureté, cette précision, cette délicatesse qui caractérise notre langue. L'excel-

lente grammaire de Regnier ~~Desmarets~~+, *peut seule être considérée comme un chef d'œuvre en ce genre,* ++Desmarais

Mais pour nous former la plus haute idée de la perfection que notre langue a acquise, rappellons-nous que c'est sous le regne de Louis XIV, que tous les étrangers, ceux-mêmes qui nous affectionnent le moins, se sont appliqués avec ardeur à se former dans la langue françoise; que c'est sous le regne de ce grand Roi, que la langue françoise est devenüe la langue commune des ministres dans toutes les cours; & s'il ne s'agissoit ici que de la maniere d'écrire en tout genre de littérature, avec quelle avidité nos voisins ne lisent-ils pas les œuvres si sçavamment, si élégamment écrites de Regnier ~~Desmarets~~+, de Bossuet, de Flechier, de la Bruyere, de Mallebranche, de Choisy, de la Chapelle, de Toureil, de Fenelon, de Fleuri, & de tant d'autres écrivains célebres qui ont illustré le regne de Louis XIV? Tels sont les modéles qu'on cherche, ou du moins qu'on doit chercher à imiter.

Après la grammaire, vient la critique, que l'on peut dire être une prudence littéraire, qui nous apprend à traiter les différens sujets de littérature dans leur véritable goût. L'examen des textes est un moyen nécessaire pour les bien entendre, & ce moyen doit être tiré, soit de l'exactitude des éditions, soit de l'habileté des commentateurs; mais parmi les écrivains qui se sont exercés dans ce genre de littérature, en est-il beaucoup qui y ayent excellé? Combien qui ne se sont distingués que par le vain étalage d'une érudition déplacée. Quel courage ne faudroit-il pas pour lire ce qu'un littérateur, d'ailleurs habile, le célebre Passerat *a écrit sur Catule? Il y auroit sans doute & plus d'utilité & plus d'agrément à repasser vingt fois le texte de cet agréable poëte, que de lire une seule fois cet énorme commentaire: disons la même chose des notes de* Cruceïus *sur Stace. Chaque mot a donné lieu à ces écrivains de s'échapper en de longues & ennuyeuses digressions, qui font perdre de vüe l'auteur qu'on a dessein de connoître; aussi* Chapelle, *l'ingénieux Chapelle, disoit fort agréablement, qu'avec de semblables littérateurs, on entendoit fort bien le commentaire, mais nullement le texte.*

Sous le regne de Louis XIV l'on parvint enfin à ce discernement, à cette justesse qui nous présente dans tout leur jour les beautés des anciens. Quel goût, quel ordre, quelle précision, quelle clarté n'admire-t-on pas dans les différentes éditions de littérature que ce prince fit exécuter pour l'instruction de Mgr. le Dauphin? Les commentateurs

ne chercherent point à briller par une érudition dont le lecteur ne pouvoit tirer aucun fruit; mais ils se contenterent de faire paroître leur jugement, en produisant un texte exact & correct, & en donnant lieu par de courtes notes, d'en connoître toutes les beautés. Telle fut la sage méthode que suivirent les critiques illustres, employés à ce travail; les peres la Rüe, la Beaune, Merouville, le Tellier, Hardouin, Chamillart, Jouvancy, Mrs Huet, Cailly, Danet, & la sçavante Mlle le Fevre. Avec moins de sçavoir que nos peres, ils firent paroître plus de jugement, & ils eurent l'avantage de renouveller l'idée de ces anciens littérateurs, Servius & Donat, qui ont si bien fait connoître les beautés de Virgile & de Terence. C'est le souhait que fit il y a près de deux siécles, le célebre Pierre Pithou, qui vouloit que l'on s'attachât aux anciens commentaires, & aux nouveaux textes, textes que l'on rapproche continuellement de leur source, par le moyen des anciens manuscrits.

Quel vaste sçavoir dans Budée & dans Turnebe, pour les discussions critiques de la philologie! Quelle profonde érudition dans le sçavant évêque de Lodeve, Plantavit de la Pause! *cependant combien pour l'exactitude des connoissances, & le fond du raisonnement, ne sont-ils pas inférieurs au pere Vavasseur, à Samuel Bochart, à Longuerüe, & au pere Rapin? Il est vrai qu'ils ont défriché & frayé le chemin; & les derniers sont arrivés au but. Nicot, Monet & Bourgoin, sont-ils comparables à Menage, & aux autres dictionnaires de notre langue? D'Aubignac & le Bossu ne l'emportent-ils pas pour l'exactitude des préceptes, sur la poëtique de Scaliger? Renouard, quoique habile, a commenté les métamorphoses d'Ovide; mais d'une maniere fort inférieure à l'abbé Banier. La Primaudaye, le Roi & du Vair, peuvent-ils pour le genre varié de littérature, être comparés à Balzac & à la Mothe le Vayer? Cependant ces derniers qui ont vécu au commencement du regne de Louis XIV, ne sont pas aussi parfaits que du Cange, qui a paru vers le milieu du même regne. Sur combien de sujets utiles & intéressans, s'est exercée avec choix la profonde érudition de ce grand homme? Enfin pour finir ce parallele, les siécles antérieurs à celui de Louis le Grand, ont-ils à opposer quelque ouvrage, qui pour une sage instruction des princes, approche de Télémaque, & pour le reste de l'humanité, des caracteres de la Bruyere? Tel est le point de perfection, où cette partie des sciences a été portée sous le précédent regne; ajoutons un autre avantage qui lui est parti-*

culier, c'est d'avoir produit dans les Journaux un genre nouveau de littérature, qui seul paroit suffire pour perfectionner le goût, ou du moins pour empêcher qu'il ne vienne insensiblement à se corrompre.

Les Antiquaires peuvent servir de troupes auxiliaires aux critiques & aux historiens. La connoissance exacte des antiquités, c'est-à-dire des usages, soit dans la religion, soit dans la vie civile & politique, fait souvent connoitre le fonds d'un auteur ancien, qui est couvert d'obscurité, dès qu'on ignore les coutumes auxquelles il fait allusion. Ces coutumes sont-elles connües, sont-elles expliquées? le texte de l'écrivain s'éclaircit & devient facile. Les médailles, & les autres monumens qui nous restent de l'antiquité, frappent au même but; ce sont en quelque sorte des tableaux qui représentent les usages des peuples, & qui rendent sensibles à la vüe plusieurs points de l'histoire, que l'esprit ne pourroit développer que difficilement.

Nous n'avons pas été des derniers à nous appliquer à ce genre de littérature. Nos écrivains, tant les anciens que les modernes, ont souvent servi de guides à ceux qui se livrent à ces connoissances. Dans le XVI. siécle, & au commencement du XVIIe, Lazare-Baïf, Bellan, Guillaume du Choul, Boullenger, Gonthiere, avoient publié divers écrits, où il étoit traité séparément, des sacrifices des anciens, de leurs campemens, de leur ordre de bataille, de la forme de leurs navires, de la pompe de leurs funérailles, des droits de leurs anciens sacrificateurs, de l'Etat, de la maison des Empereurs Romains, des fonctions de leurs officiers. Saumaise, Spon, Nicaise, Baudelot, Galland, du Moulinet, s'exercerent avec succès dans le même genre de littérature; mais rien d'aussi entier, rien d'aussi soigneusement détaillé que ces corps d'antiquités, travaillés par le sçavant dom Bernard de Montfaucon; collections qui nous offrent les tableaux d'une infinité d'usages, de mœurs, de coutumes, tant sacrées, que politiques ou civiles, qu'on chercheroit inutilement ailleurs en un corps d'ouvrage aussi méthodique.

Chacun sçait à quel point de perfection fut portée sous le même regne, la science des médailles. Si nos voisins l'emportent sur nous par la multitude de leurs ouvrages sur cette partie, aucun d'eux pour l'intelligence & le juste discernement n'a surpassé, disons même, n'a été aussi loin que les Seguin, les Patin, les Oudinot, les Vaillant; ce dernier sur-tout, & par le nombre, & par la variété de ses travaux, est encore aujourd'hui l'admiration de l'étranger, qui ne cesse de réimprimer ses ouvrages.

Passons aux traductions : Quel usage fait-on aujourd'hui des ouvrages de Claude de Seissel, de ceux de Jean de Maumont, de Blaise de Vigenere, de Guénébrard, de Dupinet, & d'Harlai de Chanvalon ? S'ils sont connus, ce n'est gueres que par les Bibliographes, qui même n'en font mention, que pour ne pas manquer à l'exactitude des détails. Il est vrai qu'il en est un qui a conservé, mais sans préjudice de notre délicatesse, son ancienne réputation, c'est l'habile Jacques Amyot. La traduction que M. Dacier a publiée des vies de Plutarque, n'a pas fait tomber celle de cet ancien traducteur, recherchée malgré deux siécles qui ont passé sur cet ouvrage, & qui ont vu anéantir les travaux d'une infinité d'autres littérateurs.

Voyons maintenons en peu de mots les progrès de ce genre de littérature sous le regne de Louis XIV. Jean Baudou commence le premier âge de ce regne ; à peine l'a-t-il emporté sur les traducteurs qui ont vécu un siécle avant lui. Il fut relevé par Pierre du Ryer & l'abbé de Marolles, qui firent quelques pas vers la perfection. Vaugelas alla plus loin, & commence un second âge : dès que parut sa version de Quinte-Curce, on ne fit pas difficulté de dire, que si l'Alexandre de Quinte-Curce avoit été invincible, celui de Vaugelas étoit inimitable ; & cependant combien de corrections n'y auroit il pas à y faire, pour le mettre en parallele avec nos derniers traducteurs? Perrot d'Ablancourt entame un troisiéme degré de perfection, il n'a pas seulement rendu les paroles de ses originaux, il les a fait parler en notre langue, comme eux-mêmes auroient dû faire, s'ils avoient vécu vers le milieu du regne de Louis XIV ; mais après d'Ablancourt, brille un quatriéme âge plus élégant que les autres. Parurent alors les Arnaulds d'Andilly, les Dubois, les Maucroix, les Cousins, les Tourreils, les Dacier, les Sacy, les Regniers des Marets, les Mongaults.

Tels sont les modéles que se proposent tant d'écrivains illustres, qui cherchent avec succès à faire aujourd'hui parler en notre langue, ces hommes excellens qui ont décoré par un sçavoir éminent, Athenes, Rome, Constantinople, Londres ; ils les approchent de nous, ils nous les font goûter, ils les rendent sensibles, autant que la différence des langues, des tems & des génies, peut le permettre.

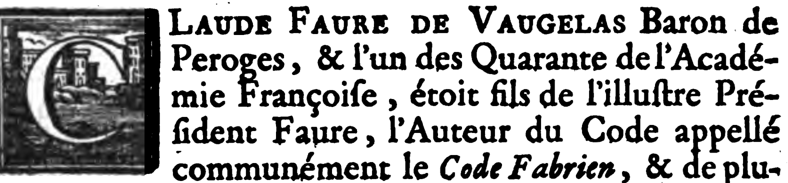


HISTOIRE LITTERAIRE
DU REGNE
DE LOUIS XIV.

ELOGES HISTORIQUES
DES PHILOLOGUES CELEBRES, des Critiques, Grammairiens, Lexicographes, Bibliographes, Géographes, Commentateurs, Interpretes, Mythologistes, Blasonistes, Généalogistes, Chronologistes, Antiquaires, Médaillistes.

LIVRE HUITIEME.

CLAUDE FAURE DE VAUGELAS.



CLAUDE FAURE DE VAUGELAS Baron de Peroges, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise, étoit fils de l'illustre Président Faure, l'Auteur du Code appellé communément le *Code Fabrien*, & de plusieurs autres ouvrages de Jurisprudence, recueillis en dix volumes *in-folio*. Claude Faure son second fils na-

quit à Bourg en Bresse vers l'an 1585. Il n'eut en partage que la Baronie de Peroges en Bresse qui n'étoit pas d'un grand revenu, & une pension mal payée de deux mille livres que Louis XIII. avoit accordée en 1619 au Président Faure & à ses enfans, pour les services que ce Magistrat avoit rendus à l'Etat, dans le mariage de la Princesse Christine de France avec Victor Amédée Duc de Savoye.

M.[de] Vaugelas vint fort jeune à la Cour, il fut Gentilhomme ordinaire, puis Chambellan de Gaston Duc d'Orleans, qu'il suivit en toutes ses retraites hors du Royaume. Il fut aussi sur la fin de ses jours Gouverneur des enfans du Prince Thomas; mais il n'en devint pas pour cela plus riche. Il mourut même si pauvre, que les biens qu'il laissa, ne suffirent pas pour acquitter ses dettes. Ce n'est pas cependant qu'il eût jamais donné dans aucun excès qui eût pû le ruiner; mais les fréquens voyages qu'il avoit faits avec le Duc d'Orleans son maître, joints à différentes circonstances fâcheuses, où il s'étoit trouvé, avoient entiérement dérangé ses affaires.

Plus estimable encore par les qualités du cœur, que par celles de l'esprit, il se concilia l'amitié & l'estime de tout ce qu'il y avoit de personnes à la Cour, distinguées par leur naissance, ou par leur sçavoir; il étoit en particulier lié d'une très-étroite amitié avec le Baron de Foras qui l'appelloit son frere; avec Faret qui avoit été son disciple, & avec Voiture, Chapelain & Conrart. La politesse de ses manieres, la douceur de sa conversation, ses complaisances, son respect pour les Dames, le faisoient rechercher dans toutes les compagnies.

Depuis son enfance il fit de la Langue Françoise sa principale étude, & l'on doit dire à sa louange qu'il a été un de ceux de l'Académie qui a le plus contribué à la perfection de cette langue; Coëffetau fut le modelle qu'il se proposa; & il étoit si enchanté de la beauté du style de cet écrivain, qu'il ne voyoit pas que

l'on dût se servir d'autres phrases que de celles qui se trouvent dans son Histoire Romaine ; ce qui a fait dire à Balzac: *Qu'au jugement de Vaugelas il n'y avoit point de salut hors de l'Histoire Romaine, non plus que hors de l'Eglise Romaine.*

A une imagination vive & féconde il joignoit une présence d'esprit admirable. Chacun sçait l'ingénieuse repartie qu'il fit au Cardinal de Richelieu, au sujet du rétablissement de sa pension de deux mille livres dont il n'étoit pas payé. *Hé bien, Monsieur, lui dit le Cardinal, d'un ton gracieux : Vous n'oublierez pas du moins dans le Dictionnaire le mot de pension? Non Monseigneur,* lui répondit notre Académicien en le saluant profondément, *& moins encore celui de reconnoissance.*

La prose étoit le seul genre d'écrire dans lequel cet Auteur excellât; on dit cependant qu'il a composé quelques vers Italiens que Mr. Pelisson nous apprend avoir été fort estimés. Quant à la Poésie Françoise, il n'en faisoit usage que pour des *impromptus*. Le même Mr. Pelisson dit que » Vaugelas passant un jour à Nevers, » où la Princesse Marie+, depuis Reine de Pologne se » trouvoit alors, quelques-unes de ses Demoiselles qui » faisoient une quête, vinrent à l'auberge où il étoit, » mais que n'ayant pû les voir à cause d'un remede qu'il » venoit de prendre, il leur envoya deux pistoles avec » cette épigramme qu'il fit sur le champ.

+de Gonzague

Empêché d'un empêchement
Dont le nom n'est pas fort honnête,
Je n'ai pû d'un seul compliment
Honorer au moins votre quête.
Pour en obtenir le pardon,
Vous direz que je fais un don
Aussi honteux que mon remede;
Mais rien ne paroît précieux

Auprès de l'Ange (la Princeffe) *qui poffede*
Toutes les richeffes des Cieux.

» Voici un autre impromptu qu'il fit fur certain » mot de travers que lui avoit dit un portier de l'Hotel » de Rambouillet, en lui faifant un meffage de la part » de Madame la Marquife.

Tout à ce moment maître Ifaac,
Un peu moins difcret que Balzac,
Entre dans ma chambre & m'annonce,
Que Madame me derenonce.
Me derenonce, Maître Ifaac ?
Oui, Madame, vous derenonce.
Elle m'avoit donc renoncé,
Lui dis-je, d'un fourcil froncé?
Portez-lui pour toute réponfe,
Maître Ifaac, que qui derenonce,
Se répent d'avoir renoncé:
Mais avez-vous bien prononcé ?

Nous ne donnons pas ces deux Epigrammes comme des preuves du genie Poëtique de leur Auteur. *Mais des grands hommes*, comme le remarque M. Peliffon, *les moindres chofes font précieufes.* M. Vaugelas qui connoiffoit qu'il n'étoit pas né Poëte, donna tous fes foins à bien écrire en profe, & il eût la gloire d'y réuffir parfaitement. La parfaite connoiffance qu'il eut de la langue Françoife, lui mérita d'être choifi pour travailler au grand Dictionnaire de l'Académie, mais tous les cahiers qu'il en compofa, furent faifis à fa mort par fes Créanciers, & la compagnie ne put les retirer d'entre leurs mains qu'en vertu d'une Sentence du Chatelet, obtenüe le 17 May de l'année 1651.

Les premieres remarques que cet illustre Ecrivain publia sur la langue Françoise, furent critiquées par la Mothe le Vayer, & par Dupleix. Il est vrai cependant que cet ouvrage mérite une estime particuliere; car non seulement le style en est excellent, mais il regne encore dans tout le corps de l'ouvrage, tant d'ingénuité, de candeur & de franchise, qu'on ne peut presque s'empêcher d'en aimer l'Auteur.

Nous avons encore du même Ecrivain un autre volume de remarques qui n'ont été imprimées qu'en 1690. par les soins d'un Avocat de Grenoble appellé l'Allemant.

Mais l'ouvrage qui a acquis le plus de réputation à cet illustre sçavant, c'est son admirable traduction de Quinte-Curce qui lui coûta trente années d'un travail assidu; on dit même qu'après avoir vu quelque traduction de M. d'Ablancour, il en goûta tellement le style un peu moins diffus que le sien, qu'il recommença tout son ouvrage; chaque période étoit traduite à la marge fort souvent en cinq ou six manières differentes, toutes presque fort bonnes & c'étoit ordinairement celle qu'il avoit mise la premiere qu'on estimoit le plus; ce qui fit dire à Voiture, qui étoit l'ami particulier de Vaugelas, que notre langue seroit changée avant que sa traduction fût achevée, & qu'il seroit par consequent obligé de la recommencer, & qu'ainsi il se trouveroit dans le même cas de ce barbier dont parle Martial qui étoit si long temps à faire une barbe, qu'avant qu'il l'eût achevée elle recommençoit déja à revenir.

Eutrapelus Tonsor, dum circuit ora Luperci,
Expungitque genas, altera barba subit.

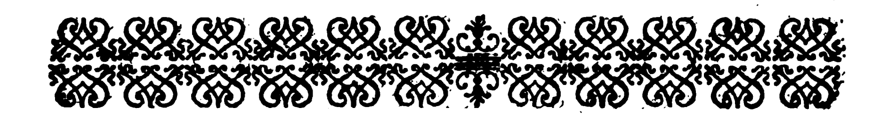
Ainsi disoit Voiture *altera lingua subit.*

Cette traduction fut revüe & donnée au public en

1653. par Mrs. Conrart & Chapellain ; peu de temps après il en parut une seconde édition entiérement semblable à la premiere, mais on retrouva dans la suite une nouvelle copie de l'Auteur & c'est sur cette copie que M. Patru donna une troisiéme édition fort différente des deux autres.

La beauté de ce merveilleux ouvrage a fait dire à Balzac que l'Alexandre de Quinte-Curce est invincible, & que celui de Vaugelas est inimitable ; au Pere Bouhours que cette traduction est un modelle sur le quel on peut se former seurement, & à M. Godeau que cette copie est aussi belle que l'original ; qu'elle fut long tems attendüe comme un chef-d'œuvre, mais qu'elle a surpassé l'espérance que l'on en avoit conçüe & qu'elle fera vivre éternellement la mémoire de son Auteur.

La mort de ce célébre écrivain arriva au mois de Février de l'année 1650, il étoit agé d'environ soixante-cinq ans. Pendant plusieurs années il fut tourmenté d'un mal de côté causé par un abscès qui se formoit dans l'estomac. Se sentant un jour fort soulagé & se croyant presque guéri, il voulut aller prendre l'air au jardin de Soissons, où il avoit un appartement, mais son mal recommença le lendemain a se faire sentir avec tant de violence, qu'il fut obligé d'envoyer appeller du secours. Son valet étant revenu peu de momens après, il trouva son maître qui rendoit son abscès par la bouche. Surpris de cet accident dont il ne pouvoit deviner la cause, il demanda ce que c'étoit ; à quoi M. de Vaugelas répondit sans laisser paroître aucune émotion sur son visage. *Vous voyez, mon ami, le peu que c'est que de l'homme.* Ce furent là ses derniéres paroles, & il n'eut plus que quelques momens de vie.



JEAN BAUDOUIN.

JEAN BAUDOUIN né à Pradelle en Vivarais, selon Pellisson, & selon l'Abbé de Marolles en Franche-Comté, eut le sort de la plupart des sçavans sur qui la fortune semble se venger de ce qu'ils ont trop bien été partagés du côté de la nature.

Après avoir fait divers voyages qui ne le rendirent pas plus riche, il prit le parti de venir à Paris dans l'espérance d'y trouver quelque protecteur généreux qui prît soin de son avancement; quelques ouvrages qu'il publia lui obtinrent une place à l'Académie, & la Reine Marguerite le fit son Lecteur: il s'attacha depuis au Maréchal de Marillac. Son changement de condition n'en mit aucun dans sa fortune. Toujours pauvre il fut obligé de se livrer à un travail assidu, qui jusqu'à la fin de sa vie fut son unique ressource pour fournir aux besoins de la vie.

La réputation qu'il avoit d'être un des meilleurs traducteurs de son tems, engagea la Reine Marie de Medicis à l'envoyer en Angleterre pour y traduire l'Arcadie de la Comtesse de Pembrock. Pellisson nous apprend que Baudoin eut le bonheur d'être aidé dans ce travail par une Demoiselle qui ayant demeuré longtems à Londres avoit appris parfaitement l'Anglois. Comme il jugeoit qu'elle pourroit lui être d'un grand secours pour la composition de ses ouvrages, il en fit son épouse, & l'emmena en France où il continua à innonder le public de ses ouvrages. S'il ne leur donna pas toute la perfection qu'ils auroient pu avoir, c'est que ses besoins presque toujours pressans, régloient ordinairement la précipitation ou la lenteur avec la quel-

le il les composoit : son style d'ailleurs paroit naturel & facile.

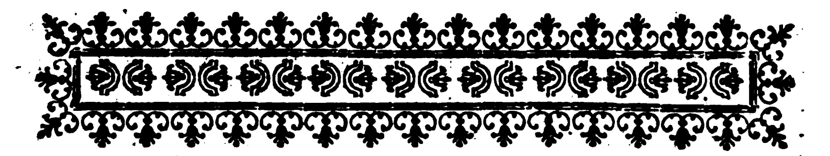
Il nous a donné les traductions de Tacite, de Suetone, de Lucien, de Salluste, de Dion Cassius, l'Histoire des Incas par un Inca, la Jérusalem du Tasse, les discours du même Auteur, ceux d'Ammirato sur Tacite, plusieurs ouvrages du Chancelier Bacon, *Vindelicia Gallica* de M. de Priezac, les Epitres de Suger, les fables d'Esope, l'Iconologie de Ripa, diverses piéces de Poësies, des sermons Théologiques & Moraux, une Histoire Indienne intitulée Lendamire & un grand nombre d'autres ouvrages rapportés par M. l'Abbé d'Olivet dans sa continuation de l'Histoire de l'Académie. Mais de tous les ouvrages de cet écrivain, le plus estimable c'est son Histoire des guerres civiles de France traduite de l'Italien de Davila. Le Cardinal de Richelieu parut si satisfait de cette traduction qu'il fit esperer à l'Auteur une pension de douze cens écus, mais la mort de ce Ministre arrivée peu après la publication de ce livre, priva le pauvre Baudouin de la récompense qui lui avoit été promise. M. Gueret dans son Parnasse réformé dépeint Baudouin & du Ryer prêts à deloger du Parnasse pour leurs mauvaises traductions, & ajoute que Davila vint offrir à Baudouin sa protection, & qu'en reconnoissance de la gloire qu'il recevoit de la belle traduction qu'il avoit faite de son Histoire, il lui fit esperer d'obtenir son pardon d'Apollon & des Muses, & la remission de toutes les fautes qu'il avoit faites ailleurs.

Cet Auteur mourut en 1650 agé de plus de soixante ans; l'Anglois, l'Italien & l'Espagnol lui étoient presque aussi familiers que le Latin & le François.



GABRIEL


Cl. Mellan G. del. et sc.
C.P.R.
GABRIEL NAUDÉ
Né à Paris, le 2 Février 1600. Mort à Abbeville, le 29. Juillet 1653.
A Paris, chez Odieuvre, Md. d'Estampes, quay de l'Ecole vis à vis le côté de la Samarit. à la belle Image.



GABRIEL NAUDE'.

GABRIEL NAUDE', Chanoine de Verdun, & Prieur de Lartige en Limousin, issu d'une honnête famille de Paris, nâquit dans cette ville le 2 Février de l'année 1600. Les heureuses dispositions qu'il eut pour les sciences, & qui se développerent dès ses plus tendres années, furent cultivées avec soin par ses parens. Pour se former tout à la fois & dans la pieté & dans les Lettres, ils le mirent dès qu'il eut atteint sa huitiéme année, dans une Communauté de Religieux, où le jeune Naudé apprit les premiers élemens de la Grammaire, & les principes de la Religion; il étudia ensuite dans l'Université, où il se distingua autant par son application que par la beauté de son génie.

Reçu Maître-ès-Arts après avoir fait avec succès son cours de Philosophie, il suivit l'attrait qui le portoit à la Médecine, & parut avec éclat sur les bancs de la Faculté; la réputation qu'il se fit en peu de tems par sa capacité lui concilia l'estime d'un Magistrat illustre, M. Henri de Mesmes, Président à Mortier, qui se fit un plaisir d'attirer chez lui le jeune Naudé, à qui il confia le soin de sa Bibliothéque; emploi dont le jeune Docteur se dégoûta bientôt, & qu'il quitta en 1626, pour se livrer tout entier à la profession qu'il avoit embrassée.

Le désir de se perfectionner dans son art le conduisit la même année à Padoue; mais à peine y fut-il arrivé que la mort de son pere l'obligea de repasser en France.

Peu de tems après son retour ce sçavant homme publia son livre intitulé, *Avis pour dresser une bibliotheque*,

dédié à M. le Président de Mesmes. Cet ouvrage avoit été précédé du *Marfore*, ou discours contre les Libelles, d'une instruction à la France sur la vérité de l'histoire des freres de la Rosecroix, & d'une Apologie pour les grands personnages accusés de Magie.

L'érudition répandue dans ces écrits, le grand nom que l'Auteur s'étoit fait dans la Faculté, lui mérita d'être choisi en 1628, pour faire le discours d'appareil qui se prononce ordinairement à la réception des Licentiés. Cette excellente Piéce, où l'Auteur reléve avec beaucoup d'éloquence l'antiquité & la dignité de la Faculté de Médecine de Paris, fut donnée au Public la même année, & fut généralement applaudie. Les sçavantes additions à l'histoire de Louis XI. que l'Auteur publia deux années après, ne furent pas reçues moins favorablement. » Ce Livre, dit un judicieux Critique, » ne contient pas de simples narrations, mais des remar» ques & de bonnes preuves que nos Rois ont été in» struits dans les Lettres, surtout Louis XI. on y trouve » aussi plusieurs particularités intéressantes de son ré» gne. »

L'année suivante, sçavoir en 1631, M. Naudé donna une édition des œuvres du célébre Jean Riolan le pere, Médecin du Roi de France. Mais nous serions infinis si nous voulions entrer dans le détail de tous les écrits qui sont sortis de la plume de ce sçavant homme. Il nous suffira de dire qu'il n'est presque aucun genre de littérature dans lequel il ne se soit exercé avec succès, comme on peut le voir par le Catalogue de ses œuvres, qui se trouve à la fin du Recueil publié par le Pere Jacob Carme, sous le titre de *Naudæi tumulus*. Revenons à l'histoire de sa vie.

Ce fut en 1631, que sur le glorieux témoignage que le célébre M. Dupui rendit au Cardinal Bagni de l'habileté de l'homme illustre dont nous faisons l'éloge, cette Eminence emmena M. Naudé à Rome en qualité de Bibliothéquaire & de Sécrétaire en langue La-

tine. Peu de tems auparavant il avoit été honoré du titre de Médecin de Sa Majesté, & ce fut pour soutenir avec plus de dignité ce titre glorieux, qu'en 1633, il alla recevoir le bonnet de Docteur en Médecine, dans la célébre Université de Padoüe.

Le séjour de ce sçavant homme en Italie fut marqué par une Anecdote Littéraire trop intéressante pour ne pas la rapporter ici, ce fut à l'occasion du Livre de l'Imitation de J. C.

» Le Cardinal de Richelieu, dit l'Auteur des Mé» moires pour servir à l'histoire des hommes illustres, » ayant donné ordre que cet ouvrage fût imprimé au » Louvre, Dom Grégoire Tarisse, Général des Béné» dictins de saint Maur, demanda que cette édition » fût publiée sous le nom de *Jean Gersen*, Religieux de » l'Ordre de saint Benoît, qu'il disoit en être le véri» table Auteur, sur l'autorité de quatre anciens manus» crits, qui étoient à Rome. M. Naudé, & M. Marti» nelli, Sous-garde de la Bibliothéque du Vatican, » furent nommés pour les examiner. Leur rapport ne » fut pas favorable aux Bénédictins; il leur parut que » le nom de Gersen, qui se trouvoit dans quelques-uns » de ces manuscrits, étoit d'une écriture plus récente » que les Livres mêmes, & M. Naudé envoya à Mes» sieurs Dupui une relation de ce qui s'étoit passé en » cette occasion, relation que le Pere Fronteau inséra » quelques années après dans son Livre intitulé, *Thomæ » à Kempis de Imitatione Christi Libri IV. cum evictione quâ » nonnulli hoc opus Joanni Gersen Benedictino attribuêre.*

» Dom Robert de Quatremaires de la Congrégation » de saint Maur, fit une réponse vive au Livre du Pere » Fronteau, dans laquelle il accusa M. Naudé de mau» vaise foi dans l'examen des manuscrits, & le soup» çonna même de les avoir falsifiés pendant qu'il les » avoit eus entre les mains....

» Ce sçavant se voyant attaqué, & calomnieusement » accusé, ne se contenta pas de se justifier par des

» écrits publics, il s'adressa encore aux Magistrats pour » tirer réparation de l'injure qu'on lui avoit faite, & » présenta sa Requête au Châtelet pour faire saisir & » supprimer les exemplaires des Livres de Dom Quatremaires, & ceux de Dom Valgrave, autre Bénédictin, qui de son côté avoit vivement écrit contre » l'Auteur de la même relation.

» Les Bénédictins firent renvoyer la Cause aux Requêtes du Palais. Ce procès où les Chanoines Réguliers de sainte Génevieve intervinrent, dura quelque » tems. Enfin la cause ayant été plaidée le 12 Février » 1652, il fut ordonné que les paroles injurieuses respectivement employées, seroient supprimées, & il » fut défendu de faire imprimer le Livre de l'Imitation » de J. C. sous le nom de *Jean Gersen*, Abbé de Verceil; » & il fut permis de l'imprimer sous celui de *Thomas à* » *Kempis*. »

Nous ne parlerons pas de tous les ouvrages que M. Naudé composa dans la poursuite de ce Procès; la mort lui ayant enlevé son protecteur, le Cardinal Bagni, en 1691, il s'attacha au Cardinal Antoine Barberin; mais demandé presque dans le même tems par le Cardinal de Richelieu, pour être son Bibliothéquaire, il se rendit avec empressement à une si glorieuse invitation, & arriva à Paris le 10 Mars 1652; mais vers la fin de la même année il eut le malheur de perdre son nouveau protecteur. La supériorité de ses talens lui en fit bientôt après trouver un autre dans la personne du Cardinal Mazarin, qui s'attacha ce sçavant homme dans la même qualité de Bibliothéquaire. Emploi que M. Naudé remplit avec tant de zèle, que dans l'espace de sept ans il vint à bout de former une bibliothéque composée de plus de quarante mille volumes, tous choisis avec beaucoup de goût. Deux petits bénéfices, un Canonicat de Verdun, & le Prieuré de l'Artige furent la récompense de tant de soins. Si nous en croyons Gui-Patin, l'ami particulier de l'homme célébre

dont nous faisons l'éloge, celui-ci n'eut pas sujet de se louer beaucoup de la libéralité du Cardinal. Voici comme il s'exprime dans une Lettre écrite à Charles Spon. » J'ai reconnu, dit-il, en M. Naudé une chose » dont j'ai regret, vû que toute sa vie, je l'en avois » toujours connu fort éloigné ; c'est qu'il commence à » se plaindre de sa fortune & de l'avarice de son maî- » tre, duquel il n'a pû, ce dit-il, avoir aucun bien que » douze cens livres de rente de bénéfices, & qu'il se » tue pour trop peu de choses. Je pense que c'est la peur » de mourir avant que d'avoir amassé du bien pour » laisser à des freres & à des neveux, qu'il a en grande » quantité.

Le même Auteur nous apprend que lorsque la Bibliothéque du Cardinal, qui avoit été obligé de sortir du Royaume, fût vendue publiquement ; M. Naudé acheta en 1652 tous les Livres de Médecine pour la somme de 3500 liv.

Connu pour l'homme de l'Europe qui étoit le plus versé dans la science des Livres, peu de tems après la disgrace de son dernier Maître, il eut l'honneur d'être appellé à Stokolm pour y remplir auprès de la Reine Christine l'emploi de Bibliothéquaire ; mais quelque avantageux que fût pour l'accroissement de sa fortune un poste si honorable, l'intérêt de sa santé & l'amour de la Patrie le rappellerent en France après quelques mois de séjour en Suede. Epuisé par les fatigues d'un long voyage, il tomba dangereusement malade à Abbeville, & y mourut le 21 Juillet 1653, après avoir reçu les derniers Sacremens de l'Eglise dans de grands sentimens de pieté. Il étoit âgé de cinquante-trois ans.

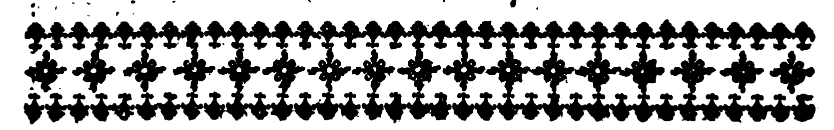
Nous joindrons ici l'Epitaphe que le Pere Jacob, Carme, a consacrée à la mémoire de l'homme célébre, dont nous venons de parler.

D. O. M.

GABRIELI NAUDÆO *Lutetiæ Parisiorum in S. Mederici Parochiâ honestis parentibus, IV. Nonas Februarii, anno* 1600 *nato, Medico Patavino, ac Romano Regio, Academico Humoristæ perpetuo; Abstemio, Canonico Virdunensi, Priori Artiguæ apud Lemovicenses integerrimo, Philologo eximio, Poetæ à naturâ formato, cultori Musarum celeberrimo, Henrici Memmii Senatûs Parisiensis præsidis Infulati primum, deinde Emin. principum S. R. E. Cardinalium Joannis Francisci à Balneo, Antonii Barberini Summi Pontificis Urbani VIII. ex fratre nepotis, & Julii Mazarini Regum Christ. Ludovici XIII. & XIV. Arcanorum Consiliorum arbitri, tandem Christinæ Suecorum, Vandalorum & Gothorum reginæ Bibliothecario, viro religione, pietate, morum integritate, & animi candore verè conspicuo, vindici veritatis fortissimo, fidelissimo omnibus litteratis amico, scriptori variorum Librorum utroque idiomate eruditissimo, reduci ex Sueciâ Abbatis Villæ apud Morinos violenti febre correpto, post suscepta Ecclesiæ sacramenta, die XXIX. Julii; anno Incarn. inter suorum manus christianè & piè mortuo.*

Frater Ludovicus Jacob à sancto Carolo Cabilonensis Ordinis Carmelitarum amico singulari, amicus singularis posuit.





JEAN LOUIS GUEZ DE BALZAC.

JEAN LOUIS GUEZ DE BALZAC, le restaurateur de la langue Françoise & l'homme le plus éloquent de son siécle, Conseiller du Roy en ses Conseils, & l'un des premiers Académiciens prit naissance à Angouleme en 1594. Guillaume Guez son pere mort en 1650 âgé de près de cent ans, avoit épousé, une Demoiselle de la famille de Nesmond, qui lui apporta en mariage la terre de Balzac située sur les bords de la Charente dans les environs d'Angoulême.

M. de Balzac n'étoit encore âgé que de dix-sept ans, qu'il fit, on ne sçait à quelle occasion, un voyage en Hollande, où il composa un discours politique sur l'état des Provinces-Unies. Son pere qui avoit été attaché au Duc d'Epernon le produisit à ce Seigneur, qui le reçut auprès de lui & le choisit pour l'accompagner en divers voyages. M. de Balzac se donna ensuite au Cardinal de la Valette, qui ayant reconnu le talent qu'il avoit pour la politique, l'envoya à Rome où il demeura dix-huit mois en qualité d'Agent de son Eminence.

De retour en France il se retira dans sa terre de Balzac n'étant alors âgé que de vingt-huit ans. L'esperance d'une brillante fortune lui fit faire quelques voyages à Paris; mais trop fier pour acheter par des bassesses, & par une longue patience des récompenses qu'il croyoit dues à son mérite, il ne fit presque que se montrer à la Cour. Tout ce qu'il obtint du Cardinal de Richelieu, qui avant qu'il fût Cardinal & Ministre, lui avoit écrit plusieurs lettres extremement obligeantes,

fut une pension viagere de deux mille livres, mais dont il fut rarement payé; à cette pension on ajouta les titres de Conseiller d'Etat & d'Historiographe du Roy; titres qu'il appelle lui-même dans ses lettres de magnifiques bagatelles; aussi ne prenoit-il que la qualité de Conseiller du Roy en ses Conseils.

La delicatesse de son tempérament jointe à sa mauvaise santé fut aussi un des motifs qui le déterminerent à prendre le parti de se condamner à la retraite; il n'avoit pas encore trente ans que déja il se plaignoit *d'être plus vieux que son pere & aussi usé qu'un vaisseau qui auroit fait trois fois le voyage des Indes.* Il ajoute dans un autre ouvrage qu'il avoit composé peu de temps avant sa mort; *que si on pouvoit separer de sa vie les jours que la douleur & la tristesse en ont retranchés, il se trouveroit que depuis qu'il est au monde, il n'a pas vecû un an tout entier.*

Le premier volume qu'il publia de ses lettres lui acquit une gloire immortelle. M. Despreaux dans ses refléxions critiques sur le traité du sublime de Longin, dit qu'on ne parloit pas simplement de Balzac, comme du plus éloquent homme du siécle, mais comme du seul éloquent, & en effet il est peu d'écrivains qui ayent merité de lui être comparés pour la pureté & l'élegance de la diction qui selon Demosthénes fait la principale partie de l'éloquence. C'est lui qui le premier nous a, pour ainsi dire, fait toucher au doigt que notre prose sans le secours même des vers étoit susceptible d'une certaine cadence, d'une harmonie, & d'un certain tour nombreux qui jusqu'alors paroissoit n'avoir été affecté qu'à la Poësie seule. Si on a quelque faute à lui reprocher, c'est de n'avoir pas assez distingué le style épistolaire d'avec le style oratoire. & d'avoir poussé l'Hyperbole un peu trop loin; c'est le jugement qu'en porte M. Despreaux. » *Il faut avouer* » dit-il en parlant de M. Balzac, *que jamais personne* n'a » sçeu mieux sa langue que lui, & mieux entendu la pro-

» proprieté des mots & la juste mesure des Periodes.
» C'est une louange que tout le monde lui donne en-
» core ; mais on s'est apperçu tout d'un coup que l'art
» où il s'est employé toute sa vie étoit l'art qu'il sça-
» voit le moins, je veux dire l'art de faire une lettre. Car
» bien que les siennes soient toutes pleines d'esprit,
» & de choses admirablement dites, on y remarque par-
» tout les deux vices les plus opposés au génie épistolai-
» re, c'est-à-dire l'enflure & l'affectation; & on ne peut lui
» pardonner ce soin vicieux qu'il a de dire toutes
» choses autrement que ne le disent les autres hom-
» mes. De sorte que l'on retorque tous les jours contre
» lui ce même vers que Maynard a fait autrefois à sa
» louange. »

Il n'est point de mortel qui parle comme lui.

» Il y a pourtant encore des gens qui le lisent, ajou-
» te le même critique, mais il n'y a plus personne qui
» ose imiter son style, ceux qui l'ont fait s'étant rendu
» la risée de tout le monde. »

Si cet écrivain eut des admirateurs, il eut aussi des censeurs lui étant arrivé de dire dans un de ses ouvrages *qu'il y a* » quelques petits Moines qui sont dans l'E-
» glise, comme les rats & les autres animaux impar-
» faits étoient dans l'Arche. »

Un jeune Feuillant nommé Dom André de Saint Denis, offensé de cette comparaison, publia contre celui qui l'avoit faite, un écrit qu'il intitula, *Conformité de l'Eloquence de Mr. de Balzac avec celle des plus grands personnages du tems passé & du présent.* Le Prieur Ogier publia à cette occasion l'apologie de Balzac ; mais elle ne demeura pas sans réplique. Dom Jean Goulu Général des Feuillans, ayant entrepris la défense de son jeune Religieux, composa contre Balzac deux volumes de lettres, où il se proposoit de démontrer que ce qu'il y avoit de bon dans les lettres de ce nouvel Auteur étoit pris des anciens, & que ce qui étoit de lui n'é-

toit qu'enflure, qu'affectation & qu'hyperboles; on ne s'en tint pas aux écrits de Balzac, on l'attaqua encore sur ses mœurs, & on le traita de voluptueux, de libertin & d'Athée.

Cet homme illustre contre qui la jalousie & l'envie s'étoient dechainés avec tant de fureur, ne publia rien pour sa défense, & s'il travailla à son apologie, qu'il intitula la relation à Menandre, c'est-à-dire à Maynard, il ne la fit paroître que dix-sept ans après, & se contenta de l'inserer dans le recueil de ses œuvres, qui furent imprimées en 1645 ; c'est-à-dire plus de seize ans après la mort de Dom Goulu son principal adversaire.

L'injurieuse censure qui avoit été faite de ses mœurs, ne trouva aucune créance dans les esprits & elle tomba d'elle-même parce que la pieté & la religion de ce grand homme étoient connües ; & si sa conduite ne fut pas toujours exempte de foiblesse, il est constant qu'il ne donna jamais dans aucun excès qui pût fletrir sa réputation. Quelques années avant sa mort il fit bâtir deux chambres dans le couvent des Capucins d'Angoulême, où il alloit de tems en tems passer plusieurs jours pour s'y recueillir. Sa réconciliation avec Dom André de Saint Denis son premier aggresseur fut sincére & édifiante ; étant venu le voir exprès à Balzac, il le combla de carresses, lui jura une amitié tendre ; & il lui en a effectivement donné des marques peu équivoques dans ses derniers ouvrages. Il fit plus, il legua pour présent à l'Eglise des Feuillans de Saint *Memin* près d'Orleans, dont ce Religieux étoit Prieur, une cassolette de vermeil avec un revenu annuel pour y entretenir des parfums.

L'amour de cet illustre sçavant pour les belles lettres l'engagea à laisser une rente de dix pistoles pour être employée de deux ans en deux ans, à donner un prix à celui qui, au jugement de l'Académie, auroit composé le discours le plus éloquent sur le sujet qui

auroit été proposé. Mais divers obstacles ayant empêché jusqu'en 1671, l'effet de cette fondation; & les revenus cependant en étant considérablement augmentés, le prix qui avoit été fixé à deux cens livres fut porté à trois cens. C'est une medaille d'or, qui d'un côté représente Saint Louis, & de l'autre une couronne de laurier avec ce mot *à l'immortalité,* qui est la devise de l'Académie.

Le célébre Balzac mourut le 28 Février 1654 dans la soixantiéme année de son âge; & il fut enterré parmi les pauvres de Notre Dame des Anges d'Angoulême, comme il l'avoit ordonné par son testament.

Menage, Costar, Sarasin, Chapelain, Racan & Maynard font de grands éloges de ses ouvrages. Ce dernier est l'Auteur des vers suivans qui ont été mis au bas du portrait de Balzac.

C'est ce divin parleur dont le fameux mérite
A trouvé chez les Rois plus d'honneur que d'appui;
Bien que depuis vingt ans tout le monde l'imite,
Il n'est point de mortel qui parle comme lui.

Tous ses ouvrages rassemblés par les soins de M. Conrat & imprimés à Paris en deux volumes in folio en 1665, renferment ses lettres, son livre intitulé le Prince, un discours sur la Tragédie qui a pour titre *Herodes Infanticida*, un discours politique sur l'Etat des Provinces-Unies. Des œuvres diverses, le Barbon, trois livres de vers latins, & d'épitres choisies, le Socrate chrétien, des entretiens, & l'Aristippe.

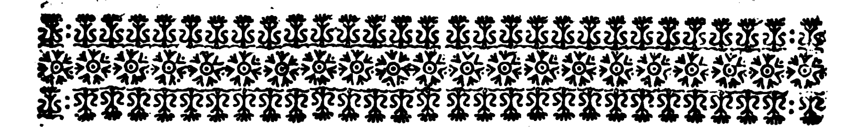
Ce dernier ouvrage, le chef-d'œuvre de Balzac, fut d'abord entrepris pour le Cardinal de Richelieu, puis destiné au Cardinal Mazarin, & enfin dedié à la Reine Christine de Suede. M. de Balzac n'ayant pu obtenir du Cardinal de Mazarin que sa pension de deux mille livres qui étoit sur l'épargne, mais dont il étoit

mal payé, fut placée sur quelque bénéfice ; voici une lettre qu'il écrivit sur ce sujet à Chapelain son ami.

» Je vous supplie de sçavoir en quelle disposition est » pour moi le Cardinal Mazarin, s'il est galant homme » & qu'il me veuille obliger, j'ai de quoi n'être pas » ingrat ; je lui adresserois mon Aristippe ; c'est-à-dire » tout ce que vous avez vu des Ministres & des favoris. » Mais je ne veux point faire d'avance sans être assuré » du succès de ma dévotion. Si vous trouvez quelque » sarbacane propre pour lui faire porter de ma part le » desir que j'ai de le servir, peut-être qu'avec toute sa » haute faveur, il ne rejetteroit pas toute la bonne » volonté d'un artisan, qui peut aussi bien que Michel » Ange mettre en Enfer ou en Paradis un Cardinal. »

Voiture fut chargé de sonder les intentions du Cardinal ; mais il paroit par la lettre suivante, qu'il ne les trouva pas favorables aux intentions de celui pour qui il s'intéressoit.

» Je reçois un billet du cher M. de Voiture, dit Bal- » zac, dans une autre lettre à Chapelain, où c'est avec » plaisir qu'*agnosco veteris vestigia flammæ*. Mais je vous » prie faites-moi souvenir des paroles de mes lettres. » Ai-je voulu faire un si sale marché que celui qu'il me » reproche. Sçavoir d'un homme s'il agrée qu'on parle de » lui, est-ce lui dire en langue Suisse *Point d'argent, point* » *de louanges*. L'Empereur Auguste qui étoit bien aussi » grand Seigneur & d'aussi bonne maison que M. le Car- » dinal Mazarin, écrivoit néanmoins en ces termes à un » de nos amis. *Irasci me tibi scito quod non in plerisque ejus-modi scriptis mecum potissimum loquaris. An vereris ne apud posteros infame tibi sit quod videaris familiaris nobis esse.* Ce » sera donc à Auguste, Monsieur, à qui j'adresserai mon » *Aristippe*, ou à quelque autre homme de ce siécle-là, » puisque les gens de celui-ci se tiennent si roides sur le » point d'honneur.



NICOLAS RIGAULT.

NICOLAS RIGAULT garde de la bibliotheque du Roy, l'un des sçavans de son siécle qui s'est le plus distingué par l'étendüe & la variété de son érudition, naquit à Paris en 1577. Son pere Medecin célébre, & qui à une grande connoissance de son art, joignoit beaucoup d'amour pour les belles lettres, cultiva avec soin les heureuses dispositions que ce jeune enfant avoit pour les sciences. La beauté de son génie commença à se developer dès qu'il eut été mis au College; les Jesuites voulurent, mais inutilement, l'attirer dans leur société, preuve non suspecte de la distinction glorieuse avec laquelle le jeune Rigault fit ses études.

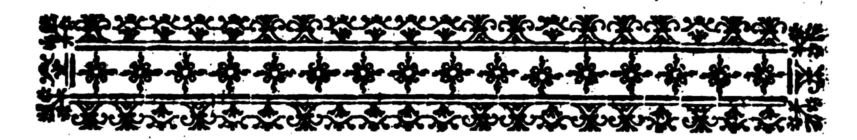
Son pere qui le destinoit au Barreau, lui fit commencer un cours de Droit, & voulut qu'il se fit recevoir Avocat; mais soit dégoût, soit défaut de talens pour reussir dans cette profession, il la quitta bientôt pour se livrer tout entier au penchant qui le portoit à l'étude des belles-lettres dont il commença dès-lors à faire son unique occupation; le public ne fut pas long-tems sans en recueillir le fruit; dès l'année 1596, le jeune Rigault qui n'étoit alors âgé que de 19 ans, commença à faire paroître un ouvrage non moins admirable pour la profonde érudition qui y est repandüe, que pour les ingénieuses pensées qui y brillent de toute part. Cet écrit qui est une satyre contre les parasites, répandit le nom de l'Auteur dans le monde sçavant; & lui concilia en particulier l'estime du célébre M. de Thou qui se crut heureux de pouvoir attirer chez lui l'homme illustre dont nous parlons, & qui fut dès-lors associé aux études de ce sçavant Magistrat. Le commerce de

ces deux grands hommes ne servit qu'à accroître l'estime mutuelle dont ils étoient réciproquement pénétrés; une preuve bien marquée de celle de M. de Thou pour son illustre ami fut de le choisir par son testament pour veiller à l'éducation de Messieurs ses fils.

M. Rigault avoit déja publié divers ouvrages, tous marqués au coin d'une érudition immense lorsqu'il fut associé au célébre Casaubon qui étoit alors occupé à mettre en ordre la Bibliotheque du Roy, dont la garde lui avoit été confiée depuis l'an 1603; emploi qu'il remplit jusqu'en 1610, qu'il se rendit aux pressantes sollicitations du Roy Jacques, qui depuis long-tems l'invitoit à passer en Angleterre. M. Rigault qui depuis quelques années partageoit les travaux de cet illustre sçavant, fut choisi pour le remplacer dans l'emploi de Bibliothequaire du Roy; mais ce ne fut pas là la seule marque de distinction dont l'honora Sa Majesté. Elle lui donna la commission de Procureur Général de la Chambre souveraine de Nanci, lui confera en 1633, une charge de Conseiller au Parlement de Metz & le nomma quelque tems après à l'intendance de cette même Province. Ce fut dans l'exercice de cette importante charge qu'il termina sa glorieuse carriere sur la fin du mois d'Août de l'année 1654. Les qualités du cœur égalerent en lui celles de l'esprit; la bonté, la modestie, la candeur formoient son caractére, ce qui ne diminuoit rien de sa grandeur d'ame, ni de sa fermeté lorsqu'il s'agissoit de maintenir l'ordre ou de faire triompher l'équité.

Peu de matieres de littérature sur lesquelles ne se soit exercée la plume de cet illustre sçavant. Nous avons de lui des corrections & de sçavantes notes sur les Epigrammes de Martial, sur le Strategirique d'Onosandre, & sur l'Urbique, sur les Auteurs Grecs & Latins qui traitent de la Fauconnerie, & sur ceux qui parlent des limites & de la mesure des terres, sur les fables de Phedre, sur Tertullien, sur Saint Cyprien & plusieurs autres opuscules de critique avec diverses

traductions; mais si ces différens ouvrages ne peuvent être trop loués pour l'érudition dont ils sont remplis, il s'en faut bien qu'ils méritent les mêmes louanges pour le style dont ils sont écrits; un judicieux critique, le célébre M. Huet, dit que *l'Auteur est un peu trop enflé, qu'il ne s'attache point assez au choix de ses mots & qu'il donne à ses pensées un tour assez grossier & peu étudié.*



PIERRE DU RYER.

PIERRE DU RYER Sécrétaire du Roi, Historiographe de France, & l'un des quarante de l'Académie Françoise nâquit à Paris en 1605, d'une famille plus noble que riche. Il n'avoit encore que vingt & un ans qu'il fût pourvu d'une Charge de Sécrétaire du Roi, mais il ne l'exerça pas long-tems. S'étant malheureusement épris d'amour pour une jeune personne qu'il épousa, quoiqu'elle fut sans aucun bien, il se vit dans la nécessité de vendre cette Charge en 1633, pour pourvoir à la subsistance de sa famille. Ce fut aussi dans cette même vûe qu'il s'attacha au Duc de Vendôme en qualité de Sécrétaire; mais ces ressources ne lui suffisant pas, il jugea que ce n'étoit que de son seul travail qu'il pouvoit se promettre les secours que la fortune lui refusoit. L'on ne sera pas sans doute surpris que contraint de se mettre aux gages des Libraires, il n'ait pas donné à ses ouvrages toute la perfection qu'ils auroient pû avoir, & où il auroit pû les porter. C'est de lui que l'on a pû dire avec raison ce que l'on a dit autrefois de Xylandre, de Louis Doce & de Jean Bau-

doin, qu'ils travailloient moins pour la gloire que pour la faim qui les pressoit.

Qui magis fami quam famæ inservirebant.

La merveilleuse facilité que cet Ecrivain avoit & pour les vers & pour la prose, ne fut pas toujours capable de le dérober à un état qui approchoit assez de l'indigence ; ses besoins croissant à mesure que sa famille augmentoit, il fut forcé de se retirer à une maison de campagne au de-là des Picpusses, où il demeura jusqu'à ce qu'il eut obtenu un brevet d'Historiographe de France, avec une pension sur le sceau ; mais cette récompense tardive ne lui fut accordée que sur la fin de ses jours.

Peu d'Auteurs qui ayent donné plus d'ouvrages au Public que cet infatigable Ecrivain : on a de lui la Traduction de l'Histoire d'Hérodote, celle de Tite-Live, celle de Polybe, presque toutes les œuvres de Ciceron, celle de Seneque, c'est-à-dire ce que Malherbe & les Fraques avoient laissé à traduire, trois volumes de l'Histoire de M. de Thou, l'Histoire des Guerres des Pays-Bas de Strada, les Métamorphoses d'Ovide, & les supplémens de Quinte-Curse par *FreinsHemius*, & plusieurs autres versions. La moins mauvaise est celle des œuvres de Cicéron. Encore y a-t-il bien des endroits que le Traducteur n'a point entendus, & qu'il a remplacés par des phrases de sa façon, dont le sens ne se développe pas aisément. Quant aux versions d'Hérodote, de Polybe, de Séneque, de Tite-Live & d'Ovide, ce ne sont que des ouvrages qu'il a retouchés ; sans même qu'ils lui ayent couté la peine de consulter les originaux.

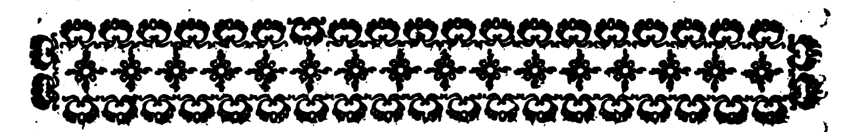
La plupart de ses Poësies consistent en Piéces de Théâtre, dont dix-neuf sont imprimées, & il y en a deux manuscrites, sçavoir Arétaphile & Clitophon, qui se trouvent

trouvent dans la Bibliothéque du Maréchal d'Estrées.

Les plus estimées de toutes ces Piéces sont Scevole, Saül & Alcinoé. La Reine Christine de Suede parut si enchantée des beautés de la derniere, qu'elle se la fit relire trois fois dans un jour. M. Ménage n'a pas craint d'avancer que cette Tragédie peut entrer en comparaison avec celles du grand Corneille ; & l'Abbé d'Aubignac dit, que par la force du discours & des sentimens elle mérita d'être généralement applaudie.

Tant d'ouvrages composés sans relâche, abbrégerent les jours de notre Auteur. Un épuisement de forces causé par son opiniâtre assiduité au travail, l'enleva dans la cinquante-troisiéme année de son âge. Le 6 Novembre 1658 ; il fut enterré à saint Gervais dans le tombeau de ses ancêtres. Il avoit été reçu à l'Académie en 1646.





FRANÇOIS VAVASSEUR.

FRANÇOIS VAVASSEUR l'un des plus habiles Grammairiens & des plus judicieux critiques du dernier siécle, nâquit à Paroys petite ville du Comté de Charolois, Diocèse d'Autun, en 1605. La vivacité de son esprit, soutenue d'une ardeur extrême pour le travail, le fit briller dans toutes ses classes, il s'appliqua surtout à acquerir une parfaite connoissance des beautés & des délicatesses de la langue Latine, étude qui eut toujours pour lui un attrait particulier. Aussi quelle latinité plus pure & plus élégante que celle de ce sçavant homme, ce n'est pas en trop dire que d'avancer que nul n'a sçu mieux que lui imiter le stile des meilleurs Ecrivains du siécle d'Auguste.

Son amour de la vertu, son goût pour les sciences déciderent de son choix pour un état de vie. Agé de seize ans il entra dans la Compagnie de Jésus, où il fut reçu en 1621. Sa ferveur ne fut pas celle d'un commençant, ordinairement sujette à se rallentir; ce fut pendant tout le cours de sa vie même ardeur pour la priere, même zèle pour sa perfection, même exactitude à remplir les devoirs de son état.

Le tems de ses épreuves fini, ce jeune Jésuite fut appliqué à l'étude de la Philosophie, & fut ensuite employé pendant sept ans à professer les humanités & la Rhétorique dans différens Colléges de sa Compagnie. Né avec un égal talent pour l'éloquence & pour la Poësie, il excella dans ces deux genres de litterature, & ses premiers essais en vers & en prose furent jugés dignes des plus grands Maîtres. Poëte, Orateur, Grammairien, il devint encore un des meilleurs critiques de

son tems ; aussi possédoit-il dans le plus haut dégré toutes les qualités qui servent à former un critique judicieux & éclairé, un discernement admirable, un sens droit, un jugement solide, une exactitude inconcevable, un amour extraordinaire de la vérité, joint à une infatiguable application au travail.

La réunion de tant d'heureux talens assuroit à l'homme célébre dont nous parlons les plus glorieux succès dans toutes les sciences qu'il embrasseroit ; & en effet, en est-il quelqu'une dans laquelle il n'ait excellé. L'éclat avec lequel il parut sur les bancs de Théologie lui mérita d'être appellé à Paris pour y expliquer l'Ecriture Sainte, emploi que ce sçavant homme a eu la gloire de remplir pendant près de quarante années consécutives avec une distinction peu commune.

Mais c'est par les ouvrages dont cet illustre Ecrivain a enrichi le Public que nous devons juger & de l'universalité de son génie, & de l'étendue de ses connoissances.

Dans son Traité du style burlesque est répandue une critique fine & judicieuse, accompagnée de toutes les graces du style, le plus noble & le plus coulant. L'Auteur après avoir porté son jugement sur les plus célébres Ecrivains de l'Antiquité, fait voir qu'il n'est aucun d'eux, qui se soit servi du style burlesque, & que cette raison seule suffit pour que l'on soit en droit de conclure qu'un pareil style doit être proscrit.

Un autre ouvrage du même Auteur non moins excellent, est son Traité de l'Epigramme. Là on trouve toutes les régles que l'on peut desirer sur ce genre de Poësie avec un examen des anciennes épigrammes Grecques & Latines ; examen qui est suivi de quatre Livres de ces sortes de piéces, toutes de la composition de ce sçavant Jésuite.

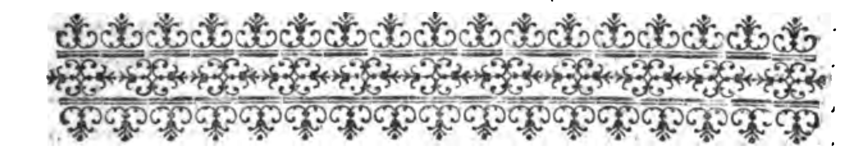
Le Pere Rapin après avoir dit dans ses réflexions sur les ouvrages des Poëtes anciens & modernes, que *de tous les ouvrages de vers que l'Antiquité ait produits, l'Epi-*

gramme est le moins considérable, ajoute qu'il ne trouve rien à dire de remarquable sur les faiseurs d'Epigrammes des siécles suivans. *C'est une espece de vers*, continue-t-il, *où l'on réussit peu, car c'est une espece de bonheur que d'y réussir. Une epigramme vaut peu de chose quand elle n'est pas admirable, & il est si rare d'en faire d'admirables, que c'est assez d'en avoir fait une en sa vie; Maynard est celui de nos Poëtes François qui a mieux réussi en ce genre.*

L'on juge assez que ces réflexions ne furent guerres du goût du Pere Vavasseur, aussi les attaqua-t-il vivement dans un ouvrage qu'il intitula, *Remarques sur les réflexions touchant la Poëtique*, & comme l'Auteur de ces réflexions n'avoit que trop maltraité son Confrere, le Pere Vavasseur, prit de-là occasion de ne pas l'épargner, il garda même si peu de ménagement, que M. le premier Président de Lamoignon, l'ami particulier du Pere Rapin, crut devoir interposer son autorité pour faire supprimer ces remarques.

Les autres ouvrages un peu considérables du Pere Vavasseur, sont deux volumes de harangues sur divers sujets tant sacrés que prophanes, un Commentaire sur Job avec une paraphrase de ce Livre en vers, le *Theurgicon*, ou quatre Livres des miracles de J. C. aussi en vers, un Recueil de Poësies contenant un grand nombre d'Elégies & de Piéces Epiques, une Dissertation sur la beauté de J. C. un Livre intitulé, *Cornelius Jansenius Yprensis suspectus*. Le dessein de l'Auteur est de prouver que Jansénius a abandonné la doctrine de l'Eglise Romaine pour suivre les sentimens de Calvin; une lettre sur le Jansénisme, & des remarques sur la langue Latine.

Cet illustre écrivain mourut à Paris le 16 Décembre 1681, étant âgé de 76 ans.



PIERRE D'HOZIER.

PIERRE D'HOZIER Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, Juge d'Armes de France, Genealogiste des Ecuries de sa Majesté, l'un des Gentils-hommes ordinaires de la Maison du Roy & Conseiller d'Etat merita tant de titres glorieux pour avoir porté au plus haut point de perfection la science des genealogies.

Issu d'une noble & ancienne famille de provençe il naquit à Marseille le 10 Juillet 1592 d'Etienne d'Hozier célébre pour la gloire qu'il acquit dans le Bareau & de Françoise de Tellier. Après avoir fait avec succès, une partie des ses études dans sa patrie, il fut destiné à les aller continuer à Paris; mais après une année de sejour dans cette Capitale, la foiblesse de sa vûe l'obligea de retourner en provence. Il y demeura jusqu'à la mort de son Pere arrivée en 1615.

Libre alors de suivre le penchant qui le portoit à embrasser la profession des Armes, il revint à Paris & entra dans la Compagnie des Chevaux-Legers de M. de Crequi-Bernieules occupé alors à faire des recherches sur la généalogie de sa Maison. Le jeune d'Hozier entrainé par une inclination naturelle vers cette sorte d'étude qui devoit l'occuper toute sa vie, s'offrit à ce Seigneur pour l'aider dans ce travail, où il réussit si bien qu'après quelques mois de recherches il se vit en état de publier la généalogie de cette illustre Maison. Encouragé par le succès qu'eut ce premier essai, il entreprit de donner les généalogies des principales Maisons du Royaume. Un grand amour de la vérité, un jugement exquis, une ardeur infatiguable pour le

travail étoient accompagnés dans lui d'une mémoire si prodigieuse qu'il citoit sur le champ & sans se tromper, les dates des Contracts, les noms, les surnoms, & les Armes de chaque famille qu'il avoit une fois étudiée, ce qui a fait dire au célébre M. d'Ablancourt en parlant de cet homme illustre *qu'il falloit qu'il eut assisté à tous les mariages & à tous les baptêmes de l'univers.* Ce fut en 1620. qu'à la sollicitation de ses amis il se fit pourvoir d'une place de l'un des cent Gentils-hommes de l'ancienne bande de la Maison de sa Majesté ; poste où il ne pouvoit manquer de trouver bien des occasions d'augmenter ses connoissances. Et en effet les voyages innombrables qu'il fit pendant qu'il fut attaché à cette compagnie furent pour lui une source féconde d'heureuses découvertes sur tout ce qui concernoit l'origine & les successions des plus nobles & des plus anciennes familles de la France ; & ce fut à l'étude de cette importante partie de l'histoire qu'il se devoua tout entier & dans laquelle il excella.

Le premier honneur que son habilté lui procura fut d'être attaché à Gaston de France Duc d'Orléans en qualité d'un des Gentils-hommes de sa suite, & l'année suivante sçavoir en 1628. il fut honnoré de l'ordre de Saint Michel, grace qui fût peu de tems après accompagnée d'une pension de douze cens livres. Mais la généreuse magnificence de son Souverain ne s'en tint pas à ces premiers bienfaits, à l'égard de ce grand homme. De nouveaux travaux lui mériterent de nouvelles récompenses. En 1641. il fut pourvu de la charge de juge d'Armes de France, & fut retenu au nombre des Gentils-hommes ordinaires de la Maison du Roi & il obtint l'année suivante une place parmi les Maîtres d'Hotel ordinaires de sa Majesté.

Confirmé dans tous ces emplois après la mort du Roi Louis XIII. il fût nommé au commencement du regne suivant Généalogiste des Ecuries de sa Majesté

charge qui fut créée en sa faveur, & il fut enfin élevé en 1676. à la dignité de Conseiller d'Etat.

C'est par la réunion de tant de titres glorieux que l'on doit juger de la supériorité du mérite de l'homme célébre dont nous faisons l'Eloge. Deux de ses Fils Louis Roger & Charles héritiers de ses talens remplirent la même carriere que lui & parvinrent aux mêmes honneurs. On conserve dans la Bibliotheque du Roi en cent cinquante volumes in-folio les Généalogies des principales familles de France avec beaucoup de titres servant de preuve, rangées par ordre Alphabetiques, recüeillies par Pierre d'Hozier & par son fils Charles. Recueil qui doit être l'ouvrage d'un siécle, le Pere y ayant travaillé cinquante ans, & le Fils ayant employé un pareil nombre d'années à l'augmenter.

L'homme illustre dont nous venons d'ébaucher le portrait mourut le 1 Décembre 1660. + regretté de tout le monde autant pour ses rares talens que pour les admirables qualités de son cœur. + âgé de 68. ans





NICOLAS PERROT D'ABLANCOURT.

NICOLAS PERROT D'ABLANCOURT issu d'une noble & ancienne famille, qui a tenu un rang illustre dans la robe, nâquit à Châlons sur Marne le 5 Avril de l'année 1609. Son pere qui étoit de la Religion Prétendue Réformée l'envoya faire ses études à Sedan sous le célébre Roussel, que son rare mérite éleva à la dignité d'Ambassadeur dont il fit les fonctions auprès de divers Princes, & qui mourut en cette qualité à la Porte. Il cultiva avec tant de soins les heureuses dispositions qu'il découvrit dans le jeune d'Ablancourt, que celui-ci n'avoit encore que treize ans lorsqu'il eut achevé ses humanités. Rappellé à Châlons par ses parens, il y étudia la Philosophie sous un maître habile, & ne fit pas moins de progrès dans cette science que dans les Belles-Lettres. Destiné pour le Barreau il fut ensuite envoyé à Paris où il fit son cours de Droit, & fut reçu Avocat à l'âge de dix-huit ans. Son oncle Cyprien Perrot, Conseiller en la Grande-Chambre, dont il étoit tendrement aimé, le porta à rentrer dans le sein de l'Eglise, ce qu'il fit en 1626 par une abjuration solemnelle. Peu de tems après il lui prit envie de reprendre la religion qu'il avoit abandonnée; & il étudia pour cet effet pendant près de trois ans sous un Luthérien Ecossois nommé Suart; mais il tint son dessein si sécret que le Président Perrot, son cousin, qui le voyoit entiérement livré à l'étude de la Théologie, s'étant imaginé qu'il vouloit embrasser l'état Ecclésiastique, travailloit à lui faire obtenir divers Bénéfices, lorsque M. d'Ablancourt disparut tout à coup, & vint en Champagne où il abjura la Religion Catholique, & pour se dérober

dérober à la honte dont devoit le couvrir un si subit changement, il passa en Hollande, & de-là en Angleterre, où il vit Mylord Perrot son parent, qui le combla d'amitié, & parut même disposé à le faire son héritier, mais l'espérance d'une opulente fortune ne put l'engager à renoncer à sa Patrie.

De retour à Paris il y fit venir deux de ses neveux, & donna tous ses soins à leur éducation. Il travailloit à sa traduction de Tacite, lorsque la nécessité de veiller sur son bien, qui n'étoit pas considérable, l'obligea de se retirer avec sa sœur à sa terre d'Ablancourt où il est presque toujours demeuré jusqu'à sa mort. S'il fit de tems en tems quelques voyages à Paris, ce ne fut que pour y veiller à l'impression de ses ouvrages. Il eut cependant une occasion bien avantageuse de s'y fixer pour toujours, mais son attachement à la Religion Protestante ne lui permit pas d'en profiter. Voici le fait tel qu'il est rapporté par M. l'Abbé d'Olivet, & tel qu'il se trouve dans une lettre manuscrite de M. Chapelain.

» Quand M. Colbert se fit donner des Mémoires sur » les gens de Lettres vivans en 1662, son principal dessein étoit de voir en quel genre chacun pourroit travailler à la gloire du Roi. Or M. d'Ablancourt fut » jugé le plus propre de tous à bien écrire l'histoire de » ce grand Prince. Il accepta la proposition qui lui en » fut faite par l'ordre de M. Colbert avec une pension » de mille écus; il alloit venir à Paris, & s'y établir » pour être à portée de recevoir les instructions dont il » auroit besoin, Mais M. Colbert, lorsqu'il en rendit » compte au Roi, ayant dit à Sa Majesté que M. d'Ablancourt étoit Protestant, tout fut rompu. *Je ne veux* » *point*, dit le Roi, *d'un historien qui soit d'une autre religion que moi.* Ajoûtant néanmoins qu'à l'égard de la » pension, puisque cet Ecrivain avoit du mérite d'ailleurs, il entendoit qu'elle lui fût payée. «

La gloire de l'homme illustre dont nous faisons l'éloge, a été d'avoir possédé presque toutes les scien-

ces & toutes les langues dans un égal dégré de perfection ; il s'étoit rendu habile dans la Philosophie, dans la Théologie, dans l'Histoire, & généralement dans tout ce qui s'appelle Belles-Lettres ; il entendoit de même parfaitement l'Hébreu, le Grec, le Latin, l'Italien, l'Espagnol, autant de langues qui paroissoient lui être aussi familiéres que sa langue naturelle. Les qualités du cœur répondoient dans lui à celles de l'esprit. M. Patin dans l'éloge de ce grand homme dit, qu'il étoit généreux, sincere, indulgent, sobre, modeste, sans avarice, sans envie, sans ambition, & qu'il aimoit la vérité sur toutes choses. Rien ne lui eut été plus facile que de donner divers ouvrages de son invention, où il eut fait également briller & la beauté de son génie, & la fécondité de son imagination ; mais quand on lui en parloit, il disoit, » qu'il n'étoit ni Prédica- » teur, ni Avocat pour faire ou des Sermons ou des » Plaidoyers, que le monde étoit plein de Livres de » politique, que tous les discours de morale n'étoient » que des redites de Plutarque & de Séneque, & que » pour sa patrie il valoit mieux traduire de bons Livres » que d'en faire de nouveaux, qui le plus souvent ne » disoient rien de nouveau. «

Ce fut-là en effet le genre d'écrire auquel M. d'Ablancourt s'attacha particuliérement, & dans lequel il a excellé au point qu'il a mérité d'être consideré comme le premier Traducteur de son siécle. On n'a d'ouvrages de son invention que la Préface du Livre du Pere du Bosc, Cordélier, intitulé l'honnête femme, un Traité de la bataille des Romains, & un Discours sur l'immortalité de l'ame avec six Lettres à M. Patin. Ses Traductions sont l'Octavius de Minutius Felix, quatre Oraisons de Ciceron, les Annales de Tacite, les guerres d'Alexandre par Arrien, la retraite des Dix-mille de Xenophon, les Commentaires de César, Lucien, l'Histoire de Thucidide, les Apophthegmes des Anciens, & les Stratagêmes de Frontin, la Description

de l'Afrique traduite de l'Espagnol de Marmol, & quelques sermons Italiens du Pere Narni que M. d'Ablancourt traduisit à l'âge de vingt ans, lorsqu'il se destinoit à prêcher; mais ayant cinq ou six années après embrassé de nouveau le Calvinisme, il fit présent de ce qu'il avoit traduit au Peré du Bosc son ami, qui acheva de traduire les autres sermons du même Auteur.

Peu d'Ecrivains qui ayent été aussi généralement applaudis que le célebre M. d'Ablancourt. M. Richelet dit que M. d'Ablancourt étoit un des plus excellens esprits & des meilleurs écrivains de son siécle. M. de Balzac écrivant à M. Chapelain disoit qu'il avoit une si haute opinion du françois de ce sçavant Traducteur, qu'il étoit prêt de parier contre le Docteur Heinsius, & contre le Jesuite Strada, qu'il vaudroit dans la suite beaucoup mieux que le Latin dont ils avoient tant affecté le style; le même judicieux Critique dit dans un autre endroit que la Traduction de Xenophon seroit incomparable si M. d'Ablancourt n'y avoit mis une Préface qui est si belle, qu'elle efface les plus belles choses qui lui peuvent être comparées; & que s'il se pouvoit faire que M. d'Ablancourt eût vécu du tems du jeune Cyrus, & que Xenophon vécût aujourd'hui, les Préfaces de M. d'Ablancourt mériteroient d'être traduites par Xenophon. M. de Vaugelas assure que la Traduction de l'Arien n'a rien qui puisse lui être comparé pour la pureté & l'élégance du style historique, & il avoue que c'est à cette version qu'il étoit redevable du changement qu'il avoit fait dans celle de Quinte-Curse.

Mais on prétend avec raison que M. d'Ablancourt auroit pû se piquer d'un peu de fidélité dans ses Traductions; & il est vrai qu'il se donne souvent la liberté de quitter & de reprendre, selon qu'il le juge à propos, les Auteurs qu'il traduit, & qu'il les fait quelquefois parler en notre langue autrement qu'ils ne pensoient en la leur; c'est ce qui a fait dire allégoriquement à

M. Furetiere, que durant les troubles de la République des Lettres ; M. d'Ablancourt conduisoit un corps d'armée contre Galimathias Général des ennemis de l'éloquence, que ses troupes étoient magnifiques, qu'il leur avoit donné des habillemens faits à la mode ; mais qu'il avoit lui-même taillé & rogné ces habits à sa fantaisie.

C'est surtout dans la Traduction de Lucien que M. d'Ablancourt paroît s'être moins assujetti à suivre son auteur ; aussi a-t-on appellé cet ouvrage *le Lucien d'Ablancourt*. On pourroit presque dire la même chose de la version de Tacite dans laquelle notre Traducteur a supprimé la plûpart des noms propres ou prénoms des Romains, ce qui empêche souvent de pouvoir distinguer les personnes d'une même famille ; il a même retranché quelquefois généralement tous les noms, ne substituant à leur place que quelques appellatifs, comme un Officier, deux Sénateurs ; on prétend encore qu'il ne s'est pas fait un scrupule de retrancher bien des choses essentielles à l'histoire. Tout cela n'a pas empêché que M. de Godeau n'ait avancé que M. d'Ablancourt par sa Traduction de Tacite a ôté toutes les épines qui se trouvent en très-grand nombre dans cet Auteur, & que la liberté que les Critiques scrupuleux lui reprochent, sert à y porter la lumiere avec la beauté. Mais M. de Godeau n'a trouvé que bien peu de Sçavans qui ayent suivi son sentiment.

Si l'on convient que M. d'Ablancourt a excellé pour la beauté, l'élégance & la correction du style, on convient aussi qu'il eut été à souhaiter qu'il se fût un peu plus assujetti à rendre le sens des Auteurs qu'il traduisoit.

Une gravelle cruelle avoit tourmenté ce grand homme pendant plusieurs années. Au mois d'Octobre de l'année 1664, les douleurs le prirent avec tant de violence, qu'il crut toucher à sa derniere heure, & dans cette pensée il fit son Testament. Ces douleurs cepen-

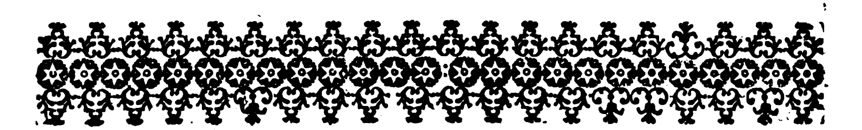
dant se calmérent pour quelques jours ; mais elles revinrent après, & ne le quitterent plus. Enfin il mourut le 17 Novembre de l'année 1668, âgé de 59 ans.

» Il est dit dans le Menagiana que lorsqu'il se sentit » pressé de la pierre, maladie dont son pere étoit mort, » il voulut venir à Paris dans le dessein de se faire tailler; » mais comme c'étoit au mois de Novembre, qui n'est » pas commode pour ces sortes d'opérations, voyant » bien qu'il seroit obligé d'attendre au Printems, & » que la dépense seroit grande, il prit la résolution » étrange de s'abstenir de manger pour voir plutôt finir » ses maux. Il avoit commencé à l'exécuter, lorsque » ses amis l'ayant pressé de manger, il se laissa persua- » der, mais il étoit trop tard, & il mourut. «

Mais outre que cette calomnie se trouve parfaitement détruite dans les Lettres que M. du Bosc, qui avoit assisté à la mort de cet homme célébre, écrivit sur ce sujet à M. Conrart, on n'a pour se mieux convaincre encore de la fausseté de ce bruit, qu'à lire le récit bien circonstancié de la mort de M. d'Ablancourt dans sa vie écrite par M. Patru. Ce n'est pas cependant dans le seul Menagiana qu'il est rapporté que M. d'Ablancourt avança ses jours, cela se trouve encore dans une infinité d'autres Livres. » Mais lorsqu'une fois quelque sottise a été imprimée, c'en est assez, comme le remar- » que M. l'Abbé d'Olivet, pour qu'elle soit éternelle- » ment répetée par de miserables compilateurs. «

Voici l'épitaphe que M. Tallemant des Reaux consacra à la mémoire de cet homme célébre.

L'illustre d'Ablancourt repose en ce tombeau ;
Son génie à son siécle a servi de flambeau :
Dans ses fameux écrits toute la France admire
Des Grecs & des Romains les précieux trésors.
A son trépas on ne peut dire,
Qui perd le plus des vivans ou des morts.



SAMUEL BOCHART.

SAMUEL BOCHART, Ministre de la Religion prétendue Réformée à Caën, issu de la noble & ancienne famille de Bochart Champigni (*a*), fut l'un de ces hommes illustres que la supériorité de leur mérite a élevés au-dessus des plus grandes louanges. Né à Rouen en 1599, de René Bochart, Ministre de cette ville, & d'Esther du Moulin, fille du fameux Pierre du Moulin, Ministre de Charenton, il donna dès sa plus tendre enfance des preuves marquées d'une ardeur extrême pour l'étude. Les rapides progrès qu'il y fit, le rendirent l'objet de l'admiration de son siécle. Agé de treize ans il célébra par des vers Grecs les louanges de son premier Maître le sçavant Thomas Dempster, Ecossois, qui professoit les Belles-Lettres à Paris. Le jeune Bochart brilla encore plus dans son cours de Philosophie, qu'il fit à Sedan, & dont il soutint des Thèses publiques avec le plus grand éclat (*b*). Envoyé de cette ville à Saumur pour y étudier en Théologie sous le célebre Cameron, il fournit cette nouvelle carriere avec le même succès, & les mêmes marques de distinction. Plein d'estime pour son maître, l'un des plus habiles Théologiens du dix-septiéme siécle, il le suivit en Angleterre

(*a*) La famille de Bochart originaire de Bourgogne, déja connue sous Charles VII. a donné plusieurs Conseillers & deux premiers Présidens au Parlement de Paris; Etienne Bochart de la branche de Menillet, eut entre autres enfans, Marc Bochart Président aux Requêtes du Parlement de Paris, & René Bochart pere du célébre Samuel Bochart.

(*b*) » Ces Thèses, dit M. Bayle, firent beaucoup d'honneur au Soutenant, » non-seulement à cause qu'il répondit bien aux argumens, mais aussi à cause » de certains vers dont il les accompagna, accommodés à la figure d'un cercle » avec beaucoup d'artifice. «

lorsque les troubles des Guerres Civiles eurent dissipé l'Académie de Saumur.

Tant de connoissances acquises ne remplirent qu'imparfaitement le desir que le jeune Bochart avoit de tout sçavoir. Etant passé en Hollande en 1621, déja habile dans les langues sçavantes, il se livra avec ardeur à l'étude des langues orientales. Thomas Erpen Professeur dans l'Université de Leyde fut son maître pour l'Arabe; & il apprit l'Ethiopien sous le sçavant Job ~~Ladolf~~+ +Ludolf

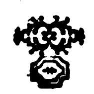
De retour dans sa Patrie, il dut à la réputation qu'il s'étoit faite par son érudition, & par sa sagesse, le choix que l'on fit de lui pour remplir les fonctions de Ministre à Caën. La premiere année de son Ministere fut marquée par une longue dispute qu'il eut à soutenir contre le Pere Veron Jésuite fameux Controversiste: les conférences durerent depuis le 22 Septembre jusqu'au 3 d'Octobre. Une louange que l'on ne peut refuser au Ministre Protestant, c'est que s'il ne sortit pas victorieux du combat, il eut du moins la gloire de remporter tout l'avantage que son érudition pouvoit lui promettre dans la défense d'une mauvaise cause.

Livré aux fonctions de son emploi il s'attacha particuliérement à l'étude de la Genèse qu'il avoit entrepris d'expliquer dans ses sermons. C'est à cette étude que nous devons les excellens ouvrages qui sont sortis de la plume de ce sçavant homme; son *Phaleg*, son *Chanaan*, & son *Hierozoïcon*, ouvrages qui furent le fruit des plus curieuses & des plus laborieuses recherches. Les Auteurs les plus anciens & les moins connus, les trésors les plus cachés des langues Orientales furent les riches sources où il puisa l'immense érudition qui se trouve répandue dans ces Livres. Le *Phaleg* & le *Chanaan* contiennent une exacte description des divers pays que vinrent habiter les peuples qui avoient été employés à la construction de la tour de Babel, & que

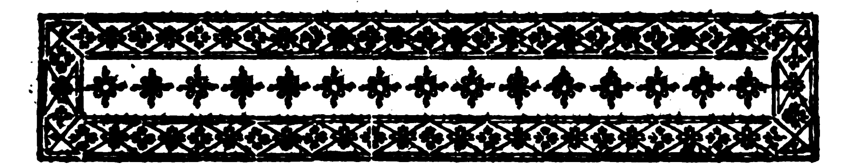
la confusion des langues obligea de se disperser. L'Auteur traite dans le *Hierozoicon* de tous les animaux dont il est parlé dans les Livres sacrés. Il écrivit aussi sur la situation du Paradis terrestre, sur les minéraux, les plantes, & les pierres précieuses, dont il est fait mention dans l'Ecriture sainte; autant de Traités qui sont malheureusement demeurés imparfaits.

Les Lettres que cet illustre Sçavant publia en divers tems ne sont pas moins remplies d'érudition que les ouvrages dont nous venons de parler. Dans l'une il traite de l'autorité des Rois, & de l'institution des Evêques & des Prêtres; dans une autre il parle *de la tolérance du Luthéranisme décidée dans le Synode national de Charenton*; & dans une troisiéme adressée à M. de Segrais, il montre qu'il n'y a point d'apparence qu'Enée soit jamais venu en Italie.

Personne n'ignore l'empressement qu'eut la Reine Christine de Suede pour attirer ce grand homme à sa Cour, & les marques de distinction dont elle l'honora. Distingué par les qualités de l'esprit, il ne le fut pas moins par celles du cœur. Rien n'égaloit surtout sa droiture & sa probité; aussi ceux qui le connoissoient, passoient bientôt de l'estime à la confiance. Une mort subite l'enleva de ce monde le 16 Mai 1667, étant âgé de 68 ans. On dit qu'en disputant contre le célébre M. Huet, depuis Evêque d'Avranches, il perdit tout à coup la parole, & qu'il expira dans la sale même de l'Académie qui s'assembloit alors chez M. de Brieux. Une fille unique à qui il laissa de grands biens, fut mariée à Pierre le Sueur, Seigneur de Colleville, Conseiller au Parlement de Rouen.



NICOLAS



NICOLAS SANSON.

NICOLAS Sanſon le Prince des Géographes de ſon tems né à Abbeville le 10 Décembre de l'année 1600. eut pour Pere Nicolas Sanſon, & pour Mere Marie Thomas, l'un & l'autre d'une bonne & honnête famille de Picardie. Le jeune Sanſon envoyé à Amiens avec deux de ſes freres pour y faire ſes études dans le College des Jeſuites, s'appliqua particulierement à la Géographie, & il y fit de ſi rapides progrès que n'étant âgé que de 18 à 19 ans il compoſa une Carte de l'Ancienne Gaule en quatre feuilles dont il ne retarda la publication juſqu'en 1627. que parce que ſa grande jeuneſſe auroit pu le faire ſoupçonner de n'être pas l'Auteur d'un ſi excellent ouvrage ; & que l'on n'auroit pas manqué de l'attribuer à ſon Pere qui avoit déja publié diverſes Cartes de Géographie.

Celle de l'Ancienne Gaule ; & qui fut le premier eſſai de l'Homme célébre dont nous faiſons l'eloge, fut reçüe avec une approbation générale, & fut bientôt après ſuivie d'une deſcription géographique de l'Ancienne Grece, d'un Traité de l'Empire Romain accompagné de quinze Cartes, & d'un autre ouvrage intitulé *Britannia* rempli de ſçavantes recherches ſur l'Antiquité d'Abbeville.

Cependant de ſi utiles travaux ne faiſoient qu'une partie des occupations de l'Homme Illuſtre dont nous parlons ; honoré du titre d'Ingénieur du Roi, il fut chargé du ſoin de veiller à la réparation des fortifications de pluſieurs Villes, & fut deſtiné à accompagner M. de Beljambe ſon parent, Intendant de Picar-

die, pour regler avec lui les gouvernemens particuliers des Places de cette Province.

Nous ne ſuivrons pas ce grand homme dans le cours de tous ſes travaux Géographiques trop multipliés pour que nous entreprenions de les tous faire connoître ; & eſt-il en effet quelque endroit de la terre ſur lequel ne ſe ſoient étendues ſes recherches & dont il ne nous ait donné une exacte deſcription, accompagnée de ſçavans traités hiſtoriques. Cinq Cartes Latines de la Gaule : qui ſont 1°. la Gaule en général ; 2°. en quatre Regions ; 3°. en dix-ſept Provinces ſelon les Romains ; 4°. en pluſieurs Peuples, ſelon Ptolomée ; 5°. par les Itineraires Romains & ſelon la Table de Peutinger. Autant de Cartes Françoiſes, qui ſont 1°. la France en général ; 2°. par les Dioceſes ; 3°. par les Parlemens ; 4°. par les Gouvernemens généraux ; 5°. par les Généralités. Les Iſles Britanniques, l'Eſpagne, l'Allemagne, l'Italie décrites de la même maniere que la France en cinq Cartes Latines & en cinq Cartes Françoiſes ; autant d'ouvrages qui parurent tous la même année, ſçavoir en 1644.

Les autres Ouvrages un peu conſidérables de ce Sçavant Géographe ſont d'excellentes Notes ſur la Carte de l'Ancienne Gaule du tems de Céſar, la France en près de Cent-vingt feuilles *in-folio*, le cours du Rhin en neuf Cartes, l'Aſie en quatorze, l'Afrique en dix-neuf, l'Amérique en ſeize ; le tout enrichi de divers traités de Géographie & d'Hiſtoire. Ajoûtons à tant d'excellentes productions une Table Géographique, ouvrage d'un travail & d'une érudition immenſe qui ne laiſſe rien à déſirer pour la parfaite intelligence de tous les Livres ſacrés tant de l'Ancien que du nouveau Teſtament.

Tant de travaux firent à leur Auteur la réputation la plus brillante, & lui concilierent la bienveillance & l'eſtime de tout ce qu'il y avoit de perſonnes les

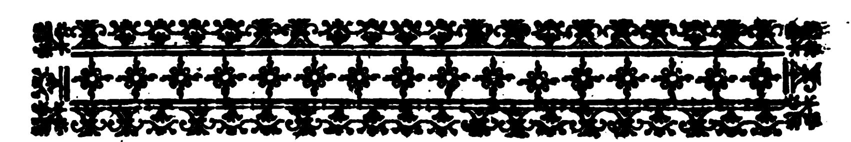
plus distinguées par l'éclat de leur naissance & de leur rang; les plus grands Seigneurs de la Cour s'empresserent à prendre des leçons d'un si excellent Maître; & il eut-même l'honneur d'en donner à son Souverain qui l'honora du Titre de son Géographe, & qui joignit à ce titre une pension de deux mille livres.

On rapporte que ce Prince étant allé à Abbeville en 1638. lors du Siége des Villes de l'Artois, la maison de M. Sanson ayant été choisie pour loger sa Majesté, elle ne voulut pas permettre que l'on touchât à son cabinet, qui devoit servir à aggrandir l'appartement du Roi, & qu'elle lui fit même l'honneur de l'appeller dans le Conseil d'Etat pour le consulter; mais cet homme illustre plus recommandable encore par sa modestie que par l'étendue de ses lumieres ne crut pas devoir faire usage d'un brevet de Conseiller d'Etat dont sa Majesté venoit de l'honorer, parce qu'il craignoit, disoit-il, de diminuer dans ses enfans l'amour de l'étude. En 1646 il eut le malheur de perdre l'ainé de ses fils qui n'étant âgé que de vingt-deux ans avoit été honoré du titre de Géographe du Roi (*a*); deux de ses freres Guillaume & Adrien Sanson, ont mérité dans la suite d'être élevés à la même dignité.

Une maladie de langueur causée par une trop grande application au travail enleva de ce monde l'homme célébre, dont nous venons de parler, le 7

(*a*) „ Il fut tué aux barricades de Paris en défendant contre la populace, la personne de M. le Chancelier Seguier. Ce jeune homme sçachant que cet Illustre Magistrat étoit comme assiégé dans le petit Hôtel de Luines sur le quai des Augustins, y courut pour le dégager. Il le fit monter dans un carrosse de M. de Belliévre qui passoit & il le ramenoit chez lui marchant à la porte du Carrosse le pistolet à la main; mais ce brave jeune homme eut la cuisse cassée d'un coup de mousquet tiré d'une fenêtre à la descente du Pont neuf du côté de Saint Germain l'Auxerois; & il mourut le lendemain lorsqu'on lui coupa la cuisse. On a de lui un Traité de l'Europe, un discours avec des Cartes françoises & neuf Cartes latines & quelques autres Ouvrages.

Juillet 1667, dans la soixante-septiéme année de son âge. Il fut inhumé dans la Chapelle basse de saint Sulpice où son épouse Elisabeth le Moitier, qui mourut trois ans après lui, fut aussi enterrée.



DENIS DE SALLO.

DENIS DE SALLO, Seigneur de la Coudraye, issu d'une noble & ancienne famille originaire de Poitou, l'un des Ecrivains du dernier siécle, qui s'est le plus distingué par une critique fine & judicieuse, nâquit à Paris en 1626, & fut l'aîné des cinq fils de Jacques de Sallo, Conseiller en la Grand'Chambre du Parlement.

Il ne parut pas d'abord qu'il fut né avec de grandes dispositions pour les sciences. Une difficulté extrême à apprendre le suivit jusqu'en Rhétorique. Ce tems fut l'époque des premiers progrès que le jeune de Sallo fit dans l'étude. Son esprit commença dès-lors à se développer de telle sorte qu'on le vit en peu de mois passer du dernier rang aux premiers, & remporter tous les prix de sa Classe. Mêmes succès l'accompagnerent dans son cours de Philosophie, à la fin duquel il soutint avec éclat des Thèses publiques en Grec & en Latin. L'Ecole du Droit fut pour lui une carriere où il brilla encore plus ; aussi dans la persuasion où il étoit qu'un homme destiné à la Magistrature se doit tout entier à l'étude des Loix, il ne s'en tint pas aux leçons publiques qu'il recevoit sur les bancs, il en prit encore de particulieres, & à ces instructions il joignit une lecture assidue des meilleurs Auteurs de Droit, soit Civil, soit Canonique. Le fruit qu'il recueillit d'une si grande ap-

plication soutenue d'une conception facile, d'un jugement solide, d'un génie vaste & pénétrant, fut qu'elle lui acquit une merveilleuse facilité pour composer sur toutes sortes de matieres de Droit ; & combien d'occasions n'eut-il pas de faire admirer l'étendue de ses lumieres.

Le Cardinal Chigi, Légat en France, ayant eu quelques difficultés au sujet de la préséance, M. de Sallo jugé seul capable d'éclaircir en peu de tems cette matiere, reçut ordre du Roi de travailler sur ce sujet, & moins de huit jours lui suffirent pour faire paroître un Traité rempli de l'érudition la plus profonde. Consulté dans une autre occasion où la Cour étoit partagée sur le nom que l'on devoit donner à la nouvelle Reine de France, les uns jugeant qu'elle devoit être appellée *Marie Thérese d'Autriche*, & les autres, *Marie Thérese d'Espagne*, M. de Sallo publia au bout de quinze jours un Traité des noms où sont répandues les plus curieuses & les plus sçavantes recherches. L'habileté de cet excellent homme ne se fit pas moins admirer dans le Traité qu'il composa quelque tems après sur les sceaux par ordre de la Cour.

Mais l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à l'érudition de ce grand homme, c'est son Journal des Sçavans, dont il forma le projet en 1664, & qu'il commença à exécuter l'année suivante. Peut-être eut-il été à désirer que l'Auteur se fut borné à de simples extraits ; il n'auroit pas soulevé contre lui une foule d'Ecrivains, qui ne purent lui pardonner la critique vive & ingénieuse qu'il faisoit de leurs ouvrages, & il faut convenir que le Journaliste s'abandonna un peu trop à son humeur naturellement satyrique. Gui patin & Menage se déchaînerent avec violence contre le Journal & son Auteur ; le premier parce que M. de Sallo avoit parlé un peu trop librement d'un Livre de Charles Patin, + intitulé *Introduction à l'histoire par la connoissance des médailles*, & le second à cause de la Censure un peu

+ son fils bien-aimé qu'il apelloit son Carolus.

sorte qui avoit été faite de ses *Aménités du Droit Civil.* Ce dernier dit dans sa Préface sur les Œuvres de Malherbe, » Que les Gazettes du nouvel Aristarque ne » sont, pour user des termes de M. Sarazin, que *Bille-» vezées hebdomadaires*, & il ajoute que la dignité de » Conseiller ne l'auroit pas empêché de se venger des » railleries que le Sieur *d'Hedouville* (*a*) avoit faites sur » ses *Aménités du Droit* par d'autres railleries plus fines » & plus ingénieuses, s'estimant bien fondé en Droit » par une autorité (tirée de l'Evangile des Payens) qui » dit: *Senatori maledicere non licet, remaledicere jus fasque » est.* «

Mais les Auteurs maltraités ne se contenterent pas de rendre injure pour injure. Ils s'adresserent aux Puissances, & vinrent à bout de faire supprimer le Journal trois mois après qu'il eût commencé à paroître; un censeur moins caustique, M. l'Abbé Gallois entreprit l'année suivante la continuation de cet ouvrage périodique. M. de Sallo qui le premier avoit eu la gloire d'en tracer le plan, recommença à donner plus de tems aux fonctions de sa Charge de Conseiller, sans cependant abandonner l'étude des Belles-Lettres, qui furent toujours sa passion chérie.

Sa trop grande application lui causa quelques années avant sa mort une maladie qui lui fit perdre entiérement l'usage de ses jambes; & loin de s'en affliger il disoit en plaisantant que *cette prétendue disgrace étoit pour lui une bonne fortune, puisqu'elle le mettoit dans l'heureuse nécessité de tenir fidelle compagnie à ses Livres.* Il avoit sans cesse auprès de lui des copistes occupés à transcrire ses réflexions & les extraits qu'il faisoit de ses lectures.

Une si opiniâtre assiduité au travail acheva d'épuiser sa santé, & l'enleva de ce monde à la fleur de son âge,

(*a*) C'étoit le nom d'un Valet de Chambre de M. de Sallo; & ce fut sous ce nom que le Journal fut donné au Public.

n'étant âgé que de quarante-trois ans. Sa mort arriva en 1669. De son mariage avec Mademoiselle Mesnardeau, fille d'un Conseiller en la Grand'Chambre il eut un fils & quatre filles qui toutes quatre embrasserent la vie Religieuse.

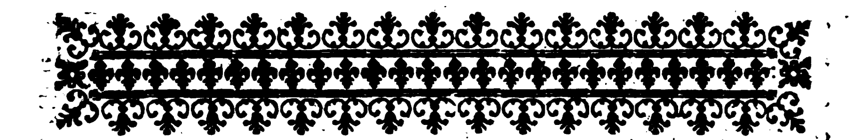
On lit dans le second tome des Lettres de M. Boursault une avanture arrivée à M. de Sallo, qui me paroît trop singuliere pour ne pas la rapporter ici.

» En 1662 il y eut à Paris, dit M. Boursault, une » longue & cruelle famine. Un soir des grands jours » d'été que M. de Sallo venoit de se promener, suivi » seulement d'un petit laquais, un homme l'aborda, » lui présenta un pistolet, & lui demanda la bourse; » mais en tremblant & en homme qui n'étoit pas ex» pert dans le métier qu'il faisoit. Vous vous adressez » mal, lui dit M. de Sallo, & je ne vous ferai gueres » riche. Je n'ai que trois pistoles, que je vous donne » volontiers : il les prit, & s'en alla sans lui rien de» mander davantage. Suis adroitement cet homme-là, » dit M. de Sallo à son laquais, observe le mieux qu'il » te sera possible où il se retirera, & ne manque pas de » venir me le dire. Il fit ce que son maître lui comman» da, suivit le voleur dans trois ou quatre petites rues, » & le vit entrer chez un boulanger où il acheta un » pain de sept ou huit livres, & changea une des pi» stoles qu'il avoit. A dix ou douze maisons de-là il » entra dans une allée, monta à un quatriéme étage, » & en arrivant chezlui où l'on ne voyoit clair qu'à la » faveur de la lune, jetta son pain au milieu de la cham» bre, & dit en pleurant à sa femme & à ses enfans; » mangez, voilà un pain qui me coûte cher, rassassiez» vous-en, & ne me tourmentez plus comme vous fai» tes; un jour je serai pendu, & vous en serez la cause. » Sa femme qui pleuroit, l'ayant appaisé le mieux » qu'elle put, ramassa le pain, & en donna à quatre » pauvres enfans qui languissoient de faim. Le laquais » vint faire à son maître un rapport fidéle de tout ce

» qu'il avoit vû & entendu. Le lendemain dès les cinq » heures du matin M. de Sallo se fit conduire par son » laquais chez cet homme. Il s'informa dans le voisi» nage ce qu'il étoit ; on lui dit que c'étoit un Cordo» nier, bon homme & bien serviable ; mais chargé » d'une grosse famille & très-pauvre. Il monta ensuite » chez lui, & heurta à sa porte. Le malheureux la lui » ayant ouvert, le reconnut pour celui qu'il avoit volé » le soir précédent. Il se jetta aussi-tôt à ses pieds, lui » demanda pardon, & le supplia de ne le pas perdre. » Ne faites point de bruit, lui dit M. de Sallo, je ne » viens point ici dans ce dessein-là. Vous faites, con» tinua-t-il un méchant métier, & pour peu que vous » le fassiez encore, il pourra vous perdre. Tenez voilà » trente pistoles que je vous donne, achetez du cuir, » travaillez & gagnez la vie à vos enfans, & surtout ne » leur donnez pas d'exemple si mauvais que celui que » vous avez suivi.




FRANC.s de la MOTHE le VAYER.
De l'Académie Françoise
Mort en 1672 agé de 86 ans
A Paris chez Odieuvre M.d d'Est. ruë d'anjou la derniere P. Cochere à gauche entrant par celle Dauphine.



FRANÇOIS LA MOTHE LE VAYER.

FRançois la Mothe le Vayer, Historiographe de France, Conseiller d'Etat, & l'un des premiers de l'Académie Françoise, étoit issu d'une noble & ancienne famille du Mans, fort distinguée dans la Robe. Il naquit à Paris en 1588, il étoit fils de Felix de la Mothe le Vayer, Substitut de M. le Procureur Général du Parlement, qui s'étoit rendu célébre dans la République des Lettres, par les sçavans Ouvrages qu'il a donnés au Public. Son fils François de la Mothe hérita de sa Charge & de son goût pour les Sciences. Ce fut pour se livrer tout entier à l'Etude & à la composition de ses Ouvrages, qu'il renonça au Barreau. On juge assez par le nombre prodigieux de sçavans Ecrits qu'il nous a laissés, qu'ils ont dû dérober tous les momens de sa vie. M. Perrault dans ses Eloges Historiques des Hommes Illustres, dit que M. de la Mothe le Vayer » n'a connu aucune Nation sur la terre dont » il n'ait entrepris de sçavoir le génie, les mœurs & » les coutumes, qu'il a enfin voulu connoître tout le » monde entier. Qu'il a vû, & qu'ensuite il nous a » fait voir qu'il n'y a point de pensée, de sentiment & » de coutume si étrange & si absurde qu'elle puisse » être, qui ne soit tenue & établie dans quelque Pays » d'une étendue un peu considérable.

Le fruit qu'il recueillit de cette sorte d'étude, fut qu'elle servit à le défaire d'une infinité de préjugés que l'on tient de la naissance & de l'éducation, & qui croissent ordinairement avec l'âge. Mais peut-être aussi eût-il été à désirer qu'il eût fait moins de découver-

tes dans les Sciences. Surpris de l'étrange contrarieté d'opinions qui se trouvoit dans les divers Auteurs qu'il parcouroit, il en vint au point de douter de tout; ce qui lui fit conclure que les Sceptiques étoient de tous les Philosophes ceux qui raisonnoient le plus sensément. Nous devons cependant ajouter pour la justification de ce grand homme, qu'il ne donna jamais dans ses Ecrits aucune atteinte à la Religion, & que s'il parut soutenir qu'il n'y avoit aucune évidence dans les connoissances humaines, il n'en fût pas pour cela moins convaincu de la certitude des choses révélées, & qui sont l'objet de notre foi.

On ne doit pas aussi juger par quelques obscénités répandues dans son *Orasius tubero*, que les mœurs de ce célébre Ecrivain ayent été tant soit peu déréglées. La retraite & l'étude dont il faisoit ses plus cheres délices, sembloient l'avoir rendu insensible aux plaisirs même les plus permis; il poussoit même si loin l'indifférence en ce point, qu'on ne le regardoit que comme un mysantrope; c'est ce qui se trouve marqué dans les mêlanges de Vigneul Marville. » Sa » physionomie & sa maniere de s'habiller, nous dit » cet Auteur, faisoient juger à quiconque le voyoit » que c'étoit un homme extraordinaire; il marchoit » toujours la tête levée, & les yeux attachés aux » enseignes des rues par où il passoit. Avant que l'on » m'apprit qui il étoit, je le prenois pour un Astro- » logue, pour un chercheur de secrets & de pierre » philosophale.

La profonde érudition de cet excellent homme s'étoit déja fait connoître par plusieurs sçavans Ouvrages, lorsqu'il fut reçû à l'Académie le 14 Février 1639.

Le célébre Naudé nous apprend » que quand il » fût question de donner un Précepteur au Roi, on » jetta premierement les yeux sur M. de la Mothe » le Vayer, comme sur celui que le Cardinal de Ri-

» chelieu avoit destiné à cette charge, tant à cause
» du beau Livre qu'il avoit fait sur l'éducation de
» M. le Dauphin, qu'eu égard à la réputation qu'il
» s'étoit acquise par beaucoup d'autres compositions
» Françoises, d'être le Plutarque de la France ; mais
» la Reine ayant pris la résolution de ne donner cet
» emploi à aucun homme qui fut marié, il fallut par
» nécessité songer à un autre.

Mais cette raison ne valut pas toujours, puisque comme nous l'apprend M. Pelisson, M. de la Mothe le Vayer fit pendant une année les fonctions de Précepteur du Roi ; sçavoir, depuis le mois de Mai 1652 ; il est probable qu'il dût cet honneur aux soins qu'il prit de l'instruction de Philippe de France, frere unique du Roi, Duc d'Anjou alors, & depuis Duc d'Orleans, dont il avoit été fait Précepteur en 1647.

Le chagrin qu'il eut de perdre un fils tendrement chéri qu'il avoit eu de son premier mariage, & qui à l'âge de trente-cinq ans tenoit déja un rang illustre parmi les Sçavans, lui fit naître la pensée de se remarier, quoiqu'il fut alors âgé de 76 ans ; & ce qui surprit d'autant plus, c'est qu'il avoit lui-même vivement déclamé contre le mariage dans plusieurs de ses Ouvrages ; mais il crut qu'une nouvelle épouse étoit pour lui une ressource nécessaire dans le désespoir que lui causoit la mort de son fils. L'attention qu'il eut fut de prendre une femme dont l'âge put le dérober à de mauvaises plaisanteries. Celle qu'il épousa étoit âgée de quarante ans ; c'étoit la fille de M. de la Haye jadis Ambassadeur à Constantinople, laquelle selon Guipatin *étoit demeurée pour être Sybille.*

Chevreau nous apprend » que les relations des Pays
» éloignés étoient le divertissement & le charme de
» M. de la Mothe le Vayer, sur tout dans les dernieres
» années de sa vie ; que comme il avoit la mort sur
» les lévres, M. Bernier son bon ami étant venu le

» voir, il ne l'eût pas plûtôt reconnu qu'il lui deman-» da, eh bien! Quelles nouvelles avez-vous du Grand » Mogol; ce furent presque ses dernieres paroles, & » il rendit peu après l'esprit. « Il mourut en 1672 âgé de près de 85 ans.

Les Ouvrages les plus considérables de ce célébre Ecrivain, sont son Instruction de Monseigneur le Dauphin, la Géographie, la Rhétorique, la Morale, l'Œconomique, la Politique, la Logique & la Physique du Prince, un Discours de la contrarieté d'humeurs qui se trouve en certaines Nations, & singulierement entre la Françoise & l'Espagnole; Jugemens sur les anciens & principaux Historiens Grecs & Latins, quelques Lettres sur les nouvelles remarques de Vaugelas, des Homélies Académiques, des Problêmes & des Soliloques septiques, une Introduction chronologique à l'Histoire de France. Ces Ouvrages & plusieurs autres dont on trouve le Catalogue détaillé dans l'Histoire de l'Académie, continuée par M. l'Abbé d'Olivet, forment un Recueil de quinze volumes *in-12*. Il y a aussi une édition de ces Ouvrages en trois volumes *in-folio*, mais moins complette que celle qui est *in-12*.



GABRIEL COSSART.

GABRIEL COSSART, célébre pour avoir excellé non-seulement dans la critique, mais encore dans l'Eloquence & dans la Poësie, nâquit à Pontoise dans le Vexin François le 2 Novembre 1615, d'une famille noble, qui tenoit dans la Province un rang distingué. Les heureuses dispositions qu'il apporta en naissant, furent pour ses parens un motif de donner une attention particuliere à son éducation, & ils eurent la consolation de voir leurs soins suivis des plus heureux succès. Le jeune Cossart autant par la beauté de son génie, que par son application, brilla dans toutes ses classes. Agé de dix-huit ans il entra dans la Compagnie de Jesus, où il se fit admirer plus encore par sa piété que par ses rares talens.

Après avoir enseigné avec distinction les Humanités dans divers Colléges de sa Compagnie, il fut appliqué à l'étude de la Théologie, science où il ne se distingua pas moins que dans les Belles-Lettres. Son cours fini, ses Supérieurs le destinerent à professer la Rhétorique dans leur Collége de Louis le Grand, emploi que ce sçavant Jésuite remplit pendant sept années consécutives avec un éclat que rien n'a pû encore effacer. Ses deux Panégyriques au Roi, son action de grace à ~~Arnaud~~ + de Bourbon, Prince de Conty, ses harangues contre les Novateurs, sont autant de morceaux qui seront regardés dans tous les tems comme autant de modéles, & de la diction la plus pure, & de la plus sublime éloquence. + Armand

Les Œuvres poëtiques de ce sçavant homme sont marquées au même coin de perfection. Né avec un

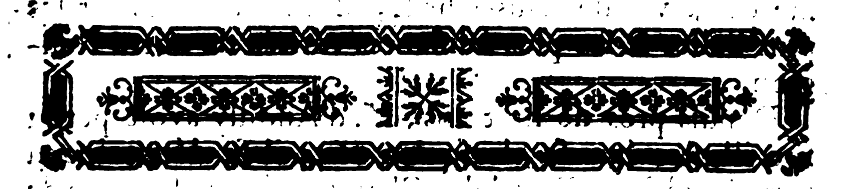
génie propre à prendre toutes sortes de formes ; il sçut attraper parfaitement le caractere des différens Auteurs qu'il voulut imiter ; ce qui a fait dire à un de ses confreres, le célébre Pere de la Ruë, que l'on voit cet Ecrivain tantôt grave comme Virgile, tantôt enflé comme Stace, quelquefois négligé comme Horace, & quelquefois coulant comme Ovide.

Cependant quelque talent qu'eut pour la Poësie, l'homme illustre dont nous faisons l'éloge, il la cultiva moins par inclination que par rapport à l'instruction de ses disciples ; une étude plus sérieuse & plus utile l'occupa tout entier dès qu'il se vit déchargé de l'emploi de Professeur. Associé d'abord aux travaux du Pere Labbe pour une nouvelle édition des Conciles ; après la mort de ce sçavant Jésuite arrivée en 1667, lorsque l'on imprimoit l'onziéme volume, le Pere Cossart continua seul ce grand ouvrage, qui fut enfin donné au Public en dix-huit volumes in-folio en 1672.

L'Auteur toujours plus animé du désir de rendre ses travaux utiles, consacroit tous ses momens à la composition d'un autre ouvrage non moins intéressant, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 18 Septembre 1674, dans la cinquante-neuviéme année de son âge.

Nous renvoyons le Lecteur aux éloges funebres consacrés à la mémoire de ce grand homme, & qui se trouvent à la tête de ses œuvres. Nous ne rapporterons que l'Epitaphe suivante, qui est de la composition du célébre M. Huet.

Qui blandis studiis Cossartus floruit olî,
Et tot inexhausto pectore clausit opes :
Ille, per humanas, inquit, sat lusimus artes :
Jam divina libet visere, terra vale.



ROBERT ARNAULD D'ANDILLY.

ROBERT ARNAULD D'ANDILLY l'un des plus grands Maitres de la langue Françoise, non moins recommendable par ses excellentes vertus que par la beauté de son génie & ses rares talens, nâquit à Paris en 1588. Il eut pour pere le célébre Antoine Arnauld, qui s'est fait un si grand nom dans le Barreau, & pour mere Catherine Marion, fille de Simon Marion, mort Avocat Général du Parlement de Paris. Issu d'une noble & ancienne famille d'Auvergne, déja distinguée avant la fin du quinziéme siécle, & féconde en hommes illustres, que l'on a vû successivement briller avec éclat dans la robe & dans l'épée, il marcha sur les traces de ses ancêtres, & réunit en sa personne toutes leurs éminentes qualités.

Destiné pour le monde, il fut de bonne heure produit à la Cour, où il remplit avec distinction les honorables emplois que lui procura la supériorité de son mérite. Chéri & estimé des Grands, il ne fit point servir le crédit qu'il avoit auprès d'eux, à l'avancement de sa fortune, il ne l'employa que pour faire triompher l'équité & la justice. Sa conduite à la Cour fut celle d'un homme sans cesse occupé à se rappeller que les devoirs de Chrétien sont les premiers devoirs qu'il ait à remplir. Aussi joignit-il constamment les vertus Chrétiennes à celles de la societé civile, & s'il ne rougit pas des premieres, il ne tira pas aussi vanité des secondes. Il n'attendit pas qu'il se fût retiré du monde pour consacrer ses talens à la gloire de son Dieu ; ce fut à la Cour même qu'il commença à travailler à son excellent poë-

me de la vie de Jesus-Christ, & à ses Stances sur les plus belles & les plus édifiantes vérités de notre Religion.

Depuis près de huit ans, M. d'Andilly avoit perdu son illustre épouse, lorsqu'en 1644 il se détermina à se retirer à Port-Royal des Champs, étant alors âgé de cinquante-cinq ans. Ce que M. de Balzac écrit à l'occasion de la mort de cette vertueuse Dame est trop glorieux à la mémoire de l'homme célébre dont nous faisons l'éloge, pour ne pas le rapporter ici. » La nouvelle de la mort de Madame d'Andilly, marque cet illustre Ecrivain, m'a touché sensiblement. Je prens part à tous les bons & mauvais succès d'une famille qui doit être chere à la France, & qui est née pour la gloire du nom François ; mais je plains particuliérement notre ami, qui n'ayant jamais eu de passion défendue, perd en sa femme toutes ses maîtresses & tous ses plaisirs ; il est néanmoins si sçavant en la doctrine Chrétienne, & a tant de sçavans de sa race à l'entour de lui, qu'il n'a pas besoin de la Philosophie Stoïque, ni d'aucun autre secours étranger pour se défendre contre les attaques de la fortune. Tout raisonne, tout prêche, tout persuade en cette maison, & un Arnaud vaut une douzaine d'Epictetes. «

Ce grand homme retiré dans la solitude (*a*) qu'il

(*a*) » M. Arnaud d'Andilly, dit Richelet, se retira d'abord à Pomponne, Village à sept ou huit lieues de Paris, là s'étant détrompé des vanités du monde, & menant une vie véritablement Chrétienne, il composa plusieurs ouvrages. La meilleure de ses Traductions est celle de Joseph . . . Un jour que Richelet l'alla voir à Pomponne, qu'il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit publiée, la conversation ensuite de quelques discours tomba sur la maniere dont les Auteurs travailloient. Comme il sçavoit que Richelet connoissoit particuliérement le célébre d'Ablancourt, il lui demanda combien de fois cet excellent homme retouchoit chaque ouvrage qu'il donnoit au Public, *six fois*, répondit Richelet, *& moi*, lui répliqua M. Arnaud, *J'ai refait dix fois l'Histoire de Joseph*, j'en ai châtié le style avec soin, & l'ai beaucoup plus coupé que celui de mes autres œuvres . . . Arnauld d'Andilli dans sa retraite après sept ou huit heures d'étude chaque jour, se divertissoit à prendre les plaisirs de la campagne, & surtout à cultiver ses arbres. Il lui venoit de si beau fruit, qu'il en envoyoit tous les ans à la Reine Anne d'Autriche, & cette Princesse les trou-

avoit choisie, y partagea tous ses momens entre la priere & l'étude; ce qui paroîtra sans doute étonnant, c'est qu'après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans l'exercice des emplois les plus importans, il ait pû par son assiduité au travail suffire à la composition d'un si grand nombre d'excellens ouvrages, qui ne sont pas moins d'honneur à sa piété qu'à son érudition; & quel Auteur a jamais écrit avec plus de pureté, plus de noblesse, plus d'élévation; quelle beauté, quelle délicatesse, quelle merveilleuse fécondité n'admire-t-on pas dans tous les écrits qui sont sortis de la plume de ce sçavant homme; mais ce qu'il y a de plus estimable c'est la solide piété qui y brille partout; & c'est ce qui a fait dire à M. de Balzac que les traductions de M. d'Andilli ont cet avantage au dessus des autres excellentes traductions du siécle, qu'elles nous rendent vertueux & Chrétiens en nous instruisant, & en nous apprenant à parler; *Quel plaisir*, dit-il dans une Lettre qu'il écrit à M. Conrart, *d'être mené à la vertu par un chemin si net & si beau, j'appelle ainsi la pureté de son style, & les ornemens de ses paroles, qui élevent les copies au dessus de leurs originaux.* Ses ouvrages en vers portent le même caractere, & sont tout à la fois des chefs d'œuvre de pieté & de Poësie.

Ce grand homme termina les glorieux travaux qui ont consacré & rendu célébre sa solitude par son Histoire de l'Ancien Testament. Il mourut le 27 Septembre 1674, âgé de quatre-vingt-cinq ans & cinq mois. Il laissa de son mariage avec Mademoiselle Catherine le Fevre ~~de la Borderie~~+, fille de Messire ~~de la Borderie~~+ +de la Boderie si célébre par ses Ambassades en Angleterre, & petite fille du Chancelier de Sillery, six filles qui furent toutes Religieuses à Port-Royal, & trois fils, Antoine Arnauld Abbé de Chaumes, lequel après avoir passé quel-

» voit si à son goût, que dans le tems elle demandoit qu'on lui en servit... Ar-
» nauld d'Andilly servit vingt ans le Roi & l'Etat; on lui donna pour récompense
» de ses services huit mille livres de pension, qui furent réduites à six.

ques années dans le service, se retira auprès de M. l'Evêque d'Angers son oncle ; Simon Arnauld Marquis de Pomponne, l'un des plus grands Ministres de son tems, & Henri Arnauld sieur de Lusanci, qui a toujours vécu dans la solitude.

Nous joindrons ici le Catalogue des Ouvrages de l'homme célébre dont nous venons de parler.

Poëme sur la vie de J. C. avec des Stances sur diverses vérités Chrétiennes.

S. Eucher du mépris du monde.

L'Echelle sainte ou les dégrés pour monter au Ciel composés par saint Jean Climaque.

Instructions Chrétiennes tirées des deux volumes de Lettres de M. de saint Cyran.

La Vie du B. Grégoire Lopez.

Les Vies des saints Peres des Déserts, & de quelques Saintes, écrites par des Peres de l'Eglise, & autres anciens Auteurs Ecclésiastiques.

Les Confessions de saint Augustin.

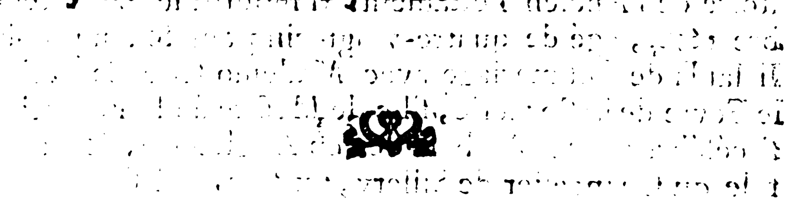
Les vies de plusieurs Saints illustres de divers siécles.

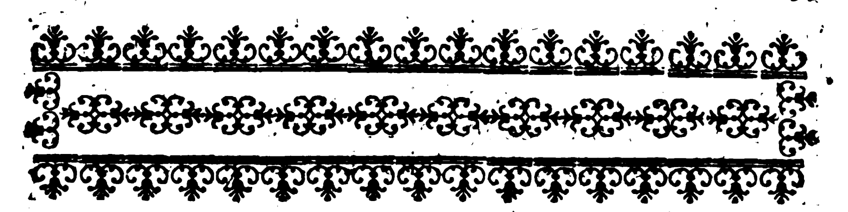
Joseph des Antiquités Judaiques, & de la Guerre des Juifs contre les Romains.

Oeuvres de sainte Thérese.

Oeuvres du B. Jean d'Aviler Docteur & Prédicateur Espagnol, surnommé l'Apôtre de l'Andalousie.

Histoire de l'Ancien Testament.





DOMINIQUE BOUHOURS.

DOMINIQUE BOUHOURS, célébre parmi les Ecrivains du dernier siécle, qui ont le plus utilement consacré leurs talens à polir & à perfectionner la langue Françoise, nâquit à Paris en 1628.

Ses premiéres études achevées avec beaucoup de distinction, âgé de seize ans, il entra dans la Compagnie de Jesus, dont il devint bientôt l'un des plus grands ornemens. Destiné après son Noviciat à étudier en Philosophie, il remplit avec éclat cette premiere carriere, & ne se distingua pas moins dans les humanités qu'il professa pendant quatre ans dans le même Collége où il les avoit étudiées. De cruels maux de tête dont il fut alors tourmenté, & qui ne finirent qu'avec sa vie, obligerent ses supérieurs d'interrompre le cours de sa Régence. Appliqué à l'étude de la Théologie, il fit connoître qu'il avoit un génie propre à réussir également dans toutes les sciences. Les Thèses publiques qu'il soutint, (distinction glorieuse qui n'est accordée qu'à ceux d'entre les jeunes Jésuites qui pendant leurs cours ont donné les plus grandes preuves de leur capacité,) firent juger qu'il auroit pû égaler les plus habiles Théologiens de son siécle, & se faire parmi eux le même nom qu'il s'est fait depuis parmi les plus excellens Grammairiens & les plus judicieux Critiques.

Envoyé à Tours pour y professer la Rhétorique il se livra tout entier au penchant qui le portoit à l'étude

des Belles-Lettres, & s'appliqua particulierement à acquerir une parfaite connoissance de toutes les beautés de la langue Françoise. C'est par les écrits qui sont sortis de la plume de ce sçavant homme ; que l'on peut juger des progrès qu'il a faits dans ce genre d'étude. Quelle pureté, quelle noblesse, quelle élegance de style, quelle charmante varieté de tours, quel heureux choix d'expressions, quelle ingénieuse délicatesse de pensées. Seroit-ce pousser la louange trop loin que de dire, que le style d'Ariste & d'Eugene est le meilleur modelle que puissent se proposer ceux qui aspirent à la gloire de bien parler & de bien écrire ; & si la Satyre s'est attachée à décrier cet excellent Ouvrage, dont les éditions ont été multipliées à l'infini, ne pourions-nous pas avancer qu'elle l'auroit épargné s'il n'avoit eu qu'un médiocre succès. Mais avant que de parler des Ouvrages du Sçavant homme dont nous faisons l'éloge, achevons de le faire connoître par l'histoire de sa vie.

Les qualités de son cœur autant que celles de son esprit le firent juger digne de présider à l'éducation des deux jeunes Princes de Longueville. Peut-être suffiroit-il d'apporter pour preuve de la sagesse avec laquelle il remplit ~~cette~~ cet emploi, la confiance dont l'honnora depuis M. le Duc de Longueville. On sçait que ce grand Prince retiré à Heuse, voulut avoir auprès de lui le Pere Bouhours pour en être assisté à la mort, & rendre entre ses mains le dernier soupir. Rien de plus touchant que la relation de la mort de ce Prince, écrite par le Pere Bouhours, & qui fut son premier essai qu'il publia en 1663.

Environ le même tems la Cour ayant souhaité que l'on envoya à Dunkerque deux Jésuites pour y remplir les fonctions de Missionaires auprès de la garnison, & pour y travailler en même tems de concert avec les Officiers du Roi à rendre les Dunkerquois meilleurs François qu'ils ne l'étoient alors ; le Pere Bouhours

fut choisi pour cette double mission, & répondit parfaitement aux intentions de la Cour. Cependant quelqu'occupé qu'il fut de l'exercice de son Ministere, entraîné par la passion qu'il avoit pour les Lettres, il trouva encore assez de tems pour la satisfaire; & composa dès-lors les admirables entretiens dont nous avons déja parlé.

M. Colbert enchanté de quelques Lettres que lui avoit écrites le Pere Bouhours, à qui il avoit demandé des éclaircissemens sur l'état présent de la Ville de Dunkerque, se détermina à lui confier l'éducation du jeune Marquis de Segnelai, son fils; ce sçavant Jésuite rappellé à Paris y fit sa principale occupation de la composition d'un grand nombre d'excellens Oouvrages, qu'il publia successivement, & qui seront toujours estimés comme des modelles pour la pureté, l'élegance & la politesse du langage, pour la justesse & la finesse des pensées, pour le goût, le discernement, l'aménité, & l'agrément qui y regnent partout.

A la relation de la mort de Henri II. Duc de Longueville succéderent deux Lettres, l'une à un Seigneur de la Cour, l'autre à Messieurs de Port-Royal, pour servir de réfutation à celle qu'ils avoient écrite à M. l'Archevêque d'Embrun. Les autres Ouvrages du Pere Bouhours sont la vérité de la Religion Chrétienne traduite de l'Italien; ses Doutes & ses Remarques sur la langue Françoise, son Histoire du Grand-Maître d'Aubusson; les Vies de saint Ignace & de saint François Xavier, celle de Madame de Bellefons, une Lettre sur le péché Philosophique, les Dialogues d'Eudoxe & de Philante sur la maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit, une Lettre à une Dame de Province sur ces mêmes Dialogues; les Pensées Chrétiennes pour tous les jours du mois, remplies des sentimens de la plus tendre & la plus solide pieté, les

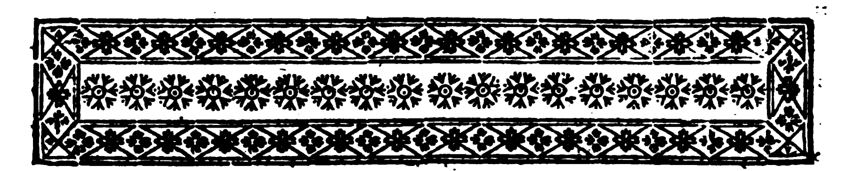
Penſées ingénieuſes des Anciens & des Modernes, & celles des Peres de l'Egliſe; les maximes Chrétiennes; la Traduction du Nouveau-Teſtament, l'Eloge d'Olivier Patru; les Paroles tirées de l'Ecriture pour ſervir de conſolation à ceux qui ſouffrent.

Perſonne à qui ces conſolations ayent été plus néceſſaires qu'au Pere Bouhours, dont toute la vie fut partagée entre un travail aſſidu & les plus vives douleurs, cauſées par de violens maux de tête, qui ne lui laiſſoient que de courts intervalles de ſanté. Mais rien n'égale la patience avec laquelle il ſupporta juſqu'à la fin ces incommodités habituelles. Dans cet état d'infirmité il s'humilioit devant Dieu, & le remercioit de ce qu'il vouloit bien le conduire à lui par la voie des ſouffrances. Ce fut dans de ſi ſaintes diſpoſitions qu'il attendit l'heureux moment qui devoit le faire paſſer à une meilleure vie. Attaqué de la maladie qui l'enleva de ce monde, il vit approcher ſa derniere heure avec une ſainte joie; & la veille même de ſa mort, il ne put s'empêcher de dire à un de ſes amis qu'il ſe faiſoit un ſcrupule du plaiſir qu'il trouvoit à mourir. Ses vertus l'avoient rendu pendant ſa vie un ſujet d'édification pour ſes freres, il fut à ſa mort l'objet de leur admiration. Plein de confiance en la Divine miſéricorde, il reçut les derniers Sacremens de l'Egliſe avec les plus vifs & les plus tendres ſentimens de pieté, & juſqu'au moment où il expira, il ne ceſſa de s'entretenir avec ſon Dieu par des Oraiſons Jaculatoires, qui ne reſpiroient qu'amour & que componction. Il décéda le 27 du mois de May 1702, dans la ſoixante-quinziéme année de ſon âge.

» Ajoutons pour finir cet éloge, que l'homme cé» lébre dont nous venons d'ébaucher le portrait, na» quit avec un très-bel eſprit, un très-bon cœur,

» un naturel très-heureux. L'éducation, l'étude des
» Belles-Lettres, le commerce que ses emplois l'obligerent d'avoir avec des personnes du premier rang,
» tout cela joint aux qualités avec lesquelles il étoit
» né, fit de lui un célébre Ecrivain, un homme poli,
» un parfaitement honnête homme. Mais ce qu'on
» doit estimer infiniment plus que tout le reste, le
» Pere Bouhours fut suivant le témoignage de tous
» ceux qui ont vêcu avec lui, un homme très-religieux & très-attaché aux devoirs de sa profession. «





CLAUDE-FRANÇOIS MENESTRIER.

CLAUDE-FRANÇOIS MENESTRIER, l'un des plus célébres Auteurs que le dernier siécle ait produits, nâquit à Lyon le 10 Mars 1631. Un esprit vaste & orné des plus belles connoissances, une imagination brillante & féconde, une mémoire qui alloit jusqu'au prodige, une égale facilité à écrire & à parler en public, une infinité de recherches & de découvertes sur les monumens anciens & modernes, un nombre prodigieux d'ouvrages composés sur des matieres singulieres, sur les principes héraldiques, ou l'art du Blazon, sur l'Iconologie, sur la Noblesse, les Tournois, les Carousels, les Médailles, les Décorations publiques, les Entrées des Princes, les Pompes funébres, sur les Balets, les Hierogliphes, les Talismans, sur l'Histoire générale & particuliere; tout cela ensemble lui a mérité le rang distingué qu'il tient parmi ces grands hommes qui ont le plus illustré le regne de Louis XIV.

Son ardeur pour la piété lui fit de bonne heure tourner ses vûes vers la retraite. A peine eut-il achevé ses premieres études, qu'il entra dans la Compagnie de Jesus, n'étant âgé que de quinze ans. Destiné après son Noviciat à faire un cours de Philosophie, il remplit cette premiere carriere avec les plus glorieux succès; employé ensuite à professer les Humanités & la Rhétorique dans différens Colléges de sa Compagnie, il donna par tout d'éclatantes preuves de l'universalité de son génie, & de l'étendue de ses connoissances. Outre les langues sçavantes que

ce

ce jeune Jésuite apprit parfaitement, il fit encore une étude particuliere des différentes parties qui composent l'Histoire ancienne & moderne, s'appliqua avec une ardeur inconcevable à approfondir tout ce qui concerne le Blason, les Devises, les Médailles, les Inscriptions, les Décorations, & ce que l'on ne peut nier, c'est que c'est-là un genre singulier de littérature que ce sçavant homme a sçu porter au plus haut point de perfection. Aussi son goût pour tout ce qui s'appelle Fêtes publiques, Cérémonies éclatantes, Spectacles, étoit-il si universellement reconnu, que ce fut sur ses desseins recherchés de toute part, que furent exécutées les Fêtes les plus pompeuses qui furent données de son tems.

Nous avons dit que cet habile Jésuite joignoit à l'imagination la plus vive & la plus féconde, la mémoire la plus merveilleuse ; il en fit une épreuve bien glorieuse en présence de la Reine Christine de Suede. Cette Princesse passant par Lyon pour aller à Rome, daigna honorer les Jésuites d'une visite, & voulant se convaincre par elle-même, si ce qu'on lui avoit dit de la prodigieuse mémoire du Pere Menestrier étoit vrai, *elle fit prononcer en sa présence & écrire trois cens mots les plus bizarres & les plus extraordinaires que l'on pût imaginer. Il les répeta tous d'abord*, dit l'Auteur qui nous fournit cet extrait, *dans l'ordre qu'ils avoient été écrits ; & ensuite en tel ordre & en tel arrangement qu'on voulut les lui proposer.*

Bientôt après l'homme célébre dont nous faisons l'éloge eut une occasion bien plus glorieuse encore de faire briller ses talens ; ce fut en présence du feu Roi & de toute sa Cour. Ce grand Prince qui honora toujours la Société d'une bienveillance & d'une estime singuliere, étant venu à Lyon, les Jésuites pour procurer quelque divertissement à Sa Majesté, firent représenter sur le Théâtre de leur Collége une Piéce, dont le Pere Menestrier avoit été chargé, & qui fut

généralement applaudie. L'invention du Ballet intitulé : *L'Autel de Lyon consacré à Louis Auguste, & placé dans le Temple de la gloire.* La beauté de la décoration & généralement tout ce qui peut contribuer à l'agrément ou à la pompe d'un Spectacle se trouva réuni dans celui qui fut donné à Sa Majesté.

Ce fut avec le même succès & les mêmes applaudissemens que le Pere Menestrier exécuta la Fête superbe qui fut célébrée à Chambery en 1663, pour le mariage du Duc de Savoye avec la troisiéme fille de Gaston de France, Duc d'Orleans.

Ces amusemens au reste qui servoient à entretenir le goût que ce sçavant homme avoit pour les Lettres humaines, ne l'empêchoient pas de donner sa principale occupation à des études plus sérieuses ; & quel progrès en particulier ne fit-il pas dans celle de la langue sacrée & de la Théologie ? En faut-il d'autre preuve que la gloire qu'il acquit dans le célébre Synode tenu à Die par les Ministres Protestans. Choisi par le Pere de Saint Rigaut son Professeur, pour lui servir de second dans la dispute, il eut presque seul tout l'honneur du triomphe. Par l'étendue de ses connoissances, par sa facilité à s'exprimer en François, en Grec & en Latin, il déconcerta ses adversaires étonnés de voir qu'à chaque Thése publique qu'ils soutenoient, le jeune Jésuite se trouvoit prêt à répondre dès le lendemain par une autre Thése, qui contenoit les vérités opposées aux erreurs qu'ils avoient avancées.

Ce fut après cette espece de Mission que le Pere Menestrier commença une troisiéme année de Noviciat pour se disposer, selon l'usage de sa Compagnie, à la profession solemnelle de ses derniers vœux. Appliqué par ses Supérieurs au ministere de la parole, après avoir professé une année la Rhétorique à Lyon, il prêcha quelque tems en Province, & ce fut par tout avec un égal succès.

Cependant quelque occupé qu'il fût des fonctions de son ministere, il n'abandonna pas pour cela ses études chéries, & il ne se passoit guéres d'années qu'il ne fît part au Public de quelque nouveau fruit de ses veilles. Il s'étoit particulierement attaché à connoître les Généalogies des plus illustres familles de l'Europe. Quelques voyages qu'il fit en Italie, en Allemagne, en Flandres & en Angleterre, furent pour lui une source féconde des plus heureuses découvertes; son habileté à déchiffrer tout ce qu'il y a de plus obscur dans les monumens anciens, lui faisoit trouver jusques dans les vitrages des anciennes Eglises, sur les monumens des particuliers, dans les inscriptions & les ornemens des portes & des places publiques, de quoi éclaircir des faits très-embrouillés, & des vérités peu connues.

De retour en France, il recommença à se consacrer au ministere de la prédication, & ce fut avec tout le zele dont doit être animé un digne Ministre de l'Evangile, que pendant plus de vingt-cinq ans il annonça la parole de Dieu dans les principales Eglises de la Capitale, & dans les Cathédrales les plus considérables du Royaume. Les Habitans de la Campagne furent aussi l'objet du zele de ce grand homme, & l'on peut même dire que les Missions qui avoient pour lui le plus d'attrait, étoient celles qu'il faisoit dans les Bourgs & dans les Villages.

Epuisé par de longs travaux, & hors d'état de vaquer aux pénibles fonctions de l'Apostolat, il consacra tous ses momens à la priere & à l'étude.

Nous ne parlerons pas de tous les ouvrages qui sont sortis de la plume de ce sçavant; on en trouve une liste exacte dans le Journal de Trevoux du mois d'Avril de l'année 1705.

Les principaux de ces ouvrages sont une Histoire civile ou consulaire de la Ville de Lyon, l'Eloge historique de la même Ville, l'Histoire du régne de Louis le Grand par les médailles, divers Traités sur les devises,

les Emblêmes, les Médailles, les Tournois, les Décorations, les Carousels, sur le blazon, les armoiries, & sur un grand nombre d'autres semblables matieres.

Mais ce qui met le comble à l'éloge de l'homme célébre dont nous venons de parler, c'est qu'à l'érudition la plus vaste & la plus variée, c'est qu'aux plus rares talens il joignit les plus excellentes vertus, la piété la plus tendre & la plus exemplaire, l'humilité la plus profonde, la charité la plus ardente, un amour extrême de la pauvreté, une continuelle mortification des sens, une scrupuleuse exactitude à remplir jusqu'aux moindres observances de son état.

Chargé d'années, & plus encore de mérites, il mourut à Paris le 21 Janvier 1705.+

+ âgé de 74. ans.





FRANÇOIS HEDELIN.

FRANÇOIS HEDELIN, Aumônier & Prédicateur ordinaire du Roi, Abbé d'Aubignac, Diocèse de Bourges, & de Meimac, Diocèse de Limoges, né à Paris le 7 Août 1604, eut pour pere le célébre François Hedelin, originaire d'une noble & ancienne famille de Souabe, & pour mere Catherine Paré, fille du fameux Ambroise Paré, premier Chirurgien des Rois Henri II. François II. Charles IX. & Henri III.

François Hedelin, pere de l'homme illustre dont nous allons faire l'éloge, fut un des sçavans de son siécle, qui s'est le plus distingué par l'étendue & la varieté de son érudition; Philosophie, Mathématiques, Jurisprudence, Histoire, Poësie, Belles-Lettres, toutes les Sciences furent de son ressort; après avoir exercé pendant quelque tems avec éclat la profession d'Avocat, il quitta Paris en 1610 pour venir s'établir à Nemours, où il fut pourvû de la Charge de Lieutenant-Général au Bailliage de cette Ville.

Le jeune Hedelin âgé alors de six ans, dut en quelque façon à son génie seul tous les progrès qu'il fit dans ses études. » Dès l'âge d'onze ans, dit-il lui-» même, *dans sa quatriéme Dissertation, où il continue l'ex-» amen des ouvrages du Grand Corneille*, que je commençai » d'entendre un peu la langue Latine, je quittai ces » Pédagogues qui enseignent les principes aux enfans, » & connoissant que les petites notes qui sont dans » les Livres m'apprenoient de meilleurs choses qu'eux, » je m'attachai seul à la lecture des Auteurs; & cho-» se assez surprenante, les premiers que je me mis à

» lire furent Horace & Justin, par le secours desquels
» & par un travail opiniâtre, j'acquis la connoissance
» de cette vieille langue, la facilité de l'écrire & de
» la parler; depuis ce tems, si on en excepte la Phi-
» losophie pour laquelle j'eus durant deux ans un
» Précepteur domestique, j'ai étudié de moi-même
» la langue Grecque & l'Italienne, la Rhétorique, la
» Poësie, la Cosmographie, la Géographie, l'Histoire,
» le Droit & la Théologie, & je défie tout homme
» vivant au monde de m'avoir jamais rien enseigné
» comme maître, ni de dire que j'aye jamais étudié
» une heure dans aucun Collége de la terre. La fré-
» quentation des Sçavans dont l'entretien me donnoit
» l'ouverture des grandes questions avec la connois-
» sance des bons Livres, & la lecture assidue de ceux
» que j'avois en assez bon nombre, ont fait tous mes
» Colléges & toute mon instruction. Je vous avoue
» que j'en ai peu retenu, & que je sçai fort peu de
» chose, & que de ce que j'ignore on en feroit dix
» des plus sçavans hommes de l'Europe; mais du
» moins j'eus cet avantage de n'en devoir presque
» rien qu'à la conversation des Doctes & qu'à mon
» travail, & si je ne suis pas riche, je n'ai rien em-
» prunté des autres que je ne puisse rendre. Quand
» Saint Augustin nous assure qu'il étoit autodidacte,
» c'est-à-dire, instruit par lui-même, il parloit fran-
» chement & sans vanité; si je pense de moi presque
» de même sorte, c'est avec autant de sincerité, &
» pour assûrer seulement que je n'ai point rapporté
» des Colléges, où je n'étudiai jamais, aucune mauvai-
» se maniere de parler ni d'écrire, aucuns sentimens
» déraisonnables, aucunes mœurs messéantes aux
» personnes de bonne naissance, ni aucune conduite
» désagréable aux honnêtes gens; en un mot, vous
» ne verrez en ma vie ni dans mes ouvrages, aucune
» vicieuse teinture des Ecoles publiques.

Telle fut l'éducation de l'homme illustre dont nous

parlons ; il eut à peine achevé ses premieres études, qu'il donna au Public un sçavant Traité de la nature des Satyres brutes, Monstres & de Démons. Le jeune Auteur explique avec beaucoup d'érudition les allégories des anciens Ecrivains sur les merveilles que les Payens ont attribuées au Dieu Pan ; il fait voir que les Satyres qu'on prétend avoir paru autrefois, n'étoient autre chose que des bêtes brutes, qui comme les Singes avoient quelque chose d'approchant de la figure humaine.

Ce premier essai fut suivi de plusieurs petits ouvrages en vers, écrits avec beaucoup de délicatesse ; les louanges qu'ils mériterent à leur Auteur l'encouragerent à se livrer tout entier au penchant qui le portoit à l'étude des Belles-Lettres ; & ce fut pour leur consacrer tout son tems qu'il se détermina à renoncer à la profession d'Avocat à laquelle il s'étoit d'abord destiné, & qu'il avoit même déja exercée pendant quelque tems à Nemours.

M. Hedelin s'étant décidé pour l'état Ecclésiastique, vint à Paris, où la beauté de son génie le fit bientôt connoître. Peu de tems après son arrivée dans cette Capitale, on lui confia l'éducation du jeune Duc de Fronsac, neveu du Cardinal de Richelieu, emploi qui ne pouvoit manquer d'opérer un prompt changement dans la fortune de celui qui étoit destiné à le remplir. M. Hedelin fut en effet bientôt après nommé à l'Abbaye d'Aubignac, & ensuite à celle de Meimac, & il obtint encore de son illustre éleve, devenu majeur, une pension viagere de 4000 livres. Après la mort prématurée de ce Seigneur, qui fut tué sur mer d'un coup de Canon en 1646, au Siége d'Orbitello en Italie, à l'âge de 27 ans, M. l'Abbé d'Aubignac continua à jouir de la pension qui lui avoit été assignée sur tous les biens du Duc, mais ce ne fut qu'après avoir eu quelques contestations à essuyer de la part du Prince de Condé, l'héritier de ce Seigneur, & qui avoit épousé sa

sœur unique. Venons aux ouvrages qui ont fait un si grand nom à l'homme célébre dont nous allons continuer l'éloge.

La brieveté que nous nous sommes prescrite ne nous permet pas d'entrer ici dans le détail de toutes les disputes littéraires que ce sçavant homme eut à soutenir, & qui occasionnerent bien des écrits. Tels sont ses discours pour la justification de Terence adressés à M. Menage, ses Dissertations en forme de remarques sur différentes pieces du grand Corneille. Passons à des ouvrages plus considérables.

Le premier est, la Pratique du Théâtre, traité qui est pour les Poëtes dramatiques une source féconde des plus utiles instructions. Les Auteurs qui jusqu'alors avoient écrit sur le Drame, n'en avoient enseigné que la théorie; ils avoient parlé bien au long de l'excellence de ce Poëme, de son origine, de ses progrès, de sa définition, de ses especes, de l'unité d'action, de la mesure des tems, de la beauté des évenemens, des sentimens, des mœurs, de la diction; mais c'étoient-là des premieres regles qui pour être réduites en pratique avoient besoin d'être mieux développées. Il y a un art à sçavoir préparer les incidens, à réunir les tems & les lieux, à lier les scènes, à remplir les intervalles des Actes, & combien d'autres points intéressans sur lesquels les Anciens ne nous ont laissé aucun précepte, & c'est-là une matiere importante que l'admirable Auteur de la pratique du Théâtre a en quelque façon épuisée; mais il faut convenir qu'il eût été à désirer pour sa gloire qu'il ne se fût point avisé de vouloir réduire en pratique les regles qu'il avoit prescrites. Sa Zenobie eut un malheureux succès; ce qui fit dire à M. le Prince, *qu'il sçavoit bon gré à l'Abbé d'Aubignac d'avoir si bien suivi les regles d'Aristote, mais qu'il ne pardonnoit point aux regles d'Aristote d'avoir fait faire une si méchante Tragédie à l'Abbé d'Aubignac*; ce fut là aussi l'unique Piece qu'il donna au Théâtre.

Son

Son ouvrage intitulé : Macraise ou la Reine des Isles fortunées, Histoire allégorique, contenant la philosophie morale des Stoïques sous le voile de plusieurs avantures agréables en forme de Roman, fut reçû du Public, avec des applaudissemens qui consolerent l'Auteur de la mauvaise réussite de sa Zenobie. M. Giri après avoir fait en prose un superbe éloge de cet ouvrage, le fit encore par ces vers.

Ici par d'illustres efforts,
Des nobles monumens d'une sagesse antique
Répandent les riches trésors
Qui firent révérer le célébre Poëtique ;
Tel est le sens mysterieux,
Tel le projet ingenieux
De ce docte & galant ouvrage,
D'un Roman il porte le nom,
Mais dans le fond c'est une image
De la morale de Zenon.

L'Auteur du Parnasse réformé n'a pas porté un jugement moins favorable de cet ouvrage. » Vous nous » rendez, marque-t'il dans une lettre qu'il écrit à M. » l'Abbé d'Aubignac, les Stoïciens que nous avions » demi perdus, vous refaites un corps qui étoit à demi » défiguré, & dont nous n'avions plus que des restes » mal ordonnés ; en un mot, vous relevez le portique » qui étoit tombé, & vous lui donnez un lustre qu'il » n'eut jamais ; il semble que vous soyez né pour ranimer l'ancienne Grece, & c'est après avoir rétabli la » scène des premiers siécles telle qu'elle étoit du tems » de Plaute & de Sophocle ; il n'appartenoit qu'à vous » de chercher la doctrine de Socrate & de Zenon, qui » s'étoit égarée parmi les ruines de l'antiquité.... Que » de Philosophes votre Heroïne va rendre galans, &

» que de galans elle va rendre Philosophes. Les ruelles
» vont devenir le portique, & votre Macraise y rem- + Macarise
» plira le premier fauteuil ; nos Dames sçauront
» Epictete sans l'avoir lû, & elles trouveront Seneque
» dans leurs alcoves sans l'aller chercher si loin.

Nous ne devons pas oublier de rapporter ici les vers que le célébre M. Despreaux composa pour être mis à la tête de cet ingenieux Roman. Les voici.

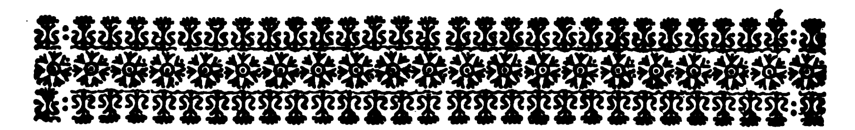
Laches partisans d'Epicure,
Qui brulans d'une flamme impure,
Du portique fameux fuyez l'austerité,
Souffrez qu'enfin la raison vous éclaire :
Ce Roman plein de vérité,
Dans la vertu la plus austere,
Vous peut faire aujourd'hui trouver la volupté.

Le dernier ouvrage qui ait fait quelqu'honneur à l'érudition de l'Abbé d'Aubignac, est sa Dissertation sur l'Illiade, où il prétend prouver qu'il n'y a jamais eu d'homme nommé Homere qui ait composé les Poëmes que nous avons sous les noms d'Illiade & d'Odyssée, qui ne sont selon l'Auteur qu'une compilation de divers Poëmes ou vieilles Tragédies qui se chantoient anciennement dans la Grece, & que par conséquent ces deux Poëmes tant admirés ne contiennent pas toutes les beautés que leurs Partisans ont prétendu y trouver.

L'Abbé d'Aubignac plein de zele pour l'avancement des Lettres, avoit formé une societé de personnes d'esprit qui s'assembloient chez lui toutes les semaines, & une fois le mois à l'Hôtel de Matignon, où il se faisoit un discours en public ; pour relever l'éclat de cette société qui pendant quelque tems fut appellée l'Académie de l'Abbé d'Aubignac ; il entreprit de la faire ériger en Académie Royale sous la protection & sous le

nom de Monseigneur le Dauphin, & pour cet effet il composa un éloquent discours qu'il eût l'honneur de présenter à Sa Majesté, mais qui ne produisit pas l'effet qu'il en espéroit.

Cet illustre Ecrivain mourut à Nemours où il s'étoit retiré sur la fin de ses jours auprès d'Anne Hedelin son frere, Lieutenant Général de cette Ville, le 25 Juillet 1676, étant âgé de 72 ans.



LOUIS MORERI.

LOUIS MORERI, Docteur en Théologie, si connu par le grand Ouvrage qui porte son nom, nâquit à Bargemont petite Ville de Provence dans le Diocèse de Frejus, le 23 Mars 1643, de François Moreri & de Françoise de Bocquy.

Un de ses Ancêtres nommé *Chatranet*, originaire de Dijon étant venu s'établir en Provence lors des Guerres Civiles qui désolerent la France sous le régne de Charles IX; & s'y étant marié, quitta son nom de famille pour prendre celui de *Moreri*, Village dont sa nouvelle épouse le rendit Seigneur.

L'homme célébre dont nous allons faire l'éloge commença de bonne heure à donner des marques de la facilité de son génie & de son ardeur pour l'étude. Après avoir appris les premiers élémens de la langue Latine sous les yeux de ses parens, il fut envoyé à Draguignan pour y faire ses humanités sous les Peres de la Doctrine Chrétienne, & passa de-là à Aix où il fit sa Réthorique & un cours de Philosophie au College des Jésuites; autant de carieres qu'il fournit avec les plus glorieux succès. Il parut encore avec plus d'éclat à Lyon sur les bancs de Théologie; & ce fut avec les

plus grands fruits que dès qu'il eût reçu les Ordres sacrés, il fut employé pendant cinq ans à prêcher la controverse dans cette Ville.

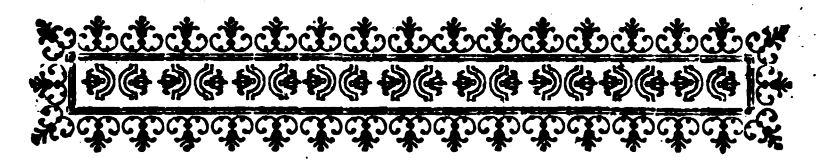
Avant que de se consacrer au ministere de la parole, il avoit déja donné au Public divers ouvrages. N'étant âgé que de dix-huit ans, il fit paroître un petit écrit allégorique intitulé *le Pays d'amour*, & il publia la même année un Recueil des plus belles Piéces en vers François, sous le titre de *Doux plaisirs de la Poësie.* De sa plume féconde sortirent depuis d'autres ouvrages plus sérieux & plus dignes d'occuper son loisir. Tels furent une traduction Françoise de la perfection Chrétienne de Rodriguès, Jésuite Espagnol, les vies des Saints mises dans une grande pureté de style, les nouvelles Relations, ou Traités de la Religion, du Gouvernement & des Coûtumes des Perses, des Arméniens & des Gaures, composés par le Pere Gabriel de Chinon Capucin. A ce dernier ouvrage qui parut en 1671, succéda deux ans après le grand Dictionnaire historique, où l'Auteur s'étoit proposé de renfermer tout ce qui se lit de plus curieux & de plus intéressant dans l'histoire sacrée & prophane ; dessein trop vaste pour qu'il puisse jamais être exécuté dans toute son étendue, & avec toute l'exactitude que demanderoit un pareil projet. Aussi l'Auteur ne fut pas long-tems sans sentir la difficulté de son entreprise ; persuadé qu'il n'avoit rempli qu'une bien petite partie de son plan, il se dévoua au travail le plus assidu pour revoir & augmenter son ouvrage, dont il prépara une seconde édition, mais qu'il n'eût pas la consolation de voir paroître.

Dès l'année 1674, M. Moreri s'étoit attaché à M. l'Evêque d'Apt qu'il accompagna à Paris l'année suivante. Connu par ses ouvrages, il se vit recherché non-seulement des Sçavans, mais encore des plus grands Prélats du Royaume, qui tenoient leur assemblée à Saint Germain en Laye. Un grand Ministre M. de

Pompонne Sécrétaire d'Etat se fit un plaisir d'attirer ce sçavant homme chez lui, & l'y retint depuis le commencement de l'année 1678, jusqu'à la fin de l'année suivante. M. de Pomponne s'étant alors déterminé à se retirer de la Cour, M. Moreri qui de son côté soupiroit après une vie privée, qui le laissât tout entier à ses Livres, prit de-là occasion de venir s'ensevelir dans la retraite pour donner plus de tems à la continuation de son grand ouvrage ; mais sa santé déja considérablement affoiblie par son application trop assidüe au travail, acheva de s'épuiser entiérement ; & il mourut le 10 Juillet de l'année 1680, n'étant âgé que de trente-sept ans & trois mois. L'édition du second volume de son Dictionnaire historique fut achevée par les soins de M. ~~de la~~ Paralyre, premier Commis de M. de Pomponne.

Les ouvrages manuscrits de l'homme célébre dont nous venons de parler, sont une Histoire Générale des Conciles, un Traité des Etrennes, la Bibliothéque des plus célébres Ecrivains de Provence, & une Histoire des hommes illustres de la même Province.





DENIS SALVAING.

DENIS SALVAING de Boissieu, premier Président en la Chambre des Comptes de Grenoble, nâquit le 21 d'Avril de l'année 1600 dans le Château de ~~Vaurey~~ + en Dauphiné, de Charles de Salvaing de Boissieu, & de Charlote d'Arces.

+ Vourey

Fils d'un pere pour qui les Lettres eurent toujours un attrait particulier, & qui avoit acquis une parfaite connoissance des langues vivantes & des langues mortes, le jeune Salvaing héritier du même goût & des mêmes talens, se signala par les mêmes succès. Vienne, Lyon & Paris le virent successivement briller dans ses études. Il eut pour Professeurs de Rhétorique dans cette derniere ville les célébres PP. Petau & Caussin Jésuites, & pour Professeurs de Philosophie les sçavans Jean Cecile Frey & Isaac Habert. A ces études il joignit celle de la langue Grecque, qu'il apprit de deux Grammairiens habiles, Jean & Frederic Morel. Le premier ouvrage qui commença à répandre son nom dans le monde sçavant, fut un excellent Commentaire sur l'Elegie d'Ovide, intitulée *Ibis*, que M. Salvaing composa n'étant encore âgé que de vingt ans.

Ces premieres carieres fournies avec les plus glorieux succès, M. de Boissieu destiné à la Magistrature, revint dans sa patrie, & alla commencer un cours de Droit dans l'Université de Valence. A peine eut-il été reçu Avocat, que le désir de se perfectionner dans les connoissances qu'il avoit déja acquises, le ramena à Paris, où il fit une étude particuliere des Mathématiques.

Rappellé au bout d'un an en Dauphiné par des

affaires de famille, il continua à faire de l'étude, & en particulier de la Poësie un de ses plus doux amusemens. La beauté de son génie le rendit cher à Louis de Bourbon, Comte de Soissons, Gouverneur de cette Province, à qui M. de Salvaing se faisoit un plaisir de communiquer les Piéces de vers qu'il composoit pour célébrer les loüanges d'une jeune personne de mérite, pour qui il s'étoit épris de la plus tendre affection, & qu'il n'épousa cependant pas. Une autre passion l'entraîna peu après; & ce fut celle des Armes. Le Comte de Tallard à qui il déclara le dessein qu'il avoit de servir, le mit à la tête d'une Compagnie; mais les troupes ayant été licentiées avant la fin de la Campagne, cette circonstance rendit M. de Boissieu à sa premiere destination.

Ce fut en 1629, qu'il fut pourvû d'une Charge de Substitut du Procureur-Général au Parlement de Grenoble, & de cette Charge il passa peu de tems après à celle de Lieutenant-Général au Baillage de Gresivaudan. Environ ce tems-là il épousa Elisabeth ~~Déagent~~, + Déageant fille du Premier Président de la Chambre des Comptes du Dauphiné.

L'éclatante réputation que l'homme célébre, dont nous parlons, s'étoit faite, & par son érudition & par la merveilleuse facilité qu'il avoit à parler en public, lui procura l'honneur d'être destiné à accompagner en 1633, le Duc de Crequi, nommé Ambassadeur à la Cour de Rome. M. de Boissieu chargé de haranguer le Pape Urbain VIII. le fit avec tant de dignité & tant d'éloquence, & en même tems avec tant de zele pour la gloire & les intérêts de son Souverain, que son discours lui mérita les plus glorieux applaudissemens; & lui concilia l'amitié & l'estime du Souverain Pontife, qui amateur des sciences & des beaux arts, se fit un plaisir d'avoir de fréquens entretiens avec l'Orateur François.

Après quatre mois de séjour à Rome M. de Boissieu

eut ordre, avant que de repasser en France, de se rendre à Venise pour y traiter de quelques affaires importantes, dont l'avoit chargé le Cardinal de Richelieu ; un Brevet de Conseiller d'Etat fut la récompense des heureux succès qu'il eut dans ses négociations, & quelque tems après, sçavoir en 1639, il obtint la Charge de Premier Président de la Chambre des Comptes de Grenoble, par la démission qu'en fit M. Deagent, son beau-pere. Il conserva cette Charge, & la remplit avec beaucoup de distinction jusqu'à la mort de sa seconde femme Elisabeth de Villiers Lafaye, veuve du Baron de saint Leger, dont il n'eut point d'enfans, & qui décéda avant lui.

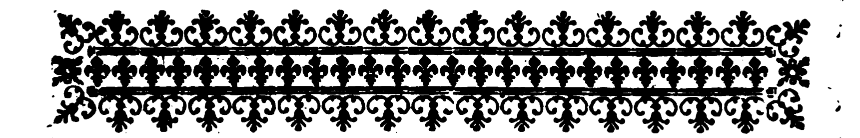
Inconsolable de cette mort il renonça pour toujours aux affaires, & se retira dans sa terre de Vourey, où il n'eut de commerce qu'avec les Muses. Ce fut-là où il termina sa glorieuse cariere le 10 Avril 1683, âgé de quatre-vingt-trois ans moins onze jours.

On trouve dans le Recueil de ses Œuvres, intitulé *Miscella*, son Commentaire *in Ibim*, quelques Traductions d'Auteurs Grecs, ses Poëmes sur les sept merveilles du Dauphiné, qui sont la Fontaine qui brûle, la montagne inaccessible, la Tour sans venin, les Cuves de Sassenage, la Fontaine vineuse, la Manne de Briançon & le ruisseau de Barberon.

Nous avons encore du même Auteur la vie de la Comtesse Marguerite, célébre par sa piété dans le XII. ou XIII. siécle; La Généalogie de la maison de Salvaing; l'Histoire de la vie de l'Auteur en vers; un Traité du Plait Seigneurial & de son usage, avec un Traité de l'usage des Fiefs & autres Droits Seigneuriaux en Dauphiné.



CHARLES



CHARLES SPON.

CHARLES SPON, fils d'un riche négociant de Lyon, nâquit dans cette Ville le 25 Décembre 1609. Agé de onze ans, il fut envoyé à Ulm, la Patrie de son grand pere, que les intérêts de son commerce avoient amené en France, & qui s'y étoit établi.

Le jeune Spon fut par son application, & par la vivacité de son génie un objet d'admiration pour ses Maîtres, & un sujet d'émulation pour ses compagnons d'étude. Il se distingua surtout par un rare talent pour la Poësie Latine, où il fit de si rapides progrès, que ses premiers essais furent jugés dignes des plus grands Maîtres.

Envoyé d'Ulm à Paris pour y continuer ses études, il eut en Philosophie les mêmes succès qu'il avoit eus dans ses humanités. Son Maître, le sçavant Rodon Philosophe subtile & zelé partisan des principes d'Epicure rectifiés par le célébre Gassendi, prit un soin particulier de l'instruction du jeune Spon, qui se vit bientôt initié dans tous les secrets de la nouvelle Physique. Son second maître en Philosophie fut Guillaume Mazure Professeur au College de Lizieux.

Physicien habile il parut avec éclat sur les bancs de la Faculté de Médecine, où pendant trois ou quatre ans il reçut des leçons des plus célébres Docteurs de ce tems-là. Tant d'études différentes ne remplirent qu'imparfaitement le désir qu'il avoit de tout apprendre; il s'appliqua encore aux Mathématiques & à l'Astronomie, qu'il apprit du fameux Jean-Baptiste,

Morin, si connu pour avoir donné dans toutes les extravagantes superstitions de l'Astrologie Judiciaire.

Après un séjour de sept à huit ans à Paris, M. Spon déterminé à se dévouer tout entier à la Médecine, quitta cette ville en 1632, & se rendit à Montpellier, où ayant oui pendant quelque tems les leçons de Messieurs de Belleval & Delort, il se fit recevoir Docteur de la Faculté. Ce fut à Pont de Vesle, petite ville de la Bresse, qu'il commença à pratiquer sa nouvelle profession, & après deux ans d'exercice il se fit aggréger au College des Médecins de Lyon.

Son habileté lui gagna bientôt la confiance de tout ce qu'il y avoit de personnes les plus distinguées dans cette ville, & sa réputation ne fit qu'augmenter chaque jour; ce fut au grand nom qu'il se fit par sa capacité qu'il dut le titre de Médecin ordinaire du Roy, dont il fut honoré en 1645.

Son application à sa profession ne lui fit pas négliger les Belles-Lettres, & en particulier la Poësie, dont il fit toujours son étude chérie. Il publia en 1661 les Prognostiques d'Hypocrate en vers héroïques, qu'il intitula *Sybilla Medica*, & qu'il dédia à son ami le célébre Gui-Patin. Il mit en vers Latins *la Myologie* & *les Aphorismes* d'Hypocrate; mais des raisons particulieres ne lui permirent pas de donner ces deux ouvrages au Public.

Nous avons de ce sçavant homme un Appendice Chimique à la pratique de Pereda, la Pharmacopée de Lyon, une édition des Lettres de Sennert; & celle d'un grand nombre de Livres de Médecine, qui ne s'imprimoient que lorsqu'il les avoit exactement revus.

La mort de cet homme célébre arriva le 21 Février 1684, dans la soixante-quinziéme année de son âge. Aux qualités de l'esprit se joignoient dans lui les qualités du cœur les plus estimables. Une piété solide, un généreux désinteressement, une charité tendre &

compatissante, une probité, une candeur qui le rendoient cher à tous ceux qui le connoissoient.

Son fils l'illustre Jacob Spon, aggrégé au College des Médecins de Lyon, à l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, & à celle de Nismes, fut l'héritier des vertus & des talens de ce grand homme. Les principaux ouvrages de ce digne fils sont,

Recherches des Antiquités de Lyon, *in*-8°. *Lyon*, 1674.

Ignotorum atque obscurorum Deorum aræ, in-8°. Lyon, 1677.

Voyage de Grece & du Levant, 3. *vol. in*-12. *Lyon*, 1677.

Réponse à la Critique publiée par M. Guillet contre ces voyages, *in*-12. *Lyon*, 1679.

Histoire de Genève, 2. *vol. in*-12. *Lyon*, 1680, & 1682.

Lettres au Pere de la Chaise sur l'antiquité de la Religion, *in*-12. *imprimées en plusieurs endroits.*

Recherches curieuses d'Antiquités, *Lyon*, 1683.

Miscellanea erudita Antiquitatis, Lyon, 1679, & 1683.

Aphorismi novi Hypocratis, Lyon 1683.

Observations sur les fiévres & sur les fébrifuges, *Lyon*, 1681, *&* 1684.



» qu'on imprimoit actuellement le Dictionnaire de M.
» Furetiere, elle indiqua, lui présent, une assemblée
» extraordinaire, où il seroit interrogé là-dessus ; il
» ne s'y rendit point.

» Cependant pour donner à l'accusé tout le tems
» de se reconnoître, la Compagnie ne voulut rien
» statuer, qu'auparavant il n'eût été entendu, ou du
» moins averti une seconde fois. Elle chargea seule-
» ment le Sécrétaire qui étoit M. l'Abbé Regnier,
» d'aller en personne chez lui pour lui intimer l'ordre
» de paroître à l'assemblée suivante. Il y manqua en-
» core.

» On délibéroit si on le feroit avertir tout de nou-
» veau lorsque M. de Novion Premier Président du
» Parlement, & alors Directeur de l'Académie, fit
» sçavoir que c'étoit lui-même qui l'avoit empêché
» d'y assister, parce qu'il se flattoit de pouvoir ac-
» commoder l'affaire, en le portant à lui remet-
» tre de bonne grace, & son Privilege & son Ma-
» nuscrit.

» M. Furetiere quelques jours après donna effecti-
» vement son Privilege & la premiere Lettre de son
» Dictionnaire à M. le Premier Président, qui pour
» terminer les choses à l'amiable, proposa que l'on
» tînt chez lui une conférence, où il prioit la Com-
» pagnie d'envoyer des Commissaires. Elle lui en remit
» le choix. Il nomma Messieurs de Chaumont, Perault,
» Charpentier, & T. Corneille, à qui la Compagnie
» ajouta M. l'Abbé Regnier chargé en qualité de Sé-
» crétaire, de garder les titres & les papiers de l'Aca-
» démie.

» Avant le jour arrêté pour cette conférence on ap-
» prit que déja M. Furetiere avoit fait imprimer des
» essais de son Dictionnaire, accompagnés d'une épitre
» au Roi, & d'un avertissement, où il attaquoit le
» Privilege & même l'honneur de la Compagnie.

» D'abord les Commissaires lorsqu'ils furent chez

» M. le Premier Président, produisirent le Privilége de
» l'Académie, & firent observer les clauses qui por-
» toient défenses expresses d'imprimer aucun Diction-
» naire François avant que celui de l'Académie fût
» imprimé. . . . . . Ils obligerent ensuite M. Fure-
» tiere à faire lecture de son Privilege où M. Char-
» pentier, sur l'approbation duquel ce Privilége avoit
» été accordé, fit voir qu'on avoit substitué un titre
» tout différent de celui qui avoit été énoncé dans
» son Approbation; puisque dans l'Approbation, il
» ne s'agissoit que d'un Dictionnaire contenant les
» *termes d'arts & de sciences*; au lieu que dans le
» Privilége il s'agissoit d'un Dictionnaire, conte-
» nant *tous les mots François*, *tant vieux que moder-*
» *nes*.

» De-là ils en vinrent à l'examen des Cahiers que
» M. Furetiere avoit confiés à M. le Premier Président,
» & par la confrontation de plusieurs endroits, mais
» endroits décisifs, il fut convaincu d'avoir employé
» la méthode, les définitions, les phrases de l'Acadé-
» mie, ou sans aucun changement ou avec des chan-
» gemens si légers, & si visiblement affectés qu'ils le
» démasquoient encore mieux.

» Il parut si déconcerté que les Commissaires dans
» l'état où ils le voyoient, crurent ne pouvoir sans
» inhumanité le presser de s'expliquer actuellement,
» & supplierent M. le Premier Président de trouver
» bon qu'à trois jours de-là ils retournassent tous en-
» semble chez lui.

» Entre ces deux conférences la Compagnie permit
» à Messieurs Racine, la Fontaine & Despreaux, amis
» de M. Furetiere dès l'enfance, d'aller le voir au
» nom de tous, pour le disposer à donner des marques
» de sa soumission, & pour tâcher d'adoucir le plus
» qu'ils pourroient la peine que cette humiliation de-
» voit lui faire. Ils trouverent un esprit inaccessible à
» la raison. Ce n'étoit plus le même homme. La honte

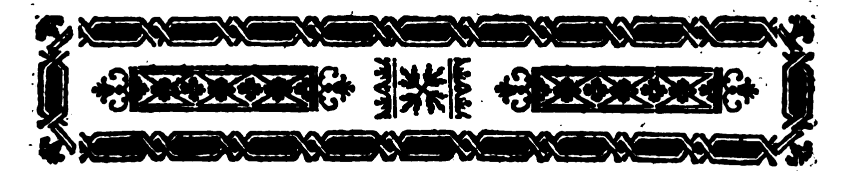
» qu'il avoit essuyée chez M. le Premier Président
» s'étoit tournée en fureur.

» Ainsi la négociation de ces trois illustres amis fut
» inutile ; la seconde conférence n'opéra rien de plus,
» & M. Furetiere ne fut touché ni des prieres vives &
» pressantes de ses Confreres, ni des remontrances de M.
» le Premier Président, qui finit par lui dire, qu'il ne
» pouvoit *ni comme Juge, ni comme Académicien, ni*
» *comme son ami*, se dispenser de le condamner.

» Il n'y eut donc plus d'autre parti à prendre que
» de procéder contre lui dans les formes . . . . ainsi
» M. Furetiere après avoir été de l'Académie pendant
» vingt-trois ans, en fut exclus le 22 Janvier 1685. «



CHARLES



CHARLES DU CANGE.

CHARLES DU FRESNE, Seigneur du Cange, Trésorier de France en la Généralité d'Amiens, Grammairien, Critique, Historien, & Jurisconsulte célébre, né à Amiens le 18 Décembre 1610, eut pour pere Louis du Fresne, Seigneur de Fredeval, Conseiller, Prévôt Royal de Beauquesne, & pour mere Helene de Rely.

La facilité de son génie jointe à un goût extrême pour l'étude, le distingua dès ses plus tendres années. Après avoir fait avec beaucoup de succès ses Humanités & sa Philosophie à Amiens dans le Collége des Jésuites; destiné par ses parens au Barreau, il fut envoyé à Orleans pour y commencer un Cours de Droit. Le jeune Légiste avide de tout sçavoir, donna dans cette nouvelle carriere d'éclatantes preuves de l'universalité de son génie, & il eut dans cette nouvelle étude les mêmes succès qu'il avoit eus dans celle de la Philosophie & des Belles-Lettres.

Son Cours de Droit achevé avec une distinction peu commune, il vint se faire recevoir Avocat au Parlement de Paris; quoique son dessein ne fût pas de s'attacher à cette profession, cependant par complaisance pour sa famille il voulut bien s'assujettir à fréquenter le Barreau pendant quelque tems, & il y plaida même plusieurs Causes avec applaudissement; mais entraîné par le penchant qui le portoit à une étude plus vaste, il quitta Paris & revint dans sa Patrie, résolu de consacrer tous ses momens à la lecture; celle qu'il fit fut immense, & il n'y eut point d'Art ou de Science qu'elle

n'embrassât. Non que ce grand homme, dont la modestie fut toujours la vertu caracteristique, songeât à se faire un nom par son érudition, mais il vouloit se faire une occupation, & persuadé qu'il n'y en avoit point qui convînt mieux à un honnête homme que l'étude, il s'y livra tout entier; il s'attacha sur-tout à acquerir une parfaite connoissance de l'Histoire, & c'est-là le genre de Littérature où il a particulierement excellé. Histoire Sacrée & Prophane, Histoire Ancienne & Moderne, Histoire Grecque & Romaine, lui devinrent également familieres.

La solitude où le laissa la mort de M. son pere arrivée en 1638, le détermina à se marier, & il épousa le 19 Juillet de la même année Catherine du Bos, fille d'un Trésorier de France dans la Généralité d'Amiens, & quelques années après M. du Cange fut pourvû d'une semblable Charge dans la même Généralité. Son application à remplir dignement les fonctions de ce nouvel emploi, ne diminua rien de son ardeur pour l'étude, & le Public ne fut pas long-tems sans en recueillir le fruit.

Le premier essai de ce célébre Ecrivain fut une nouvelle version de l'Histoire de l'Empire de Constantinople sous les Empereurs François, écrite par Geoffroy de Villehardouin, & la suite de cette même Histoire *justifiée par les Ecrivains du tems, & par plusieurs Chroniques & Chartes, & autres pieces non imprimées.*

La premiere partie de cet ouvrage qui fut imprimé au Louvre en 1657, contient l'Histoire de la conquête de Constantinople par les François & les Venitiens.

Et la seconde partie renferme une Relation exacte de tout ce que les François & les Latins ont fait de plus mémorable dans le même Empire.

A cet ouvrage succeda un Traité historique du Chef de Saint Jean-Baptiste, où l'Auteur prétend démontrer que la Ville d'Amiens sa Patrie, est la seule dépositaire de cette respectable relique.

La peste qui désola cette Ville en 1668, mit M. du Cange dans la nécessité de s'en éloigner, & lui fit prendre le parti de venir s'établir à Paris avec toute sa famille. Ce fut la même année qu'il publia son Histoire de Saint Louis par Joinville, enrichie de Dissertations non moins curieuses que sçavantes; & deux ans après il donna des Notes & des corrections sur les Histoires de Jean Cinname, de Nicephore de Brienne, & d'Anne Comnene, avec un excellent Commentaire de la description de l'Eglise de Sainte Sophie, par Paul le Silentiaire.

La réputation que ces sçavans ouvrages firent à leur Auteur, lui mérita d'être choisi par M. Colbert, pour rassembler en un seul corps les divers Ecrivains qui jusqu'alors avoient travaillé sur l'Histoire de France: M. du Cange plein de zele pour la gloire de sa Patrie, se livra avec ardeur à cet important travail; mais l'essai qu'il en publia n'ayant pas été goûté du Ministre, il abandonna ce projet, & ne s'occupa plus qu'à mettre la derniere main à son Glossaire latin, ouvrage d'une érudition immense, & qui n'a pû être le fruit que d'une opiniâtre assiduité au travail. L'Auteur ne se contenta pas d'expliquer les termes de la moyenne & de la basse latinité, & d'en faire remarquer les divers changemens, il s'attacha encore à instruire son Lecteur des mœurs, des Coutumes, des cérémonies qui ont été en usage depuis le regne de Constantin; il explique aussi les Dignités, les Offices & les différentes fonctions des charges Ecclésiastiques, Civiles & Militaires. Critique judicieux & éclairé, il corrige une infinité d'endroits des Auteurs Grecs, Latins, François, Italiens, Espagnols, Anglois, Allemands, &c. Jurisconsulte profond, il répand du jour sur un grand nombre de questions dont traite la Jurisprudence moderne; il développe enfin en Historien habile les points les plus curieux & les plus intéressans de l'Histoire d'Occident.

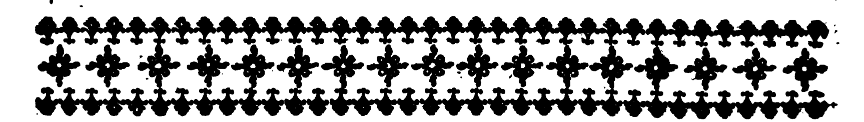
Le Glossaire Grec du même Auteur ne mérite pas

moins d'éloges; même plan, même exécution, mêmes recherches, même érudition dans l'un & dans l'autre ouvrage; & cependant quelle idée l'Auteur lui-même nous donne-t'il de ces deux excellentes productions. Souvent on lui a entendu dire; *que les autres lisoient les Livres pour en tirer ce qu'il y avoit de bon, mais que pour lui il ne les avoit lûs que pour en prendre tout ce qu'il y avoit de mauvais; que les autres faisoient leurs réflexions sur les plus belles pensées des Auteurs; mais que pour lui, il ne s'étoit attaché qu'à de méchans mots; qu'enfin les autres imitoient les Abeilles, mais que pour lui il avoit contrefait l'Araignée ou la Sangsue.*

Les autres ouvrages de ce célébre Ecrivain sont, une Généalogie des Empereurs de Constantinople, avec une Description de cette Capitale sous le regne des Princes Chrétiens, des Remarques sur les annales de Zonare, & une nouvelle édition de la Chronique Pascale, avec des Notes.

Ce fut par ce dernier ouvrage que l'homme célébre dont nous venons de faire l'éloge, termina sa glorieuse carriere; il mourut le 23 Octobre 1688, âgé de 78 ans. De son mariage avec Mademoiselle du Bos il laissa deux garçons & deux filles; l'aîné des fils fut pourvû d'une Charge de Trésorier dans la Généralité de Poitiers.



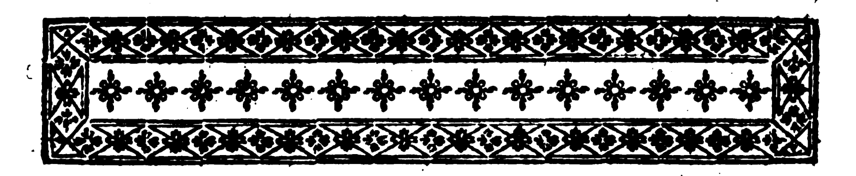


PIERRE HALLÉ.

PIERRE HALLÉ, Docteur en Droit Canon & Civil, Professeur d'Eloquence dans l'Université de Paris, Poëte & Interprête du Roi, né à Bayeux le 8 Septembre 1611, d'une honnête famille, a été un des sçavans du dernier siécle qui se sont le plus distingués par l'étendue & la variété de leur érudition.

Après avoir fait briller la beauté de son génie dans ses Humanités qu'il fit dans sa Patrie, il fut envoyé à Caën, où pendant cinq ans il étudia successivement en Philosophie, en Droit & en Théologie, & dans toutes ces sciences il fit les plus rapides progrès; cependant son application à de si sérieuses études ne l'empêcha pas de cultiver le goût particulier qu'il avoit pour les Belles-Lettres. Quelques pieces en vers & en prose qu'il publia, lui acquirent tant de gloire, que n'étant âgé que de 24 ans, il fut choisi pour professer la Rhétorique dans l'Université de Caën; emploi qu'il remplit avec tant d'éclat, qu'après quatre années de Régence tous les suffrages se réunirent en sa faveur pour le nommer Recteur de la même Université.

Ce fut en cette qualité qu'il eut l'honneur de haranguer à la tête des quatre Facultés M. le Chancelier Seguier, que la Cour avoit envoyé en Normandie pour y travailler à appaiser des émotions populaires qui causoient d'affreux désordres dans cette Province. La harangue du jeune Recteur fut généralement applaudie, & elle plut si fort à l'illustre Magistrat à qui elle étoit adressée, que ce Chef de la Justice, après avoir honoré de sa présence les Thèses publiques que M. Hallé



ANTOINE FURETIERE.

ANTOINE FURETIERE, Abbé de Chalivoi, & Prieur de Chuines, né à Paris en 1620, doit tenir un rang distingué parmi les hommes illustres de son siécle pour les excellens ouvrages dont il a enrichi la République des Lettres. La beauté de son génie se développa dès qu'il eut été appliqué à l'étude, & le fit briller dans toutes ses classes. Même éclat, mêmes succès l'accompagnerent dans le cours de ses études de Droit. Après s'être fait recevoir Avocat au Parlement de Paris, il fut pourvû de la Charge de Procureur Fiscal de la Justice de l'Abbaye Royale de saint Germain des Près; & pendant quelques années il en remplit les fonctions avec une approbation générale, ce qui ne l'empêcha pas de se démettre de cet emploi, qui pour le trop occuper, ne lui permettoit pas de se livrer autant qu'il l'auroit souhaité au penchant qui l'entraînoit vers les Muses. Il se détermina donc à entrer dans l'état Ecclésiastique, & il obtint peu de tems après l'Abbaye de Chalivoi & le Prieuré de Chuines. Cet heureux accroissement de fortune mit le nouvel Abbé en état de se donner tout entier à l'étude.

Encouragé par les applaudissemens que lui mériterent ses premiers essais, il continua à publier divers ouvrages en vers & en prose, qui furent tous reçus favorablement du public. Ses ouvrages sont, son Roman Bourgeois, son Histoire des derniers troubles arrivés au Royaume d'éloquence, cinq Satyres & un

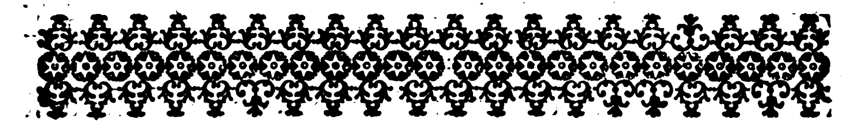
grand nombre de Stances, d'Epîtres, d'Enigmes & d'Epitaphes.

Mais un ouvrage qui seul suffit pour immortaliser la gloire de cet illustre Ecrivain, c'est son grand Dictionnaire universel, qui après la mort de l'Auteur fut imprimé pour la premiere fois en Hollande par les soins de M. Basnage de Beauval, & dont on a donné depuis diverses éditions.

Une Note tirée de l'histoire de l'Académie Françoise nous apprendra les démêlés que M. Furetiere eut avec cette illustre Compagnie où il avoit été reçu le 15 Mai 1662, & dont il fut exclus le 22 Janvier 1685. Il ne survécut que trois ans à cette humiliante disgrace, & mourut le 14 Mai 1688, âgé de soixante-huit ans.

» D'abord pour se mettre à portée de bien juger de ce » démêlé, dit M. l'Abbé d'Olivet dans son histoire de » l'Académie, il y a deux choses à sçavoir. La pre- » miere que l'Académie craignant l'infidélité des copi- » stes employés à transcrire ses cayers, obtint le 28 » Juin 1674, un Privilege signé en commandement » par lequel défenses étoient faites de publier aucun » Dictionnaire François avant que le sien fut mis au jour. » La seconde que le 28 Août 1684, M. Furetiere qui » étoit lui-même de l'Académie, surprit un privilége » du grand Sceau pour l'impression d'un Dictionnaire » Universel, où suivant le titre qu'il en avoit montré » à l'Approbateur, il ne faisoit entrer que les termes » *d'arts & de sciences*, mais où suivant le titre inseré » dans le Privilége, il faisoit entrer *tous les mots Fran-* » *çois tant vieux que modernes*, & par conséquent tout » ce qui devoit composer ~~l'histoire~~ + de l'Académie, » qu'on le soupçonnoit d'avoir pillé. + le Dictionnaire

» Tel étoit le fond du Procès, & voici de quelle ma- » niere l'Académie se conduisit. Elle dissimula ses soup- » çons le reste de l'année 1684. Ce ne fut qu'au com- » mencement de l'année suivante, qu'étant avertie



GILLES MENAGE.

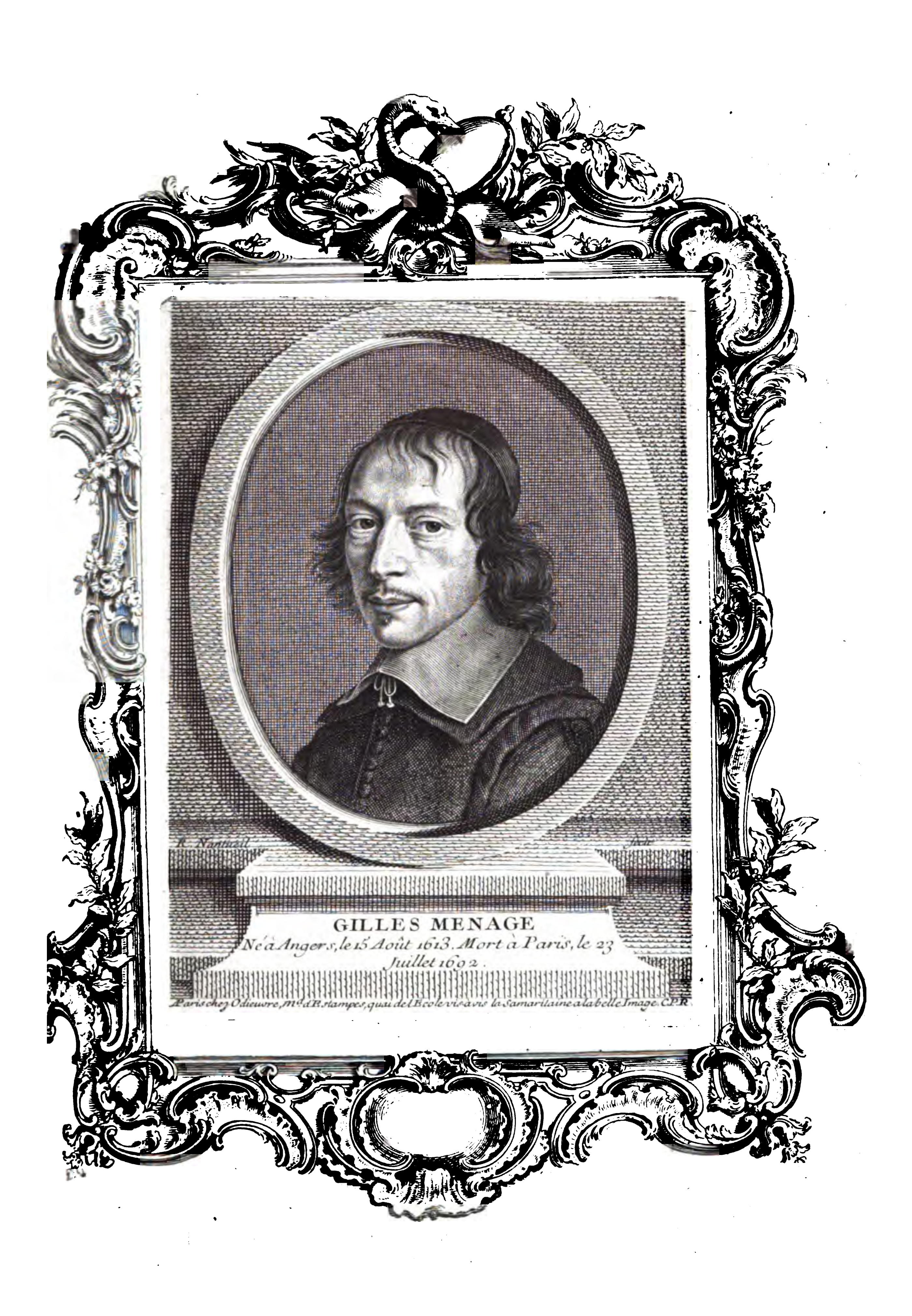
Gilles Menage, le Varron de son siécle ; Membre de l'Académie de la Crusca de Florence, Jurisconsulte, Historien, Poëte, Critique, Grammairien, Antiquaire, fut par l'universalité de son génie & la varieté de ses connoissances, l'un des plus grands ornemens de la République des Lettres.

Il nâquit à Angers le 15 Août 1613, & eut pour pere Guillaume Menage, & pour mere Guione Ayraut, sœur du célébre Pierre Ayraut, Lieutenant Criminel de cette Ville. Une grande facilité de génie soutenue d'une mémoire qui tenoit du prodige, & qu'il cultiva toujours avec soin, lui fit faire de rapides progrès dans toutes ses études ; & ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'après avoir appris en peu de jours les premiers principes de la Grammaire, il acquit avec le secours des Dictionnaires une parfaite connoissance des Auteurs qu'on lui mit entre les mains.

Ce fut avec le même succès qu'il fit son Cours de Philosophie, & il ne brilla pas moins dans l'étude du Droit. Il nous apprend lui-même (*a*) qu'il plaida successivement à Angers, à Paris & à Poitiers ; mais quelque talent qu'il eut pour le Barreau, il s'en dégoûta bien-tôt, & renvoya les provisions de la Charge d'Avocat du Roi dont M. son pere s'étoit démis en sa faveur ; ce fut alors qu'il se détermina à embrasser l'E-

(*a*) En 1632 je fus, dit-il, reçû Avocat à Angers, & j'y plaidai ma premiere Cause contre M. Ayraut mon cousin germain ; je vins à Paris en la même année, & j'y plaidai jusqu'en 1634, que le Parlement de Paris alla tenir les grands jours à Poitiers, où je plaidai aussi, & c'est ce qui a fait dire à M. Costar, que comme il y avoit des Sergens exploitans par tout le Royaume, j'étois un Avocat plaidant dans tout le Royaume.

tat


R. Nanteuil
GILLES MENAGE
Né à Angers, le 15 Août 1613. Mort à Paris, le 23
Juillet 1692.
A Paris chez Odieuvre, Md d'Estampes, quai de l'Ecole vis à vis la Samaritaine a la belle Image. C.P.R.

tat Ecclésiastique, qui devoit lui laisser plus de loisir pour cultiver le penchant qui le portoit à l'étude des Belles-Lettres; peut-être aussi envisagea-t'il cet état du côté des avantages qu'il pouvoit s'en promettre pour l'avancement de sa fortune; ce qu'il y a de certain, c'est que l'Eglise ne fut pas pour lui une mere ingrate. Le jeune Abbé se vit bien-tôt pourvû de divers Bénéfices. (*a*)

La réputation qu'il se fit par son érudition, lui acquit en peu de tems l'amitié & l'estime de tout ce qu'il y avoit de personnes illustres dans la République des Lettres. Un de ses meilleurs amis le célébre M. Chapelain, de l'Académie Françoise, lui procura une place dans la Maison de M. le Cardinal de Retz, qui n'étoit encore alors que Coadjuteur de l'Archevêché de Paris. Cependant quelque agrément qu'eût pour M. Menage une retraite si honorable, il la quitta au bout de quelques années (*b*) & vint s'établir dans le Cloître de Notre-Dame. Sa maison devint alors une espece d'Académie, où s'assembloient régulierement un jour de chaque semaine les personnes les plus distinguées par la beauté de leur génie, & par l'étendue de leurs lumieres; point de ~~génie~~ +genre de littérature qui ne fût familier à l'homme cé-

(*a*) Il obtint entr'autres le Doyenné de Saint Pierre d'Angers que son pere avoit possédé quelques années depuis la mort de sa femme, sans néanmoins quitter sa Charge d'Avocat du Roi; quelque tems après en vertu d'un Indult que lui avoit accordé un Conseiller de ses amis, il obtint par Arrêt du Grand Conseil le Prieuré de Montdidier, qu'il résigna à M. l'Abbé de la Vieuville, depuis Evêque de Rennes, qui pour l'en récompenser fit créer en sa faveur une pension de 4000 liv. sur deux Abbayes; il jouissoit outre cela d'une pension viagere de 3000 liv. que lui faisoit M. de Ferriere, alors Surintendant des Finances, à qui il avoit vendu une Terre de 60000 liv. dont il avoit hérité comme aîné de sa famille.

(*b*) La plûpart de ceux qui étoient entrés chez ce Prélat ne lui demeuroient attachés que parce qu'ils se figuroient qu'il seroit un jour chargé du Gouvernement de l'Etat, & qu'alors ils partageroient les premiers emplois du Royaume. M. Menage qui pensoit tout différemment, se moqua hautement de leurs prétentions, & se brouilla irréconciliablement avec eux. Leur mésintelligence alla un jour si avant, qu'il reçut de l'un d'eux une injure dont il demanda réparation à M. le Cardinal de Retz, ou du moins son congé, & il n'obtint que le dernier.

lébre dont nous faisons l'éloge ; aussi se faisoit-il toujours écouter avec admiration : quelque variées en effet que fussent les matieres sur lesquelles rouloient les Conférences qui se tenoient chez lui, il les épuisoit en rapportant fidélement tout ce que les Auteurs Anciens & Modernes avoient écrit sur ces différens sujets.

La réputation de ce sçavant homme répandue dans toute l'Europe, lui attira de toute part les plus glorieuses marques de distinction. La Reine Christine de Suede témoigna un désir extrème de le posseder dans ses Etats, & l'Académie de la Crusca de Florence charmée de la beauté de ses Poësies Italiennes, l'associa à son illustre Corps. Chacun sçait que son ingénieuse Requête des Dictionnaires, fut le seul obstacle qui s'opposa à sa réception dans l'Académie Françoise dès le tems de son institution, *& c'étoit justement à cause de cette piéce*, dit un jour plaisamment M. de Monmor, Maître des Requêtes, *qu'il falloit condamner M. Menage à être de cette Académie, comme on condamne un homme qui a deshonoré une fille à l'épouser.* M. Perrault nous apprend que lorsque le tems eut en quelque façon effacé le souvenir de cet ouvrage, M. Menage se présenta pour remplir une place vacante, & qu'il n'en fut exclus que par la brigue puissante qui favorisoit M. Bergeret ; il ne fit plus dès-lors aucune démarche pour être reçû, & pria même ses amis avec plus de chaleur de ne le plus proposer, qu'il ne les avoit priés auparavant de lui donner leurs voix.

Nous devons ajouter que son humeur un peu trop libre, & malheureusement trop portée à la satyre, anima contre lui quantité d'illustres sçavans, qui ne le servirent pas toujours au gré de ses désirs. Nous ne parlerons pas de l'Epigramme qu'il composa contre le Comte de Bussy-Rabutin, trop sanglante pour la rapporter ici, & il faut convenir que dans cette occasion M. Menage poussa un peu trop loin la vengeance. (*a*)

(*a*) Menage, dit le Comte de Bussy dans son Histoire amoureuse des Gau-

Les ouvrages dont cet illustre sçavant a enrichi la République des Lettres, sont en trop grand nombre pour que nous en fassions ici l'extrait; ainsi nous nous contenterons d'en indiquer les titres, & nous ferons ensuite connoître les divers jugemens qui ont été portés sur les plus considérables de ces ouvrages. Nous avons de lui ses œuvres mêlées, ses remarques Italiennes sur l'Aminte, ses observations & corrections sur Diogene Laerce, ses étymologies Italiennes, ses Aménités de Droit, ses observations sur les Poësies de Malherbe, ses remarques sur la Langue Françoise, son Histoire de Sablé, la Vie de Mathieu Menage, Théologal d'Angers; celle de Guillaume Menage son pere, la Vie de Pierre Ayraut, & ~~l'Antibillet~~. + l'Anti-baillet

Le célébre M. Costar dit que pour consulter les Oracles, il faut s'adresser aux *Saumaises* & aux *Menages*, qui sont les Gardes-trésors de l'antiquité, & qui voyent si clair dans les plus noires ténébres de l'Histoire & des

les, étant devenu amoureux de Madame de Sevigné, & sa naissance, son âge & sa figure l'obligeant de cacher son amour autant qu'il pouvoit, se trouva un jour chez elle dans le tems qu'elle vouloit sortir pour aller faire quelque emplette; sa Demoiselle n'étant point en état de la suivre, elle dit à Menage de monter dans son Carrosse avec elle; celui-ci badinant en apparence, mais en effet étant fâché, lui dit qu'il lui étoit bien rude de voir qu'elle n'étoit pas contente des rigueurs qu'elle avoit depuis si long-tems pour lui, mais qu'elle le méprisoit encore au point de croire qu'on ne pouvoit médire de lui & d'elle. *Mettez-vous*, lui dit-elle, *mettez-vous dans mon Carrosse, si vous me fâchez, j'irai vous voir chez vous.*

Tel fut le sujet du démêlé de M. Menage avec le Comte de Bussy; ce n'est pas au reste que le premier voulût que l'on ignorât sa passion pour Madame de Sevigné, puisqu'il l'a lui-même publiée dans ses Ecrits. Il fut aussi attaché à Mademoiselle de Lavergne, qui fut depuis Madame la Comtesse de la Fayette. Le nom de *Laverna* qui est la Déesse des voleurs, qu'il donnoit en latin à cette Dame, joint à la réputation qu'il s'étoit faite de piller un peu les Anciens, donna lieu à l'Epigramme suivante.

Lesbia nulla tibi est, nulla est tibi dicta Corinna,
Carmine laudatur Cynthia nulla tuo,
Sed cum Doctorum compiles scrinia vatum,
Nil mirum, si sit culta Laverna tibi.

Fables les plus éloignées, qu'il semble qu'ils ayent été de tous les siécles & de tous les regnes.

M. Pearson, Evêque Anglois, & M. Casaubon, disent que les observations du même Auteur sur Diogene Laerce, sont non-seulement pleines d'érudition, mais qu'elles sont d'une grande exactitude, & d'un prodigieux travail.

M. Menage, dit le Pere Bouhours, a une profonde connoissance des Langues, & il y a lieu de douter si nous avons un homme plus universel, si nous en avons un qui soit tout ensemble comme lui, Grammairien, Poëte, Jurisconsulte, Historien, Philosophe.... Il s'est toute sa vie attaché à la Grammaire, & c'est particuliérement dans les étymologies qu'il excelle; il semble avoir l'esprit fait tout exprès pour cette science; il semble même quelquefois inspiré, tant il est heureux à découvrir d'où viennent les mots.

Ses origines de la langue Italienne ont été louées par les Italiens mêmes, & sur-tout par le célébre Dati Florentin, qui parle avec beaucoup d'éloge de cet ouvrage en particulier, par rapport à l'élégance de la composition, & à l'exactitude des recherches.

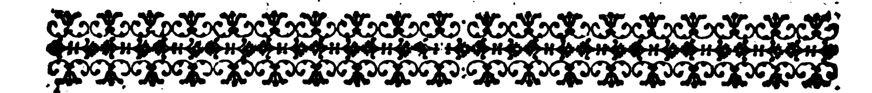
Nous finirons par le jugement que M. Furetiere a porté sur la fameuse Requête des Dictionnaires. Après avoir dit que cet ouvrage est plein de jeux d'esprit, il s'exprime ainsi allégoriquement : *La joûte du Cavalier Menage, dit-il, fit beaucoup de bruit, car ayant pris l'intérêt de Nicod & de Calepin, à qui il avoit quelque obligation, il se mit en lice, & se présenta au bout de la carriere pour combattre tous venans ; il fit alors plusieurs coups de lance, & rompit avec plusieurs des quarante Barons, & il leur donna de si rudes atteintes, qu'encore qu'il n'eût dessein que de faire un jeu & un tournoi, cela passa pour un combat à outrance, & à fer émoulu.*

L'Ecrivain célébre dont nous venons de parler ;

mourut le 23 Juillet de l'année 1692, âgé de soixante-dix-neuf ans, & fut inhumé dans l'Eglise de Saint Jean-le-Rond, où on lit une superbe Epitaphe, qui fut consacrée à la mémoire de ce grand homme, par le sçavant M. Pinsson, Avocat. En voici le commencement :

Virum officiosum,
Ingenio præstantem,
Memoriâ tenacissimum,
Scientiâ notum ubicumque,
Græcum non solum vel Latinum;
Sed & Gallicum, Italicumque scriptorem politissimum!
Quæris viator? hîc jacet.





FRANÇOIS TALLEMANT.

FRANÇOIS TALLEMANT des Reaux, Abbé du Val-Chrétien, Prieur de Saint Irenée de Lyon, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise, prit naissance à la Rochelle vers l'an 1620; après avoir été Aumônier du Roi pendant vingt-quatre ans, il fut fait premier Aumônier de Madame la Dauphine. Son érudition qui consistoit principalement dans la parfaite connoissance qu'il avoit des Langues sçavantes, & de plusieurs Langues vivantes, comme de l'Anglois, de l'Italien & de l'Espagnol, lui obtint une place à l'Académie en 1651.

L'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à la capacité de cet Ecrivain, est sa Traduction de l'Histoire de Venise, écrite en Italien par le célébre Nani. M. de la Roque dit qu'on trouve dans cette traduction des beautés qui ne sont pas naturelles à la Langue Italienne, par la maniere avec laquelle M. Tallemant a tourné les expressions de son Auteur, & ménagé les figures dont les Italiens ne sont pas avares, lesquelles, quelque belles qu'elles soient en leur Langue, sont trop éloignées du goût François pour pouvoir plaire dans la nôtre.

Mais il s'en faut bien que cet Auteur ait eu le même succès dans sa traduction des Vies de Plutarque. Son dessein ~~n'étant~~ + n'étoit pas de corriger les fautes qui se trouvoient dans la traduction d'Amyot, faute d'avoir bien entendu son Auteur; mais il se proposoit seulement de rendre la lecture de cet ouvrage plus agréable en en retranchant ou en corrigeant tout ce qui s'y trouvoit de vicieux par rapport au style un peu suranné. Mais, comme le remarque M. l'Abbé d'Olivet, ce qui avoit fait réussir la traduction d'Amyot, c'étoient les graces du

ſtyle, & ce qui fit échouer celle de M. l'Abbé Tallemant, ce fut tout le contraire. C'eſt auſſi le ſentiment du célébre M. Huet, qui dans ſes Mémoires s'exprime ainſi au ſujet de cette traduction : *Nec tamen ſatis aulæ probata eſt hæc interpretatio quam ille languente & diffluente oratione veſtiebat; in hujuſmodi enim ſcriptoribus Hiſtoricis parùm attenditur quam fideliter expreſſum ſit exemplar, cùm non ſatis fit aurium deſiderio.*

M. Deſpréaux a voulu nous donner le caractere de cette traduction dans ce vers.

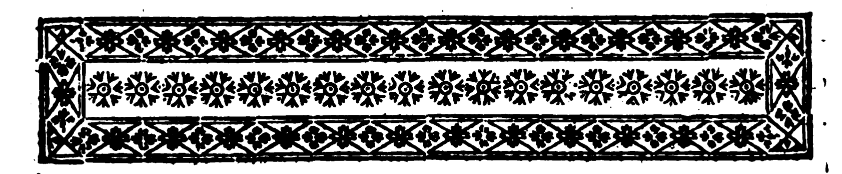
Où le ſec Traducteur du François d'Amyot.

Mais M. Broſſette dans ſes Notes ſur cet endroit, nous apprend que M. l'Abbé Tallemant s'attira cette dure critique par une fauſſe avanture qu'il débita en pleine Académie contre l'honneur de M. Deſpréaux : il y lut une lettre ſuppoſée, par laquelle on lui mandoit que le jour précédent M. Deſpréaux étant dans un lieu de débauche derriere l'Hôtel de Condé, qu'il y avoit été fort maltraité ; calomnie dont la fauſſeté étoit viſible à l'égard de tous ceux qui connoiſſoient ce fameux Poëte.

Toutes les critiques qui furent faites de l'ouvrage de M. l'Abbé Tallemant, n'empêcherent pas qu'il ne prétendît avoir donné au Public une traduction qui ſatisfaiſoit les ſçavans par la fidélité, les ignorans par la clarté, & les plus polis par l'élégance.

Cet Ecrivain mourut le 6 Mai 1693, âgé de 73 ans, étant alors ſous-Doyen de l'Académie Françoiſe.





PHILIPPE GOIBAUD DU BOIS.

PHILIPPE GOIBAUD DU BOIS, reçu à l'Académie le 12 Novembre 1693, nâquit à Poitiers vers l'an 1626. Il fut d'autant plus estimable qu'il sçut par son mérite surmonter les obstacles que l'obscurité de sa naissance sembloit mettre à son élévation. Son éducation se borna à apprendre à jouer du violon, & ce fut avec ce talent qu'il vint à Paris, où il se fit recevoir Maître à danser.

Il dut à la réputation qu'il se fit dans sa profession l'honneur qu'il eut d'être choisi pour donner des leçons à Louis Joseph de Lorraine, Duc de Guise, dont il gagna si bien l'amitié que ce jeune Prince ne voulut point avoir d'autre Gouverneur.

M. Du Bois âgé alors de trente ans se mit sous la direction de MM. de Port-Royal pour apprendre le Latin, & il y fit en peu de tems de si grands progrès, qu'il devint dans la suite un des meilleurs Traducteurs de son siécle.

Il avoit tout sujet de s'applaudir du succès qu'avoient eu les soins qu'il avoit pris de l'éducation du jeune Prince, dont l'instruction lui avoit été confiée, lorsqu'il eut la douleur de le voir mourir n'étant âgé que de vingt & un ans. Se trouvant alors sans occupation, il s'en fit une qui déroba tous ses momens, & ce fut celle de toute sa vie. Le goût qu'il avoit pris pour les plus beaux ouvrages de saint Augustin & de Ciceron, le détermina à les rendre en notre langue ; entreprise qu'il exécuta glorieusement.

Peu-


Varri Pinx.
Pinssio Sculp.
PHILIPPE GOIBAULT
S.r Du Bois, de l'Académie Fr.se
Décedé le I.er Juillet 1694. Agé de 75 ans.
Paris chez Odieuvre rue d'Anjou la derniere P. Cochere a gauche entrant par la rue Dauphine. C. P. R.

Peu de tems après qu'il l'eut formée, il prit le parti de se marier, & épousa la veuve d'un de ses compatriotes que le hazard avoit amené à Paris, mais dont il n'eut point d'enfans.

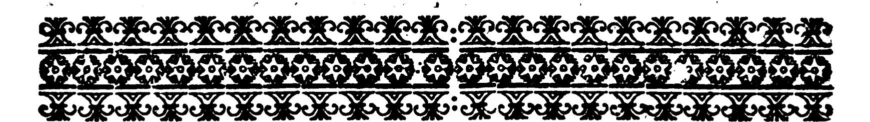
Ses traductions lui obtinrent en 1693, une place à l'Académie; mais ce fut-là un honneur auquel il ne survécut pas long-tems. Les fiévres pourprées qui régnoient à Paris en 1694, lui ayant fait prendre le parti de se retirer à Vincennes, il y fut attaqué de cette même maladie, & s'étant fait rapporter chez lui il y mourut le premier Juillet 1694, âgé de soixante-huit ans.

Les Ouvrages qu'il a publiés sont, une Réponse à la Lettre de M. Racine contre M. Nicole. Un Discours sur les pensées de M. Pascal, & un autre sur les preuves des Livres de Moyse.

M. Du Bois a traduit de saint Augustin les deux Livres de la Prédestination des Saints, & du don de la persévérance; les Livres de la maniere d'enseigner les principes de la Religion Chrétienne avec les Traités de la continence, de la tempérance, de la patience, & contre le mensonge; les Lettres, les Confessions, les deux Livres de la véritable Religion & des mœurs de l'Eglise Catholique, les Sermons sur le Nouveau Testament avec le Livre de l'esprit & de la lettre.

Cet illustre Sçavant nous a aussi donné la Traduction des Offices de Ciceron, des Livres de l'amitié & de la vieillesse, avec celle des paradoxes.

M. l'Abbé d'Olivet plus en état que personne de juger du mérite de ces sortes d'Ouvrages; dit » Que » l'élocution de Cicéron ayant souvent désespéré M. » Du Bois, & celle de saint Augustin l'ayant dégouté » plus souvent encore, il s'étoit cru permis de les jetter » dans le même moule, en leur prêtant à l'un & à » l'autre son style personnel. «



BARTHELEMI D'HERBELOT.

BARTHELEMI D'HERBELOT, Sécrétaire & interprete des langues Orientales, Professeur Royal en langue Syriaque, issu d'une famille non moins distinguée par son ancienne noblesse que par l'éclat des plus illustres alliances, nâquit à Paris le quatre Décembre 1625.

Ses études achevées avec tout le succès que pouvoit lui promettre la facilité de son génie, soutenue d'une application qui ne se démentit jamais, il se livra tout entier au penchant qui le portoit à apprendre les langues Orientales; il commença par l'Hébreu, dont il acquit en peu de tems assez de connoissance pour que rien ne l'arrêtât dans la lecture du texte original des Livres sacrés; mêmes succès l'accompagnerent dans l'étude de l'Arabe, de l'Arménien, du Chaldéen & du Syriaque; mais il ne s'en tint pas à ces premiers progrès. Persuadé que le commerce des Orientaux seroit pour lui une source féconde d'instructions pour l'intelligence de ces mêmes langues, il se détermina à passer en Italie, qu'il sçavoit être le pays de l'Europe le plus fréquenté par les peuples de l'Orient. A peine notre jeune François fut-il arrivé à Rome, qu'il s'y vit recherché par tout ce qu'il y avoit de personnes les plus distinguées par leur érudition. De ce nombre en particulier furent les célébres *Luc Holstenius* & *Leo Allatius*, deux des plus sçavans hommes de leur siécle, avec qui M. d'Herbelot contracta l'amitié la plus étroite. Les Cardinaux Barberin & Grimaldi ne furent pas moins empressés à lui donner des marques de leur estime. On peut surtout juger du cas parti-

culier que le dernier faisoit du mérite de ce grand homme par l'honneur qu'il lui fit de le destiner à aller au devant de la Reine Christine de Suede, comme étant l'homme le plus capable d'entretenir cette auguste Princesse selon son génie & selon son goût, qui n'eut jamais que les sciences pour objet.

M, d'Herbelot de retour en sa Patrie y récueillit bientôt le fruit de la réputation qu'il s'étoit faite en Italie, & qui l'avoit précedée en France. M. Fouquet Sur-Intendant des Finances se fit un plaisir de l'attirer chez lui, & le gratifia d'une pension considérable. La disgrace de ce Ministre n'entraîna point celle de l'homme célébre dont nous faisons l'éloge ; qui distingué par la supériorité de ses talens, le fut encore plus, ou du moins fut encore plus recommandable par son désintéressement, par sa probité, sa pieté, sa candeur & par toutes les vertus qui forment le caractere de l'honnête homme & du parfait Chrétien.

Une Charge d'interpréte des langues Orientales étant venue à vaquer peu de tems après que fut arrivée la catastrophe dont nous venons de parler ; M. d'Herbelot fut choisi pour la remplir : & quel homme étoit plus capable que lui d'en exercer dignement les fonctions !

Cependant quelque habile qu'il se fût rendu dans la connoissance des langues, le désir de se perfectionner encore davantage dans ce genre d'étude, le conduisit de nouveau en Italie. Le grand nom qu'il s'y étoit fait ne pouvoit manquer de lui procurer les plus glorieuses marques de distinction ; mais rien n'égala les honneurs dont le combla le grand Duc de Toscane. Ce Prince charmé de quelques conversations qu'il eut à Livourne avec M. d'Herbelot, lui fit la grace de lui témoigner, qu'il seroit charmé de le posséder à Florence. Voici ce que l'on lit à ce sujet dans le Journal des Sçavans du mois de Janvier 1696.

» M. d'Herbelot arriva dans cette ville le 2 Juillet

» 1666, & y fut reçu par le Sécrétaire d'Etat, qui le
» conduisit dans une maison préparée pour son loge-
» ment, où il y avoit six piéces de plein-pied, magni-
» fiquement meublées, & où on lui entretint une table
» de quatre couverts, servie avec toute sorte de déli-
» catesse, & un Carrosse aux livrées de son Altesse
» sérénissime. Ces honneurs furent couronnés par un
» présent, dont le choix & la maniere ingénieuse de
» le donner, n'ont pas semblé moins estimables que
» le présent même, quelque magnifique & précieux
» qu'il fût. Une grande Bibliothéque ayant été en ce
» tems-là exposée en vente dans Florence, le grand
» Duc pria M. d'Herbelot de la voir, d'examiner les
» manuscrits en langues Orientales, qui y étoient, de
» mettre à part les meilleurs, & d'en marquer le prix.
» Dès que cela eût été fait, ce généreux Prince les
» acheta, & en fit présent à M. d'Herbelot, comme
» de la chose qui étoit le plus de son goût. «

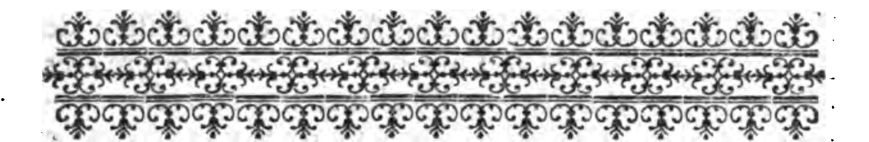
On juge assez que la France gouvernée alors par un grand Roi dont les bienfaits attiroient dans ses Etats tout ce qu'il y a de personnes distinguées dans la République des Lettres, n'eut garde de souffrir qu'un homme aussi propre à illustrer sa Patrie, en demeurât éloigné plus long-tems. Rien aussi de plus pressant que les lettres qui lui furent écrites par le Ministre pour l'engager à hâter son retour en France ; on l'assuroit qu'il y recevroit des preuves marquées de l'estime singuliere dont l'honoroit son Souverain ; & on ne peut en effet rien ajouter à l'accueil gracieux que lui fit Sa Majesté. Charmée des entretiens qu'elle eut avec lui, elle le gratifia d'une pension de quinze cens livres, & le nomma quelque tems après à une Charge de Professeur en langue Syriaque.

M. d'Herbelot encouragé par les bienfaits d'un si grand Roi, travailla à s'en rendre digne par un redoublement d'ardeur pour le travail. Sa Bibliothéque Orientale, ouvrage immense, dont il avoit formé le

plan en Italie, commença dès-lors à l'occuper tout entier. Il le composa d'abord en Arabe, & le dessein de M. Colbert étoit de le faire imprimer au Louvre ; les ordres furent donnés pour la fonte des nouveaux caracteres qu'exigeoit cette impression ; mais la mort du Ministre fit échouer ce projet. L'Auteur animé du désir de rendre son ouvrage plus utile à sa Patrie, crut devoir le faire paroître en François, sous le titre de *Bibliothéque Orientale*, ou *Dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui regarde la connoissance des peuples de l'Orient*. Ouvrage, dit un ingénieux Académicien, qui est pour le commun des gens de Lettres une espece de nouveau monde, nouvelles histoires, nouvelle politique, nouvelles mœurs, nouvelle Poësie, en un mot un nouveau ciel, une nouvelle terre.

Ce sçavant homme avoit projetté de donner sous le titre d'Anthologie un grand nombre de morceaux curieux qui n'avoient pu trouver place dans sa Bibliothéque Orientale, & qui traitoient d'une foule de faits curieux & intéressans concernant l'histoire des Turcs, des Arabes & des Persans. Il avoit aussi composé un Dictionnaire en ces trois langues & en Latin ; mais ces deux derniers ouvrages n'ont pas été donnés au Public. L'Auteur même n'eut pas la consolation de voir paroître sa sçavante Bibliothéque Orientale, dont l'impression ne fut achevée qu'en 1697, & il étoit mort le 8 Décembre 1695, dans la soixante-dixiéme année de son âge.





JEAN DE LA BRUYERE.

JEAN DE LA BRUYERE né en 1644, dans un village proche de Dourdan, eut pour pere un fameux Ligueur, qui dans le tems des Barricades se signala parmi ceux de son parti dans la Charge de Lieutenant-Civil de Paris. Son fils Jean de la Bruyere, quelques années après avoir achevé ses études, fut pourvu d'une Charge de Trésorier de France à Caën ; mais il ne l'exerça pas long-tems. Estimé du célébre M. Bossuet pour la beauté de son génie & l'élégance de son style, il fut placé par ce Prélat auprès de M. le Duc de Bourgogne pour enseigner l'histoire à ce jeune Prince.

Né sans ambition, il passa sa vie en Philosophe, content d'une pension de mille écus, dont il jouit jusqu'à la fin de ses jours en qualité d'homme de Lettres ; il ne chercha pas à pousser plus loin sa fortune, L'étude, le commerce de quelques amis choisis firent ses plus doux plaisirs.

Sa belle traduction des caracteres de Theophraste lui mérita en 1693 une place à l'Académie ; c'est par la réponse que M. Charpentier fit au Discours que ce nouvel Académicien prononça le jour de sa réception, que l'on pourra juger de l'excellence de l'Ouvrage, dont nous venons de parler.

» L'agréable Satyre, Monsieur, lui dit M. Charpen-
» tier, que vous avez publiée depuis quelques années
» sur les mœurs de notre siécle, est un témoignage évi-
» dent de l'excellence de notre langue. Vous nous
» donnez d'abord la Traduction d'un Auteur célébre,
» qui nous a tracé une fidelle image des vices & des


de St. Jean Pinx.
JEAN DE LA BRUYERE
de l'Académie Françoise
Né prés de Dourdan Mort à Versailles le 10. May
1696. âgé de 57. Ans.
A Paris chez Odieuvre Md. d'Estampes quay de l'Ecole vis à vis le côté de la Samarit. à la belle Image C.P.R.

» vertus de l'homme. Le style de votre version est
» noble facile, coulant, & répond bien aux graces de
» l'Auteur, que l'élegance de son discours avoit fait
» surnommer le divin parleur. On ne pourra s'em-
» pêcher, Monsieur, de vous admirer l'un & l'autre,
» lui pour avoir si bien représenté les inclinations de la
» nature humaine ; quoiqu'il ne soit pas l'inventeur de
» cette maniere de peindre, dont il avoit trouvé un
» fameux essai dans le second Livre de la Rhétorique
» d'Aristote ; vous Monsieur, pour avoir manié le même
» sujet d'une façon toute nouvelle, & pour avoir exprimé
» des caracteres qui ne sont pas imités des siens. Il a
» traité la chose d'un air plus philosophique, il n'a
» envisagé que l'Univers, vous êtes plus descendu dans
» le particulier. Vous avez fait vos portraits d'après
» nature, lui n'a fait les siens que sur une idée géné-
» rale. Vos portraits ressemblent à de certaines per-
» sonnes, & souvent on les devine, & les siens ne res-
» semblent qu'à l'homme. Cela est cause que ses por-
» traits ressembleront toujours ; mais il est à craindre
» que les vôtres ne perdent quelque chose de ce vif &
» de ce brillant qu'on y remarque quand on ne pourra
» plus les comparer à ceux sur qui vous les avez tirés.
» Cependant, Monsieur, il vous sera toujours glorieux
» d'avoir attrapé si parfaitement les graces de votre
» modelle, que vous laissiez à douter si vous ne les avez
» point surpassé. «

A ce témoignage nous y joindrons celui de M. Ménage. » M. de la Bruyere, dit ce Critique, peut passer
» parmi nous pour Auteur d'une maniere d'écrire toute
» nouvelle. Personne avant lui n'avoit trouvé la force
» & la justesse d'expressions qui se trouvent dans son
» Livre. Il dit en un mot ce qu'un autre ne dit pas
» aussi parfaitement en six. Ce qui est encore de beau
» chez lui, c'est que nonobstant la hardiesse de ses
» expressions, il n'y en a point de fausses, & qui ne
» rendent très-heureusement sa pensée. Ses caracteres

» ſont un peu chargés, mais ils ne laiſſent pas d'être » naturels. «

Que ſi ces Caracteres ſont moins lûs aujourd'hui qu'ils ne l'étoient autrefois, il faut s'en prendre en partie, dit judicieuſement M. l'Abbé d'Olivet, à la malignité du cœur humain. Tant qu'on a cru voir dans ce Livre les portraits de gens vivans, on l'a dévoré pour ſe nourrir du triſte plaiſir que donne la ſatyre perſonnelle. Mais à meſure que ces gens-là ont diſparu, il a ceſſé de plaire ſi fort par la matiere, & peut-être auſſi que la forme n'a pas ſuffi toute ſeule pour le ſauver, Quoiqu'il ſoit plein de tours admirables & d'expreſſions heureuſes qui n'étoient pas auparavant dans notre langue.

Cet Ouvrage quelque excellent qu'il ſoit, n'a pû échapper à la ſévére critique de Dom Noël d'Argonne Chartreux, qui ſous le nom de Vigneul Marville a publié des Mêlanges de Litterature ; mais une réponſe de M. Coſte fit tomber la miſérable critique de ce Cenſeur.

M. de la Bruyere a auſſi compoſé ſur le Quiétiſme quelques diſcours qui ont été achevés par M. Dupin.

Cet illuſtre Académicien ſe trouvant quatre jours avant ſa mort dans une compagnie à Paris, s'apperçut tout-à-coup qu'il étoit devenu entiérement ſourd ; étant retourné à Verſailles il fut emporté le même jour par une attaque d'apoplexie, le 10 Mars 1696, étant âgé de cinquante-deux ans.

M. Boileau fit les quatre vers ſuivans pour être mis au bas du portrait de ce grand homme.

Tout eſprit orgueilleux qui s'aime,
Par mes leçons ſe voit guéri,
Et dans mon Livre ſi chéri,
Apprend à ſe haïr ſoi-même.

MICHEL



MICHEL ANTOINE BAUDRAN. +

+ Baudrand, ubique

Michel-Antoine Baudran, Géographe célébre, Prieur de Rouvres & de Neufmarché, né à Paris le 28 Juillet 1633, eut pour pere Etienne Baudran, Seigneur de la Combe, Conseiller du Roi, premier Substitut du Procureur Général de la Cour des Aydes de Paris, Trésorier de France en la Généralité de Montauban, & Maître des Requêtes de feu son Altesse Royale Gaston de France, & pour mere Françoise Caule. ++

++ Caul

Il étoit à peine âgé de 7 ans, qu'il fut envoyé au Collége des Jésuites pour y commencer ses études; il les continua jusqu'en Rhétorique, sans que son goût se fût encore déclaré pour aucun genre particulier de littérature. La Géographie du Pere Briet son Professeur, que l'on imprimoit alors, & dont le jeune Baudran corrigea les épreuves, décida de l'étude qui devoit l'occuper toute sa vie: sa passion pour cette science se fortifia dans les divers voyages qu'il fit dans la suite, & dont il tira des lumieres que le seul secours des Livres n'auroit pû lui donner.

Jeune encore, il s'attacha au Cardinal Antoine Barberin, qui l'emmena à Rome, & le fit entrer avec lui au Conclave, où fut élu Alexandre VII. L'Abbé Baudran remplit encore les fonctions de Conclaviste du même Cardinal lors de l'élection de Clement IX. & en 1691 il exerça pour la troisiéme fois le même emploi auprès du Cardinal le Camus, avec qui il demeura à Rome jusqu'à l'élection d'Innocent XII.

Notre habile Géographe ne revint en France qu'après que sa curiosité l'eut conduit dans tous les endroits

de l'Italie où il esperoit de faire quelque nouvelle découverte. Avide de profiter de toutes les occasions qui pouvoient servir à augmenter ses lumieres, il s'étoit fait un plaisir d'accompagner le Marquis de Dangeau en Allemagne, & deux années après il étoit passé en Angleterre avec la Duchesse d'Yorck, qui fut depuis élevée sur le trône de la Grande Bretagne.

Ce fut au retour de ce dernier voyage que l'Abbé Baudran publia son grand Dictionnaire Géographique latin (*a*) qui parut en 1677 sous le titre suivant: *Geographia ordine litterarum disposita*. Dès l'année 1670 ce sçavant homme avoit donné le Lexicon géographique de *Ferrarius*, considérablement augmenté; ouvrage qui fut reçu si favorablement du Public, qu'à peine eut-il paru en France que l'on en fit de nouvelles éditions à Padouë, à Basle & à Genève.

Nous avons encore du même Auteur un Traité de l'état présent de l'Eglise Latine, des Notes sur le Livre de Papire Masson des Rivieres de France, une Carte géographique du même Royaume, & une Carte de la Principauté de Catalogne & du Comté de Roussillon.

Cet illustre Ecrivain mourut à Paris le 29 Avril de l'année 1700, âgé de 66 ans.

(*a*) En 1705 Dom Gelé, Bénédictin, donna ce grand ouvrage traduit en François; mais c'est moins une traduction qu'une corruption du texte latin.





FRANÇOIS CHARPENTIER.

FRANÇOIS CHARPENTIER, mort Doyen de l'Académie Françoise, & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, nâquit à Paris le 15 Février 1720. Nous ajouterons peu de chose à l'éloge qui se trouve de cet illustre Ecrivain dans le vingt-deuxiéme Journal des Sçavans pour l'année 1702. Voici ce qui s'y lit.

» Le génie aisé & la vivacité que M. Charpentier fit » paroître dans ses premieres études, l'avoient fait des» tiner au Barreau; mais quelque talent qu'il eut pour » réussir dans cette profession, l'amour des Lettres ne » lui permit pas de s'y engager.; il préfera à une vie tu» multueuse & agitée, le repos & le silence du Cabinet; » & à l'étude des Loix, la connoissance des Langues » & des bons Auteurs de l'antiquité.

» M. Colbert étant entré dans le Ministere, & ayant » conçu le dessein de former à l'imitation de nos voisins, » une Compagnie pour le commerce des Indes Orien» tales, voulut d'abord donner à toute la France » une idée avantageuse de cet établissement, par un » discours qu'on publia sur ce sujet, & il fut tellement » satisfait de M. Charpentier qui l'avoit composé par » son ordre, qu'il le retint pour être d'une Académie » qui ne faisoit que de naître, & que l'on a connue de» puis sous le nom d'Académie des Inscriptions.

» Les Langues sçavantes que M. Charpentier posse» doit parfaitement, la profonde connoissance de l'an» tiquité, & cette critique judicieuse & sûre qui étoit le » fruit de ses veilles, le rendoient très-propre à con» courir aux travaux de cette nouvelle Académie, &

» c'est une justice que tout le monde lui rend, qu'il n'y » a personne de ceux qui la composoient, qui ait plus » contribué que lui aux desseins de cette belle suite de » Médailles qu'on a frappées sur les principaux évene- » mens du regne de Louis XIV.

» A l'égard du caractere de ses ouvrages, on peut » dire en général qu'on y trouve par tout de l'esprit & » de l'art, de la force & de l'érudition.

» Il avoit le corps robuste & sain, la voix mâle & » forte, avec un certain air de confiance, & si on l'ose » dire d'intrépidité; il étoit naturellement éloquent, » il parloit avec véhémence, de sorte que lorsqu'il sou- » tenoit un avis, & que son feu s'allumoit par la con- » tradiction, il lui échapoit quelquefois des choses plus » belles encore que tout ce qu'il a écrit de plus vif & » de plus animé.

» Le discours qu'il a donné au Public de *l'excellence » & de l'utilité des exercices Académiques*, découvre as- » sez quel étoit son zele pour ces exercices; mais son » assiduité aux assemblées de l'Académie, l'a fait encore » mieux voir; il en a toujours soutenu la réputation & » les travaux par son exemple, & nul autre Académi- » cien n'a parlé plus de fois à la tête de sa Compa- » gnie.

Ce fut M. Charpentier qui répondit aux discours que Messieurs Pavillon, de Toureil, de la Bruyere, & Monsieur l'Abbé Bignon prononcerent à leurs récep- tions.

Nous avons de ce célébre Ecrivain les Œuvres de Xenophon, & la Rhétorique d'Aristote, & trois Co- médies d'Aristophane traduites en François, la Peintu- re parlante, un Traité de l'excellence de la Langue Françoise, un Panegyrique du Roi sur la Paix, & le Car- pentariana ou Remarques d'Histoire, de Morale, de Critique, d'Erudition & de bons Mots.

Ses ouvrages en vers sont des Odes, des Sonnets, des Paraphrases sur le Pseaume 19 & le 50, des Traduc-

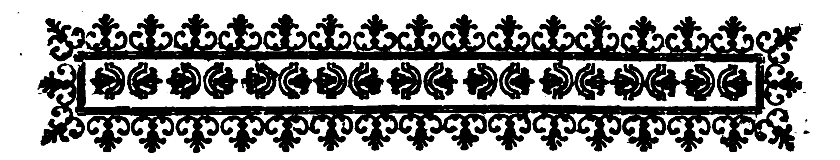
tions d'un grand nombre d'Epigrammes de l'Anthologie & de Martial, une Ode & une Eglogue d'environ 300 vers intitulée; Eglogue Royale. C'est de cette derniere piece que M. Despréaux a dit:

L'un en style pompeux habillant une Eglogue,
De ses rares vertus te fait un long prologue,
Et méle en se vantant soi-même à tous propos
Les louanges d'un fat à celles d'un héros.

Mais comme la haine & l'envie n'échauffoient que trop souvent la veine de cet impitoyable critique, il s'en faut bien que l'on souscrive à tous les jugemens qu'il a portés.

L'illustre M. Charpentier mourut le 22 Avril 1702, dans la quatre-vingt-troisiéme année de son âge.





JEAN FOY VAILLANT.

JEAN FOY VAILLANT, l'un des plus célébres Antiquaires du dernier siécle, nâquit à Beauvais le 24 Mai 1632. Le malheur qu'il eut de perdre son pere n'étant encore âgé que de trois ans, fut réparé par le soin extrême qu'un oncle maternel prit de son éducation; ce parent à qui la mort venoit d'enlever un fils unique, voulut que le jeune Vaillant étudiât en Droit, parce qu'il le destinoit à être son successeur dans une Charge de Judicature qu'il possedoit; mais cet oncle étant mort, & ayant fait son neveu héritier de son nom & de la plus grande partie de ses biens; M. Vaillant qui se sentoit peu de goût pour la Jurisprudence renonça au Barreau pour embrasser la profession de Médecin.

S'étant fait recevoir Docteur à l'âge de vingt-quatre ans, il continua ses études de Médecine avec beaucoup d'application, ne soupçonnant pas qu'il alloit bientôt les quitter pour ne jamais plus les reprendre. Un effet du hazard produisit ce changement. Un Fermier des environs de Beauvais ayant trouvé en labourant la terre un petit coffre rempli de médailles antiques, M. Vaillant à qui il les porta pour les lui vendre, les acheta sans avoir dessein d'en faire une étude particuliere; mais son goût & son génie se déclarerent bientôt pour ces précieux monumens de l'antiquité, & sa passion devint si forte, qu'elle ne lui permit plus de les perdre de vûe; il ne fut plus dès-lors question de Médecine, les médailles prirent la place qu'elle avoit occupée. M. Vaillant se livra tout entier à ce nouveau genre d'étude,

étant bien persuadé que l'Histoire n'a point de plus grande certitude que celle qu'elle tire de ces monumens.

Un voyage qu'il fit à Paris où il étoit appellé par des affaires domestiques, contribua encore à augmenter sa nouvelle passion.

M. Seguin, Doyen de Saint Germain l'Auxerrois, déja connu alors par les sçavantes Dissertations qu'il avoit publiées sur quelques médailles choisies, admira le génie supérieur du nouvel Antiquaire, & s'empressa de lui procurer la connoissance de Messieurs de Lamoignon, Bignon, de Seve, de Harlai, & de quelques autres illustres sçavans attachés passionnément à l'étude des médailles. Le témoignage qu'ils rendirent à M. Colbert du mérite de M. Vaillant, lui procura l'honneur d'être choisi par ce Ministre pour aller chercher dans l'Italie, dans la Sicile & dans la Grece, des médailles propres à enrichir la suite que feu M. Gaston Duc d'Orleans avoit donnée au Roi. Le fruit de ces voyages fut une si grande quantité de médailles toutes également précieuses, ou par leur rareté, ou par leur antiquité, que le nouveau Cabinet du Roi en fut non-seulement augmenté de moitié; mais il arriva encore que les Cabinets de divers Particuliers eurent part à l'abondante moisson que M. Vaillant avoit faite.

Ce fut au retour de ces premiers voyages qu'à la priere de plusieurs sçavans, il publia un Catalogue des Médailles les plus considérables, soit par la richesse des types, soit par les lumieres qu'on en peut tirer par rapport à la connoissance de l'Histoire Romaine. Cet ouvrage qui parut pour la premiere fois en 1674 sous le titre de *Numismata Imperatorum Romanorum præstantiora à Julio Cæsare ad postumum & tyrannos*, fut reçu si favorablement du Public & enlevé si promptement, qu'il fut obligé d'en donner une seconde édition, mais augmentée d'un grand nombre de médailles curieuses que M. Vaillant avoit vûes depuis dans les Cabinets des

Princes, ou qu'il avoit ramassées dans ses voyages.

Les heureux succès dont ses premieres courses avoient été suivies, engagerent le Ministre à lui en faire faire de nouvelles. Ayant donc reçu ordre de repasser une seconde fois la Mer, il partit de Paris au mois d'Octobre 1674, & vint à Marseille, où il s'embarqua avec plusieurs passagers, qui comme lui esperoient de se trouver à Rome à l'ouverture du grand Jubilé de l'année Sainte; mais le bâtiment sur lequel il étoit monté, ayant été pris par un Corsaire, M. Vaillant fut emmené Esclave à Alger. Comme les François n'étoient point alors en guerre avec les Algeriens; le Consul de France reclama ceux de sa Nation, mais ce fut inutilement; le Dey d'Alger ne voulut point les relâcher qu'il n'eût obtenu la liberté de huit Algeriens qui étoient détenus sur les Galeres du Roi; ainsi M. Vaillant n'eut permission de retourner en France qu'après quatre mois & demi de captivité. De toutes les richesses dont on l'avoit dépouillé, on ne lui rendit qu'une vingtaine de médailles d'or avec lesquelles il s'embarqua sur une Frégate qui partoit pour Marseille. Une seconde fois il faillit à tomber entre les mains des Corsaires; un bâtiment de Salé s'étant approché à la portée du Canon de la Frégate Marseilloise, alloit s'en rendre maître, lorsqu'un coup de vent l'éloigna heureusement du Corsaire, & la jetta sur les côtes de Catalogne; elle fut de-là poussée entre les sables qui sont vers les embouchures du Rhône où elle perdit ses anchres; mais M. Vaillant fut assez heureux pour trouver le moyen de se sauver, & d'aborder au rivage le plus prochain.

Nous avons oublié de dire que dès qu'il eut apperçu le second Corsaire dont nous venons de parler, il avoit avallé les médailles qu'on lui avoit rendues à Alger, fardeau qui ne pouvoit manquer de l'incommoder extrêmement. Deux Médecins qu'il consulta n'ayant pû convenir ensemble du remede qui pourroit le soulager, il prit le sage parti de laisser agir la nature, & elle

opera

opéra heureusement ; elle lui avoit rendu plus de la moitié de son dépôt, lorsqu'il arriva à Lyon ; il traita de l'autre moitié avec un curieux de ses amis, à qui il fit une exacte description des médailles qu'il attendoit encore, entr'autres d'un Othon qu'il estimoit beaucoup, & que son ami estimoit encore davantage. Dès le soir même M. Vaillant fut en état de tenir le marché qu'il venoit de conclure.

A peine fut-il de retour à Paris, qu'il reçût des ordres de la Cour pour entreprendre un nouveau voyage ; celui qu'il fit ne fut marqué par aucun accident fâcheux. M. Vaillant poussa ses recherches jusques dans le fond de l'Egypte & de la Perse, & en apporta un nombre prodigieux de médailles plus prétieuses encore & plus rares que celles que lui avoit procurées son premier voyage.

Revenu en France, il publia l'Histoire des Rois de Syrie par leurs médailles. » Cette partie de l'Histoire » ancienne étoit très obscure, & tout ce que l'on en » sçavoit communément étoit, que dix ans après la » mort d'Alexandre le Grand, Seleucus l'un de ses » Lieutenans, avoit fondé le Royaume de Syrie, qui » avoit subsisté pendant l'espace de 250 ans, c'est-à-di» re, jusqu'au tems où Pompée ayant conquis la Syrie » sur Antiochus l'Asiatique, en fit une Province de » l'Empire Romain. On connoissoit encore quelques» uns de ces Rois par les Livres des Macchabées, & » par l'Histoire de Joseph ; mais il en restoit beaucoup » d'inconnus, & qui comme le remarque le sçavant M. » de Boze, l'auroient peut-être été toujours, si M. Vail» lant n'eut réparé le silence des Historiens par l'auto» rité des médailles.

» Il produisit donc les vingt-sept Rois qui avoient » regné dans la Syrie depuis Seleucus I. jusqu'à An» tiochus XIII. du nom, que Pompée vainquit ; il prou» va la succession chronologique de ces Princes par les » époques différentes dont leurs médailles étoient

» chargées : avec le même secours il rétablit la plupart
» de leurs surnoms qui étoient corrompus dans nos
» Livres, ou dont on ne sçavoit pas la véritable éty-
» mologie.

» L'observation qu'il fit sur l'Ere des Seleucides, est
» encore d'une sagacité merveilleuse ; les bons Chro-
» nologistes la rapportoient unanimement à la premie-
» re année de la 117 Olympiade ; mais ils ne s'accor-
» doient point sur le tems de l'année auquel cette épo-
» que avoit commencé ; M. Vaillant la fixa à l'Equi-
» noxe du Printems, parce que Antioche, Capitale de
» la Syrie, marquant ses années sur ses médailles, y re-
» présente toujours le Soleil dans le signe du Belier.

Cet ouvrage fut suivi d'un autre plus important en-
core, & qui ne pouvoit être le fruit que d'un travail im-
mense, & de l'érudition la plus vaste & la plus profon-
de ; ce fut l'explication des médailles de bronze frap-
pées dans les Colonies Romaines pour les Empereurs,
les Imperatrices & les Césars. » Là sur chaque médaille
» la Géographie ancienne est éclairée, la situation des
» Villes est décrite ; on apprend quels sont les Héros
» qui les ont fondées, les grands Hommes à qui elles
» ont donné le jour, les Divinités tutelaires qu'elles ont
» adorées, les Jeux qui les ont rendues célébres, les
» priviléges dont elles ont joui, les différens noms
» qu'elles ont eus, les différentes fortunes qu'elles ont
» éprouvées, & revenant à l'explication particuliere de
» chaque Type, on y trouve une infinité de circonstan-
» ces de la Vie des Empereurs qui touchent par la nou-
» veauté, ou par la justesse des applications.

Ce grand ouvrage parut en 1688, sous les auspices de
M. le Duc du Maine, qui venoit de s'attacher M. Vail-
lant par une pension considérable, & il fut réimprimé
à Amsterdam en 1695.

Le Comte Mezzabarba, célébre Antiquaire, faisoit
espérer depuis bien des années un Recueil de toutes les
médailles Grecques qui avoient été frappées à l'hon-

neur des Césars ; ce fut là encore un ouvrage que M. Vaillant entreprit, & qu'il publia sous ce titre en 1698 : *Numismata Imperatorum, Augustarum & Cæsarum Romanæ ditionis Græcè loquentibus, ex omni modulo percussa.* Deux ans après il donna une nouvelle édition de cet ouvrage augmentée de plus de 700 médailles, & enrichie d'un grand nombre de notes excellentes.

+ à populis Romanæ &c

M. Vaillant donna en 1701 son Histoire métallique des Rois d'Egypte ; ouvrage d'autant plus intéressant pour les Sçavans, » que les Auteurs nous ont appris » beaucoup plus de choses des Egyptiens que des Syriens, & par une contrarieté dont on ne sçauroit rendre raison, les médailles des Ptolomées sont beaucoup plus difficiles à distinguer que celles des Seleucides ; elles ne contiennent aucun surnom, si on en » excepte ceux d'*Everjette* & de *Philopator*, qu'on ne » trouve pas même autour de l'effigie de ces Princes, » mais seulement au revers de quelque Divinité. Quelqu'obscures cependant qu'elles paroissent, elles ne le » furent pas pour M. Vaillant ; il y trouva la succession » chronologique des quatorze Rois qui avoient gouverné l'Egypte pendant 294 ans ; depuis Ptolomée, fils » de Lagus qui s'en rendit maître après la mort d'Alexandre, jusqu'à la fameuse Cleopatre en qui finirent » la race & le Royaume des Lagides, & ce qui peut surprendre ceux qui ne sont pas initiés dans ces mysteres, » ajoute M. de Boze, c'est que ce sçavant homme détermina par les médailles la durée de plusieurs regnes » que les Auteurs n'avoient pas marqués.

M. Vaillant dédia cet ouvrage au grand Duc de Toscane, qui avoit pour lui une estime particuliere, & qui avoit coutume de lui envoyer toutes les années une ample provision de vins exquis.

Un autre ouvrage considérable de cet illustre Antiquaire, c'est son Recueil de médailles de toutes les Familles Romaines, qui fut imprimé en Hollande en 1703.

Au renouvellement de l'Académie des Inscriptions &

Belles-Lettres, M. Vaillant y fut d'abord reçû en qualité d'Associé, & peu de tems après il obtint la place de Pensionnaire vacante par la mort de M. Charpentier.

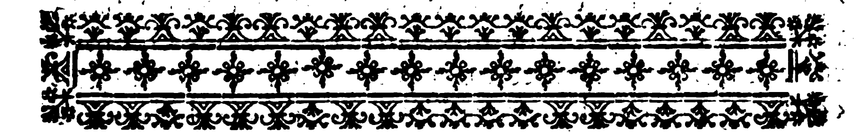
Il avoit été marié deux fois, & par une dispense particuliere du Pape il avoit épousé successivement les deux sœurs ; dispense d'autant plus singuliere, qu'il avoit eu un enfant de la seconde du vivant de la premiere ; aussi eut-il bien de la peine à l'obtenir. On ne l'accorda qu'à ses instances, & à ses importunités, & il fut obligé avant que d'en venir là de travailler pendant quelque-tems comme un simple Manœuvre à l'Eglise de Saint Pierre de Rome.

+ Jean françois foy Vaillant, né le 17. février 665. (V. cy dessous p. 133.)

Il a eu plusieurs enfans, & un fils+ entr'autres qu'il forma dans le goût des médailles, & qui en 1702 fut reçu à l'Académie des Belles-Lettres, en qualité d'éleve de son pere.

M. Vaillant mourut le 23 Octobre 1706, d'une apoplexie de sang, étant âgé de 74 ans. Il avoit fait douze voyages à Rome, deux dans le Levant, autant en Angleterre & en Hollande.





JEAN GALLOIS.

JEAN GALLOIS, ancien Abbé de saint Martin de Cores, reçu à l'Académie Françoise en 1673, fils d'Antoine Gallois, Avocat au Parlement, & de Françoise de Launay, nâquit à Paris le 14 Juin 1632. Peu de genres de Littérature dans lesquels cet illustre Sçavant ne se soit exercé. Un tempérammment tout de feu, une imagination vive & féconde, un esprit pénétrant, une prodigieuse passion pour l'étude, rien enfin ne lui manquoit de tout ce qui pouvoit lui faire acquerir un grand nom dans la République des Lettres. Le desir de tout sçavoir lui fit tout apprendre, Théologie, Histoire sacrée & prophane; Physique, Mathématiques, langues Orientales, & presque toutes les langues vivantes. Un si grand fond d'érudition le rendoit plus propre que personne à travailler au Journal des Sçavans entrepris & commencé par M. de Salo, le 5 Janvier 1665. Aussi M. Gallois fut-il associé à ce travail; mais par une trop févere critique il révolta les auteurs contre lui, & il fallut leur laisser le tems de se calmer. Il avoit publié son premier Journal le 30 Mars 1661, & il ne fit paroître le second qu'au commencement de l'année suivante. Comme M. de Salo avoit entiérement abandonné cet Ouvrage dès l'année précédente, M. Gallois en demeura seul chargé, & il remplit seul les fonctions de Journaliste jusqu'en 1674, qu'il quitta ce travail, qui fut alors continué par M. de la Roque.

M. Gallois avoit été reçu l'année précédente à l'Académie Françoise. En 1688 il avoit obtenu une place

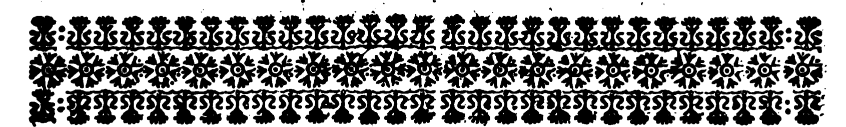
dans l'Académie des Sciences, presque encore naissante; & en 1699 il fut mis dans la classe des Géometres. La grande facilité qu'il avoit à écrire avec beaucoup de pureté, lui procura l'honneur d'être choisi pour mettre en ordre les mémoires de cette Académie, qui furent donnés au Public en 1693.

Le mérite de cet illustre Sçavant lui avoit concilié l'amitié & l'estime de M. Colbert, chez qui il demeura depuis 1673, jusqu'à la mort de ce Ministre, arrivée en 1683. Le Marquis de Segnelai, son fils, continua à M. Gallois la protection dont feu son pere l'avoit honoré. Il le fit nommer à une Chaire de Professeur en Grec au Collége Royal, & lui obtint une pension assignée sur les fonds de ce Collége, dont on lui confia l'inspection générale.

Ce qui met le sceau à la gloire de ce grand homme, c'est son généreux désintéressement, c'est la charité ardente qu'il a toujours eüe à l'égard des pauvres, en faveur desquels il se dépouilloit de tout ce qu'il possédoit. Il s'étoit démis de son Abbaye de saint Martin de Cores, à laquelle il avoit été nommé, & ne s'étoit réservé qu'une pension de six cens livres, encore ne la touchoit-il pas, il vouloit qu'elle fut distribuée aux pauvres du pays. S'il posséda la faveur du Ministre, jamais il ne la fit servir à ses propres intérêts; il ne l'employa que pour se rendre utile aux Gens de Lettres, qui se trouvoient peu accommodés des biens de la fortune.

Tel étoit l'homme célébre dont nous venons de faire l'éloge. Sa mort arriva le 7 Avril 1707, dans la soixante & quinziéme année de son âge.





FRANÇOIS DE MAUCROIX.

FRANÇOIS de Maucroix, Chanoine de l'Eglise Cathédrale de Rheims, célébre dans la République des Lettres pour le grand nombre d'excellentes traductions dont il a enrichi le Public, nâquit à Noyon le 7 Janvier 1619, de parens qui tenoient un rang considérable dans cette ville.

Après avoir fait avec succès ses études à Paris, destiné par ses parens au Barreau, il se fit recevoir Avocat, & plaida plusieurs causes avec de grands applaudissemens; mais qui ne furent point capables de l'attacher à une profession que sa seule complaisance pour sa famille lui avoit fait embrasser. Aussi ne fut-il pas long-tems sans s'en dégouter. Entraîné par le penchant qui le portoit à l'étude des Belles-Lettres, il en fit son occupation & ses délices. La Poësie surtout devint un de ses plus doux amusemens; & c'étoit-là aussi le genre d'écrire qui paroissoit le mieux s'accorder avec le caractere de son génie naturellement fin & délicat. Peut être suffiroit-il pour en juger de rapporter l'épigramme suivante, que M. de Maucroix adressa à un de ses amis, qui vouloit l'engager à se marier.

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;
Mais toutefois ne pressons rien.
Prendre femme est étrange chose,
Il faut y penser murement:
Gens sages, en qui je me fie,

M'ont dit que c'est fait prudemment,
Que d'y songer toute sa vie.

Il s'en tint en effet à cette regle de conduite, & se décida bientôt après pour l'état Ecclésiastique, où rien ne devoit troubler le plaisir qu'il goûtoit à converser avec les Muses. Un Canonicat de l'Eglise de Rheims qu'on lui résigna alors, presque dans le même tems, fixa son ambition, & jamais il n'aspira à une plus haute fortune.

Ce fut en vain que ses amis essayerent de le retenir à Paris, il se déroba à leurs empressemens, & se retira à Rheims, d'où il ne sortit plus que pour faire un voyage en Italie, où il fut envoyé par M. Fouquet Sur-Intendant des Finances.

La vie du nouveau Chanoine fut celle d'un homme qui ne connoît point de plaisir plus doux que celui qui est attaché à l'étude. Tout le loisir que lui laissoient les fonctions de son ministere, il le consacra à la composition des excellens ouvrages, dont il a depuis enrichi le Public.

Le premier qu'il fit paroître, sçavoir en 1671, fut une traduction des homélies ou sermons de saint Jean Chrysostome au peuple d'Antioche. » L'habile traduc- » teur, dit le Journal des Sçavans, n'a rien oublié » pour exprimer dignement les pensées du plus élo- » quent de tous les Peres, & pour lui prêter des » paroles dont la force & la beauté approchassent » de celles qui le firent autrefois admirer par un des » auditoires le plus délicat de l'univers. «

A cet ouvrage succéda en 1675, l'histoire du schisme d'Angleterre par Sanderus, mise en François, & deux ans après parurent les vies des Cardinaux Polus & Campege aussi traduites dans la même langue. Un écrivain Protestant dit dans la Préface de l'histoire de la réformation de l'Eglise Anglicane, que Sanderus a une double obligation à M. de Maucroix, premiérement

rement celle de l'avoir fort bien traduit, ensuite celle de n'avoir pas exposé au Public en langue vulgaire les fureurs & les emportemens de son Auteur.

Ce célébre Ecrivain nous a aussi donné la traduction des quatre harangues de Démosténes contre Philippe, de la quatriéme harangue de Cicéron contre Verrès, & des trois plus beaux dialogues de Platon. » L'Auteur, dit un judicieux Critique, y développe les » pensées & les raisonnemens de l'original avec une » force & une clarté merveilleuse, & il les exprime » d'une maniere qui fait entrer dans l'esprit les mêmes » notions, & il fait sentir les mêmes agrémens que » l'on sentoit autrefois dans la Grece, lorsqu'on y lisoit » dans leur langue originale les écrits de ces trois grands » hommes. «

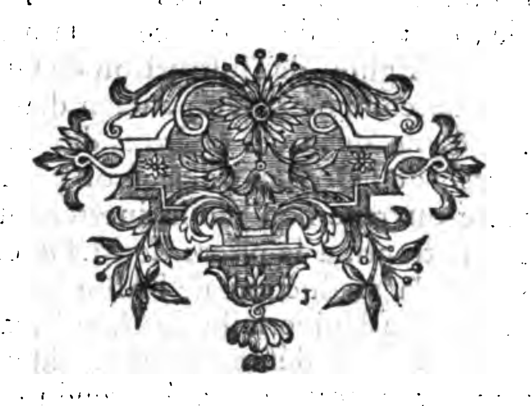
La même pureté, la même élégance de style, & surtout la même fidélité à rendre dans toute leur force les pensées des originaux, que le même Auteur a mis en François, se font sentir dans les traductions qu'il nous a données des homélies d'Asterius, Evêque d'Amasée, du traité de Lactance de la mort des persécuteurs de l'Eglise, de l'instruction de Quintilien sur la maniere de composer, d'un ancien dialogue sur les Orateurs, & de quelques endroits des Verrines, des Catilinaires, de l'Oraison de Cicéron pour Marcellus.

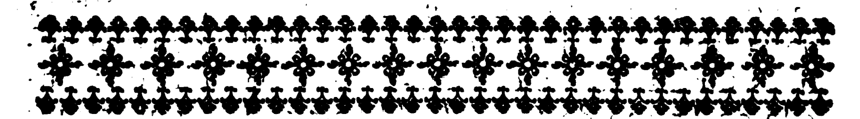
Un autre ouvrage non moins intéressant que M. de Maucroix entreprit à la priere de M. l'Archevêque de Rheims, fut la traduction de l'Abbrégé chronologique de l'Histoire Universelle du Pere Petau ; ouvrage qui ne laisse rien à désirer pour la fidélité & pour l'éxactitude avec laquelle il a été rendu en François.

Nous avons dit que l'homme célébre dont nous faisons l'éloge, fit dès ses plus tendres années ses délices de la Poësie, & c'est aussi dans les piéces de vers qu'il nous a laissées, & qui ont été insérées en divers recueils que la beauté & la délicatesse de son génie se font le plus sentir. On y trouve les mêmes charmes de

cette naïveté aimable, qui caractérise les ouvrages de son illustre ami, le célébre M. de la Fontaine. C'étoit dans les mœurs de ces deux grands hommes même droiture, même simplicité, même candeur, même généreux penchant à obliger. Cette derniere qualité surtout, fut la vertu distinctive de l'homme illustre dont nous parlons. Quoique la fortune dont il jouissoit ne fût rien moins que brillante, telle qu'elle étoit il se fit toujours un plaisir de la partager avec ceux de ses amis dont les besoins pouvoient lui être connus.

Ce célébre Ecrivain non moins recommandable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit, mourut à Rheims le 9 Avril 1708, dans la quatre-vingt-dixiéme année de son âge. Le pere Bouhours disoit en parlant de M. de Maucroix, *que sans être de l'Académie, il avoit tout le mérite d'un excellent Académicien.*





NICOLAS AMELOT DE LA HOUSSAYE.

LA vie de l'Ecrivain célébre dont nous allons parler, nous offre peu d'anecdotes intéressantes; tout ce que nous en sçavons, c'est qu'il fut fort mal partagé des biens de la fortune, & que malgré son infatigable application au travail, il n'auroit pû se dérober à une indigence extrême, si sa triste situation n'avoit intéressé en sa faveur la compassion d'un vertueux Ecclésiastique, non moins distingué par son amour pour les Lettres que par l'éclat d'une naissance illustre. Une autre anecdote que nous apprennent nos mémoires, c'est que M. Amelot remplit pendant quelque tems les fonctions de Sécrétaire auprès de M. le Président de saint André, nommé à l'Ambassade de Venise, qu'il demeura quelques années dans cette ville où il fit une étude particuliere de la politique, & où il acquit une grande connoissance des langues Italienne & Espagnole, ce qui le mit en état d'entreprendre la plupart des excellentes traductions dont il a depuis enrichi le Public.

Ce laborieux Ecrivain mourut à Paris le 8 Décembre 1708, dans sa soixante & treizième année, étant né à Orléans au mois de Février de l'année 1634, il fut enterré dans le Cimetiere de saint Gervais. Ce qui fait le plus grand prix de ses ouvrages politiques, c'est la solidité des raisonnemens, la justesse des réflexions jointe à une exactitude, qui se fait presque par tout sentir.

Les ouvrages de cet Auteur sont une relation du Conclave pour l'élection de Clément X; une Histoire du gouvernement de Venise, un supplément au mê-

me ouvrage avec l'Hiſtoire des Uſcoques, un examen de la liberté originaire de Veniſe; des Diſcours politiques ſur Tacite; une traduction de l'Hiſtoire du Concile de Trente de *Frapaolo*, l'homme de Cour traduit de l'Eſpagnol de Baltazar Gracian avec des notes; le Prince de Nicolas Machiavel, traduit de l'Italien avec des remarques; une traduction du Traité des Bénéfices de *Frapaolo*; la Morale de Tacite extraite de ſes annales & hiſtoires; Tacite avec des notes politiques & hiſtoriques; des Homélies théologiques & morales traduites de l'Eſpagnol; les Préliminaires faits entre les Rois de France & tous les Princes de l'Europe depuis le regne de Charles VII; les Lettres du Cardinal d'Oſſat avec des notes hiſtoriques & politiques; Réflexions, ſentences & maximes morales, *de M. de la Rochefoucaut*, miſes en nouvel ordre, avec des notes politiques & hiſtoriques; des Mémoires hiſtoriques, politiques, critiques & litteraires; une nouvelle édition des Mémoires de M. de la Rochefoucaut avec des notes.





JEAN FRANÇOIS FOY VAILLANT, *le fils.*

JEAN-FRANÇOIS FOY VAILLANT, fils de Jean Foy Vaillant, l'un des plus célébres Antiquaires de son siécle, nâquit à Rome où son pere étoit employé par ordre du Roi à la recherche des monumens antiques, le 17 Février 1665. Il n'avoit encore que quatre ans lorsque sa mere l'emmena en France, & le conduisit à Beauvais où presque tous ses parens du côté paternel faisoient leur résidence ordinaire. A l'âge de douze ans il fut envoyé à Paris pour y commencer ses études. Il fit ses humanités & sa philosophie chez les Jésuites, & en recommença un second cours au College de Beauvais, parce que pour être reçu Maître-ès-Arts, il falloit qu'il eût fait sa Philosophie dans quelque College de l'Université.

Son pere commença alors à l'initier dans la connoissance des Médailles, en l'admettant pour spectateur du nouveau travail, dont il étoit chargé, qui étoit de mettre en ordre les Médailles du cabinet du Roi, & d'en faire le catalogue. Ce spectacle accompagné de toutes les leçons qui pouvoient le rendre utile & intéressant, donna au jeune Vaillant du goût pour cette sorte d'étude. Ce goût augmenta encore dans le voyage que son pere lui fit faire avec lui en Angleterre, où le Roi lui avoit ordonné de se rendre pour y acheter des Médailles qui étoient entre les mains de quelques curieux. Parmi les précieux monumens que M. Vaillant, le pere, apporta de cette isle, il se trouva un Pescennius Niger, qui seul en ce genre vaut un Cabinet entier.

Le fils à son retour commença son cours de Médecine, & fut reçu Docteur Régent de la Faculté de Paris en 1691, n'étant âgé que de vingt-cinq ans. Il avoit composé, lorsqu'il étoit encore sur les Bancs, une dissertation sur la nature & l'usage du Caffé; mais l'ayant communiqué à M. Pechantré, son ami, connu par quelques piéces de Théâtre, cet ouvrage s'égara entre ses mains; & comme ce Poëte étoit un joueur de profession, M. Vaillant se consola en disant, que puisque son ami avoit acquis le droit de tout perdre, il auroit bien dû prévoir que le manuscrit qu'il lui avoit confié ne seroit pas épargné.

M. Vaillant se fit en peu de tems un grand nom dans sa profession; cependant quelqu'occupé qu'il fût; sa passion pour la belle Antiquité lui faisoit trouver bien des momens pour la contenter. Les sçavantes dissertations qu'il lut de tems en tems à l'Académie, lorsqu'il y eût été reçu, firent connoître les grands progrès qu'il avoit faits dans cette science.

A la premiere Assemblée publique tenue après sa réception, sçavoir le 17 Novembre 1702, il fit part à l'Académie d'un Mémoire curieux sur une Médaille d'Achæus, dont on trouve un long extrait dans les Mémoires de Trevoux du mois de Janvier 1703. Cet Achæus, Prince Syrien, avoit acquis de si bonne heure le titre de grand Capitaine, qu'il le jugea à la fleur de son âge un titre inutile, s'il ne le conduisoit à la souveraine puissance. Il se fit donc proclamer Roi dans les provinces dont le grand Antiochus lui avoit confié le gouvernement; & il paroissoit déja affermi sur le trône par des alliances & des conquêtes importantes, lorsqu'il périt par la trahison d'un certain Bolis, Crétois. Antiochus s'étant ligué avec Abale, Roi de Permague, vint assiéger la ville de Sardes où Achæus s'étoit retiré; la ville ayant été prise après un siége de deux ans, Achæus vint se renfermer dans la forteresse. Le traître Bolis en qui il avoit mis toute sa confiance,

le livra à Antiochus, lequel fit attacher son corps à un gibet après lui avoir fait couper les extrémités de tous les membres, & ensuite la tête qui fut cousue dans la peau d'un asne.

Une autre dissertation non moins curieuse est celle que M. Vaillant donna quelque tems après sur le revers d'une Médaille de Septime Severe, où étoit représentée la premiere victoire que cet Empereur remporta sur Pescennius Niger. Le lieu du combat désigné par le cours des fleuves, les trophées élevés sur le champ de bataille, les chefs captifs, les statues érigées en l'honneur du vainqueur. M. Vaillant éclaircit & développe tout ce que ce monument antique offroit de plus curieux & de plus intéressant.

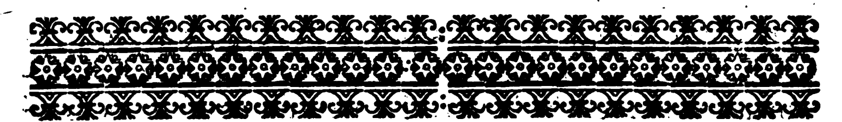
Il travailloit à un Traité sur les voeux des Anciens, lorsque la mort lui enleva M. son pere. Ce grand homme avoit entrepris de donner l'explication de certains mots abbrégés ou lettres initiales, qui se trouvent à l'Exergue de presque toutes les Médailles d'or du bas Empire, au moins depuis les enfans du grand Constantin jusqu'à Léon l'Isaurien.

Cet ouvrage qui ne demandoit pas moins de sagacité que d'érudition fut continué & achevé par M. Vaillant le fils.

Le dernier ouvrage par où ce sçavant homme finit sa carriere littéraire fut une curieuse dissertation sur les Dieux Cabires; on trouve dans cet écrit un détail très-éxact sur tout ce qui regarde l'origine de ces Divinités, leur nombre & leur dénomination, les choses auxquelles elles présidoient; leurs temples les plus célébres, & les cérémonies particulieres de leur culte.

Ce célébre Antiquaire ne survécut à son pere que de deux ans; épuisé par une fiévre tierce qui le consumoit depuis long tems, il mourut le 17 Novembre 1709, dans la quarante-troisiéme année de son âge. Sa probité, sa candeur, sa franchise, son désintéressement, la bonté de son cœur lui firent des amis de

tous ceux avec qui il fut en quelque commerce ; il eut si peu d'ambition, que si après la mort de son pere il rechercha quelques emplois, ce fut avec si peu d'empressement, qu'il parut moins les vouloir obtenir qu'éviter le reproche de les avoir méprisés.



MARC ANTOINE OUDINET.

MARC-ANTOINE OUDINET issu d'une famille originaire de Cambray, & qui pendant plusieurs siécles avoit fait profession des armes, nâquit à Rheims en 1643. Nicolas Oudinet son pere, dégouté du service, y avoit renoncé, & étoit venu s'établir en Champagne où il se maria.

Le jeune Oudinet fit ses premieres études au Collége des Jésuites, & se fit admirer par la vivacité de son esprit ; mais plus encore par la facilité & l'étendue d'une mémoire si prodigieuse, qu'étant en Rhétorique, son Régent l'ayant chargé d'apprendre un livre de l'Eneïde, il apprit l'Eneïde entiere dans une semaine ; & pour ôter tout lieu d'en douter, il proposa de tirer au sort le livre que l'on vouloit qu'il récitât, & il le récita en effet sans hésiter.

Sa Rhétorique finie, il vint faire son cours de Philosophie & de Droit à Paris, où il se fit recevoir Avocat après cinq ou six années d'étude. De retour en sa province, il se fit en peu de tems par son éloquence un si grand nom dans le Barreau, que toutes les affaires de quelque importance lui étoient confiées. Surchargé d'occupations il prit le parti de se borner à un petit nombre de causes, & il se fit une loi de ne défendre que celles qui lui paroissoient les plus justes. Par-là il se procura le loisir qui lui étoit nécessaire pour se perfectionner

tionner dans l'étude des Loix ; il s'y rendit si habile qu'il fut jugé digne de remplir une chaire de Professeur en Droit dans l'Université de Rheims.

Nous avons déja dit que M. Rainssant, & M. Oudinet son parent, étoient devenus Médaillistes en même tems, & par le même hazard; le premier, commis à la garde des Médailles du cabinet du Roi, invita M. Oudinet à venir partager le travail dont il se trouvoit surchargé ; celui-ci à qui sa profession d'Avocat n'avoit pas fait négliger l'étude de la belle Antiquité, se rendit avec empressement aux invitations de son parent, & mérita quelques années après de lui succéder dans l'emploi qu'il avoit partagé avec lui.

C'est aux soins & à la sagacité de ce sçavant homme, que l'on doit l'ordre & l'arrangement que l'on admire dans le précieux cabinet des Médailles de Sa Majesté, & les découvertes importantes qui ont été faites dans ce riche trésor. Une augmentation de cinq cens écus de pension, fut la récompense d'un si grand travail ; & un jour que Sa Majesté faisoit voir elle-même son Cabinet au feu Roi d'Angleterre Jacques II, ce Prince lui ayant demandé, si l'emploi de M. Oudinet n'étoit pas une Charge considérable dans sa maison ; le Roi lui répondit que ce n'étoit pas une Charge ; mais qu'en voyant M. Oudinet on jugeoit bien que ce n'étoit qu'une place qui ne se donnoit qu'au mérite.

M. Oudinet mourut subitement d'une attaque d'apoplexie le 12 Janvier 1712, dans la soixante-huitiéme année de son âge. Deux ans auparavant il avoit eu une pareille attaque, & depuis ce tems-là il s'étoit préparé à la mort avec autant de soin que si chaque jour de sa vie en eût du être le dernier.

Il avoit été reçû à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres en 1701. Lors du renouvellement de cette Compagnie il lui dédia une dissertation sur les trois Médailles d'Hermontis, de Mendez & de Jotapé. On a encore de ce sçavant Antiquaire quelques autres

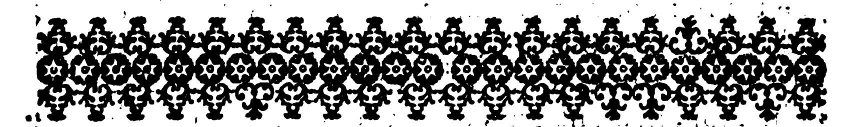
dissertations dont voici l'analyse telle qu'elle se trouve dans son éloge par M. de Boze.

» La premiere roule sur l'origine du nom de *Médaille*, » chose assez bizarre qu'entre tant d'Auteurs, qui ont » écrit sur les Médailles aucun ne se soit avisé de trai- » ter à fonds cette question préliminaire, & qu'un nom » généralement reçu dans tous les endroits du monde, » où la curiosité de ces monumens a été portée, soit » si peu connu dans son origine. Après l'avoir cherché » avec art chez les Hébreux, chez les Grecs & les La- » tins, chez les Arabes, chez les Espagnols & les Ita- » liens, il la découvre naturellement dans la confor- » mité de ces deux mots, *métal* & *médaille*, & il la for- » tifie par les exemples si fréquens du changement de » D en T, & de T en D dans toutes les langues.

» Une seconde dissertation de M. Oudinet regarde » les Médailles d'Athenes & de Lacédemone, Répu- » bliques fameuses qui se sont disputé l'empire de la » Grece jusqu'à ce qu'elles ayent passé l'une & l'autre » sous celui des Romains. Ses premieres réflexions » tombent sur le culte des deux peuples. Minerve si » réverée dans l'Attique est toujours représentée sur » les Médailles d'Athenes ; Castor & Pollux paroissent » sur tous les revers de celles de Lacédemone. Jupiter » est quelque fois associé à Minerve dans les monnoyes » des Athéniens. Hercule se trouve aussi quelquefois » joint aux Dioscures dans celles de la Laconie. M. » Oudinet remarque ensuite que nous avons quantité » de Médailles d'Athenes en argent ; & que les Lacé- » démoniens fideles observateurs des loix de Licurgue, » ne nous en ont laissé qu'en bronze. Que les premiers » devenus sujets de Rome, ont porté le joug avec » fierté, & n'ont jamais frappé de monnoies au coin » des Empereurs, au lieu que les autres plus flateurs » & plus sensibles aux bontés de leurs nouveaux Maî- » tres, n'ont pas hésité à leur donner cette marque » publique de leur soumission ou de leur reconnois- » sance.

» Enfin nous avons dans un Ouvrage de M. Oudinet » des observations singulieres sur deux grandes & » belles agathes, qui avant que de passer au Cabinet » du Roi, avoient été conservées pendant près de sept » cens ans dans une Eglise célébre, comme de très-» anciens monumens de notre Religion. La premiere » qui représente Jupiter & Minerve aux deux côtés » d'un olivier avec une chouette, un serpent & quel-» ques autres animaux en bas dans une espece d'exer-» gue, passoit pour la description du Paradis Terrestre, » & l'histoire du péché d'Adam. L'attitude & le petit » manteau de Jupiter, le casque & la robe à longs plis » de Minerve, rien n'avoit pû désiller les yeux dans » un tems où l'on s'approprioit sans examen les mo-» numens du Paganisme, surtout quand ils étoient de » quelque prix. Une pieuse ignorance avoit achevé de » consacrer celui-ci, en écrivant sur le biseau de la » pierre ce verset du troisiéme Chapitre de la Genèse: » *La femme considéra que le fruit de cet arbre étoit bon à* » *manger, qu'il étoit beau & agréable à la vûe.*

» L'autre agathe qui, suivant l'opinion commune, » représentoit saint Jean l'Evangéliste enlevé par un » aigle, & couronné par un Ange, est un monument » de l'Apothéose de Germanicus, que l'on nomme la » Victoire. Il tient de la main droite un bâton augu-» ral que le peuple prenoit pour une crosse, & de la » gauche il soutient une corne d'abondance, que l'on » disoit être un symbole de l'Evangile prêt à se ré-» pandre sur toute la terre. «



JACQUES DE TOURREIL.

JACQUES DE TOURREIL, fils de Jacques de Tourreil, Procureur-Général du Parlement de Toulouse, nâquit dans cette ville le 18 Novembre 1656. Un talent particulier pour l'éloquence se fit remarquer dans lui dès les premieres années de ses études. Lui arrivoit-il d'avoir quelque sujet de se plaindre de ses camarades ou de ses maîtres, sa jeune plume étoit ordinairement l'instrument de ses vengeances. Il composoit contre ceux qui l'avoient offensé des especes de déclamations souvent assez vives & assez ingénieuses pour n'être pas regardées comme l'ouvrage d'un écolier. Son exemple fut suivi de quelques-uns de ses compagnons d'étude, & l'émulation forma entre eux une petite Académie, où l'on ne travailloit que sur les sujets qui étoient proposés; M. Parisot célébre Avocat, se fit un plaisir de présider aux assemblées de ces jeunes Orateurs, pour juger de leurs débats litteraires, & fut comme le Chancelier de leur nouvelle Académie.

Le jeune de Tourreil, plein de feu & de courage, fut à peine sorti du College, qu'il sollicita vivement ses parens pour qu'ils lui permissent d'aller à l'armée; » & on ne put le retenir, dit M. de Boze, dans l'éloge » de cet illustre Académicien, qu'en lui proposant » l'exemple de ces Romains fameux, qui avoient long- » tems brillé dans le Barreau avant que de paroître à » la tête des légions. Charmé d'entrer dans un para- » lelle si flateur, il se contenta de se faire appeller M. » le Chevalier de Tourreil, & demanda à venir à Paris » pour se perfectionner dans l'étude du Droit & des » Belles-Lettres. «

M. de Fieubet, Conseiller d'Etat, son oncle maternel, fut charmé de le recevoir chez lui, & se fit un plaisir de le produire dans le monde ; M. de Tourreil s'y fit bien-tôt connoître par la beauté de son génie & par ses rares talens ; il n'avoit encore que dix-huit ans, qu'il publia en vers Latins une élégante description de la maison de M. de Fieubet, son parent ; mais c'étoit dans l'éloquence qu'il devoit se faire le plus grand nom. Jeune encore il remporta en 1681, & en 1683, le prix proposé par l'Académie Françoise.

La parfaite connoissance qu'il avoit de la langue Grecque, l'engagea à entreprendre la traduction de quelques harangues de Démosthenes ; & ce fut-là un genre d'écrire dans lequel il excella dans la suite. La version qu'il publia en 1691, de la premiere Philippique, de la premiere, de la deuxieme, & de la troisiéme ~~Clinticnne~~+, & du discours sur la paix, lui fit une si grande réputation que M. le Chancelier de Pontchartrain, alors Contrôleur Général, s'empressa de l'attirer chez lui, dans la persuasion que le commerce d'un homme si habile ne pouvoit manquer d'être infiniment utile au jeune Comte de Pontchartrain, que l'on venoit de tirer du College. + Olyntienne

M. de Tourreil fut reçu la même année à l'Académie des Inscriptions, & il obtint l'année suivante une place dans l'Académie Françoise.

» En remportant par deux fois le prix de l'éloquence » au jugement de l'Académie même, lui dit M. Charpentier dans la réponse qu'il fit au discours que le » nouvel Académicien prononça le jour de sa réception, vous vous en êtes ouvert les portes par » la douce violence que le mérite fait à l'honneur. » Votre version Françoise de quelques-unes des plus » belles harangues de Demosthene, où vous soutenez » si bien ce style nerveux & cette force de raisonnement, qui s'y sont toujours fait admirer, a brigué » nos voix pour vous dans cette occasion, & ce sont-

» là les brigues où Louis le Grand ne trouvera jamais » rien à redire ; eh ! que ne doit-on pas attendre à » l'avenir, de votre érudition & de l'âge florissant où » vous êtes. «

Quand l'Académie présenta au Roi son Dictionnaire, M. de Tourreil, Directeur alors de cette illustre Compagnie, fit vingt-huit complimens différens, tous dignes du corps célébre au nom duquel il avoit l'honneur de parler.

Deux ans après que M. de Tourreil eût été reçu à l'Académie, il publia sous le titre d'essais de Jurisprudence, un petit nombre de questions de Droit, décidées sur des principes incontestables de la loi naturelle, ou sur l'autorité des plus habiles Jurisconsultes. Si cet ouvrage que M. de Tourreil avoit composé pour l'instruction de M. le Comte de Pontchartrain, mérita d'être estimé pour l'excellence des matieres qui y étoient traitées avec beaucoup de solidité ; on en condamna le style qui étoit en effet trop enjoué ; aussi suivit-il le conseil de ses amis, qui lui persuaderent de réfondre ses essais, en les faisant paroître sous une forme qui répondît à la gravité des sujets qu'il avoit à traiter.

Il fit la même chose à l'égard de sa traduction de quelques harangues de Demosthene, qui fut critiquée comme étant trop ornée, trop fleurie, & trop pompeuse. M. de Tourreil qui ne pouvoit disconvenir de la justesse de cette censure, donna tous ses soins à corriger les cinq harangues qu'il avoit publiées en 1691, & y ajouta la traduction des trois dernieres Philippiques, & des harangues sur la Chersonèse & sur la lettre de Philippe. Cette seconde édition qui parut en 1701, fut accompagnée d'une sçavante Préface où M. de Tourreil retrace le plan de l'ancienne Grece, donne le plan de son histoire & la vie de Demosthene. Il se préparoit à donner une troisiéme édition de ces mêmes ouvrages, augmentée de la harangue d'Eschine contre

Ctesiphon, lorsqu'il mourut le 11 Octobre 1714, âgé de cinquante-huit ans. Trois ou quatre ans auparavant, il avoit donné une traduction paraphrasée d'un écrit Italien de l'Abbé Fatinelli, que M. de Tourreil donna sous le titre de réflexions sur les cultes & les superstitions Chinoises. On dit que piqué contre les Jésuites pour un extrait malin que les Journalistes de Trevoux avoient fait de sa réponse au discours que M. de Rohan avoit prononcé le jour de sa réception à l'Académie Françoise; il avoit prêté sa plume à Messieurs des missions étrangeres pour la composition des Mémoires sur les affaires de la Chine.

Divers éloges consacrés à la mémoire de cet illustre Sçavant, se trouvent à la tête de ses œuvres publiées en 1721, par M. l'Abbé Massieu. M. de la Mothe lui avoit adressé une Ode qui finit par les deux strophes suivantes.

Tourreil, c'est ainsi qu'au Tenare,
De ses airs, le divin Pindare
Charmoit Proserpine & les morts;
Mais non tu connois trop sa lyre,
Non tout ce que tu viens de lire,
N'est que l'ombre de ses accords.

O! que n'ai-je ce goût sublime,
Ce génie ardent qui t'anime,
Ce choix qui brille en tes écrits,
J'aurois dans une Ode immortelle,
Si bien imité mon modelle,
Que tes yeux s'y seroient mépris.

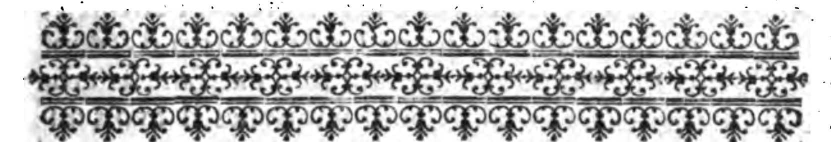
M. de Tourreil a été un de ceux qui ont le plus contri-

bué au recueil des Médailles sur les principaux événemens du régne de Louis XIV, donné en 1702. Ce travail lui valut une augmentation considérable de sa pension, & trois ans après il obtint le titre de pensionnaire vétéran.

M. de Boze dans l'éloge qu'il a fait de M. de Tourreil, dit, » Qu'il pensoit & aimoit à s'exprimer d'une » façon peu commune, & qu'il y réussissoit, qu'il amenoit si finement une pensée, qu'il sauvoit si adroitement une expression, qu'il venoit à bout de faire » passer avec grace les idées les plus singulieres, & les » plus hardies métaphores. Les saillies, la promptitude » & la force des reparties ne lui donnoient pas seulement quelque supériorité ; elles alloient jusqu'à le » rendre redoutable dans les conversations. Zelé partisan de la vérité, il la recherchoit avec obstination dans les choses les plus indifférentes. Il vouloit » blâmer impitoyablement ce qui lui paroissoit blamable, & louer, même en public, & malgré les plus » séveres défenses, ceux qui méritoient ses éloges. Aussi » pour excuser auprès de lui un défaut, & pour le réparer en quelque sorte, il suffisoit presque de l'avouer.



ANTOINE



ANTOINE GALLAND.

ANTOINE GALLAND, né à Rollo, petit Bourg de Picardie, en 1648, perdit son pere à l'âge de quatre ans. Sa mere chargée d'une nombreuse famille, & qui se trouvoit malheureusement réduite à vivre du travail de ses mains, obtint par ses intercessions auprès du Principal du Collége de Noyon, & d'un Chanoine de la Cathédrale, qu'ils feroient ensemble les frais de l'éducation de son jeune fils.

Le jeune Galland fut donc envoyé à Noyon pour y continuer ses premieres études; une grande vivacité d'esprit, une mémoire prodigieuse, une application assidue à tous ses devoirs, le rendirent cher à ses Protecteurs; mais il ne profitât pas long-tems de leurs libéralités; il n'avoit encore que treize à quatorze ans lorsqu'il eut le malheur de les perdre: destitué de tout secours pour poursuivre ses études, il se vit obligé de revenir chez sa mere; il avoit fait à la vérité une ample provision de Grec, de Latin, & même d'Hebreu; mais c'étoit là des richesses dont sa mere ne connoissoit gueres le prix, & il n'étoit pas lui-même en état d'en faire alors un grand usage. Il fallut donc qu'il se déterminât à apprendre un métier; mais il s'en dégoûta bientôt; au bout d'un an d'apprentissage il prit le parti de venir à Paris, où il n'avoit pour toute connoissance qu'une vieille parente qui y étoit domestique, & un bon Ecclésiastique qu'il avoit vû quelquefois chez son Chanoine de Noyon.

Son bonheur voulut qu'il réussit au-delà de ses espérances; le sous-Principal du Collége du Plessis à qui on le recommanda, se chargea de lui faire continuer ses

études, & le plaça ensuite chez le célébre M. Petitpied, Docteur de Sorbonne. Le jeune Galland plein d'ardeur pour le travail, s'appliqua avec un soin extrême à l'étude des Langues Orientales, pour lesquelles il avoit autant de penchant que de disposition.

De la maison de M. Petitpied il passa au Collége Mazarin, où un Professeur nommé Gandouin avoit entrepris d'apprendre en fort peu de tems la Langue Latine à quelques enfans de condition qui n'étoient âgés que de trois ou quatre ans; pour cet effet l'on ne devoit placer auprès d'eux que des gens qui leur parlassent toujours latin; M. Galland fut associé à ce travail, mais il n'en vit pas le succès; ayant été destiné peu de tems après à accompagner M. de Nointel, qui avoit été nommé à l'Ambassade de Constantinople; la merveilleuse facilité qu'il avoit à apprendre toutes sortes de Langues, lui eût bientôt rendu familier le Grec Vulgate par le fréquent commerce qu'il eut avec plusieurs Prélats, qui dépossedés par les Turcs avoient trouvé un asyle dans l'Hôtel de l'Ambassadeur de France. M. Galland tira encore d'eux des attestations en forme sur leur créance touchant l'Eucharistie, ce qui faisoit alors un grand sujet de dispute entre Messieurs Arnaud & Nicole, & le Ministre Claude; cette illustre sçavant poussa encore plus loin ses recherches. M. de Nointel s'étant déterminé à visiter les Echelles du Levant, & tous les endroits les plus considérables de la Terre-Sainte, M. Galland qu'il emmena avec lui fit pendant le cours de ce voyage une abondante récolte des plus rares antiquités; c'étoient des Inscriptions singulieres qu'il copioit, des Monumens de toutes sortes qu'il dessinoit, & que souvent même il enlevoit lorsqu'ils pouvoient se transporter aisément; tels sont les marbres précieux dont le Pere de Montfaucon a publié quelques fragmens dans sa *Palæographie*.

Etant revenu à Paris en 1675, il y lia une amitié étroite avec Messieurs Vaillant, Carcavy & Giraud, cé-

lébres Antiquaires, qui n'eurent pas beaucoup de peine à le déterminer de repasser dans le Levant, pour y continuer ses recherches : le fruit de ce second voyage fut un grand nombre de rares médailles qui furent destinées à enrichir le Cabinet du Roi.

En 1679 la Compagnie des Indes Orientales ayant résolu de faire chercher dans le Levant ce qu'il y avoit de plus prétieux monumens pour les offrir à M. Colbert ; M. Galland destiné à ces recherches voyagea pendant dix-huit mois aux dépens de cette Compagnie ; mais comme elle changea alors, M. Colbert continua d'employer notre habile Médailliste, & après la mort de ce Ministre, M. le Marquis de Louvois voulut qu'il fit de nouvelles courses dans le Levant, & pour que ses recherches eussent plus de succès, il lui obtint le titre d'Antiquaire du Roi.

Après plusieurs années d'absence, M. Galland revint en France chargé des plus riches dépouilles du Levant, & ce qu'il estimoit peut-être encore plus, c'étoit la grande connoissance qu'il avoit acquise du Turc, de l'Arabe & du Persan, qu'il parloit avec autant de facilité que sa langue naturelle.

En arrivant à Paris il fut associé au travail de M. Thevenot, Garde de la Bibliotheque du Roi ; & après la mort de ce fameux Voyageur arrivée en 1695, M. Galland travailla conjointement avec M. Herbelot à l'édition de la Bibliotheque Orientale. Ce sçavant étant mort pendant le cours de l'impression, M. Galland continua cet excellent ouvrage, & le fit paroître tel que nous l'avons.

Il eut aussi beaucoup de part au *Menagiana*, dont le premier volume parut en 1693, & le second en 1694, & l'on croit que c'est lui qui a fourni tous les matériaux du premier volume. De sa plume étoient déja sorties une Relation de la mort du Sultan Osman, & du couronnement du Sultan Mustapha, traduite du Turc, & un Recueil de maximes & de bons mots des ouvrages

Orientaux ; ce Livre est divisé en deux parties ; la premiere contient les paroles remarquables des Orientaux, qui font voir la vivacité de leur esprit, & la droiture de leurs sentimens ; & la seconde leurs maximes qui montrent les regles qu'ils suivoient dans leur conduite.

Après la mort de M. d'Herbelot, M. Bignon, Premier Président au Grand Conseil, prit chez lui M. Galland ; cet illustre Magistrat étant mort l'année suivante, M. Foucault, Conseiller d'Etat, & Intendant en Basse Normandie, empressé d'avoir auprès de lui un sçavant du mérite de M. ~~Vaillant~~ [+Galland], l'attira à Caën, & l'y retint jusqu'en 1706.

Son séjour en cette Ville n'empêcha pas que son mérite ne lui obtint une place à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres lors du renouvellement de cette Compagnie. Ce fut alors qu'il commença son grand Dictionnaire Numismatique, qui contient l'explication des noms, des dignités, des titres d'honneur, & généralement de tous les termes singuliers qu'on trouve sur les médailles antiques Grecques & Romaines. Il composa aussi à Caën divers petits ouvrages, comme son Traité de l'origine & du progrès du Caffé, traduit de l'Arabe, des Lettres touchant l'Histoire des quatre Gordiens prouvée par les médailles, d'autres Lettres sur quatre médailles antiques publiées par le R. P. Chamillart, des Observations sur les explications de quelques médailles de Tetricus le pere, & d'autres tirées du Cabinet de M. de Ballonfeaux ; les mille & une Nuits, contes Arabes, une Lettre sur deux médailles de Gratien, une autre Lettre contenant la découverte d'une médaille antique du Tyran Amandus, une Dissertation à l'occasion de la Lettre latine de M. Morel sur les médailles Consulaires, la Description de quelques autres médailles curieuses, & des Observations sur une médaille Grecque de Caracalla. La plupart de ces pieces ont été inserées dans les Journaux de Trevoux.

M. Galland étant revenu à Paris en 1706, y remplit avec distinction les fonctions d'Académicien; outre qu'il fut toujours jusqu'à sa mort très-assidu aux assemblées de l'Académie; presque toutes les fois qu'il y paroissoit, il avoit à lui faire part de quelque sçavante découverte. On a de lui dans les Mémoires de cette Compagnie, l'Histoire de la Trompette & de ses usages chez les Anciens, un Discours sur quelques anciens Poëtes, & sur quelques Romans connus, l'explication d'une médaille singuliere d'Helêne, d'une médaille Grecque de Neron, d'une médaille d'Auguste, & d'une médaille Grecque de Marc-Antoine & d'Octavie.

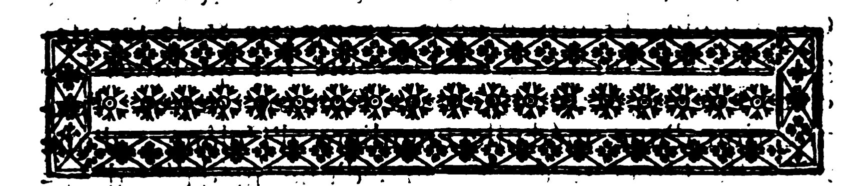
Les ouvrages manuscrits de ce sçavant homme sont, une Relation de ses voyages, une Description particuliere de la Ville de Constantinople, des Additions à la Bibliotheque Orientale de M. d'Herbelot; un Catalogue raisonné des Historiens Turcs, Arabes & Persans, une Histoire générale des Empereurs Turcs, une Traduction de l'Alcoran, avec des Remarques historiques, critiques, & des Notes Grammaticales sur le texte, & une suite de la Traduction des mille & une Nuits.

Cet illustre Ecrivain mourut le 17 Février 1715, dans la soixante-neuviéme année de son âge. Il a laissé ses manuscrits Orientaux à la Bibliotheque du Roi, son Dictionnaire Numismatique à l'Académie, & sa Traduction de l'Alcoran à M. Bignon son généreux Protecteur, qui avant sa mort lui avoit fait une pension viagere.

» Simple dans ses mœurs & dans ses manieres comme dans ses ouvrages, il auroit, dit M. de Boze, » enseigné toute sa vie à des enfans les premiers Elemens de la Grammaire, avec le même plaisir qu'il a » eu à exercer son érudition sur différentes matieres.

» Homme vrai jusques dans les moindres choses; sa » droiture & sa probité alloient au point, que rendant

» compte à ses Associés de sa dépense dans le Levant ; » il leur comptoit seulement un sol ou deux, quelquefois rien du tout pour des journées, qui par des conjonctures favorables, ou même par des abstinences involontaires, ne lui avoient pas coûté davantage.



JEAN MARIE DE TILLADET.

JEAN-MARIE DE LA MARQUE DE TILLADET, naquit au Château de Tilladet en Armagnac, vers l'an 1650 ou 1651 ; il étoit fils de François de la Marque, d'une des plus anciennes & des plus illustres familles du Bearn, & d'Angelique Riviere, qui étoit de l'illustre famille de Ribeyra, dont une branche tient un rang distingué en Espagne.

Le jeune M. de Tilladet reçut une éducation conforme à l'éclat de sa naissance ; après avoir fait ses Humanités & un Cours de Philosophie à Auch, ses parens l'envoyerent à l'Académie de Toulouse pour y faire ses exercices, & il passa de-là au Service ; il ne fit que deux Campagnes, l'une dans l'arriere-Ban, & l'autre à la tête d'une Compagnie de Cavalerie.

La conclusion de la Paix de Nimegue ayant laissé à ce jeune guerrier la liberté de retourner en sa Province, il en profita pour venir remettre un peu d'ordre dans ses affaires domestiques ; mais il les trouva dans un si affreux dérangement, que n'ayant pas assez de bien pour continuer le Service, il prit le parti d'y renoncer, & forma même le dessein de passer ses jours dans la retraite.

Il se détermina donc à vendre la Terre de Tilladet,

l'unique bien qui lui restoit, encore cette Terre se trouvoit-elle considérablement engagée, & de l'argent que lui produisit cette vente, & qu'il plaça à fond perdu, il se fit une rente viagere qui devoit le suivre par tout; ses affaires étant ainsi réglées, il vint à Paris, où il étoit résolu de se fixer. Peu de tems après y être arrivé, il entra dans la Congrégation des Peres de l'Oratoire, où il prit les Ordres Sacrés; il lui en coûta peu de reprendre le cours de ses études; il s'y livra tout entier, & ce fut avec tant de succès, qu'après quelques années d'application, ses Supérieurs le jugerent capable d'enseigner successivement la Philosophie & la Théologie, ce qu'il a fait pendant près de quinze années. Un exercice si fatiguant ayant considérablement affoibli sa santé, il se retira au Séminaire des bons Enfans, où il se fit de la prédication un délassement Chrétien, & de l'étude des Belles-Lettres un amusement utile.

Lors du renouvellement de l'Académie des Inscriptions, il y fut reçu en qualité d'Associé, & en 1705 il succeda à M. Pavillon dans sa place de Pensionnaire. Il obtint aussi presqu'en meme-tems une pension sur le Sceau, comme Examinateur des Livres.

On trouve dans les Mémoires de l'Académie plusieurs pieces de sa façon : les plus intéressantes & les plus curieuses sont, une Dissertation sur les Géans, une autre au sujet de quelques endroits de Tacite & de Velleius Paterculus, où ces deux Auteurs paroissent entierement opposés sur les mêmes faits, une Dissertation sur le culte de Jupiter Tonant, un Traité de l'éducation de la jeunesse de Sparte, des Réflexions sur l'Ambassade de Philon Juif à Caligula, d'autres réflexions sur le caractere de quelques Historiens, trois Discours, le premier sur la Majesté du Sénat Romain, le second sur les conditions requises par les Loix pour obtenir à Rome les honneurs du triomphe durant la République; le dernier sur les Allocutions ou Harangues militaires des Empereurs, des Recherches sur la

véritable signification du mot de *Beneficium* dans les titres de la premiere & de la seconde race de nos Rois; des Réflexions sur les Esclaves François, & d'autres Réflexions sur le devoir des Ambassadeurs & Mandataires.

L'unique ouvrage qu'il ait voulu souffrir qu'on imprimât sous son nom, c'est un Recueil de Dissertations sur diverses matieres de Religion & de Philologie. Ces Dissertations sont presque toutes du sçavant M. Huet, Evêque d'Avranches, & il n'y en a aucune de M. de Tilladet, qui s'est contenté d'orner ce Recueil d'une assez longue Préface historique, pour faire connoître les pieces qu'il donnoit, & les occasions qui les avoient fait naître.

Losque l'excellent Livre de la prémotion physique, ou de l'action de Dieu sur les créatures parut, M. de Tilladet voulut approfondir ce nouveau systême, en faire l'analyse, & y joindre ses réflexions; ce travail auquel il se livra avec trop d'ardeur, acheva de l'épuiser, & il mourut à Versailles le 15 de Juillet 1715, dans sa soixante-quinziéme année.

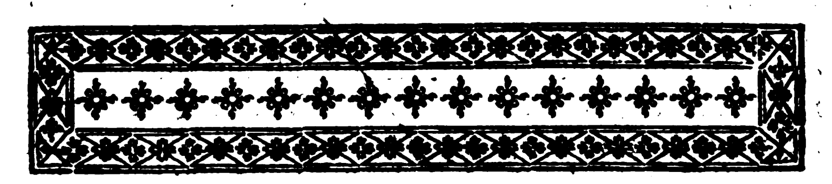
Nous n'ajouterons rien au portrait que M. de Boze nous a laissé des mœurs de cet illustre Académicien.

» Il étoit généralement estimé & cheri de ses Con» freres pour la douceur & la facilité de ses mœurs, » pour son exactitude à remplir ses devoirs, pour l'ex» trême modestie avec laquelle il parloit des choses » qu'il sçavoit le mieux, la circonspection & les mé» nagemens qu'il gardoit en donnant les conseils les » plus utiles, & la sincere docilité avec laquelle il re» cevoit jusqu'aux avis les plus indifférens.

» Rien n'égaloit la simplicité de ses manieres, sa » droiture, sa bonté, son dévouement pour ses amis. » C'est peu de dire qu'il étoit très-officieux, très-bien» faisant; il faut ajouter qu'au mépris de toute poli» tique, il l'étoit à l'excès; que sur la premiere re» commandation on le voyoit en mouvement, qu'il

» ne

» ne craignoit point de quitter ses affaires pour ren-
» dre le moindre service, ni d'user son crédit auprès
» des personnes les plus respectables, en l'employant
» pour quiconque lui témoignoit en avoir besoin.



NICOLAS HENRION.

NICOLAS HENRION, fils d'un honnête Marchand de Troyes en Champagne, nâquit dans cette Ville le 6 Décembre 1663. Le Pere Gotro son oncle, Supérieur général de la Doctrine Chrétienne, se chargea du soin de son éducation, & lui fit faire de grands progrès dans les Sciences; il s'attacha sur-tout à lui inspirer beaucoup de goût pour les Langues Orientales: enchanté des heureuses dispositions de son jeune parent, il voulut que sa Congrégation profitât du soin qu'il avoit pris de les cultiver. La volonté de l'oncle tint lieu de vocation au neveu. Le jeune Henrion âgé de dix-neuf ans entra chez les Peres de la Doctrine Chrétienne.

Son Noviciat fini, il fut employé à régenter d'abord à Vitry, puis à Noyers, & ensuite à Avallon; il professoit la Philosophie & l'Hebreu dans cette derniere Ville lorsqu'il apprit la mort du Pere Gotro son oncle. Ce fut alors qu'il commença à examiner de près sa vocation. Le fruit de ses réflexions fut qu'elles acheverent de le dégouter d'un état qu'il n'avoit embrassé que pour avoir voulu suivre trop aveuglément les impressions de son parent; ainsi l'amour de la liberté le fit rentrer dans le monde. Quoiqu'il n'eût d'autre fortune que celle qu'il pouvoit esperer de ses talens, il ne laissa pas que de se

marier; mais il comptoit sur son industrie, & elle fut pour lui une heureuse ressource.

Après avoir essayé de plusieurs professions qu'il croyoit pouvoir lui convenir, il choisit enfin celle d'Avocat, & prit le dégré de Docteur en Droit. Quelques répétitions, un certain nombre de Pensionnaires furent dans les commencemens le seul fonds qui fournit aux frais du ménage; encore ce fonds n'auroit-il pû suffire long-tems, si M. Henrion n'avoit sçu modérer la violente passion qu'il avoit pour les médailles, & pour tout ce qui s'appelle monumens antiques. Content d'une propriété passagere, il trouva le secret de mettre à profit un goût qui ruine tant d'autres curieux; les médailles qu'il acquéroit il ne les gardoit qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour les étudier, & il étoit ordinairement ou assez heureux ou assez industrieux pour s'en défaire avec avantage, ce qui le mettoit en état de s'en procurer de nouvelles dont il faisoit le même usage; c'est ainsi qu'il multiplioit ses connoissances par le nombre & le changement de ses acquisitions.

Cependant la réputation qu'il se fit d'un très-habile connoisseur lui valut en 1701 une place d'éleve dans l'Académie des Belles-Lettres lors du renouvellement de cette Compagnie. Il y a souvent lû de longues Dissertations sur différens points de critique ou d'Histoire, sur-tout par rapport aux médailles; mais comme elles étoient peu travaillées, & qu'il ne pouvoit se résoudre à retoucher ce qui étoit une fois sorti de ses mains, on voit peu de pieces de sa composition dans les Mémoires de cette Académie.

Dans le Tome troisiéme on trouve de lui l'ébauche d'un nouveau systême sur les médailles Samaritaines. M. Henrion prétend contre le sentiment universellement reçu, que toutes les médailles Juives qui portent en caracteres Samaritains le nom de Simon, ne sont point de Simon Machabée, à qui Antiochus le Grand accorda, comme l'Ecriture nous l'apprend, le droit de

battre monnoye; mais qu'elles sont de Simon Barchochebas, dont la révolte fit tant de bruit sous Adrien. Ce sçavant Antiquaire dit pour prouver son opinion, » que de deux Simons éloignés de trois cens ans l'un de » l'autre, les monnoyes du dernier devoient naturelle» ment s'être plutôt conservées que celles du premier; » que nous n'en connoissons point ni du pere ni des fre» res de Simon Machabée, qui selon toutes les appa» rences avoient joui du même droit que lui: enfin que » les années marquées sur toutes les médailles frappées » au nom de Simon, ne vont que jusqu'à la quatriéme, » ce qui a un rapport formel à la durée du regne de Si» mon Barchochebas; au lieu que Simon Machabée » ayant regné huit ans, si ces médailles étoient de lui, » on trouveroit au moins sur quelques-unes des mar» ques de la cinquiéme, de la sixiéme, de la septiéme » ou de la huitiéme année.

M. Henrion avoit aussi entrepris un grand ouvrage sur les poids & les mesures des Anciens, & il avoit dressé une espece d'échelle de la différence des tailles humaines depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jesus-Christ.

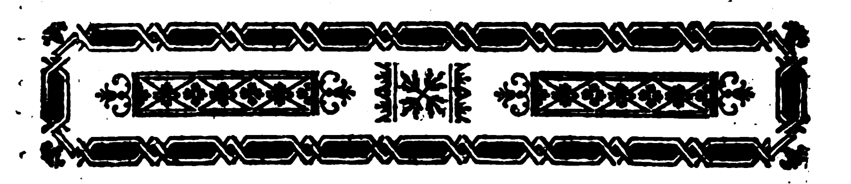
» Dans cette échelle il assigna à Adam 123 pieds 9 » pouces de haut, & à Eve 118 pieds 9 pouces 3 quarts, » d'où il établit une regle de proportion entre les tailles » masculines & les tailles feminines à raison de 25 à » 24, mais il ravit bientôt à la nature cette majestueuse » grandeur. Noé avoit déja 20 pieds de moins qu'A» dam; Abraham n'en avoit plus que 27 à 28; Moyse » fut réduit à 13, Hercule à 10; Alexandre le Grand » n'en avoit gueres que 6; Jules César n'en avoit pas » 5; & quoiqu'il y ait long-tems, *ajoute l'ingénieux Aca» démicien qui nous fournit cet extrait*, que les grands hom» mes ne se mesurent plus à la taille; si la Providence » n'avoit daigné suspendre les suites d'un si prodigieux » abaissement, à peine oserions-nous aujourd'hui nous » compter au moins à cet égard entre les plus considé» rables insectes de la terre.

A cette merveilleuse table M. Henrion en joignit une autre des dimensions géographiques des premiers Arpenteurs de l'Univers.

En 1705 il fut nommé à une Chaire de Professeur Royal en Langue Syriaque, & cinq ans après il obtint au concours une place d'Aggregé à la Faculté de Droit. Ces différentes occupations qui ne lui permettoient plus de se rendre assiduement aux assemblées de l'Académie, l'engagerent à solliciter une place de Veteran qu'on ne pût lui refuser.

Il ne profita de ce titre que pour donner plus de tems à la composition de l'immense traité qu'il avoit entrepris sur les poids & les mesures des Anciens; mais la trop grande ardeur avec laquelle il se livra à ce travail, épuisa entierement ses forces, & lui causa la maladie qui l'enleva de ce monde. Il mourut le 24 Juin 1720. étant âgé de 57 ans.





JEAN FRANÇOIS SIMON.

JEAN-FRANÇOIS SIMON, fils d'un Chirurgien, qui par son habileté s'étoit fait un grand nom dans la pratique de son art, nâquit à Paris en 1654. Ses parens s'étant apperçus de bonne heure des heureuses dispositions qu'il avoit pour les Sciences & pour l'état Ecclésiastique, lui firent faire avec soin toutes les études convenables à cet état; ses Humanités & sa Philosophie finies, il commença un Cours de Théologie, & en fit ensuite un de Droit Canon, dont il reçût le bonnet de Docteur en 1684.

Tant de Sciences différentes ausquelles il s'étoit appliqué avec succès, le mettoient en état de se produire avec avantage dans le monde sçavant; il se fit connoître, & la réputation qu'il acquit contribua bientôt à l'avancement de sa fortune. M. le Pelletier de Souzi charmé de l'éloge qu'on lui avoit fait du mérite de M. Simon, tâcha par les offres les plus flateuses de l'engager à se charger de l'instruction de M. le Pelletier des Forts son fils. Un tel choix fait par l'homme du monde dont l'esprit étoit le plus juste & le plus orné, fait peut-être la plus grande partie de l'éloge de M. Simon; le succès répondit aux espérances que l'on avoit conçûes de son habileté & de ses soins; mais ce ne fut pas le devoir seul qui l'attacha à son jeune éleve, l'inclination s'y joignit encore, parce qu'il trouvoit dans lui les qualités du cœur & de l'esprit les plus aimables.

Cette éducation finie, M.le Pelletier enchanté des succès qu'elle avoit eus, crut ne pouvoir mieux en témoigner sa reconnoissance à celui à qui il les devoit, qu'en se l'attachant par un emploi qui le fixât auprès de lui ; il le fit donc son premier Secretaire, & ne dédaigna pas de le former lui-même aux affaires.

M. Simon s'y rendit si habile, qu'au bout de quelques années il fut en état d'exercer la Commission de Contrôleur des Fortifications.

Ce nouveau genre d'occupations ne lui fit rien perdre de son amour pour les Belles-Lettres, & elles firent toujours les plus doux amusemens de sa vie. Dans son emploi même il trouva de fréquentes occasions de les cultiver avec succès ; les Ingénieurs François répandus dans les différentes Provinces du Royaume, & même dans les Pays Etrangers, intéressés à faire leur cour au Ministre de leur Département, se faisoient un plaisir de le servir selon son goût, en lui envoyant d'exactes relations de toutes les singularités des lieux où ils étoient, des vestiges d'antiquité que l'on y remarquoit, & des monumens qui s'y trouvoient.

Aucun de ces Mémoires instructifs qui ne passât par les mains de M. Simon, & il étoit ordinairement chargé d'y faire réponse. Le Ministre l'employoit aussi communément à travailler aux Inscriptions qui devoient être mises sur les nouvelles portes, & autres ouvrages que l'on construisoit dans les Villes ou Citadelles des Frontieres, & de la plupart des Colonies. Il étoit encore souvent chargé de faire les devises des jettons de l'ordinaire & de l'extraordinaire des Guerres ; aussi le feu Roi le nomma-t'il en 1702 entre les sujets dont Sa Majesté augmenta l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, & en 1705 il fut fait Associé, & successivement Pensionnaire. Les

Mémoires de cette Académie sont enrichis de plusieurs sçavantes Dissertations de sa façon, & toutes intéressantes par les matieres qui y sont traitées; telles sont celles où il explique le systême des Anciens sur les présages, & leurs idées sur l'état des ames après la mort, celles où il traita des jeux de hazard, & des acclamations en usage parmi eux, des Temples de l'ancienne Rome, & de la politesse de ses Citoyens, ses observations sur l'origine des Saturnales, sur les azyles, sur l'hospitalité, sur la musique des Anciens, sur les dévouemens des Romains, sur leurs alliances & leurs traités de Paix.

Parmi les talens de ce sçavant homme, on doit encore compter celui qu'il avoit de chiffrer & de déchiffrer avec une facilité prodigieuse, & c'étoit là une science qu'il devoit moins à l'étude qu'à une espece d'instinct, & à sa sagacité naturelle.

M. Simon avoit encore acquis une parfaite connoissance de toutes les beautés & de toutes les délicatesses de la Langue Latine; on peut en juger par l'élégante traduction qu'il a laissée manuscrite d'une partie de l'Histoire métallique des principaux événemens du regne de Louis XIV. La beauté de son génie se faisoit encore admirer dans ses Poësies, il suffiroit d'en apporter pour preuve son fameux Cantique de Debora, qu'il avoit traduit en vers Latins & en vers François, & dont les Mémoires de l'Académie font une honorable mention.

En 1712 la Charge de Garde des Médailles du Cabinet du Roi, étant venue à vaquer par la mort de M. Oudinet, M. l'Abbé de Louvois choisit M. Simon pour la remplir, mais il fallut qu'il quittât le petit collet, qu'il avoit porté jusques-là sans intérêt & sans obligation, parce que le Roi ne vouloit point d'Abbé dans cette place, où il n'y en avoit point encore eu.

La mort de M. l'Abbé de Louvois arrivée en 1719, frappa tellement M. Simon, que quoiqu'il eut joui jusqu'alors d'une parfaite santé, il s'imagina que peut-être étoit-il attaqué de la pierre comme cet Abbé, & dans cette idée il vint à Paris pour se faire sonder; l'opération qu'il souffrit avec beaucoup de courage, convertit ses soupçons en certitude; mais le plus grand mal fut que la sonde le blessa; il se forma un abscès dans la vessie, & la fiévre qui survint l'emporta en peu de jours. Il mourut le 10 Décembre 1720, étant âgé de soixante-cinq ans.



CHARLES



CHARLES CESAR BAUDELOT.

CHARLES CESAR BAUDELOT DE DAIRVAL, fils de Jacques Baudelot, Commissaire au Châtelet, & de Marguerite ~~Hallé~~, sœur de Louis ~~Hallé~~, Docteur de Sorbonne & grand Théologien, supérieur du séminaire de Beauvais, nâquit à Paris le 29 Novembre 1648, après avoir fait une partie de ses études à Beauvais sous les yeux de son oncle ; il vint les achever à Paris, & on lui donná pour précepteur l'Abbé Danet si connu par le Dictionnaire qui porte son nom. ++ Haslé

M. Baudelot qui s'étoit d'abord destiné à la Médecine prit un autre parti après la mort de M. son pere, dont les affaires se trouvoient malheureusement furieusement dérangées ; & c'est ce qui engagea son fils à faire une étude particuliere du Droit, & à se dévouer au Barreau ; il y fit briller son éloquence avec tant d'éclat, que M. Bignon ne dédaigna pas de se mesurer avec lui dans différentes causes d'éclat.

Un procès qui intéressoit considérablement les affaires de sa famille ayant été porté à Dijon, il crut ne devoir se reposer que sur lui seul du soin d'aller l'instruire, ne s'imaginant pas que le voyage qu'il alloit faire dût le métamorphoser en Antiquaire. Sa curiosité ne fut pas oisive, & il trouva heureusement à Dijon de quoi l'occuper agréablement ; les cabinets de M. Parisot, Procureur général, de M. le Président Bouhier, de M. de la Mare, du célébre Abbé Nicaise, lui furent ouverts, & il y trouva des trésors qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer. Un autre avantage qu'il tira de sa

ſçavante curioſité, c'eſt qu'elle lui gagna l'eſtime de la plûpart de ſes Juges. M. le Marquis de la Meilleraye, qu'un procès d'une grande importance avoit attiré à Dijon, témoin de l'accueil gracieux que les principaux Magiſtrats faiſoient à M. Baudelot, le pria de ſe charger de ſon affaire; & pour l'y engager plus efficacement, il lui fit eſpérer un honoraire conſidérable. Ce fut-là en effet l'article le plus ſéduiſant. M. Baudelot deſtina cet honoraire à l'acquiſition d'un petit cabinet de livres de figures & de médailles, qui étoient à vendre à Dijon, & qu'il regarda dès-lors comme le fond de ſa fortune.

De retour à Paris, il ne s'occupa plus que de l'étude des Antiques. Son Livre *de l'utilité des voyages*, qu'il publia en 1686, & dont l'on a fait depuis différentes éditions dans les pays étrangers, lui fit un grand nom parmi les plus célébres Antiquaires, & lui procura même des Lettres d'aſſociation à l'Académie des *Ricovrati* de Padoue.

» L'Auteur dans cet Ouvrage, dit M. de Boze, borne » toute l'utilité, dont il parle, à l'avantage qu'un » homme de Lettres qui voyage, peut tirer de l'inſ» pection, de l'étude & de la recherche des Antiques » de tout genre. M. Baudelot ne veut pas qu'il ſe con» tente d'examiner la grandeur, la magnificence ou la » force des villes, & de converſer avec les habitans » pour en connoître la police & les mœurs; il l'exhorte » à donner une eſpece de préference aux pierres & » aux métaux; il veut qu'il interroge par tout les » Médailles, les Inſcriptions, les Statues, les Bas-re» liefs, & qu'il ſe faſſe un plaiſir de croire que c'eſt » pour ſon inſtruction, que tant de choſes ont miracu» leuſement échappés à la barbarie des hommes & à » l'injure du tems. Il traite enſuite chacun de ces ar» ticles en particulier, & n'oublie rien de ce qui en » peut relever l'importance, en déterminer l'uſage, » l'eſtime & le prix. Par l'un il explique divers en-

» droits d'anciens Auteurs qu'on n'entendoit point,
» par d'autres, il substitue des passages corrompus ou
» mutilés; tous lui donnent lieu de faire des observa-
» tions singulieres. «

Le commerce Littéraire que M. Baudelot entretenoit avec les plus illustres amateurs de l'Antiquité, produisit un grand nombre de sçavans écrits, qui roulent tous sur les Médailles, tels sont les Lettres qu'il adressa à M. Galland, à M. l'Abbé de Vallemont & aux PP. Jobert & Chamillart Jésuites. La Lettre à ce dernier a pour objet quatre Médailles de Mariniana, de Posthume, de Pacatianus & de ~~Gallien~~. Cette lettre parut en 1697. + Mamee

M. Baudelot publia l'année suivante sa fameuse Dissertation sur une pierre gravée du Cabinet de S. A. R. Madame. Cette pierre qui est une Amethyste Orientale, représente une tête couronnée de laurier, & dont un voile ou large bandeau couvre presque tout le visage. Cet équipage assez ordinaire aux anciens joueurs de flute, fit reconnoître à M. Baudelot au travers du voile, la physionomie & les traits d'un des derniers Ptolomées, dont il avoit quelques Médailles, le pere de la célébre Cléopatre, celui à qui son inclination pour la flute, fit donner le surnom d'*Auletes*.

On trouve dans cette Dissertation une histoire suivie du régne & des actions de ce Prince, & généralement tout ce que l'on peut apprendre de plus curieux sur la Musique instrumentale des Anciens, par rapport à la flute & à ses différens modes, sur la perfection de cet art, & sur les honneurs décernés à ceux qui y excelloient.

En 1700 parut la Lettre que M. Baudelot adresse à M. Lister, fameux Médecin Anglois, à qui il communiqua la découverte qui s'étoit faite d'une pierre énorme trouvée dans le corps d'un cheval, mort à l'âge de trente ans au service des Dames Religieuses d'Argenteuil. Cette Lettre est semée de réflexions

Physiques, & d'une infinité de traits curieux d'histoire naturelle.

L'Abbé *Mezabarba* avoit donné en Latin son beau Panégyrique de Louis le Grand ; Ouvrage qui étoit un tissu des plus belles légendes des Médailles des Empereurs Romains. L'Auteur en rassemblant ainsi tout ce que ces monumens offrent de grand & de merveilleux pendant quatre ou cinq siécles, faisoit voir que le Roi avoit réuni en lui cette multitude infinie d'actions, & de caracteres héroïques, qui nous ont donné une si haute idée de tant de Princes différens. L'on comprend assez qu'il n'y avoit qu'un homme consommé dans le langage des Médailles, qui pût entreprendre la traduction d'un Ouvrage si ingénieux. M. Baudelot l'entreprit, & il sçut faire passer dans sa traduction toutes les graces & toutes les beautés que l'on admiroit dans l'original. Le Roi lui-même en fut frappé, & récompensa par un présent digne de sa libéralité, l'hommage que venoit de lui rendre l'Auteur Italien ; il ne tint pas à ce dernier que son Traducteur ne partageât avec lui les bienfaits du Prince ; mais rien ne pût vaincre son désintéressement.

Trois Lettres critiques que M. Baudelot donna l'année suivante sur une prétendue Médaille d'Alexandre le Grand, publiée par M. l'Abbé de Vallemont, lui attirerent de la part de ce Sçavant des répliques où les injures n'étoient gueres moins prodiguées que les citations. Ces Lettres avoient été datées de Luxembourg, & avoient été adressées à M. le Marquis de Dangeau avec qui l'Auteur n'étoit point en liaison. M. Baudelot avoit même eu l'attention de prendre dans cet Ouvrage le titre d'inconnu en se donnant le nom d'*Adele*, autant de précautions qui n'empêcherent pas qu'il ne fut découvert ; & ce fut son style, & la trop grande érudition répandue dans ces Lettres, qui le trahirent. M. l'Abbé de Vallemont vivement piqué, ne garda aucun ménagement avec son aggresseur, & l'atta-

qua jusques dans sa personne; mais M. Baudelot trop modéré pour user de représailles, se contenta de la premiere victoire qu'il avoit remportée sur son adversaire.

Il y avoit long-tems que son mérite sollicitoit pour lui une place à l'Académie ; il y fut enfin reçu en 1705. Le premier Ouvrage dont il fit part à la Compagnie, fut une ingénieuse Dissertation sur les devoirs, les louanges, les présens, les fêtes, les sacrifices qui entroient dans les actions de graces publiques des Anciens ; on trouve dans les Mémoires de cette Académie un grand nombre de piéces de sa façon, dont les plus considérables sont l'explication d'un endroit du dixiéme Livre de l'Odyssée, où Homere décrit la demeure des Lestrigons ; l'époque de la nudité des Athletes dans les jeux de la Grece ; des remarques sur un sceau antique de l'Empereur Gordien III ; la découverte des chars représentés sur les médailles Consulaires ; des observations sur une Cornaline du cabinet du Roi, qu'on appelle le Cachet de Michel Ange ; l'explication d'un passage de Trebellius Pollio sur des baudriers constellés ; une dissertation sur la guerre des Athéniens contre les peuples de l'Isle Atlantique ; des éclaircissemens sur différentes pierres gravées, qui portent le nom de Solon, sur les médailles de la famille Cornuficia, & sur quelques autres des premiers tems de la République Romaine ; l'explication de quelques bas-reliefs trouvés dans les fondations du Chœur de l'Eglise de Notre-Dame de Paris.

M. Baudelot a aussi traduit pour l'usage de feu S. A. R.× qui lui avoit confié la garde de son précieux Cabinet de médailles d'or, les portraits des femmes & des hommes illustres, de Fulvius Ursinus, & l'Iconographie d'Angelo Canini+. × Madame + Canini

Un trait que nous allons rapporter d'après M. de Boze, suffira pour faire connoître jusqu'à quel point le grand homme dont nous faisons l'éloge, étoit épris d'amour pour les respectables monumens de la belle Antiquité.

» M. de Nointel, Ambassadeur à Constantinople en
» avoit fait transporter deux marbres hauts d'environ
» cinq pieds, chargés d'inscriptions, & dont l'un, qui
» avoit plus de deux mille ans, contenoit le nom des
» Officiers & des principaux soldats, que les Athé-
» niens perdirent en une même année dans cinq ex-
» péditions différentes. De M. de Nointel ces marbres
» passerent avec plusieurs autres à M. Thevenot, Garde
» de la Bibliotheque du Roi, qui les plaça dans une
» petite maison de Campagne, qu'il avoit au Village
» d'Issy. Après sa mort M. Baudelot y alla, & trouva
» heureusement ses héritiers de mauvaise humeur con-
» tre ces masses de pierre, qui leur remplissoient toute
» une salle basse. Il leur en proposa le marché, les ac-
» quit enfin, & ne les perdit pas de vûe. Sa joie lui
» prêta ce jour-là des forces d'Athlete pour les charger
» presque seul sur la premiere voiture qu'on trouva,
» & les conduire pas à pas jusqu'au Fauxbourg saint
» Marceau où il demeuroit.

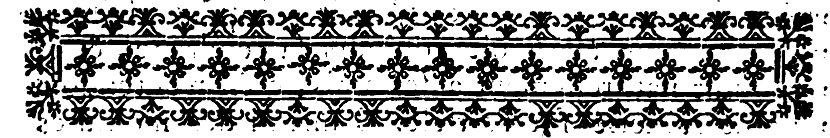
» Il donna la même attention à cette partie de son
» déménagement, quand il vint loger au Fauxbourg
» saint Germain; mais il en eut bien plus d'inquiétude.
» En attendant qu'il pût les placer dans son appar-
» tement, il les avoit fait ranger de son mieux dans
» la Cour. Cette décoration déplut à une jeune Dame
» qui occupoit le premier étage & le rez de chaussée
» de la même maison. Pour engager M. Baudelot à
» l'en délivrer, elle affecta un jour de faire arrêter des
» boueux qui passoient, & de leur demander combien
» ils vouloient pour emporter tous ces décombres. On
» ne manqua pas de le dire le soir même à M. Baude-
» lot quand il rentra chez lui. Il frémit au récit d'une
» si noire conspiration, & quelque tard qu'il fût, il ne
» se donna point de repos que ces restes infortunés de
» la Grece ne fussent en sureté sous son propre toit.
» Dans la suite on eut beau lui protester que ses mar-
» bres n'avoient couru aucun danger, que la proposi-

» tion de leur enlévement, n'avoit été qu'une feinte,
» ce souvenir allarmoit toujours sa tendresse, & il
» avouoit naturellement à ses amis, qu'il n'entendoit
» point raillerie sur l'article. Ennemi des moindres
» déguisemens, il ne pouvoit assez s'étonner du ridi-
» cule que l'injustice des hommes avoit attaché à l'an-
» cienne simplicité des mœurs, à la franchise des pro-
» cédés & à la naïveté des expressions. «

Il mourut d'une hydropisie de poitrine le 27 Juin 1721, étant âgé de soixante & quatorze ans. Deux jours avant sa mort, comme il croyoit que sa derniere heure approchoit, il pria son Confesseur, son Médecin, & deux de ses amis de passer la nuit auprès de lui pour recevoir ses derniers soupirs; mais son mal étant un peu diminué, il parut en quelque façon honteux de n'être pas mort, & fit à ceux qui l'avoient veillé de grandes excuses sur ce qu'il étoit encore en vie.

Par son testament il laissa à l'Académie des Inscriptions ce qu'il avoit chéri le plus tendrement, ses livres, ses médailles, ses bronzes & ses marbres antiques.





ANDRE' DACIER.

ANDRE' DACIER, un des quarante de l'Académie Françoise, Sécrétaire perpétuel de la même Académie, pensionnaire de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, & Garde des livres du cabinet du Roi, nâquit à Castres le 6 Avril 1651. Son pere Avocat de la Chambre de l'Edit, & qui étoit un des plus zélés défenseurs de la Religion Prétendue Réformée, s'appliqua avec soin à faire élever son fils dans cette Religion. Il lui fit d'abord commencer ses études au College de Castres, alors composé de Professeurs, partie Catholiques & partie Protestans; mais la direction de ce College ayant été entiérement abandonnée aux Jésuites, le jeune Dacier en fut tiré pour être envoyé à l'Académie de Puylaurens, d'où il passa à celle de Saumur, où il acheva ses humanités sous le fameux Tanegui le Fevre, qui donnoit alors tous ses soins à former aux Belles-Lettres son illustre fille, la célébre Anne le Fevre, qui par la vaste étendue de son génie & par sa profonde érudition devint dans la suite l'ornement de son siécle. Si M. Dacier ne put lui refuser son admiration & son estime, il put encore moins s'empêcher de prendre pour elle les plus tendres sentimens; animé par l'exemple de sa jeune maîtresse, il fit comme elle son plaisir de l'étude, & s'y livra avec d'autant plus d'ardeur que c'étoit par-là principalement qu'il pouvoit gagner plus surement l'estime & la tendresse de celle à qui il vouloit plaire. Mais le pere de cette Demoiselle étant mort en 1672, le jeune Dacier fut obligé de retourner chez ses parens, où il ne demeura pas long-tems.

Le



Ferdinand Pinx.
Gaillard Sculp.
ANDRÉ DACIER,
De l'Academie Françoise Né à Castres.
Mort le 22. Septembre 1722. en sa 71. Année.
A Paris chez Odieuvre Md. d'Estampes rüe d'Anjoue entrant par la rüe d'Auphine la derniere P. Cochere.

Le desir de s'avancer l'ayant amené à Paris il s'acquit bientôt l'estime de tous ceux dont la réputation faisoit alors le plus de bruit dans la République des Lettres; mais ce fut-là malheureusement tout le fruit qu'il recueillit de son voyage; & il revint dans la maison paternelle sans avoir rien pû faire pour sa fortune.

Un second voyage qu'il fit à Paris peu de tems après, fut pour lui plus heureux. Ses amis ayant parlé avec éloge de sa capacité à M. le Duc de Montausier, ce Seigneur le choisit pour travailler aux traductions destinées à l'usage de M. le Dauphin, & le chargea de commencer par *Pompeius Festus*. Cet Ouvrage parut en 1681, avec plusieurs belles corrections, & des supplémens considérables, accompagnés de notes savantes, mais précises, & écrites avec une noble simplicité. La même année M. Dacier donna les œuvres d'Horace en Latin & en François avec des remarques critiques & historiques.

La passion de ce Sçavant pour l'étude ne lui fit pas oublier les intérêts de son amour. Plein des mêmes sentimens d'estime & de tendresse qu'il avoit conçû pour Mademoiselle le Fevre, dès sa premiere jeunesse, il épousa cette illustre fille en 1683. On rapporte, dit M. de Bauval à cette occasion que M. le Duc d'Orleans (*Gaston*) » ayant vû marier ces deux personnes peu » favorisées des biens de la fortune, dit assez plaisamment que la faim & la soif se marioient ensemble, » mais on pouvoit dire de l'union de M. Dacier & de » Mademoiselle le Fevre, que c'étoit l'union du Grec & » du Latin qu'ils possédoient tous deux en perfection. «

On a faussement avancé dans le troisiéme tome de la Bibliotheque Germanique, qu'un premier mariage avoit précedé celui-ci, que Mademoiselle le Fevre avoit d'abord épousé un Libraire de Saumur, nommé Jean Lesnier, qui pendant douze ans ou environ imprima plusieurs Ouvrages de Tanegui le Fevre, son pere; mais que la mauvaise humeur de son mari l'ayant

obligée de le quitter elle se retira chez son pere, auprès de qui elle reprit l'étude des Belles-Lettres qu'elle avoit abandonnée pendant son mariage. Mais ce sont-là des anecdotes évidemment fausses, & que la malignité seule de ceux qui les ont avancées a pû imaginer. Ce qui est vrai c'est que la réputation de Mademoiselle le Fevre fut déchirée par bien d'autres calomnies ; mais ce ne furent que les Protestans dont elle abandonna le parti, qui s'aviserent de la décrier.

Presque aussi-tôt après qu'elle eut épousé M. Dacier, elle témoigna à M. le Duc de Montausier & à M. Bossuet Evêque de Meaux qu'il y avoit longtems qu'elle songeoit à se convertir, & qu'elle y étoit plus disposée que jamais ; elle ajouta que M. Dacier pensoit à peu près comme elle, mais que n'étant pas encore bien convaincu, il vouloit abandonner pour un tems ses études, & consacrer tout son loisir à s'instruire par lui-même.

Ce fut en effet dans ce dessein que M. Dacier partit pour Castres avec son épouse au commencement de l'année 1684 ; pendant plusieurs années qu'ils y demeurerent, ils ne s'occuperent que des lectures qui pouvoient servir à éclaircir leurs doutes ; comme ils chercheoient la vérité avec un cœur sincere, elle se découvrit à eux, & ils firent leur abjuration au mois de Septembre 1685. Le Roi en ayant été informé accorda une pension de quinze cens livres à M. Dacier, & une autre de cinq cens à son épouse. Ce qui les détermina à revenir à Paris pour y reprendre leurs travaux littéraires. Les sçavans Ouvrages qu'ils publierent l'un & l'autre ne demeurerent pas sans récompense.

En 1695 M. Dacier fut reçu à l'Académie Françoise, & la même année il obtint une place dans celle des Inscriptions & Belles-Lettres. Quelques années après ayant été choisi pour présenter au Roi l'Histoire métallique de ce Prince, à laquelle cet illustre Sçavant avoit eu la meilleure part, surtout pour ce qui con-

cerne les explications historiques, qui accompagnent les Médailles, Sa Majesté lui accorda une pension de deux mille livres, & peu de tems après, il obtint la charge de garde des livres du cabinet du Louvre. Sur la fin de l'année 1717 on lui accorda un brevet de retenue de dix mille écus sur cette même Charge; & lorsque par l'Arrêt du mois d'Août 1720, elle fut réunie à celle de Bibliotécaire du Roi; il ne fut pas seulement maintenu dans les prérogatives de son emploi, sa vie durant; mais par une grace, qui n'avoit pas encore eu d'exemple, la survivance en fut accordée à son épouse. M. Dacier fut encore honoré en 1713 de la Charge de Sécrétaire perpétuel de l'Académie Françoise, que la mort de M. Regnier des Marais venoit de laisser vacante.

En 1694 M. Dacier eut le chagrin de perdre un fils unique, qui à l'âge de dix ans qu'il mourut, méritoit déja d'être mis au nombre des Sçavans. On pourra en juger par ce seul trait. Il avoit achevé de lire Herodote, & comme il avoit une passion extrême pour la lecture, il avoit dérobé Polybe, qu'il trouva le moyen de lire éxactement. Ce vol fut découvert, & un homme d'esprit ayant un jour demandé à cet enfant quel jugement il faisoit de ces deux historiens, *Herodote*, répondit-il, *est un grand enchanteur; mais Polybe est un homme de grand sens.*

Une autre perte qui n'affligea pas moins sensiblement M. Dacier fut celle d'une fille qui mourut à l'âge de dix-huit ans, & qui réunissoit dans elle toutes les vertus & tous les talens que l'on admiroit dans son illustre mere.

Il ne resta à M. Dacier qu'une seule fille, qui se fit religieuse à l'Abbaye de Longchamp.

La mort de Madame Dacier, arrivée en 1720, laissa son illustre époux dans un état de langueur, qui ne finit qu'avec sa vie. Cet homme célebre termina sa glorieuse carriere le 18 Septembre 1722, étant âgé de 71 ans.

» Il étoit doux, modeste, ami zelé, extrêmement
» laborieux, & remplaçant à force de soins ce qui lui
» manquoit du côté de la facilité. Ses mœurs, ses sen-
» timens, tout retraçoit en lui cette ancienne philo-
» sophie qu'il a tant vantée, mais qui dans lui étoit
» accommodée aux regles & aux principes du Chri-
» stianisme.

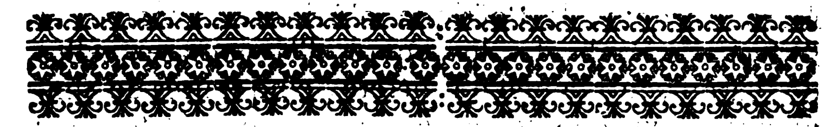
» Si d'habiles Théologiens se sont avec raison révol-
» tés contre la conformité que sa prévention pour
» l'antiquité lui a fait trouver entre la Philosophie
» Platonicienne, & la doctrine des premiers Peres de
» l'Eglise, entre la sagesse du Paganisme & la morale de
» l'Evangile, il faut cependant l'excuser, parce qu'il
» avoit fait une étude particuliere de ceux d'entre
» les Payens qui se sont attachés avec le plus de suc-
» cès à connoître & à régler le cœur de l'homme, en
» quoi on ne peut assez l'estimer. Il n'a choisi que des
» sujets utiles, il n'a consacré sa plume qu'à des ou-
» vrages solides, il n'a enrichi la langue Françoise que
» de ce que la saine antiquité nous a laissé de plus
» instructif sur les mœurs. On trouvera même, si l'on
» veut lui rendre justice, que lorsqu'il rencontre dans
» les Auteurs qu'il traduit des maximes peu conformes
» aux véritables régles de notre religion, il les réfor-
» me, & en fait sentir le foible par des remarques
» édifiantes. « C'est-là une partie de l'éloge que M. de Boze fait de cet illustre Sçavant.

Nous avons de lui, outre ses remarques sur Pompeïus Festus & sa traduction des œuvres d'Horace, des notes sur Longin, qui ont paru dignes à M. Despreaux d'entrer dans toutes les éditions que ce célébre Poëte a donné de ses œuvres; il dit que l'Auteur de ces remarques est non-seulement un homme d'une très-grande érudition, & d'une critique très-fine, mais d'une politesse d'autant plus estimable, qu'elle accompagne rarement un grand sçavoir. M. Dacier nous a encore donné les réflexions morales de l'Empereur

Marc Antonin, la Poëtique d'Ariſtote, l'Œdipe, & l'Electre de Sophocle, les œuvres d'Hypocrate, celles de Platon, le Manuel d'Epictete, cinq traités de Simplicius, la vie de Pythagore, ſes ſymboles & ſes vers dorés, les vies des hommes illuſtres de Plutarque, tous ouvrages traduits en François avec des remarques, une diſſertation ſur l'origine de la Satyre. Les Journaliſtes des Sçavans diſent au ſujet de la traduction des vies des hommes illuſtres de Plutarque, *Que M. Dacier étoit ſi bien entré dans l'eſprit & le caractere de ſon Auteur, qu'il en avoit ſi heureuſement imité l'arrangement, le tour & les expreſſions, que Plutarque lui-même ſe feroit honneur en adoptant les ſupplémens joints aux vies de ſes hommes illuſtres.* Il avoit auſſi fait un commentaire ſur Théocrite; mais cet ouvrage n'a pas été imprimé, non plus qu'un petit traité qu'il avoit composé ſur la religion.

Un autre de ſes ouvrages que nous ne devons pas oublier, a pour titre *S. Anaſtaſii Sinaitæ Anagogicarum contemplationum in Hexameron Liber XII. hactenus deſideratus cum notis & interpretatione Latinâ.*





GUILLAUME MASSIEU.

GUILLAUME MASSIEU, Professeur Royal en Langue Grecque, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, & Pensionnaire de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, nâquit à Caën le 13 Avril 1665 de parens peu riches, mais recommandables par leur vertu & leur probité.

Le désir de suppléer par ses talens à ce qui lui manquoit du côté de la fortune, l'engagea de venir à Paris dès qu'il eût achevé ses Humanités. Il fit son cours de Philosophie au Collége des Jésuites, & ce fut avec beaucoup de succès. Quelqu'envie qu'il eut eu de se pousser dans le monde, comme il se trouvoit sans appui, sans protection & presque sans aucune connoissance, il comprit qu'il ne lui seroit pas facile de s'avancer; ainsi sans songer à courir après une fortune qui lui paroissoit trop incertaine, il fit choix d'un état où il étoit assuré de trouver tous les secours qui lui seroient nécessaires pour cultiver les heureuses dispositions qu'il avoit pour les Lettres; tel fut le motif qui le détermina d'entrer dans la Société.

Après qu'il eut achevé ses Humanités, ses Supérieurs l'envoyerent régenter les Humanités à Rennes, d'où ils le rappellerent au bout de six ans pour venir faire son cours de Théologie à Paris. La pénétration & la justesse de son esprit lui firent faire de si grands progrès dans cette science, que ses Supérieurs voulurent qu'il en fit son unique étude, & le destinerent à l'enseigner, prévoyant qu'il deviendroit un jour un des plus profonds Théologiens de son siécle, & ce fut cette destination contraire à la forte passion qu'il avoit pour les Belles-

Lettres, qui lui fit abandonner la Société pour rentrer dans le monde.

Sa constance fut d'abord éprouvée par la plus affreuse de toutes les disgraces, qui est celle de manquer de tout, & même du plus nécessaire; mais son érudition & ses heureux talens lui procurerent enfin d'illustres amis qui s'intéresserent efficacement en sa faveur. M. de Sacy de l'Académie Françoise le reçut chez lui, & lui confia l'éducation de son fils.

L'Abbé Massieu uniquement occupé de l'instruction de son jeune éleve, fit pour lui divers traités de Sphere, de Géographie & d'Histoire. M. de Tourreil, l'ami particulier de M. de Sacy devint bien-tôt celui de M. Massieu. Quelques entretiens qu'il eut avec lui, lui firent juger que ce sçavant Abbé étoit plus en état que personne de l'aider à perfectionner sa traduction de Demosthene; il fut en effet si content du travail dont il le chargea, qu'en 1705 il le nomma son éleve à l'Académie des Belles-Lettres, selon l'usage qui étoit alors établi, mais qui depuis a été aboli. Un sçavant discours sur la Poësie que l'Abbé Massieu prononça le jour de sa réception, & qui fut généralement applaudi, justifia le choix de celui qui lui procuroit une place à l'Académie; il en obtint bien-tôt après une d'Associé, & devint enfin Pensionnaire en 1710.

Nommé la même année à la Chaire de Professeur Royal en Langue Grecque, il prononça le jour de son installation un excellent discours sur les beautés de la Langue dont il alloit donner des préceptes. Ses leçons étoient d'un homme qui possedoit parfaitement les sujets qu'il traitoit, & qui avoit le rare talent de sçavoir adoucir les rudesses de la Grammaire, par une netteté d'expressions, une justesse d'esprit, & une varieté surprenante de traits d'érudition également enjoués & utiles.

Son illustre ami le sçavant M. de Tourreil étant mort en 1714, l'Académie Françoise nomma M. l'Abbé Mas-

sieu pour le remplacer. Un service important qu'il rendit à la République des Lettres, fut de l'enrichir d'une nouvelle édition des Harangues de Demosthene, à laquelle M. de Tourreil travailloit depuis long-tems, & qu'il abandonna en mourant à M. l'Abbé Massieu, le chargeant de la retoucher avant que de la donner au Public. Fidelle à la mémoire de son ami, il fit paroître cet ouvrage avec une Préface de sa façon, où brillent de toutes parts les traits d'une éloquence mâle, une critique qui met le prix aux vrayes beautés, & des sentimens nobles & élevés dignes de la beauté du génie, & de la bonté du cœur d'un homme que ses vertus morales & chrétiennes n'ont pas rendu moins recommandable que sa profonde érudition & ses rares talens. L'Abbé Massieu joignit à cette traduction qu'il publia sur la fin de 1721, tout ce qu'il pût ramasser des autres ouvrages de M. de Tourreil; quelques années auparavant il avoit pris soin d'une nouvelle édition Grecque du Nouveau Testament qui fut donnée au Public en 1715.

On trouve dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions plusieurs sçavantes Dissertations remplies de recherches curieuses que M. l'Abbé Massieu a faites sur divers sujets, sçavoir sur les Boucliers votifs & sur les sermens des Anciens, sur les graces, sur les hesperides, sur les gorgones; sur les jeux isthmiques, sur le mot ΙΣΟΨΗΦΟΣ avec un parallele d'Homere & de Platon, une défense de la Poësie, des réflexions critiques sur Pindare, & une traduction de quelques Odes Olympiques & de quelques Odes Isthmiques de ce Poëte Grec.

M. l'Abbé d'Olivet dans son Recueil intitulé: *Poëtarum ex Academiâ Gallicâ qui Latinè aut Græcè scripserunt carmina*, a inseré un Poëme de M. l'Abbé Massieu de deux cens vers contenant l'éloge du Caffé.

La constance de cet illustre sçavant fut mise à de rudes épreuves, mais qui ne servirent qu'à faire éclater la patience héroique avec laquelle il les supporta. Après avoir été cruellement tourmenté pendant quelques années

nées par de fréquentes attaques de goûte, il lui tomba ſur les yeux deux cataractes qui lui firent perdre entierement la vûe, ce qui ne l'empêcha pas de ſe rendre aſſiduement aux aſſemblées de l'Académie; au bout de trois ans il s'en fit lever une, & quoique l'autre fut preſque auſſi parvenue au point de maturité néceſſaire pour faire l'opération, content d'avoir recouvré un œil qui ſuffiſoit à ſes travaux, il ne pût ſe réſoudre à ſacrifier ſix ſemaines ou deux mois de tems pour recouvrer le ſecond, qu'il tenoit, diſoit-il, en réſerve, & comme une reſſource contre de nouveaux malheurs.

Délivré d'un mal, il fut bien-tôt après affligé d'un autre encore bien plus terrible que n'étoit celui dont on venoit heureuſement de le guérir; il tomba au mois d'Août de l'année 1722 dans une eſpece de paralyſie qui lui cauſa un tremblement de mains épouvantable; il eût recours à tous les remedes qui furent jugés néceſſaires pour empêcher que cet accident n'eût des ſuites fâcheuſes; mais toutes les précautions qu'il prit furent inutiles, il tomba en apoplexie peu de tems après, & mourut le 26 Septembre ſuivant dans ſa cinquante-huitiéme année.

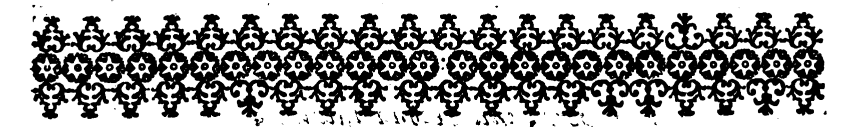
On a imprimé après ſa mort ſon Hiſtoire de la Poëſie Françoiſe, qui commence depuis ſon origine, & qu'il a pouſſée juſqu'à Clement Marot; il a laiſſé une traduction Françoiſe de Pindare entierement achevée, mais dont les notes ne ſont qu'aux deux tiers.

Ce ſçavant Abbé compoſa dans ſa jeuneſſe un grand nombre de pieces de vers Latins à l'honneur de Malherbe, de Saraſin, de Bochard, & de quelques autres perſonnes illuſtres de la Ville de Caën ſes compatriotes, qu'il prenoit déja alors pour ſes modelles. Il a auſſi compoſé quelques Poëſies Françoiſes, dont quelques-unes ont été inſerées dans divers recueils de vers choiſis.

Monſieur Hardion dans une Ode qu'il lui adreſſe,

le regarde comme son guide dans ses ouvrages de Prose & de Poësie.

Mon devoir, ma reconnoissance,
Massieu te consacre ces vers:
Pourrois-je en un lâche silence,
Etouffer tes bienfaits divers.
C'est toi dont la vive lumiere
M'ouvrit l'éclatante carriere
Où courût le Chantre Thebain;
Heureux si suivant tes maximes
J'eusse pû verser dans mes rimes
Son enthousiasme divin.



LOUIS DE COURCILLON DE DANGEAU.

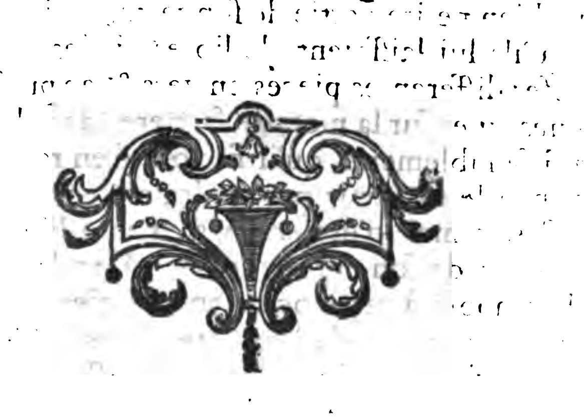
LOUIS DE COURCILLON DE DANGEAU, Abbé de Fontaine-Daniel & de Clermont, Prieur de Gournay & de Saint-Arnoul, naquit à Paris au mois de Janvier 1643. Sa mere Charlotte des Noues, petite fille du fameux Duplessis-Mornay, l'éleva aussi-bien que son frere le Marquis Dangeau dans la Religion Prétendue Réformée; il la professoit encore lorsqu'en 1667 il alla en Pologne en qualité d'Envoyé extraordinaire; mais au retour de ses voyages qui occuperent la plus grande partie de sa jeunesse, & dans lesquelles il a parcouru presque toute l'Europe, il fit abjuration de ses erreurs, & embrassa même l'Etat Ecclésiastique; en 1680 il fut nommé à l'Abbaye de Fontaine-Daniel, & deux années après il obtint celle de Clermont; il fut aussi Prieur de Gournay & de Saint-Arnoul. Le Pape Clement IX. qui l'avoit connu dans son voyage de Pologne, l'avoit nommé son Camerier d'honneur, & Innocent XII. lui avoit accordé le même titre, mais il n'alla jamais en Italie prendre possession de cette Charge.

En 1671 il fut fait Lecteur du Roi, & en 1682 il obtint une place à l'Académie Françoise, il fût aussi de celle des Ricovrati de Padoue, à laquelle il fût aggrégé en 1698. Mais il avoit lui-même formé dans sa maison une Académie des Sciences, composée d'un certain nombre de personnes également distinguées par leur esprit & par leur érudition. Il possedoit parfaitement le Grec, le Latin, & la plupart des Langues vivantes, ce qui avoit été le fruit de ses longs voyages. L'on doit dire à la louange de cet illustre sçavant, qu'il n'y a peut-être personne qui ait autant aimé les Belles-Lettres que lui, & qui ait

autant travaillé pour en rendre l'étude facile & agréable, ne s'étant occupé pendant toute sa vie qu'à imaginer de nouvelles méthodes, qui pour la facilité & la clarté l'emportassent sur les anciennes. On voit dans les essais qu'il nous a donnés, un homme poli & exact qui possedoit parfaitement sa Langue, qui n'avoit en vûe que de rendre ses ouvrages utiles, & qui en un mot étoit capable d'exécuter les plus grands desseins.

+ 1723. Ce sçavant Abbé mourut le premier Janvier 1623, âgé de 80 ans.

Ses principaux ouvrages sont, quatre Dialogues sur l'immortalité de l'ame, sur l'existence de Dieu, sur la Providence, & sur la Religion; des Cartes Géographiques, Chronologiques, Généalogiques pour enseigner la Géographie, l'Histoire, les interêts des Princes, & le gouvernement des Etats; des Réflexions sur toutes les parties de la Grammaire, une nouvelle Méthode de Géographie Historique, les principes du Blason, un Jeu historique des Rois de France, la Liste des Cardinaux vivans en 1621: avec des remarques sur leur âge, le tems de leur promotion au Cardinalat, leurs titres de Cardinaux, leurs Charges, leurs Maisons, avec un Discours préliminaire sur les Cardinaux en général.





LOUIS BOIVIN.

LOUIS BOIVIN, fils de Louis Boivin, célébre Avocat, & de Marie Vattier, sœur du fameux Pierre Vattier, Professeur en Langue Hébraïque, l'un des plus sçavans hommes de son siécle, nâquit à Montreuil d'Argilé dans le Diocèse de Lizieux, le 20 Mars 1640. Un bon vieux Ecclésiastique qui avoit appris à son pere les premiers élémens de la Langue Latine, fut son premier Maître ; mais comme sa capacité ne répondoit pas à son zéle, tout ce qu'il pût faire pour l'instruction de son disciple, fût de le pousser jusqu'en troisiéme ; ainsi il fallut envoyer le jeune Boivin au Collége des Jésuites de Roüen, pour lui faire faire sa Seconde & sa Rhétorique. La beauté de son génie joint à un désir extrême de sçavoir, l'éleva bien-tôt au-dessus de ses compagnons d'étude ; les devoirs ordinaires de sa Classe n'occupoient qu'une bien petite partie de son tems, mais tous les momens qu'ils lui laissoient de libres, il les employoit à composer différentes pieces en vers & en prose ; il en fit quelques-unes sur la mort de sa mere, dont la perte l'affligea si sensiblement, qu'il fit vœu d'en rappeller chaque année le souvenir par quelque piece en son honneur. Ses larmes n'étoient pas encore bien essuyées, que la mort de son pere lui en fit répandre de nouvelles. Il composa à cette occasion une piece qu'il intitula : *Lettre à mon pere & à ma mere dans le Ciel.* Il seroit difficile de rien imaginer de plus affectueux que cette Lettre, nous osons même dire de plus sensé, en ce que l'Auteur l'a chargée de presque toutes les réflexions qui

+ jointe

pouvoient naturellement y servir de réponse.

M. Boivin devenu orphelin revint à Paris où il avoit déja fait deux voyages ; le premier pour mettre dans la Bibliothéque du Roi le manuscrit de la traduction latine de toutes les œuvres d'Avicenne, faite par M. Vattier ; le second pour y faire sa Philosophie au Collége du Plessis, sous le célébre Paul Cohade, surnommé le Philosophe subtil. De la Philosophie il passa à l'étude de la Théologie, de la Jurisprudence, & même de la Médecine ; & ce qu'il y a de surprenant, c'est que dans le même tems il s'appliquoit aux belles-Lettres avec autant d'ardeur que si elles eussent fait son unique étude ; il avoit sur-tout la fureur de rimer, & malheureusement les vers étoient ce qui lui coutoit le moins. Un jour qu'il crût s'être surpassé lui-même dans ce genre d'écrire, il vint transporté de joye trouver M. Chapelain pour lui montrer la merveilleuse piece que sa veine venoit d'enfanter, ne doutant pas que le juge à qui il s'adressoit ne lui prodiguât les plus grandes louanges ; mais il fut trompé dans ses espérances. M. Chapelain reprit dans les vers de M. Boivin une vaine enflure, un brillant faux & obscur, des tours forcés, enfin tous les mêmes défauts qui caractérisoient ses propres vers ; & qu'il n'auroit pas manqué d'appercevoir lui-même, s'il eût été moins disposé à se flater ; en revanche il ne flata pas son ami, après avoir fait une sévere critique de ses vers, il finit par lui conseiller de n'en plus faire. Quelle décision ?

M. Boivin en fut si vivement touché qu'il en tomba malade ; ce fut pour soulager sa douleur qu'il composa le Discours original qu'il intitula ; *Flux de mélancolie*, & qui commence ainsi.

Dans l'état où je suis ; il n'y a que Dieu qui puisse me consoler ; je suis si ennuyé du monde, que si ce chagrin me continue, j'espere au moins qu'il m'en tirera bien-tôt ; il me semble que j'écris mon testament. On m'a fait entendre, ajoute-

t'il, *que ce n'étoit pas mon talent de sçavoir faire des vers François, quoiqu'il me semble que je ne sçaurois vivre sans cela. Il n'est pas croyable combien un mot comme celui-là est difficile à digerer à gens de mon humeur... Mon naturel est porté aux vers plus qu'à toute autre chose; & un des plus judicieux hommes de France n'approuve pas que j'en fasse de François; à quoi me serviront les latins, quand j'y serois un Virgile, puisque l'on en a que faire de deux.*

Voici le portrait qu'il fait de lui-même, qui assurément n'est rien moins que flatté, & l'on peut dire qu'à quelque chose près, il fut pendant le reste de sa vie tel qu'il se dépeint; il étoit alors âgé de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Mon humeur, dit-il, *est sauvage & retirée, fort approchante de celle de l'oyseau de Minerve, franche jusqu'à la rusticité, fiere jusqu'à l'indépendance, flottante & incertaine jusqu'à ne me déterminer à quoique ce soit, entreprenante jusqu'à vouloir tout sçavoir & tout pratiquer; présomptueuse jusqu'à faire vertu d'ambition, cachant si peu mes défauts, que souvent j'en suis vanité, & rarement m'imaginai-je qu'ils n'ayent pas quelque chose d'héroïque.*

Mais les conseils de M. Chapelain & ceux du Pere Lallemant, Prieur de Sainte Genevieve, ne purent corriger M. Boivin de la manie de faire des vers. Il en composa en particulier pour célébrer l'heureuse arrivée d'un jeune frere qu'il aimoit tendrement, & qu'il avoit fait venir à Paris pour y donner tous ses soins à son éducation. Voici comment il débute.

Fier Autan, pere des orages,
Arrête ton vol.

Un début si pompeux a fait dire à M. de Boze, que celui qui ne liroit que ces premiers vers, les attribueroit à Horace, & les croiroit faits pour Virgile.

Cependant l'érudition de M. Boivin lui avoit fait une

si brillante réputation, qu'il étoit recherché par tout ce qu'il y avoit de personnes illustres dans les Lettres. M. Bignon devenu Conseiller d'Etat, après avoir brillé pendant vingt ans dans la Charge d'Avocat Général, se faisoit un plaisir de relire avec lui les endroits choisis des meilleurs Poëtes & Orateurs Grecs & Latins; ce dernier pour s'attacher davantage M. Boivin, prit le parti de le loger chez lui, & lui confia la principale direction des études de Messieurs ses fils. M. le Pelletier voulut aussi que M. Boivin le cadet vint loger avec son aîné, qui prenoit un très-grand soin de son instruction.

Ce fut chez M. le Pelletier que M. Boivin fit connoissance avec le célébre Santeuil. Chaque jour étoit marqué par quelque nouvelle scêne de leur façon, ce qui arrivoit toutes les fois qu'on les mettoit aux prises. Le fort de M. Boivin étoit la critique, & le foible de M. Santeuil étoit de faire souvent des fautes de Grammaire & de quantité, & malheureusement son antagoniste ne lui en passoit aucune, ce qui le faisoit entrer dans des fureurs d'abord assez amusantes pour les spectateurs, mais qui auroient bien-tôt passé à quelque chose de plus sérieux sans la présence des Magistrats, qui avoient l'inspection de cette espece de théâtre.

Lorsque M. le Pelletier entreprit avec M. le Chancelier le Tellier de faire refleurir l'étude dans la Faculté de Droit, on fit l'honneur à M. Boivin de le choisir pour annoncer au Public la réforme projettée; ce qu'il fit par trois Thèses solemnelles; il auroit pû s'il l'eût souhaité être nommé Antécesseur; mais comme il s'étoit fait recevoir Avocat, il s'en tint au Barreau, & refusa d'enseigner le Droit. M. Baudin fut donc choisi pour travailler avec M. le Pelletier le fils sur les principes du Droit Civil.

M. Boivin passa de chez M. le Pelletier chez M. Bignon, Premier Président du Grand Conseil; mais au bout de dix-huit mois il se réunit dans une maison particuliere

ticuliere avec M. son frere, qui jusques-là étoit demeuré chez M. le Pelletier.

Peu de tems après M. Boivin l'aîné acheta une petite Terre en Normandie dans le voisinage de Montreuil, acquisition qui fut pour lui la source d'une foule de procès ruineux; il en eut un entr'autres contre l'Abbaye de la Trappe, qui ne fût terminé qu'après douze ans de procédure & de sollicitations, & qui outre cela lui coûta plus de douze mille livres de frais; il ne s'agissoit cependant que d'une misérable redevance de vingt-quatre sols; mais M. Boivin qui ne vouloit pas que son ~~chef~~ de la *Coypeliere* en fût chargé, plaida à toute outrance pour un si mince objet; pour se consoler de la perte de son procès, il disoit *qu'il l'avoit gagné pendant douze ans, & qu'il ne l'avoit perdu qu'un seul jour.* ×fief

Son caractere difficile & naturellement opiniâtre, ne se faisoit que trop sentir dans les assemblées particulieres de l'Académie, où il avoit d'abord obtenu une place d'Eleve, & ensuite une d'Associé, peu de tems après la perte de son Procès; il vouloit obstinément que l'on fût de son sentiment, & le vouloit souvent avec aigreur, quoique son cœur désavouât le fiel apparent de ses expressions.

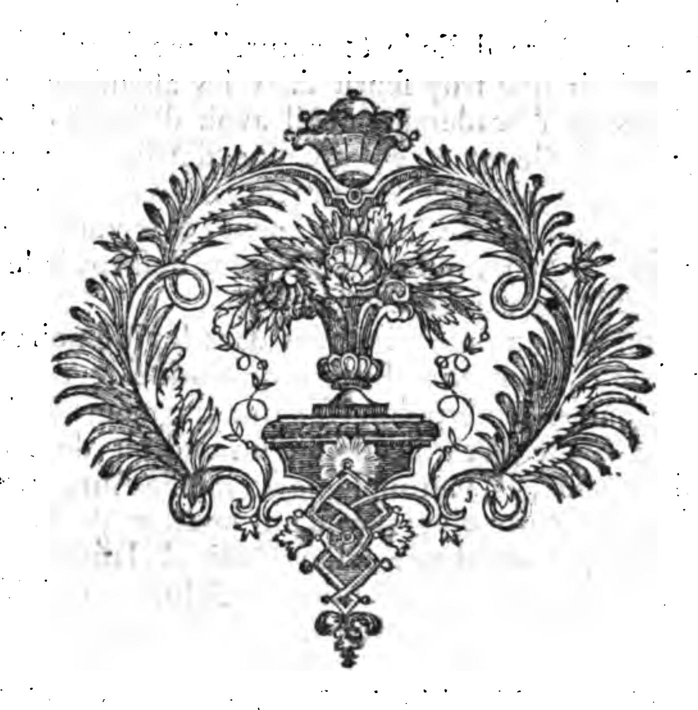
Ses pieces imprimées insérées dans les Mémoires de l'Académie, sont une Histoire de ~~Qarine~~+ & de ~~Stricangée~~#, une Dissertation sur un fragment de Diodore de Sicile, l'explication d'un endroit de Denis d'Halicarnasse, la Chronologie du même Auteur, ~~une Traduction~~## chronologique d'un endroit de Censorin, l'Epoque de Rome selon Denis d'Halicarnasse; une Dissertation sur Jeroboam Jesoz, treiziéme Roi d'Israël, & des Remarques sur l'origine des Dieux. +Zarine #Stryangée ##restitution

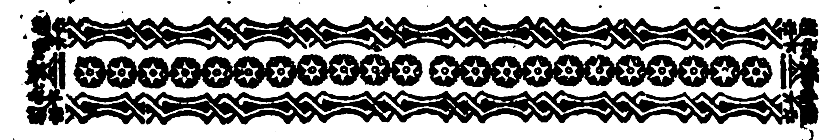
Le plus considérable de ses ouvrages manuscrits, sont ses notes sur Josephe, où restituant le texte cor-

rompu, rétabliſſant la chronologie alterée, comparant ſon Auteur tantôt avec l'Ecriture Sainte, tantôt avec lui-même, il donne par tout des preuves d'une érudition immenſe.

Toujours poſſedé de la fureur de rimer, il avoit composé trois Poëmes chronologiques, où ſous le titre de vers Acromonoſtiques, il décrivoit les différens âges du monde & les principaux regnes. On a auſſi trouvé dans ſes papiers une traduction en vers François de la plus grande partie de l'Evangile.

Il mourut le 22 Avril 1724, dans ſa ſoixante-quinziéme année.





GUILLAUME DE LISLE.

GUILLAUME DE LISLE, premier Géographe du Roi, & Censeur Royal, né à Paris le dernier de Férier 1675, eut pour pere le célébre Claude de Lisle, un des plus habiles Historiographes du dix-septiéme & du dix-huitiéme siécle. La réputation de ce grand homme étoit si bien établie, que tous les jeunes Seigneurs, plusieurs Princes, & feu M. le Duc d'Orleans lui-même qui se connoissoit si bien en hommes, voulurent être ses disciples.

M. de Lisle héritier du génie & des talens de son pere, fit sous lui ses premieres études. Instruit par un si excellent Maître, il ne pouvoit manquer de faire à son école les plus rapides progrès ; aussi ceux qu'il fit furent-ils tels que n'ayant encore que huit à neuf ans il se vit en état de dresser lui-même différentes Cartes sur l'Histoire ancienne ; le goût particulier qu'il avoit pour la Géographie, lui a fait tourner toutes ses études de ce côté-là. La gloire qu'il a eu de réformer cette science si utile, & de la pousser en même-tems à un dégré de perfection assez voisin du dernier terme auquel on puisse la porter, lui a fait un nom qui durera autant que l'étude de la Géographie.

Heureusement pour M. de Lisle, il vint dans un tems fécond en nouvelles découvertes, & il en profita pour corriger les fautes innombrables qui fourmilloient dans les ouvrages qui l'avoient précédé. Le zéle de la Religion & l'intérêt du commerce avoient conduit dans les Pays les plus éloignés des hommes capables de nous en donner une exacte description, & ce fut sur leurs Mémoires que la Géographie fut perfectionnée ;

cette ſcience ſe trouvoit outre cela aidée de l'Aſtronomie ; qui devenue plus parfaite que jamais, lui fourniſſoit de nouveau les longitudes par les Satellites de Jupiter.

Une Mappe-Monde, les Cartes de l'Europe, de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amerique, une Carte de l'Italie, une de l'Afrique ancienne, depuis Carthage juſqu'au Détroit, & deux Globes, l'un céleſte, l'autre terreſtre, dédiés à Son Alteſſe Royale feu M. le Duc d'Orleans, que M. de Liſle donna en 1700, n'étant alors âgé que de vingt-cinq ans, furent les premiers fruits qu'il fit paroître de ſon travail. La Méditerranée, cette Mer qui devoit être ſi connue, l'avoit cependant été ſi peu, qu'on lui avoit donné juſqu'alors onze cens ſoixante lieues d'Occident en Orient, & M. de Liſle trouva qu'elle n'en avoit que huit cens ſoixante ; l'Aſie fut pareillement racourcie de cinq cens lieues ; il découvrit auſſi que les Géographes s'étoient trompés au ſujet de la poſition de la Terre d'Yeço, & il donna à cette Terre ſa véritable place qu'elle devoit occuper dans les Cartes.

On ne put d'abord s'imaginer que M. de Liſle ne ſe fût pas lui-même trompé dans ſes Obſervations aſtronomiques, & on ne put en particulier ſouffrir qu'il eut rendu la Méditerranée plus courte d'un quart. Pour ne laiſſer aucun doute ſur cette matiere, il eût le courage d'entreprendre de meſurer toute cette Mer en détail, & par parties, ſans employer ces Obſervations, mais ſeulement les portulans & les journaux des Pilotes, tant de routes faites de Cap en Cap en ſuivant les terres, que de celles qui traverſeroient d'un bout à l'autre ; & tout cela évalué avec toutes les précautions néceſſaires, réduit & mis enſemble, s'accordoit à donner à la Méditerranée la même étendue que les Obſervations aſtronomiques dont on vouloit ſe défier.

Peu de tems après que la Mappe-Monde de M. de

Lisle eut été donnée au Public, M. Nolin, Géographe du Roi, en fit paroître un autre qui ne differoit de celle de M. de Lisle, que par les fautes qui avoient été glissées dans la nouvelle Mappe-Monde, ou par ignorance, ou pour déguiser le larcin. Cette affaire fut portée en justice, & le Conseil d'Etat Privé du Roi en ayant pris connoissance, MM. Sauveur & Chevalier, de l'Académie des Sciences, furent nommés pour examiner ces deux Mappes-Monde; sur leur rapport il y eut un Arrêt du Conseil, qui donna droit à M. de Lisle de faire casser les planches de M. Nolin.

De la représentation générale de la terre, M. de Lisle qui vouloit suivre la Géographie dans toutes ses branches, passa à des descriptions particulieres, d'autant plus difficiles, qu'elles exigent que l'on entre dans un plus grand détail, toujours accablant pour un Géographe. Les Cartes particulieres que nous avons de la composition de ce sçavant homme, sont au nombre de quatre-vingt-dix, dont on trouve une liste exacte dans l'Histoire de l'Académie.

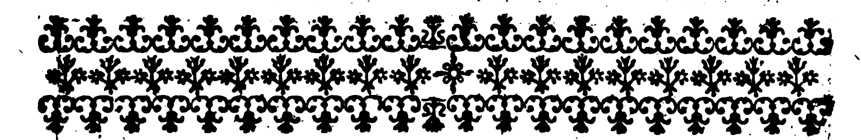
La réputation de cet illustre Géographe étoit si universellement répandue, qu'il n'y a guere de Princes Etrangers qui n'ayent tâché de l'attirer dans leurs Etats. Le Duc de Savoye alors Roi de Sicile, fut si satisfait d'une Carte de ce Royaume publiée par M. de Lisle, qu'il lui fit l'honneur de l'en remercier par une lettre qui lui fut remise avec un présent par son Ambassadeur, lequel avoit ordre de faire en même tems tous ses efforts pour l'engager à venir s'établir à Turin, où il auroit tous les avantages & tous les agrémens qu'il pourroit désirer. Quantité d'autres Puissances lui ont fait les mêmes sollicitations; mais l'amour de la Patrie l'a toujours emporté chez lui sur l'espérance de la plus brillante fortune. Le Czar l'a souvent honoré de ses visites, & se faisoit un plaisir de lui donner des remarques particulieres sur la Moscovie. Deux

des freres de M. de Lisle, tous deux Académiciens Astronomes, ont été appellés à Petersbourg, & s'y sont fait un grand nom. Un autre s'est fort distingué dans l'Histoire dont il a fait sa principale étude.

Ce fut en 1702 que M. de Lisle entra dans l'Académie en qualité d'Eleve du célébre M. Cassini, & il passa ensuite au grade d'Associé, en 1718 il fut honnoré du titre de premier Géographe du Roi, & fut choisi pour montrer la Géographie à ce Prince. Il composa pour son instruction différens ouvrages; une Carte génerale du monde, celle de la fameuse retraite des dix mille, une Carte de l'Empire d'Alexandrie, l'Empire des Perses sous Darius, l'Empire Romain dans sa plus grande étendue, la France selon toutes ses différentes divisions, tant sous les Romains que sous les trois races de ses Rois.

Sa Carte de l'Isle de Malte a été son dernier ouvrage, il l'acheva le 25 Janvier 1726 au matin, & étant sorti l'après dînée, il fut frappé dans la rue d'une appoplexie dont il mourut le même jour, n'étant âgé que de cinquante-un ans. Il n'a laissé qu'une fille, qui a été mariée à M. Buache, Eleve de M. de Lisle, & comme lui célébre Géographe, & de l'Académie des Sciences.





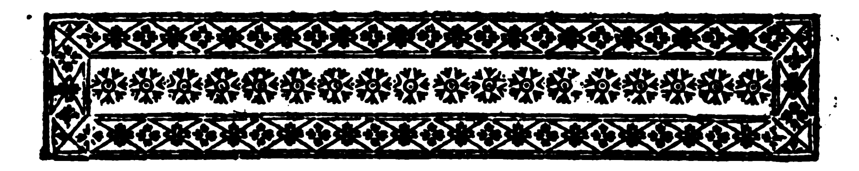
LOUIS DE SACY.

LOUIS DE SACY, Avocat au Conseil, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise, nâquit à Paris en 1654; issu d'une famille qui a tenu un rang distingué dans la Robbe; il suivit le Barreau, & ne se fit pas moins admirer par son éloquence que par l'étendue de ses lumieres, aussi n'y avoit-il aucune partie du Droit qu'il ne possedât dans un égal dégré de perfection. Ses Factums imprimés quelque-tems avant sa mort, annoncent tout à la fois & un grand Orateur & un habile Jurisconsulte.

A l'étude du Droit il joignit celle des Belles-Lettres; & elles firent pendant toute sa vie ses plus cheres délices. Son traité de l'amitié, celui de la gloire, son élegante traduction des Lettres de Pline, & du panégyrique de Trajan, sont des ouvrages qui assurent à leur Auteur une gloire immortelle.

Les quatre premiers livres de sa traduction des Lettres de Pline, parurent en 1699, & deux ans après M. de Sacy donna la suite entiere des mêmes Lettres. Le grand nom que lui fit cet excellent ouvrage, lui mérita une place dans l'Académie Françoise, où il fut reçû en 1701.

La mort de ce célébre Académicien arriva le 26 Octobre 1727, étant âgé de soixante-treize ans.



JEAN BOIVIN.

JEAN BOIVIN, Garde de la Bibliothéque du Roi, l'un des quarante de l'Académie Françoise, pensionnaire de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, honoraire de celle de la Crusca, Professeur Royal en langue Grecque nâquit à Montreuil l'Argilé, petite Ville de la haute Normandie, le 28 Mars 1663. Louis Boivin, son frere, dont nous venons de faire l'éloge, plus âgé que lui de douze ans, prit un soin extrême de son éducation, & voulut être son premier maître. Le jeune Boivin n'avoit encore que dix ans lorsque son frere le fit venir à Paris. Il suivit pour lui enseigner le Grec une méthode assez extraordinaire. Il l'enfermoit dans un galetas, & là il lui laissoit pour toute compagnie un Homere tout Grec, un Dictionnaire & une Grammaire, & il lui marquoit un certain nombre de vers qu'il étoit obligé de traduire en Latin & en François. Le jeune prisonnier étoit exact à remplir chaque jour sa tâche, & très-souvent il se ménageoit quelqu'avance sur l'ouvrage du lendemain ; quelque petite promenade, que l'on égayoit communément par la lecture de quelque Auteur, ou quelque partie d'échecs étoit ordinairement la récompense de son application ; il réussit si bien dans le jeu qu'on lui avoit montré que quelque fois il s'émancipoit jusqu'à gagner son Maître ; mais celui-ci qui vouloit conserver toute sa supériorité, se faisoit un plaisir malin d'attendre que son jeune disciple fut accablé de sommeil ; alors il lui regagnoit en peu de tems tout ce qu'il avoit perdu.

C'est

C'est ainsi que s'écoulerent les trois premieres années que M. Boivin le cadet passa à Paris.

Nous avons déja dit qu'il demeura ensuite chez M. le Pelletier, & qu'il eut le glorieux avantage d'être élevé avec les fils de cet illustre Magistrat. Il fit avec eux un cours de Philosophie au College du Plessis, & en soutint des thèses publiques en Grec & en Latin. Il passa de-là à l'étude du Droit; mais il ne s'y attacha que fort superficiellement; il n'en fut pas de même des meilleurs historiens, Poëtes & Orateurs Grecs & Latins: il les lut avec tant de goût & tant d'application, qu'il n'y en avoit aucun dont il n'eut pû faire l'analyse la plus exacte, & la mieux raisonnée. Sa réputation dans ce genre de littérature devint si brillante, qu'il y avoit peu de personnes à Paris de quelque nom & de quelque goût, qui ne desirassent de lire ou de revoir avec lui les endroits choisis de ces mêmes Auteurs. Tels furent en particulier M. Daguesseau, mort Chancelier de France, M. l'Abbé Bignon, M. l'Abbé de Louvois. Ce dernier lui donna des marques efficaces de son estime, en lui assignant une pension considérable. Peu de tems après il lui obtint une des places de Garde de la Bibliothéque du Roi, vacante par la mort de M. Clément, arrivée en 1692.

Il procura l'année suivante au Public une édition des anciens Mathématiciens Grecs, que M. Thevenot avoit laissé imparfaite; M. Boivin pour l'achever conféra de nouveau le texte des Auteurs avec les manuscrits, recueillit les variantes de ceux de Jules Africain, dont il éclaircit l'ouvrage par des notes, & mit à la tête du Recueil, en forme de prolégomenes, les divers jugemens que les Sçavans ont portés des ouvrages qu'il contient.

L'année 1702 fut marquée par l'édition d'un Ouvrage de sa façon, bien plus important encore, & dont il ne partagea la gloire avec personne. Ce fut une élégante traduction d'onze livres de l'histoire By-

zantine de Nicephore Gregoras ; avec des notes sçavantes & une préface curieuse sur les autres ouvrages & sur la vie du même Auteur, tirée de ses propres écrits.

Mais ce n'étoit pas seulement à ses propres ouvrages que M. Boivin devoit la grande réputation que son érudition lui avoit faite ; il en étoit en partie redevable aux secours que les plus illustres Sçavans tiroient de ses lumieres. Le Pere Mabillon avoue dans sa Diplomatique qu'il lui doit l'idée & la perfection de ce grand ouvrage ; il avoit fourni au célébre Despréaux des remarques sur le traité du Sublime de Longin. Le Pere le Quien dit dans la préface qu'il a mise à la tête d'un ouvrage attribué à saint Jean Damascene, que c'est à M. Boivin qu'il est redevable de toutes les singularités qu'il y rapporte sur le nom & les écrits de Michel Sicidités, appellé quelquefois Sicéliotés, & d'autrefois Glycas. A ces témoignages nous joindrons celui du célébre M. Rollin, qui dans un de ses livres parle de M. Boivin en ces termes.

» Il réunissoit, dit-il, dans un dégré éminent la dé» licatesse de la littérature à la profondeur de l'érudi» tion. Et je ne sçais si dans toute l'Europe il y avoit » un homme qui possédât plus parfaitement la langue » Grecque que lui. Mais en même tems il composoit » dans les trois langues Françoise, Latine & Grecque » avec une extrême délicatesse soit en prose, soit en » vers. Plusieurs habiles Professeurs de l'Université ne » manquoient jamais de lui montrer leur composition, » & ils se trouvoient bien de sa critique également » modeste & judicieuse. Pour moi, quoiqu'il fut mon » cadet, je l'ai toujours regardé comme mon Maître » pour les Belles-Lettres, surtout pour le Grec, & je » lui dois une partie de ce que je sçais. «

Ce fut en 1705 qu'il obtint une Chaire de Professeur Royal en langue Grecque, trois mois après qu'il eut été reçu à l'Académie des Belles-Lettres. Toutes ses

leçons roulerent sur l'Iliade & l'Odissée d'Homere; c'étoit alors le fort de la guerre littéraire allumée entre les partisans des Anciens, & les partisans des Modernes, au sujet du Prince des Poëtes Grecs. M. Boivin n'eut garde de paroître indifférent dans une querelle qui intéressoit si fort son Auteur chéri; il en prit la défense, & publia en 1715 l'Apologie des ouvrages de ce divin Poëte, & particuliérement du Bouclier d'Achile, sur lequel sembloient tomber presque tous les traits des modernes.

M. Boivin publia l'année suivante deux ouvrages que lui dicta la reconnoissance; l'une fut la vie du célébre M. Pithou, ayeul de M. le Pelletier, & l'autre celle de M. le Pelletier même.

Le célébre Evêque d'Avranches, M. Huet, étant mort en 1721, M. Boivin fut jugé seul digne de succéder à cet illustre Sçavant dans la place de membre de l'Académie Françoise. » Comme lui, dit M. de Boze, » il avoit sçu traduire les anciens sans les dégrader, » comme lui il avoit sçu les illustrer par de sçavans » Commentaires, comme lui encore il avoit dans ses » heures de loisir composé en François, en Latin & » en Grec, des Piéces de vers d'un tour & d'une déli- » catesse inimitable. Rien, par exemple, de plus har- » monieux & de plus tendre, que celle où il introduit » Anacréon pleurant sur le tombeau de Madame Da- » cier. Rien de plus galant que celle, où pour consoler » une beauté de quelques légers outrages de la petite » vérole, il les décrit comme des excès de la jalousie, » du dépit & de la rage impuissante de Venus. Rien » de plus ingénieux encore qu'une autre Piece, où » pour payer quelques parties d'échecs qu'il avoit per- » dues contre la même Dame, il demande à Vulcain » une médaille où son héroïne soit représentée sous les » attributs de Minerve armée, tenant d'une main la » Victoire poussant son redoutable javelot, & foulant » aux pieds le nouveau Palamede, qui avoit osé luter » contre les Déesses. «

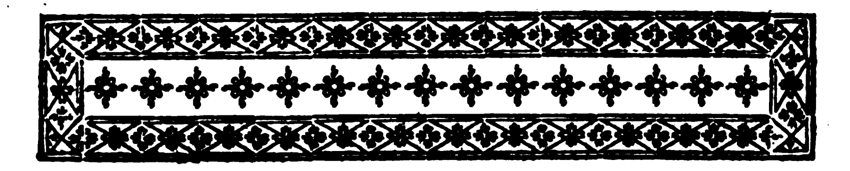
Quoique M. Boivin ne se fut pas rendu la langue Italienne aussi familiere que la langue Grecque & Latine, il l'entendoit assez pour en sentir toutes les délicatesses & toutes les beautés ; & c'est en partie ce qui lui mérita une place dans la célébre Académie de la Crusca.

Sur la fin de l'hyver de l'année 1726, M. Boivin fut attaqué d'une fiévre lente, à laquelle il n'apporta aucun reméde, & on ne put même l'empêcher de faire le Carême avec sa régularité ordinaire ; cependant ses forces s'affoiblissant, il loua un appartement à Chaillot pour y aller respirer l'air, & y passer la belle saison, mais quelque besoin qu'il eut de se ménager, il sembloit qu'il n'étoit venu dans cette solitude que pour s'y livrer au travail avec plus d'ardeur. Il entreprit la révision de toutes les leçons qu'il avoit faites au College Royale, & qui formoient une traduction entiere de l'Iliade & de l'Odyssée ; il voulut aussi revoir la traduction qu'il avoit faite de l'Œdipe de Sophocle, & de la Comédie des oiseaux d'Aristophane. Ce fut en vain qu'on voulut l'arracher à une application si dangereuse pour sa santé. La fiévre revint, & à ce mal se joignirent les accès d'un Asthme violent ; & il mourut enfin le 28 Octobre 1727, âgé de soixante-cinq ans.

De son mariage avec Mademoiselle Cheron, niéce de la célébre Madame ~~la Hay~~+, plus connue encore sous le nom de Mademoiselle Cheron, il eut six enfans dont trois lui survécurent, un garçon & deux filles.

+ le hay





CLAUDE FRANCOIS FRAGUIER.

CLAUDE FRANÇOIS FRAGUIER, l'un des quarante de l'Académie Françoise, où il fut reçu en 1708, & membre de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, où il obtint une place en 1706, nâquit à Paris d'une famille noble le 28 Aout 1666.

Mis en pension chez les Jésuites il y fit ses premieres études sous le célébre pere la Baune à qui l'on avoit confié l'éducation du jeune Prince Louis de Condé. Les PP. Rapin, de la Rue, Jouvency & Commire se firent aussi un plaisir de cultiver les heureuses dispositions qu'il avoit pour les Lettres; mais ils firent plus, le jeune Fraguier leur paroissant un sujet propre à briller dans leur ordre, ils lui inspirerent le dessein d'y entrer; & il y prit en effet l'habit vers la fin du mois d'Août de l'année 1683.

Son Noviciat étant achevé, il fit son cours de Philosophie à Paris, & fut ensuite destiné à aller enseigner les humanités à Caën. La connoissance qu'il y fit avec Messieurs Huet & Segrais, qui voulurent bien le guider dans ses études, ne contribua pas peu à perfectionner son goût; il s'attacha surtout à bien posséder les meilleurs auteurs Grecs & Latins, & il y réussit si parfaitement, qu'il se rendit ces deux langues aussi familieres qu'elles le seroient à un homme qui auroit vécu autrefois à Athenes & à Rome.

Au bout de quatre années ayant été rappellé à Paris pour y faire son cours de Théologie, il le commença, mais il ne l'acheva pas. La fatigue attachée aux fonc-

tions qu'il auroit eu à remplir, s'il fut demeuré dans la société, le détermina à la quitter pour rentrer dans le monde; étant résolu de consacrer tous ses momens à l'étude.

Sçavant dans le Grec & dans le Latin, il apprit encore l'Anglois, l'Italien & l'Espagnol, mais il s'en falloit bien qu'il sçût toutes les délicatesses de sa langue naturelle, il sentit qu'il avoit besoin de se répandre dans le monde pour y prendre la politesse & l'urbanité qui lui manquoient; il s'y produisit donc, & ce fut avec avantage. La beauté de son génie, ses rares talens, & plus que tout cela sa candeur, sa droiture, son humeur douce & bienfaisante firent qu'il fut reçu avec plaisir dans les meilleures compagnies. Deux personnes qui tenoient un rang distingué parmi les beaux esprits, Madame la Comtesse de la Fayette, & la célébre Ninon de l'enclos, se chargerent du soin de le former, & il profita si bien de leurs leçons, que poli par le commerce de ces deux Muses, il se fit un style élégant, chatié, mais qui ne tenoit rien de l'affectation.

+ parurent

Cette pureté, & cette élégance de style, parut dans les premiers ouvrages que M. l'Abbé Fraguier donna au Public. Engagé par M. l'Abbé Bignon, qui présidoit au Journal des Sçavans, à partager ce travail; il donna des extraits, qui furent lûs avec autant d'admiration que de plaisir; parce que l'on y trouvoit tout à la fois, & la politesse d'un style coulant, & la solidité d'un jugement exquis.

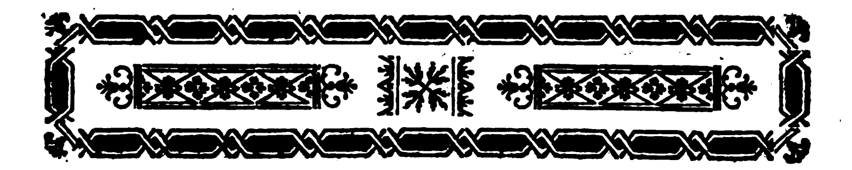
Mais ce travail ne fut pour M. l'Abbé Fraguier qu'une espece de délassement d'une étude plus sérieuse. Son amour pour les œuvres de Platon lui en avoit fait entreprendre la traduction après celles qui avoient été successivement données par Marsile Ficin, & par Jean Serranus. Mais le cruel accident qui lui arriva en 1709, le mit dans la nécessité de discontinuer l'exécution de son projet. Depuis plusieurs jours il consacroit une partie des nuits à travailler sur un Commentaire ma-

nuscrit que le Pere Hardouin avoit composé sur le Nouveau Testament, lorsqu'il sentit tout à coup que les muscles de son cou s'étoient relâchés, de façon qu'il ne pouvoit plus soutenir sa tête dans sa situation naturelle ; accident qui ne venoit que de l'imprudence qu'il avoit eüe de travailler pendant plusieurs nuits, étant déshabillé, & laissant les fenêtres de sa chambre un peu entr'ouvertes. Ce fut en vain qu'il eut recours aux eaux de Vichi, de Bourbon, de Barege & de Balaruc, le mal ne fit qu'augmenter, & ne cessa de lui causer les douleurs les plus vives & les plus aigues. Mais sa patience supérieure à tous les maux qu'il souffroit ne se démentit point pendant tout le cours de cette longue & cruelle maladie, qui pendant dix-neuf ans ne lui donna aucun relâche. Une attaque d'apoplexie qui lui survint le 3 May 1728, l'enleva de ce monde dans la soixante-deuxiéme année de son âge.

Nous avons de lui un Poëme Elégiaque, intitulé *Mopsus*, ou *Schola Platonica de hominis perfectione*, qui renferme ce qu'il y a de plus profond & de plus sublime dans la morale payenne ; un recueil de Poësies Latines avec trois dissertations touchant Socrate ; dans la premiere M. l'Abbé Fraguier explique ce que c'est que le Démon de Socrate ; dans la seconde il donne son sentiment sur l'ironie employée par ce Philosophe, & dans la troisiéme il le défend contre ceux qui l'accusoient d'être tombé dans d'infames débauches. Outre ces dissertations, on en trouve encore plusieurs du même Auteur, pleines de recherches & d'érudition dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Dans le second volume on trouve un Mémoire sur le caractere de Pindare ; une Dissertation sur la Cyropédie de Xenophon, une autre sur l'usage que Platon fait des Poëtes ; une troisiéme sur l'Eclogue ; un discours sur la maniere dont Virgile a imité Homere ; une autre sur le passage de Ciceron, où il est parlé du tombeau d'Archimede. Dans la cinquiéme

un Mémoire sur la vie Orphique, & un Discours sur les imprécations des peres contre les enfans, & dans la sixiéme un Discours, où il prouve qu'il ne peut y avoir de Poëme en prose; un Mémoire sur l'Eglise Grecque & Latine; un Discours sur la Galerie de Verrès; dans le tome troisiéme, des réflexions sur les dieux d'Homere; dans le quatrieme des recherches sur la vie de Q. Roscius le Comédien. M. l'Abbé Fraguier est encore l'Auteur de la vie de Roger de Piles, qui se trouve à la tête de l'Abbregé de la Vie des Peintres; mais c'est sans fondement qu'on lui a attribué la Piece intitulée, *Santolius pœnitens*, elle est de feu M. Rollin.





JEAN-BAPTISTE COUTURE.

CE qu'il y a de moins certain dans la vie de l'homme célébre dont nous allons faire l'éloge, c'eſt le point de ſa naiſſance. Selon deux Enquêtes faites à la requête même de M. l'Abbé Couture, & qui ſe trouvent jointes à ſes Lettres de tonſure, & de Maître-ès-arts, l'une de 1672, & l'autre de 1696, il paroît qu'il étoit né le 11 Novembre 1651, de Gilles Couture & de Guillemette Meriel, ſa premiere femme, au hameau de ſaint Aubin, dépendant de la Paroiſſe de Langrune dans le Diocèſe de Bayeux; qu'il avoit été baptiſé trois jours après ſa naiſſance; mais que n'y ayant point alors de Regiſtres en regle, parce que la Cure fut déſervie par de ſimples Prêtres, qui n'étoient plus dans le Pays, il n'avoit jamais pû trouver dans ces Regiſtres là preuve de ſon baptême; il eſt encore dit dans ces Enquêtes, que tous les habitans du lieu rendront témoignage qu'ils l'ont vû dès ſon enfance. Ces diſpoſitions ſont confirmées par le témoignage même du Curé de Langrune, pour le tems depuis lequel il eſt en poſſeſſion de la Cure, & qui à ſix ſemaines près remonte juſqu'à la naiſſance de l'enfant, qu'il dit avoir toujours vû, juſqu'à ce qu'il fut envoyé à Caën pour y étudier.

Mais ces deux Enquêtes ne paroiſſent gueres s'accorder avec le récit que M. l'Abbé Couture lui-même a fait mille fois de ſa naiſſance & de ſon éducation. Il a raconté à une infinité de perſonnes qu'il étoit né ſur l'océan dans les horreurs d'une tempête, à laquelle ſa

mere & lui n'avoient échapé que par une espece de miracle, & qu'à l'âge de six ans on l'avoit transporté en Canada, & délaissé dans une habitation d'Iroquois, d'où son retour en France tenoit du prodige. Voici comment il contoit la chose.

» Giles Couture, son pere, étoit un fort matelot » des environs de Notre-Dame de la Delivrande, fa» meux Pelerinage sur la côte de la basse Normandie. » Il avoit une barque à lui, & portoit tous les ans en » Angleterre des toiles & autres marchandises sembla» bles sur lesquelles il faisoit un gain honnête.

» Dans un de ses voyages plus long que de coûtume, » sa femme jeune & impatiente d'avoir de ses nouvelles, » en alla apprendre elle-même. Elle devint grosse, & » avançant extrêmement dans sa grossesse, sans que » son mari fut encore en état de repasser en France, » ni qu'il voulut qu'elle accouchât en Angleterre, il » l'embarqua sur le bâtiment d'un de ses amis, qui fai» soit le même commerce, & lui donna une vieille » femme pour l'accompagner.

» Ils avoient à peine gagné la haute mer, qu'il » s'éleva un furieux ouragan, qui en deux fois vingt» quatre heures les porta jusqu'au détroit de Gibral» tar; & ce fut au fort d'une si violente agitation que » la mere du petit Couture le mit au monde. La pre» miere terre, où l'on dit qu'il avoit abordé, étoit la » pointe de sainte Marie en Espagne, à l'embouchure » de la Baye de Cadix, & on assuroit qu'il y avoit été » baptisé très-précipitamment; parce que la guerre » où l'on étoit avec l'Espagne ne permettoit pas de » s'arrêter long-tems dans un de ses ports. Rendu enfin » en Basse Normandie à la maison paternelle, il y fut » nourri & élevé par sa mere, qu'il perdit à l'âge de » trois ans. Son pere se remaria, eut des enfans de sa » seconde femme, & marqua trop de prédilection pour » celui qu'il avoit eu de la premiere. La belle mere » profita d'une des absences ordinaires de son mari pour

» se délivrer de cet objet d'inquiétude. Elle avoit un » frere qui passoit en Amérique pour la seconde fois. » Elle l'engagea à y mener sécretement le petit Cou- » ture, & à l'y laisser dans quelque endroit assez in- » connu, pour qu'on n'entendit jamais parler de lui. » L'exécution de ce projet leur coûta peu. L'enfant » déja familier avec tout ce qui alloit à la mer n'eut » aucune répugnance à s'embarquer. On fit accroire au » pere qu'il s'étoit noyé en courant imprudemment sur » le rivage. Et l'oncle arrivé dans un lieu propre à son » dessein, lui fit boire quelques liqueurs, & le laissa » endormi sous un feuillage, sans s'embarrasser de ce » qu'il deviendroit. Comme il étoit d'une figure ai- » mable, qu'il avoit de la vivacité, de la gentillesse, » & tout ce qui peut intéresser dans un âge aussi ten- » dre, ceux auprès de qui le hazard le conduisit » d'abord, en furent touchés sans doute ; & ce qui » l'empêcha peut-être encore de sentir une partie de » sa disgrace, c'est qu'on lui laissa faire tout ce qu'il » vouloit. Il menoit cette vie depuis près de dix-huit » mois, lorsque jouant un jour sur les bords du fleuve » de saint Laurent, il découvrit un vaisseau dont le » pavillon lui parut le même que celui du vaisseau qui » l'avoit amené. Il ne douta pas que ce ne fut ou son » oncle ou son pere qui venoient le reprendre ; il crai- » gnit seulement de n'en être pas apperçû, & dans cette » crainte il s'éleve le plus qu'il peut ; il fait des signes, » il appelle de toute sa force, il excite enfin l'attention » des navigateurs, & les détermine à envoyer l'esquif. » Ce vaisseau étoit un vaisseau du Havre, & le mate- » lot qui amenoit l'esquif, étoit un matelot de Cher- » bourg, qui fut bien surpris de trouver si loin un en- » fant abandonné, qui lui parloit bon François, c'est- » à-dire le François de son propre canton, & qui lui » demandant des nouvelles de son pere & de ses au- » tres parens, lui nommoit tous gens de connoissance » & de son voisinage. Il se fit donc un grand plaisir de

» le mettre à bord, & quand, après avoir fini sa course, » le vaisseau fut de retour au Havre, & le matelot à » Cherbourg, Gilles Couture informé de la destinée » de son fils, le vint querir avec empressement, ne le » montra chez lui qu'autant qu'il falloit pour confondre » la malice de sa femme, & le mena tout de suite à » Caën à Madame la Marquise de Couvigni, qui l'ho- » noroit de sa protection, & qui attendrie par le récit » de l'avanture, retint le petit Couture dans sa maison, » où elle en fit prendre un soin particulier jusqu'à l'âge » de dix à douze ans. «

Telle est l'histoire que M. l'Abbé Couture a dite & repetée une infinité de fois, & lorsqu'il étoit au College de la Marche, où il a passé plus de vingt ans, & lorsqu'il étoit au College Royal où il a professé encore plus long-tems. Au sortir de chez Madame de Couvigni, il vint à Caën faire ses humanités au College des Jésuites, & étudia ensuite en Philosophie sous le célébre M. Cailly, Professeur en l'Université de la même Ville. Son cours achevé avec les plus glorieux succès M. de Luc Gentil-homme qui tenoit un rang distingué parmi la noblesse des environs de Caën, choisit M. Couture alors âgé de vingt ans, pour lui confier l'éducation de ses deux fils, qu'il vouloit faire instruire sous ses yeux ; mais ils ne purent profiter long-tems des leçons de leur nouveau Maître ; M. Couture ayant été nommé pour remplir la place de Régent de seconde au Collége des Arts de l'Université de Caën : on lui proposa peu après un poste plus avantageux encore ; la ville de Vernon voulut l'avoir pour Professeur de Rhétorique du College qu'elle venoit d'établir ; & pour l'enlever plus sûrement à la ville de Caën, elle offrit au jeune Professeur des avantages trop grands, pour que l'intérêt de sa fortune lui permit de les refuser.

Mais il falloit à ses talens un plus brillant théâtre ; sa réputation avoit été portée à Paris, & l'Université

de cette Capitale voulut le posséder. Le Collége de la Marche lui offrit la Chaire de Professeur de Rhétorique ; mais comme il avoit été reglé par un Statut de l'Université de Paris, que ceux qui y professent, doivent nécessairement y avoir fait leurs études, il fallut avoir recours à un autre Réglement, qui dans un cas pressant permet la voye de cooptation, c'est-à-dire le subit passage d'une Université à une autre ; & ce fut-là la voye que l'on employa en faveur de M. Couture ; distinction d'autant plus glorieuse que jusqu'alors elle n'avoit encore été accordée à personne. Le nouveau Professeur y fut extrêmement sensible, & rien ne prouve mieux sa reconnoissance que le zèle extraordinaire qu'il eut à rendre toujours plus florissant le Collége, qui venoit de témoigner tant d'empressement pour se l'attacher.

Les exercices qui se faisoient dans ce College y devinrent plus solemnels & plus fréquens, & y attiroient chaque année un plus grand nombre de pensionnaires & d'écoliers. Cet accroissement qui ne pouvoit se faire qu'au préjudice des autres Colleges, allarma leur jalousie. Le nouveau Professeur de Rhétorique du College de la Marche étoit Normand ; ce titre parut suffire au Collége de Harcourt pour le revendiquer, & pour donner plus de poids à ses prétentions, il y joignit les offres les plus avantageuses. Il fallut que M. l'Archevêque de Paris, Proviseur né du Collége de la Marche, interposât son autorité dans cette affaire. Celui de Harcourt fut obligé de se désister de ses prétentions ; & celui de la Marche augmenta considérablement l'honoraire de son Professeur, en lui accordant de plus une indemnité de toutes les pensions qu'il devoit & devroit dans la suite au Principal du College pour raison de ses nourritures. Cette discussion finit d'une maniere encore plus glorieuse pour M. Couture ; c'est que l'Université en corps lui fit l'honneur de l'élire pour son Recteur.

Sa réputation qui jusqu'alors avoit été comme renfermée dans les bornes du pays Latin, commença à le mettre en liaison avec tout ce qu'il y avoit de personnes à Paris les plus distinguées dans la Littérature. Connu particuliérement par le rare talent qu'il avoit pour l'éloquence, il eut la gloire d'être souvent appellé au Palais Royal pour y travailler avec feu M. le Duc d'Orléans sur les principes de la Rhétorique.

Pour faire de ce Sçavant le plus grand éloge, peut-être suffiroit-il de dire que M. l'Abbé Bignon fut toujours un de ses plus zelés protecteurs. Il lui procura une chaire d'éloquence au College Royal, dont il fut ensuite nommé Inspecteur, une des premieres places d'Associé à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, le titre de Censeur Royal avec une pension sur le Sceau.

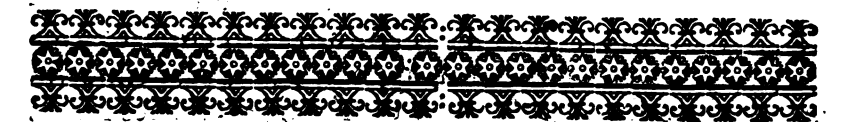
Lorsqu'il eut été reçû à l'Académie, Professeur de Rhétorique depuis près de vingt-cinq ans au College de la Marche, il en discontinua les fonctions; mais ce ne fut que pour se livrer tout entier à celles qu'il avoit à remplir au College Royal. » Une foule d'auditeurs » de tout genre, séculiers & réguliers accouroient pour » entendre ses leçons; des gens avancés en âge, qui » depuis dix ans entiers le suivoient avec le même » plaisir, de jeunes Rhétoriciens de presque tous les » Colleges de l'Université, qui se persuadoient qu'aller » l'entendre extraordinairement cinq ou six mois de » suite, les avançoit & les fortifioit plus que n'auroient » fait trois ou quatre Cours de Rhétorique. On y » voyoit quelque fois, ajoute M. de Boze, des Profes- » seurs mêmes, les uns curieux de transporter dans leurs » leçons ces traits d'une éloquence & d'une érudition » peu commune, qui brilloient toujours dans les sien- » nes, les autres charmés de prendre de lui ce ton de » maître, qui souvent n'est pas la moindre partie de » l'art d'enseigner. Il distinguoit ses leçons, il les va- » rioit à l'infini par la maniere dont il sçavoit y en-

» chasser ce qu'il recueilloit à l'Académie de plus sin-
» gulier sur les détails de l'Histoire Grecque & Ro-
» maine ; & en échange il apportoit à l'Académie ses
» réflexions sur l'art Oratoire des Anciens, sur les regles
» de leur prononciation, sur les différentes formes de
» leurs plaidoiries & de leurs assemblées judiciaires, il
» se plaisoit surtout à y developper quantité de finesses
» de leur langue, que les Grammairiens & les Orateurs
» modernes n'avoient point connues, & dont cepen-
» dant pouvoit quelque fois dépendre la perfection des
» monumens publics. «

Il a rempli les mêmes fonctions & toujours avec le même succès jusqu'à la fin de ses jours, sans que son âge avancé ait pû l'engager à profiter des droits qu'il avoit acquis par près de cinquante ans d'exercice. Il mourut le 16 Août 1728, âgé de soixante & dix-sept ans.

Outre sa traduction Latine du Traité des Automates de Feron d'Alexandrie, on a de lui de sçavantes dissertations sur les fastes & sur la vie privée des Romains, sur leurs véterans, sur les cérémonies de religion pour lesquelles ils avoient recours à la Dictature, & enfin sur divers endroits de Denys d'Halicarnasse, dont il avoit promis une traduction entiere, mais que ses infirmités ne lui ont pas permis d'achever.





LOUIS DE LONGUERUE.

LOUIS DE LONGUERUE, Abbé de sept Fontaines, Ordre de Prémontré au Diocèse de Rheims, & de saint Jean du Jar, Ordre de saint Augustin au Diocèse de Sens, peut être mis au rang des enfans célébres, qui par leur érudition ont été l'objet de l'admiration de leur siécle. Celui dont nous allons parler avoit à peine atteint sa quatriéme année, que sur le bruit de la renommée qui l'annonçoit comme un prodige, le feu Roi passant par Charleville voulut voir & entendre parler un enfant si extraordinaire ; le jeune de Longuerue présenté à Sa Majesté, fut pour ce grand Prince un sujet d'étonnement par la maniere dont il répondit aux différentes questions litteraires qui lui furent faites, & qui étoient bien au dessus de la portée d'un jeune enfant de son âge. Aussi joignoit-il aux plus heureuses dispositions pour les sciences une si grande avidité d'apprendre, que dès sa plus tendre enfance, il parut n'avoir de gout que pour les livres.

Il nâquit à Charleville en 1652, de Pierre du Four, Seigneur de Longuerue & de Coisel, Gentilhomme de Normandie, Lieutenant pour le Roi au Gouvernement de Charleville en Champagne, & de Montolympe, & de Dame Barbe le Blanc de Clois. Deux Sçavans illustres, M. Richelet & M. d'Ablancourt, parent du jeune de Longuerue, furent ses premiers Maîtres; il profita si bien des leçons de ces deux grands hommes, que n'étant encore âgé que de treize ans, les langues Grecque & Latine, lui étoient devenues aussi familieres que sa langue maternelle ; les progrès qu'il fit dans les langues Orientales, qui lui furent enseignées

enseignées par M. du Coudrai, ne furent ni moins surprenans, ni moins rapides. On en jugera par l'anecdote suivante, c'est l'Abbé de Longuerue qui nous l'apprend. » Etant, dit-il, chez un de mes parens Hu-» guenot, le Ministre Claude y vint faire une visite ; » & voyant un petit collet, il se mit à discourir des » langues Orientales, dont on lui avoit dit apparem-» ment que je faisois mon étude, (j'étois alors âgé de » vingt ans). Bientôt je m'apperçus qu'il ne sçavoit ce » qu'il disoit, je l'entrepris, & le menai si rudement, » qu'il prit le parti de se jetter sur les complimens, » & regretta, je crois, la maison de la Maréchale de » Schomberg, où on l'écoutoit comme un oracle. «

Ce ne fut qu'après avoir acquis une parfaite connoissance des langues sçavantes, que l'Abbé de Longuerue s'appliqua à l'étude de l'Ecriture sainte & des Peres ; & quel homme a été plus versé que lui dans l'intelligence du texte sacré ! mais il ne borna pas là ses connoissances ; l'universalité de son génie lui fit embrasser toutes les sciences ; Théologie, Philosophie ancienne & moderne, Histoire, Grammaire, Géographie, Chronologie, Antiquités, Belles-Lettres ; il fit surtout une étude particuliere de l'Histoire, & l'on peut dire qu'il a en quelque façon approfondi celle de tous les peuples & de tous les siécles ; ajoutons qu'il n'y avoit presque aucune langue en Europe qui lui fût étrangere.

Mais ce qu'on ne peut trop estimer, & ce qui relevoit infiniment le prix d'une si vaste érudition, c'est que l'homme célébre dont nous ébauchons le portrait, se fit toujours un plaisir de consacrer ses lumieres à l'instruction de ceux qui le consultoient ; & combien de Sçavans n'a-t-il pas aidés de ses connoissances & de ses recherches !

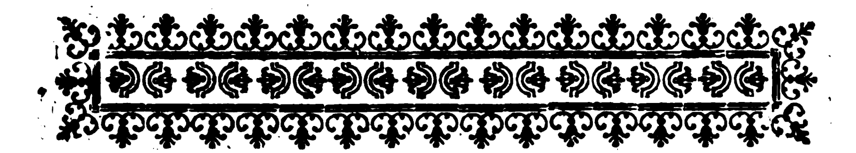
Les ouvrages manuscrits de cet illustre Ecrivain sont une histoire des Machabées, une Introduction à l'histoire de France avec la chronologie jusqu'à Clotaire II. & un grand nombre de sçavantes dissertations tant sur

l'histoire Ecclésiastique que sur celles de France, d'Espagne, des Arabes, &c.

Ses ouvrages imprimés sont les Annales des Arsacides publiées à Strasbourg en 1732, une Dissertation Latine sur Tatien, inserée dans l'édition de cet Auteur, donnée à Oxford en 1700, des Remarques sur la vie du Cardinal Wolsey, qui se trouvent dans les Mémoires de Littérature & d'Histoire, publiés par le P. Desmolets, & la Description historique & géographique de la France ancienne & moderne imprimée à Paris en 1719. (*a*) La dixiéme & l'onziéme Lettre du voyage de Normandie, inserée dans le Mercure de France des mois d'Avril & de May 1732.

Ce sçavant Abbé mourut le 22 Novembre de l'année suivante, étant âgé de près de quatre-vingt-un ans.

(*a*) » Ce Livre, *dit l'Auteur du Supplément du grand Dictionnaire historique*, » qui dans sa premiere destination n'avoit été fait que pour l'instruction d'un » des amis de M. l'Abbé de Longuerue, n'avoit pas acquis, quand il fut rendu » public par le zele trop précipité de M. l'Abbé Beraud, ami de l'Auteur, le » dégré de perfection, que la réputation de celui-ci sembloit promettre. Mais » ce ne fut pas là le principal défaut que l'on y crut trouver. On accusa l'Auteur » d'avoir rapporté dans cet ouvrage quantité de faits contre le droit immédiat » de nos Rois sur la France Transjurane, & sur d'autres Provinces. En con» séquence l'édition de cet ouvrage fut arrêtée au mois d'Août de la même » année 1719, & l'on n'en permit ensuite la vente qu'après bien des change» mens que l'Auteur ne voulut pas adopter. «



PHILIBERT BERNARD MOREAU DE MAUTOUR.

PHILIBERT BERNARD MOREAU DE MAUTOUR, Doyen des Auditeurs de la Chambre des Comptes de Paris, Pensionnaire véteran de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, fils d'un Auditeur des Comptes de Dijon, nâquit à Beaune en Bourgogne le 21 Décembre 1654. M. son pere dont l'Abbé Papillon parle avec éloge dans sa Bibliothéque des Auteurs de Bourgogne, s'étoit fait un grand nom dans la République des Lettres. Le même Auteur en parlant du fils, dit qu'il s'est également distingué dans la Poësie, dans l'Histoire & dans la science des monumens antiques. Les graces & la délicatesse de son génie brillent surtout dans les différentes Poësies qu'il a données au Public, & qui se trouvent imprimées dans les Mercures, dans le Journal de Verdun, & dans divers recueils de vers choisis; jusques dans sa vieillesse il aima à rimer, & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que les Piéces de galanterie qu'il composoit alors, avoient tout le feu & toutes les finesses qu'auroient eu celles d'un jeune Poëte que l'amour eut inspiré.

De bonne heure M. de Mautour s'étoit livré au penchant qui le portoit à la Poësie; & son génie fut presque son seul maître. Il n'avoit encore qu'une légere teinture des regles de la versification qu'il composoit déja de petites Piéces, où les pensées étoient exprimées avec un tour & une finesse charmante.

Après avoir fait ses classes au College des Jésuites à

Dijon, ses parens qui le destinoient à la robe l'envoyerent à Toulouse pour y étudier en Droit. Il vint de-là à Paris, & s'y maria à l'âge de vingt-six ans, Peu de têms après il fut pourvu d'une Charge d'Auditeur des Comptes, dont il étoit devenu le Doyen plusieurs années avant sa mort.

Un grand nombre de Piéces de vers en tout genre commença à répandre son nom dans le monde, & lui mérita en 1701 une place d'éleve dans l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres; il passa à celle d'Associé en 1705, & en 1712 il fut nommé pensionnaire. Il ne demanda le titre de véteran que lorsque son grand âge l'eut mis entiérement hors d'état de remplir les fonctions Académiques. Ce fut en 1736, c'est-à-dire après trente-cinq années entieres de zéle & d'assiduité. Peut-être le Lecteur ne sera-t-il pas fâché de voir ici la belle Piéce de vers que M. l'Abbé Poncy de Neuville composa sur ce sujet, & qu'il adressa à son ami M. de Mautour. La voici.

Jadis chez les Romains le droit de veterance,
Etoit le prix des vieux guerriers,
Qui par maints longs travaux, & par haute vaillance
Avoient acquis des moissons de lauriers.
Tu meritois, Mautour, dans une autre carriere
Le même droit, tu viens de l'obtenir.
La gloire t'y suit toute entiere
Avec le même éclat que tu sçus l'acquerir.
A ta fortune litteraire,
On a vû presider deux astres radieux, (a)
Qui de l'un & de l'autre hémisphere

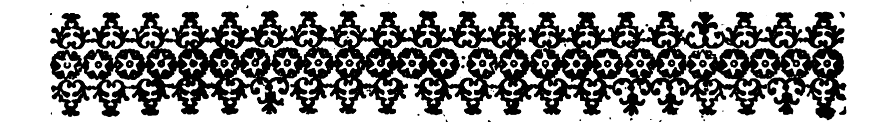
(a) Les Cardinaux de Rohan & de Polignac; le premier présida lorsque M. de Mautour obtint la pension d'Académicien en 1712, & le second lorsqu'on lui accorda la vétérance en 1736.

Respectés & cheris, dès long-tems ont sur eux,
Attaché les regards, & merité les vœux.
Elle n'est pas moins illustrée
Par cet honorable concours,
Des suffrages unis dans le docte licée;
Par qui ta gloire est assurée;
Et qui t'assure encore le repos de tes jours.
Jouis tranquillement de ce double avantage,
Et dans ton arriere saison
Goute les plus doux fruits d'un juste temoignage;
Que dès le printems de ton âge,
Te rendirent Minerve & le Dieu d'Helicon.
Par un heureux accord les alliant ensemble.
Tu sçus peindre à la fois avec amenité,
Les graces & les jeux que le Pinde rassemble,
Et devoiler l'obscure antiquité.
De ton ami sensible à ta felicité,
Qui par zele avec toi partage,
Et tes lauriers & tes succès,
Accepte le sincere hommage,
Et les tendres souhaits.
Il est trop peu connu pour aspirer jamais,
A grossir comme toi les fastes de l'histoire.
Mais il desire avec ardeur,
Que son nom soit gravé dans le fond de ton cœur,
Comme le tien doit l'être au temple de Memoire.

Ce célébre Académicien ne jouit pas long-tems du titre de vétéran. Il mourut une année après l'avoir obtenu le 7 Septembre 1737, dans sa quatre-vingt-troisiéme année.

On peut voir le catalogue de ses Ouvrages dans son

éloge par M. de Boze. La plûpart roulent sur des monumens antiques dont M. de Mautour donne l'explication. Son Ouvrage le plus considérable est une traduction de l'Abregé chronologique de l'Histoire universelle du Pere Petau, imprimée à Paris en 1709, en cinq volumes *in-12*.



ANTOINE BANIER.

ANTOINE BANIER, Clerc du Diocèse de Clermont en Auvergne, Licencié en Droit, & membre de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, nâquit à Clermont en 1672, d'une famille honnête; mais peu accommodée des biens de la fortune. Son génie & ses talens suppléerent à ce défaut : après avoir fait avec succès ses humanités dans sa Patrie, il vint à Paris pour y étudier en Philosophie. Son cours achevé, ses parens hors d'état de fournir aux frais de son entretien, le rappellerent auprès d'eux; mais l'Abbé Banier d'autant plus enchanté du séjour de Paris, qu'il y trouvoit plus de secours pour se perfectionner dans les sciences, prit la résolution de s'y fixer. Déja connu par la beauté de son génie il fut recherché par M. du Metz, Président de la Chambre des Comptes, qui le pria de se charger de l'éducation de Messieurs ses fils. Les études que l'Abbé Banier leur fit faire donnerent lieu à son premier ouvrage, son *Explication historique des fables*, & déterminerent en quelque façon l'Auteur lui-même, à faire de la ~~mithologie~~ + Mythologie l'objet principal de ses propres études. Ce premier ouvrage annonça M. l'Abbé Banier comme un Ecrivain plein de goût & d'érudition, & lui valut en 1714 une place à l'Aca-

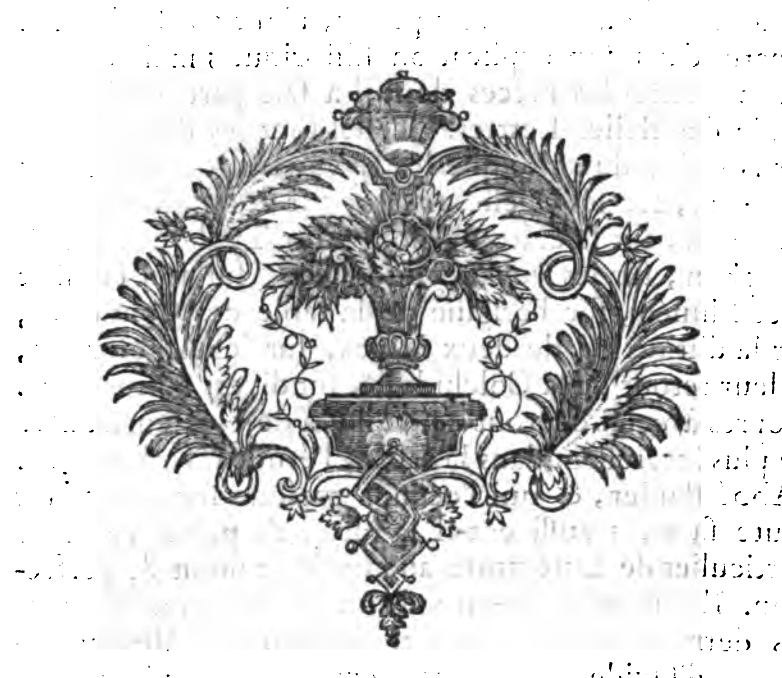
démie des Inscriptions & Belles-Lettres. Il donna l'année suivante une seconde édition de son explication des fables, augmentée d'un troisiéme volume. » Jusques-là, dit M. l'Abbé Lenglet dans son Catalogue » des historiens, nous n'avions pas eu d'ouvrage où l'on » eut expliqué avec tant de sçavoir & de discernement » l'origine de toutes les fables anciennes, tout ce qui » s'appelle Mythologie, où l'histoire fabuleuse y est » rapproché des sources, c'est-à-dire de l'histoire pro- » phane. Le goût que M. l'Abbé Banier avoit pris pour » ces sortes de recherches, l'inclination qu'il se sentoit » pour en faire de nouvelles, & la connoissance qu'il » s'étoit mis en état de s'en procurer par l'étude des » langues sçavantes, & de tous les Auteurs anciens & » modernes où il pouvoit puiser, n'ont pas seulement » paru dans son explication historique ; mais encore » dans toutes les Piéces dont il a fait part à l'Académie des Belles-Lettres. « Telles sont ses dissertations sur l'origine du culte que les Egyptiens rendoient aux animaux, sur les Déesses meres, sur les Parques, sur les Furies, sur le culte d'Adonis, sur Typhon, sur Bellerophon ; sur les voyages de Persée, sur son combat avec Phinée, sur l'origine de la fable des Centaures, sur la distinction de deux Minos, sur les Argonautes, & leur retour de la Colchide, & sur divers autres sujets propres à éclaircir tout ce qu'il y a de plus curieux & de plus intéressant dans la fable, l'étude favorite de M. l'Abbé Banier, & qui l'occupa presque seule pendant toute sa vie ; aussi eût-il la gloire de porter ce genre particulier de Littérature au plus haut point de perfection. Il suffiroit peut-être d'en apporter pour preuves ses derniers ouvrages, sa traduction des Métamorphoses d'Ovide, & ses fables expliquées par l'histoire, l'un imprimé en 1738, & l'autre en 1740 ; tous les deux remplis de remarques également curieuses & sçavantes. Le huitiéme Livre de sa Mythologie est employé à traiter des jeux des Grecs, c'est-à-dire de ces

exercices publics & solemnels, qui faisoient partie de la religion des Anciens, & qui la plupart avoient été institués dans les tems héroïques.

On a encore de M. l'Abbé Banier divers autres ouvrages, qui prouvent jusqu'à quel point étoit variée l'érudition de ce célébre Académicien. Le Public lui doit une nouvelle édition des Mêlanges d'histoire & de littérature de Vigneul de Marville, des voyages de Paul Lucas & de Corneille le Brun +, avec celle de l'histoire général[e] des cérémonies, mœurs & coûtumes religieuses de tous les peuples du monde.

+ ou, Bruyn

M. l'Abbé Banier mourut le 19 de Novembre 1741, âgé de soixante-neuf ans.



ETIENNE



ETIENNE FOURMONT.

LA Vie de cet illustre sçavant se trouve imprimée à la tête de ses ouvrages ; nous nous contenterons d'en donner ici l'extrait.

Etienne Fourmont de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, de la Societé Royale de Londres, de l'Académie Etrusque de Cortone, Professeur en Langue Arabe au Collége Royal, l'un des Secretaires de M. le Duc d'Orleans, nâquit le 23 Juin 1683 à Herbelay, Village à quatre lieues de Paris, au-dessus de Saint Denis. Son pere y exerçoit en même tems la Chirurgie & la Charge de Procureur Fiscal. Le Curé du lieu fut son premier Maître, & lui enseigna les premiers élemens de la Langue Latine.

Devenu orphelin de pere & de mere, M. Jomard un de ses oncles maternels, Chanoine de Saint Merry à Paris, le fit venir dans cette Ville, le retira chez lui, le mit en état de faire des études plus réglées, & l'envoya au Collége Mazarin, où par son assiduité, son application, & la rapidité de ses progrès, il se concilia l'attention de ses Professeurs, & l'estime de ses Condisciples. Secondé par son oncle qui étoit habile dans la Littérature Grecque & Latine, M. Fourmont acquit de bonne heure de ces deux Langues une connoissance peu ordinaire à son âge. Il avoit la mémoire si heureuse, qu'après avoir appris par cœur toutes les racines Grecques de Port Royal, il les récitoit souvent en rétrogradant.

N'étant encore qu'Ecolier, il osa entreprendre un

ouvrage qui ne feroit pas indigne d'un Maître ; ce font fes racines de la Langue Latine mifes en vers François, avec les dérivés au bas des ftances ; ce Livre fut applaudi dès qu'il parut, & on s'en fervit dans plufieurs Colléges.

Au fortir de fa Rhétorique, M. Fourmont entra au Collége des Trente-Trois, où il fit fon cours de Philofophie, & prit le dégré de Maître-ès-Arts. Il paffa enfuite à l'étude de la Théologie, & s'appliqua dès-lors à la connoiffance des Langues Orientales. Nous avons rapporté à l'article de M. l'Abbé Sevin + comment M. Fourmont fut obligé de fortir du Collége des Trente-Trois.

+ Comme M. l'abbé Lambert n'a fait icy que copier et qu'il n'a pas pris garde qu'il n'a point parlé de M. l'Abbé Sevin, voici le fait qui fit exclure des Trente-Trois M. Fourmont: Il s'étoit lié avec M. l'abbé Sevin qui comme lui avoit un grand amour pour l'étude et qui étoit entré dans ce séminaire dès 1699. Non contens d'étudier le jour, ils trouverent le moyen de continuer leurs conferences pendant la nuit; on le découvrit, on les separa, mais leur zèle les rassembla encore; ce qui fut regardé comme une désobeissance et une infraction des regles; le Superieur ne crut pas pouvoir y remédier autrement qu'en les excluant l'un et l'autre du Séminaire.

S'étant retiré au Collége de Montaigu, il y occupa la chambre qui avoit été celle d'Erafme, ce qui lui rappelloit fans ceffe la mémoire de cet homme fi célébre. Pour toute tapifferie, il couvrit les murs de cette chambre de différentes thèfes fur lefquelles il avoit dreffé de longues liftes des mots des langues aufquelles il s'appliquoit. Il traduifit vers le même tems le Commentaire du Rabin Efra fur l'Eccléfiaftique, & l'accompagna de notes choifies tirées des meilleurs Auteurs Juifs. M. Pinfonnat chargé d'examiner le manufcrit, confeilla à l'Auteur de renoncer à un genre de littérature peu goûté alors ; mais il ne perfuada pas M. Fourmont, qui continua une étude qu'il aimoit, & pour laquelle il avoit de grandes difpofitions, & qui a fait depuis fa gloire principale ; ce fut même par-là en particulier qu'il s'attira l'eftime & l'amitié d'un grand nombre d'illuftres Docteurs de la Maifon de Sorbonne, tels que MM. Salmon, Berthe, Bence & Witaffe ; aux uns il expliquoit les Homélies de Saint Jean Chryfoftôme, de Saint Bafile, & les autres ouvrages des Peres Grecs ; aux autres il enfeignoit les Langues Hébraïques & Syriaques, & M. Sevin affiftoit toujours à ces leçons.

M. Salmon qui étoit occupé alors à former une Bi-

bliotheque de Livres sçavans, sur-tout en Théologie, pria M. Fourmont de l'aider dans cette recherche; M. Fourmont se prêta volontiers à ce travail, mais à une condition qui fut acceptée, que lui & M. Sevin ne lui remettroient aucun livre, qu'auparavant ils n'en eussent fait la lecture.

Vers le même tems M. Fourmont refusa une Chapelle de Saint Merry que son oncle lui proposoit, & du Collége de Montaigu ayant passé à celui de Navarre, où il eut occasion de lier connoissance avec le sçavant M. Capperonier; celui-ci surpris de trouver une érudition si profonde dans un jeune homme de vingt-trois ans, parla de lui avec éloge à M. Collesson, Professeur en Droit. Ce fut sur le témoignage de ce dernier, que M. Louvancy, Proviseur du Collége d'Harcourt, invita M. Fourmont à y venir enseigner les Boursiers; & dans le même tems M. le Duc d'Antin, dont les enfans étudioient dans ce Collége, le chargea de veiller sur leur éducation.

M. Fourmont occupé de ces soins, mais se croyant né pour le Barreau, joignit à ces occupations l'étude de la Jurisprudence, & se fit recevoir Avocat, il n'en exerça pourtant pas la profession; M. Collesson lui conseilla de se livrer entierement à ses premieres études, & il suivit son avis.

M. l'Abbé Bignon qui avoit entrepris un ouvrage dans le goût de la Bibliotheque de Photius, mais plus étendu, & qui dans ce dessein avoit chargé quelques personnes de mérite, de recueillir ce qui pouvoit convenir à son projet, leur associa M. Fourmont, qui pour mieux satisfaire à ce nouvel engagement, négligea ses anciens amis, & se renferma plus que jamais dans son cabinet. Cette retraite allarma ceux qui jouissoient auparavant en liberté de sa conversation; on convint de s'assembler au moins chez lui deux jours de chaque semaine, pour y agiter toute sorte de sujets de litterature;

ceux qui y aſſiſtoient y liſoient auſſi leurs propres ouvrages, & pluſieurs de ceux-ci ont été rendus publics; tels furent en particulier les deux Lettres que M. Fourmont donna contre quelques endroits du Commentaire du Pere Dom Calmet ſur la Geneſe, & qui auroient été ſuivies de pluſieurs autres, ſi l'on n'eut pris occaſion des deux premieres pour accuſer l'Auteur auprès de M. le Cardinal de Noailles, d'être au moins ſuſpect dans ſa foi. M. Fourmont ſe juſtifia par une Lettre qu'il adreſſa à ſon Eminence qui contenta ce Prélat, & qui acquit à l'accuſé l'eſtime & la bienveillance de ce Cardinal. M. le Comte de Tolede, Grand d'Eſpagne, n'en eut pas moins pour M. Fourmont; tous les jours ce Miniſtre lui donnoit quelques heures de ſon loiſir pour s'entretenir avec lui ſur la Littérature Grecque & Latine, & ſur les Langues Orientales; il voulut même l'attirer en Eſpagne, & n'ayant pû le perſuader, il lui aſſura après ſon retour à Madrid, une penſion qui a été payée exactement juſqu'à la rupture entre les deux Couronnes en 1719.

En 1713 M. Baudelot de Dairval nomma M. Fourmont ſon Eleve à l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres. Deux ans après il eut la Chaire de Profeſſeur en Langue Arabe au Collége Royal, vacante par la mort de M. Galland. La même année il paſſa à une place d'Aſſocié à l'Académie des Belles-Lettres, & après la mort de M. Pinſſonat, Profeſſeur en Hebreu, il remplit la Chaire pendant les trois mois qui s'écoulerent juſqu'à la nomination d'un nouveau Profeſſeur : il expliqua dans cet intervalle les principales difficultés des Pſeaumes & Cantiques ſacrés, ſans négliger ſes leçons d'Arabe pour la facilité deſquelles il avoit compoſé une Grammaire de cette Langue. Son zele pour l'étude de l'Hebreu ne lui permit pas non plus de voir patiemment les nouveautés que M. Maſclef, ſçavant Chanoine d'Amiens, paroiſſoit vouloir introduire dans la Grammaire

Hébraïque; il les combattoit en toute rencontre. M. ~~Pourchat~~ ayant adopté le systême de M. Masclef, & entrepris de le faire valoir par des leçons publiques, M. Fourmont y opposa d'autres leçons qu'il fit au Collége d'Harcourt, & une autre Grammaire Hébraïque dans laquelle il exposa les principes qu'il suivoit contraires à ceux de M. Masclef, & donna des racines Hébraïques en vers François, avec les dérivés au bas des stances. — Pourchot, (cy devant Professeur de Philosop

Comme il avoit un talent singulier pour les ouvrages de cette espece, il fit aussi des remarques sur la Langue Latine & la Langue Turque; il composa une Grammaire de la Langue Persanne, une autre pour la Langue Grecque, à laquelle il joignit un Dictionnaire, & mit en vers François les racines des Langues Arabes & Syriaques.

Il donna aussi ses conjectures sur la Langue de nos premiers peres, entra en 1716 dans la dispute qui s'étoit élevée pour & contre Homere, & sur le mérite des Anciens, travailla en 1720 au recollement des Livres de la Bibliotheque du Roi & du Cabinet des Médailles, & composa divers ouvrages, dont quelques-uns ont été imprimés.

Il étudia aussi la Langue des Chinois, & il a toujours cru qu'il y avoit fait de grands progrès, mais qui lui ont été contestés, quoiqu'on n'ait jamais nié qu'il n'eut acquis de cette Langue une certaine connoissance.

En ~~1718~~ la Société Royale de Londres le mit au nombre de ses Membres, & en 1741 celle de Berlin suivit le même exemple. Dès 1740 il avoit eu une attaque d'apoplexie, qui s'étant fixée sur sa langue, lui ôtoit la facilité de la prononciation. Enfin en 1745 il eut une nouvelle attaque qui l'emporta le 18 Décembre dans la soixante-deuxiéme année de son âge. Il mourut dans de grands sentimens de pieté, après avoir reçu les Sacremens qui lui furent administrés par son Pasteur M. le Curé de Saint — 1738.

Nicolas du Chardonnet. Son corps fut inhumé dans la même Eglise, vis-à-vis le tombeau de M. l'Abbé Bignon son Protecteur. Il n'a point eu d'enfans de deux mariages, le premier contracté en 1711, & le deuxiéme en 1739.

On peut voir le Catalogue de ses ouvrages, en trop grand nombre pour être rapportés ici à la suite de l'abregé de sa vie. Voici l'éloge que M. l'Abbé Garnier a consacré à la mémoire de cet illustre sçavant.

Memoriæ STEPHANI FOURMONTII *Regis Consiliarii*
Bibliothecæ Regiæ Sub-Bibliothecarii ac in Linguis
Orientalibus interpretis,
Regii in Linguâ Arabicâ Professoris,
Regiæ Inscriptionum & Humaniorum Litterarum
Parisiensis Academiæ socii,
Nec-non è Regiis Londinensi atque
Berolinensi societatibus, &c.
Plenis honoribus perennanda.
Omnium temporum, Linguarum & Scientiarum
Hominem tulit Fourmontium Gallia;
Optimis artibus imbuit Lutetia,
Acerrimum sui sectatorem,
Ætate puerum, Judicii maturitate virum
Ab Ephebis redamavêre pierides,
Senem non destituêre.
Adolescens vix, Orientalium
Apprime jam scius Linguarum,
Litteris omnem operam navavit promovendis;
Propriam Laurum illi
In juventute detulit quæque disciplina.
Officiosum nemini secundum charites genuêre.
Inter celeberrimos Litteraturæ
Proceres ingenio validus illuxit.
Superbiæ fastu non ductum,

Ambitione non erectum
Sequebatur gloria minimè appetita.
Notus in fratrem animi paterni,
Amicos ex animo amavit, inimicos beneficiis vicit,
Non ultus est.
Prodesse non praeesse satagit,
Privatam rem servandam
Quam augendam curare maluit.
Extraneorum observantissimus,
Patriam deperiit.
Tantum hominem latere non sivit occultâ
Sedulitas Abbatis Bignonii
Quem appellasse, laudasse est.
Singularem hujus in singulis linguis eruditionem
Regio Serenissimus Princeps Dux Aurelianensis
Favore prosecutus est.
Insignem hunc eruditum
Vigenti gentium linguas callentem
Benevolentiâ nobilitavit
Russiae Imperator Petrus magnus,
Cui exposcenti
Chartam Thibitianam explanavit
Fourmontius.
Incitante Illustrissimo Abbate Bignonio
Doctorum tutore ipsomet Doctissimo,
Faventibus Eminentissimo Cardinale de Fleury
Et DD. de Maurepas
Ludovico XIV. & Ludovico XV. jubentibus,
Linguam Sinarum, quos nunquam convenit
Galliae, per Galliam Europae tradidit primus,
Dignitates politicas promeritum
Antiquitatis admiratorem sapientissimum,
Indagatorem sagacissimum,
Cultorem diligentissimum
Verae Religionis Christianum studiosiorem,
Innumeris cumulavit coronis virtutum.

Cœtus Fourmontium,
Qui nominis celebritate,
Scriptorum gloriâ mensus orbem,
Nunc amici honoratissimi Abbatis Bignonii
Cineribus sociatur.
Illo nil præstantius à multis retro
Sæculis mundo Deus immisit anno 1683.
Abstulit 18 *die Decembris* 1745.
Reddidit immortalem in operibus plus centum
Quæ non minus religionis amorem,
Quam Reipublicæ admirationem eliciunt.



HISTOIRE

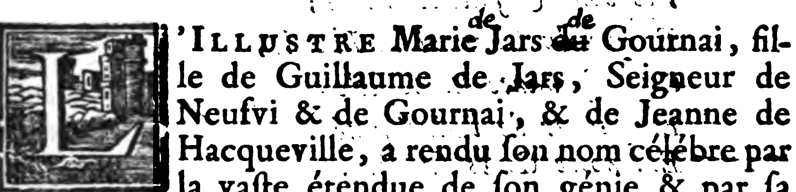


HISTOIRE LITTÉRAIRE
DU REGNE
DE LOUIS XIV.

ÉLOGES HISTORIQUES
DES DAMES SÇAVANTES.

LIVRE NEUVIÉME.

MARIE DE JARS ~~DU~~ DE GOURNAI.



L'ILLUSTRE Marie de Jars ~~du~~ de Gournai, fille de Guillaume de Jars, Seigneur de Neufvi & de Gournai, & de Jeanne de Hacqueville, a rendu son nom célébre par la vaste étendue de son génie & par sa profonde érudition. Un goût particulier pour les sciences la livra à l'étude dès sa plus tendre enfance, &

elle y fit de si grands progrès, qu'elle surpassa bientôt en sçavoir les maîtres qu'on lui avoit donné pour l'instruire. Une preuve de la haute réputation qu'elle se fit dans la République des Lettres est le commerce qu'elle entretint avec les plus grands hommes de son siécle, tels que les Cardinaux du Perron, Bentivoglio, et Richelieu; Saint François de Sales, M. de la Roche Pozai, Evêque de Poitiers; le célébre M. Godeau, Evêque de Vence; Charles I. Duc de Mantoue; le Comte d'Alais, Messieurs ~~Dupin~~ + de Balzac, Mainard; ~~Reinsius~~ × & plusieurs autres.

+ du Puy
× Heinsius

Protectrice des anciens mots de notre langue, elle parut s'intéresser vivement à la disgrace de ceux que Messieurs de l'Académie Françoise proscrivoient. C'est ce qui est rapporté par M. Ménage dans sa Requête des Dictionnaires où il s'exprime ainsi:

Ces nobles mots moult, ains, jaçoit
Ores, à donc, maint, ainsi soit,
A, tant, si que, piteux, icelle
Trop, plus, trop mieux, blandire, isnelle
~~Perça~~ # tollir, illec, ainçois
Comme étant de mauvais François.

Pieça

Et le même Académicien ajoute:

Bien que telle outrecuidence,
(Soit dit sauf votre révérence)
Fit préjudice aux Supplians,
Vos bons & fidelles Cliens;
Et que ~~du~~ de Gournai la Pucelle,
Cette sçavante Damoiselle,
En faveur de l'Antiquité
Eût notre Corps sollicité,
De faire ses plaintes publiques
Du décri de ces mots antiques
Toute fois, &c.

Mademoiselle de Gournai ayant perdu son pere dans un âge peu avancé, eut le bonheur d'en retrouver un autre dans la personne du célébre Montagne de qui elle fut tendrement chérie. Pasquier nous apprend quelques circonstances assez remarquables de cette espéce d'adoption : « Montagne, dit-il, ayant » fait en 1588 un long séjour en la Ville de Paris, » la Demoiselle de Jars le vint exprès visiter pour le » connoître de face ; [redacted] même que la Demoiselle Gournai sa mere, & elle, le menérent en leur maison de » Gournai où il séjourna trois mois en deux ou trois » voyages avec tous les honnêtes accueils que l'on » pourroit souhaiter, & enfin cette vertueuse Demoiselle avertie de la mort du sieur de Montagne, » traversa presque toute la France sous la faveur des » passeports, tant par son propre dessein que par celui de la veuve & de la fille (de Montagne) qui la » conviérent d'aller mêler ses pleurs & regrets qui furent infinis avec les leurs. »

Les jugemens avantageux que fit Mademoiselle de Gournai des premiers essais de Montagne, donna lieu à cette alliance d'amitié qui fut entre eux, long-tems même avant qu'elle eut vû Montagne, pour qui elle conserva toujours les sentimens de la plus vive reconnoissance & de la plus parfaite soumission. Ce fut pour les lui témoigner, même après sa mort, qu'elle corrigea & fit réimprimer ses Essais qu'elle dédia au Cardinal de Richelieu, qui pour la récompenser, lui obtint du Roy une pension considérable.

On rapporte que se trouvant un jour avec ce premier Ministre, qu'elle amusoit assez souvent par les saillies d'une imagination vive & enjouée, il lui arriva de se servir d'un vieux mot, qui ayant fait rire son Eminence, elle lui dit d'un ton gracieux, *Vous riez, Monseigneur, tant mieux, je fais un grand bien à la France*, voulant lui témoigner par-là qu'elle se croyoit heu-

reuse de le rejouir un moment, & de le délasser de ses grandes occupations.

Mademoiselle de Gournai pleine de reconnoissance pour son pere d'adoption, le célébre Montagne, dédia à Madame sa fille, la Vicomtesse de Gamache, un Livre intitulé, *Le Bouquet de Pinde*. Les autres ouvrages de cette illustre sçavante ont été publiés après sa mort, sous le nom de *l'Ombre de Mademoiselle de Gournai*, avec deux autres Tomes intitulés, *Avis de Mademoiselle de Gournai*.

Peu de Sçavantes dont la mémoire ait été honorée d'autant d'éloges que celle de Mademoiselle de Gournai. Messieurs François & Charles Ogier, Menage, Vallois, Patin, la Mothe-le-Vayer, Dominique Baudius, Colletet ont consacré des épitaphes à son honneur. Nous ne rapporterons que celle que fit ce dernier. La voici :

Si l'on a tant chanté les vertus des Sibilles,
Et fait de leurs beaux jours de beaux siécles tranquiles,
Pour montrer leur mérite, & l'heur qu'elles ont eu,
Tu remportes, Gournai, cette illustre avantage,
D'égaler en mourant la Sybille en âge,
Et d'avoir en vivant surmonté leur vertu.

On lit dans le Menagiana une particularité sur Marie de Gournai, trop remarquable pour que nous négligions de la rapporter : « Deux amis de M. le Marquis » de Racan sçurent qu'il avoit un rendez-vous pour » voir Mademoiselle de Gournai. Elle étoit de Gasco» gne, fort vive, & un peu emportée de son naturel, » au reste de l'esprit, & comme telle, elle avoit té» moigné en arrivant à Paris une grande impatience » de voir M. de Racan, qu'elle ne connoissoit pas en» core de vûe. Un de ces Messieurs prévint d'une heure » ou deux celle du rendez-vous, & fit dire que c'étoit

» Racan qui demandoit à voir Mademoiselle de Gournai,
» & sous ce nom de Racan il fut accablé de témoi-
» gnages d'amitié & d'estime. Il parla avec beaucoup
» d'éloges à Mademoiselle de Gournai des ouvrages
» qu'elle avoit fait imprimer, & qu'il avoit étudiés ex-
» près. Enfin après un quart d'heure de conversation,
» il sortit, & laissa Mademoiselle de Gournai fort satis-
» faite d'avoir vû M. de Racan. A peine étoit-il à trois
» pas de chez elle, qu'on vint lui annoncer un autre
» M. de Racan. Elle crut d'abord que c'étoit ce pre-
» mier qui avoit oublié quelque chose à lui dire, &
» qui remontoit. Elle se préparoit à lui faire un com-
» pliment là-dessus, lorsque l'autre entra, & fit le sien;
» Mademoiselle de Gournai ne put s'empêcher de lui
» demander plusieurs fois s'il étoit véritablement M. de
» Racan, & lui raconta ce qui venoit de se passer. Le
» prétendu Racan fut fort fâché de la piéce qu'on lui
» avoit jouée, & jura qu'il s'en vengeroit. Enfin Made-
» moiselle de Gournai fut encore plus contente de
» celui-ci qu'elle n'avoit été de l'autre, parce qu'il la
» loua davantage, aussi passa-t-il chez elle pour le vé-
» ritable Racan, & l'autre pour un Racan de contre-
» bande. Il ne faisoit que de sortir lorsque M. de Racan
» en original, demanda à parler à Mademoiselle de
» Gournai. Si-tôt qu'elle le sçut elle perdit patience,
» *Quoi encore des Racans?* dit-elle. Néanmoins elle le fit
» entrer. Mademoiselle de Gournai le prit sur un ton
» fort haut, & lui demanda s'il venoit pour l'insulter.
» M. de Racan qui ne s'attendoit pas à une telle ré-
» ception, en fut si étonné qu'il ne put répondre qu'en
» balbutiant. Mademoiselle de Gournai qui étoit fort
» violente, se persuada tout de bon que c'étoit un
» homme envoyé pour la jouer, & défaisant sa pan-
» toufle, elle le chargea à grands coups de mule, &
» l'obligea de se sauver. «

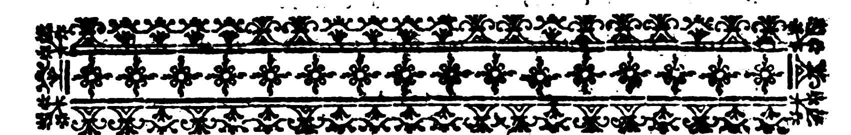
M. Menage ajoûte qu'il a vû jouer cette scene par

Bois-Robert en présence du Marquis de Racan, & quand on lui demandoit si cela étoit vrai, *Ouida*, disoit-il, *il en est quelque chose.*

Ce que nous venons de dire de l'humeur brusque de cette Demoiselle s'accorde avec la peinture qu'elle a faite elle-même de ses mœurs, & où elle avoue de bonne foi que l'emportement étoit son défaut caractéristique.

Mademoiselle de Gournai mourut dans un âge fort avancé, ayant près de quatre-vingts ans. Sa mort arriva le 13 Juillet 1645 : elle fut inhumée dans l'Eglise de S. Eustache. Elle laissa sa bibliotheque à quelques sçavans qu'elle fréquentoit ; mais celui qui en eut la meilleure part fut M. de la *Motthe-le-Vayer*, que Mademoiselle de Gournai avoit établi son exécuteur Testamentaire.





CHARLOTTE ROSE DE CAUMONT de la Force.

L'ILLUSTRE Charlotte Rose de Caumont de la Force, petite fille du dernier Maréchal de France de ce nom, plus distinguée encore par la beauté & les agrémens de son génie que par l'éclat de sa naissance, a enrichi la République des Lettres de plusieurs beaux Ouvrages en vers & en prose, & qui sont tous également bien écrits. Ses ouvrages en prose les plus remarquables sont l'Histoire secrete de Marie de Bourgogne, femme de Maximilien d'Autriche, celle de Marguerite de Vallois, la vie de Catherine de Bourbon, Duchesse de Bar, avec les intrigues des régnes de Henri III. & de Henri IV.

Si les Ouvrages de cette illustre Sçavante se font lire avec plaisir à cause de la pureté & de l'élegance du stile qui y regnent, la lecture de ses Ouvrages en vers ne cause pas moins d'admiration. On y remarque mille traits d'une imagination vive & brillante, un génie, un feu, une élevation, une force, & généralement toutes les parties qui caractérisent les Ouvrages des grands Poëtes. Le Lecteur en jugera par la Piece suivante que Mademoiselle de la Force adressa à Madame la Princesse de Conti, & qu'elle intitula Château en Espagne.

Je veux imaginer ce qui ne pourroit être,
Sans le plus grand pouvoir des Dieux,
Tout ce qui peut partir des Cieux,
De merveilleux, de rare, enfin un second être.

Je voudrois élever un palais écarté
Près du séjour pompeux du plus grand Roi du monde,
Je voudrois-là qu'en liberté,
Ce héros vint puiser dans la fécondité
De la sagesse profonde,
Tous ces divins projets, tous ces nobles exploits,
Qui font trembler la terre, & confondent les Rois.
Je veux peindre ce Prince avec des traits de maître,
Qu'il n'ait que le corps d'un mortel.
Mais aussi je veux qu'il soit tel,
Que son premier aspect le fasse reconnoître,
Qu'il soit grand, qu'il soit beau, d'un air majestueux,
Quelquefois fier & toujours gracieux,
Qu'on aye en le voyant un respect incroyable,
Qu'on l'aime en le voyant d'un amour véritable.
Je veux en ce désert qu'une petite Cour
De gens choisis & de mérite,
+ Rende *~~Rendent~~*+ *cet aimable séjour*
Digne du héros qui l'habite,
Surtout qu'une Princesse en fasse l'ornement,
Pleine d'esprit & d'agrément,
Que les yeux éblouis ne puissent voir sans crainte,
Que sa vûe adorable annonce ces malheurs,
Qui sont si redoutés par les plus tendres cœurs,
A qui sont interdits l'espérance & la plainte.
Malheureux qui peut voir de si charmans appas,
Plus malheureux encor qui ne les verroit pas;
De toutes les beautés c'est l'unique assemblage.
Les graces de Venus, les vertus de Pallas
Forment son âge & son visage;
Mais mon esprit ne sçauroit plus aller

Après

Après avoir dépeint deux telles créatures ;
Il fuit, j'ai beau le rappeller,
Il ne voit plus ailleurs que des routes obscures.
Mon édifice est élevé,
La structure en est sans pareille,
Rien n'est si beau, rien n'est plus achevé.
Heureux qui voit cette merveille.

On trouve encore de plus grandes beautés repandues dans l'admirable Epître que l'illustre Mademoiselle de la Force adressa à Madame de Maintenon. Nous n'en rapporterons que quelques vers. Voici comment elle s'exprime en parlant des malheurs qui avoient traversé la vie de cette incomparable héroïne.

J'admire, j'applaudis aux ordres du destin,
Qui seule te conduit par un si beau chemin.
Car enfin, de ce sort maintenant si propice,
Tu n'as que trop senti la barbare injustice,
Et même il t'en souvient ; sa barbare rigueur
Te sembloit en naissant destiner au malheur.
Dans cet âge innocent, le Ciel fut ta défense,
Il arma de secours ta précieuse enfance.
Au berceau même, égale au Fils de Jupiter,
Comme lui tu trouvas des monstres à dompter.
Aux plus hautes vertus tes ayeux t'animérent,
Minerve t'instruisit, les Graces te formérent,
Le revers qui frappa ton illustre Maison,
Ne put en l'ébranlant étonner ta raison.
De ce triste climat tu passas dans un autre,
Un nouveau monde vit la merveille du nôtre ;

Mais un sort si cruel devoit bientôt changer,
Pouvois-tu respirer sous un Ciel étranger;
Tu revis ton pays, & bien qu'en ta patrie
Le sort n'eut point encore épuisé sa furie,
Ton cœur de tant de maux n'étoit point abbattu,
Et dans chaque action marquoit une vertu,
C'est par de tels malheurs supportés sans foiblesse,
Que des ordres du Ciel l'éternelle sagesse,
Eprouvant chaque jour ta constance & ton cœur,
Préparoit en secret ta future grandeur.

Ce fut à l'occasion de cette belle Epître que M. de Verton adressa à Mademoiselle de la Force le Quatrain suivant.

Maintenon dans tout l'Univers
Passe pour une autre Egerie,
Et la Force par ses beaux vers,
Passe pour une autre Thalie.

C'est sous ce nom de Thalie, que Mademoiselle de la Force, morte en 1666, fut reçûe à l'Académie des *Ricovrati* de Padoue.





MARIE DUPRÉ.

MADEMOISELLE DUPRÉ, Fille d'une sœur de Roland Desmarets, & du célébre Jean Desmarets de Saint-Sorlin, de l'Académie Françoise, naquit à Paris vers le milieu du dix-septiéme siécle. Le grand goût qu'elle montra pour la lecture dès l'âge le plus tendre, engagea son oncle Roland Desmarets à cultiver avec soin les heureuses dispositions qu'elle avoit pour l'étude des Belles-Lettres. Elle y fit en peu de tems tous les progrès que l'on pouvoit attendre d'une jeune personne qui avoit reçu du Ciel un génie facile & aisé, une mémoire heureuse, jointe à une imagination vive & brillante. Après avoir lû une grande partie des meilleurs livres écrits dans notre langue, elle fut appliquée à l'étude du latin qui dans moins de deux ans lui devint aussi familier que sa langue naturelle, & elle ne trouva pas plus de difficulté à apprendre parfaitement la Langue Grecque.

De l'étude des Langues sçavantes, Mademoiselle Dupré passa successivement à celle de la Réthorique, de la Poëtique & de la Philosophie, non de cette Philosophie de l'école, comme le marque M. Roland Desmarets dans une de ses lettres, herissée de chicanes & de mauvaises subtilités, mais ce fut une Philosophie plus pure, plus polie, plus élégante; la Philosophie enfin de Descartes dans laquelle notre jeune sçavante fit de si grands progrès qu'elle mérita d'être appellée la Cartésienne.

Mais ce ne fut pas là la seule sçience dans laquelle Mademoiselle Dupré excella; elle se distingua encore par la grande connoissance qu'elle eut de toutes les parties qui composent la belle Littérature, & surtout

de la Poëtique, comme on peut s'en convaincre par la lecture des belles Pieces de Vers qu'elle adressa à Mademoiselle de la Vigne sous le titre de Réponses d'Iris à Climene, & que le Pere Bouhours a insérées dans son Recueil de Vers choisis.

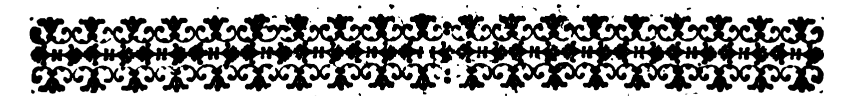
Cette illustre sçavante avoit encore le talent d'écrire en Prose avec autant de facilité que de pureté & d'élégance; elle écrivoit même en Italien assez correctement. L'Auteur de la nouvelle Pandore dans ses éloges des femmes sçavantes a célébré par le Madrigal suivant le mérite de Mademoiselle Dupré.

Avec mille talens Dupré n'a point d'orgueil,
Son esprit est charmant; sa science est profonde;
Et sa sagesse enfin lui fait voir d'un même œil
Ce qui fait le repos ou le trouble du monde.

Le sçavant Jean Varin a aussi chanté les louanges de cette incomparable fille dans une Ode en vers latins qu'il lui adressa à l'occasion de la mort de M. Roland Desmarets son oncle, où il lui dit entre autres choses

Gloriæ in partem venies futuræ
Mutuum tanto decus ex magistro
Ducis ac reddis, geminatâ uterque
Luce refulget.
Tu pio miros properans labori
Virgo successus propriâ docentem
Gloriâ illustras, operæque digna
Præmia laudis.

On ignore le tems de sa mort.



HENRIETTE DE COLIGNY, Comtesse de la Suze.

PARMI le grand nombre de Dames illustres que le siécle de Louis XIV. a vû naître, il en est peu qui ayent autant été louées que la Comtesse de la Suze. Ses plus zélés partisans ont été la célébre Mademoiselle de Scuderi, Mademoiselle Buffet, M. de ~~Lieubet~~+, le P. Bouhours, M. Titon du Tillet, & M. de Charleval un des plus beaux esprits de son siécle. On attribue au P. Bouhours les quatre vers suivans dans lesquels il donne à cette illustre Dame la noblesse & la majesté de Junon, l'esprit & le sçavoir de Minerve, la beauté & les graces de Venus. +fieubet

Quæ dea sublimi rapitur per inania curru?
An Juno, an Pallas, an Venus ipsa venit?
Si genus inspicias, Juno; si scripta, Minerva;
Si spectes oculos, mater amoris erit.

Mademoiselle de Scuderi dit dans son Roman de Clélie, que Madame la Comtesse de la Suze fait des Elégies si belles, si pleines de passion, & si précisément du caractere qu'elles doivent être, pour être parfaites, qu'elle surpasse tous ceux qui l'ont précédée, & qu'elle surpassera tous ceux qui la voudront suivre.

C'est ce que l'ingénieux M. de Charleval a exprimé par les vers suivans.

Comtesse à qui l'amour apprit
L'art d'écrire ~~avec~~# tendresse, #avecque
Et qui seule avez tout l'esprit

Des neuf doctes sœurs de la Grece.
Vous consacrez votre loisir
Par des vers dignes de mémoire,
Le Louvre en fait tout son plaisir,
Et le Parnasse en fait sa gloire.
Sapho par son esprit charmant
S'acquit une gloire immortelle,
Mais rien, que le tems seulement,
Ne vous fit aller après elle.

Henriette de Coligny, Comtesse de la Suze, fille de Gaspard de Coligny, Maréchal de France, & Colonel Général d'Infanterie, fut mariée étant encore bien jeune à Thomas Hamilton Comte de Hadington Ecossois, dont elle devint veuve peu de tems après son mariage.

La beauté de cette Dame, l'éclat de sa naissance, sa grande jeunesse, mille qualités aimables réunies dans sa personne lui donnérent bientôt après un second époux qui fut le Comte de la Suze, de l'illustre Maison des Comtes de Champagne.

Ce second mariage fut pour la Comtesse de la Suze une source d'ennuis & de chagrin, & il n'y eut rien qu'elle n'eut à souffrir de la jalousie de son nouvel époux. On croit que ce fut pour l'empêcher d'exécuter la résolution qu'il avoit prise de la mener à une de ses terres, qu'elle se fit Catholique après avoir abjuré la Religion prétendue réformée qu'elle professoit comme son mari, ce qui fit dire à Christine Reine de Suede, que la Comtesse de la Suze s'étoit faite Catholique pour ne voir son mari ni en ce monde ni en l'autre. Mais ce changement de Religion de la part de la Comtesse n'eut pas pour elle les suites heureuses qu'elle s'en promettoit; la jalousie du Comte augmentoit chaque jour, cette Dame qui ne pouvoit s'accommoder de la

gêne à laquelle elle étoit assujettie, jugea qu'elle n'avoit point d'autre parti à prendre que celui de poursuivre la cassation de son mariage; & pour que son mari n'y mît pas d'opposition, elle lui offrit vingt-cinq mille écus, ce qu'il accepta. On dit à ce sujet que la Comtesse de la Suze avoit perdu cinquante mille écus dans cette affaire, parce que si elle avoit encore attendu quelque tems, au lieu de donner vingt-cinq mille écus à son mari, elle les auroit reçus de lui, tant il avoit envie de se défaire d'elle.

Quoiqu'il en soit, la Comtesse devenue libre par Arrêt du Parlement, ne s'occupa plus qu'à faire des vers, à écrire des billets galans & à filer le parfait amour comme une vraie héroïne de Roman, & il faut remarquer que cette façon précieuse de traiter l'amour étoit alors assez en usage chez les Dames mêmes les plus distinguées.

Cependant les affaires domestiques de la Comtesse de la Suze se dérangeoient furieusement, & c'étoit là la chose du monde à laquelle elle donnoit le moins d'attention, & qui paroissoit le moins l'inquietter. Nous n'en rapporterons qu'une preuve: un Exempt accompagné de quelques archers vint un jour chez cette Dame sur les huit heures du matin pour saisir tous ses meubles: Elle fit entrer l'Exempt étant encore dans son lit, & le pria avec instance de vouloir la laisser reposer encore deux heures, n'ayant point dormi de la nuit, ce qui lui fut accordé; elle se rendormit jusqu'à dix heures qu'elle s'habilla pour aller dîner en ville & passa ensuite dans son antichambre, où elle fit de grands complimens à l'Exempt, & le remercia fort de son honnêteté, en lui disant tranquillement, *je vous laisse le Maître, Monsieur*, & elle sortit ainsi de sa maison.

Les belles Elégies que nous a laissées Madame la Comtesse de la Suze feront passer sa mémoire jusqu'à la postérité la plus reculée, comme le remarque Mademoiselle de Scuderi, elles sont telles en effet qu'elles

doivent être pour être parfaites, elles se font admirer surtout par le style touchant dont elles sont écrites, & par les sentimens tendres & nobles qui y regnent; cette illustre Dame a aussi composé quelques Odes, une entre autres pour la Reine Christine de Suede. Madame de la Suze mourut à Paris le 10 de Mars de l'année 1673, & fut inhumée dans l'Eglise de Saint Paul. Le célébre Pierre Mignard premier Peintre du Roi fit de cette Dame un beau portrait, au-dessous duquel l'on mit les quatre vers suivans.

Nul d'entre les Mortels ne la peut égaler,
Le Maître des neuf Sœurs ne seroit pas son Maître;
Pour faire des Captifs, elle n'a qu'à paroître;
Et pour faire des vers, elle n'a qu'à parler.

Une partie des Poësies de Madame de la Suze fut imprimée en 1666 avec quelques vers du Comte de Bussi Rabutin, & on les rassembla en deux volumes qui parurent en 1689; toutes ces Poësies avec celles de Mademoiselle de Scuderi, & celles de M. Pellisson se trouvent dans un recueil de quatre volumes *in*-12 imprimé à Trevoux en 1725.



MARIE

MARIE ELEONORE DE ROHAN.

MARIE ELEONORE DE ROHAN plus illustre encore par sa piété & ses écrits, que par l'éclat de sa naissance, étoit fille de Hercule Rohan-Guemené Duc de Montbazon, Pair & Grand Veneur de France, & de Marie de Bretagne fille de ~~Clotilde~~ de Bretagne, Comte de Vertus. Elevée dans un Couvent dès l'âge de sept ans, elle y prit du goût pour la retraite & pour la piété; ce goût s'augmenta à mesure que sa raison se forma, & lorsqu'elle fut dans un âge à pouvoir faire un choix, elle se décida pour la vie Religieuse. En-vain M. le Duc de Montbazon son pere voulut s'opposer à une vocation si marquée, il ne put refuser son consentement aux prieres & aux larmes d'une fille qu'il chérissoit tendrement. Mademoiselle de Rohan n'ayant plus d'obstacles à surmonter suivit l'attrait qui l'appelloit au Couvent, & elle entra chez les Religieuses Bénédictines de Montargis, & elle y fit profession en 1646.

+Claude
+et de Catherine Fouquet de la Varenne

Dès son Noviciat elle se forma un plan de vie qu'elle suivit constamment sans jamais se permettre aucun adoucissement. Elle n'avoit pas encore vingt-deux ans qu'elle fut nommée Abbesse de la Trinité de Caën; dignité qu'elle n'accepta que parce que l'obéissance qu'elle devoit à ses Supérieurs ne lui permit pas de la refuser. Egalement éloignée des fausses vûes de la présomption & des saillies aveugles de l'imprudence, elle conduisit son troupeau avec autant d'humilité & de douceur que de prudence & de sagesse. A toutes ces vertus elle ajouta une fermeté inébranlable dont elle donna d'éclatantes preuves dans mille occasions où elle eut à soutenir les droits de son Abbaye.

Sa santé s'étant considérablement affoiblie par les fréquentes incommodités que lui causoit l'air de la Mer, elle se détermina à permuter son Abbaye pour celle de Malnoue proche Paris, où elle vint s'établir le 13 Novembre de l'année 1664. En changeant de demeure, elle ne changea pas de conduite. Ses vertus la suivirent, & elle fut à Malnoue comme elle l'avoit été à la Trinité & à Montargis un modele de perfection pour les Religieuses mêmes les plus ferventes. On fit une Enquête exacte de sa vie & de ses mœurs, & les attestations qui en furent envoyées à Rome, furent trouvées si avantageuses que le Pape touché & édifié, ne put s'empêcher de déclarer publiquement *qu'il y avoit là de quoi canoniser la jeune Abbesse.*

En 1669 Madame de Rohan voulut bien se charger du gouvernement de la nouvelle Maison des Religieuses Bénédictines de Notre-Dame de Consolation du Chasse-Midi, mais ce fut sans abandonner la conduite de son Abbaye de Malnoue. Elle dressa pour ce nouveau Monastere d'excellentes constitutions qui ont été imprimées, & qui doivent être regardées comme un parfait Commentaire de la Regle de S. Benoît. Ses occupations continuelles ne l'empêchérent pas de trouver des momens pour cultiver les rares talens de son esprit. Ce fut pendant ces intervalles qu'elle composa sous le titre de ~~Morale de Salomon~~ + une paraphrase sur les Proverbes, sur l'Ecclésiastique & sur la Sagesse, & une autre paraphrase sur les Pseaumes de la Pénitence avec quelques exhortations où l'onction & l'éloquence se font également sentir. Nous avons encore de cette illustre Dame plusieurs Portraits en Vers & en Prose pleins de délicatesse & d'agrément. Le sçavant Evêque d'Avranches M. Huet parle avec éloge dans quelques-uns de ses ouvrages, de la piété, de l'esprit & des talens de Madame de Rohan. Elle mourut dans le Couvent du Chasse-midi le 8 d'Avril 1681, dans la cinquante-troisiéme année de son âge. L'illustre M. Pe-

+ Morale du Sage

lisson consacra à la mémoire de cette vertueuse Dame l'Epitaphe suivante.

Ici repose Très-Haute & Très-Vertueuse Princesse
MARIE-ELEONORE DE ROHAN;
Premierement Abbesse de Caen, puis de Malnoue.
Seconde Fondatrice de ce Prieuré qu'elle redonna à Dieu, & où elle voulut finir ses jours, plus révérée par ses grandes qualités que par sa haute Naissance.

Le Sang des Rois trouva en elle une ame Royale.
En sa personne, en son esprit, en toutes ses actions éclata tout ce qui peut rendre la piété & la vertu plus aimables.

Sa Profession fut son choix & non pas celui de ses parens.
Elle leur fit violence pour ravir le Royaume des Cieux.
Capable de gouverner des Etats autant que de grandes Communautés,
Elle se réduisit volontairement à une petite pour y servir, avec le droit d'y commander.
Douce aux autres, sévere à elle-même, ce ne fut qu'humanité au dehors, qu'austerité au dedans.

Elle joignit à la modestie de son sexe le sçavoir du nôtre.
Au siécle de Louis le Grand, rien ne fut plus poli, ni plus élevé que ses écrits.
Salomon y vit, y parle, y regne encore, & Salomon en toute sa gloire.

Les constitutions qu'elle fit pour ce Monastere, serviront de modele pour tous les autres.
Comme si elle n'eût vécu que pour sa sainte postérité,
Le même jour qu'elle acheva son travail,
elle tomba dans une maladie courte & mortelle
& y succomba le 8 d'Avril 1681
en la 53e année de son âge.

Jusqu'en ses derniers momens, & en la mort même,
bonne, tendre, vive & ardente pour tout
ce qu'elle aimoit
& sur tout pour son Dieu.

Tant que cette Maison aura des Vierges,
épouses d'un seul époux;
Tant que le monde aura des Chrétiens,
& l'Eglise des Fideles, sa Mémoire
y sera en bénédiction.

Ceux qui l'ont vûe n'y pensent point sans douleur,
& n'en parlent point sans larmes.

Qui que vous soyez, priez pour elle, encore qu'il soit
bien plus vraisemblable que c'est maintenant
à elle à prier pour nous.
Et ne vous contentez pas de la regretter ou de l'admirer,
mais tâchez de l'imiter & de la suivre.

Sœur Françoise de Longaunay,
Premiere Prieure de cette Maison,
sa plus chère fille, l'autre moitié d'elle-même,
dans l'espérance de la rejoindre bientôt
lui fit élever ce tombeau.

Le moindre & le plus affligé de ses serviteurs eut l'honneur
& le déplaisir de lui faire cette Epitaphe, où il supprima
contre la coutume beaucoup de justes louanges,
& n'ajouta rien à la vérité.



MARIE CATHERINE HORTENSE de Ville-Dieu.

MArie Catherine Hortense des Jardins, connue sous le nom de Madame de Ville-Dieu, nâquit à Alençon en 1632. Son pere Prévôt de cette petite Ville, cultiva son éducation avec d'autant plus de soin qu'il remarquoit dans elle les plus heureuses dispositions. La jeune Hortense ne s'aveugla pas elle-même sur son propre mérite, & ce fut pour le faire valoir, qu'elle vint à Paris à l'âge de dix-neuf à vingt ans. Elle ne fut pas tout-à-fait trompée dans ses espérances. La beauté de son génie lui fit un grand nombre d'admirateurs ; mais ce n'en étoit pas assez ; née avec autant d'esprit que d'ambition, elle murmuroit de son peu de fortune qui l'empêchoit de pouvoir figurer dans le monde. Heureusement l'amour lui fit trouver dans la personne de M. de Ville-Dieu un époux riche & bienfait, qui ne lui laissa rien à désirer du côté de la fortune ; mais elle ne jouit pas long-tems du sort heureux qu'il lui faisoit. La mort le lui enleva après quelques années de mariage.

Madame de Ville-Dieu devenue veuve & inconsolable de la perte qu'elle venoit de faire, se retira dans un Couvent où elle prit le voile ; mais elle ne consomma pas son sacrifice. Sa douleur s'étant un peu calmée elle rentra dans le monde, & épousa en secondes nôces M. de Lachate, qu'elle eut aussi le malheur d'enterrer peu de tems après qu'il l'eut épousée. La fatalité qui paroissoit attachée à tous les liens qu'elle formoit lui fit perdre encore un troisiéme mari, qui étoit le Sieur Desjardins, un de ses parens, avec qui elle ne vécut pas

plus long-tems qu'avec les deux premiers.

Si l'on en croit Bayle, Richelet & quelques autres Auteurs, qui nous ont laissé des Mémoires sur la vie de Madame de Ville-Dieu, cette jeune veuve eut grand soin de se faire dans sa viduité des amusemens conformes aux penchans de son cœur dont la tendresse fut toujours la passion dominante ; & c'est à ce coin que sont marqués la plupart des Ouvrages qui sont sortis de sa plume. Les Mysteres de la plus fine galanterie y sont développés avec tant d'art, que l'on juge assez qu'il n'y avoit qu'une expérience personnelle, qui eût pu apprendre à Madame de Ville-Dieu à en parler si pertinemment. Son style est vif & délicat ; mais peut être un peu trop libre. L'on ne peut cependant nier que la République des Lettres n'ait à cette Dame une obligation essentielle, car c'est elle qui a fait perdre le goût de ces longs & volumineux Romans, qui n'avoient point de fin.

Il paroît par quelques Lettres dans lesquelles Madame de Ville-Dieu nous a donné une charmante description de la Haye, qu'elle fit un voyage en Hollande ; mais on ne sçait à quel sujet.

Les Ouvrages en prose de Madame de Ville-Dieu, les plus estimés, sont intitulés, les Annales Galantes, les Exilés, les Désordres de l'amour, les Amours des grands hommes, les Favorites, les Galanteries Grenadines, les Nouvelles Africaines avec les Annales Galantes de la Grece.

+ Nitetis On a aussi d'elle Manlius, & ~~Nitelis~~ + tragédies, le Favori, tragicomédie, un grand nombre de Sonnets, d'Elégies, d'Eclogues, & quelques Piéces mêlées de vers & de prose. Ces divers Ouvrages recueillis en douze volumes ont été plusieurs fois imprimés.

On admire dans toutes ces Piéces un caractere tendre, fin, & délicat ; ce qui a fait dire que cette Dame s'étoit servie d'une des plumes des aîles de l'Amour pour écrire la plus grande partie de ses Ouvrages. Un

des plus beaux esprits de son siécle lui adressa les vers suivans:

Plus je relis ce que vous faites,
Plus je connois ce que vous êtes,
Il ne faut que vous mettre en train,
Tout le monde, Iris, vous admire.
Si les Dieux se mêloient d'écrire,
Ils emprunteroient votre main;
Vous faites des choses si belles,
Si justes & si naturelles,
Que votre style est sans égal.
Sans cesse je vous étudie;
Qui peut être votre copie,
Peut passer pour un original.

Madame de Ville-Dieu fut reçue à l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, mais ce qui fait plus d'honneur au génie & aux talens de cette illustre sçavante, fut la gloire qu'elle eut de recevoir souvent des graces du Roi; elle n'en fut pas cependant plus riche, parce que son peu d'œconomie ne lui permit jamais de mettre aucun arrangement dans ses affaires. Elle mourut au mois d'Octobre de l'année 1683, âgée de cinquante-un ans. Elle fut inhumée dans l'Eglise Paroissiale de Clinche-Maurre, Village à quatre lieues d'Alençon, où elle avoit un petit bien, & où elle s'étoit retirée quelques années avant sa mort.





FRANÇOISE BERTAUT DE MOTTEVILLE.

FRANÇOISE Bertaut de Motteville, née vers l'an 1615, fut élevée à la Cour de la Reine Anne d'Autriche, qui honoroit sa mere de son amitié & de sa confiance. Cette Dame étoit fille de Pierre Bertaut, Ecuyer, Seigneur de Noisy, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, & de Louise de Bessin de Mathonville, dont la mere étoit Charlotte de Saldagne de l'illustre maison de Saldagne en Espagne. Madame de Motteville hérita de son oncle, le célebre Jean Bertaut, Abbé d'Aunai, Evêque de Seès, & premier Aumonier de la Reine Marie de Medicis, mort en 1611, & connu par ses poësies, du goût qu'elle eut toute sa vie pour les Lettres. La douceur de ses manieres & la beauté de son génie la rendirent chere à Anne d'Autriche, qui lui fit l'honneur de la garder auprès d'elle. Mais ayant été enveloppée dans la disgrace qui fut commune à toutes les favorites de cette Princesse, elle se vit exilée de la Cour avec sa mere, qui l'ayant menée en Normandie, elle épousa peu de tems après Nicolas Langlois, Seigneur de Motteville, premier Président de la Chambre des Comptes de Rouen.

Cette Dame ornée de toutes les qualités du corps & de l'esprit qui rendent une jeune personne accomplie, se concilia l'amitié & l'estime de tout ce qu'il y avoit de personnes distinguées dans la Province où M. de Motteville étoit fort consideré, mais plus encore à cause de ses vertus & de son mérite, qu'à cause du rang qu'il tenoit. Déja avancé en âge lorsqu'il se maria, il ne jouit pas long-tems du bonheur qu'il avoit eu d'unir

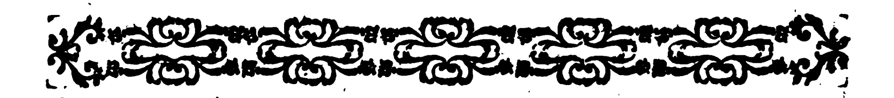
d'unir son sort à celui d'une Dame infiniment aimable, à qui il n'avoit pû refuser toute sa tendresse. Cet illustre Magistrat mourut au bout de deux ans de mariage.

Madame de Motteville devenüe veuve, ne songeoit qu'à passer ses jours dans la retraite, lorsque le Cardinal de Richelieu étant mort, & la Reine Anne d'Autriche ayant été déclarée Régente, cette Princesse la rappella à la Cour, & la retint toujours auprès d'elle en qualité de Dame employée sur l'état de la maison de la Reine, après la Dame d'honneur, & la Dame d'atour. La reconnoissance dont cette Dame étoit pénetrée pour les bontés dont son illustre bienfaitrice l'honoroit, lui inspira le dessein d'écrire les Mémoires de cette Princesse; & pour rendre cette histoire plus intéressante & plus fidelle, elle se fit une loi d'écrire réguliérement ce qui se passoit chaque jour de plus remarquable, de même que tout ce qu'elle apprenoit de plus important dans les entretiens particuliers qu'elle avoit avec la Reine; aussi les Mémoires précieux que cette illustre Dame nous a laissés, se trouvent remplis d'un grand nombre d'anecdotes, autant curieuses qu'instructives. Ces Mémoires renfermés en cinq volumes, ont été imprimés à Amsterdam en 1723.

Madame de Motteville honorée de la confiance de la Reine mere, le fut aussi de celle de la Reine d'Angleterre, Henriette Marie de France, & ce fut elle qui suggéra à cette Princesse l'établissement d'un nouveau Monastère des Religieuses de la Visitation au Village de Chaillot près Paris. Lorsque cet établissement fut fait, Mademoiselle Bertaut, sœur cadette de Madame de Motteville s'y retira, & y fit profession, & Madame de Motteville animée par son exemple, y vint souvent faire des retraites, mais sans prendre aucun engagement. Outre une somme d'argent considérable qu'elle donna à cette Maison, elle lui fit encore une pension viagere,

qu'elle paya toujours très-exactement, ainsi elle mérita à juste titre la qualité de bienfaitrice de cette Maison.

Cette illustre Dame mourut à Paris le 29 Décembre 1689, âgée de près de soixante & quatorze ans.



LOUISE ANASTASIE DE SERMENT.

CETTE illustre Fille née à Grenoble en Dauphiné vers le milieu du dix-septiéme siécle, se fit un grand nom dans la République des Lettres par son érudition, & par la solidité d'un jugement exquis, qui lui procura la gloire d'être souvent consultée par les plus grands Poëtes de son tems, & en particulier par le célebre Quinault.

La pureté & l'élegance de son style se faisoient également admirer dans les Ouvrages qu'elle composoit en vers & en prose; mais ce qui la faisoit considérer encore davantage, étoit la parfaite connoissance qu'elle avoit acquise de toutes les beautés de la langue Latine: ce qui lui avoit donné une grande facilité pour composer dans cette langue qu'elle parloit aussi correctement, que si c'eût été sa langue naturelle. Un autre avantage que Mademoiselle de Serment tira de cette étude, fut qu'elle lui servit à puiser dans les Auteurs anciens un fond d'érudition, qui n'est gueres le partage des personnes de son sexe; aussi fut-elle surnommée la Philosophe, & ce fut sous ce nom qu'elle fut reçue à l'Académie des *Ricovrati* de Padoue.

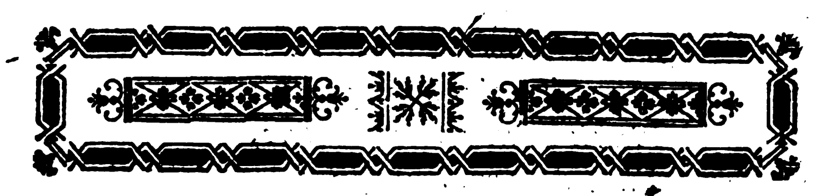
La constance & la vertu de cette illustre fille furent éprouvées pendant plusieurs années par un cancer qui lui rendoit la vie insupportable; peu de jours avant de mourir, la violence des maux qu'elle souffroit, lui fit faire les vers suivans.

Bientôt la lumiere des Cieux
Ne paroîtra plus à mes yeux ;
Bientôt quitte envers la nature,
J'irai dans une nuit obscure
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil ;
Je ne me verrai plus par un triste réveil,
Exposée à sentir les troubles de la vie.
Mortels, qui commencez ici bas votre cours ;
Je ne vous porte point d'envie ;
Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.
Viens, favorable mort, viens briser des liens,
Qui malgré moi m'attachent à la vie ;
Frape, seconde mon envie,
Ne point souffrir est le plus grand des biens.
Dans ce long avenir j'entre l'esprit tranquile ;
Pourquoi ce dernier pas est-il à redouter ?
Du Maître des humains l'éternelle bonté,
Des malheureux mortels est le plus sûr azile.

On a aussi une Epigramme latine qu'elle fit sur le même sujet, & qu'elle finit par ces vers.

Nectare clausa suo,
Dignum tantorum pretium tulit illa laborum.

Mademoiselle de Serment mourut à Paris vers l'an 1692, âgée d'environ cinquante ans. Quelques-uns de ses Ouvrages ont été inserés dans le recueil des piéces Académiques de M. de Vertron.



ANNE DE LA VIGNE.

LA célébre Anne de la Vigne étoit fille de Michel de la Vigne, Médecin de Vernon en Normandie, qui vint s'établir à Paris où il se distingua beaucoup dans sa profession. L'estime qu'il faisoit de sa fille en comparaison d'un frere qu'elle avoit dont l'esprit étoit fort borné, lui arracha cette plaisanterie, qu'il se plaisoit à répeter souvent. *Quand j'ai fait ma fille, j'ai pensé faire mon fils, & quand j'ai fait mon fils, j'ai pensé faire ma fille.* Et il est vrai que Mademoiselle de la Vigne avoit un génie & des talens qui l'élevoient bien au dessus des personnes de son sexe, & qui l'ont aussi fait regarder comme l'une des plus sçavantes & des plus spirituelles filles de son tems. Née avec un esprit également solide & délicat, elle n'eut pas moins de goût pour les sciences les plus sublimes que pour la belle Littérature. Les progrès qu'elle fit dans l'étude de la Philosophie, nous sont marqués dans la belle piece en vers que lui adressa Mademoiselle Descartes, & qui a pour titre l'ombre de Descartes à Mademoiselle de la Vigne. L'ingénieuse réponse que cette Demoiselle fit à cette piéce, a été inserée dans un recueil de vers choisis, donné par le pere Bouhours.

Mais le talent particulier de Mademoiselle de la Vigne étoit pour la Poësie, & ce fut-là aussi le talent qu'elle cultiva avec le plus de soin, & qui lui acquit une grande réputation. Sa facilité à faire des vers étoit si grande, que le célebre M. Pellisson a dit de cette Demoiselle qu'il sembloit qu'elle eût été nourrie & élevée


Ferdinand Pinx.
G. F. Schmidt Sculp.
ANNE DE LA VIGNE
Née à Vernon, Morte à Paris en 1684.
A Paris chez Odieuvre, Md d'Estampes, quai de l'Ecole vis-à vis la Samarit. à la belle Image.
Babel invenit et Sculpsit.

par les Muses. La belle Ode qu'elle adressa à Sa Majesté, & qui est intitulée, *Monseigneur le Dauphin au Roi*, fut trouvée si parfaite, que pour prix d'un si bel ouvrage, elle mérita de recevoir une boëte de coco, où étoit une lyre d'or émaillée avec une ode, dont nous ne rapporterons que les deux strophes suivantes.

Tes vers ont ce tour auguste,
Ce tour qu'il faut pour les Rois,
Si beau, si grand, & si juste.
Ainsi chantoit autrefois
Celui qui chantoit d'Auguste
Les vertus & les exploits.
Tel en les voyant paroître,
Crut voir Malherbe renaître.

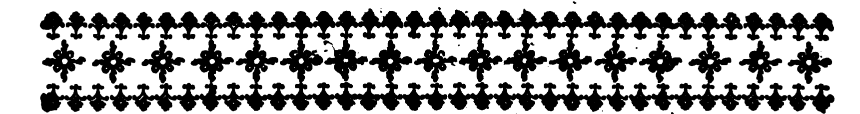


Reçois donc, sage Héroïne,
Une lyre qu'Appollon,
Pour ce dessein te destine;
Souvent son illustre son
A sous une main Divine
Charmé le sacré vallon,
Trop heureux qu'elle obtienne
De résonner sous la tienne.

L'Ode admirable que Mademoiselle de la Vigne adressa à Mademoiselle de Scuderi pour la féliciter sur le prix de l'éloquence que cette Demoiselle avoit remporté à l'Académie Françoise, est marquée au même coin, c'est-à-dire qu'on y trouve la même noblesse, le même génie, la même délicatesse, le même feu que dans celle qui est adressée au Roi. On a encore de

Mademoiselle de la Vigne un grand nombre d'autres pieces de Poësies toutes travaillées dans le même goût.

Cette illustre sçavante que le judicieux M. Ménage n'a pas fait de difficulté de préférer aux anciens & aux modernes (*Madamigella de la Vigna la cui lira emula delle Trombe da Scorno a gli antichi, e invidia à noi*) eut la gloire d'être associée à l'Académie des *Ricovrati* de Padoue. Sa trop grande application à l'étude lui causa la maladie dont elle mourut en 1694 à la fleur de son âge.



CHARLOTTE SAUMAISE DE CHAZAN, Comtesse de Bregy.

L'Illustre Comtesse de Bregy, niéce du sçavant Claude Saumaise, qui en 1645 fut honoré d'un Brevet de Conseiller d'Etat, naquit à Paris vers l'an 1623. Le célébre Benserade aussi bon Juge en esprit qu'en beauté, nous apprend que cette Dame étoit une des plus belles & des plus spirituelles femmes de son tems, & c'est ce qu'il lui marque galamment dans une lettre en vers qu'il lui adresse, & où il s'exprime ainsi.

Mon ame incapable de feindre,
Vous connoît assez pour vous craindre,
Et le haut Char où je vous voi,
Traîne assez d'esclaves sans moi.
Si bon qu'il est, bon ce me semble
Que nous n'ayons commerce ensemble
Qu'une fois, & sur ce papier
Où je vous rends compte de hier.

Cette Dame que mille qualités aimables du cœur & de l'esprit distinguoient encore davantage que l'éclat de sa naissance, épousa M. de Flecelles Comte de Bregy, Lieutenant Général des Armées du Roy, Conseiller d'Etat d'épée, Envoyé extraordinaire en Pologne & depuis Ambassadeur en Suede.

Nous avons de Madame la Comtesse de Bregy un Recueil de Lettres & de Poësies qui ont été imprimées à Leyde en 1668. Son esprit orné d'une agréable érudition & ses manieres gracieuses & polies lui firent d'illustres amis, & l'on connoît par ses lettres qu'elle avoit l'honneur d'en écrire jusqu'aux têtes couronnées, comme à la Reine Anne d'Autriche, à la Reine d'Angleterre, à la Reine de Suede; on voit aussi qu'elle en adresse à Monsieur Frere unique du Roi, à Madame la Duchesse de Longueville, à Madame la Comtesse de Soissons. La Reine Anne d'Autriche dont elle étoit une des Dames d'honneur, lui donna une glorieuse marque de distinction en faisant d'elle une mention honorable dans son Testament.

L'esprit & le caractere de cette illustre Dame parurent toujours aimables jusques dans un âge très avancé; elle conserva même sa beauté très long tems; ce qui donna occasion à quelque malin esprit de faire ce couplet de chanson.

Vous avez, belle Bregy,
Plus de Printems que les lys,
Car les lys n'en ont qu'un,
Vous en avez cinquante & bientôt cinquante-un.

Cette Dame mourut à Paris le 3 Avril 1693, âgée de 74 ans; & elle fut inhumée à Saint Gervais, où l'on voit son épitaphe conjointement avec celle de son mari.

MARIE-MAGDELAINE PIOCHE DE LA VERGNE, Comtesse de la Fayette.

CETTE illustre Dame que ses écrits & la beauté de son génie ont plus distinguée encore que la noblesse de sa naissance & la splendeur du rang, étoit fille ~~d'Amar~~ + , Seigneur de la Vergne, Gouverneur du Havre-de-Grace, Maréchal des Camps & Armées du Roi, & de Marie ~~Penat~~ # .

+ d'Aymar

de Pena.

Elle fut mariée en 1656 à François Comte de la Fayette, Seigneur ~~de Nadefet~~ × . Sa beauté, son esprit orné des plus belles connoissances, la firent regarder comme un des principaux ornemens de la Cour de Louis XIV. Généreuse Protectrice des gens de Lettres, elle saisissoit avec empressement toutes les occasions qui s'offroient de leur être utile, & les recherchoit même avec avidité. La protection qu'elle leur accordoit étoit une suite de l'amour qu'elle avoit pour les beaux Arts qu'elle cultivoit elle-même avec soin; & dans lesquels elle réussit parfaitement; aussi les ouvrages qu'elle nous a donnés l'ont fait considérer comme une des premieres entre celles de son sexe qui se sont distinguées par leur science & par leur génie.

× de Nades &c

Si cette célébre Dame fut la protectrice des Sçavans, elle fut aussi l'objet de leur admiration & le sujet ordinaire de leurs louanges. M. de Callieres lui a donné une place honorable dans sa Pleïade des Dames illustres de son tems. Le sçavant M. Huet ancien Evêque d'Avranches nous a laissé dans ses ouvrages un grand éloge de cette Dame avec qui il étoit étroitement lié. M. de la Fontaine & l'Abbé Ménage ont aussi été ses Panégyristes, de même que M. de Segrais qui ayant été obligé

de



MARIE MAGD. PIOCHE DE LAVERGNE,
Comtesse de la Fayette,
Morte à Paris en Mai 1693.

A Paris chez Odieuvre M.d d'Estampes rue d'Anjou la derniere P. Cochere à gauche entrant par la rue Dauph.

Babel invenit et Sculpsit.

de quitter la maiſon de Madame la Ducheſſe de Montpenſier, dite Mademoiſelle, trouva chez Madame la Comteſſe de la Fayette une retraite auſſi gracieuſe qu'honorable. Mais ce qui fait de cette Dame un éloge peu commun, c'eſt que quoique ſes talens joints aux qualités les plus eſtimables la rendiſſent digne des plus grandes louanges, elle ne pouvoit cependant les ſouffrir, & il ſembloit qu'elle auroit voulu qu'on eût ignoré qu'elle fut l'Auteur des ingénieuſes productions qui ſortoient de ſa plume. Sa modeſtie alla même ſi loin, qu'elle conſentit que ſa belle Zaïde, ouvrage imprimé tant de fois, & où il regne tant d'eſprit & tant de délicateſſe, parut ſous le nom de M. de Segrais, & il eſt cependant conſtant, comme M. de Segrais l'avoüe lui-même dans ſon *Segreſiana*, qu'il n'eut d'autre part à cet ouvrage que celle d'avoir contribué à ſa diſpoſition. Ce fut pour relever le mérite de ce même ouvrage, que M. Huet compoſa ſon Traité de l'origine des Romans.

La Princeſſe de Cleves, la Princeſſe de Montpenſier avec des Mémoires de la Cour de France pour les années 1688 & 1689, ſont encore d'autres ouvrages de Madame de la Fayette non moins bien écrits que celui dont nous venons de parler.

Cette illuſtre Dame conſacra les dernieres années de ſa vie à l'exercice de la plus ſolide piété. Elle mourut au mois de Mai de l'année 1693.



MARIE L'HERITIER DE VILLANDON.

MADEMOISELLE L'HERITIER fille de Nicolas l'Heritier, Tréforier du Régiment des Gardes Françoifes, Hiftoriographe du Roi, mort au mois d'Août de l'année 1680, naquit à Paris en 1664.+ Son pere lui tranfmit le talent qu'il avoit de bien écrire. On a de cet illuftre fçavant une traduction# ~~du Traité de Grotius, du droit de la paix & de la guerre~~, un tableau hiftorique des principaux événemens de la Monarchie Françoife, & deux Tragédies, l'une intitulée *l'Hercule furieux*, & l'autre *Clovis* avec un grand nombre d'autres pieces de Poëfies. Mademoifelle l'Héritier pour honorer la mémoire de ce grand homme fit graver fon portrait avec les vers fuivans.

Dans fes Vers, dans fa Profe on voyoit mille charmes;
Son courage éclata dans le métier des armes,
Les vertus, le fçavoir ornérent fa valeur,
Et lorfque fon efprit guidé par la candeur
D'un fidelle pinceau lui fit tracer l'Hiftoire
Des Héros qu'il peignit, il partagea la gloire.

Les ouvrages que nous avons de Mademoifelle l'Héritier, font deux volumes d'Œuvres mêlées en Vers & en Profe, l'Apothéofe de Mademoifelle de Scuderi, ~~l'Hiftoire de Richard Roi d'Angleterre~~,# le Tombeau de M. le Dauphin Duc de Bourgogne, les Caprices du Deftin & la Pompe Dauphine; mais fon ouvrage le plus eftimé eft la belle traduction qu'elle nous a laiffée des Epîtres Héroïques d'Ovide, qui a été imprimée en 1732.

+au mois de 9bre

des annales et histoires Hugues Grotius des troubles des Païs-bas.

les Contes du Roy Richard (misérables contes de fées)

Plusieurs pieces de Poësies de Mademoiselle l'Héritier ont remporté les prix proposés par différentes Académies. L'une de ses plus belles pieces est le Sonnet suivant qu'elle composa à la gloire du Roi.

De l'Europe liguée accepter le .... cartel.
La vaincre, la calmer, faire trembler le .... More,
Etre craint & cheri plus loin que le .... Bosphore,
Et partout acquérir un honneur .... immortel.

Fier dans le champ de Mars, humble au pied de .... l'Autel;
Détruire des erreurs que le Ciel hait .... abhorre,
Etre juste, prudent, plus intrepide .... encore,
Si vaillant que jamais Conquérant ne fut .... tel.

Triompher en tous lieux par valeur, par .... sagesse;
Sçavoir juger de tout avec .... délicatesse,
Avoir encore le cœur au-dessus de son .... rang,

Faire plus en un jour qu'en trente on n'en peut .... dire;
Eut-on d'Apollon même & la voix & la .... Lyre,
C'est ce que l'Univers voit dans Louis .... le Grand.

Une piece non moins admirable est un autre Sonnet que cette illustre fille fit aussi à la gloire du Roi, & qui lui fit de même remporter le prix qui avoit été proposé par l'Académie : voici ce Sonnet.

Dans la route brillante où la gloire te .... guide,
Vingt Souverains jaloux en vain de toutes .... parts;
Elevent contre toi mille orgueilleux .... remparts,
Toujours en ta faveur la victoire .... décide,

Qui pourroit s'opposer à ta valeur .... rapide?
Surpassant en un jour Constantins & .... Cesars,
Agissant & tranquille au milieu des .... hasards,
Rien ne peut ébranler ton courage .... intrépide,

Que tu sçais bien remplir tes augustes .... emplois,
Pere de tes sujets & Protecteur des .... Loix,
Les flots ont beau gronder, nous bravons les ... tempêtes.

Si tu suivois le cours de tes exploits ... divers,
De l'aurore au couchant tu ferois des .... Conquêtes;
Mais Grand Roi, tu ne veux que calmer .... l'Univers.

Mademoiselle l'Heritier reçue à l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, mérita encore de tenir un rang honorable dans celle des Lanternistes de Toulouse.

Elle mourut le 24. ...vrier 1734. agée de ... ans et trois mois.




G. F. Schmidt Sculp.
ANTOINETTE DE LA GARDE
Ve. de G.me de la Fon de Boisguerin, Seig.r des Houlieres.
Morte à Paris, le 17. Fev.r 1694. Agée de 56 ans.
A Paris chez Odieuvre, M.d d'Estampes, quay de l'Ecole vis-à vis la Samaritaine à la belle Image. C.P.R.
Babel invenit et Sculpsit.

ANTOINETE ~~DESHOUILLERES~~. +++des Houliers

ANTOINETTE du Liger de Lagarde, née à Paris en 1630, fut mariée en 1651 à Guillaume de la Fond, Seigneur de Bois Guerin, & ~~Deshouilleres~~, Lieutenant de Roi des Ville & Citadelle de Doublens.

Cette Dame dont le nom seul fait l'éloge, & qui par la beauté de son génie fut un des plus grands ornemens de son siécle, porta l'excellence de la poësie Françoise au plus haut degré de perfection ; & l'on ne peut nier que parmi les plus grands Poëtes de l'un & de l'autre sexe, il n'y en a aucun qui ait mieux réussi qu'elle, sur tout pour l'Idille.

L'élévation & la noblesse des sentimens, la délicatesse & les graces de l'expression, l'harmonie & la disposition des rimes, & généralement enfin toutes les beautés que l'on peut rechercher dans un ouvrage de Poësie, se trouvent réunies dans ceux de Madame ~~Deshouilleres~~. Pénetrée elle-même des sentimens qu'elle exprimoit, elle faisoit parler son cœur dans ses Ecrits ; aussi le langage en étoit-il toujours persuasif, tendre & touchant. Si elle parloit de l'amour, elle en faisoit sentir toutes les douceurs ; mais elle n'en cachoit pas aussi les dangers. L'étude qu'elle avoit fait de la nature lui ~~auroit~~ avoit appris à lire dans le cœur de l'homme : & elle en démêloit tous les plis & les replis, & en reconnoissoit toutes les foiblesses. De-là vient la justesse & la solidité des réflexions qui se trouvent repandues dans ceux de ses Ouvrages, où elle traite de l'esprit humain.

Le mérite de cette illustre Sçavante étoit trop universellement reconnu, pour qu'il ne lui donnât pas droit

de prétendre aux plus grands honneurs. Reçûe à l'Académie des Ricovrati de Padoue, elle eut encore la gloire d'être associée à celle d'Arles en 1689. Les qualités de son cœur non moins estimables que celles de son esprit, la liérent d'amitié avec les personnes les plus distinguées du Royaume, comme on peut en juger par le commerce de Lettres qu'elle entretint avec Messieurs les Ducs de la Rochefoucaut, de saint Aignan, de Montausier, de Nevers, de Vivone, le célébre Charpentier, & Monsieur Flêchier, Evêque de Nismes.

++ des houlieres

Madame Deshouilleres+ eut aussi pour amie particuliere Mademoiselle Cheron, illustre par ses talens pour la Peinture & pour la Poësie. Celle-ci ayant fait le portrait de son amie, Madame Deshouilleres+ composa à cette occasion une piece admirable sur la vanité de l'homme de vouloir être connu dans la postérité. Les quatre vers suivans gravés au bas de ce portrait, nous apprennent, Qu'aux plus rares talens Madame Deshouilleres+ joignoit encore la figure la plus aimable, & il est vrai que la nature sembloit avoir pris plaisir à rassembler dans elle toutes les qualités du corps & de l'esprit.

Voici ces vers:

\# Corinne

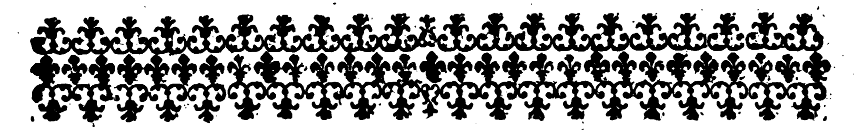
Si Corinthe+ *en beauté fut célébre autrefois ;*
Si des vers de Pindare, elle effaça la gloire,
Quel rang doivent tenir au temple de Mémoire
Les vers que tu vas lire, & les traits que tu vois.

Les Oeuvres Poëtiques de Madame Deshouilleres+, dont on a fait plusieurs impressions, consistent en un grand nombre d'Idyles, d'Eclogues, d'Elegies, d'Odes, de Ballades, de Rondeaux, de Madrigaux & de Chansons. Elle a aussi composé une Tragédie intitulée *Genseric*, qu'elle fit représenter, & qui se trouve inserée dans le dernier recueil de ses œuvres.



Babel invenit et Sculpsit.

Cette illustre Dame dont la mémoire durera autant qu'il y aura des amateurs de la Poësie, mourut à Paris le 17 Février 1694, dans la cinquante-sixiéme année de son âge.



MARIE DE SEVIGNE'.

MARIE de Sevigné, fille de Marie de Coulanges, & de Celse Benigne de Rabutin, Baron de Chantal, Bourbilly, & chef de la branche aînée de la maison de Rabutin, nâquit le 5 de Février 1626.

Le Baron de Chantal, son pere, étoit fils de Jeanne Françoise Fremiot, l'illustre fondatrice de l'Ordre de la Visitation. Il fut tué le 22 Juillet 1627, à la descente des Anglois en l'Isle de Ré, où il commandoit l'escadron des Gentilshommes volontaires; ainsi Marie de Rabutin, âgée d'un an & quelque mois, demeura seule héritiere des biens de cette branche de Rabutin.

Elle fut mariée à l'âge de dix-huit ans à Henri, Marquis de Sevigné, d'une très ancienne maison de Bretagne, Maréchal des Camps & Armées du Roi & Gouverneur de Fougeres. Quoique le Marquis n'ait pas eu pour cette illustre Dame tout l'attachement dont elle étoit digne, elle n'en fut pas pour cela moins affligée de sa mort arrivée en 1651, dans un combat singulier, où il fut tué par le Chevalier d'Albret.

Madame de Sevigné laissée veuve avec deux enfans, un fils & une fille, ramassa sur eux toute sa tendresse, ce qu'elle fit voir non seulement par le soin qu'elle prit de leur éducation; mais encore par son attention à retablir les affaires de la maison de Sevigné. En quoi elle fut aidée des conseils de l'Abbé de Coulanges, son oncle.

Cette tendre mere eut la consolation de voir ses soins suivis des plus heureux succès. Le Marquis de Sevigné, son fils, Sous-Lieutenant des Gendarmes Dauphins, & Lieutenant de Roi au Comté Nantois, se distingua par toutes les qualités qui caractérisent un Cavalier parfait, & Mademoiselle de Sevigné parut dans le monde avec tous les avantages qui rendent une jeune personne accomplie. Le bruit de sa beauté, de sa sagesse & de son esprit, l'avoit précedée à la Cour lorsque Madame de Sevigné l'y mena en 1663, pour la premiere fois. Peu de tems après y être arrivée elle fut choisie pour représenter une bergere dans le Ballet Royal des arts. Voici les vers que l'illustre Benserade fit à cette occasion.

Déja cette beauté fait craindre sa puissance,
Et pour nous mettre en butte à d'extrêmes dangers,
Elle entre justement dans l'âge où l'on commence
A distinguer les loups d'avec les bergers.

Dans une autre Fête que le Roi donna en 1667, Mademoiselle de Sevigné représenta un amour déguisé en Nimphe maritime, ce qui donna sujet au même Auteur d'adresser à cette Demoiselle les vers suivans.

Vous travestir ainsi c'est bien être ingénu,
Amour, c'est comme si pour n'être pas connu
Avec une innocence extrême
Vous vous déguisiez en vous-même.
Elle a vos traits, vos feux, & votre air engageant,
Et de même que vous sourit en égorgeant;
Enfin qui fit l'un a fait l'autre,
Et jusques à sa mere, elle est comme la vôtre.

L'année suivante Mademoiselle de Sevigné ayant été destinée à representer Omphale dans le Ballet Royal de

de la naiſſance de Venus, le même M. Benſerade célebra les louanges de cette jeune beauté par de nouveaux vers.

Blondins accoutumés à faire des conquêtes
Devant ce jeune objet ſi charmant & ſi doux,
Tous grands héros que vous êtes,
Il ne faut pas laiſſer pourtant de filer doux.
L'ingrate foule aux pieds Hercule & ſa maſſue.
Quelle que ſoit l'offrande, elle n'eſt point reçue:
Elle verroit mourir le plus fidel Amant,
Faute de l'aſſiſter d'un regard ſeulement.
Injuſte procedé, ſotte façon de faire,
Que la pucelle tient de Madame ſa mere,
Et que la bonne Dame au courage inhumain,
Se laſſant auſſi peu d'être belle que ſage,
Encore tous les jours applique à ſon uſage,
Au détriment du genre-humain.

Une fille ſi ſemblable à ſa mere étoit bien propre à lui inſpirer cette tendreſſe extrême qu'on lui a connue, & à remplir toute la capacité du cœur le plus ſenſible, qui fut jamais. « Si vous êtes mon préſervatif, dit Ma- » dame de Sevigné à ſa fille, je vous ſuis trop obligée, » & je ne puis trop aimer l'amitié que j'ai pour vous. »

Mademoiſelle de Sevigné fut mariée en 1669 à François Adhémar de Monteil, Comte de Grignan, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant Géneral au Gouvernement de Provence, & des armées de Sa Majeſté.

Peu de tems après, le ſervice du Roi appella M. de Grignan en Provence, où il a preſque toujours commandé en l'abſence de M. le Duc de Vendôme, qui en étoit Gouverneur. Si ce fut pour Madame de Grignan une raiſon indiſpenſable de faire de fréquens

voyages en Provence, ce fut pour Madame de Sevigné la source des plus vives inquiétudes. La douleur d'une telle séparation, & le souvenir d'une fille si aimable & si tendrement cherie, l'occupoient continuellement, & toutes ses pensées ne tournoient que sur les moyens de la revoir, tantôt à Paris où sa fille venoit la trouver, & tantôt en Provence où elle alloit chercher sa fille. C'est cette séparation qui a donné lieu en partie à ce grand nombre de belles lettres si spirituelles & si délicatement écrites que nous avons de Madame de Sevigné. On peut par la seule lecture de ses lettres se mettre à portée de bien juger des véritables beautés d'un stile qui ne peut être décrit que très imparfaitement ; & qui est regardé avec raison comme le modele du genre épistolaire. Voici comment Madame de Sevigné s'exprime elle-même au sujet de son stile. » Est-il possible, » écrit-elle à sa fille, que mes lettres vous soient agréables au point que vous me le dites ; je ne les sens point telles en sortant de mes mains, je crois qu'elles le deviennent en passant par les vôtres ; enfin c'est un grand bonheur que vous les aimiez ; car de la maniere dont vous en êtes accablée, vous seriez fort à plaindre si cela étoit autrement. M. de Coulanges étoit bien en peine de sçavoir laquelle de vos Madames y prend goût ; nous trouvons que c'est un bon signe pour elle, car mon stile est si négligé qu'il faut avoir l'esprit naturellement du monde pour pouvoir s'en accommoder. »

Et il est vrai que c'est ce naturel charmant & inimitable qui fait la plus grande beauté des lettres de cette illustre Dame.

Voici, le beau portrait que Madame de Lafayette, sous le nom d'un inconnu, fit autrefois de Madame de Sevigné l'une de ses meilleures amies.

» Tous ceux qui se mêlent de peindre les belles, dit » cette ingénieuse Dame, s'efforcent de les embellir » pour leur plaire, & n'oseroient leur dire un seul de

» leurs défauts. Pour moi, Madame, grace au privilege » d'inconnu dont je jouis auprès de vous, je m'en vais » vous peindre bien hardiment, & vous dire vos vérités » tout à mon aise, sans crainte de m'attirer votre colere. » Je suis au désespoir de n'en avoir que d'agréables à » vous conter; car ce me seroit un grand plaisir, si après » vous avoir reproché mille défauts, je me voyois cet » hyver aussi bien reçu de vous que mille gens qui » n'ont fait toute leur vie que ~~de~~ vous importuner de » louanges. Je ne veux point vous en accabler, m'amu- » ser à vous dire que votre taille est admirable, que » votre teint a une beauté & une fleur qui assure que » vous n'avez que vingt ans, que votre bouche, vos » dents & vos cheveux sont incomparables; je ne veux » point vous dire toutes ces choses, votre miroir vous » le dit assez; mais comme vous ne vous amusez pas à » lui parler, il ne peut vous dire combien vous êtes ai- » mable quand vous parlez, & c'est ce que je veux vous » apprendre. Sachez donc, Madame, si par hazard vous » ne le sçavez pas, que votre esprit pare & embellit si » fort votre personne qu'il n'y en a point sur la terre de » si charmante lorsque vous êtes animée dans une con- » versation dont la contrainte est bannie. Tout ce que » vous dites a un tel charme, & vous sied si bien que vos » paroles attirent les ris & les graces autour de vous, & » le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à » votre teint & à vos yeux, que quoiqu'il semble que » l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant » certain que le vôtre éblouit les yeux, & que quand » on vous écoute, on ne voit plus qu'il manque quelque » chose à la régularité de vos traits, & l'on vous cede la » beauté du monde la plus achevée. Vous pouvez juger » que si je vous suis inconnu, vous ne m'êtes pas in- » connue, & qu'il faut que j'aye eu plus d'une fois l'hon- » neur de vous voir, & de vous entendre, pour avoir » démêlé ce qui fait en vous cet agrément, dont tout » le monde est surpris. Mais je veux encore vous faire

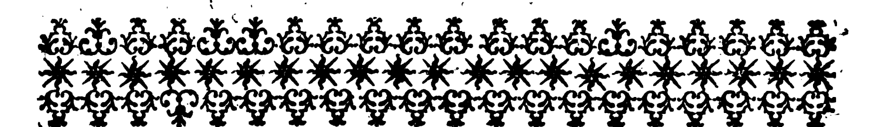
» voir, Madame, que je ne connois pas moins les qua-
» lités solides, qui sont en vous, que je fais les agréables
» dont on est touché. Votre ame est grande, noble,
» propre à dispenser des trésors & incapable de s'abaisser
» aux soins d'en amasser. Vous êtes sensible à la gloire
» & à l'ambition, & vous ne l'êtes pas moins aux plaisirs.
» Vous paroissez née pour eux, & il paroît qu'ils soient
» faits pour vous; votre présence augmente les divertis-
» semens, & les divertissemens augmentent votre beauté
» lorsqu'ils vous environnent. Enfin la joie est l'état vé-
» ritable de votre ame, & le chagrin vous est plus con-
» traire qu'à qui que ce soit. Vous êtes naturellement
» tendre & passionnée, mais à la honte de notre sexe,
» cette tendresse vous a toujours été inutile, & vous
» l'avez renfermée dans le vôtre en la donnant à Ma-
» dame de la Fayette. Ha! Madame, s'il y avoit quel-
» qu'un au monde assez heureux pour que vous ne
» l'eussiez pas trouvé indigne du tresor dont elle jouit,
» & qu'il n'eût pas tout mis en usage pour le posséder,
» il mériteroit de souffrir seul toutes les disgraces à quoi
» l'amour peut soumettre tous ceux qui vivent sous son
» empire. Quel bonheur d'être le maître d'un cœur
» comme le vôtre, dont les sentimens fussent expliqués
» par cet esprit galant que les Dieux vous ont donné.
» Votre cœur, Madame, est sans doute un bien qui ne
» se peut mériter. Jamais il n'y en eut de si génereux,
» si bienfait & si fidelle. Il y a des gens qui vous soup-
» çonnent de ne le pas montrer toujours tel qu'il est,
» mais au contraire vous êtes si accoûtumée à n'y rien
» sentir qui ne vous soit honorable, que même vous y
» laissez voir quelquefois, ce que la prudence vous
» obligeroit de cacher. Vous êtes la plus civile & la plus
» obligeante personne qui ait jamais été, & par un air
» libre & doux qui est dans toutes vos actions, les plus
» simples complimens de bienséance paroissent en vo-
» tre bouche des protestations d'amitié, & tous les gens
» qui sortent d'auprès de vous s'en vont persuadés de

votre eſtime & de votre bienveillance, ſans qu'ils « puiſſent ſe dire à eux mêmes quelle marque vous leur « avez donnée de l'un & de l'autre. Enfin vous avez reçu « des graces du Ciel, qui n'ont jamais été données qu'à « vous, & le monde vous eſt obligé de lui être venu « montrer mille aimables qualités qui juſqu'ici lui « avoient été inconnues. Je ne veux point m'embarquer « à vous les dépeindre toutes, car je romprois le deſſein « que j'ai fait de ne pas vous accabler de louanges, & « de plus, Madame, pour vous en donner qui fuſſent « dignes de vous & dignes de paroître, il faudroit être « votre amant; & je n'ai pas l'honneur de l'être.

Ce beau portrait de Madame de Sevigné, quelqu'achevé qu'il paroiſſe, ne nous trace cependant qu'une partie du mérite de cette illuſtre Dame. C'eſt, comme nous l'avons dit, par la lecture de ſes admirables lettres que l'on pourra ſe former une juſte idée de la beauté de ſon génie & de toutes les qualités de ſon cœur.

Dans le dernier voyage que Madame de Sevigné fit à Grignan en 1696, elle ſe donna tant de mouvemens & de ſoins pendant une longue maladie de Madame de Grignan, qu'elle tomba elle-même malade d'une fiévre continue, qui l'emporta le quatorziéme jour dans la ſoixante & dixiéme année de ſon âge.





MAGDELEINE DE SCUDERY.

MAGDELEINE DE SCUDERY, surnommée la Sapho de son siecle, issue d'une famille noble & ancienne originaire du Royaume de Naples, mais établie depuis long tems en Provence, naquit à Apt en 1607. Ayant été menée à Paris dès sa plus tendre jeunesse, elle y fut élevée avec soin, & elle apprit en peu de tems à écrire parfaitement en Vers & en Prose. L'entrée libre qu'elle avoit à l'Hôtel de Rambouillet lui donna occasion de se faire connoître des Sçavans qui s'y assembloient, & qui ne purent lui refuser leur admiration.

C'étoit alors le regne des Romans, & Mademoiselle de Scuderi crut devoir se conformer au gout du siecle; mais elle sçut donner à ces sortes d'ouvrages un tour, un agrément qui les firent rechercher avec avidité, & qui lui acquirent une grande réputation; & il est vrai que ces Romans, si toutesfois on peut les appeller de ce nom, ne doivent être regardés que comme des especes de Poëmes épiques & des histoires véritables sous des noms cachés. Tels sont Artamene ou le Grand Cyrus, où l'on trouve une partie considérable de la vie de Louis de Bourbon Prince de Condé; & sa Clelie qui renferme quantité de traits qui ont du rapport à tout ce qu'il y avoit alors de personnes illustres en France.

Mais rien ne prouve mieux le mérite de cette illustre sçavante, que le commerce de Littérature que les plus beaux esprits de son siecle se sont empressés de lier avec elle, & les grands éloges qu'ils ont faits de son sçavoir & de ses ouvrages. Le P. Bouhours dit dans ses



Babel invenit et Sculpsit.

pensées ingénieuses, que Mademoiselle de Scuderi est la Sapho de son siecle, mais qui ne ressemble à celle de la Grece que par l'esprit, & qu'elle n'a pas moins de sçavoir que de vertu.

Scaron dans une longue Epitre qu'il lui adresse, lui parle en ces termes.

O Sapho, qui rendez la Seine aussi célébre
Que le fut autrefois le rivage de l'Hebre,
Sapho, de qui le nom vole par l'Univers,
Inimitable en Prose, inimitable en Vers,
Au degré de mérite où vous êtes venue,
Votre vertu ne peut être assez reconnue,
Et le siécle envers vous, quelque bien, quelque éclat
Qu'il vous donne jamais, sera toujours ingrat.

On pourra juger de l'estime que le célebre M. Bertoulaud faisoit de Mademoiselle de Scuderi par les vers suivans qu'il lui adressa en lui envoyant une agathe orientale, où la montagne du Parnasse se trouvoit gravée naturellement.

Du Parnasse fameux, vous voyez la Peinture,
Telle qu'en racourci la forma la nature;
Mais, Sapho, quand sa main ébaucha ce tableau,
Et que votre art brillant d'une gloire immortelle
Nous traceroit ce Mont d'un crayon plus fidelle;
Qui connoît comme vous tous ses sentiers divers
Où croissent d'Apollon les lauriers les plus verds,
Où les neuf doctes Sœurs compagnes de vos traces
S'assemblent pour vous suivre avec toutes les graces,
Et choisir pour vous seule en ces aimables lieux
Les fleurs dont vous parez les Héros & les Dieux.

Cette illustre fille comptoit encore parmi ses admirateurs Conrart, Pellisson, Ménage, Descartes, le célebre M. Huet, le Maréchal de Roquelaure, le Duc de Montauzier, Mesdemoiselles de la Vigne, l'Heritier, de Serment, de Razilly & un grand nombre d'autres personnes de l'un & de l'autre sexe distinguées par leur mérite & par leur sçavoir.

Mais on ne s'en tint pas à son égard à une admiration stérile. Christine Reine de Suede l'honora de son portrait & d'un brevet de pension, & le Cardinal Mazarin lui en donna aussi une par son Testament, le Chancelier Boucherat lui en établit une autre sur les Sceaux, & en 1683 Louis XIV. lui en accorda une de deux mille livres.

Tant de bienfaits furent accompagnés des plus grands honneurs, Mademoiselle de Scudery reçue à l'Académie des Ricovrati de Padoue mérita encore d'être associée à toutes les autres Académies où les personnes de son sexe peuvent être reçues; mais ce qui lui fit le plus d'honneur fut le prix dont l'Académie Françoise couronna en 1671 le beau discours qu'elle composa sur la véritable gloire. M. Boyer de l'Académie a rendu dans les vers suivans une partie des sublimes pensées renfermées dans ce chef-d'œuvre d'éloquence.

Princes, Vainqueurs, Héros, illustres Conquérans,
Vous êtes appellés à la gloire immortelle,
Mais sans vous éblouir par des titres si grands,
Songez à discerner la voix qui vous appelle.

Quelquefois égarés, à l'avanture errans,
Vous suivez follement une route infidelle,
La gloire vous paroît sous des traits différens,
Gardez-vous d'embrasser son phantôme pour elle.

Souvent

Souvent les hauts projets d'un cœur ambitieux,
Les crimes éclatans éblouissent les yeux,
Et font de leurs Auteurs honorer la mémoire.



Trompés par de faux jours qui conduisent nos pas,
Nous pensons rencontrer la véritable gloire.
Mais il n'est point de gloire, où la vertu n'est pas.



Les ouvrages de Mademoiselle de Scuderi sont l'illustre Bassa, le Grand Cyrus, Clelie, l'Esclave Reine, Mathilde d'Aquila, la Promenade de Versailles & plusieurs volumes de conversation sur divers sujets de morale.

Le beau génie de cette illustre sçavante n'a pas moins éclaté dans ses vers que dans sa Prose, & on a un grand nombre de pieces de Poësies de sa façon qui ont été insérées dans divers recueils de vers choisis.

Cette célebre fille, la gloire & l'ornement de son siécle mourut le 2 Juin 1701 âgée de 94 ans. Elle fut inhumée dans l'Eglise de S. Nicolas des Champs sa Paroisse. Chantée pendant sa vie par les plus beaux esprits de son tems, elle le fut encore après sa mort par quantité d'éloges en Vers & en Prose, dont ses cendres furent honorées. M. de Verton Historiographe du Roi lui dressa l'Epitaphe suivante.

Ad felicem memoriam
MAGDALENÆ DE SCUDERY
Qua
Pudore, fide, pietate, ingenio nec non animi fortitudine
vix inveniet parem.
Pudore casto animata floruit ut lilium inter spinas,
fide instigata solis instar, luce & ardore
amicos recreavit.
Pietate freta aquilæ similis, terrena despiciens,

cœlestibus tantum aspiravit.
Ingenio clara inter musas emicuit
Gallica Sapho.
Animi fortitudine roborata corporis imbecillitatem
superavit heroïna invicta.
In arduis inconcussa velut rupes inter fluctus stetit.
Christianam in doloribus se probavit Amazonem.
Utriusque sæculi decus, veteri orta,
heu! novo occidit.
Nunquam moritura, si aliud ad æternitatem
patuisset iter.
Obiit postridie Calendas Junias anno ætatis 94.
Christi 1701.

On mit sous son portrait qui avoit été gravé par le célebre Nanteuil, les quatre vers suivans.

Si la Grece autrefois fertile en beaux esprits,
S'applaudissoit de voir sa Sapho sans pareille,
La France en Scuderi produit une merveille
Qui ne lui fait pas moins d'honneur par ses écrits.

» Mademoiselle de Scuderi, dit M. l'Abbé Bosquil-
» lon, avoit rassemblé en elle seule toutes les vertus,
» tous les talens & tous les différens mérites des deux
» sexes ; un cœur droit & généreux, une ame grande
» & ferme, un esprit vaste & solide, capable des plus
» grandes choses, & qui sçavoit descendre sans s'avi-
» lir, jusqu'aux plus petites. La douceur, la bonté, la
» modestie, la patience, la charité ne lui coutoient
» rien à pratiquer ; sa foi étoit éclairée, mais simple &
» docile ; sa piété sans faste & sans foiblesse. Elle avoit
» une facilité extrême à réussir à tout ce qu'elle entre-
» prenoit ; un goût exquis, une éloquence naturelle,
» une politesse charmante, une connoissance exacte
» de tous les devoirs qu'elle remplissoit sans peine &

» sans embarras ; un savoir acquis par le seul motif » d'occuper utilement son esprit & de perfectionner sa » raison, une attention particuliere à le cacher pour » ne choquer ni l'amour propre des autres, ni les bien- » séances. Toujours disposée à faire plaisir, ennemie » des médisances & des médisans, juste dans ses choix, » sure dans son commerce, sincere, discrette & judi- » cieuse ; vraie en tout & toujours égale, elle faisoit » souhaiter à tout le monde sa connoissance & son ami- » tié. Incapable de changement comme de foiblesse, » ses amis n'étoient jamais plus assurés de son cœur, » que quand ils étoient malheureux. Elle trouvoit » alors des ressources infinies pour les servir, rien ne » lui paroissoit difficile ou impossible, rien ne lui cou- » toit, autant élevée au-dessus d'elle-même par la bon- » té de son cœur, qu'elle étoit au-dessus des autres par » la grandeur de son esprit & de ses vûes.

A cet éloge nous joindrons la lettre honorable que la célebre Académie des Ricovrati de Padoue adressa à Mademoiselle de Scuderi, lorsqu'elle l'associa à son illustre Corps. Cette lettre qui fut écrite par M. Charles Patin, commmence ainsi :

MADEMOISELLE,

Quand notre Académie vous a choisie pour être de son Corps, elle n'a pas prétendu rendre votre mérite plus connu qu'il ne l'est déja par vos ouvrages, elle a voulu marquer qu'elle connoît parfaitement ce mérite si acquis, & elle n'a pas moins songé à se faire honneur, qu'à honorer vos excellentes qualités.

Ces ouvrages de Mademoiselle de Scuderi ont été beaucoup loués par le célebre Abbé Menage. » Il y a » mille choses, dit-il, dans les Romans de cette sça- » vante fille qu'on ne peut trop estimer. Elle a pris dans » les anciens tout ce qu'il y a de bon & l'a rendu meil-

» leur, comme ce Prince de la fable qui changeoit tout » en or. On peut lire ses ouvrages avec beaucoup de » profit pour peu qu'on ait l'esprit bien fait & qu'on » cherche dans la lecture de quoi s'instruire. Ceux qui » en blâment la longueur font voir par ce jugement la » petitesse de leur esprit; comme si on devoit mépriser » Homere & Virgile, parce que leurs livres contien- » nent plusieurs livres chargés de beaucoup d'épisodes » & d'incidens qui en reculent nécessairement la con- » clusion. Il faut avoir bien peu de connoissance pour » ne pas voir que le Cyrus & la Clelie sont dans le » genre de Poëme épique. Mademoiselle de Scuderi a » si bien manié sa matiere & a fait venir à propos tant » de belles choses, que rien dans ce genre n'est com- » parable à ce qu'elle a fait, & à quelques expressions » & à quelques tours près, mais de peu de conséquence » qui ont vieilli, le reste durera toujours & plus que » les critiques qu'on en a faites. Ce qu'on a donné de- » puis dans ce genre d'écrire est une grande marque » du mauvais goût de notre tems & du genre médio- » cre qui les produit, ce ne sont que de petites nou- » velles tout au plus, qui ne font rien concevoir à no- » tre idée, ni d'utile, ni de majestueux. Ce qu'a fait » Mademoiselle de Scuderi forme dans notre ame de » grands sentimens de vertu que ces sortes de pieces » doivent inspirer.

Il s'en faut bien que M. Despréaux pense si favorablement de ces mêmes ouvrages : Voici ce qu'il en dit dans son discours sur le dialogue intitulé : *Les Héros de Roman.*

» Après avoir fait mention de l'*Astrée d'Honoré Urfé*, » il ajoute. Le grand succès de ce Roman échauffa si » bien les beaux esprits d'alors, qu'ils en firent à son » imitation quantité de semblables dont il y en avoit » même de dix & de douze volumes, & ce fut pen- » dant quelque tems comme une espece de déborde- » ment sur le Parnasse; on vantoit surtout ceux de *Gom-*

» berville, de la Calprenede, de *Desmarets* & de *Scuderi*.
» Mais ces imitateurs s'efforçant mal-à-propos d'en-
» cherir sur l'original, & prétendant annoblir ses ca-
» racteres, tomberent à mon avis dans une très-gran-
» de puerilité; car au lieu de prendre comme lui pour
» Heros des bergers occupés du seul soin de gagner le
» cœur de leurs maîtresses, ils prirent pour leur don-
» ner cette étrange occupation non-seulement des Prin-
» ces & des Rois, mais les plus fameux Capitaines de
» l'antiquité, qu'ils peignirent pleins du même esprit
» que ces bergers, ayant à leur exemple fait comme
» une espece de vœu de ne parler jamais, & de n'en-
» tendre jamais parler que d'amour. De sorte qu'au
» lieu que d'Urfé dans son astrée, de bergers très-fri-
» voles, avoit fait des Heros de Romans très-considé-
» rables, Ces Auteurs au-contraire des Heros les plus
» considérables de l'Histoire, firent des bergers très-
» frivoles, & quelquefois même des Bourgeois encore
» plus frivoles que ces bergers; leurs ouvrages néan-
» moins ne laisserent pas de trouver un nombre infini
» d'admirateurs, & eurent long tems une fort grande
» vogue.

» Mais ceux qui s'attirerent le plus d'applaudisse-
» mens, ce fut le *Cyrus* & la *Clelie* de Mademoiselle de
» Scuderi. Cependant, non-seulement elle tomba dans
» la même puerilité, mais elle la poussa encore à un
» plus grand excès; si bien qu'au lieu de representer
» comme elle devoit, dans la personne de Cyrus un
» Roi promis par les Prophêtes, tel qu'il est exprimé
» dans la Bible, ou comme le peint Herodote le plus
» grand Conquerant que l'on eut encore vû, ou enfin
» tel qu'il est figuré dans Xenophon, qui a fait aussi-
» bien qu'elle un Roman de la vie de ce Prince; au lieu
» dis-je, d'en faire un modelle de toute perfection, elle
» en composa un *Artamene* plus fou que tous les *Cela-*
» *dons* & tous les *Sylvandres*, qui n'est occupé que du
» seul soin de sa *Mandane*, qui ne fait du matin au

» ſoir que lamenter, gémir & filer le parfait amour.
» Elle a encore fait pis dans ſon autre Roman intitulé
» *Clélie*, où elle repreſente tous les Heros de la Répu-
» blique Romaine naiſſante, les *Horatius Cocles*, les
» *Manlius Scevola*, les *Clelie*, les *Lucreces*, les *Brutus*
» encore plus amoureux qu'*Artamene* ne s'occupant
» qu'à tracer des Cartes Géographiques d'amour, qu'à
» ſe propoſer les uns aux autres des queſtions & des
» énigmes galantes; en un mot qu'à faire tout ce qui
» paroît le plus oppoſé au caractere, à la gravité héroï-
» que de ces premiers Romains.... Comme j'étois fort
» jeune, ajoute le même Cenſeur, dans le tems que
» tous ces Romans, tant ceux de Mademoiſelle de Scu-
» deri, que ceux de la Calprenede & de tous les autres
» faiſoient le plus d'éclat; je les lus, ainſi que les liſoit
» tout le monde avec beaucoup d'admiration, & je les
» regardai comme des chefs d'œuvre de notre langue.
» Mais enfin mes années étant accrues, & la raiſon
» m'ayant ouvert les yeux, je reconnus la puérilité de
» ces Ouvrages, ſi bien que l'eſprit ſatyrique commen-
» çant à dominer dans moi, je ne me donnai point de
» repos que je n'euſſe fait contre ces Romans un Dia-
» logue à la maniere de *Lucien*, où j'attaquois non-ſeu-
» lement leur peu de ſolidité, mais leur afféterie pré-
» cieuſe de langage, leurs converſations vagues & fri-
» voles, les portraits avantageux faits à chaque bout
» de champ de perſonnes de très-mediocre beauté, &
» quelquesfois même laides par excès, & tout ce long
» verbiage d'amour qui n'a point de fin. Cependant,
» comme Mademoiſelle de Scuderi étoit vivante, je me
» contentai de compoſer ce Dialogue dans ma tête, &
» bien loin de le faire imprimer, je gagnai ſur moi de
» ne pas l'écrire, & de ne pas le laiſſer voir ſur le pa-
» pier, ne voulant pas donner ce chagrin à une fille,
» qui après tout avoit beaucoup de mérite, & qui non-
» obſtant la mauvaiſe morale enſeignée dans ces Ro-
» mans avoit encore plus de probité & d'honneur que
» d'eſprit. »

Nous avons déja dit que la beauté du génie de cette illustre fille a aussi éclaté dans ses Ouvrages en vers. On pourra juger de son habileté en ce genre par la piéce suivante, qu'elle composa sur la naissance de M. le Duc de Bourgogne.

Venez, heureux enfant, venez à la lumiere,
Vous allez commencer une illustre carriere,
Et le soleil, qui nait au bord de l'orient,
N'a pas à sa naissance un éclat si riant,
Tout brille autour de vous, les jeux, les ris, la gloire,
Parent votre berceau comme un char de Victoire:
Mais, ô Royal enfant; quand on sort des héros
On ne vit pas long-tems dans le sein du repos.
Hâtez-vous, que le corps, l'esprit & le courage
Forcent les loix du tems & les regles de l'âge,
Passez rapidement les frivoles plaisirs,
Et concevez bientôt d'héroïques desirs;
Vous pouvez surpasser tous les Princes du monde,
De vos premiers exploits couvrir la terre & l'onde.
Digne de votre nom être admiré de tous,
Avoir toujours Louis bien au-dessus de vous,
Eclairer tous vos pas, vous servir de modelle,
Etre du Roi des Rois une image fidelle.
Le bonheur des François, l'ame de ses Etats,
Et l'exemple éternel de tous les Potentats.

Mademoiselle de Scuderi eut pour ami particulier le célébre M. Pellisson, & M. Menage nous apprend qu'elle ne put s'empêcher de déclarer un jour à M. Pellisson la passion qu'elle avoit pour lui par ces vers qu'elle fit sur le champ.

Enfin Alcante, il faut se rendre,

+ Achante,

Votre esprit a charmé le mien,
Je vous fais citoyen du tendre;
Mais de graces n'en dites rien.

M. Pellisson y répondit par d'autres vers qu'il fit aussi sur le champ. M. Sarasin & quelques autres beaux esprits en firent encore sur le même sujet, ce qui fit donner à ce jour-là le nom de la journée des Madrigaux.

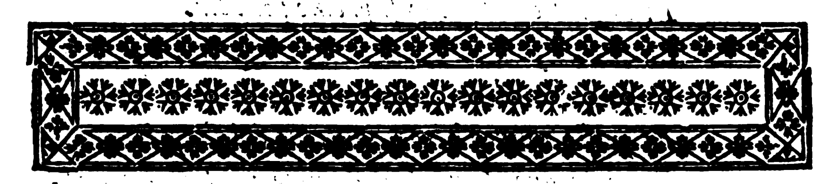
Les qualités de l'esprit que l'on admiroit dans tous les deux ont été apparemment la véritable cause de l'inclination qu'ils avoient l'un pour l'autre; ou peut-être venoit-elle de la parfaite ressemblance de leurs figures considerées du côté de la laideur; car si l'on a dit de M. Pelisson qu'il abusoit du privilége que les hommes ont d'être laids, la laideur de Mademoiselle de Scuderi se trouvoit être à peu près dans le même degré, ce qui a donné lieu à M. Despreaux de lui adresser les vers suivans.

La figure de Pelisson
Est une figure effroyable,
Mais quoique ce vilain garçon
Soit plus laid qu'un singe & qu'un diable,
Sapho lui trouve des appas;
Mais je ne m'en étonne pas,
Chacun aime son semblable.

Mais cette sçavante fille avoit tant de qualités estimables, qu'elle se consoloit aisément de ce que la nature l'avoit si mal partagée du côté de la beauté; c'est à quoi elle fait allusion dans les jolis vers qu'elle composa sur son portrait que le célebre Nanteuil avoit tiré en pastel.

Nanteuil en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir.
Je hais mes yeux dans un miroir;
Je les aime dans son ouvrage.

CAMUS



CAMUS DE MESLONS.

L'ILLUSTRE Madame Camus de Meſlons de l'Académie des Ricovrati de Padoüe, femme d'un Conſeiller d'Etat, s'eſt rendue célebre par la beauté de ſon génie, & par le talent particulier qu'elle avoit pour la Poëſie Françoiſe. Deux de ſes Pieces, ſon Epître à Uranie, & ſon Epitaphe de M. le Duc de Saint Aignan, ont mérité de trouver place dans le recueil de vers choiſis, publiés par le ſçavant Pere Bouhours.

La facilité que cette Dame avoit d'écrire également en vers & en proſe avec autant de pureté que d'élégance, eſt marquée par le quatrain ſuivant, que lui adreſſa un Poëte célebre de ſon tems.

Sans doute qu'Apollon vous a prêté ſa lyre.
Peut-on mieux réuſſir dans des ſujets divers,
Peut-on mieux s'exprimer en proſe ainſi qu'en vers?
Auſſi plus on vous lit & plus l'on vous admire.

Le zéle qui animoit cette illuſtre Sçavante pour la gloire de Sa Majeſté, lui fit célébrer les louanges de ce grand Roi par un grand nombre de piéces de vers. Voici comment cette Dame s'exprime dans une lettre qu'elle adreſſe à Sa Majeſté.

Grand Roi, la juſtice & la gloire,
Toujours auprès de toi rempliſſent leur devoir
Par la valeur, par la victoire.

Elles font éclater ton suprême pouvoir.
Ce que tu fais ne sçauroit se comprendre,
César, Annibal, Alexandre,
Et mille autres héros auroient été surpris
De voir que Louis seul dompte tant d'ennemis,
Et qu'il fasse tant de conquêtes.
Cependant lorsque l'hydre avec toutes ses têtes,
Tremble à l'aspect de tes guériers;
Que toute l'Espagne s'étonne
De la prise de Barcelonne,
Que Vendôme à Madrid peut cueillir des lauriers,
Ton magnanime cœur fait cesser l'épouvante,
En donnant une paix charmante:
Et ta noble maniere en augmente le prix:
Faisant voir à toute la terre,
Que tu n'as soutenu la guerre,
Que pour rendre aux vaincus ce que tu leur a pris.

Il ne regne pas moins de force, moins de génie & moins d'élevation dans le beau portrait en vers que Madame le Camus fit de ce même Prince, & dont Sa Majesté fut si satisfaite que cette Dame eut l'honneur de recevoir des mains de ce grand Roi son portrait en peinture.

Ce fut au sujet de ce portrait que M. De Vertron adressa à Madame le Camus les vers suivans.

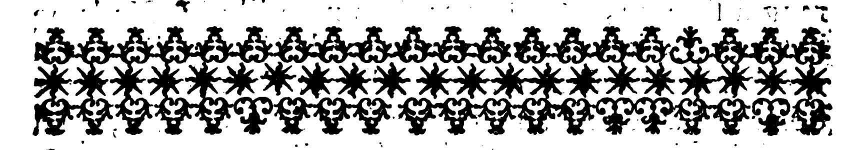
Pour faire que mes vers servissent de bordure
A cet admirable portrait,
Il faudroit que je fusse ou Quinaut ou Voiture,
Ou bien la Muse qui l'a fait.

Au mérite des plus rares talens, à la splendeur d'un

rang distingué, & à l'éclat d'un nom illustre Madame le Camus joignoit encore une modestie singuliere. En voici un trait assez remarquable. M. de Vertron ayant demandé à cette Dame l'empreinte de ses armes, qu'il vouloit faire graver, elle lui répondit en ces termes. *Je vous envoye*, lui écrit-elle, *l'empreinte que vous avez desirée des armes de M. le Camus & des miennes. En vérité, Monsieur, c'est d'aujourd'hui que j'y fais attention, ne me souciant que du mérite présent, & ne voulant jamais m'autoriser de celui des morts. Je tiens cela trop indigne, & pour dire le vrai, c'est le bon cœur & l'honnête homme, qui fait sa généalogie, & je compte pour rien le reste.*

La mort de cette illustre Dame arriva vers le commencement du XVIII. siécle ; mais on ne sçait précisément en quelle année.





MARIE DE RAZILLY.

MARIE de Razilly, issue d'une des plus nobles & des plus anciennes familles de la Province de Touraine; mais plus distinguée encore par la beauté de son génie que par l'éclat de sa naissance, mérita de tenir une place honorable parmi les Dames illustres du XVII. siécle. Un gout marqué l'attacha de bonne heure à la Poësie, & elle en fit son unique étude. La beauté de ses vers qu'elle composoit presque toujours sur des sujets héroïques, lui fit donner le nom de Calliope. Une de ses plus belles Piéces en ce genre est le Sonnet suivant qu'elle fit sur la prise de Luxembourg.

Quel éclatant retour, quelle heureuse journée,
Ramenent triomphant l'invincible Louis;
L'Europe retentit par ses faits inouis,
Et craint de succomber dessous sa destinée.
Luxembourg si long-tems à sa perte obstinée,
Vient de subir le joug de l'Empire des Lis,
Et Gênes dans ses murs par le feu démolis;
Voit contre un tel couroux sa puissance bornée.
Rome ne vit jamais un plus pompeux retour,
Une double victoire embellit ce grand jour,
Mais surtout le vainqueur charme par sa présence.
Il plait même aux vaincus qu'il a mis sous ses loix,
Et ces peuples conquis disent tous d'une voix,
Que si l'on craint son bras, l'on aime sa clémence.

Les plus glorieuses conquêtes de ce grand Roi ont été de même célebrées en vers par cette illustre sçavante, & dans toutes les Pieces qu'elle a composées en ce genre, l'on admire une noblesse, une élévation qui répond à la grandeur des sujets qu'elle traitoit. Mademoiselle l'Héritier qui avoit pour elle une estime singuliere lui dédia son Apothéose de Mademoiselle de Scuderi, en lui adressant les vers suivans.

Fille sçavante, fille illustre,
En qui mille vertus, mille talens heureux,
D'un beau nom, & d'un sang fameux,
Tirent encore un nouveau lustre.
Razilli, qui brillez en tout
De lumiere & de bon gout,
Pourrez-vous donner à ma Muse
Une solide attention?

Mais si Mademoiselle de Razilly avoit été partagée des plus précieux dons de la nature, il s'en faloit bien que la fortune lui eut été aussi favorable; & ce fut la triste situation de ses affaires qui la mit dans la necessité d'avoir recours aux bontés du Roi, à qui elle fut présentée par le Duc de Noailles, le parent de cette Demoiselle. Son Placet au Roi, & qui contient plus de 120 vers, fut précedé d'une Requête en prose, où elle expose de la maniere du monde la plus touchante sa malheureuse destinée.

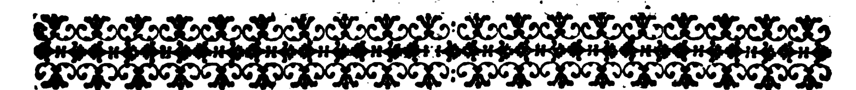
» Je viens, Sire, dit-elle dans cette Requête, me » jetter aux pieds de Votre Majesté, sçachant qu'elle » ne consulte dans les graces qu'elle fait tous les jours, » que sa seule justice & sa seule bonté. Je lui ai fait » mes très-humbles prieres en vers pour lui rendre mon » placet plus agréable, & pour adoucir la douleur que » je sens de me voir obligée par mon malheur de l'im-

» portuner. Je suis donc contrainte de lui dire, que feu
» mon pere, aîné de la famille de Razilly, & tous mes
» freres, sont morts dans le service, & que mon frere
» aîné, qui avoit l'honneur d'être Maréchal de Camp,
» & Lieutenant Géneral dans ses Armées, ayant achevé
» de dépenser à son service tout le bien de la maison,
» je ne puis plus avoir d'autre recours qu'à sa seule
» bonté, continuant de prier Dieu qu'il la veuille con-
» server.

Mademoiselle de Razilly obtint de Sa Majesté une pension de deux mille livres, recompense dont son mérite la rendoit digne, quand son état, & les grands services rendus par sa famille n'eussent pas été des motifs suffisans pour la lui accorder.

Les Ouvrages de cette illustre fille, morte à Paris l'an 1707, âgée de 83 ans, ont été inserés dans un recueil de Piéces choisies imprimées à Cologne en 1667.





CATHERINE DES CARTES.

MADEMOISELLE Descartes, fille de René Descartes, Conseiller au Parlement de Bretagne, & de Marguerite Cochan de Cokander, soutint avec éclat la gloire qu'elle avoit d'être niece du célebre Descartes ; & ce fut à cette occasion que l'on dit que l'esprit de ce grand homme étoit tombé en quenouille.

Née avec un génie universel, elle s'attacha avec succès à l'étude de toutes les sciences, & il y en a peu où elle n'excellât. La Philosophie surtout, l'Eloquence & la Poesie lui devinrent familieres. La simple lecture de quelques-unes de ses Pieces de vers, inserées dans le recueil donné par le Pere Bouhours, suffira pour faire juger du talent singulier que cette illustre fille avoit pour la Poesie. C'est en particulier dans les deux Pieces, dont l'une est intitulée, *l'Ombre de Descartes*, & l'autre, *la Relation de la mort de ce grand Philosophe*, que l'on trouve de plus grandes beautés ; il y regne un tour d'expressions, une délicatesse de pensées & de sentimens, une harmonie, une cadence de vers inimitable. La premiere de ces Pieces est adressée à Mademoiselle de la Vigne, avec qui Mademoiselle Descartes étoit liée de l'amitié la plus étroite.

Cette Demoiselle avoit aussi pour amie particuliere la célebre Mademoiselle de Scuderi pour qui elle fit les jolis vers suivans au sujet d'une fauvette qui revenoit tous les printems auprès des fenêtres de l'appartement de cette Demoiselle, qui avoit vue sur des jardins.

Voici mon compliment
Pour la plus belle des Fauvettes,

Quand elle revient où vous êtes,
Ah! m'écriai-je alors avec étonnement;
N'en déplaise à mon oncle, (a)
Elle a du sentiment.

Ces vers donnérent occasion à M. de Vertron d'adresser à Mademoiselle Descartes le Madrigal suivant:

Si votre oncle vivoit, loin d'avoir du dépit,
De vous ouir vanter la Reine des Fauvettes,
Il diroit comme moi, qu'elle est ce que vous êtes,
Toute pleine d'esprit.

La Réponse que Mademoiselle de Scuderi fit à Mademoiselle Descartes sur le même sujet n'est pas moins ingénieuse. Elle est intitulée Sapho à l'illustre Cartésie; nous n'en rapporterons que les deux derniers quatrains.

Après cela, Cartésie,
Pour vous parler franchement,
Il m'entre en la fantaisie
De vous gronder tendrement.
De ma Fauvette fidelle
Vous avez tous les apas;
Vous chantez aussi bien qu'elle;
Mais vousne revenez pas.

Le célebre M. Flechier, Evêque de Nismes, étoit aussi pénetré d'une estime singuliere pour cette illustre sçavante, comme on le peut voir par une de ses Lettres, datée du 15 Janvier 1705, adressée à Madame de Marbeuf. *A l'égard de Mademoiselle Descartes*, dit ce grand Prélat; *son nom, son esprit, sa vertu, la mettent à couvert de tout oubli, & toutes les fois que je me souviens*

(a) Chacun sçait que M. Descartes regardoit les animaux comme de pures machines.

d'avoir

d'avoir été en Bretagne, je songe que je l'y ai vûe, & que vous y étiez.

Mademoiselle Descartes mourut à Rennes vers l'an 1706.



ELISABETH SOPHIE CHERON.

ELISABETH Sophie Cheron a mérité de tenir un rang distingué parmi les plus illustres artistes de son siécle. Née à Paris le troisiéme d'Octobre de l'année mil six cent quarante-huit ; elle cultiva dès l'âge le plus tendre le talent extraordinaire qu'elle avoit pour la peinture, & elle reçut les premieres leçons de cet art de Henri Cheron, son pere, Peintre en émail. Elle commença à se faire connoître par d'excellens portraits, dont la parfaite ressemblance étoit la moindre partie ; elle réussissoit également bien dans l'histoire ; mais son talent particulier étoit de sçavoir dessiner d'après les pierres gravées, avec une pureté de contour & une élegance admirable.

Mademoiselle Cheron élevée dans la profession & dans la Religion de son pere, qui étoit Calviniste, fut menée à l'âge de quatorze ans à l'Abbaye de Jouare par sa mere Anne le Febvre, femme recommandable par ses vertus, & surtout par son zele pour la Religion Catholique qu'elle professoit. La jeune Cheron fit le portrait de l'Abbesse de Jouare, & de quelques Demoiselles pensionnaires dans cette maison. Ce voyage fut en quelque façon la cause de sa conversion. Comme elle cherchoit de bonne foi à s'instruire, elle ne fut pas long-tems sans découvrir la verité. Après une année de retraite, qu'elle passa dans la Communauté de Madame de Miramion, elle fit abjuration entre les mains du

vertueux Ecclésiastique qui avoit pris soin de son instruction. Son changement de Religion sembla redoubler son ardeur pour la pieté ; remplie d'une bonté compatissante pour les malheureux, elle se faisoit un devoir de les soulager dans leurs besoins autant que sa petite fortune pouvoit le lui permettre. Si rien n'égala la tendresse & le respect qu'elle conserva toujours pour ses parens ; sincere & fidelle amie, elle ne manqua jamais à aucun de ceux qu'elle avoit jugés dignes de son estime.

Ce fut en 1672 que Mademoiselle Cheron fut présentée à l'Academie par M. le Brun, l'un de ses plus sinceres admirateurs, & elle eut la gloire d'y être reçûe avec une approbation générale accompagnée de toutes les marques de distinctions les plus flateuses. Voici ce qui est rapporté au sujet de sa réception dans l'Extrait des Registres de cet illustre corps. *Du onziéme jour de Juin de l'an 1672, l'Académie extraordinairement assemblée, M. le Brun a presenté deux tableaux de portraits faits par Demoiselle Elisabeth Cheron, lesquels ont tellement satisfait la Compagnie, qu'elle a estimé cet Ouvrage très-rare, excédant même la force ordinaire de son sexe, & a résolu de lui donner la qualité d'Académicienne, & a ordonné de lui donner les Lettres nécessaires.*

A une parfaite connoissance du dessein, & de toutes les parties qui ont du rapport à la Peinture, Mademoiselle Cheron joignoit un grand goût pour la Poësie, + cheres & elle en fit ses plus ~~chers~~+ delices. Pour mieux entrer dans le sens des Pseaumes & Cantiques qu'elle vouloit traduire, elle fit une longue étude de la langue Hébraïque. En 1693 on imprima à Paris un essai des Pseaumes & des Cantiques mis en vers François par cette illustre sçavante, & enrichis de figures gravées par Louis Cheron son frere. On a aussi d'elle une belle traduction en vers François de l'Ode Latine de l'Abbé Boutard, contenant une description de Trianon, avec un Poëme héroïque en trois chants, intitulé les cerises

renversées ; & enfin un Livre à dessiner, composé des têtes tirées des plus beaux ouvrages de Raphael.

Tant de beaux ouvrages qui furent jugés dignes des éloges des plus grands Maitres méritérent à Mademoiselle Cheron une place honorable dans l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, où elle fut reçue en 1699, sous le nom de la Muse *Erato*. Mais ce qui lui fut encore plus glorieux c'est la pension dont elle fut gratifiée par Louis XIV. dont les bienfaits étoient tout à la fois & la récompense & la preuve la plus certaine d'un mérite distingué.

Les heureuses dispositions que Mademoiselle Cheron avoit pour la Peinture & pour la Poësie, étoient accompagnées d'un gout singulier pour la Musique. Peu de personnes qui jouassent du Luth avec plus de délicatesse qu'elle, & elle inspira le même goût à ses deux niéces qui étoient ses éleves.

Cette illustre sçavante se maria dans un âge deja un peu avancé à M. le Hay ingénieur du Roi. Elle mourut le 3 de Septembre 1711+, avec tous les sentimens de pieté qu'on pouvoit attendre d'une personne, qui comptoit pour rien tous les talens de l'esprit au prix des vertus chrétiennes. + dans sa 65.e année

On voit au bas d'un des portraits de Mademoiselle Cheron les quatre vers suivans, faits par l'Abbé Bosquillon.

De deux talens exquis l'assemblage nouveau,
Rendra toujours Cheron l'ornement de la France,
Rien ne peut de sa plume égaler l'excellence
Que les graces de son pinceau.





CATHERINE BERNARD.

Mademoiselle Bernard née à Rouen vers le milieu du dix-septiéme siécle a mérité par les beaux ouvrages qui sont sortis de sa plume, de tenir un rang honorable parmi les femmes sçavantes, qui ont illustré le Regne de Louis XIV. Le desir de cultiver avec succès l'heureux talent qu'elle avoit pour les Belles-Lettres, lui fit prendre la résolution de venir à Paris, où elle ne fut pas long-tems sans se faire connoître, & elle fut bientôt en liaison avec les plus beaux esprits de son tems; elle se concilia en particulier l'estime de l'illustre M. de Fontenelle, qui se fit d'abord un plaisir de l'aider du secours de ses lumieres pour la composition de ses Ouvrages.

Les leçons d'un si grand Maître mirent Mademoiselle Bernard en état de donner au Théatre François deux Comédies, l'une intitulée *Brutus*, & l'autre *Leodamie*, qui toutes deux furent reçues avec applaudissement du Public. Encouragée par de si heureux succès, elle résolut de continuer le même genre de travail; mais elle en fut détournée par Madame la Chanceliere de Pontchartrain, dont elle étoit tendrement aimée, & de qui elle recevoit même une pension. Mademoiselle Bernard poussa encore plus loin le scrupule. La délicatesse de sa conscience lui fit sacrifier dans les dernieres années de sa vie un grand nombre de Pieces en vers, dont on lui offroit une somme considérable; Pieces qu'elle avoit composées dans un âge plus jeune, & où elle avoit laissé des expressions & des sentimens, qu'elle condamnoit

elle-même, parce qu'ils ne lui paroissoient pas assez conformes à la pureté de la morale Chrétienne.

Mademoiselle Bernard, en renonçant à travailler pour le Théatre, n'en suivit pas pour cela avec moins d'ardeur le talent qui la portoit à la Poësie, & elle eut la gloire de remporter plusieurs fois le prix proposé par Messieurs de l'Académie Françoise. L'on trouve les Piéces de cette illustre fille dans les recueils de cette Académie de 1691, 1693, & de 1697. Mademoiselle Bernard remporta aussi trois fois les prix de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse; triomphes poëtiques, qui furent célebrés par les vers suivans.

Que de gloire & d'honneur pour l'illustre Bernard
De voir son front orné d'une triple couronne.
L'intérêt, la faveur, l'amour & le hazard,
A nulle de ces trois n'ont part.
Dans le sacré valon Apollon seul les donne,
A quiconque excelle en son art.

Mais ce ne fut pas dans les seules Académies de France que le mérite de Mademoiselle Bernard fut connu & recompensé, celle des Ricovrati de Padoue, où elle fut reçue avec distinction, ne rendit pas moins de justice à ses rares talens.

On trouve l'éloge de cette illustre Demoiselle dans les Ouvrages de plusieurs sçavans de son tems, dont elle s'étoit concilié l'estime, & avec qui elle entretenoit un commerce de Littérature. Le Pere Buffier Jésuite, a inseré à la fin de sa Grammaire Françoise une fable très-ingénieuse de la façon de Mademoiselle Bernard; & le Pere Bouhours a fait imprimer dans son recueil de vers choisis, le beau placet par lequel cette Demoiselle demande au Roi de lui faire toucher les deux cens écus de pension qu'il lui faisoit. Voici ce beau Placet.

SIRE, deux cens écus sont-ils si nécessaires
Au bonheur de l'Etat, au bien de vos affaires;
Que sans ma pension vous ne puissiez dompter
Les foibles alliés & du Rhin & du Tage?
A vos armes, grand Roi, s'ils peuvent résister;
Si pour vaincre l'effort de leur injuste rage,
Il falloit ces deux cens écus,
Je ne les demanderois plus.
Ne pouvant au combat pour vous perdre la vie,
Je voudrois me creuser un illustre tombeau,
Et souffrant une mort d'un genre tout nouveau
Mourir de faim pour la Patrie.
Sire, sans ce secours tout suivra votre loi,
Et vous pouvez en croire Appollon sur sa foi.
Le sort n'a point pour vous démenti ses oracles.
Ah! puisqu'il vous promet miracles sur miracles,
Faites-moi vivre, & voir tout ce que je prévoi.

Mademoiselle Bernard étoit aussi liée d'une amitié étroite avec le célebre Pere de la Ruë, à qui elle adressa les beaux vers suivans au sujet de l'éloquent discours que ce sçavant Jésuite avoit prononcé sur la mort de M. le Duc de Luxembourg.

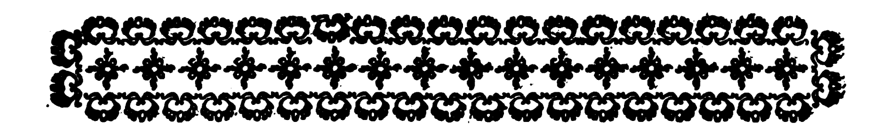
Tu rends les morts immortels,
En traçant leurs vertus aux pieds de nos Autels;
Contre l'abri des tems tu fournis un asyle.
Si le grand Alexandre encor voyoit le jour,
Il ne pleureroit point sur le tombeau d'Achille,
Mais sur celui de Luxembourg.

Les Pieces en vers de Mademoiselle Bernard ont été inserées dans différens recueils de Poësie, comme ceux qu'elle adresse à Madame la Chanceliere, d'autres à Madame la Princesse de Conti, premiere Douairiere,

une Lettre en vers où elle fait le portrait de Madame de Maintenon, l'Epitaphe de Madame d'Heudicourt; une imitation du Pseaume *Laudate Dominum de cælis*.

Nous avons aussi de cette illustre sçavante deux Ouvrages en prose, qu'elle a publiés sous le nom de Nouvelles, l'une intitulée *Eleonore d'Yvrée*, & l'autre *le Comte d'Amboise*.

Mademoiselle Bernard mourut à Paris en 1712, & fut inhumée à Saint Paul.



MARIE DE LOUVENCOUR.

MARIE de Louvencour, née à Paris au mois d'Octobre de l'année 1680, tiroit son origine d'une noble & ancienne famille, qui s'étoit fort distinguée dans les armes & dans la robe. L'éducation que cette Demoiselle reçut, fut conforme à sa naissance, & aux vues que ses parens avoient sur elle; comme ils la destinoient pour le monde ils n'oubliérent rien de tout ce qui pouvoit contribuer à perfectionner les heureuses dispositions que l'on remarquoit dans elle. Une belle voix, un grand gout pour la Musique, une facilité merveilleuse à jouer de toutes sortes d'instrumens, furent autant de talens qu'elle cultiva avec soin; mais son penchant particulier fut pour la Poësie, & elle en fit un de ses plus nobles amusemens. Le zele qui l'animoit pour la gloire d'un grand Roi, l'objet de l'admiration de l'univers entier, lui dicta un grand nombre de Pieces de vers qu'elle consacra à sa memoire. De tous ces beaux morceaux de Poësie, dont la plupart ont été inserés dans le recueil des discours académiques de M.

de Vertron, nous ne rapporterons que le Sonnet suivant.

Grand Roi, qui fais voler ton nom par tout le monde,
Qui porte tes exploits jusqu'au de-là des mers;
Et qui sûr de donner de la crainte ou des fers,
N'entreprends jamais rien que le Ciel ne seconde.

En graces, en bienfaits ta clémence féconde,
Toujours aux malheureux rend tes trésors ouverts,
Et les lieux que par tout tes lauriers ont couverts;
Se trouvent pour jamais dans une paix profonde.

Enfin vainqueur sans trouble, & tenant dans tes mains
La balance du monde & le sort des humains,
Aux ennemis des Dieux tu déclares la guerre:

Et mettant par tes soins l'hérésie aux abois,
Tu laisses, grand Monarque, un exemple à la terre
Du zele, qui surtout doit animer les Rois.

Ce fut à l'occasion de ces vers que M. de Vertron adressa à Mademoiselle de Louvencour le Quatrain suivant.

L'esprit de Louvencour est rempli de justesse
Dans tout ce qu'elle écrit de notre auguste Roi;
C'est le plus grand ornement du Permesse,
Apollon seul en vers peut lui faire la loi.

Dans les Entretiens de morale dédiés au Roi par Mademoiselle de Scuderi, on trouve quelques Pieces de Poësie de Mademoiselle de Louvencour. Les Ouvrages

vrages qui lui ont fait le plus d'honneur, & où elle a fait le plus briller la beauté de son génie, sont plusieurs Cantates qui ont été mises en Musique par les plus grands Maîtres. Les plus estimées sont Ariane, Cephale & l'Aurore; Zephire & Flore, Psiché, l'Amour piqué par une abeille, Medée, Alphée & Arethuse, Leandre & Hero, la Musette, Pigmalion avec Pyrame & Tysbé.

Mais ce ne fut pas par les seuls talens de l'esprit que Mademoiselle de Louvencour se rendit recommandable. Sa douceur, sa modestie, qui sembloit relever l'éclat de sa beauté, la noblesse & l'élevation de ses sentimens, son génereux penchant à obliger, lui gagnerent l'amitié & l'estime de tous ceux avec qui elle fut en quelque liaison. Cette illustre fille mourut au mois de Novembre de l'année 1712, n'étant âgée que de trente-deux ans.



LOUISE GENEVIEVE GILLOT De Sainctonge.

LOUISE Genevieve Gillot de Sainctonge, fille de Pierre Gillot, Sieur de Beaucour & de Genevieve Gomés, connue par divers Ouvrages, entr'autres par l'Arioste moderne, nâquit à Paris en 1650; fille d'une mere sçavante, elle hérita de son goût pour les Belles-Lettres, & elle en fit de bonne heure une étude particuliere. Son mariage avec M. de Sainctonge, Avocat au Parlement, homme distingué par son érudition & par son mérite, loin de rallentir son application à l'étude, ne servit qu'à l'augmenter; & les leçons qu'elle reçut de son mari, ne contribuérent pas peu aux progrès qu'elle fit dans la belle Littérature.

Elle se distingua surtout par la pureté & l'élegance de son style, & par le beau feu qui brille dans ses Poësies, qui ont été rassemblées en deux volumes, & qui ont été imprimées à Dijon en 1714. Ces Pieces de Poësies sont des Epîtres, des Eclogues, des Chansons, des Idyles, deux Comédies, dont l'une est intitulée *Griselde*, ou *la Princesse de Saluces*, & l'autre *l'Intrigue des Concerts*, un Ballet qui a pour titre, *le charme des saisons*, & une Pastorale héroïque sous le nom de *Diane & d'Endimion*.

Cette Dame a aussi donné deux Tragédies pour le Théâtre de l'Opéra, qui ont été mises en Musique, celle de *Didon* representée en 1693, & celle de *Circé*, qui parut l'année suivante. Autant d'Ouvrages qui prouvent que cette illustre sçavante réussissoit également bien en toute sorte de genre de Poësie. Au talent qu'elle avoit pour cet art, elle joignoit encore

celui d'écrire parfaitement en Prose, comme on peut en juger par la belle histoire qu'elle nous a laissée de Dom Antoine de Portugal.

La célebre Madame de Sainctonge mourut à Paris le 24 Mars de l'année 1718, âgée de soixante-huit ans. Elle fut inhumée dans l'Eglise de Saint Louis dans l'Isle, sa Paroisse.

THERESE ~~DESHOUILLERES~~.[+]

[+] des houlieres, ubique

MADEMOISELLE Deshouilleres, fille de l'illustre sçavante, dont nous avons fait l'éloge, nâquit à Paris en 1663. Héritiere des talens de sa mere, elle se fit comme elle admirer par les agrémens & la beauté de son génie, plus encore que par les charmes répandus sur sa personne. Dès l'âge le plus tendre elle cultiva avec soin le talent qu'elle avoit pour la Poësie; les progrès qu'elle y fit, lui obtinrent une place honorable dans l'Académie des Ricovrati de Padoue. Mais une marque de distinction plus glorieuse encore pour cette Demoiselle fut l'honneur qu'elle eut de remporter en 1687, le prix de Poësie, proposé par Messieurs de l'Académie Françoise. Une politesse aimable jointe à un mérite distingué, lui gagna l'estime d'un grand nombre de personnes illustres par leur doctrine, ou par l'éclat de leur naissance. Tels furent les Ducs de Montausier, de Saint Agnan & de Nevers, Messieurs Menage, de la Monnoye & Benserade. Ce fut ce dernier qui commença à faire connoître le mérite naissant de Mademoiselle Deshouilleres par le Sonnet suivant, qu'il consacra à sa louange.

Fille d'une merveille, & merveille elle-même,
Deshouilleres va joindre à ses charmes divers

Les charmes du Parnasse, & déja des beaux vers
Les moindres dans sa bouche ont une grace extrême.

Son esprit, son génie est d'un ordre suprême,
Et sa gloire fera le tour de l'Univers;
Les secrets d'Apollon lui seront-ils couverts,
Une Muse est sa mere, une autre Muse l'aime.

Je sçais bien que je vais d'un soin laborieux,
Et l'instruire & la voir; mais qu'entreprends-je ô Dieux!
C'étoit un simple jeu, ce devient une affaire.

Ingrate, quand je veux vous apprendre à rimer,
Loin de m'en sçavoir gré, que venez-vous de faire?
Hélas vous m'avez fait ressouvenir d'aimer.

Les Œuvres diverses de Mademoiselle Deshoulleres ont été inserées dans le recueil de celles de Madame sa mere. Cette illustre fille mourut le 29 Août 1718, âgée d'environ cinquante-cinq ans, d'un espece de Cancer sous le sein, maladie qui avoit emporté Madame sa mere au même âge. Sa mémoire a été honorée par les éloges de plusieurs Poëtes célebres. Nous ne rapporterons que celui qui a été fait par M. ~~Maureau de Montour~~ Moreau de Mautour de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

Deshoulleres n'est plus, cette digne héritiere
D'une illustre & sçavante mere,
Au même âge, & comme elle a vû finir ses jours;
Un mal presque incurable en a borné le cours.

Onze lustres au plus ont borné sa cariere.
Autrefois dans mes vers ou tendres ou galans,
Je vantai ses apas, & ses rares talens:
Mais sans avoir recours aux louanges prophanes,
Ce n'est qu'un encens pur que je dois à ses manes.
Pénetré de son triste sort,
Des sentimens Chrétiens qu'elle eut jusqu'à la mort;
J'oublie alors les dons que lui fit la nature,
Noblesse, esprit, douceur, graces, vivacité;
Et tout ce qui n'est plus, qu'un ombre, une figure;
Quand on pense à l'éternité.
Dieu seul fut son objet, de son amour éprise,
On la vit nuit & jour & souffrante & soumise,
Par la seule douleur le corps fut abbatu,
L'ame à la voix du Ciel, fut soumise & fidelle.
Muses, ne louons plus, n'admirons plus en elle
Que sa constance & sa vertu.





ANNE LEFEVRE DACIER.

ANNE LEFEVRE DACIER, fille de Tanegui le Fevre un des plus ſçavans hommes du dix-ſeptiéme ſiécle a immortaliſé ſon nom par un grand nombre d'excellens ouvrages marqués au coin de la plus profonde érudition. Et l'on ne peut nier qu'elle n'ait ſurpaſſé les plus célébres critiques de ſon tems. En 1683 elle épouſa M. Dacier Garde des Livres du Cabinet du Roi, & Secretaire perpétuel de l'Académie Françoiſe. Deux années après ſon mariage, elle abjura les erreurs de la Religion prétendue réformée dans laquelle elle avoit été élevée.

Cette illuſtre ſçavante dut au haſard ſeul le bonheur qu'elle eut d'être appliquée à l'étude des Lettres. Attentive aux leçons que ſon pere donnoit à un fils qu'il élevoit avec beaucoup de ſoin, elle ſçut ſi bien en profiter, que devenue plus habile que ſon frere, elle ſe faiſoit un plaiſir de lui ſuggerer ce qu'il devoit répondre aux queſtions peut-être un peu trop difficiles qu'on lui faiſoit & qu'il ne comprenoit pas. M. le Fevre s'en étant apperçu, réſolut de tirer parti d'une ſi heureuſe découverte, & dès ce moment il commença à étendre ſes ſoins ſur Mademoiſelle ſa fille qui n'étoit alors âgée que d'onze ans. La pénétration de ſon eſprit aidée d'une mémoire prodigieuſe lui fit apprendre en peu de tems l'Italien, le Latin & le Grec, & elle acquit une parfaite connoiſſance de tous les meilleurs Auteurs qui ont écrit en ces différentes Langues. Son application proportionnée au goût extraordinaire qu'elle avoit pour les Belles-Lettres fut ſuivie des plus rapides progrès; en moins de deux ou trois ans, elle n'eut plus de le-


Ferdinand Pinxit.
Gaillard Sculp.
ANNE LE FEVRE,
Femme de Mr. Dacier Né a Saumur, Morte le
17 Aoust 1720. Agé de 68 Ans.
Paris chez Odieuvre Md. d'Estampes rüe d'Anjoue entrant par la rüe d'Auphine la derniere porte Cochere.
Babel invenit et Sculpsit.

çons à prendre de son pere, & elle eut même la gloire de s'en voir consultée pour les divers ouvrages qu'il composoit.

Mademoiselle le Fevre étoit encore bien jeune lorsqu'elle publia en 1674 sa belle édition de Callimaque, enrichie de sçavantes remarques; & ce fut là le premier ouvrage qui commença à établir sa réputation. Elle donna ensuite des Commentaires sur plusieurs Auteurs pour l'usage de Monseigneur le Dauphin, sur *Florus* en 1674, sur *Aurelius Victor* en 1681, sur *Eutrope* en 1683, sur *dictis Cretensis* en 1684. +Dictys

A la tête de la traduction de l'*Amphitrion*, du *Rudens* & de l'*Epidicus* trois Comédies de Plaute, Madame Dacier a mis une sçavante dissertation sur la Poësie dramatique & le Théâtre des anciens; les œuvres de Platon avec la vie de ce Philosophe, les Poësies d'Anacreon & de Sapho, les Comédies de Terence, le Plutus & les nuées d'Aristophane, les réflexions morales de l'Empereur Marc-Aurele sont autant d'ouvrages dont l'illustre Madame Dacier nous a laissé d'excellentes traductions. Mais celle qui lui a acquis une gloire immortelle est sa merveilleuse traduction des deux Poëmes d'Homere dont elle donna l'Iliade en 1711. La perte d'une fille unique qui faisoit ses délices & sa consolation retarda son travail sur l'Odissée. Cette perte lui fut d'autant plus sensible que la mort lui avoit déja enlevé un fils, qui dans un âge encore tendre, étoit regardé comme un prodige de sçience & d'érudition.

En 1714. Madame Dacier publia son beau traité pour la défense d'Homere qu'elle intitula des causes de la corruption du goût, & en 1716 elle donna l'Odissée qui fut de près suivie d'une autre défense d'Homere, sous le titre d'Homere défendu contre l'apologie du R. P. Hardouin. C'est dans cet ouvrage surtout où l'on voit éclater la force & la solidité de l'esprit le plus vaste, jointe à la plus noble éloquence & à l'érudition la plus profonde.

Il paroît difficile à comprendre que Madame Dacier ait pû suffire à la composition de ce grand nombre de beaux ouvrages dont nous venons de parler, ce qui ne pouvoit être le fruit que d'un génie universel accompagné d'une application extraordinaire à l'étude. Ces ouvrages tous écrits avec autant de force que de légereté & de délicatesse justifient les éloges dont cette illustre Dame a été honorée par les plus sçavans hommes de son siécle.

Le célebre Abbé Ménage en lui dédiant son histoire des Dames Philosophes, la qualifie du titre de la femme la plus sçavante & la plus éloquente qui soit, & qu'il y ait jamais eu. *Mulierum Philosopharum historiam cum scribere mihi visum est, eam tibi, Anna Febra Daceria, fœminarum quot sunt, quot fuere doctissima, eloquentissima, disertissima inscribere mihi visum est.*

M. Baillet met Madame Dacier au nombre des plus illustres Critiques & Grammairiens, & la regarde comme la seule Dame qui se soit appliquée à une science aussi épineuse que celle de la critique.

M. de la Mothe qui a eu des disputes assez vives avec cette illustre sçavante sur les Poëmes d'Homere a prononcé en génereux adversaire son éloge funebre à l'Académie Françoise, où il dit que cette Dame célebre qui est présentement sur le Parnasse, voit clairement si c'est elle ou lui qui se sont trompés dans leurs sentimens au sujet d'Homere.

Les sçavantes productions de Madame Dacier répandirent sa réputation dans les pays étrangers & lui obtinrent une place honorable dans l'Académie des *Ricovrati* de Padoue; & ce fut aussi à ses ouvrages qu'elle dut la gloire qu'elle eut de recevoir de Christine Reine de Suede les plus glorieuses marques d'une estime singuliere.

Mais ce qui fait de cette Dame le plus grand éloge, c'est qu'elle joignoit aux plus rares talens une modestie sans égale. Bien éloignée de vouloir profiter de l'avantage

vantage que son érudition pouvoit lui donner sur la plupart des personnes avec qui elle s'entretenoit; elle évitoit au-contraire de parler de sciences dans les conversations, de façon que l'on ne découvroit dans elle qu'une femme ordinaire, & qui sembloit n'avoir d'autre mérite que celui de garder exactement toutes les bienséances de son sexe.

Nous ne devons pas oublier un trait qui fait trop d'honneur à la modestie de cette illustre Dame pour ne pas le rapporter ici. Un Gentilhomme Allemand l'étant venu voir, & l'ayant prié en prenant congé d'elle de vouloir bien mettre son nom avec une Sentence sur un livre qu'il lui présenta, Madame Dacier ayant pris ce livre, où elle lut les noms des plus sçavans hommes de l'Europe, répondit à ce Gentilhomme qu'il ne lui convenoit nullement de mettre son nom parmi ceux de tant de personnes illustres; mais se voyant enfin obligée de ceder aux pressantes instances de cet étranger, elle prit une plume & mit son nom avec ce vers de Sophocle.

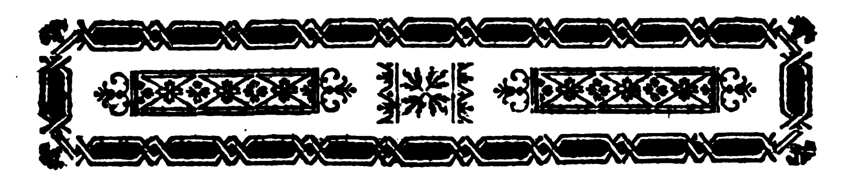
γυναιξὶν ἡ σιγὴ φέρει κόσμον.

C'est-à-dire, le silence est l'ornement des femmes.

L'incomparable Madame Dacier honorée depuis long tems d'une pension du Roi, se préparoit à donner les traductions des Tragédies de Sophocle & d'Euripide, lorsque la mort l'enleva trop tôt de ce monde. Sincerement attachée à la Religion Catholique depuis sa conversion, elle mourut le 16 Août 1720, dans de grands sentimens de piété en sa 68e. année.

Comme elle étoit fille & femme de deux hommes des plus illustres dans la République des Lettres, un Poëte anonyme fit à sa louange le beau distique suivant.

Docto nupta viro, docto prognata parente,
Non minor Anna viro, non minor Anna patre.



ANTOINETTE DE SALVAN DE SALIES.

LA célébre Antoinette de Salvan de Salies, née à Albi en 1638, fut mariée à Antoine de Fontvielle, Seigneur de Salies, & Viguier d'Alby, dont elle demeura veuve peu d'années après son mariage. Les Partis avantageux qui lui furent offerts, joints aux pressantes instances que lui firent ses parens pour l'engager à se remarier, ne purent l'y déterminer. Charmée de pouvoir se servir de la précieuse liberté que lui laissoit son état de veuve, pour se donner toute entiere à l'étude des sciences & des Belles-Lettres, elle les cultiva avec soin, & fit de leur étude ses plus cheres délices. Il lui fut d'autant plus facile d'y faire de grands progrès, qu'à beaucoup de pénétration & de délicatesse d'esprit, elle joignoit la Mémoire la plus heureuse & l'imagination la plus vive, & la plus brillante, mais qui fut toujours réglée par un jugement exquis.

Le goût particulier que cette Dame avoit pour toute sorte de genre de sciences, l'engagea à tenir chez elle des assemblées reglées, où elle se faisoit un plaisir d'admettre toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe, qui avoient quelque litterature, & bientôt après elle en forma une societé, à qui elle donna le titre de societé de Chèvaliers & Chevalieres de la bonne foi ; & comme fondatrice de ce nouvel Ordre, elle en dressa elle-même les Statuts en 1704. Le premier en marque le caractere, & il est exprimé ainsi :

Une amitié tendre & sincere,
Plus douce mille fois que l'amoureuse loi,
Doit être le lien, l'aimable caractere
Des Chevaliers de bonne foi.

En 1684 Madame de Salies fut proclamée associée de l'illustre Académie des Ricovrati de Padoue, & elle en reçut des Lettres de félicitation d'un grand nombre de sçavans, entre autres du célebre Charles Patin, de M. & de Madame Dacier, & de M. de Verton. Ce dernier a inseré dans sa nouvelle Pandore plusieurs Piéces de vers à l'honneur de Madame de Salies : à l'occasion d'une belle Epître que cette illustre sçavante avoit adressée à Madame de Maintenon, M. de Verton fit les vers suivans.

La docte Salies se présente à Verton,
Quand pour des vers il cherche une Muse Divine;
Et lorsque pour modele, il cherche une héroïne,
La vertu lui présente aussi-tôt Maintenon.

Une partie des Lettres & des Poësies de Madame de Salies, se trouvent inserées dans les femmes illustres du siécle de Louis le Grand par M. de Verton. Cette Dame a aussi composé l'histoire de la Comtesse d'Issembourg, Ouvrage dont le grand nombre de traductions, qui ont été faites en différentes langues, prouvent assez le prix.

Madame de Salies a encore donné au Public des réflexions Chrétiennes avec des paraphrases en vers sur les Pseaumes de la Pénitence & divers Ouvrages de Littérature.

Cette illustre sçavante mourut à Alby le 17 Juin de l'année 1730, étant âgée de quatre-vingt douze ans. On consacra à sa mémoire une magnifique Epitaphe, qui finit en marquant; que les Muses, les Graces, les Amours, & toutes les personnes de mérite ont pleuré sa mort; & que sa réputation brillera dans tous les siécles.

D. O. M.
& piis manibus
ANTONIÆ DE SALVAN,
Relictæ Antonii de Fontevielle
Domini de Saliez
in civitate & tractu Albiensi,
Regis Vicarii;
illustriorum sui sæculi fœminarum
facilè æmulæ,
morum simplicitate commendatissimæ,
In omni modo scribendi genere peritissimæ,
Venustioribus animi dotibus ornatissimæ
dulci patriæ suæ decori,
quam aluerunt meri lepores
cui & Patavina gens suos inter palæstritas
locum adscripsit;
quæque longæva quamvis, & Nestoreos penè assecuta annos,
immaturo tamen videtur rapta funere;
at non moritur, cujus fama in ævum florebit.
Ejus obitum lugent Camenæ,
deflent Veneres, cupidinesque;
mærentur omnes boni.
Fato cessit nonagenariâ major die 14 *Junii anni* 1730.





LOUISE MARIE BOIS DE LA PIERRE.

LOUISE Marie Bois de la Pierre de Lanfernat, Dame de Courteilles le Guerin, du Teil, de Chamoteux, & de plusieurs autres terres situées en Normandie, nâquit au Château de Courteilles le 4 Décembre 1663. Ses parens qui l'avoient élevée dans la Religion prétendue Réformée, étant rentrés dans le sein de l'Église, elle suivit leur exemple, & donna depuis d'éclatantes preuves d'une conversion sincere.

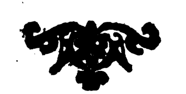
Elle avoit épousé François de l'Osmone, Seigneur de Bois la Pierre, Exempt des Gardes du Corps & Chevalier de Saint Louis, qui fut tué en 1709 à la bataille de Malplaquet. Madame Bois de la Pierre fut en vain sollicitée par sa famille de passer à de secondes nôces, fidelle à la mémoire d'un mari qu'elle avoit tendrement aimé, elle prit le parti de passer le reste de ses jours dans le veuvage, résolue de ne plus s'occuper que de la priere & de l'étude.

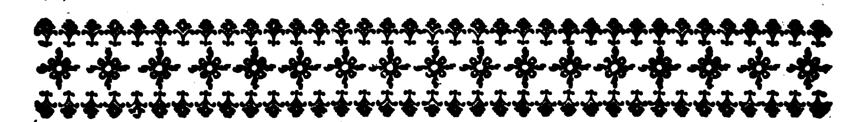
A un esprit solide, capable des choses les plus relevées, & rempli de toutes les lumieres que peut donner une longue application, elle joignoit un talent particulier pour la Poësie qu'elle avoit cultivé dès sa plus tendre jeunesse. Elle écrivoit aussi en prose avec une facilité, une élegance & une pureté, qui auroit pû faire honneur au style des meilleurs Ecrivains. Mais ce qui prouve l'étendue de ses lumieres & l'estime générale que l'on en faisoit, c'est que les Auteurs les plus célébres de son siécle, avec qui elle étoit en relation, s'en rapportoient communément à ses décisions sur le prix de leurs ouvrages. Elle en a elle-même composé plusieurs, écrits avec autant d'élegance que de solidité, témoin

son histoire du Monastere de Chaise-Dieu, son histoire Généalogique de l'ancienne Maison de l'Aigle, qui est la tige de celle de Lanfernat; ses Mémoires pour servir à l'histoire de Normandie, remplis de quantité d'Anecdotes curieuses, qui concernent les Comtes d'Evreux, les Ducs d'Alençon, les Comtes de Mortain, de Mortaigne, de Ponthieu, de Breteuil.

On trouve encore dans les monumens de la Monarchie Françoise, publiés par le sçavant Pere de Montfaucon, & dans l'histoire Généalogique de la Maison Royale de France, composée par le P. Simplicien, divers morceaux d'une érudition profonde, que cette illustre Dame avoit communiqués à ces deux célebres Auteurs.

Ce qui met le comble à son éloge, c'est que les qualités du cœur répondoient dans elle à celles de l'esprit; une généreuse compassion envers les pauvres, une pieté tendre & solide envers Dieu, une scrupuleuse exactitude à remplir tous les devoirs de son état, étoient ses vertus caractéristiques. Sa patience fut éprouvée par une longue maladie qu'elle souffrit avec tout le courage d'une héroïne Chrétienne. Elle mourut le 14 Septembre 1730, dans la soixante-sixiéme année de son âge.





ANNE THEERSE DE LAMBERT.

ANNE Thérese, Marquise de Lambert, l'ornement de son sexe & de son siécle, nâquit à Paris en 1647, d'Etienne Marguenat, Seigneur de Courcelles, Maître ordinaire de la Chambre des Comptes, mort le 22 Mai 1650, & de Monique Passart décedée le 21 Juillet 1692, qui avoit épousé en secondes nôces François le Coigneux, Seigneur de la Roche-Turpin & de Bachaumont, si connu par le voyage écrit en vers & en Prose, qui a paru sous son nom, & sous celui du célébre Chapelle.

M. de Bachaumont, qui au talent d'écrire avec autant de pureté que d'élegance, joignoit toute la finesse & tout l'agrément de l'esprit le plus délicat & le plus orné, prit plaisir à cultiver avec soin les heureuses dispositions qu'il remarqua dans sa belle fille encore enfant; de bonne heure il la produisit dans les meilleures compagnies, & elle y parut avec avantage. La politesse de ses manieres, la douceur de ses mœurs, la beauté de son génie, la solidité de son jugement, déja formé dans un âge où la raison est à peine connue, la firent considerer comme la personne de son sexe la plus accomplie. Son goût naturellement délicat acheva de se perfectionner par la lecture assidue des Livres qui étoient les mieux écrits, & qui à l'agrément du style joignoient l'utilité de l'instruction. Aux extraits qu'elle faisoit de tout ce qui l'avoit la plus frappée dans ses lectures, elle mêloit ses propres réflexions qui étoient ordinairement l'expression des sentimens de son cœur. Accoûtumée à réfléchir dès ses plus tendres années,

elle s'en fit une habitude, & pour ainsi dire une occupation, qui ne finit qu'avec sa vie.

Ce fut le 22 Février de l'année 1666, que Mademoiselle de Marguenat fut mariée à Henri de Lambert, Marquis de Saint Bris en Auxerrois, Baron de Chitry & d'Augi, alors Capitaine au Régiment Royal, & depuis Mestre de Camp d'un Régiment de Cavalerie, fait Brigadier en 1674, Maréchal de Camp le 25 de Février 1677, Commandant de Fribourg en Brisgaw au mois de Novembre suivant; Lieutenant-Géneral des Armées du Roi au mois de Juillet 1682, & enfin Gouverneur & Lieutenant-Général des Ville & Duché de Luxembourg, au mois de Juin ~~1689~~ × 1684. Un fils (*a*) & trois filles, dont deux moururent en bas âge furent le fruit de ce mariage.

La Marquise de Lambert devenue veuve en 1686, eut à soutenir de longs & cruels Procès, où il s'agissoit de toute sa fortune; mais qu'elle conduisit avec autant de capacité que si les affaires eussent été son unique talent. Le gain de ces Procès l'ayant rendue maîtresse d'un bien assez considérable qu'elle pouvoit regarder comme une espece de conquête, qu'elle ne devoit qu'à ses soins, elle établit dans Paris une maison qui devint bientôt le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de personnes les plus distinguées par la délicatesse de leur esprit; » C'étoit la seule, à un petit nombre d'ex» ceptions près, qui se fut préservée de la maladie Epi» démique du jeu, la seule où l'on se trouvât pour se » parler raisonnablement, & même avec esprit selon les

(*a*) Le fils fut Henri François de Lambert, Marquis de saint Bris, qui fut fait Lieutenant-Général & Gouverneur d'Auxerre en 1720, & qui en 1725 épousa Angélique de Larlan de Rochefort, veuve du Marquis de ~~Locmaria~~ + Locmaria mort Lieutenant-Général des Armées du Roi en 1709.

La fille appellée Marie Therese, fut mariée en 1703 à Louis de Beaupoil, Comte de Saint Aulaire, Lieutenant-Colonel du Régiment d'Enguien, tué au combat de ~~Rhamensheim~~ # Rhamersheim en 1709. Leur fille unique épousa en 1725, Anne Pierre d'Harcourt, Marquis de Beyron.

» les occasions. Aussi ceux qui avoient leurs raisons » pour trouver mauvais qu'il y eut encore de la con» versation quelque part, ne manquoient pas de lan» cer souvent des traits malins contre la maison de » Madame de Lambert ; & Madame de Lambert elle» même très-délicate sur les discours, & sur l'opinion » du Public, craignoit quelquefois de donner trop à » son gout. Elle avoit soin de se rassurer en faisant ré» flexion, que dans cette maison si accusée d'esprit, » elle y faisoit une dépense très-noble, & y recevoit » beaucoup plus de gens du monde & de condition, » que de gens illustres dans les Lettres. »

Mais si elle ne craignoit rien plus que de se voir érigée en bel esprit, que l'on juge combien le titre seul d'Auteur devoit la faire trembler ; une Dame de condition être connue pour faire des Livres, quelle honte, quelle infamie ; cependant ce fut en vain que la Marquise de Lambert prit les plus grandes précautions pour échapper à une si humiliante disgrace. Son Ouvrage intitulé, *Avis d'une mere à son fils & à sa fille*, qu'elle n'avoit confié à un ami particulier que sous les sermens les plus forts, qu'on lui fit de la fidélité la plus exacte, fut rendu public. Et il en parut en peu de tems plusieurs éditions ; l'on en fit même une traduction en Anglois. Un autre Ouvrage qui a pour titre *Métaphysique d'amour*, ou nouvelles réflexions sur les femmes eut le même sort. » Une raison particuliere (dit » l'Editeur+ dans son Epître adressée à Madame la Com» tesse de Saint Aulaire fille de Madame la Marquise » de Lambert) m'a engagé à vous dédier cet Ouvrage. » C'est pour vous prier très-humblement de m'obte» nir de Madame la Marquise le pardon que je la sup» plie de m'accorder d'avoir publié ces réflexions. L'in» terêt public a prevalu chez moi, & je ne doute pas » qu'elle ne convienne que cet interêt doit l'emporter » sur des considérations particulieres. »

+ M. de St. Hyacinthe auteur du chef-d'oeuvre d'un Inconnu

Après cette Préface est une Lettre de Madame de Lambert à M. de Saint Hyacinthe, où elle lui marque que le Manuscrit sur les femmes a été si defiguré, qu'on ne sçait pas ce que c'est. » Je n'ai jamais pensé, continue-t-elle, qu'à être ignorée, & à demeurer » dans le néant où les hommes ont voulu nous ré» duire. Renvoyée à moi-même, j'ai pensé à tirer de » moi seule toute ma force, mes appuis & mes amu» semens. Les avis que l'on avoit fait imprimer, je les » avois faits pour moi avant que de les faire passer à » mes enfans. J'ai cru qu'il falloit songer à ma propre » réformation avant que de songer à celle des autres. » Je suis très-fâchée que ces amusemens de mon loisir » ayent été connus par l'infidelité d'un ami, (*feu M.* » *l'Abbé Choisy*) à qui je les avois confiés. Vous voulez» bien M. que je vous charge de faire mes remercie» mens au Traducteur. Quoique je sois fâchée que » cela soit connu, je ne puis m'empêcher de lui sçavoir » bon gré du cas qu'il paroît faire d'un si médiocre » Ouvrage. Il dit dans sa Préface que ce que j'ai » écrit sur les femmes est mon Apologie. Je n'ai ja» mais eu besoin d'en faire. Il m'accuse d'avoir l'ame » tendre & sensible, je ne m'en défens pas ; il ne » s'agit plus que de sçavoir l'usage que j'en ai sçu » faire. »

Madame la Marquise de Lambert fut plus heureuse dans les mesures qu'elle prit pour empêcher qu'un autre Ouvrage qui lui avoit été secretement enlevé, ne fût rendu public. Elle le retira de chez le Libraire, & ne balança pas à lui payer à tel prix qu'il voulut, l'édition qu'il venoit de faire de cet Ouvrage.

+ cette Nous avons encore de cet illustre Dame un Traité de l'amitié, & un autre de la vieillesse, un Dialogue entre Alexandre & Diogene sur l'égalité des biens, des réflexions sur le goût & sur les richesses, & trois

Diſcours, le premier, ſur le ſentiment d'une Dame qui croyoit que l'amour convenoit aux femmes lors même qu'elles n'étoient plus jeunes. Le ſecond, ſur la délicateſſe d'eſprit & de ſentiment: & le troiſieme ſur la différence qu'il y a de la réputation à la conſidération. (a)

Dans ces divers écrits, de même que dans ceux dont nous avons deja parlé, c'eſt par tout même pureté, même élegance, même beauté de ſtyle, même juſteſſe de réflexions, même delicateſſe, même élevation de ſentimens.

Mais ce ne fut pas ſeulement par les qualités de l'eſprit que l'illuſtre Dame dont nous faiſons l'éloge, fut un objet d'admiration pour tous ceux qui la connurent; les qualités de l'ame les plus rares ne la rendirent pas moins recommandable. Ferme dans la pourſuite de ſes entrepriſes, néceſſaires ou vertueuſes, il n'y avoit point d'obſtacles qui pût l'arrêter, & il n'y en avoit point qu'elle ne ſurmontât. Empreſſée à ſervir ſes amis, elle les obligeoit ſans attendre leurs prieres, ni l'expoſition ſouvent humiliante de leurs beſoins; une bonne action à faire, même en faveur des perſonnes indifférentes, la tentoit toujours vivement, & il falloit que les circonſtances fuſſent bien contraires, ~~ſi elles n'y ſuccomboient pas.~~+ Quelques mauvais ſuccès de ſes génerosités ne l'avoient pas corrigée, & elle étoit toujours également prête à faire le bien. Un grand fond de religion lui fit ſup-

+ si elle n'y succomboit pas

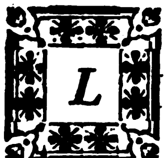
(a) On a donné à Paris en 1748 un Volume *in-12*, qui réunit divers Opuſcules de Madame la Marquiſe de Lambert, qui avoient déja paru, & pluſieurs autres qui étoient demeurés manuſcrits. On y trouve outre les ouvrages dont nous avons parlé, Pſiché en *Grec*, ame, & diverſes Lettres. L'Editeur a enrichi ce Recueil d'un Abregé de la vie de Madame de Lambert. Il eſt bon de ſçavoir que la *Femme Hermite* Nouvelle Nouvelle, qui a été inſerée dans ce Recueil n'eſt point de Madame la Marquiſe de Lambert. Monſieur de la Bruere dans ſon Livre intitulé, *Caprices d'imagination* ou *Lettres ſur différens ſujets*, examine dans la Lettre ſixieme les réflexions de Madame de Lambert ſur l'amitié.

porter avec une patience héroïque & vrayment Chrétienne les longues & cruelles infirmités dont elle fut accablée dans les dernieres années de sa vie. Généralement regrettée, elle mourut le 11 Juillet 1733, étant âgée de près de 86 ans.





DISCOURS
SUR
LES PROGRÈS
DE L'ARCHITECTURE
SOUS LE REGNE
DE LOUIS XIV.



E peuple Juif apprit des Egyptiens l'art de bâtir avec goût, & la Grece civilisée à l'école des Egyptiens, puisa chez eux les leçons, qui pendant une longue suite d'années, la rendirent supérieure dans les arts & dans les sciences, à toutes les autres nations. Les Romains profitant à leur tour de la science des Grecs, se mirent en état de leur disputer le prix, & parvinrent à les surpasser. Cossutius citoyen Romain fut appellé en Grece par le roi Antiochus, pour bâtir le superbe temple de Jupiter

Mémoires extraits d'unDiscours communiqué à l'auteur par M. Mansart, Architecte du roi, &Membre de son académie d'architecture. Les notes ont été fournies en partie par M. de Beausire le cadet, Architecte du roi, & Membre de son académie d'architecture.

Olympien, le plus beau & le plus riche ornement de la ville d'Athenes.

Mais tel est le sort de l'Architecture ; si la gloire & la puissance des empires est ordinairement la mesure de son élévation & de son accroissement ; si elle fait de nouveaux progrès, à mesure qu'ils deviennent plus florissans, elle s'affoiblit au contraire, & n'est plus reconnoissable dans leur décadence. On l'a vûe passer de l'Egypte à la Grece, & de la Grece aux Romains. Le barbarisme succeda à l'élégance & au choix des ordres (a), *dès que Rome, en cessant de donner des loix, fut contrainte d'en recevoir. Les ravages des Visigots dans le Ve siécle, abolirent les plus superbes monumens de l'antiquité ; ce fut alors qu'un mèlange connu sous le nom d'ordre gothique, qui se ressen-*

(*a*) Ces ordres sont, le *Toscan*, le *Dorique*, l'*Ionique*, le *Corinthien* & le *Composite*. L'ordre *Toscan* est le plus simple & le plus dépourvu d'ornement ; il est même si grossier, qu'on le met rarement en usage, si ce n'est pour quelque bâtiment rustique, ou pour quelque grand édifice, comme un amphithéâtre, ou autres ouvrages qui doivent être fort solides. L'ordre *Dorique* qui est solide, quoique moins grossier, a la frise ornée de triglyphes & de métopes. Les triglyphes sont des ornemens composés de trois bandes ou regles, séparées par des canelures. Les métopes sont des têtes de boeufs, des bassins, ou des vases placés entre les triglyphes. L'ordre *Ionique*, plus délié, a le chapiteau à volutes, qui sont des ornemens recourbés en lignes spirales, & la corniche est ornée de modillons, ou piéces saillantes de figures quarrées. L'ordre *Corinthien* qui est beaucoup plus riche que les précedens, a le chapiteau à feuilles ou panaches, & des volutes au tour. L'ordre *Composite*, participe de l'Ionique & du Corinthien ; mais il est encore plus orné que le Corinthien, n'ayant néanmoins que quatre volutes. Il fut ajouté aux autres par les Romains, apres qu'Auguste eut donné la paix à l'Univers. Lorsqu'on se sert de plusieurs ordres dans un édifice, ils sont disposés de telle maniere, que le plus délicat est posé sur le plus fort & le plus solide ; ainsi sur le Dorique on met l'Ionique, sur l'Ionique le Corinthien, & sur le Corinthien le Composite. Outre ces cinq ordres, quelques Architectes en mettent encore deux, sçavoir l'ordre des *Cariatydes*, qui n'est différent de l'Ionique, qu'en ce que l'on met des figures de femmes au lieu de colonnes, & l'ordre *Persique* qui est l'ordre Dorique, avec des figures de Perses, ayant les mains liées comme des captifs, en place de colonnes.

toit du beau qu'on avoit quitté, & du goût grossier apporté par les peuples du Nord, prit la place de la belle architecture. Dans les siécles suivans, l'architecture devint si grossiere, que l'on n'avoit presque plus aucune idée du dessein qui en fait toute la beauté. Charlemagne n'oublia rien pour rendre à l'architecture son premier lustre, & l'on vit les François seconder avec zele les intentions de leur souverain; Hugues Capet (b) *& son fils Robert* (c), *eurent pour cet art le même goût. On passa cependant d'une extrêmité à l'autre; l'ancienne architecture, jusqu'alors extrêmement massive & pesante, fut portée à un excès tout opposé. Les Architectes qui avoient quelques connoissances de la Sculpture, sembloient ne faire consister la perfection de leur art, que dans la délicatesse & dans la multitude des ornemens dont ils surchargeoient leurs ouvrages; le regne de S. Louis nous offre cependant deux édifices, considérés encore aujourd'hui comme des chefs-d'œuvres de l'art: la Sainte-Chapelle de Paris, & celle de Vincennes, bâties sur les desseins du célebre Pierre de Montereau, le plus sçavant Architecte de son siécle.*

Enfin le regne de François I rendit à l'architecture une partie de sa premiere splendeur, & elle continua de se perfectionner sous Henri II son successeur. Jean Bullant, Philibert de Lorme, & les autres célebres Architectes qui parurent sous ces deux regnes, s'attacherent d'abord à corriger ce qui paroissoit le plus opposé à la beauté & à la justesse de leur art; & par-là ils inspirerent le goût du noble & du beau: leur exemple enseigna à ceux qui les suivirent, qu'on pouvoit y arriver, & c'en fut assez. La nation féconde en génies, que le médiocre ne peut contenter, ramena insensiblement l'architecture à son excellence. Quel grand nom ne se firent pas plusieurs célebres Architectes de ce tems-là! Leur patrie ne fut pas le seul théâtre où ils firent éclater la supériorité de leurs

(*b*) Sous ce prince fut commencé vers l'an 985, l'église de Notre-Dame de Paris, achevée en 1250.

(*c*) Ce prince érigea un oratoire, dans l'endroit où est actuellement la Sainte-Chapelle du Palais.

talens. Ce fut sur les desseins du fameux Louis de Foix Parisien, que fut bâti le magnifique palais de l'Escurial; & ce qui fait peut-être encore plus d'honneur à l'habileté de nos Architectes François, c'est qu'environ le même tems, quelques-uns d'eux firent à Rome des chefs-d'œuvres admirés par les Italiens mêmes, & dignes en effet d'être proposés pour modéles aux plus grands maîtres.

Depuis la fin du regne de Henri II, jusqu'à celui de Henri IV, l'Architecture, loin de faire quelques progrès, parut retomber dans l'état d'abbaissement où elle étoit avant François I. Sous Henri IV, sous la régence de Marie de Médicis, & sous Louis XIII, parurent quelques Architectes, dont la capacité éclata dans divers édifices, dignes d'être avoüés par les plus grands maîtres.

Le Pont neuf (d), *le chef-d'œuvre du célebre du Cerceau, le vieux Louvre* (e), *les Thuileries* (f), *la Place-Royale* (g),

(*d*) Le samedi dernier Mai 1578, fut posée en présence du roi Heni III; la premiere pierre de la premiere pile du côté des Augustins; ce pont comparable à tout ce que l'Architecture peut imaginer de plus achevé, ne fut fini que sous Henri IV en 1604. Le cheval de bronze fait à Florence par ordre du grand duc de Toscane, & fondu par Jean de Bologne, fut posé en 1635 sous le regne de Louis XIII, la figure du roi fut faite par Franville de Cambrai.

(*e*) Il fut commencé par le roi Louis VI qui régnoit en 1108, & en 1214 il fut rebâti par Philippe-Auguste, qui fit construire la tour destinée à renfermer les prisonniers d'Etat. En 1364, le roi Charles V fit augmenter considérablement le vieux Louvre. La tour bâtie sous Philippe-Auguste, fut démolie par ordre de François I; ce prince fit commencer la grande Salle, laquelle fut achevée en 1548 sous Henri II. Le célebre P. Lescot, abbé de Clagny, dont les desseins furent préférés à ceux du fameux Sébastien Serlio, l'un des plus habiles Architectes de son siécle, eut la meilleure part aux bâtimens qui furent ajoutés; les connoisseurs conviennent, que ce qui reste de cet abbé dans la cour du vieux Louvre, peut être proposé comme un modéle de la plus superbe architecture, telle est en particulier la face du bâtiment, où l'Académie Françoise tient ses assemblées. Sous Henri IV, fut bâtie la galerie qui donne sur le jardin de l'Infante; & sous le même regne, l'on commença la grande galerie qui va jusqu'aux Thuileries: le grand vestibule du Louvre fut bâti sous Louis XIII par Jacques le Mercier.

le Palais du Luxembourg, le superbe portail de S. Gervais (h), *autant de morceaux dignes d'une considération particuliere.*

Mais nous allons voir enfin l'architecture parvenüe au plus haut point de perfection, épuiser tous ses trésors, & s'élever en quelque façon au-dessus d'elle-même, pour illustrer le regne d'un grand Roi, qui pendant toute sa vie, se fit honneur du titre glorieux de protecteur des arts & des sciences; & que ne fit-il pas en particulier pour hâter les progrès de l'architecture? de quels honneurs, de quelles graces, de quels bienfaits ne combla-t-il pas les grands hommes qui excellerent dans cet art? combien ne leur fournit-il pas d'occasions d'exercer la supériorité de leurs talens? & en effet depuis l'établissement de la monarchie, la France a-t-elle vu plus d'édifices, & des édifices plus somptueux s'élever, que sous le regne de ce grand roi? combien de monumens de sa magnificence répandus, je ne dis pas seulement dans la capitale; mais dans une infinité de villes du royaume? combien d'arcenaux, de forts, de citadelles, de havres, de ports, de canaux construits, ou pour la sûreté de l'Etat, ou pour la facilité du commerce? A cette multitude innombrable d'admirables productions de l'architecture militaire, joignons celles de l'architecture civile; la postérité pourra-t-elle croire qu'elles ayent été l'ouvrage d'un seul regne; Et quel sera son étonnement, lorsqu'elle apprendra que pendant ce même regne,

(*f*) Ce superbe palais fut commencé en 1564 par la reine Catherine de Médicis; Jean Bullans & Philibert de Lorme en furent les Architectes; le dernier donna le dessein de l'escalier, qui est un des plus admirables chefs-d'œuvres de la belle architecture. Henri IV acheva ce palais, & la magnificence de Louis XIV le perfectionna.

(*g*) A l'endroit où est cette Place, il y avoit autrefois un magnifique palais, appellé le palais des Tournelles, bâti par Charles V, dit le Sage; ce fut-là où se fit en 1392, la fameuse mascarade des Ardens. Cette Place ornée de trente-six pavillons de même symétrie, fut commencée par Henri IV, & achevée en 1612; au milieu est la figure équestre de Louis XIII, qui fut posée le 27 Septembre 1639. Ricciarelli Daniel dal' Voltera, éleve de Baltazar de Sienne, fit le cheval de bronze par ordre de la reine Catherine de Médicis, après la mort de Henri II. Ce Voltera mourut vers l'an 1566, âgé de cinquante-sept ans.

(*h*) Ce Palais & ce Portail, furent bâtis sous la régence de Marie de Médicis, sur les desseins du célebre Jacques de Brosse.

la France attaquée par l'Europe entiere liguée contre elle, ne quittoit les armes que pour être bientôt après obligée de les reprendre? Mais ainsi pensoit le grand roi qui la gouvernoit, & à qui la monarchie doit son plus beau lustre; persuadé que la protection qu'il accordoit aux arts & aux sciences, n'illustroit pas moins son regne, que les continuelles victoires qu'il remportoit sur ses ennemis, il donna constamment ses soins à la faire fleurir dans ses états; de-là tant de glorieux établissemens qui n'avoient pour objet que les progrès des arts & des lettres. Sous ce prince fut formée une académie d'Architecture, composée de tout ce qu'il y avoit d'hommes les plus habiles dans cet art: cette illustre compagnie, tient comme en dépôt la théorie des anciens, leurs connoissances, & leur goût d'architecture; les modernes y ont porté les découvertes qu'ils ont faites, l'invention de différentes parties des ordres, la fécondité des ornemens, & les regles pour l'harmonie & la bienséance dans la pratique; on y voit ce qu'il faut prendre dans l'une, & rectifier dans l'autre: les conférences dans les assemblées, favorisent, déterminent & maintiennent le bon goût.

Sous ce prince, dont la prévoyante attention s'étendoit sur tout ce qui pouvoit assurer la durée des établissemens que lui faisoit former son zele à accroître les progrès des arts, fut encore établie à Rome une autre académie d'architecture, destinée à l'instruction des jeunes éleves, dans qui l'on découvroit, & de plus heureuses dispositions, & de plus merveilleux talens pour réussir dans leur art, & pour devenir un jour de grands maîtres.

La magnificence du feu roi s'étendit encore plus loin; Sa Majesté voulut que des sçavans parcourussent l'Italie, l'Egypte, la Syrie, la Grece, & tous les autres lieux où se trouvent les plus précieux monumens de l'antiquité, & dont les desseins furent apportés en France.

C'est encore au zele de ce prince, pour l'avancement des arts, que nous devons la superbe édition de l'Architecture de Vitruve, traduite en françois par le célebre M. Perrault, ouvrage qui sera dans tous les siécles, une source féconde d'instructions pour les plus grands maîtres.

Dans quel détail n'aurions-nous pas à entrer, si nous vou-

lions parler ici de ce nombre infini d'édifices somptueux, où brille avec tant d'éclat la magnificence de ce grand Roi, & où l'architecture semble avoir épuisé tout ce qu'elle a de plus noble & de plus pompeux. Ces superbes portes (i) *où se trouvent réunies toutes les beautés des arcs de triomphes; ces places ornées avec autant de magnificence que de goût; le Louvre* (k),

(*i*) La Porte de S. Antoine & celle de S. Denis ont été construites sur les desseins du célebre M. Blondel de l'académie des sciences, directeur de celle d'architecture, maréchal de camp des armées du roi. La premiere de ces Portes fut achevée en 1672. L'on a conservé l'ancienne Porte qui avoit servi d'arc de triomphe à l'entrée du roi Henri II, & depuis à celle de la reine. La voûte de cette ancienne Porte, est d'un trait si beau, que les Architectes en ont conservé le nom de voussure ou arriere-voussure de S. Antoine; les deux côtés ajoutés à cette Porte, forment un tout parfait. Dans la porte de S. Denis, construite aussi par M. Blondel, on admire une proportion si exacte de toutes les parties, que cette Porte peut passer pour un chef-d'œuvre de l'art en ce genre; les ornemens sont copiés sur ceux de l'antique, tels que sont ceux que l'on remarque dans la colonne Trajane, dans la colonne Rostrale qui se voit encore au Capitole, & dans les fameuses obélisques d'Egypte. Il faut observer que l'Architecte a été contraint par M. les Prevôt des Marchands & Echevins, de former deux petites portes dans les piédestaux, ce qui paroît diminuer la force du massif nécessaire aux pyramides; mais de plus il y a été autorisé par la colonne Trajane, & par le soubassement de la pyramide de Polyphile, dans lesquelles l'on a pratiqué de pareilles Portes.

La Place de Louis le Grand, autrefois appellée la Place de Vendôme, construite sur les desseins de Jules-Hardouin Mansard, sur-intendant des bâtimens, la Place des Victoires, où le duc de la Feüillade fit ériger en 1686 une superbe statuë de bronze doré à l'honneur de Louis XIV. Ce bel ouvrage est de Martin Des-Jardins.

(*k*) Louis XIV, pour donner à ce superbe palais sa derniere perfection, voulut avoir des desseins des meilleurs Architectes de l'Europe. L'ouvrage est à trois rangs de colonnes Corinthiennes & Composites; & ce qui lui donne une beauté extraordinaire, c'est que le comble du bâtiment est en terrasse. La façade qui est un chef-d'œuvre d'architecture, est soutenüe de colonnes Corinthiennes hors d'œuvre, & le fronton est composé seulement de deux pierres d'une merveilleuse grandeur, qui ont chacune cinquante pieds de longueur.

Versailles (l), *Meudon* (m), *S. Germain* (n), *Marly* (o), *Trianon* (p), *autant de merveilles qui annonceront aux siécles futurs, la puissance du grand roi à qui la France doit tous ces embellissemens; & que ne fit pas en particulier ce prince, pour que la capitale de ses Etats devînt la plus superbe ville de l'Univers? L'Observatoire* (q), *les Invalides* (r), *le Val-de-Grace* (s) *& divers autres édifices, ou sacrés, ou profanes, non moins merveilleux, combien d'objets d'admiration pour les étrangers?*

(*l*) Ce Château le plus magnifique qui soit en Europe, fut commencé en 1661, & eut en 1682 toute sa perfection.

(*m*) Cette Maison fut bâtie pour le cardinal de Lorraine, par Philibert de Lorme sous Henri II. Mrs Servien & de Louvois l'ont successivement embellie. M. de Louvois bâtit le château neuf qu'on voit auprès de l'ancien. Louis XIV l'acquit de Madame de Louvois.

(*n*) Charles V fit bâtir ce Château, qui a été successivement embelli par plusieurs de nos rois, & en particulier par Louis XIV.

(*o*) Ce Château admirable, sur-tout pour la magnificence de ses jardins, & pour la beauté de sa situation, fut bâti sur les desseins du célebre Mansart.

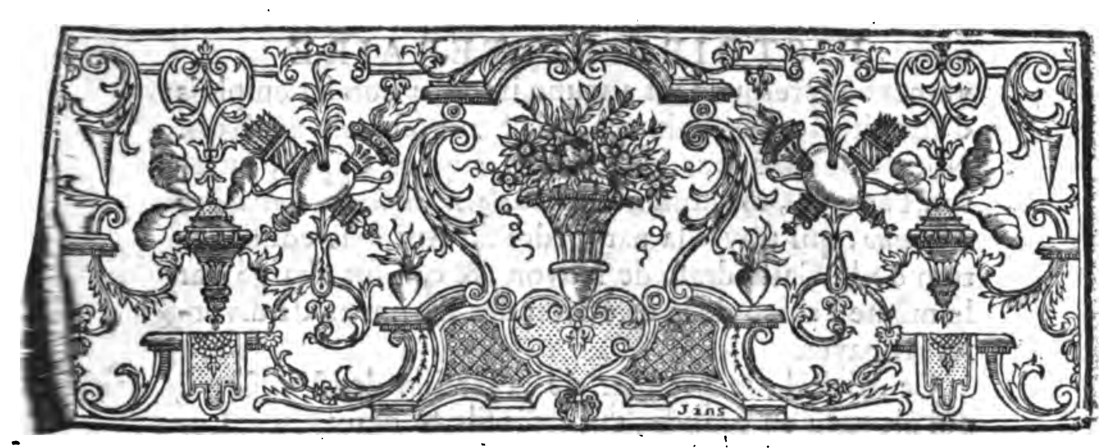
(*p*) Ce Palais, dont la structure & les ornemens sont d'un goût admirable, a été construit sur les desseins de Jules-Hardouin Mansart.

(*q*) Jules-Hardouin Mansart a été l'Architecte de cet édifice, bâti par ordre du feu roi, pour y faire des observations astronomiques.

(*r*) Cet immense édifice fut bâti sur les desseins du célebre Liberat Bruant, & l'église fut construite par Jules-Hardouin Mansart.

(*s*) Cette église qui peut passer pour une basilique, pour la magnificence de ses bâtimens, fut commencée en 1645, sur les desseins du grand Mansart, & achevée en 1665 par Gabriel le Duc. Les peintures du dôme sont de l'illustre Mignard, & les principales sculptures sont de Michel Anguier.





HISTOIRE LITTÉRAIRE
DU REGNE
DE LOUIS XIV.

ÉLOGES HISTORIQUES
DES ARCHITECTES CELEBRES.

LIVRE DIXIÉME.

FRANÇOIS MANSART.



L'HOMME célebre dont nous allons faire l'éloge doit la naissance à une famille qui depuis plusieurs siécles a trop illustré les beaux Arts pour que nous n'entreprenions pas de faire connoître les grands hommes qu'elle a produits.

Cette famille originaire de Rome, mais établie en France depuis près de huit cens ans, a rempli successi-

vement & presque sans aucune interruption les emplois d'Architectes, de Peintres & de Sculpteurs de nos Rois. Nous trouvons sous le Regne d'Hugues Capet, environ l'an 989., un nommé *Michaelo Mansarto, Cavaliero Romano*, qui travailla par Ordre du Roi à la construction de la Cathédrale de Noyon, & qui fut chargé par le même Prince de la direction des Bâtimens de diverses Abbayes.

Ce Michel, le premier de la famille des Mansarts, qui ait paru en France, eut trois fils & deux filles. Les deux aînés qui avoient tous les talens nécessaires pour réussir & pour exceller dans l'Architecture furent envoyés à Rome où ils demeurerent sept ans. Leur frere cadet embrassa la vie monastique. Rappellés en France par la mort de leur pere, ils y signalerent leur capacité par plusieurs beaux ouvrages; mais l'aîné ne survêcut que deux ans à son pere. Le puîné qui réussissoit également bien dans les Sçiences & dans les Arts, eut l'honneur d'être choisi pour enseigner les Mathématiques au Roi Robert, fils de Hugues Capet; & il fut le seul Architecte de ce Prince & son Ingenieur. Ce fut par ses ordres qu'il construisit une superbe Maison à Melun, qu'il travailla à divers bâtimens pour des Monasteres & des Abbayes. Ces ouvrages se font remarquer par tous les ornemens qui caractérisent le goût gothique qui étoit alors le goût à la mode.

Cet illustre Artiste avoit épousé en premieres nôces une Dame de la Cour de la Reine, & il se maria ensuite à la veuve d'un Magistrat. Il mourut sous le Regne de Henri I. dans la soixante-dix-septiéme année de son âge, laissant deux enfans qu'il eut de sa premiere femme.

L'aîné fut envoyé par Ordre du Roi en Lorraine, où il bâtit un magnifique Palais pour Godefroi le pieux Duc de Lorraine; de retour en France, le Roi donna ordre de faire travailler au Prieuré de Saint Martin, qui fut commencé sur ses desseins, mais la mort qui

le surprit ne lui permit pas de mettre la derniere main à ce grand ouvrage : il ne laissa point d'enfans.

Son frere qui étoit consideré comme un des meilleurs Peintres & un des plus fameux Sculpteurs de son tems, voulut qu'un fils unique qu'il avoit, apprit l'Architecture ; il l'étudia en effet, & ce fut avec tant de succès qu'en 1113 il mérita d'être nommé premier Architecte du Roi Louis VI. dit le Gros ; mais ce fut là un titre d'honneur dont il ne jouit pas long tems, la mort l'ayant enlevé en 1117.

Il laissa deux enfans l'un nommé Antoine, & l'autre Jean-Pierre. Ce dernier prit le parti d'aller en Allemagne, où il s'établit après y avoir signalé sa capacité par la construction de divers beaux Palais. Le célebre Jean-Pierre Mansart fut la tige d'une branche qui ne se rendit pas moins illustre en Allemagne que celle qui étoit demeurée en France. Un des descendans de ce grand homme après avoir laissé d'éternels monumens de son habileté à Florence, à Milan & à Turin dont il a bâti le Palais, revint à Paris sous le nom de Pierre-François, ainsi que nous le dirons bientôt.

Antoine, le frere aîné de Pierre qui étoit allé s'établir en Allemagne, bâtit un Château pour Lucine fille de Guy de Montlehery, mariée à Louis VI. & lorsque Sa Majesté épousa Adelaïde fille de Humbert, Comte de Savoye, il fut envoyé dans les Etats de ce Prince pour y travailler à divers beaux Edifices. A son retour de Savoye Antoine Mansart étant tombé dangereusement malade, il obtint qu'un de ses fils appellé Charles fut nommé pour lui succeder dans la Charge d'Architecte du Roi ; mais ce Charles mourut sous le Regne de Louis VII. sans avoir eu occasion de faire briller ses talens.

De trois fils qu'il laissa, un embrassa le parti des armes & se signala par sa valeur & son courage, un autre ne se distingua pas moins dans la Sculpture, & le troisiéme qui étudia l'Architecture se fit encore un plus

grand nom dans sa profession. Nommé Architecte du Roi, il fut envoyé en Poitou, où il mourut en 1226. sous le Regne de Saint Louis.

Un fils unique qu'il laissa, appellé Jacques, âgé de vingt ans, bâtit un College à Paris, & fut choisi en 1245 par la Reine Blanche pour construire un Palais. Il mourut en 1297.

Son fils appellé du même nom travailla par Ordre de Philippe-le-Bel à la construction de plusieurs Edifices Sacrés.

Il ne laissa qu'un fils qui fut marié à une de ses parentes, fille d'un Juge-Mage, dont il eut sept enfans.

Un d'eux fut honoré en 1367 du titre de premier Architecte de Charles V. dit le Sage, & mourut en 1375, après avoir bâti le superbe Château de la Beauté, situé sur la Riviere de Marne.

Un de ses freres eut trois enfans, dont l'un appellé Antoine, surnommé le célebre, fut fait premier Architecte de Charles VI. dit le Bien-aimé. En 1391, il bâtit un Château en Bourgogne appellé le Château-Fort, qui fut démoli par Ordre du Duc d'Orleans. Cet Antoine mort en 1457 s'étoit marié à une de ses cousines dont il n'eut que deux filles.

L'une de ces deux filles épousa un de ses cousins qui excelloit également dans la Sculpture & dans l'Architecture, il prit le nom de Mansart, & fut un des premiers Architectes de François I. Il mourut en 1525, & ne laissa point de posterité. Ainsi fut éteinte la race des Mansarts en France, jusqu'à ce que Pierre-François un des descendans de ce Jean-Pierre dont nous avons parlé, & qui étoit allé s'établir en Allemagne, vint de Turin à Paris, où il fit admirer sa capacité dans la construction de divers beaux Edifices.

Pierre-François Mansart n'eut que deux filles & un
+1668. fils appellé François, né à Paris en ~~1698~~+, qui a merité le nom de Grand, & qui a été le plus célebre & le plus habile Architecte de son siecle. Il étoit encore bien jeune

jeune lorſqu'il eut le malheur de perdre ſon pere, qui en mourant confia le ſoin de ſon éducation à ſon beau-frere.

Celui-ci qui exerçoit le même Art & qui y excelloit ſe fit un plaiſir d'en apprendre les premiers élémens au jeune François Manſart dans qui il découvroit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour réuſſir dans ſa profeſſion; un génie vaſte, des penſées grandes & nobles, un goût exquis, joint à une imagination vive & féconde. L'union de tant d'heureux talens aſſuroit au jeune Manſart les plus rapides progrès; auſſi ne tarda-t-il pas à donner d'éclatantes preuves de ſa capacité, qui ſe faiſoit également remarquer & dans le deſſein général d'un Edifice & dans le choix des profils de tous les membres d'Architecture qu'il y employoit.

Les ouvrages de cet habile Artiſte ſont trop multipliés pour que nous puiſſions les faire tous connoître. Ainſi nous nous contenterons d'en indiquer quelques-uns des plus conſiderables; tels que le Portail de l'Egliſe des Feuillans de la rue St. Honoré, les Châteaux de Berni, de Baleroi & de Blerancour, une partie de celui de Choiſy-ſur-Seine, & de celui de l'ancien Petit-Bourg, le nouveau Château de Blois, une partie des dedans de Richelieu & de Coulomiers, les dehors du Château & des Jardins de Gêvres en Brie, & la plus grande partie de celui de Freſne où il y a une chapelle faite ſur le modele de l'Egliſe du Val-de-Grace, & qui peut paſſer pour un chef-d'œuvre d'architecture.

Le ſuperbe Château de Maiſons, l'Hôtel de la Vrilliere, l'Hôtel d'Albret, celui de Jars, l'Egliſe des filles de Sainte Marie dans la rue St. Antoine, une partie de l'Hôtel de Conti, l'Hôtel de Bouillon, le Portail des Minimes de la Place Royale, l'Hôtel de Carnavalet ont auſſi été bâtis ſous la conduite & ſur les deſſeins de ce grand homme. L'Egliſe du Val-de-Grace juſqu'à la grande corniche du dedans eſt encore un ouvrage de l'illuſtre Manſart; & s'il n'eut pas la gloire de mettre la

derniere main à ce superbe Edifice, c'est que l'on fit entendre à la Reine mere qu'il faudroit des sommes immenses si l'on entreprenoit de l'achever en suivant le même dessein sur lequel il avoit été commencé; envain sollicita-t-on M. Mansart d'imaginer un plan moins couteux; trop jaloux de sa gloire pour souffrir qu'un ouvrage qui ne seroit pas parfait, pût lui être attribué, il voulut s'en tenir à son premier dessein, & ce fut pour cette raison que l'on chargea d'autres Architectes du soin d'achever ce qu'il avoit commencé.

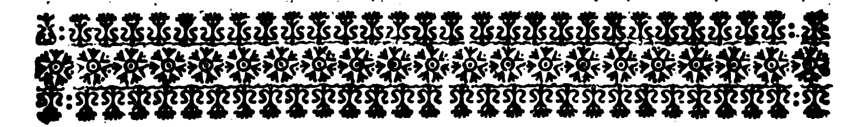
C'est à la capacité de ce grand homme que l'on doit l'invention de cette sorte de couverture que l'on nomme mansarde, où en brisant les toits on augmente l'espace qu'ils renferment, & on trouve par-là le moyen d'y pratiquer des logemens également commodes & agréables.

Cet homme célebre avoit si fort à cœur la perfection de son art, que souvent il lui arrivoit de corriger ou de refaire entierement les ouvrages mêmes qui paroissoient être les plus achevés, parce que le beau cessoit de lui plaire dès qu'il se presentoit quelque chose de plus beau à son esprit; & comme son imagination étoit vive & féconde, & qu'elle lui fournissoit à chaque instant de nouvelles pensées, il s'en falloit bien qu'il s'en tint toujours aux premieres idées où il s'étoit d'abord arrêté; aussi dans tous les ouvrages qu'il entreprenoit, il se réservoit toujours la liberté d'y faire tous les changemens qu'il jugeroit les plus convenables; & c'est peut-être là la seule raison qui a empêché que la principale façade du Louvre n'ait été bâtie sous la conduite de cet illustre Artiste. Car on sçait qu'avant que M. Colbert envoyât à Rome pour avoir des desseins des meilleurs Architectes, il manda M. Mansart, & le pria d'apporter ceux qu'il avoit faits pour le Louvre. Cet excellent homme étant venu trouver le Ministre, lui fit voir plusieurs desseins, qui tous étoient d'une beauté & d'une magnificence achevée; mais il n'y en avoit

aucun qui fut fini & arrêté ; il y avoit partout deux ou trois pensées différentes à choisir ; l'intention du Ministre étoit que M. Mansart fit lui-même le choix de celles qui lui paroîtroient les plus belles, qu'il les mît au net, & que l'on pût ensuite travailler sur le plan qui auroit été arrêté sans y rien changer ; mais M. Mansart ayant témoigné au Ministre qu'il ne pourroit jamais se résoudre à se lier ainsi les mains, & que pour se rendre plus digne de l'honneur que Sa Majesté lui destinoit, il vouloit se conserver le pouvoir de toujours mieux faire, M. Colbert prit le parti de faire venir de Rome le Cavalier Bernin à qui il confia la conduite de l'ouvrage dont M. Mansart n'avoit voulu se charger qu'aux conditions que nous venons de rapporter.

Ce grand homme mourut au mois de Septembre de l'année 1666, âgé de 97 ans. Comme il n'avoit point été marié, il institua pour ses Légataires universels deux de ses neveux, fils de ses deux sœurs, l'un nommé de Lisle & l'autre Hardouin, & il leur laissa à chacun trois cens mille livres de bien, mais ce fut à condition qu'ils joindroient son nom au leur, & qu'ils porteroient ses armes & sa livrée.





CLAUDE PERRAULT.

LE célebre CLAUDE PERRAULT de l'Académie Royale des Sçiences, né à Paris en 1613, a été l'un des Sçavans de son siecle qui s'est le plus distingué par la superiorité de ses talens & par la vaste étendue de son génie, qui a fait que ce grand homme a également excellé dans les Arts & dans les Sçiences; & ce qui augmente sa gloire, c'est que son génie seul lui a tenu lieu de Maître presque pour tous les Arts ausquels il s'est appliqué. L'Architecture, la Peinture, la Sculpture, la Musique, les Hydrauliques, les Machines, l'Anatomie, la Physique, la Médecine étoient des connoissances qui lui étoient comme naturelles; mais l'Art qu'il porta au plus haut degré de perfection & dans lequel il se fit un plus grand nom fut l'Architecture. Les superbes & magnifiques ouvrages qui ont été bâtis sur ses desseins seront des monumens éternels de sa capacité; l'on ne peut en effet disconvenir que la seule façade du Louvre ne suffise pour immortaliser la gloire de ce grand homme.

M. Colbert qui vouloit que ce somptueux Edifice répondît par sa magnificence à celle du Grand Roi qui le faisoit construire, en avoit demandé le plan aux plus célebres Architectes de France & d'Italie, & il avoit même fait venir de Rome le fameux Cavalier Bernin, afin que cet illustre Artiste fit exécuter lui-même sous ses yeux le plan qu'il avoit tracé & qui avoit été trouvé admirable; mais qui cessa de paroître tel dès qu'il eût été comparé avec celui qui fut présenté par M. Perrault. Ainsi ce dernier dessein fut préferé; mais toute la difficulté étoit de sçavoir si l'exécution en étoit pos-

sible ; ce Peristille, ces Portiques majestueux dont les colonnes portent des Architraves de douze pieds de long & des platfonds quarrés d'une pareille largeur, paroissoient être autant de morceaux plus propres à faire l'ornement d'un tableau, qu'à servir de modelle pour le frontispice d'un Palais véritable ; ce dessein si hardi a été cependant parfaitement exécuté, sans qu'une seule pierre de ce large platfond, tout plat & suspendu pour ainsi dire en l'air, se soit démentie.

C'est encore sur les desseins de ce grand homme que l'on a bâti l'Observatoire, ouvrage d'autant plus merveilleux que sans le secours d'aucun instrument de Mathématique, il peut par la forme seule qui lui a été donnée, servir à la plupart des observations astronomiques.

Le célebre M. Perrault ne fit pas paroître moins de capacité & moins de génie dans l'excellent modelle du grand arc de triomphe à la Porte de St. Antoine, dont une partie a été construite sur ses desseins.

Ces trois ouvrages dont la beauté égale tout ce que l'Architecture ancienne a pû imaginer de plus riche & de plus somptueux, assurent à leur auteur une gloire qui ne finira jamais.

Il étoit encore reservé à ce grand homme d'influer par sa sçience dans tous les ouvrages d'Architecture que l'on feroit dans la suite ; c'est en effet sur ses leçons que se sont formés les plus célebres Architectes qui lui ont succedé. La belle traduction de Vitruve qu'il leur a laissée, & qu'il composa par ordre de M. Colbert, est un ouvrage qui seul suffit pour l'Instruction des plus grands Maîtres, & ce qui rend cet ouvrage plus parfait que tous ceux qui avoient paru jusqu'alors sur la même matiere, c'est qu'ou ils avoient été composés par des Sçavans qui n'étoient point Architectes, ou par des Architectes qui n'étoient pas sçavans ; & c'étoient là deux qualités qui se trouvoient heureusement réunies dans M. Perrault. Aucune des parties dont il est parlé dans

l'ouvrage de Vitruve qu'il ne possedât parfaitement. Ce grand homme avoit encore le talent de dessiner avec une propreté & une correction merveilleuse toutes sortes de morceaux d'Architecture, & c'est ce que l'on peut remarquer dans les desseins qu'il a faits de sa main & sur lesquels ont été gravées toutes les planches de son Vitruve, qui quoique d'une beauté ravissante sont cependant moins exactes, moins correctes & moins finies que ses desseins.

Le desir que cet excellent homme avoit de se rendre utile à la posterité, objet qu'il se proposa toujours dans tous ses ouvrages, lui fit entreprendre en faveur de ceux qui commencent à étudier l'Architecture, un abregé du même Vitruve. Ce fut dans la même vûe qu'il composa un autre livre intitulé : *Ordonnances des cinq especes de colonnes selon la méthode des anciens.* On trouve dans cet admirable ouvrage les véritables proportions que doivent avoir les cinq ordres d'Architecture, en s'éloignant également des extrêmités où quelques Architectes les ont portées, & en les rendant commensurables les unes aux autres sans aucune fraction des parties du module.

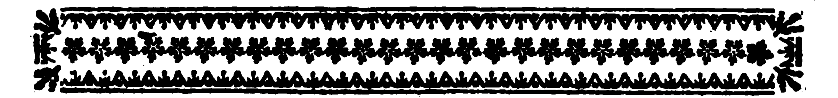
Mais les talens de ce grand homme n'étoient point comme nous l'avons déja dit, bornés à un seul Art. Grand Architecte, il étoit encore excellent Physicien. Destiné à être un des premiers qui composerent l'Académie Royale des Sciences, dès qu'elle fut établie, on le choisit pour travailler sur les matieres de Physique. Le premier ouvrage qu'il publia en ce genre furent des Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des animaux, ouvrage qui fut imprimé au Louvre en 1676, & que le sçavant M. Perrault composa d'après les dissections qui furent faites dans l'Académie. Ces Mémoires furent suivis de quatre volumes d'essais de Physique auxquels le public fit l'accueil le plus favorable & tel que le méritoit tout ce qui sortoit de la plume de cet illustre sçavant. Nous avons encore de lui un recueil de

diverses machines, que son amour pour l'utilité du bien public lui fit inventer. Les plus singulieres de ces machines, & en même tems les plus utiles sont celles que M. Perrault imagina pour élever de grands fardeaux, sans qu'ils fussent exposés au frottement.

Ce grand homme excella encore dans la Médecine, & l'on peut dire que ce fut là sa profession favorite, & qui avoit pour lui le plus d'attrait; mais surchargé du travail qui l'occupoit à l'Académie, dès qu'il eut été reçu dans cet illustre Corps, il n'exerça plus cette profession qu'en faveur de ses parens & amis & pour le soulagement des pauvres.

Cet illustre sçavant mourut le 9 Octobre de l'année 1688, âgé de 75 ans. Quelques jours avant son décès il avoit assisté à la dissection d'un Chameau mort apparemment de quelque maladie contagieuse; car tous ceux qui furent presens à cette operation tomberent dangereusement malades; mais M. Perrault, ou d'un temperamment plus foible, ou d'un âge plus avancé que les autres ne put résister à la force du venin. Dès qu'il fut mort, la Faculté de Médecine fit demander le portrait de ce grand homme à ses héritiers pour le placer dans la salle de ses Assemblées parmi ceux des Fernels, des Akakias, des Riolans, des Guenaults & des autres célebres Médecins. Voici dans quels termes honorables cette déliberation se trouve écrite dans le registre de la Faculté. *Die 6 Novemb. anno 1692 depicta tabella M. Claudii Perrault ad me Decanum H. M. missa ab illustrissimo fratre ipsius, & dono data scholae nostrae, appensa fuit in scholis nostris superioribus. Hic vir doctor Medicus Parisiensis fuit, scholae nostrae Lumen ac Sidus meritò potest appellari. Varia sunt in lucem ab eo emissa opera Physica, quibus nihil est pictius, aut elegantius, aut verosimilius. Vitruvium gallicè reddidit & illustravit. Mathematicarum disciplinarum laude, Picturae, Architecturae, Musicaeque fuit inter caeteros aevi nostri praestantissimos viros praestantissimus. Dum Cameli putrescentis viscera curiosius indagat,*

scrutaturque scapello, tetrâ quâdam aurâ afflatus, mox è vivis ereptus est. Sicut tanti viri memoria vivet apud doctos quosque, Sic apud nos collegas ipsius perpetua esse debet.



AUGUSTIN CHARLES DAVILER.

CHARLES Augustin d'Aviler, issu d'une famille originaire de Loraine, mais établie depuis longtems à Paris, prit naissance dans cette ville en 1653. Le goût particulier qu'il avoit pour l'Architecture se manifesta de bonne heure, & dès sa premiere jeunesse il en fit son unique étude. Les rapides progrès dont son application fut suivie, lui procurerent l'avantage d'être envoyé à l'Académie de Rome avec la qualité de pensionnaire de Sa Majesté.

Il eut pour compagnon de voyage Jean-François Vaillant, célebre Antiquaire, & Antoine Desgodets, qui s'est si fort distingué par son exactitude à mesurer les édifices antiques de Rome. Ces trois hommes célebres qu'un vif desir de se perfectionner dans leur art, conduisoit en Italie, n'y arriverent qu'après avoir essuyé la plus étrange de toutes les infortunes. Leur malheur voulut que la Felouque sur laquelle ils étoient montés, fut attaquée & prise par des Corsaires Algeriens, qui mirent aux fers tout l'Equipage. Louis XIV, en ayant été informé eut la bonté de s'intéresser pour Daviler & pour ses deux autres compagnons d'infortune; ce ne fut cependant qu'au bout de seize mois qu'ils recouvrerent leur liberté, ayant été échangés contre des Turcs qui avoient été pris par les François.

L'esclavage de M. d'Aviler ne lui avoit rien fait perdre du gout & de l'ardeur qu'il avoit pour la perfection de son art. Quelque interessé qu'il fut à ne pas faire connoître

connoître sa capacité parmi des gens à qui ses talens pouvoient être utiles, & qui pour cette raison se montreroient plus difficiles à le relâcher, il ne put cependant se résoudre à demeurer dans l'inaction, & son habileté lui procura bien des occasions de contenter le goût qu'il avoit pour le travail. Entre autres Ouvrages qu'il fit, il traça le plan d'une superbe Mosquée, qui fut construite à Tunis sur son dessein, & dont l'Architecture est d'un très-bon goût.

M. Daviler devenu libre se hâta de se rendre à Rome, où pendant cinq ans, il se fit une étude assidue de tout ce qui pouvoit contribuer à son avancement dans sa profession ; il s'appliqua surtout à mesurer avec une exactitude extrême, les beaux édifices anciens & modernes dont Rome est ornée. De retour à Paris il y continua encore pendant quelque tems ses études en particulier, étant résolu de ne joindre la pratique à la théorie de son art, que lorsqu'il en auroit acquis une parfaite connoissance, mais M. Mansart premier Architecte du Roi, connoissoit trop le mérite de ce jeune artiste pour négliger de l'occuper: l'ayant donc reçu au nombre de ceux qui travailloient sous lui au Bureau d'Architecture, il ne tarda pas à lui confier les ouvrages les plus difficiles, & celui-ci se rendit digne par son application d'occuper une des premieres places dans ce Bureau ; de façon qu'il ne se faisoit aucun dessein pour les bâtimens du Roi, qui ne passât par ses mains.

Les grandes lumieres qu'il acquit le mirent en état de composer un cours d'Architecture, qui renfermât tout ce qu'il est nécessaire de sçavoir pour se procurer une notion complette de cet art. Son premier dessein avoit été de donner seulement l'Ouvrage de Vignole, plus correct qu'il n'avoit encore paru. Mais s'étant apperçu que les discours, qui accompagnent ses figures, étoient trop succincts, & que pour rendre l'ouvrage plus intelligible & plus de pratique, il étoit nécessaire

d'y joindre de nouvelles observations, il les fit en forme de Commentaire. Il s'étendit insensiblement sur toutes les parties de l'Architecture ; il embrassa tout ce qui regarde la décoration & la construction, & son travail s'accrut tellement entre ses mains, qu'il devint un cours d'Architecture complet. L'on a toujours admiré la méthode qui y regne, & ce fut pour y en mettre davantage, & pour ne pas être obligé de couper à tout moment son discours par des explications indispensables des termes d'Architecture, qu'il résolut d'en faire un volume separé ; il les y rangea tous suivant l'ordre alphabétique, & les distinctions qu'il en donna, furent trouvées si claires & si justes, que nos meilleurs Dictionnaires de la langue Françoise ont cru pouvoir les adopter. Avant son cours d'Architecture M. Daviler s'étoit déja fait connoître par une traduction du VI. Livre de l'Architecture de Scamozzi, qui contient les Ordres.

Cependant M. Daviler devenu trop habile pour vouloir continuer de travailler en second, ce qui l'empêchoit de faire connoître toute l'étendue de ses talens, profita avec empressement de l'occasion qui lui fut offerte d'aller à Montpellier, pour y travailler à une porte magnifique en forme d'arc de triomphe, que cette ville vouloit élever à la gloire de Louis XIV. Le célebre M. d'Orbai avoit fourni les desseins de cette porte, & M. Daviler fut chargé de les exécuter. Il partit en 1691, & l'année suivante l'arc se trouva entierement achevé : cet ouvrage fut jugé si parfait que M. de Basville pour lors Intendant de Languedoc, se fit toujours depuis un mérite de produire M. Daviler, qui en effet fit depuis ce tems-là un grand nombre d'ouvrages à Besiers, à Carcassonne, à Nismes, à Montpellier, à Toulouse, où il bâtit pour M. Colbert, Archevêque de cette ville, son Palais Archiepiscopal. Ces travaux & plusieurs autres en differens endroits du Languedoc, engagerent les Etats à créer en faveur de ce grand homme, un

titre d'Architecte de la Province au commencement de l'année 1693. Cette marque de distinction détermina M. Daviler à se fixer pour toujours en Languedoc. Il se maria à Montpellier où il s'établit ; mais à peine commençoit-il à jouir du fruit de ses travaux, qu'il y mourut en 1700, n'étant âgé que de 47 ans.

CHARLES PERRAULT.

CHARLES Perrault, Contrôleur General des Bâtimens de France, l'un des quarante de l'Académie Françoise, & l'un des premiers membres de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, nâquit à Paris en 1627, de Pierre Perrault, Avocat au Parlement. Dès sa plus tendre jeunesse il se distingua comme le celebre Claude Perrault, son frere aîné, par un goût marqué pour les arts & pour les sciences, dont il fut toujours le zelé protecteur aussi bien que de tous ceux qui les cultivoient.

Le premier Ouvrage qui commença à établir sa réputation, fut un Dialogue de l'amour & de l'amitié, qui fut suivi de deux Odes, l'une sur la paix des Pyrennées & l'autre sur le mariage du Roi. La beauté de son génie, son habileté, & plus que tout cela sa probité soutenue d'un grand fond d'équité, lui mériterent la confiance & l'estime de M. Colbert, qui le choisit d'abord pour premier Commis de la Surintendance des bâtimens de France, & le fit ensuite passer à la charge de Contrôleur-General des mêmes bâtimens.

M. Perault ne se servit du crédit que lui donnoit cet important emploi que pour faire fleurir les arts & les sciences. La Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Physique, l'Eloquence, la Poësie, tout fut soutenu, animé & récompensé par ses soins. Conformément à

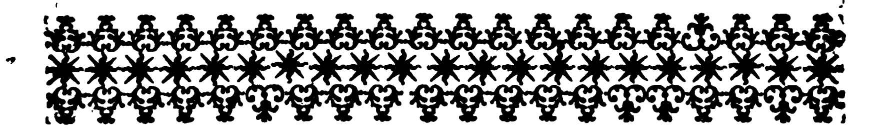
sa passion extrême qu'il connoissoit dans le Ministre pour la grandeur de son Maître & la gloire de la Nation ; il s'appliqua à dresser des Mémoires sur lesquels furent formées les Académies de Peinture & d'Architecture, & il eut l'honneur d'entrer des premiers dans celle des Sciences & dans celle des Inscriptions. L'Académie Françoise où il avoit été reçu le 23 Novembre 1671, dut à son crédit l'honneur qu'elle eut d'être logée dans le Louvre après la mort du Chancelier Seguier. Ce fut encore M. Perrault qui engagea le Ministre à inspirer au Roi le dessein de fournir à tous les Academiciens une distribution honorable, chaque jour qu'ils s'assembleroient, moins pour les inviter & les déterminer à l'assiduité, qui jusqu'alors avoit été gratuite, que pour régler le tems & la durée de leur travail.

M. Perrault déchargé de son emploi de Contrôleur Géneral des Bâtimens après la mort de M. Colbert, se dévoua tout entier aux Muses. On le vit au gré d'une imagination féconde tantôt enjoué, tantôt serieux, s'exercer à divers genres de Poësies. Dès 1668 il avoit donné le Poëme de la Peinture, il donna depuis celui de S. Paulin, & celui du Labyrinte de Versailles adressé à M. de la Quintinie, Directeur des Jardins potagers du Roi. Ils furent suivis du Poëme de la création du monde, de Griselidis, du triomphe de sainte Genevieve, de l'Apologie des femmes, & d'une Epître à M. de Fontenelle, intitulée *le Génie.* L'on doit dire à la gloire de cet illustre Académicien, que jamais Poëte ne fouilla si avant dans la nature, & ne fit des peintures plus vives & plus naturelles, même des choses qui paroissoient les plus ingrates.

Le Siécle de Louis XIV. Poëme qu'il publia au commencement de l'année 1687, l'engagea dans une dispute Littéraire, qui fut poussée assez loin. Il y faisoit voir que sous le regne de ce grand Roi, les arts & les sciences avoient été portés à un si haut point, qu'il s'y

étoit fait beaucoup de choses bien plus excellentes que plusieurs de celles qui avoient été faites par les Anciens. Les amateurs de l'Antiquité pleins de reconnoissance pour ceux chez qui ils avoient puisé ces beautés immortelles que l'on apperçoit dans leurs ouvrages, regarderent cette opinion comme un paradoxe contre lequel ils se souleverent. M. Perrault pour soutenir ce qu'il avoit avancé, donna quatre tomes de paralleles des Anciens & des modernes ; où sans prétendre rien perdre de la véneration qui est due aux Anciens pour avoir excellé dans les arts & dans les sciences, il marquoit quantité de fautes, de négligences, de petitesses mêmes qui étoient échappées à ces grands hommes ; mais il les imputoit uniquement au peu de politesse des siécles où ils avoient vécu qui ne leur avoit pas permis de mieux faire, d'un autre côté il mettoit dans tout leur jour les plus beaux endroits de nos modernes, & marquoit par-là que s'ils étoient inférieurs par quelques endroits, à ces grands modéles du beau & du vrai, ils les égaloient & leur étoient même supérieurs en beaucoup d'autres. Ceux de nos modernes que M. Perrault élevoit le plus ne laisserent pas que d'écrire vivement contre lui, & enfin il sacrifia une partie de son parallele à l'amour de la paix, & il s'arrêta tout court, *Pour éteindre*, dit-il, *une guerre civile, dont la République des Lettres commençoit d'être agitée, & pour ne pas se brouiller plus long-tems avec des hommes d'un si grand mérite que ceux qu'il avoit pour adversaires, & dont l'amitié ne pouvoit s'acheter trop cher.*

Il entreprit depuis les éloges historiques d'une partie des grands hommes qui avoient paru dans le XVII. siécle, & il en donna deux volumes, l'un en 1697, & l'autre en 1700, avec leur portrait au naturel. Enfin après avoir été jusqu'aux derniers momens de sa vie toujours laborieux & appliqué, toujours simple & modeste, fidele ami, & essentiellement honnête homme, il mourut à Paris le 17 May 1705, âgé de soixante & dix ans.



JULES HARDOUIN MANSART.

JULES Hardouin Manſart, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, Chevalier de l'Ordre de ſaint Michel, Comte de Sagone, Baron de Jouy, Seigneur de Neuilly, d'Augy-ſur-Bois, de Château ſur Allier, de Veurdre & autres lieux, ſurintendant & ordonnateur général des Bâtimens, Jardins, Arts & Manufactures de Sa Majeſté, nâquit à Paris l'an 1645 : héritier des talens & des biens du célebre François Manſart, ſon oncle, il marcha ſur les traces de ce grand homme, & mérita comme lui, de tenir le premier rang parmi les plus habiles Architectes de ſon ſiécle. De bonne heure il joignit la pratique à la Théorie de ſon art ; & voulut paſſer par tous les degrés qui pouvoient lui en faire acquerir la perfection. La premiere preuve qu'il donna de ſa capacité lui fraya le chemin à tous les honneurs auxquels ſon mérite l'éleva dans la ſuite.

Louis XIV. étant venu voir les Bâtimens qui devoient orner la Place de Vendôme, le hazard voulut que ce Prince jettât les yeux ſur le jeune Manſart, qui étoit alors occupé à tailler une pierre. La figure gracieuſe de ce jeune homme, ſon heureuſe phyſionomie, & plus que tout cela la vivacité & l'adreſſe avec laquelle il travailloit, fixerent les regards de ce grand Roi, qui après avoir conſideré attentivement ce jeune homme, lui parla avec bonté, dès qu'il eut appris que c'étoit le neveu du célebre François Manſart. Sa Majeſté ayant en même tems demandé qu'on lui traçât la figure d'un morceau particulier d'Architecture ; le jeune Manſart voyant que l'Architecte à qui le Roi s'étoit adreſſé ne lui obéiſſoit pas aſſez promptement, traça lui-même

cette figure avec un crayon, & l'effaça presque aussi-tôt par la crainte qu'il eut d'exciter l'envie de ses compagnons, & peut-être la jalousie du Maître sous lequel il travailloit : ce trait d'habileté & de politique, qui n'étoit point échappé à la vûe perçante de Louis XIV. prévint ce Prince en faveur du jeune Mansart, qui eut la consolation de voir qu'il avoit eu le bonheur d'entrer dans la pensée du Roi, Sa Majesté ayant elle-même tracé sur le sable avec sa canne la même figure.

Cette avanture eut pour Monsieur Mansart les suites les plus heureuses; son pere qui étoit premier Peintre du cabinet du Roi, ayant été informé de ce qui venoit de se passer, eut l'honneur de présenter son fils au Roi, & lui demanda en même tems qu'il lui fût permis de se présenter au concours qui devoit se faire pour la construction du Château de Clagny. Cette permission lui ayant été accordée, M. Mansart qui n'étoit alors âgé que de vingt-deux ans, fit divers desseins qu'il remit à M. le Marquis de Villacerf. Le jour étant venu où le concours devoit se faire, Sa Majesté voulut examiner elle-même les plans qui avoient été présentés, mais surprise de ne pas trouver parmi ces desseins ceux qui avoient été remis par M. Mansart, elle en demanda des nouvelles à son Surintendant des Bâtimens, qui répondit au Roi, qu'on ne lui avoit point presenté d'autres plans. Le Roi qui vouloit être informé de la verité, & qui ne pouvoit l'apprendre que de la bouche du jeune Mansart, ordonna qu'on le fît venir. Ayant eu l'honneur de se présenter à Sa Majesté, il rappella au Ministre, le jour & l'heure où il lui avoit remis trois plans differens, & designa même le carton où ils avoient été mis, sur quoi Louis XIV. donna ordre à deux Huissiers d'aller prendre ce même carton, & de le lui apporter. La conclusion fut que M. de Villacerf ne travailla point ce jour-là avec le Roi, & que les plans de M. Mansart furent agréés. Peu de jours

après il eut ordre de commencer à travailler au superbe Château de Clagny, qui fut achevé en peu de tems; mais comme on lui avoit ordonné de ne rien changer au plan sur lequel il devoit travailler, il arriva que la cour de ce Château se trouva malheureusement trop petite; Louis XIV. s'en étant apperçu ne put s'empêcher d'en témoigner son mécontentement. M. Mansart desesperé qu'on lui attribuât une faute dont il n'étoit pas responsable, resolut à quelque prix que ce fût de la réparer, ce qu'il fit si heureusement & en si peu de tems, qu'en moins de quinze jours le Château de Clagny eut changé de face. Louis XIV. temoin de ce changement, fit l'honneur à M. Mansart de lui serrer la main, & de dire hautement, *Qu'il n'y avoit qu'un Mansart qui fût capable de faire un ouvrage si achevé.* La capacité de cet illustre Artiste fut recompensée par une pension de douze mille livres, dont Sa Majesté le gratifia; il avoit deja été honoré d'un Brevet d'Architecte des Bâtimens du Roi. Il est dit dans ce Brevet, expedié le 22 Novembre de l'année 1675, *Qu'à cause de la suffisance & de la capacité que le sieur Mansart s'est acquise, tant dans la théorie que dans la pratique de l'Architecture, Sa Majesté desirant le gratifier, l'a nommé pour un de ses Architectes, qui doivent composer l'Académie de cet art, établie à Paris.*

Au titre d'Architecte du Roi, fut joint peu après celui d'Intendant des bâtimens de Sa Majesté; & ensuite celui d'Inspecteur géneral des mêmes bâtimens. *Voulant vous donner*, dit le Roi, dans le Brevet que Sa Majesté fit expedier à M. Mansart pour cette derniere Commission, *des marques de la satisfaction que nous avons des services que vous avez rendus dans nos bâtimens en la charge d'Intendant, nous avons fait choix de vous pour y servir en qualité d'Inspecteur général.*

De nouveaux services de la part de cet homme illustre lui mériterent de nouvelles marques de distinction. Il est dit dans les Lettres de Noblesse qu'il obtint en 1683, qu'elles

lui sont accordées, *tant parce que l'inclination & l'habileté dans les beaux arts est une vertu héréditaire de sa famille, son pere s'étant acquis une expérience singuliere dans la peinture, qu'en considération de ce que ledit Jules Mansart s'est rendu recommandable à la posterité par les superbes ouvrages qu'il a achevés au Château de Versailles, dans les autres maisons Royales, à Clagny, & à la Chapelle de l'Hôtel des Invalides, qui seront des monumens éternels de la plus sçavante Architecture, & le feront toujours regarder comme le digne successeur du nom & de la réputation de François Mansart, son oncle, dont la mémoire est célebre par de fameux & magnifiques édifices qu'il a construits dans le Royaume.*

Sa Majesté toujours plus satisfaite des preuves éclatantes que l'illustre Mansart donnoit chaque jour de sa capacicé & de ses talens extraordinaires, le nomma Chevalier de saint Michel en 1693, & elle lui fit l'honneur de lui écrire à ce sujet la lettre suivante.

Monsieur Mansart, ayant résolu avec les Princes Commandeurs, & Officiers de mes Ordres, de vous associer à celui de saint Michel, même de vous permettre par une grace particuliere de porter la Croix dudit Ordre, attachée sur l'estomac avec un ruban couleur de bleu céleste, semblable à celui que portent Messieurs les Commandeurs de l'Ordre du saint Esprit, pour, par cette marque d'honneur & de distinction, faire connoître la satisfaction que j'ai de vos bons & agréables services, j'ai bien voulu vous faire cette Lettre pour vous en donner avis, & vous dire que vous ayez à vous rendre près de mon Cousin, le Duc de Beauvilliers, Commandeur de mes Ordres, & chef de mon Conseil Royal, afin de recevoir de lui ledit Ordre.

Si Sa Majesté sembloit prendre plaisir à repandre chaque jour de nouveaux bienfaits sur le grand homme dont nous faisons l'éloge ; le zele de M. Mansart pour la gloire de Sa Majesté sembloit prendre chaque jour de nouvelles forces ; il vouloit que tous les ou-

vrages qu'il faisoit par les ordres de ce Prince, fussent autant de merveilles qui éternisassent la memoire de la magnificence de ce grand Roi ; aussi s'il n'est point de Monarque qui ait laissé après lui plus de monumens, & des monumens plus superbes de sa puissance, que Louis XIV. l'on doit aussi avouer qu'il n'y eut jamais d'Architecte, qui ait donné plus de preuves & des preuves plus glorieuses de sa capacité & de sa vaste étendue de son genie, que l'homme célebre dont nous parlons. Ce qui est vrai, c'est que la posterité aura peine à croire que la vie de ce grand homme ait pû suffire aux travaux immenses auxquels il a été employé par Ordre du Roi.

La Place de Vendôme, celle des Victoires, l'Eglise Paroissiale de Notre-Dame de Versailles, les Jardins & le Château de Marly, le Bâtiment neuf de Meudon, Trianon, Chambord, le Château neuf de saint Germain, la Menagerie, l'Orangerie, les Ecuries, le Château de Versailles, sont autant de morceaux où se trouvent réunies toutes les beautés & toutes les richesses de la plus superbe Architecture ; & est-il un seul de ces morceaux qui ne suffise pour immortaliser la gloire du plus grand homme.

Il manquoit au Château de Versailles un ornement que la nature & le tems sembloient pouvoir seuls lui prêter, & cet ornement fut pour l'illustre Mansart l'ouvrage d'une seule nuit. Louis XIV. ayant paru desirer qu'il y eut une avenue plantée d'arbres en face du Château, du côté qui conduit au grand canal, le long du Tapis verd ; M. Mansart qui trouva toujours dans la fecondité de son genie des ressources inépuisables, & à qui tout devenoit possible, lorsqu'il s'agissoit de contenter le grand Roi qu'il avoit l'honneur de servir, entreprit de satisfaire Sa Majesté, & il y réussit ; l'avenue que ce Prince desiroit, se trouva plantée à son reveil, & parut, pour ainsi dire, sortie des mains des Fées, sans que l'on se fut apperçu du travail que cet

ouvrage avoit couté. Louis XIV. saisi d'étonnement à la vûe d'un pareil prodige, qui paroissoit tenir de l'enchantement, combla de louanges M. Mansart, & l'honora peu de tems après d'une marque de distinction, qui seule dût faire juger de l'estime singuliere que ce Prince faisoit des grands hommes, qui ne doivent leur élévation qu'à leur seul mérite.

Ce grand Roi se promenant un jour dans l'avenue dont nous venons de parler, ayant la main appuyée sur l'épaule de M. Mansart, lui fit la grace de lui ordonner de se couvrir, pour qu'il ne fut pas incommodé du soleil; & comme ce Prince à qui rien n'échappoit, s'apperçut d'un étonnement marqué sur le visage des Seigneurs, qui l'accompagnoient; *Messieurs*, leur dit-il, en se tournant de leur côté; *c'est ici un homme que je dois conserver; je puis dans un quart d'heure faire vingt Ducs & Pairs; & dans bien des siécles, je ne pourrois faire un Mansart.*

Voici une autre marque non moins glorieuse de la bonté & de l'estime de ce grand Roi pour l'homme incomparable dont nous écrivons la vie. Monsieur Mansart ayant mis la derniere main à l'Eglise des Invalides, Louis XIV. qui vouloit examiner avec attention toutes les beautés de ce superbe édifice, s'y rendit un jour, & pour qu'il ne fut pas interrompu dans l'examen qu'il vouloit faire, il ordonna qu'on ne laissât entrer personne dans cette Eglise; il en avoit déja parcouru une partie, lorsqu'ayant détourné la tête il apperçut une Dame avec deux ou trois enfans proprement mis; surpris de ce que l'on n'eut pas ponctuellement exécuté ses ordres, il voulut sçavoir qui étoit cette Dame; ce grand Roi dont la bonté égaloit toutes ses autres vertus, ayant appris que c'étoit Madame Mansart avec sa famille, retourna sur ses pas, & s'étant approché de cette Dame, il lui fit l'honneur de lui présenter son gant; & de lui dire en la prenant par la main, *Venez, Madame, venez partager la gloire de votre époux, cette*

Eglise, comme tous ses autres ouvrages, est un chef d'œuvre que je ne puis me lasser d'admirer.

Nous serions infinis si nous voulions rapporter quantité d'autres traits pareils qui honorent peut-être encore plus la mémoire de Louis XIV. que celle du célébre Mansart.

La réputation de ce grand homme, répandue dans toutes les cours de l'Europe, lui procura l'honneur d'être appellé en Espagne, en Piémont, en Lorraine, & en bien d'autres lieux, où il a laissé d'éternels monumens de sa capacité dans les superbes Palais qui ont été élevés sur ses desseins & sous sa direction; mais ce n'étoit pas les seuls talens de cet excellent homme, qui le rendoient infiniment estimable. Plus zelé pour la gloire de son Roi que pour ses propres intérêts, il vouloit que l'on sçut par tout qu'il se devoit tout entier au maître qu'il avoit l'honneur de servir; & qui étoit assez genereux, & assez puissant pour ne laisser rien à désirer à ceux qui travailloient par ses ordres. C'est ce que M. Mansart fit entendre au Duc de Loraine, pour qui il avoit bâti le magnifique Château de Luneville. Ce Prince pour lui témoigner combien il étoit content de ses services, voulut lui faire présent d'une croix de diamans d'un très-grand prix, & d'un attelage de six chevaux Napolitains; mais ce fut inutilement que Monsieur le Duc de Lorraine fit au généreux Mansart les plus vives instances pour l'engager à accepter ce riche présent. *Vous sçavez, grand Prince*, lui répondit-il, *que c'est par les ordres du Roi mon maître que j'ai été envoyé ici, & que c'est avec sa permission que j'ai eu l'honneur de travailler pour votre Altesse; mon maître est trop riche pour ne pas pouvoir me récompenser; & il est trop généreux pour ne pas le faire d'une maniere qui réponde à sa libéralité & à sa magnificence.* Une si noble façon de penser redoubla l'estime que le Duc de Loraine avoit conçue pour M. Mansart; & il en fit l'éloge dans une Lettre qu'il écrivit au Roi, à qui il adressa en

même tems le present que Monsieur Mansart n'avoit point voulu accepter ; mais qu'il ne put refuser des mains de Sa Majesté. Louis XIV. l'ayant fait venir & lui ayant témoigné combien il étoit charmé de son procedé, il lui dit qu'il vouloit le voir le lendemain dans sa caleche, & qu'il lui ordonnoit d'y faire atteler les six chevaux dont le Duc de Loraine lui avoit fait present. *Ne manquez pas*, ajouta Sa Majesté avec cet air de bonté qui lui gagnoit tous les cœurs, *de vous trouver au Mail à trois heures ; c'est le tems où je m'y rendrai.*

Ce Grand Roi se trouva en effet le lendemain au rendez-vous à l'heure marquée, & ayant apperçu M. Mansart qui étoit descendu de sa calêche dès qu'il avoit vû paroître les Gens du Roi, il lui ordonna d'y remonter, & il ne lui laissa la liberté de se retirer que lorsqu'il lui eut fait faire plusieurs tours de promenade en présence de toute sa Cour.

A cet honneur passager Louis XIV. en ajouta un autre plus durable qui éleva M. Mansart à la plus haute dignité où son mérite pût lui donner droit d'aspirer. Le Marquis de Villacerf ayant demandé à se retirer, parce que son grand âge & ses infirmités ne lui permettoient plus de faire les fonctions de Sur-Intendant des Bâtimens, M. Mansart fut nommé pour le remplacer dans cette importante Charge. Voici dans quels termes honorables étoit conçu le Brevet qu'il reçut à ce sujet & qui fut expedié le 7 Janvier de l'année 1699. *Le sieur Colbert Marquis de Villacerf nous ayant supplié à cause de son grand âge & de ses infirmités de le décharger de l'exercice & fonction de la Charge de Sur-Intendant de nos bâtimens, nous avons fait choix de vous pour exercer ladite Charge, parce que vous avez donné des marques suffisantes de la connoissance parfaite que vous avez dès votre jeunesse dans les Arts, & de l'expérience que vous vous êtes acquise dans l'Architecture par le grand nombre de beaux ouvrages que vous avez conduits par nos Ordres dans nos Châteaux*

& Jardins de Versailles, Trianon, Marly, Saint Germain & Chambord, & à l'Hôtel Royal des Invalides, & autres ouvrages célébres dans lesquels tout ce qui a été fait avec le plus de perfection tant en Architecture, qu'aux canaux, fontaines, aqueducs, piedestaux, vases & ornemens de marbre & de bronze a été exécuté sur vos desseins; ce qui vous a rendu le plus capable & le plus intelligent de tous ceux que nous avons employés pour nos Bâtimens, ce qui vous a fait rechercher pour tout ce qui a été entrepris de plus grand en ce genre dans notre Royaume, & nous nous sommes persuadés que vous qui avez la même capacité, & la fidélité & affection que nous pouvons desirer pour l'œconomie & administration des fonds que nous destinons à nos bâtimens, ensorte que nous espérons trouver en vous toutes les qualités nécessaires aux fonctions de cette Charge.

A ces causes, &c.

M. Mansart élevé à ce Poste éminent qui lui fournissoit chaque jour de nouvelles occasions de faire briller la beauté de son génie, & la superiorité de ses talens, trouva à la Cour des ennemis, qui jaloux de la confiance dont Sa Majesté l'honoroit, employerent contre lui tout ce que l'envie a de plus noir pour ruiner & pour perdre ce grand homme dans l'esprit du Roi. On commença d'abord par essayer de lui dérober toutes les occasions qu'il auroit pû avoir de donner de nouvelles preuves de sa capacité; & pour cet effet on fit entendre à Louis XIV. que les fonds se trouvant malheureusement épuisés par les longues guerres que l'Etat avoit eu à soutenir, il n'étoit plus possible de fournir aux dépenses qu'exigeoit la continuation des bâtimens que l'on avoit commencés, & qu'il étoit par conséquent nécessaire de les suspendre.

Ces remontrances faites à Louis XIV. produisirent sur son esprit l'effet qu'en esperoient les ennemis de M. Mansart. Quelque forte envie qu'eut ce Prince de ne pas laisser imparfaits de superbes Edifices qui devoient éterniser la mémoire de son Regne, son amour

pour ses Sujets pour qui il eut toujours toute la tendresse d'un véritable pere, l'emporta dans son cœur sur les interêts de sa propre gloire. Ayant fait venir M. Mansart, il lui dit que les circonstances de la guerre le mettant dans la nécessité de faire discontinuer généralement tous les bâtimens ausquels on travailloit par ses Ordres, il falloit nécessairement attendre un tems plus favorable pour les reprendre. M. Mansart qui ne s'attendoit pas à un pareil ordre, mais qui démêla aisément la main d'où partoit le coup qui lui étoit porté, eut assez d'adresse pour le parer ; il représenta au Roi que quand même l'Etat seroit épuisé, la politique vouloit que l'on en dérobât la connoissance aux ennemis de la France ; *mais Sire*, ajouta-t-il, *je n'ai point encore rendu compte des fonds destinés pour les bâtimens de Votre Majesté, & heureusement il s'en faut de beaucoup que ces fonds soient épuisés ; je puis même me charger de continuer à faire travailler encore long tems aux ouvrages qui sont commencés, sans que je sois obligé d'avoir recours à votre Sur-Intendant des finances.* Louis XIV. qui ne s'étoit déterminé qu'avec peine à suspendre des ouvrages qui devoient publier dans tous les siecles sa magnificence & sa grandeur, charmé qu'on pût les continuer, donna pour cet effet de nouveaux ordres à son Sur-Intendant des Bâtimens dans qui il avoit mis toute sa confiance.

Il étoit cependant vrai que les fonds qui lui avoient été confiés se trouvoient presque entierement épuisés ; mais par son credit il suppléa à ce défaut, & il se vit bientôt en état de faire toutes les avances qu'exigeoit la continuation des ouvrages dont il étoit chargé.

Les ennemis de ce grand homme toujours plus jaloux de sa gloire n'en devinrent que plus animés à sa perte. Voici un nouveau trait de leur malignité.

On sçavoit que M. Mansart n'étoit pas exempt de foiblesses ; la maîtresse qu'il entretenoit étoit connue, & ce fut d'elle qu'on se servit pour le perdre ; mais l'artifice de ses ennemis n'eut pas à beaucoup près le suc-

cès qu'ils s'en promettoient. Un d'eux que nous ne nommerons pas ayant appris que l'on devoit délivrer le lendemain à M. Mansart une ordonnance de cinquante mille livres, résolut de la lui faire enlever & de la remettre ensuite entre les mains du Roi. Malheureusement pour M. Mansart, la Dame avec qui il avoit lié un commerce de galanterie ne se trouva que trop disposée à entrer dans le complot formé contre lui; cette femme séduite par les liberalités que lui fit celui qui avoit conjuré la perte de son amant, & plus encore par l'espérance de la grande récompense qu'il lui promit, convint de faire tout ce qu'il exigea d'elle, & il ne lui fut que trop facile de réussir. M. Mansart étant venu la voir le même jour, elle trouva le secret de lui dérober sans qu'il s'en apperçut l'ordonnance qu'il avoit reçue, & dès qu'il fut hors de chez elle, elle alla elle-même la remettre entre les mains du perfide qui devoit la récompenser.

L'usage que ce fourbe fit de cette piece fut de la porter sur le champ au Roi à qui il dit que c'étoit là un des presens ordinaires que M. Mansart faisoit à ses Maîtresses; que par là on pouvoit juger combien les fonds de Sa Majesté avoient dû dépérir entre les mains d'un homme accoutumé de sacrifier à ses plaisirs de pareilles sommes. Quoique tout parut déposer dans cette occasion contre M. Mansart, Louis XIV. cependant qui rarement se trompoit dans le choix qu'il faisoit des personnes qu'il honoroit de sa confiance, eut de la peine à croire qu'il fût coupable du déreglement dont on l'accusoit, & ce fut de sa propre bouche qu'il voulut sçavoir la vérité du fait.

M. Mansart cependant qui s'étoit apperçu de la perte qu'il avoit faite, mais qui étoit bien éloigné de laisser tomber ses soupçons sur sa perfide Maîtresse, étoit dans des inquiétudes mortelles; elles redoublerent lorsque l'on vint lui dire que le Roi avoit à lui parler: *Je vous aime*, lui dit ce Prince, *& je ne veux point vous perdre,*

je

Je veux sçavoir vos affaires du cœur, ne me cachez point la vérité ; j'exige de vous une confession sincere. M. Mansart jugeant par ce début que Sa Majesté étoit informée d'une partie de ses avantures, lui fit un aveu entier de tout ce qui lui étoit arrivé pendant la journée, & son récit fut accompagné d'un air de candeur & de sincerité qui déposa en faveur de son innocence. Louis XIV. qui ne pouvoit douter que le fourbe qui lui avoit remis l'ordonnance dont nous avons parlé, ne fût celui-là même qui l'avoit fait enlever à M. Mansart, crut que pour le punir de la maniere la plus sensible, il suffiroit qu'il fût témoin des nouvelles marques de bonté dont ce grand Roi vouloit honorer son Sur-Intendant des Bâtimens. Le triomphe de M. Mansart fut complet, non-seulement Sa Majesté lui rendit en présence de toute sa Cour l'ordonnance qui lui avoit été prise, mais elle lui en fit encore expédier une autre de pareille valeur, en ajoutant *que c'étoit là une récompense qu'elle lui accordoit pour la continuation de son zele & pour sa fidélité dans son service.*

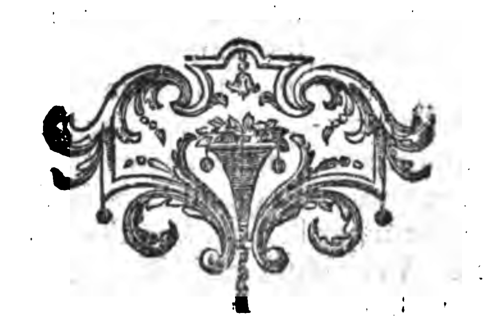
Louis XIV. ne borna pas là ses bontés. Peu de tems après il fit present à M. Mansart devenu Comte de Sagone de huit pieces de canon de bronze pour les placer dans l'avant-cour de son Château, & sur lesquelles il lui permit de faire mettre ses armes.

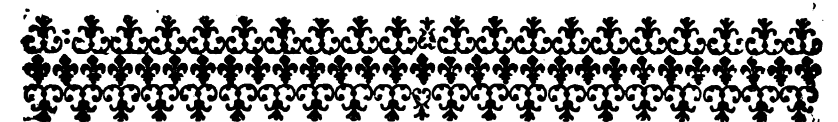
Si les bornes que nous nous sommes prescrites nous permettoient d'entrer dans un plus grand détail, nous pourrions rapporter ici mille autres traits non moins glorieux à la mémoire du grand homme dont nous n'avons fait qu'ébaucher l'éloge. Son dernier ouvrage fut la Chapelle de Versailles ; mais il n'eut pas la consolation d'y mettre la derniere main ayant été enlevé par une mort subite le 14 May de l'année 1708 dans la soixante-troisiéme année de son âge. Il venoit de quitter le Roi & s'étoit retiré chez lui, où il ne fut pas plutôt entré qu'il demanda qu'on lui apportât un verre d'eau. A peine l'eut-il bû qu'il tomba sans sentiment

& sans vie, & peu d'heures après son corps se trouva tout couvert de taches livides, ce qui fit soupçonner que ce grand homme avoit été l'infortunée victime de la jalouse fureur de ses ennemis.

Deux enfans furent le fruit de son mariage, une fille & un garçon. La fille a été mariée à Messire Claude ~~le Bos~~ + de Montargis, Marquis du Bouchet, Commandeur des Ordres du Roi, & Garde de son Trésor Royal. Le fils est Messire Jacques Hardouin-Mansart Comte de Sagonne, qui a été Conseiller au Parlement, puis Maître des Requêtes, ensuite Intendant dans le Bourbonnois. Il a épousé en premieres nôces Magdelaine Bernard morte sans enfans, & en secondes nôces Magdelaine du Gueny de Ginet dont il a eu deux fils, dont l'aîné est Architecte des Bâtimens, & le second Architecte du Roi & de son Académie, qui a construit les Bâtimens des Dames Religieuses de Saint Chaumont, l'Abbaye Royale de Prouille en Languedoc, l'Eglise Royale de Saint Louis de Versailles & plusieurs autres superbes Edifices.

+ le Bas





ANTOINE DESGODETS.

ANtoine Desgodets célebre par les sçavans Traités d'Architecture qu'il nous a laissés, & par les honneurs auxquels il a merité d'être élevé, naquit à Paris au mois de Novembre de l'année 1653. Le grand goût qu'il avoit pour le dessein s'étant manifesté dès sa plus tendre jeunesse, ses parens le mirent de bonne heure sous la conduite d'un Maître habile qui cultiva avec succès les heureuses dispositions qu'il découvrit dans son éleve. Le jeune Desgodets s'étant perfectionné dans le dessein, son pere le plaça chez un Architecte qui quoiqu'estimé pour sa capacité, se vit bientôt surpassé par son nouveau disciple.

M. Colbert informé du mérite de ce jeune artiste, le fit nommer vers le mois de Septembre de l'année 1674, pour être envoyé à Rome en qualité de Pensionnaire de Sa Majesté. Desgodets eut pour compagnon de voyage le célebre Daviler & Jean-Foi Vaillant fameux antiquaire. Ces trois grands hommes avoient à peine perdu de vûe les côtes de Provence, que la Felouque sur laquelle ils étoient montés, se vit attaquée & prise peu de momens après par des Corsaires Algeriens.

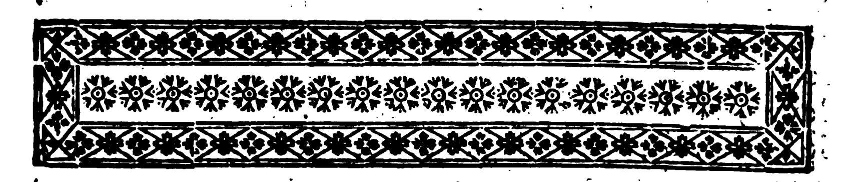
M. Desgodets conduit à Alger n'y demeura esclave que seize mois, & il fut délivré le 22 Février de l'année 1676. Louis XIV. ayant commandé que l'on donnât en échange pour sa liberté & celle de ses deux compagnons vingt-trois Turcs qui avoient été pris par des Armateurs François.

Le tems que ce grand homme avoit perdu durant sa captivité fut abondamment réparé par l'ardeur avec laquelle il se livra à l'étude dès qu'il fut arrivé à Rome,

Comme il n'y avoit aucune partie de son art dans laquelle il ne voulût exceller, il n'y en eut aucune aussi qu'il ne tâchât d'approfondir, & l'on peut dire à sa gloire qu'il les a possedées toutes parfaitement. Pendant les trois années qu'il demeura en Italie, il mesura avec la plus grande exactitude tous les Edifices antiques de Rome, & il en composa un beau volume *in-folio* qui en 1682 a été imprimé à Paris avec des figures.

En 1678, M. Desgodets revint en France, & il s'y maria au mois de May de l'année suivante. Les éclatantes preuves qu'il donna de sa capacité lui mériterent d'être nommé en 1680 Contrôleur des Bâtimens du Roi à Chambord, & en 1694 il obtint la même Charge pour le département de Paris. Ce nouvel emploi qui procuroit à cet illustre artiste de fréquentes occasions de faire briller ses talens sous les yeux du Ministre, fut pour lui la source de tous les honneurs dont son mérite fut récompensé dans la suite. En 1699 il reçut le brevet d'Architecte du Roi, & fut en même tems gratifié d'une pension de deux mille livres. Le célebre M. de la Hire étant mort en 1719, M. Desgodets fut nommé pour lui succéder en qualité de Professeur d'Architecture; Charge que ce grand homme a remplie jusqu'à la fin de ses jours avec un applaudissement universel.

Un Traité des ordres d'Architecture qu'il a eu l'honneur de présenter à Sa Majesté Louis XV. Un Traité de l'ordre François, un des Dômes, un autre sur la coupe des pierres, un écrit sur quelques articles de la Coutume de Paris, qui regardent les Bâtimens, seront des monumens éternels de la capacité de ce sçavant homme. Il travailloit à un traité de la construction des Eglises & autres Edifices publics, lorsqu'il mourut subitement le 20 Mai 1728 dans la soixante & quinziéme année de son âge.



FRANÇOIS ROMAIN.

FRANÇOIS Romain, célébre pour avoir tenu un rang distingué parmi les plus habiles Architectes de son tems, nâquit à Gand en 1646. De bonne heure son goût se tourna vers l'Architecture, & il dut le progrès qu'il y fit, bien plus à son propre génie qu'aux leçons qu'il reçut de cet art. Animé du désir d'assurer son salut, il n'hésita pas de lui sacrifier les avantages temporels que lui promettoit son habileté s'il fût resté dans le monde. Agé d'environ vingt-huit ans il se consacra à Dieu dans l'Ordre de saint Dominique, prit l'habit, & fit profession dans le Couvent de Maëstrich.

Ce fut dans cette Ville que le frere Romain commença à donner d'éclatantes preuves de sa capacité. Choisi en 1684 par les Etats Généraux de Hollande pour travailler à la construction du Pont de Maëstrich, il entreprit ce grand Ouvrage, & l'acheva avec tant de perfection, qu'une pension considérable que lui firent les Etats, fut la récompense de son habileté & de ses soins.

L'année suivante fournit au frere Romain une occasion plus brillante encore de signaler la supériorité de ses talens. Des difficultés extrêmes, & qui paroissoient insurmontables, retardoient depuis quelque tems la construction du superbe Pont de pierre que le feu Roi vouloit faire bâtir au lieu & place de celui de bois, nommé le Pont Rouge. Sa Majesté informée de la capacité du frere Romain, donna ses ordres pour le faire

venir en France. L'habile Architecte après avoir murement examiné tous les obstacles qui avoient jusqu'alors effrayé les plus grands maîtres, se chargea de les lever, & il eut la gloire d'y réussir. Il trouva surtout le moyen d'évacuer l'abondance prodigieuse des eaux que donnoient quantité de sources multipliées, & ne négligea rien pour l'entiere solidité d'un édifice exposé à la fureur des débordemens, & à la rapidité d'un grand fleuve, lequel étant en cet endroit plus profond, & son lit plus étroit qu'ailleurs, y coule avec plus de violence. Tout ce prodigieux ouvrage est soutenu de quatre piles & de deux culées, qui forment cinq arches, dont les ceintres d'un trait, & hardi & correct, ne laissent rien à desirer pour la beauté & la perfection.

L'heureuse exécution d'une entreprise si difficile, procura au frere Romain l'honneur d'être nommé pour les Commissions les plus importantes ; d'abord dans quelques Provinces, & ensuite dans presque toute l'étendue du Royaume. Récompensé par des pensions considerables, qui lui furent continuées jusqu'à la mort, il obtint encore une charge d'Inspecteur des Ponts & Chaussées du Royaume, & d'Architecte du Domaine du Roi. Il est dit dans les Lettres Patentes expédiées par ordre du Roi le 11 Octobre 1695. *Que Sa Majesté étant informée de la capacité du Frere Romain par la conduite & inspection qu'il a eue du Pont Royal, par le compte qu'il a rendu de plusieurs autres ouvrages, tant de la Généralité de Paris, que de quelques autres Généralités & Provinces du Royaume, dont il a depuis fait les visites & dressé les Plans & Devis, Sa Majesté a commis & commet ledit Frere Romain pour faire des visites & constructions à neuf ou entretenement des Ponts, Chemins &c.*

Mais ce ne seroit rendre au mérite de ce célébre Artiste qu'une partie de la justice qui lui est dûe, si après avoir reconnu en lui un grand Architecte, on omettoit son principal caractere d'homme véritablement Religieux. » S'il se rendit recommandable par son habileté,

» est-il dit dans la Lettre circulaire, qui annonçoit la
» nouvelle de sa mort aux divers Couvens de son Or-
» dre, il ne le fut pas moins par sa sagesse, son humi-
» lité, sa modestie & les autres vertus Religieuses qui
» sembloient être nées avec lui, & qui l'ont accompa-
» gné par tout; exposé par ses emplois au dehors, il
» s'y conduisit toujours non-seulement sans reproche,
» mais encore avec tant de circonspection & de retenue,
» que chacun en a été édifié.

» Le commerce du monde presque toujours conta-
» gieux, ne fit sur lui aucune mauvaise impression; il
» sçut se faire aimer & estimer au dehors comme au
» dedans, en conservant par tout un caractere reli-
» gieux, sans se prévaloir ni de ses talens, ni des avan-
» tages qu'ils pouvoient lui procurer. L'amitié & l'esti-
» me qu'avoit pour lui feu M. le Chancelier de Pont-
» chartrain, alloit au de-là de tout ce qu'on en peut
» dire, il lui donnoit sa confiance, & auroit voulu
» l'avoir toujours auprès de lui. Mais le frere Romain
» après s'être acquitté de ce qu'exigeoit la recon-
» noissance de tant de bonté de la part d'un si grand
» Ministre, n'avoit pas de plus grand plaisir que d'être
» dans le Couvent, & de vivre parmi ses freres, qu'il
» charmoit par la douceur de son naturel, & les effu-
» sions de sa charité. Il en avoit tant pour les pauvres,
» qu'il ne pouvoit s'empêcher, lorsqu'il touchoit ses
» pensions, de solliciter auprès de ses Supérieurs la
» permission de leur faire l'aumône. Il a vécu de la sorte,
» jusqu'à ce qu'obligé de s'aliter par une fluxion de
» poitrine, qui jointe au grand nombre de ses années,
» lui annonçoit la dissolution de son corps, il ne s'oc-
» cupa plus que du soin de son ame; il reçut dès le
» commencement de sa maladie les Sacremens de l'E-
» glise avec la plus vive foi & la pieté la plus exem-
» plaire, & depuis, jusqu'au dernier moment de sa vie,
» il se montra toujours très-soumis & très-résigné aux
» ordres de Dieu, s'offrant à lui comme une victime

» de pénitence, implorant sa miséricorde par l'inter» cession de la sainte Vierge pour laquelle il avoit une » singuliere dévotion. » Chargé de mérite il termina sa glorieuse carriere le 7 Janvier 1735, âgé de 89 ans, dont il avoit passé plus de soixante en religion, & cinquante à Paris dans la maison du Noviciat, Fauxbourg saint Germain.

Les Religieuses de Saint Dominique du Monastere de la ville de Menin, dont la sœur du frere Romain fut la premiere Supérieure, lui sont redevables des Lettres-Patentes de leur établissement; & de plusieurs secours qu'elles en ont reçûs.

Titulus sepulchri
V. F. FRANCISCI ROMAIN *Ordinis FF.*
Prædicatorum,
Qui fractis superbæ Sequanæ fluctibus arcuatæ molis,
Pontem Regium Parisiis propè Luparam,
arte mirabili constructum anno D. MDCLXXXV.
à fundamentis erexit,
jacet hic.
Frater Franciscus Romain Gandavus,
natus anno R. S. M. DCXLVI.
Conventûs Trajectensis ad Mosam
Ordinis
FF. Prædicatorum alumnus,
Dominii Regalis Architectus,
necnon Pontium, aggerumque
conductor
in Generalitate Parisiensi effectus,
ac per totam ferè Galliam delegatus.
Denatus Lutetiæ Parisiorum,
die VII. Januarii anni M. DCCXXXV.
ora viator,
ut virum religiosum professione
conversum,

prudentia

prudentiâ & moribus conspicuum,
aulicis Ministris
acceptissimum,
quem tot præclaris Architecturæ
monumentis
celebrem
terra & Pontus ubique commendant:
ætheræ sedes suscipiant
gloriosum
Amen.
Luge ævi nostri opificum decus,
illiusque non immemor jacturæ
tuam prævide,
abi,
& resipisce.
Sodali charissimo mærens posuit
F. Matthæus Texte.



ROBERT DE COTTE.

ROBERT DE COTTE Ecuyer, Conseiller du Roi en ses Conseils, Chevalier d'un des Ordres de Sa Majesté, Intendant & Ordonateur Général des Bâtimens, Jardins, arts & manufactures Royales, nâquit à Paris le 14 Janvier de l'année 1657.

Cette homme célébre marcha sur les traces de l'illustre Fremin de Cotte son ayeul, qui fut blessé au fameux siége de la Rochelle, où il servit en qualité d'Ingénieur, & où il donna des marques signalées de sa capacité & de son courage. Il fut Architecte ordinaire du Roi sous le Régne de Louis XIII.

Si l'on doit juger du mérite des grands hommes, qui ont excellé dans quelque art par la beauté des ouvrages qu'ils ont laissés à la posterité; nous ne craindrons pas d'en trop dire, en avançant qu'il en est peu qui ayent autant travaillé, & qui l'ayent fait avec autant de gloire & de succès que l'homme incomparable dont nous écrivons la vie. Né avec toutes les dispositions qui pouvoient le faire réussir dans la profession qu'il avoit embrassée, il s'y livra tout entier; & jusqu'à la fin de sa vie, il n'eut de goût que pour ce qui pouvoit le conduire à la perfection de cet art. Il lui fut d'autant plus facile d'y arriver, qu'il réunissoit dans lui les plus heureux talens, un génie vaste, une imagination féconde, un jugement solide, un gout exquis; & ces riches talens il les cultiva constamment par une ardeur infatigable pour le travail; aussi mérita-t-il d'être élevé à tous les honneurs auxquels sa grande capacité lui donnoit droit d'aspirer.

Nommé Architecte ordinaire du Roi, le premer

Mars de l'année 1699, il eut la gloire d'être fait la même année Directeur de l'Académie Royale d'Architecture; & fut peu après élu vice-protecteur de celle de Peinture & de Sculpture. La place de premier Architecte du Roi étant venue à vaquer par la mort du célébre Jules Hardouin Mansart, l'illustre M. de Cotte, seul digne de succéder à ce grand homme, fut choisi le 10 Juin 1708, pour le remplacer dans cette importante Charge, aussi bien que dans celle d'Intendant & Ordonnateur Général des Bâtimens, Jardins, arts & manufactures Royales.

Tant de titres glorieux qui étoient la récompense de la capacité de ce grand homme, furent pour lui un motif de redoublement de zele pour le service de Sa Majesté. Chargé de travailler par ses ordres aux ouvrages les plus considérables, il a laissé dans tous des monumens qui publieront dans tous les siécles, & l'habileté de leur Auteur, & la magnificence du grand Roi qu'il avoit l'honneur de servir.

La Chapelle du Château de Versailles, & les Salons, le Péristille de Trianon avec ses dépendances, le vœu de Louis XIII. à Notre-Dame de Paris, les anciens bâtimens de l'Abbaye Royale de saint Denis, la fontaine qui est en face du Palais Royal, grand nombre de jardins dans les Maisons Royales, avec des fontaines embellies d'ornemens d'Architecture & de Sculpture en marbre & en bronze, & quantité d'autres superbes morceaux, ont été exécutés sur les desseins de ce grand maître. Il a aussi travaillé aux bâtimens de la Place de Vendôme, de même qu'à la continuation de ceux de l'Eglise Royale des Invalides.

C'est lui encore qui a fait exécuter le beau Portail de saint Roch, celui des Peres de la Charité, & un grand nombre de Palais, & de superbes Hôtels répandus à Paris & dans les environs.

Le mérite & les rares talens de cet homme célébre, connus dans tout le Royaume, lui fournirent l'occasion

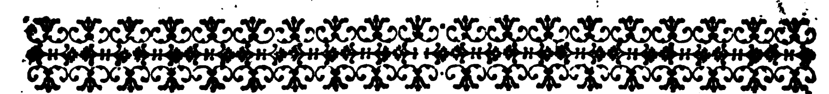
de laisser dans plusieurs Provinces de glorieux monumens de sa capacité, tels que sont la place de Bellecour à Lyon ; le Palais Episcopal de Verdun, le Château de Frescati, maison de Campagne de M. l'Evêque de Metz ; le Palais Episcopal de Strasbourg, & quantité de magnifiques morceaux qui font le principal ornement de celui de Saverne.

Mais la France ne fut pas le seul théatre où ce grand homme fit briller sa capacité. Sa réputation répandue bien au loin hors du Royaume, le fit rechercher par plusieurs Princes étrangers, qui lui confierent la direction de divers beaux édifices. C'est sur ses desseins, & sous sa conduite qu'ont été bâtis le Château de Popelsdorf pour l'Electeur de Cologne, un grand Palais pour l'Electeur de Baviere, le Château de Wurtzbourg pour l'Evêque de ce lieu, un magnifique Palais pour le Comte de Hanau, & quantité d'autres édifices publics élevés en différens Royaumes, & qui ont immortalisé la gloire de cet homme célébre.

Il déceda le 15 Juillet de l'année 1735, dans la soixante & dixhuitiéme année de son âge.







JACQUES GABRIEL.

S'Il eſt peu d'Artiſtes qui ayent laiſſé plus de monumens de leur capacité que l'homme célebre dont nous allons parler, il en eſt peu auſſi dont les ſervices & les rares talens ayent été plus glorieuſement récompenſés.

Jacques Gabriel Ecuyer, Seigneur de Bernay, Mezieres & autres lieux, Conſeiller du Roi, Inſpecteur Général de ſes Bâtimens, Jardins, Arts & Manufactures, premier Architecte & premier Ingénieur des Ponts & Chauſſées du Royaume, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, naquit à Paris le 6 Avril 1667 de Jacques Gabriel & de Marie de Liſle niéce du célebre Manſart le reſtaurateur, ou pour mieux dire, l'inventeur de la belle Architecture.

Jacques Gabriel pere de l'homme illuſtre dont nous allons faire l'éloge, fut honoré du titre d'Architecte du Roi, & il eſt dit dans les Lettres d'annobliſſement qui furent depuis accordées à ſon fils, que le pere avoit travaillé pendant vingt-ſix ans avec diſtinction en qualité d'Architecte de Sa Majeſté. Ses ouvrages les plus conſidérables ſont le Bâtiment de Choiſy & le Pont Royal dont il fut l'Architecte, mais il n'eut pas la conſolation d'y mettre la derniere main, la mort l'ayant enlevé de ce monde en 1686. Son fils, digne éleve de l'illuſtre Jules Hardouin Manſart ſon couſin, continua ce ſuperbe Edifice, & le finit en 1688, conjointement avec le fameux Frere Romain Dominicain.

Dès l'année 1687, M. Gabriel avoit été pourvû de la Charge de Contrôleur Général des Bâtimens, Jardins, Arts & Manufactures du Royaume; diſtinction d'autant plus glorieuſe pour celui qui en fut honoré, qu'à-

gé seulement de vingt ans, il fallut qu'il obtînt une dispense de près de cinq années pour remplir cette importante Charge; & ce trait seul ne suffit-il pas pour juger du grand nom que cet homme illustre s'étoit fait par son habileté.

Cependant quelque versé qu'il fût dans son art, le desir d'acquérir de nouvelles connoissances lui fit saisir avec avidité l'occasion qui se présenta en 1689 de faire le voyage d'Italie avec Messieurs le Blanc & de Côte. Le jeune Architecte François fut à peine arrivé à Rome qu'il s'y livra avec ardeur à l'étude des plus précieux monumens de l'Antiquité. Nul dans les divers ordres d'Architecture qui échappât à ses recherches. Il profita aussi des lumieres des plus grands Maîtres dont il eut bientôt gagné l'estime.

M. Gabriel de retour dans sa patrie après deux ans de séjour à Rome, eut de fréquentes occasions de signaler sa capacité. Précedé par la réputation qu'il venoit de se faire en Italie, il fut à peine revenu en France qu'on lui confia la direction générale de tous les Edifices qui furent successivement ordonnés pour la décoration des Maisons Royales de Versailles, Marly, Meudon, Chambord; travaux qui furent glorieusement exécutés sous les ordres de Messieurs les Marquis de Louvois, ^et de^ Villacerf, Mansart & du Duc d'Antin Sur-Intendans des Bâtimens de Sa Majesté.

L'on ne doit pas au reste s'attendre que nous entrions ici dans le détail des ouvrages immenses qui ont été entrepris & achevés sous la direction de l'homme illustre dont nous faisons l'éloge; & est-il quelque Province du Royaume où il n'ait laissé de glorieux monumens de la supériorité de ses talens.

Une superbe Chaussée d'une lieue de longueur qui traverse la Loire, les Ponts de Blois, de la Guillotière à Lyon, de Poissy, de Charenton, de Saint Maur, de Pontoise, de l'Isle-Adam, de ~~Saint Maxan~~+, de Beau-

+ Saint Maixent

mont. La Place de Nantes, celle de Bourdeaux, (a) l'Hôtel-de-Ville, la Cour du Présidial & la Tour de l'Horloge de Rennes, les bâtimens de ~~l'Isle Feydot~~ + l'Isle feydeau, la Maison de Ville de Dijon, la salle & la Chapelle des Etats, les projets de l'Abbaye de Grammont dans le Limousin, ceux du Portail des Cathédrales d'Orleans (b) & de la Rochelle avec les devis; le Collége de Navarre, les décorations intérieures du Palais de Bourbon, exécuté sur les desseins d'un Architecte Italien, le projet de l'égout de Paris, le devis qui a servi à son exécution, & mille autres ouvrages qu'il seroit trop long de détailler, ont immortalisé la gloire de leur auteur.

Les plus grands bienfaits, les plus glorieuses marques de distinction furent la récompense de tant de travaux. C'est dans les termes les plus honorables que sont conçues les Lettres d'annoblissement accordées en 1709 à cet illustre Artiste. Il y est dit que c'est en considération de la grande capacité & de l'expérience du sieur Gabriel dans l'Architecture, & de son application dont il a donné plusieurs preuves par les superbes Edifices qui l'ont rendu recommandable, & pour récompense de ses services & de ceux de son pere, & de ses oncle & cousin les célébres François Mansart & Jules Hardouin Mansart, *lesquels se sont si glorieusement distingués*, dit Sa Majesté elle-même, *que la délicatesse du goût & l'habileté dans les plus beaux Arts paroissent héréditaires dans cette famille.*

Une marque de distinction non moins glorieuse dont fut honoré M. Gabriel en 1716, fut la confirmation de

(a) C'est sur les desseins de M. Gabriel, que son fils aujourd'hui premier Architecte a fini cette superbe Place. C'est aussi sur les desseins de ce grand homme, que M. Gabriel fait actuellement exécuter l'Abbaye de Grammont de même que le portail de la Cathédrale de la Rochelle, & celui de la Cathédrale d'Orleans.

(b) L'amour de la vérité m'oblige de dire que j'ai vû de mes yeux plus de vingt desseins du même Portail, tous de la composition de M. Mansart Architecte du Roi, digne petit-fils du célébre Jules Hardouin Mansart Sur-Intendant des Bâtimens de Sa Majesté.

ces mêmes Lettres. Sa Majesté ayant révoqué par l'Edit du mois d'Août 1715 toutes les Lettres d'annoblissement accordées depuis le premier Janvier 1689, de quelque façon qu'elles eussent été obtenues, M. Gabriel fut par une grace spéciale excepté de cette Loi générale. Il est nommé dans ces nouvelles Lettres Architecte ordinaire de Sa Majesté, titre dont il avoit été honoré depuis l'année 1709.

De nouveaux services mériterent à ce grand homme de nouveaux bienfaits; & s'il est peu d'années de sa vie qui n'ayent été marquées par quelque nouveau monument de son habileté; peu d'années aussi de sa vie où ses glorieux travaux ne lui ayent obtenu quelque nouvelle récompense.

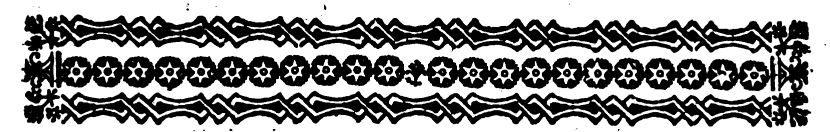
Honoré en 1716 d'un Brevet de premier Ingénieur des Ponts & Chaussées du Royaume, il fut deux années après choisi pour être un des Architectes de la premiere classe de l'Académie Royale d'Architecture, & au mois d'Août de l'année 1722, il fut reçu Chevalier de l'Ordre de Saint Michel. La construction du superbe Pont de Blois achevé en 1728, mérita à son auteur une pension de 2000 liv. il est dit dans le Brevet expédié à ce sujet, que *la légereté de la structure de ce Pont jointe à sa solidité le font regarder comme un des plus beaux Edifices ~~qui ait été fait~~* +qui ayent été faits *depuis plusieurs siécles & méritent l'approbation de tous les connoisseurs.*

L'habileté de cet homme illustre fut enfin récompensée en 1734 par le titre de premier Architecte, & trois années après, sçavoir en 1737, il obtint un Brevet d'Inspecteur général des Bâtimens de Sa Majesté.

C'est dans ce poste éminent que la superiorité des talens de l'homme célébre dont nous venons de parler a paru avec le plus d'éclat; combien d'ouvrages qui éterniseront le souvenir de son habileté & de son dévouement au service de son Souverain?

M. Gabriel mourut le 14 Avril 1742, il avoit épousé en premieres nôces Mademoiselle de l'Epine dont il

il n'eut qu'une fille, & vers l'an 1698, il épousa Mademoiselle Bevier, dont il eut plusieurs enfans : l'aîné de tous est M. Gabriel, qui héritier des talens de son Pere, remplit aujourd'hui avec distinction les Charges de premier Architecte, & d'Inspecteur Général des Bâtimens de Sa Majesté.



LOUIS LE VAU, FRANÇOIS D'ORBAY, PIERRE LE MUET, LE PAUTRE, BULLET.

NOus aurions donné plus d'étendue aux éloges des grands hommes, dont nous allons parler dans ce Chapitre, si les recherches éxactes que nous avons faites pour nous procurer des Mémoires circonstanciés qui nous instruisent de leurs vies, avoient eu plus de succès ; ainsi nous sommes obligés de nous contenter de faire connoître ces hommes célébres par quelques-uns de leurs ouvrages les plus considérables.

L'illustre Louis le Vau, premier Architecte du Roi, eut la direction des bâtimens du Louvre depuis l'année 1653, jusqu'en 1670. Ce fut aussi sur ses desseins que l'on éleva une partie des bâtimens des Thuilleries, & que la superbe porte de l'entrée du Louvre fut bâtie. Ce grand homme signala aussi sa capacité dans la construction des deux grands corps de bâtimens qui sont du côté du Parc de Vincennes.

Quoique sa charge de premier Architecte du Roi parut suffire pour l'occuper tout entier, vû le grand nombre de magnifiques édifices dont il fut chargé par ordre de Sa Majesté, il ne laissa pas que de prendre la direction de plusieurs autres bâtimens, qui furent élevés sur ses desseins & sous sa conduite, tels que

l'Hôtel de M. Colbert, Sécrétaire d'Etat, la grande maison de Messieurs Lambert & Hesselin dans l'Isle, l'Hôtel de Lionne, le superbe Château de Vaux-le-Vicomte, & divers autres édifices qu'il seroit trop long de parcourir.

Un génie vaste, une grande ardeur pour le travail, une facilité merveilleuse dans l'exécution, mirent ce grand homme en état d'entreprendre & d'achever seul les ouvrages immenses dont nous venons de parler. Cet homme célébre mourut en 1670.

François Dorbay le digne éleve de l'illustre Louis Levau, construisit sur ses desseins l'Eglise & le College des quatre Nations, l'Eglise des Prémontrés de la Croix Rouge, & divers autres ouvrages au Louvre & aux Thuilleries. Il mourut en 1697.

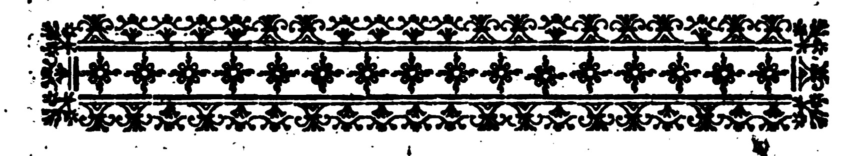
Pierre le Muet, Conseiller, Ingénieur & Architecte du Roi, issu d'une ancienne famille de Bourgogne, nâquit à Dijon le 7 Octobre de l'année 1591. Après avoir étudié avec succès les Belles-Lettres, il se livra tout entier au gout qu'il avoit pour l'Architecture, & il ne se distingua pas moins dans l'un que dans l'autre. Il a laissé d'éclatantes preuves de son habileté dans les fortifications en Picardie, où il fut employé par le Cardinal de Richelieu. Ce même talent le rendit aussi utile à Louis XIII. qu'il eut l'honneur de servir aux Siéges de plusieurs Places importantes. La parfaite connoissance qu'il eut de l'Architecture, lui mérita d'être choisi par la Reine Anne d'Autriche pour achever la somptueuse Eglise du Val de Grace; c'est aussi sur les desseins du célébre Pierre le Muet, qu'ont été bâtis le grand Hôtel de Luynes, l'Hôtel de l'Aigle & celui de Beauvilliers. Mais ce qui a immortalisé la gloire de ce grand homme, ce sont les sçavans ouvrages qu'il nous a laissés, & qui ont répandu sa réputation dans tous les lieux où l'on connoît l'art de bien bâtir. Le premier Livre qu'il publia est un traité des cinq Ordres d'Architecture, dont se sont servis les anciens, traduit de Palladio, &

augmenté de nouvelles inventions. Le second dédié au Roi, & intitulé la maniere de bien bâtir, renferme plusieurs plans & élevations des plus beaux bâtimens & édifices de France ; le troisiéme enfin, contient les régles des cinq Ordres d'Architecture de Vignole, augmentées & réduites de grand en petit. Cet illustre sçavant mourut à Paris le 28 Septembre 1669, dans la soixante & dix-huitiéme année de son âge.

Le célébre le Pautre, Architecte de son Altesse Royale, Monseigneur le Duc d'Orléans, frere du Roi, a fait bâtir sur ses desseins le Port-Royal du Fauxbourg saint Jacques, l'Hôtel de Beauvais, la belle maison de ~~saint Ouyn~~ +, & plusieurs autres édifices considérables. + Saint Oüen

C'est sur les desseins de M. Bullet, Architecte de la Ville de Paris, qu'ont été construites les superbes Portes de saint Bernard, de saint Denis, & de saint Martin, de même que l'Hôtel de M. Pelletier, Intendant des Finances, & la nouvelle Eglise des Jacobins Fauxbourg saint Germain.





JEAN DE LA QUINTINIE.

JEAN de la Quintinie, Directeur de tous les Jardins fruitiers & potagers du Roi, mérite de tenir un rang d'autant plus honorable parmi les grands hommes, qui ont illustré le regne de Louis XIV. que l'art dans lequel il a excellé, lui doit en quelque façon, la perfection à laquelle il a été porté.

Cet excellent homme né près de Poitiers, en l'année 1626, fut destiné par ses parens à une profession bien différente de celle pour laquelle la nature sembloit l'avoir formée. Après avoir fait ses études d'humanités & son cours de Philosophie, il prit quelques leçons de Droit, & vint ensuite à Paris dans le dessein de s'y faire recevoir Avocat. Une éloquence naturelle accompagnée des autres talens qui forment les grands Orateurs, le fit briller dans le Bareau, & lui concilia l'estime des premiers Magistrats.

La réputation de ce jeune Orateur, répandue dans tout Paris, fit naître à M. Tamboneau, Président en la Chambre des Comptes, l'envie de le voir & de le connoître. Quelques entretiens qu'il eut avec lui ayant achevé de le prévenir en sa faveur, cet illustre Magistrat, qui n'avoit qu'un fils sur qui il ramassoit toute sa tendresse, fit à M. de la Quintinie les offres les plus avantageuses pour l'engager à se charger de la conduite de ce jeune enfant. M. de la Quintinie qui se trouvoit malheureusement assez mal partagé du côté de la fortune, ne fit aucune difficulté d'accepter le parti qu'on lui proposoit. Quoiqu'il fît sa principale occupation du soin qu'il devoit à l'éducation de son jeune éleve,

cependant comme ſon emploi lui laiſſoit bien des momens de libres, il les conſacra tous à l'étude de l'Agriculture pour laquelle il avoit la plus forte inclination. Columelle, Varon, Virgile, & généralement tous les autres Auteurs, anciens & modernes, qui ont écrit ſur cette matiere, furent les ſources dans leſquelles ce grand homme puiſa ce fond de ſcience, qui l'a mis en état de porter au plus haut degré de perfection l'art dans lequel il a excellé.

L'avantage qu'eut M. de la Quintinie d'accompagner ſon jeune éleve en Italie, lui procura de nouvelles lumieres. Aucun des beaux jardins de Rome & des environs, qui ne lui offrît quelque objet digne d'attention, & ſur lequel il ne fît de ſçavantes & utiles obſervations.

Il ne manquoit plus à M. de la Quintinie que de joindre la pratique à la théorie ; & c'eſt ce qu'il fit dès qu'il fut de retour en France ; M. Tamboneau qui ne cherchoit que les occaſions de l'obliger, ſe fit un plaiſir de lui abandonner le jardin de ſa maiſon en lui permettant d'y faire tous les arrangemens qu'il jugeroit les plus convenables.

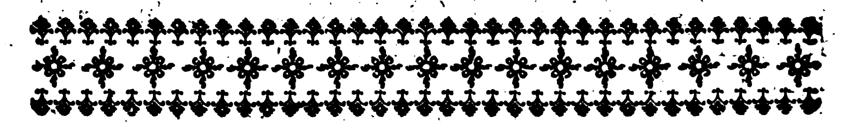
M. de la Quintinie commença par faire un nombre infini d'expériences, d'où il tira plus de lumieres encore qu'il n'en avoit tiré de toutes les études qu'il avoit faites : réſolu de connoître les merveilleuſes opérations de la nature dans la production des racines, il planta dans un même jour pluſieurs arbres de la même eſpece, & les arracha enſuite l'un après l'autre de huit jours en huit jours. Cette expérience lui découvrit qu'un arbre tranſplanté ne reçoit point de nourriture par les racines qu'on lui a laiſſées, qui ſe ſéchent & ſe moiſiſſent ordinairement ; mais que tout le ſuc nourricier qu'il tire, lui vient uniquement des nouvelles racines qu'il a pouſſées depuis qu'il a été tranſplanté.

C'eſt encore aux expériences de ce grand homme que nous devons l'art de tailler les arbres, de façon

qu'on les force en quelque sorte à donner du fruit, & même à le répandre également sur toutes les branches; ce qui se fait en en retranchant les grosses ; où tout arbre fruitier par une espece d'inclination naturelle qu'il a à ne travailler que pour sa propre utilité, porte ordinairement toute sa seve ; & c'est par ce retranchement des grosses branches, qu'un arbre est comme forcé de nourrir des branches plus foibles, qui auparavant sans nourriture commencent à porter du fruit en abondance, dès qu'elles reçoivent une égale portion du suc nourricier, qui leur est nécessaire.

Mais ce n'est gueres que par la lecture de l'excellent Livre que M. de la Quintinie nous a laissé, & qu'il a intitulé *Instructions pour les Jardins fruitiers & potagers*, que nous pourrons nous former une juste idée de la capacité de cet homme célébre. Aux découvertes qu'ont fait les Anciens qui ont traité de l'agriculture ; il en a ajouté une infinité d'autres d'autant plus utiles & plus sûres, qu'il n'en est aucune qui ne soit fondée sur des expériences souvent réïterées par cet illustre Artiste.

Le Prince de Condé, ce héros, qui à l'exemple de plusieurs grands hommes de l'Antiquité, se faisoit un noble amusement du soin de l'Agriculture, voulut que M. de la Quintinie lui donnât des leçons de cet art ; & ne dédaigna pas de s'entretenir familierement avec lui. Le Roi d'Angleterre lui fit aussi souvent le même honneur dans deux voyages que le célébre M. de la Quintinie fit dans ce Royaume, & il ne tint pas à ce Prince que notre illustre Artiste ne se fixât à Londres où Sa Majesté Britannique voulut le retenir par une pension considérable ; mais quelques avantageuses que fussent les offres qu'on lui faisoit, il fut assez généreux pour leur préferer la gloire de consacrer ses talens au service de sa patrie ; ce qui ne l'a pas empêché d'entretenir jusqu'à sa mort un commerce de Lettres avec divers Seigneurs Anglois, qui lui demandoient des instructions sur le jardinage. Celles qu'il leur donna ont



ANDRÉ LE NOTRE.

LE célébre ANDRÉ LE NOTRE que l'on peut regarder comme l'inventeur de l'Art dans lequel il a excellé, a été un des plus grands hommes du dix-septiéme siécle. Chevalier de l'Ordre du Roi, Contrôleur des Bâtimens de Sa Majesté, & Dessinateur de ses Jardins ; il dut au talent extraordinaire qu'il avoit pour l'agriculture tous les honneurs auxquels il fut élevé. Héritier des talens de son pere à qui il succéda dans l'emploi d'Intendant des Jardins des Thuilleries, il fut comme lui attaché à la Maison du Roi.

Ce grand homme dut à M. Fouquet Sur-Intendant des Finances le bonheur qu'il eut de faire connoître sa capacité & ses talens. Ce Ministre voulant orner de superbes Jardins son magnifique Château de Vaux-le-Vicomte, choisit pour l'exécution de son projet le célébre André le Notre, qui charmé de trouver une occasion si favorable de signaler son habileté, employa toutes les richesses de son art pour que les jardins qu'il devoit faire répondissent par leur beauté à la magnificence de l'Edifice qu'ils devoient orner. Ce fut alors que l'on vit pour la premiere fois des portiques, des treillages, des berceaux, des grottes, des cabinets, des labyrinthes & tous les autres embellissemens que l'on admire dans les jardins des Princes.

Louis XIV. informé du mérite de notre illustre Artiste, & ayant vû de ses yeux les beaux ouvrages qui venoient d'être exécutés sur ses desseins, lui confia la direction de tous les Jardins de ses Maisons Royales, & lui ordonna de travailler à Versailles, à Trianon, à Saint Germain où il fit la fameuse terrasse que l'on y

voit

voit encore aujourd'hui avec admiration. M. le Notre fit aussi par ordre du Roi les délicieux Jardins qui se voyent à Clagny en face du grand étang ; c'est encore ce grand homme qui a fait à Fontainebleau le beau parterre du Tibre, & qui a donné les desseins des superbes canaux qui ornent ce lieu champêtre.

M. le Notre eut aussi l'honneur d'être choisi par Monseigneur le Duc d'Orleans frere du Roi, pour travailler à Saint Cloud, & il fit par ordre de M. le Prince de Condé les beaux Jardins de Chantilli. Ce célebre Artiste ne travailla pas avec moins de gloire & moins de succès à Villers-Cotterets, à Meudon, à ~~Chaillot~~+, à + Châville Livry, à Sceaux, & dans une infinité d'autres endroits où il a laissé d'éternels monumens de sa capacité.

Cependant quelque parfait qu'il fut dans son art, animé du desir de s'y perfectionner toujours plus, il demanda au Roi la permission de faire le voyage d'Italie, s'imaginant que cette belle partie de l'Europe lui offriroit des modelles sur lesquels il pourroit former son goût ; mais il fut trompé dans ses espérances. Etant arrivé en Italie en 1678, il ne trouva rien dans les plus beaux jardins de Rome qui ne fut au-dessous de ce qu'il avoit lui-même exécuté en France.

Tout le fruit que M. le Notre recueillit de son voyage fut d'avoir lié une étroite amitié avec le fameux Cavalier Bernin, & d'avoir eu une longue audience du Pape Innocent XI. qui sur l'éloge qu'on lui fit des rares talens de notre illustre Artiste François, témoigna qu'il seroit charmé de le voir. M. le Notre s'étant présenté devant Sa Sainteté en fut parfaitement bien reçu ; mais ce qui le charma le plus fut qu'Innocent XI. s'étendit beaucoup sur les louanges de Louis XIV. ce qui fit tant de plaisir au célebre le Notre, qui avec tout l'Univers ne voyoit aucun Prince qui pût être comparé au grand Maître qu'il servoit, que transporté de joie, il s'écria en s'adressant au Pape, » non je n'ai plus rien » à desirer, j'ai vû les deux plus grands hommes du

» monde, votre Sainteté & le Roi mon Maître. Il y a » une grande différence, reprit le Pape, le Roi est un » grand Prince victorieux, & moi je suis un pauvre » Prêtre serviteur des serviteurs de Dieu». M. le Notre enchanté de cette réponse oublia qui la lui faisoit, & frappant sur l'épaule du Pape, il lui répondit à son tour. » Mon Révérend Pere, vous vous portez bien, & » vous enterrerez tout le Sacré Collége». Le Pape qui entendoit le François n'ayant pû s'empêcher de rire du prognostique, M. le Notre toujours plus ravi de la bonté & de l'estime singuliere que Sa Sainteté témoignoit pour le Roi, se jetta avec transport au col du Pape & l'embrassa.

La familiarité au reste que ce célébre Artiste prenoit dans cette occasion ne surprendra point ceux qui sçauront que c'étoit assez sa coutume d'embrasser indifféremment tous ceux qui publioient les louanges du Roi son Maître, & il embrassoit même ce grand Roi toutes les fois que ce Prince venoit de la campagne.

Le retour de ce grand homme en France fut marqué par quantité de superbes ouvrages dont il embellit les jardins de plusieurs Maisons Royales. Il fit entre autres le magnifique bosquet de la salle du bal, & augmenta considérablement les Jardins de Trianon.

M. le Notre âgé de près de quatre-vingt ans ne voulut plus s'occuper que du soin de son salut, & il demanda pour cet effet au Roi la permission de se retirer; ce Prince la lui accorda, mais ce fut à condition que M. le Notre se présenteroit de tems en tems devant Sa Majesté.

Nous ne passerons pas sous silence un trait trop glorieux à la mémoire de ce grand homme pour ne pas le rapporter ici. Dans une des dernieres visites qu'il eut l'honneur de rendre à Louis XIV. ayant trouvé ce Prince dans les Jardins de Marly, Sa Majesté monta dans sa Chaise couverte traînée par des Suisses, & voulut que M. le Notre prît place dans une autre Chaise à peu

près semblable. Ce vénérable vieillard pénétré de reconnoissance & d'admiration pour les glorieuses marques de bonté dont Sa Majesté l'honoroit, se voyant à côté du Roi & remarquant M. Mansart Sur-Intendant des Bâtimens qui marchoit à pied, s'écria les larmes aux yeux. » Sire, en vérité, mon bon-homme de pere » ouvriroit de grands yeux, s'il me voyoit dans un char » auprès du plus grand Roi de la terre. Il faut avouer » que Votre Majesté traite bien son Mâçon & son Jar» dinier.

Voici un autre trait qui ne fait pas moins d'honneur à ce grand homme. Louis XIV. lui ayant accordé en 1675 des Lettres de noblesse & la Croix de Saint Michel, voulut lui donner des armes; mais il répondit qu'il avoit les siennes qui étoient trois Limaçons couronnés d'une pomme de choux. » Sire, ajouta-t-il, » pourrois-je oublier ma bêche, combien doit-elle m'ê» tre chere; n'est-ce pas à elle que je dois les bontés » dont Votre Majesté m'honore.

Cet excellent homme né avec un génie universel pour tous les beaux arts réussissoit également bien dans tous. Il avoit surtout un talent particulier pour la peinture, & l'on a de lui plusieurs beaux morceaux en ce genre, qui ornent le Cabinet du Roi.

Cet illustre Artiste mourut à Paris + dans un âge très-avancé ++, & fut enterré à Saint Roch dans la Chapelle qu'il y avoit fondée.

+ au mois de Septembre 1700.

++ Il avoit 87. ans





JACQUES DE SOLEISEL.

S'IL n'est point de pays où l'art du manége ait été porté à un plus haut point de perfection qu'en France, on ne peut nier qu'elle n'en ait l'obligation au grand homme dont nous allons faire l'éloge.

Jacques de Soleisel, issu d'une noble & ancienne famille du Forest, étoit fils de Mathieu de Soleisel, officier des Gendarmes Ecossois. Il naquît en l'année 1617, dans une des terres de son pere, appellée Leclapier, proche de la ville de Saint-Etienne. L'éducation qu'il reçut fut conforme à sa naissance. Après avoir fait ses humanités au Collége des Jésuites de Lyon, il commença ses exercices & les fit avec d'autant plus de succès, qu'il avoit les plus heureuses dispositions pour y réussir, surtout dans le manége. Monsieur de Memon fut son premier maître en cet art, & il se mit ensuite à l'Ecole de M. de Buades, Ecuyer de M. le Duc de Longueville, qu'il accompagna à Munster; ce fut là où M. de Soleisel eut occasion de faire de grands progrès dans la profession pour laquelle il avoit une inclination extraordinaire. Les frequentes conférences qu'il eut avec plusieurs hommes habiles qui excelloient dans la connoissance des différentes maladies des chevaux, lui acquirent toutes les lumieres qu'il pouvoit desirer sur cette importante matiere.

Monsieur de Soleisel étant de retour en France, & s'étant retiré dans sa Province, il s'attacha un grand nombre de jeunes Gentilshommes, à qui il se fit un plaisir d'apprendre les exercices du manége, & qui, formés à son Ecole, devinrent d'excellens Ecuyers.

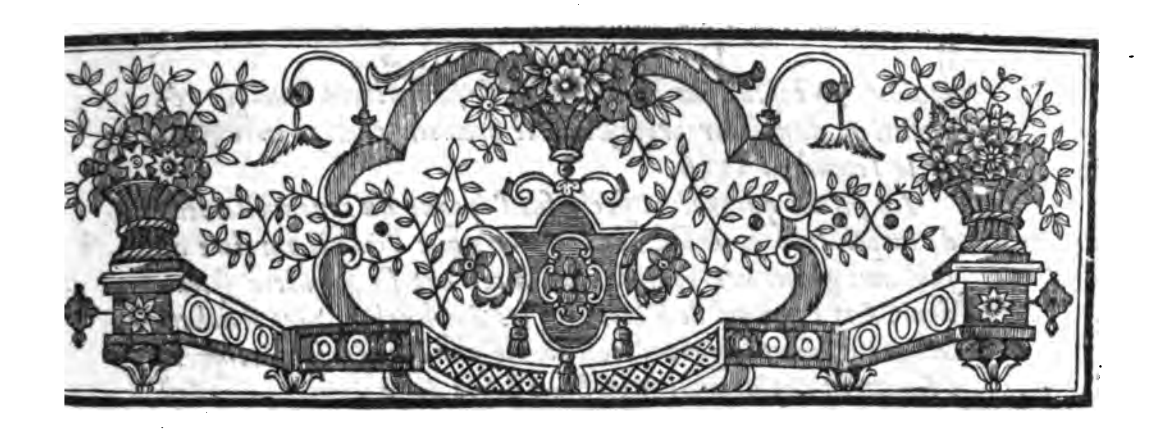
La réputation de cet excellent homme s'étant re-

tructifs sur l'embouchure des chevaux. Ce grand homme a fait encore des additions très considérables au Livre qui traite du manége, publié par le Duc de Neufcastel. M. de Soleisel ayant trouvé que la méthode que ce Seigneur a enseignée pour dresser les chevaux étoit la plus courte & la plus sure, il abandonna l'ancienne méthode pour suivre celle-ci.

Cet excellent homme, célebre par le talent particulier qu'il avoit pour sa profession, s'est encore distingué par l'amour qu'il a eu pour les sciences & les beaux Arts, & par son ardeur à les cultiver; à une connoissance parfaite de la musique, il joignit le talent de peindre avec beaucoup de génie & de gout. Les qualités de l'esprit étoient accompagnées dans lui des qualités du cœur les plus estimables; sage, prudent, généreux, naturellement porté à obliger, plein d'honneur & de probité; il a mérité que l'on ait dit de lui, qu'il auroit encore mieux fait *le Livre du parfait honnête homme que celui du parfait Marêchal*; également cheri & respecté de ses jeunes Eleves, qui le regardoient comme leur pere; il n'alloit nulle part qu'il ne se vit accompagné d'un grand nombre de jeunes Gentilshommes qui étoient d'autant plus empressés à lui faire leur cour que tout ce qu'il leur disoit étoit pour eux une source de nouvelles instructions.

Cet homme illustre fut enlevé par une mort subite, le dernier jour de Janvier 1680, dans la soixante unième année de son âge.





DISCOURS
SUR LES PROGRÈS
DE LA PEINTURE,
SOUS LE REGNE DE LOUIS XIV.



L en a été de la peinture comme de tous les autres Arts, languissans dans un siécle, on les a vû se renouveller dans un autre, disparoître & se remontrer dans un état tantôt plus ou moins parfait.

Vers le milieu du treiziéme siécle, la Peinture parut faire quelques efforts pour recouvrer une partie de son premier lustre. Des Peintres Grecs attirés à Florence par les liberalités du Sénat y travaillerent avec bien plus de zele que de succès, & il est vrai qu'ils étoient peu propres à former de sçavans éleves; médiocres Artistes eux-mêmes, ils ne pouvoient donner que de bien foibles idées de la perfection de leur art. Ci-

Mémoires communiqués par M. Desportes Peintre ordinaire du Roi, & son Conseiller dans l'Académie de Peinture.

mabué (a) *cependant & le Giotto* (b) *acquirent quelque réputation dans leur profession; le premier mourut en* 1300, *& le second en* 1336.

La fin du quinziéme siécle fut l'époque du renouvellement de la peinture en Italie; ce fut alors que l'on vit paroître de sublimes génies nés pour rendre à cet art sa premiere splendeur. Les Leonard de Vinci, (c) *les Raphael,* (d) *les Michel-Ange* (e) *dont le goût s'étoit formé par l'étude des antiques, s'éleverent rapidement à un haut degré de perfection. Ce n'est pas cependant que ces grands hommes excellassent également dans toutes les parties de leur Art. Il faut même convenir qu'ils n'ont eu qu'une bien légére connoissance du coloris; quoique cette partie eût été déja fort perfectionnée par l'Ecole Vénitienne.*

(a) Ce Peintre issu d'une noble famille de Florence, se fit un si grand nom que Charles I. Roi de Naples passant par la Toscane, lui fit l'honneur de l'aller voir, & ne put refuser son admiration aux ouvrages de cet habile Artiste. Il peignoit à fresque & à détrempe, la Peinture à huile n'ayant pas encore été inventée.

(b) Le Giotto Disciple de Cimabué, né dans un Bourg près de Florence, acquit tant de gloire que les Florentins lui éleverent une statue de marbre. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est son grand tableau de mosaïque qui représente la barque de S. Pierre agitée par la tempête.

(c) Leonard de Vinci issu d'une noble famille de la Toscane apporta en naissant les plus heureuses dispositions pour exceller dans tous les arts. Il s'appliqua particulierement à la Peinture & s'y fit un très-grand nom. Peu d'Artistes qui ayent mieux réussi que lui dans l'expression des passions. Sa jalousie contre Michel-Ange le détermina à passer en France, où François I. lui fit l'accueil le plus gracieux. On rapporte que ce Prince l'étant allé voir dans sa derniere maladie, Leonard se leva sur son séant pour remercier Sa Majesté, & que le Roi l'embrassant pour le faire remettre dans son lit, ce Peintre expira entre ses bras. Il mourut en 1520, étant âgé de 75 ans.

(d) Raphael né à Urbin en 1483, eut pour pere un Peintre fort médiocre & pour Maître Pierre Perugin. Une débauche outrée l'enleva à la fleur de son âge. Il mourut en 1520 dans sa trente-septiéme année. Ses plus beaux ouvrages sont l'Ecole d'Athènes & la dispute du Saint Sacrement. Le Poussin a dit de Raphael qu'il étoit un Ange comparé aux Peintres modernes, & qu'il étoit un âne comparé aux antiques, ce qui ne signifie ou ne doit du moins signifier autre chose sinon que l'antique étoit autant au-dessus de Raphael, que Raphael étoit au-dessus des autres Peintres.

+ Buonarotti (e) Michel-Ange ~~Bonaroli~~ issu de l'ancienne Maison des Comtes de Canosses, Sculpteur & Architecte non moins habile que Peintre excellent, naquit en 1474 dans le Château de Chiusi près d'Arezzo en Toscane. Il mourut à Rome en 1574, âgé de 90 ans.

La France avoit aussi alors ses Peintres, mais dont les talens étoient bornés à sçavoir peindre sur le verre; on ne se formera pas sans doute une bien haute idée de leur capacité, si l'on en juge par les tapisseries faites sur leurs desseins, & qui se voyent encore aujourd'hui dans nos Eglises.

Le Regne de François I. auquel il faut remonter pour trouver le renouvellement de la Peinture en France, nous offre un grand nombre de Peintres qui furent employés à travailler sous Maître Roux (f) *& le Primatice* (g) *que ce Prince fit venir dans ses Etats vers l'an* 1528 *pour embellir le Château de Fontainebleau des riches Peintures qui en font un des plus beaux ornemens.*

Jannet, Corneille de Lyon, du Moutier & Jean Cousin (h) *furent parmi nos Artistes François* (i) *ceux qui sçurent le mieux profiter des leçons des deux Peintres Italiens; le dernier sur tout, Mathématicien habile & Sculpteur excellent, a laissé des ouvrages qui méritent encore aujourd'hui l'admiration des connoisseurs. De ce nombre sont le tombeau de l'Amiral Chabot qui se voit dans l'Eglise des Célestins de*

(f) Maitre Roux, né à Florence, obtint de François I. une pension considérable & un Canonicat de la Sainte Chapelle. On peut juger de son habileté par la Gallerie de Fontainebleau qui est de sa main.

(g) François Primatice né à Boulogne de parens nobles, fut envoyé à Mantoue, où pendant six ans il étudia le dessein sous Jules Romain. Attiré en France par les liberalités de François I. il fut pourvû de la Charge d'Intendant des Bâtimens après la mort de Maître Roux, & il acheva en peu de tems la Gallerie de Fontainebleau que ce Peintre avoit commencée. Dans les ouvrages qu'il y fit de peinture & de stuc, il se servit de Roger de Bologne, de Prosper Fontana, de Jean-Baptiste Bagnacavallo, & sur tout de Nicolas de Modene, dont l'habileté surpassoit celle des autres. Le Primatice obtint du Roi l'Abbaye de S. Martin de Troyes. Il mourut dans un âge fort avancé.

(h) Jean Cousin naquit à Souci près de Sens, & fut un des Peintres de son tems qui se fit le plus grand nom; sur tout pour son habileté dans le dessein. Il s'est cependant plus attaché à peindre sur le verre qu'à faire des tableaux. Nous avons de lui de fort bons traités sur la Géometrie & sur la Perspective. On ignore le tems de sa mort; tout ce que l'on sçait, c'est qu'il mourut fort âgé & qu'il vivoit encore en 1589.

(i) Ces Peintres François étoient Simon le Roi, Charles & Thomas Dorigny, Louis, François & Jean Lerambert, Charles Charmoi, Jean & Guillaume Rondelet, Germain Munier, Jean Dubreuil, Guillaume Hocq, Eustache Dubois, Antoine Fantose, Bunel, Michel Rocheret, Jean Samson, & Girard Michel.

Paris, un tableau du Jugement universel, placé dans la Sacristie des Minimes du Bois de Vincennes.

Après la mort du Primatice, du Breuil & Bunel furent chargés des ouvrages de Peinture les plus considérables. Le premier peignit à Fontainebleau quatorze Tableaux à fresque dans la Chambre des Poëles, & il fit avec Bunel la petite gallerie du Louvre, qui fut brulée en 1660.

Après la mort de François I. la Peinture comme tous les autres Arts ne firent plus que languir. Les Regnes de Henri II. de François II. de Charles IX. & de Henri III. ne nous offrent aucun Peintre qui ait mérité quelque considération. Sous Henri IV. parut Friminet qui rapporta d'Italie le bon goût de la Peinture. La Chapelle de Fontainebleau peinte en partie de sa main, lui mérita d'être honoré de l'Ordre de S. Michel.

Jacques Blanchart (k) *& Simon* (l) *Vouet illustrerent par leur capacité le Regne de Louis XIII. & on leur dut en partie les grands progrès que la Peinture fit depuis sous les Regnes suivans. De l'Ecole du second on vit sortir les le Brun, les Mignart, les le Sueur, les Dufresnoy, & quantité d'autres célébres Artistes qui ont immortalisé la gloire de leur nom.*

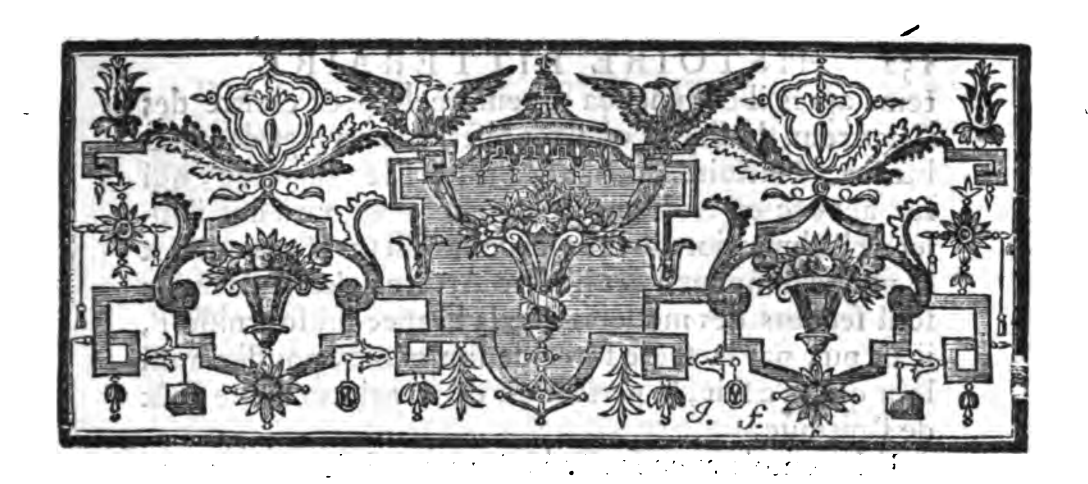
(k) Nicolas Boleri son oncle, Peintre médiocre fut son premier Maître, mais il ne le fut pas long tems. Le jeune Blanchart âgé de vingt ans entreprit le voyage d'Italie & ne revint en France qu'après avoir fait de longues études sous les plus habiles Maîtres de l'Ecole de Rome & de celle de Venise. Le coloris a été la partie dans laquelle il a excellé. Son plus beau tableau est la descente du Saint Esprit, l'un des plus riches morceaux qui se voyent à l'Eglise de Notre-Dame. Cet illustre Artiste mourut en 1638, âgé de 38 ans.

(*l*) Simon Vouet né à Paris en 1582, Prince de l'Académie de Saint Luc, & premier Peintre du Roi Louis XIII. après un séjour de quatorze ans à Rome, fut rappellé en France par ordre de ce Prince vers l'an 1627, & fut choisi pour apprendre le dessein à Sa Majesté. Les ouvrages de ce Peintre, dit M. de Pilles, » étoient agréables par comparaison à ceux qui jusqu'à lui avoient été faits en » France; mais ils tomboient tous en ce qu'on appelle maniere, tant pour le » dessein que pour le coloris; le plus grand mérite de ses ouvrages vient de ses » platfonds, qui ont donné à ses disciples l'idée d'en faire de plus beaux que » tout ce que les François avoient fait jusques là. La France, ajoute ce judicieux » critique, a obligation à Vouet d'avoir détruit une maniere fade & barbare qui » y regnoit, & d'avoir commencé d'y introduire le bon goût. Ce Peintre mourut en 1641, âgé de 59 ans.

L'Académie Royale de Peinture & de Sculpture dont le plan avoit été formé sous Louis XIII. mais qui pendant un tems avoit été extrêmement négligée, prit une forme nouvelle dès les premieres années du Regne glorieux dont nous écrivons l'Histoire. Deux Protecteurs illustres de cette Ecole Académique, le Cardinal Mazarin & le Chancelier Seguier donnerent tous leurs soins à son accroissement; mais ce fut sous le Ministere du grand Colbert & sous la direction du célébre le Brun, que cette Compagnie fut le plus illustrée, & de quels bienfaits ne fut-elle pas comblée par le feu Roi? Quel Monarque porta plus loin la magnificence que ce grand Prince? Ne se fait-elle pas encore aujourd'hui admirer dans les sages établissemens que lui fit former son zele pour l'avancement des Arts & des Sciences? des prix destinés à être la récompense des jeunes éleves qui se signaloient par de plus heureux talens; une Ecole fondée à Rome pour leur instruction; de nouveaux Professeurs en Géometrie, en Perspective & en Anatomie établis à Paris; les pensions des principaux Membres de l'Académie considérablement augmentées; des gratifications fréquentes & toujours dignes de la magnificence du Grand Roi qui les accordoit; les titres les plus honorables, les plus glorieuses marques de distinction assurés en quelque façon à ceux d'entre les Académiciens qui s'étoient fait le plus grand nom dans leur profession; & que sçais-je, combien d'autres motifs d'encouragement? Serons-nous après cela surpris que la Peinture, de même que les autres Arts ayent fait les plus grands progrès sous un Roi qui sembloit n'être occupé que du soin de les faire fleurir dans ses Etats? Ce n'étoit pas au reste sur ses sujets seuls que ses bienfaits se répandoient, combien d'excellens Artistes attirés en France par ses liberalités? & combien d'occasions ne leur fournissoit-il pas d'exercer leurs talens? & c'est là une des principales causes des merveilleux progrès que fit la Peinture; car ce sont les grandes occasions qui développent & qui perfectionnent les talens des grands Artistes. Or ces occasions ne furent-elles pas multipliées à l'infini? Aussi combien de chefs-d'œuvre de l'Art ne nous ont-elles pas procurés? La superbe Eglise des

Invalides, le Val-de-Grace, le Louvre, le Palais Royal, le Luxembourg, Versailles, Saint-Germain, Trianon, Marly, Meudon, ne doivent-ils pas leurs plus riches ornemens à la Peinture? Et ce qui augmente la gloire de nos Peintres François, c'est qu'il n'y a aucune partie de leur Art où ils n'ayent excellé. Fable, Histoire, Portraits, Païsages, Fleurs, Animaux, Médailles, Ornemens d'Architecture, ils ont laissé dans tous ces genres des modéles qui seront d'éternels monumens de la supériorité de leur génie & de leurs talens. Ce seroit ici le lieu de faire connoître l'excellence des ouvrages de ces grands Hommes; mais c'est là une matiere qui se trouve amplement traitée dans les Eloges Historiques que nous offrons au Lecteur.



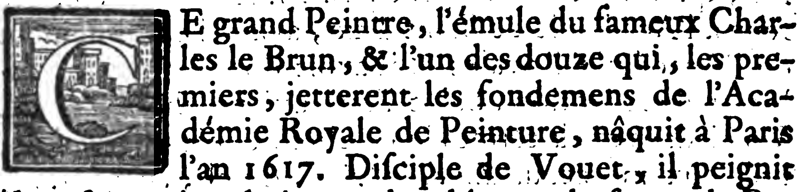


HISTOIRE LITTÉRAIRE
DU REGNE
DE LOUIS XIV.

ÉLOGES HISTORIQUES
DES PEINTRES CELEBRES.

LIVRE ONZIÉME.

EUSTACHE LE SUEUR.



CE grand Peintre, l'émule du fameux Charles le Brun, & l'un des douze qui, les premiers, jetterent les fondemens de l'Académie Royale de Peinture, nâquit à Paris l'an 1617. Disciple de Vouet, il peignit dans sa maniere huit grands tableaux du songe de Poliphile. Il se maria à l'âge de vingt-trois ans, & peu de

tems après il commença à peindre le petit cloître des Chartreux de Paris, où il représenta, en vingt deux tableaux, l'histoire de Saint Bruno. Cet ouvrage, qui fut achevé en trois ans, fait encore aujourd'hui l'objet de l'admiration de tous les connoisseurs; & ce qui fait le plus d'honneur à cet illustre Artiste, c'est qu'avec le seul secours des modéles que la France lui fournissoit, il ait pu, par la seule force de son génie, pousser aussi loin qu'il l'a fait, la perfection de la peinture & le goût de l'antique,

Il inventoit avec facilité, & remplissoit avec autant de grace que de dignité, tous les sujets qu'il traitoit; peu de Peintres qui ayent exprimé les actions avec plus de bienséance, qui ayent donné à leurs figures des mouvemens plus naturels, & qui ayent fait paroître dans leurs ouvrages un raisonnement plus sage, & une conduite plus judicieuse.

L'ouvrage qui procura le plus de gloire à ce grand maître & qui acheva d'établir sa réputation, sont les bains du Président Lambert, & le cabinet des muses avec celui de l'amour.

On rapporte à ce sujet, que des Italiens qui visitoient la galerie peinte par M. le Brun, & qui se trouve dans la même maison, ne purent s'empêcher de dire, en parlant de sa galerie, & en la comparant avec le salon des bains *Questo e una coglioneria, m'a quello hà del' maestro Italiano*; ajoutant que c'étoit dommage que ces deux morceaux ne fussent pas de la même main : paroles qu'ils prononcerent en présence de M. le Brun lui-même, qu'ils ne connoissoient pas. M. le Sueur avoit été reçu à l'Académie de Saint Luc, avant l'établissement de l'Académie Royale; & il avoit donné pour son tableau de reception, Saint Paul qui prêche à Ephése. Voici dans quels termes le célebre Felibien parle de ce précieux morceau. *La disposition*, dit-il, *en est grande & noble; les attitudes des figures aisées & naturelles, les airs de tête tous différens & pleins de majesté; les draperies simples*

simples mais bien disposées ; les plis faciles mais bien étendus ; les lumieres repandues si judicieusement sur tous les corps, que l'on ne voit dans tout l'ouvrage aucune confusion. Saint Paul qui est la principale figure, paroît avec un air majestueux & plein de ce zéle divin dont il étoit rempli ; les Juifs & les Gentils qui sont autour de lui l'écoutent avec étonnement ; pendant que quelques-uns de ses Disciples imposent les mains, font des aumônes & travaillent à la conversion des peuples. On voit de ces nouveaux Chrétiens prosternés & dans une posture humble & pénitente. Il y a un homme qui semble écrire avec soin ce qu'il entend prêcher, & un autre qui paroit lui expliquer les mysteres annoncés par le Docteur des nations. Ces Sçavans, dont il est parlé dans les Actes, qui avoient exercé des arts curieux, apportent leurs livres & les brûlent devant tout le peuple.

Le même Auteur ne parle pas avec moins d'éloge des autres ouvrages de notre illustre Peintre, à qui il ne manqua qu'une plus longue vie pour devenir le plus fameux artiste de son siécle. Mais sa trop grande passion pour un Art dans lequel il vouloit exceller, avança la fin de ses jours. Il mourut au mois de Mai de l'année 1655, âgé seulement de trente-huit ans ; il fut inhumé dans l'Eglise de Saint Etienne-du-Mont sa Paroisse.

On raconte que M. le Brun étant venu voir M. le Sueur dans les derniers momens de sa vie, il dit en s'en allant *que la mort alloit lui tirer une grosse épine du pied.* Eloge d'autant plus glorieux pour l'homme célebre dont nous venons de parler, qu'il n'y avoit que la force seule de la vérité qui pût arracher un aveu si ingenu à son compétiteur.





NICOLAS POUSSIN.

NICOLAS Poussin, issu de parens nobles ; mais peu accomodés des biens de la fortune, prit naissance à Andeli en Normandie au mois de Juin de +1594. l'an 1599. Il fut d'abord destiné à l'étude des Belles-Lettres ; mais son penchant pour la Peinture ne tarda pas à se manifester par le plaisir qu'il prenoit à dessiner toutes les différentes figures qui s'offroient à son imagination. Un goût si marqué détermina ses parens à le retirer du College pour le mettre sous la conduite de quelque habile Peintre, & Varin fut le premier Maître qu'on lui donna.

La haute idée que le jeune Poussin se forma de la perfection de la Peinture, lui fit juger qu'il devoit chercher un maître plus sçavant que n'étoit celui qu'on lui avoit donné. S'étant donc sécrétement échappé de la maison de ses parens, il vint à Paris où son bonheur voulut qu'il rencontrât un jeune Seigneur de Poitou, qui le reçut chez lui, & qui fut assez généreux pour ne le laisser manquer d'aucun des secours qui pouvoient lui être nécessaires pour se perfectionner dans son art.

Le Poussin reçut quelques leçons de deux Maîtres qu'il quitta bientôt ; parce qu'il ne fut pas long-tems sans s'appercevoir de leur incapacité. Il travailla ensuite au Louvre, où il copia les plus belles estampes de Raphaël & de Jules Romain ; son assiduité à un travail si utile lui fit faire de si grands progrès, qu'il sçut donner aux excellentes copies qui sortoient de ses mains, toutes les beautés que l'on admiroit dans les originaux.


Seipsum Pinx. aetatis Suae an. 40.
N. Dupuis Sculp
NICOLAS POUSSIN
Peintre du Roi.
Né à Andeli en 1594. Mort à Rome, le 19. Novembre 1665.
A Paris chez Odieuvre Md. d'Estampes, quai de l'Ecole vis à vis la Samarit. à la belle Image C.P.R.


NICOLAS POUSSIN Peintre.
Né à Andely en 1594. Mort à Rome en 1672.
NICOLO PVSSINO
A Clou sculp

Cependant son généreux bienfaiteur obligé de retourner en Poitou, emmena le Poussin avec lui, étant résolu de le faire travailler à différentes peintures dont il vouloit orner son Château ; mais ce fut-là un voyage que notre Peintre fit inutilement ; la mere du jeune Seigneur qu'il accompagnoit n'ayant pas voulu entrer dans les vues de son fils.

Le retour de Poussin à Paris fut suivi d'une maladie qui le mit dans la nécessité d'aller respirer l'air natal ; mais ses forces ne furent pas plutôt rétablies qu'il revint dans cette capitale, & en y arrivant les Jésuites qui célébroient la Canonisation de S. Ignace & de S. François Xavier, choisirent le Poussin pour lui faire faire six grands tableaux à détrempe.

Ce fut environ ce tems-là que notre Peintre fit connoissance avec le célébre Cavalier Marin, l'un des plus excellens Poëtes que l'Italie ait vû naître. L'avantage que le Poussin tira d'une connoissance si utile, fut qu'il apprit du Marin à enrichir ses compositions de divers ornemens de la Poësie ; & il sçut depuis les employer à propos dans tous les tableaux qui en étoient susceptibles.

Le Marin rappellé à Rome par ses affaires, voulut y mener le Poussin ; mais retenu à Paris par quelques ouvrages qu'il y devoit finir, il ne lui fut pas possible d'entreprendre ce voyage, qu'il fit cependant peu de tems après.

Il arriva à Rome en 1629, étant alors âgé de trente ans. Le plaisir qu'eut le Poussin de retrouver dans le Cavalier Marin un ami sincere & généreux, ne fut pas de longue durée. Ce Cavalier après avoir procuré au Poussin la protection du Cardinal Barberin, neveu du Pape Urbain VIII. fut obligé de partir pour Naple où, il mourut peu de tems après ; & ce qui mit le comble à l'infortune de notre malheureux Peintre, fut que son nouveau protecteur se disposoit à partir pour ses légations.

Le Poussin se trouvant à Rome sans connoissance & sans espoir d'aucun secours, n'eut point d'autre parti à prendre que de se livrer tout entier au travail, mais comme il s'étoit fait une maniere de peindre bien différente de celle qui étoit alors à la mode, ses ouvrages qu'il étoit obligé de donner à vil prix, fournissoient à peine à sa subsistance; moins occupé du desir de s'enrichir que de celui de devenir toujours plus habile dans son art, il se consola de son peu de fortune, par le plaisir qu'il avoit de puiser chaque jour de nouvelles connoissances dans l'étude des Antiques qu'il prenoit soin de modéler avec une application extraordinaire; aussi réussit-il mieux qu'aucun Peintre de son tems, à faire passer dans ses ouvrages toutes les beautés, l'élégance, le grand goût, la noblesse, le bon air, la fierté des têtes, & généralement tout ce qu'il y a de plus ravissant dans les respectables monumens de l'ancienne Sculpture. A l'étude de l'Antique, le Poussin joignit encore celle de la Géométrie, de la Perspective, de l'Architecture, de l'Anatomie, & de toutes les autres sciences qui ont quelque rapport avec la Peinture.

Le retour du Cardinal Barberin à Rome procura au Poussin un grand nombre d'occasions de signaler sa capacité; ce fut par ordre de son Eminence qu'il fit le beau tableau de *Germanicus*, & que dans un autre il représenta la prise de Jerusalem par l'Empereur Titus.

Le Chevalier *del Pozzo*, lié d'une étroite amitié avec notre Peintre, & qui connoissoit tout le prix des beaux ouvrages qui sortoient de son pinceau, voulut en avoir plusieurs de sa façon, dont les principaux sont un saint Jean qui baptise dans le désert, & les sept Sacremens, exécutés avec toute la noblesse, toute la force qu'un Peintre habile puisse prêter aux plus grands sujets.

Ces excellens tableaux qui furent envoyés en France avec plusieurs autres, parmi lesquels se trouvoient quatre bacanales pour le Cardinal de Richelieu, & un triomphe de Neptune, qui paroissoit dans son char

tiré par quatre chevaux Marins, & accompagné d'une suite de Tritons & de Néreïdes, mériterent au célébre Poussin l'honneur de recevoir de Sa Majesté la lettre suivante, trop glorieuse à la mémoire de ce grand homme, pour ne pas être rapportée ici. Cette Lettre étoit conçue en ces termes.

Cher & bien-amé, nous ayant été fait rapport par aucun de nos plus dévoués serviteurs de l'estime que vous vous êtes acquise, & du rang que vous tenez parmi les plus fameux & les plus excellens Peintres de toute l'Italie, & désirant à l'imitation de nos prédecesseurs, contribuer autant qu'il nous sera possible à l'ornement & décoration de nos maisons Royales, en appellant auprès de nous ceux qui excellent dans les arts, & dont la suffisance se fait remarquer dans les lieux où ils semblent les plus chéris; nous vous faisons cette lettre pour vous dire que nous vous avons choisi & retenu pour un de nos Peintres ordinaires, & que nous voulons doresnavant vous employer en cette qualité; à cet effet notre intention est que la présente reçue, vous ayez à vous disposer à venir par deça, où les services que vous nous rendrez seront aussi considerés, que vos œuvres & votre mérite le sont dans les lieux où vous êtes, en donnant ordre au sieur desNoyers, Conseiller en notre Conseil d'Etat, Sécretaire de nos Commandemens, & Sur-Intendant de nos bâtimens, de vous faire plus particulierement entendre le cas que nous faisons de vous, & le bien & avantage que nous avons résolu de vous faire. Nous n'ajouterons rien à la Présente, que pour prier Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. Donné à Fontainebleau le 15 Janvier 1639.

Quelque honorables que fussent pour le Poussin de si glorieuses marques de distinction, ce ne fut pas sans peine qu'il se détermina à quitter Rome; il fallut même que M. de Chantelon, Maître d'Hôtel de Sa Majesté, hatât le voyage qu'il devoit faire en Italie pour en ramener notre Peintre.

M. Le Poussin à son arrivée en France fut nommé

premier Peintre du Roi avec une pension de mille écus; & un logement meublé au Château des Thuileries. Sa Majesté lui ordonna de faire deux grands tableaux, l'un pour la Chapelle de saint Germain en Laye, & l'autre pour celle de Fontainebleau; & il fut chargé ensuite de peindre la grande Galerie du Louvre, où il se proposoit de représenter les travaux d'Hercule; mais la supériorité de son mérite, jointe aux graces dont il étoit chaque jour comblé, lui avoit suscité des ennemis jaloux de sa gloire, qui troublerent son repos au point que pour se dérober à leurs persécutions, il forma sécretement le dessein de retourner en Italie, sous prétexte d'y mettre ordre à ses affaires, & de faire venir sa femme en France. Il partit donc vers la fin de Septembre de l'année 1642, & arriva à Rome le 5 Novembre de la même année. Il ne fut pas long-tems sans apprendre la mort du Cardinal de Richelieu, qui cinq mois après fut suivie de celle du Roi, & comme M. des Noyers ne tarda pas à se retirer de la Cour; ces changemens inopinés rompirent les mesures que M. Poussin auroit pû prendre pour s'établir en France. Mais il faut ajouter que la tranquillité dont il jouissoit à Rome, étoit trop de son goût, pour qu'il put se résoudre de la sacrifier à l'espérance de la plus brillante fortune. Ainsi il ne pensa plus qu'à s'occuper tout entier de son travail, & il s'y livra avec d'autant plus d'ardeur que Louis XIV. lui fit la grace de lui conserver le titre de son premier Peintre avec les mêmes apointemens qu'il avoit en France.

On peut voir dans Felibien une description exacte de tous les merveilleux tableaux qui sont sortis du pinceau de ce grand Maître.

Excellent dessinateur, grand historien, grand poëte, sage compositeur, grand paysagiste, personne n'a mieux exprimé que lui les différentes affections de l'ame, & les divers effets de la nature. Il surpassa les plus fameux Peintres & les plus habiles Sculpteurs de l'Antiquité,

qu'il se proposa d'imiter, en ce que l'on voit dans ses ouvrages toutes les belles expressions, qui ne se rencontrent que dans différens Maîtres. S'il a mis quelquefois dans ses tableaux des figures entieres, & telles qu'elles sont dans les restes antiques, il n'a fait en cela qu'imiter les plus sçavans Peintres ; & il a même sur eux cet avantage, qu'ils n'ont point entendu comme lui à disposer leurs figures dans les regles de la perspective linéale, & de celles de l'air, ni enrichi leurs tableaux de paysages & d'événemens, qui servent non-seulement à orner un sujet, mais qui instruisent encore de différentes particularités intéressantes nécessaires à l'histoire.

Si l'on vouloit marquer quelque différence entre Raphaël & Poussin, dit l'Auteur que nous avons déja cité ; on pourroit dire que Raphaël avoit reçu du Ciel son sçavoir & les graces de son pinceau, & que le Poussin tenoit de la force de son génie & de ses grandes études ses belles connoissances, & tout ce qu'il possédoit de merveilleux dans son art.

Ce grand homme après avoir fourni une illustre carriere, mourut le 19 Novembre de l'année 1665, âgé de soixante & onze ans & cinq mois. Il fut inhumé dans l'Eglise de S. Laurent, *in Lucina*, sa Paroisse.

Il avoit épousé une Romaine, sœur du Gaspre, fameux paysagiste ; & ne l'avoit prise que par une pure reconnoissance des charitables services qu'il en avoit reçûs dans une grande maladie pendant qu'il logeoit chez son pere. Il n'en eut point d'enfans ; mais il vécut toujours avec elle dans une parfaite union.

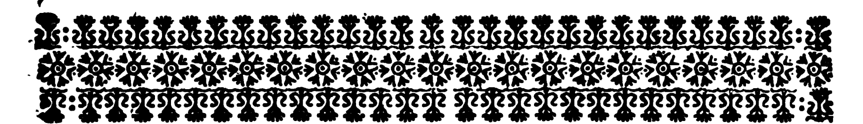
Le désintéressement du Poussin ne lui permit pas d'acquerir de grandes richesses ; content du prix médiocre qu'il mettoit lui-même à ses tableaux, & qu'il écrivoit ordinairement derriere la toile, il ne vouloit rien recevoir de plus, étant bien éloigné de songer à profiter de l'empressement avec lequel ses ouvrages étoient recherchés.

Né sans faste & sans ambition, il mena toujours une vie fort retirée, n'ayant pas même un valet pour le servir. Un jour le Prélat Massini, qui depuis a été Cardinal, étant allé lui rendre visite, & le plaisir de sa conversation l'ayant arrêté jusqu'à la nuit, comme il voulut s'en aller, & qu'il n'y avoit que le Poussin qui le reconduisoit avec une lampe à la main, M. Massini ne put s'empêcher de lui dire. *Je vous plains beaucoup M. Poussin de n'avoir pas seulement un valet, & moi*, répondit le Poussin, *je vous plains beaucoup plus, Monseigneur, d'en avoir un si grand nombre.*

Quantité d'illustres sçavans travaillerent à immortaliser la gloire de ce grand homme par des Epitaphes, nous n'en rapporterons que deux. La premiere est du célébre Bellori, & la seconde est du sçavant Abbé Nicaise, l'ami particulier du Poussin.

Parce piis lacrymis, vivit Pussinus in urnâ,
vivere qui dederat, nescius ipse mori;
hic tamen ipse silet; si vis audire loquentem
mirum est; in tabulis, vivit & eloquitur.
Nicolao Pussino Gallo,
Pictori suæ ætatis primario,
qui artem
dum pertinaci studio prosequitur
brevi assecutus, posteà vicit.
Naturam
dum linearum compendio contrahit,
seipsâ majorem expressit.
Tamdem + Eamdem
dum novâ Optices industriâ
ordini lucique restituit,
se ipsâ fecit illustriorem.
Illam
Græcis Italisque imitari,
Soli Pussino superare datum.

CHARLES



CHARLES-ALPHONSE DU FRESNOY.

DU FRESNOY, fils d'un célébre Apoticaire de Paris, prit naiſſance dans cette Ville l'an 1611. Ses parens qui le deſtinoient à la Medecine donnerent tous leurs ſoins à lui bien faire faire ſes études; il fit d'abord de grands progrès dans les Lettres, & ſe diſtingua ſurtout par le génie particulier qu'il avoit pour la Poéſie, & qui auroit pû le rendre un des plus grands Poëtes de ſon ſiécle, ſi une paſſion encore plus forte ne l'eût attaché à la Peinture. Ce fut en vain que ſes parens qui n'avoient pas à beaucoup près la même idée que lui de cet Art, uſerent à ſon égard des plus rudes traitemens pour le détourner d'une étude qui n'étoit pas de leur goût. Leur fils n'en fut que plus ardent à ſe livrer tout entier à la Peinture. Perrier & Vouet furent ſes guides pendant deux ans, & au bout de ce tems là il fit le voyage d'Italie où il arriva en 1634.

Les deux premieres années que M. du Freſnoy paſſa à Rome furent pour lui deux années d'un jeûne bien auſtere. Abandonné de ſes parens qui ne pouvoient lui pardonner l'opiniâtre réſiſtance qu'il avoit oppoſée à leur volonté & qui ne lui fourniſſoient aucun ſecours, ſans ami, ſans connoiſſance, il ſe trouvoit dans la ſituation la plus triſte; moins inquiet cependant de cet état fâcheux qu'occupé de ſes études de Peinture qu'il continuoit avec ardeur. Comme il poſſédoit parfaitement la Géometrie & qu'il avoit un goût extraordinaire pour l'Architecture, il commença par peindre la plupart des plus beaux monumens antiques qui ſont aux environs de Rome; mais comme il operoit fort lentement, ce qui venoit de ce qu'il s'étoit toujours bien

moins appliqué à la pratique qu'à la théorie de son art, son travail pouvoit à peine fournir à sa subsistance.

Il y avoit deux ans que M. du Fresnoy étoit en Italie, lorsque M. Mignart avec qui il avoit lié une étroite amitié à l'école de Vouet, arriva à Rome. Ces deux amis logerent ensemble, & tout fut commun entre eux. Animés du même desir d'exceller dans leur art, ils s'y appliquerent avec une égale ardeur. Les antiques, les plus beaux morceaux de Raphael & des autres grands Maîtres furent le principal objet de leur étude ; ils s'assujettirent même à aller tous les soirs dans les Académies dessiner d'après le modelle. Le Cardinal de Lyon qui faisoit un cas particulier de la capacité de ces deux célébres Artistes, les choisit pour copier tous les beaux tableaux du Palais Farnese.

M. Mignard étoit plus praticien, mais son ami mieux instruit des préceptes & plus sçavant dans l'Histoire & dans la Poësie, acquit toute la perfection de la théorie de la Peinture. Ces deux grands hommes se communiquoient réciproquement leurs pensées & leurs observations. Du Fresnoy fournissoit à Mignart les sublimes pensées dont la lecture des Poëtes avoit rempli son esprit ; & celui-ci lui apprenoit à peindre plus vîte. On les appelloit à Rome les *inséparables*.

A mesure que l'homme illustre dont nous parlons avançoit dans la connoissance de son art, il faisoit des remarques qu'il écrivoit en vers latins, & ce furent ces remarques qui servirent de canevas à l'excellent poëme latin qu'il composa & qui fut le fruit des plus profondes méditations & des plus sçavantes recherches ; & que l'Auteur n'acheva qu'après avoir consulté les plus grands Maîtres, & généralement tous ceux dont il put emprunter quelque lumiere.

Le Carache fut le modele que cet Artiste se proposa pour le dessein, & Titien pour le coloris ; il donnoit la préférence à ce dernier sur tous les autres Peintres, parce qu'il le regardoit comme le plus parfait imita-

teur de la nature ; aussi se fit-il un plaisir de copier avec un soin extrême tous les beaux tableaux qui sont sortis du pinceau de ce grand Maître.

A l'étude que M. du Fresnoy s'étoit faite de l'histoire de la Poésie & de la Peinture, il joignit encore celle de la Langue Grecque dont il acquit une parfaite connoissance, & l'on peut dire que cet homme célébre s'est plus distingué encore par son érudition que par ses ouvrages de Peinture.

Après un séjour de près de vingt ans à Rome, il vint à Venise où il s'arrêta dix-huit mois, & où il fit pour Marc *Paruta* noble Vénitien deux beaux tableaux, dont l'un est une Vierge demie-figure, & l'autre une Venus couchée.

Les ouvrages que fit M. du Fresnoy à son retour en France sont en petit nombre, parce qu'outre, comme nous l'avons déja dit, qu'il operoit fort lentement, il s'est toujours bien plus occupé de la Poésie que de la Peinture. Un ami chez qui il vint loger en arrivant à Paris, l'occupa à peindre un petit cabinet. Il fit aussi quelques tableaux d'Autel, & peignit un platfond au Château de Rinci & quatre païsages à un platfond à l'Hôtel d'Armenonville. Mais si le peu de tableaux qu'il a fait ne suffisent pas pour éterniser sa mémoire, son poëme sur la Peinture fera vivre son nom autant de tems que cet art sera en quelque estime dans le monde. En 1666 M. Mignard fit imprimer cet ouvrage avec le texte latin seul, & en 1684 M. de Pilles donna ce même Poëme avec une traduction Françoise & des remarques dont l'on fit trois éditions dans la même année. *Si ce n'étoit pas une espece de témérité*, dit judicieusement l'Abbé de Monville dans la vie de Pierre Mignard, *d'opposer un ouvrage moderne aux chefs-d'œuvre du siécle d'Auguste ; on pourroit dire que ce Poëme peut entrer en comparaison avec celui d'Horace sur l'art poëtique ; ce sont deux grands Maîtres qui ont puisé dans la même source, l'un & l'autre ont étudié la nature dans ce qu'elle a de plus parfait ;*

l'un & l'autre donnent des leçons si sures, que les négliger, c'est s'égarer.

Le célébre du Fresnoy s'étoit depuis quelque tems retiré chez son frere dans le village de Villers-le-Bel à quatre lieues de Paris, & il se disposoit à faire paroître l'ouvrage dont nous venons de parler avec des notes, lorsqu'il fut surpris d'une attaque d'apoplexie, qui le laissa paralytique le reste de ses jours. Ce grand homme mourut en 1665, âgé de cinquante-quatre ans.

NICOLAS MIGNARD.

NICOLAS MIGNARD d'Avignon, ainsi appellé à cause du long séjour qu'il fit en cette Ville, où il se maria, naquit à Troyes en Champagne vers l'an 1608. Né avec un penchant particulier pour la Peinture, il n'avoit pas encore douze ans qu'il apprit les premiers élémens de cet Art sous le plus habile Peintre de Troyes, & bientôt après, il fut envoyé à Fontainebleau, où il dessina avec beaucoup d'application les plus beaux tableaux dont cette Maison Royale est ornée. Après avoir donné quelques années à cette premiere étude, il se rendit à Lyon où il fit quelques ouvrages, & de-là il passa à Avignon, résolu de ne s'y arrêter que peu de tems; mais s'y étant fait connoître par quelques beaux morceaux de Peinture, il ne put se refuser aux pressantes instances que lui fit l'un des principaux Seigneurs de cette Ville pour l'engager à peindre la Gallerie d'une superbe Maison qu'il venoit de faire achever. M. Mignard se prêta avec d'autant plus de facilité au desir de ce Seigneur, qu'il étoit devenu amoureux d'une jeune personne dont il n'auroit pû se séparer qu'à regret; & ce fut pour se rendre plus digne

d'elle qu'il tâcha de se surpasser dans le grand ouvrage qu'il avoit entrepris. L'amour qui conduisoit son pinceau fit qu'il réussit parfaitement dans une longue suite de beaux tableaux; il representa avec des graces infinies toutes les galantes avantures de Theagene & de Cariclée.

Notre Peintre venoit de mettre la derniere main à ce superbe ouvrage, lorsque le Cardinal de Lyon passa à Avignon. M. de Montréal pour qui notre Peintre travailloit se fit un plaisir de le présenter à son Eminence, & il lui en parla avec tant d'éloge qu'il n'eut pas de peine à l'engager de le recevoir à sa suite pour le mener à Rome.

Comme il n'y avoit que le desir seul que M. Mignart avoit de se perfectionner dans son art, qui pût le déterminer à entreprendre ce voyage, les parens de sa jeune Maîtresse n'eurent garde de s'y opposer; pendant deux ans qu'il demeura à Rome, ce fut avec un empressement extraordinaire qu'il tâcha de dérober, si l'on peut ainsi parler, l'art & la science qu'il admiroit dans tous les beaux ouvrages qui s'offroient à ses yeux.

Rappellé à Avignon par les tendres liens qu'il y avoit formés, il n'y revint qu'après avoir puisé en Italie les lumieres qui lui manquoient pour exceller dans sa profession. Trop amoureux pour laisser traîner les choses en longueur, il ne fut pas plutôt de retour en Provence, qu'il épousa la jeune personne qui depuis long-tems captivoit toute sa tendresse.

Il y avoit déja près de vingt ans qu'il étoit établi à Avignon, lorsque le Roi qui alloit épouser l'Infante d'Espagne, passa dans cette Ville en 1659. Le Cardinal Mazarin qui avoit été Vice-Légat du Comtat, & qui avoit toujours eu pour notre Peintre une estime particuliere, voulut avoir une seconde fois son portrait de sa main. Ce portrait fut trouvé si ressemblant par Leurs Majestés, qu'elles résolurent de faire venir Mr. Mignart à Paris dès qu'elles y seroient de retour. Il re-

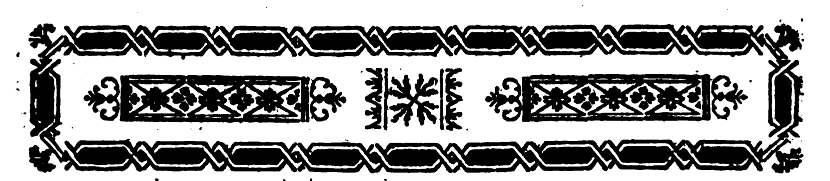
eut en effet ordre peu de tems après de se rendre à la Cour qui étoit à Fontainebleau. Le premier ouvrage par où il débuta fut le Portrait du Roi, & il exprima si bien l'air de grandeur & de majesté qui a toujours été gravé sur le front de ce Monarque, qu'il eut ordre de faire de ce même portrait plusieurs copies qui furent envoyées dans les Cours étrangeres.

M. Mignart fut récompensé de son travail par le glorieux choix que Sa Majesté fit de lui pour peindre au Palais des Thuilleries. Entre les beaux ouvrages qu'il y fit, on admire surtout Apollon qui répand des couronnes de laurier sur les trois Muses, de la Poësie, de la Peinture & de la Musique, & le même Dieu assis qui reçoit une lyre de la main de Minerve, avec l'histoire de Niobé & le châtiment de Marsyas.

Le Roi enchanté de la beauté de ces Peintures, laissa encore tomber son choix sur M. Mignard pour lui faire peindre sa grande chambre de parade; il en fit en effet les desseins, & déja il se préparoit à les exécuter, lorsque sa trop grande application le fit tomber dans la maladie dont il mourut l'an 1668. Son corps fut inhumé dans l'Eglise des Petits-Augustins du Fauxbourg Saint Germain, & l'Académie Royale de Peinture dont il étoit alors Recteur, lui fit faire un Service solemnel.

Nicolas Mignard, dit Felibien, dans l'éloge qu'il en a fait, inventoit facilement & peignoit avec grace; comme il n'avoit pas un génie propre à exprimer de fortes passions, il s'abstenoit de representer des actions violentes. Il paroissoit toujours doux & moderé dans ses tableaux, où il n'y a rien qui ne soit correct & agréable, & quoique l'on n'y voye pas un caractere véhément qui jette le trouble dans l'ame, & qu'il y ait même dans les actions de ses figures plus de tranquillité qu'il ne faut pour émouvoir puissamment les esprits; toutesfois les nobles expressions, les beaux airs de têtes & l'excellence de son pinceau touchent les

yeux avec tant de douceur, qu'on se trouve aussi-tôt emporté par les graces différentes, dont ses ouvrages sont remplis.



SEBASTIEN BOURDON.

SEBASTIEN BOURDON né à Montpellier l'an 1616, acquit quelque réputation par des compositions extraordinaires, par la force & la vivacité des expressions, & par de beaux paysages, qui étoit la partie dans laquelle il excelloit.

Son pere, qui peignoit sur verre, lui apprit les premiers élemens de son Art; & un de ses oncles l'ayant emmené à Paris, le plaça chez un Peintre médiocre, que le jeune Bourdon se proposa d'abord pour modéle; mais ce ne fut pas pour long-tems. Un goût naturel lui fit sentir qu'il s'en falloit bien que le maître qu'on lui avoit donné fut en état de lui faire faire de grands progrès dans la Peinture; ainsi il le quitta & vint à Bourdeaux, n'étant encore âgé que de quatorze ans. Sa grande jeunesse n'empêcha pas qu'on ne le choisit pour peindre à fresque la voûte d'un magnifique Château; mais le bonheur qui l'avoit accompagné à Bordeaux, ne le suivit pas à Toulouse. Désesperé de ne point y trouver d'occupation, il prit le parti de s'engager dans les Troupes. Heureusement pour lui que le Capitaine qui l'avoit enrollé étoit né avec quelque goût pour la Peinture, & enchanté des desseins que Bourdon lui présenta, il fut assez généreux pour lui rendre la liberté.

Notre Peintre en profita pour venir à Rome où il commença à se faire connoître par des corps-de-garde,

& par de petites figures qui imitoient parfaitement celles du Bamboche; il se disposoit à travailler à de plus grands Ouvrages, lorsqu'un Peintre nommé de Rieux avec qui il avoit eu quelque différent, l'ayant menacé de le dénoncer au Saint Office, comme hérétique, le malheureux Bourdon saisi de frayeur, crut ne pouvoir trouver de seureté que dans une prompte fuite.

De retour en France, il y épousa la sœur de Duvernier, Peintre en mignature fort estimé à la Cour, qui se fit un plaisir d'aider son nouveau beau-frere du secours de ses lumieres & de lui procurer de l'ouvrage; les Sciences & les Beaux-Arts étant venus à languir pendant les troubles des guerres civiles, M. Bourdon qui ne se trouvoit plus occupé à Paris, se détermina à passer en Suede où la Reine Christine attiroit auprès d'elle le plus qu'elle pouvoit de Sçavans illustres & d'habiles Artistes.

Monsieur Bourdon fut reçu favorablement de cette grande Reine; & elle lui fit l'honneur de le nommer son premier Peintre. Il commenca par faire les desseins de la pompe funébre du Grand Gustave II, pere de cette Princesse. Cet Ouvrage fut suivi des portraits de la Reine, du Prince Charles Gustave, son cousin, & de ceux de tous les Généraux d'Armée du Royaume. Mais la Reine Christine ayant embrassé la Religion Catholique, après avoir renoncé au Trône, notre Peintre repassa en France, où la paix avoit ramené le goût des Arts & des Sciences; aussi M. Bourdon y trouva-t-il bien des occasions d'exercer son peinceau.

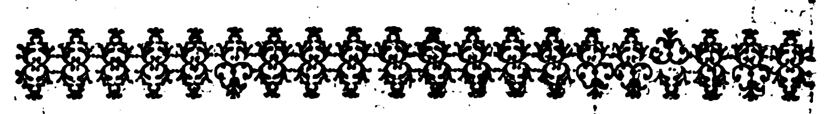
Ses Ouvrages les plus estimés sont le Tableau d'Albinus, qui rencontrant à pied les Vestales chargées des vases sacrés, fait descendre sa famille de son char pour y faire monter ces Vierges fugitives; le tableau où est représenté Salomon qui sacrifie aux Idoles; la Femme adultére, le crucifiement de saint Pierre avec le martyre de saint André. Mais le chef-d'œuvre de ce célébre

bre Peintre, eſt l'hiſtoire de Phaéton repréſentée dans la galerie de l'Hôtel de Bretonvilliers ; Ouvrage autant admirable par la fraîcheur & la vivacité des couleurs que par la beauté des figures qui rempliſſent la voûte.

M. Bourdon fut l'un des douze anciens qui, en 1648, commencerent l'établiſſement de l'Académie Royale de Peinture ; & il mérita d'en être ſeul Recteur. Il venoit d'achever le platfond d'une chambre de l'appartement bas des Thuilleries, lorſqu'il tomba malade de la maladie dont il mourut, en 1671, âgé d'environ ſoixante ans.

Ce Peintre joignoit à un génie extrémement fecond beaucoup de feu & d'imagination ; il étoit avec cela grand coloriſte ; mais ſoit qu'il n'eût pas aſſez étudié la nature, ſoit qu'il ne ſe fût pas fait un fond aſſez grand des parties néceſſaires à ſon Art, il ne donnoit pas toujours à ſes Ouvrages toute la perfection qu'ils pouvoient avoir.





PHILIPPE CHAMPAGNE ET JEAN-BAPTISTE CHAMPAGNE.

PHILIPPE CHAMPAGNE né à Bruxelles le 16 Mai de l'an 1602, montra dès sa plus tendre enfance que la nature le destinoit à être un jour un grand Peintre. Le plaisir extrême qu'il paroissoit prendre à copier tout ce qui tomboit d'estampes sous ses mains, fut pour ses parens un motif de seconder l'heureuse inclination que ce jeune enfant avoit pour la Peinture. N'étant encore âgé que de douze ans, il en apprit les premiers principes, & passa successivement chez plusieurs Maîtres, mais d'une capacité médiocre, sous lesquels il étudia la figure ; & il apprit ensuite le paysage sous le célebre Fouquiere ; mais l'on peut dire que la nature fut toujours le plus grand maître de cet habile Artiste ; ce fut à l'étude assidue qu'il en fit, qu'il du les grands progrès qu'il fit dans sa profession ; le desir de s'y perfectionner lui fit entreprendre le voyage d'Italie à l'âge de dix-neuf ans ; mais son intention étoit de s'arrêter quelque tems en France.

Arrivé à Paris, le hazard voulut qu'il se trouvât logé avec le célébre Poussin, qui demeuroit au Collége de Laon. Cette heureuse rencontre donna occasion à l'étroite amitié qui lia dans la suite ces deux grands hommes. Ils furent l'un & l'autre employés par Duchesne, premier Peintre de la Reine, & qui, en cette qualité, se trouvoit chargé de la direction de tous les ouvrages de peinture du Palais du Luxembourg. Le Poussin peignit quelques morceaux dans les lambris, & Champagne fut destiné à faire quelques tableaux dans l'appartement de la Reine ; cette Princesse loua avec tant d'éloge ce dernier travail, que Duchesne ne put s'em-


Se ipsum Pinx.
Ph. le Febvre Sculp.
PHILIPPE DE CHAMPAGNE
Peintre
Né à Bruxelles, en 1602. Mort à Paris, en 1674.
A Paris chez Odieuvre Md d'Estampes, quai de l'Ecole, vis à vis la Samarit.e à la belle Image C.P.R.
Babel invenit et Sculpsit.

pêcher d'en témoigner de la jalousie, & ce fut là la raison qui engagea notre Artiste Flamand, qui aimoit la paix, à retourner dans sa patrie, pour y revoir un frere qu'il aimoit tendrement. Son dessein étoit de ne demeurer que quelques mois à Bruxelles, & de passer delà en Italie par l'Allemagne; mais à peine fut-il de retour en Flandre, que l'Abbé de Saint-Ambroise, Sur-Intendant des Bâtimens, l'informa, par une lettre, de la mort de Duchesne, dont la place de premier Peintre de la Reine lui avoit été accordée, avec une pension de douze cens livres, & un logement au Luxembourg.

M. Champagne, rappellé en France avec de si glorieuses marques de distinction, revint à Paris en 1628, & peu de tems après il y épousa la fille de Duchesne. Sensible aux bontés dont la Reine l'honoroit, il s'efforca d'en mériter la continuation par un redoublement d'ardeur pour le travail. Les premiers Ouvrages qu'il fit par ordre de cette Princesse, furent six beaux Tableaux que l'on voit dans l'Eglise des Carmelites du Fauxbourg Saint Jacques; on admire surtout un crucifix, peint dans la voûte, qui mérite d'être considéré comme un chef-d'œuvre de perspective.

La capacité de ce grand homme ne se signala pas moins dans les ouvrages qu'il fit, par ordre du Cardinal de Richelieu, à la petite galerie du Palais Royal, de même que dans ceux dont il orna les Châteaux de Richelieu & de Bois-le-Vicomte. Son Eminence, pour s'attacher personnellement cet illustre Artiste, lui fit les offres les plus avantageuses; mais le genereux Champagne ne voulut point quitter le service de la Reine, quoiqu'il fût bien assuré que celui du Cardinal auroit pu lui frayer le chemin à la plus haute fortune. On rapporte à ce sujet que le Valet-de-chambre de ce Premier Ministre ayant témoigné à notre Peintre Flamand, qu'il pouvoit hardiment demander tout ce qu'il souhaiteroit, & que rien ne lui seroit refusé; celui-ci répondit que si M. le Cardinal pouvoit le rendre plus habile Peintre

qu'il n'étoit, ce seroit là la chose du monde qu'il ambitionneroit avec le plus d'ardeur, mais que comme cela n'étoit pas possible, il ne désiroit de son Eminence que l'honneur de ses bonnes graces. Cette réponse, qui fut rapportée au Cardinal, loin de l'aigrir, ne servit qu'à accroître l'estime dont il avoit toujours honoré le célébre Champagne.

Cet excellent homme, plus laborieux qu'aucun autre Artiste de son siécle, nous a laissé un nombre infini d'ouvrages tous très-estimés. Nous n'indiquerons que les plus remarquables, tels que le tableau des Chevaliers du Saint-Esprit, dans le chœur des Grands Augustins; le vœu de Louis XIII. à genoux devant la Chapelle de la Vierge, à Notre Dame; la Naissance de la Vierge; sa Présentation au Temple; son Mariage; l'Annonciation; son Couronnement: grands Tableaux qui ornent le Chapitre de la même Eglise; la Visitation; les Nôces de Cana & la mort de la Vierge, dans l'Eglise de Sainte Geneviéve des Ardens; divers sujets de la vie de Saint Bruno, dans l'appartement de la Reine, au Val-de-Grace; trois beaux Tableaux dans l'Eglise de Saint Gervais, qui ont été exécutés pour des tapisseries; une fuite en Egypte & un Ange Gardien, dans l'Eglise des Incurables; une Magdeleine; la Vierge & Saint Jean aux pieds d'un Crucifix; une Résurrection à côté, & une priere au Jardin chez les Religieuses du Calvaire.

La beauté du génie de ce grand homme a encore brillé dans quantité de portraits qui sont sortis de son peinceau, & qui se font admirer par la plus parfaite ressemblance. Ses plus beaux ouvrages en ce genre, sont les portraits du Roi, de la Reine & de Monseigneur le Dauphin, avec celui du Cardinal de Richelieu.

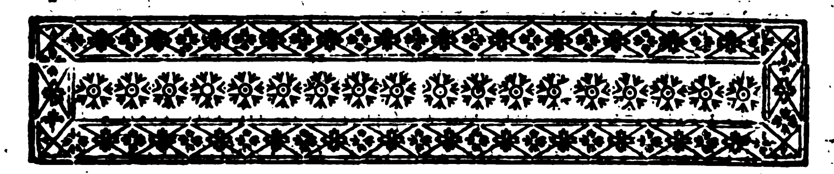
Mais l'ouvrage qui a acquis le plus de gloire à ce grand homme, c'est le platfond du Roi à Vincennes, où Louis XIV. est peint sous la figure de Jupiter.

qui l'enleva en 1674 dans la soixante & douzième année de son âge.

La piété de ce grand homme, sa probité, son désintéressement, sa tendre charité envers les pauvres, étoient des vertus qui l'illustroient encore plus que ses rares talens. Jamais la délicatesse de sa conscience ne lui permit de peindre aucun objet qui eût pu tant soit peu souiller son imagination; il poussa le scrupule jusqu'à refuser à M. Poncet, Conseiller en la Cour des Aydes, qui étoit un de ses meilleurs amis, de travailler, un Dimanche, au portrait de sa fille, qui devoit le lendemain faire profession aux Carmelites de la rue Chapon.

Jean-Baptiste Champagne, né à Bruxelles en 1643, neveu & Eleve du célébre Philippe Champagne, suivit la maniere de son oncle, & ne se proposa point d'autre modéle. On voit quelques-uns de ses ouvrages dans l'appartement bas des Thuilleries. Il mourut en 1688, âgé d'environ quarante-trois ans, étant Professeur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.





NICOLAS LOIR.

NICOLAS LOIR, un des plus grands coloristes de l'Ecole Françoise, étoit fils d'un riche Orfévre de Paris, où il prit naissance en 1628. Après avoir été pendant quelque tems à l'école de Bourdon, il passa à Rome en 1647 & il n'en revint qu'après s'être rempli l'esprit des images de tout ce que la Peinture & la Sculpture ont produit de plus parfait. Ce qui contribua le plus aux grands progrès qu'il fit dans son Art, fut une mémoire si heureuse, qu'il lui suffisoit d'avoir considéré bien attentivement un tableau, pour pouvoir en faire une esquisse, où il observoit jusqu'aux couleurs & aux moindres teintes.

Ce Peintre ne s'attacha jamais à aucune maniere particuliére; il eut cependant toujours beaucoup de goût pour les ouvrages du Poussin, & pendant tout le tems qu'il fut à Rome, il ne pouvoit se lasser d'aller, avec M. Felibien, contempler ceux qui étoient chez le Cavalier *Del Pozzo.*

Il disposoit agréablement ses figures, faisoit un bon choix du plan de son tableau, dessinoit correctement, & on ne voyoit rien dans ses ouvrages qui n'annonçât le génie & le goût d'un habile Maître; mais il étoit surtout inimitable dans son coloris.

De retour à Paris, il eut l'honneur d'être choisi par Sa Majesté pour peindre divers platfonds dans le Palais des Thuilleries & dans le Château de Versailles. Il fit dans la salle des Gardes, quatre tableaux de blanc & de noir, dans lesquels on voit une marche d'armée, une bataille, un triomphe, & un sacrifice. Aux quatre coins

de la voûte, sont quatre bas reliefs de bronze où sont représentées, sous quatre figures de femmes, la force, la fidélité, la prudence, & la valeur.

Dans l'Anti-chambre de l'appartement du Roi, M. Loir a peint l'Histoire allégorique de Louis XIV. Ce que l'on admire le plus dans ce superbe ouvrage, c'est le platfond qui paroît véritablement percé, mais avec tant d'art, qu'il semble que le jour entre par cette feinte ouverture. L'on voit, comme dans une source de lumiere, le Soleil assis sur son char, qui paroît s'élever sur l'horison, & qui commence à repandre ses rayons de toutes parts.

Avant que M. Loir travaillât à ces grands ouvrages, il avoit déja été reçu Académicien, & avoit donné pour son tableau de réception, le progrès de la Peinture & de la Sculpture, sous le Regne de Louis XIV; &, peu de tems après, l'Académie le nomma Professeur & ensuite Adjoint à Recteur.

La facilité avec laquelle cet habile Peintre travailloit, étoit si grande qu'étant un jour avec quelques Peintres de ses amis qui soutenoient qu'on ne pouvoit guères traîter un sujet d'histoire que de deux ou trois manieres différentes; il gagea qu'il feroit en un jour douze Saintes Familles si variées, qu'il n'y auroit pas une seule figure qui ressemblât à une autre. Il le fit en effet & réussit parfaitement.

Mais ce qui mettoit le comble au mérite de ce grand homme, c'est qu'il étoit plus estimable encore par ses vertus, que par son génie & ses talens. Né avec un cœur compatissant & généreux, il sembloit qu'il n'y eût point de plaisir pour lui plus sensible, que celui d'en faire aux autres. Sa douceur, sa politesse, & plus encore sa modestie, lui avoient concilié la bienveillance & l'estime de tous ceux qui le connoissoient.

Il mourut en 1679, étant âgé de cinquante-cinq ans.

CHARLES


N. de Largillierre pinxit
P. Dupin Sculp.
CHARLES LE BRUN
Premiere Peint. du Roy naquit
a Paris en 1618 et mourut le 12
Janvier 1690 âgé de 72 ans
a Paris chez Odieuvre Md. destampes quay de l'Ecole vis a vis la Samaritaine a la belle Image.
A.P.D.R.
Babel invenit et Sculpsit.

CHARLES LE BRUN.

CHARLES LE BRUN, l'un des plus grands Peintres que la France ait produits, prit naissance à Paris, l'an 1619. Son penchant pour la Peinture se manifesta dès sa plus tendre enfance ; il n'avoit pas encore trois ans, qu'il se plaisoit déja à dessiner sur le plancher les différentes figures qui l'amusoient le plus. A l'âge de douze ans, il en sçut assez pour faire un beau portrait de son ayeul ; & trois ans après il fit deux tableaux qui lui mériterent les applaudissemens des plus habiles Peintres de ce tems-là.

L'un représentoit un Hercule qui assommoit les chevaux de Diomede, & dans l'autre étoit represente le même héros en habit de sacrificateur. Ces deux tableaux furent le premier fruit des progrès que fit M. le Brun à l'école de Vouet, regardé alors comme le Raphaël de la France.

Le Chancelier Seguier, qui s'étoit apperçû avec étonnement de l'application extraordinaire avec laquelle le jeune le Brun dessinoit auprès de son Pere, qui depuis quelque tems étoit occupé à quelque ouvrage de sculpture dans le jardin de l'Hôtel de ce Ministre, se prévint en sa faveur, & résolut de travailler efficacement à son avancement. Pour cet effet, il le plaça chez Voüet ; & de-là il l'envoya à Fontainebleau, où après avoir demeuré quelque tems, son généreux protecteur le fit passer en Italie, & il l'y retint pendant six ans par une grosse pension.

M. le Brun consacra tous les momens d'un tems si précieux à l'étude des antiques, & à celle de tous les

beaux ouvrages que Rome offroit en foule à ses regards curieux.

De retour à Paris il exposa en public divers tableaux, qui donnerent la plus haute idée des grands progrès qu'il avoit faits en Italie. On admira surtout son serpent d'airain, qui est dans le Couvent des Religieux de Picpus, le crucifiement de saint André, & Moyse qui frappe le Rocher ; autant de morceaux qui faisoient connoître la supériorité des talens de cet habile Peintre, & la vaste étendue de son génie.

Bientôt après il travailla à deux grands ouvrages, qui donnerent un nouvel éclat à sa réputation. Ces deux ouvrages sont, la magnifique Galerie du Président Lambert & le beau platfond du Seminaire de saint Sulpice.

M. Fouquet Surintendant des Finances, qui connoissoit toute la capacité de cet habile artiste, jugea qu'il n'y avoit personne qui pût mieux que lui exécuter tous les beaux ouvrages dont il vouloit orner son magnifique Château de Vaude-Vicomte. Aussi lui fit-il les conditions les plus avantageuses pour se l'attacher ; car outre une pension de douze mille livres, qu'il lui assura, il le combla encore de plus grands bienfaits.

Si la disgrace de ce Ministre fit perdre à M. le Brun un protecteur puissant, il eut le bonheur d'en retrouver un autre, non moins zelé, dans la personne de son successeur. Le nouveau Surintendant des Finances, (M. Colbert) qui souhaitoit ardemment que son Maître, qu'il regardoit comme le plus grand Prince de son siécle, eût à son service les plus grands hommes de son tems, fit nommer M. le Brun premier Peintre du Roi & Directeur général des Manufactures des Gobelins ; & Sa Majesté lui fit encore l'honneur de l'annoblir, & de le créer Chevalier de l'Ordre de saint Michel.

Tant de marques glorieuses de distinction furent

pour M. le Brun un nouveau motif d'encouragement. Plein du même zèle qui animoit également & le Roi & son Ministre pour faire fleurir les beaux arts, il ne s'occupa que de ce qui pouvoit servir à affermir les fondemens de l'Académie Royale de Peinture, & à lui donner quelque nouveau lustre. Ce fut en conséquence des Mémoires qu'il présenta, que l'on assura de plus grands revenus à cette célébre Académie, que l'on y établit de nouveaux Statuts, & que l'on augmenta le nombre des Professeurs.

Ce fut aussi sur les Mémoires de M. le Brun que Sa Majesté se détermina à établir à Rome une nouvelle Académie, où seroient envoyés les jeunes Peintres François qui paroîtroient avoir le plus de disposition pour les arts, & dont les ouvrages auroient mérité d'être couronnés par l'Académie.

M. le Brun avoit été nommé Directeur, Chancelier & Recteur de cette illustre Ecole ; lorsque quelque tems après il fut honoré du titre de Prince de l'Académie de saint Luc à Rome ; dignité d'autant plus glorieuse pour ce célébre artiste, que sa qualité d'étranger sembloit lui ôter l'espérance d'y prétendre. Mais regardé, même en Italie, comme le premier Peintre de son siécle, y avoit-il quelque dignité à laquelle la supériorité de son mérite ne lui donnât droit d'aspirer ?

Les chefs-d'œuvre de ce grand Maître, & qui seuls suffisent pour faire passer sa mémoire à la postérité la plus reculée, sont les cinq grands morceaux de l'histoire d'Alexandre. On peut espérer, dit l'Auteur des vies des hommes illustres du dernier siécle, que quelle que soit la prévention où l'on est pour tout ce qui vient d'Italie, & le peu d'estime que les François font des ouvrages de leur siécle, on leur rendra la justice qui leur est dûe, lorsque le tems y aura ajoûté la beauté, & si cela se peut dire, le vernis qu'il donne toujours aux excellens tableaux.

Le tems, en effet, n'a servi qu'à rehausser le prix des ouvrages du célébre le Brun. Ses batailles d'Alexandre seront regardées dans tous les siécles comme des modéles de tout ce que la Peinture a de plus parfait.

D'autres ouvrages de ce même Peintre, non moins recommandables par leur beauté, sont la Chapelle & le Pavillon de l'aurore, qu'il peignit à Sceaux dans le Château de M. Colbert; le grand escallier & la grande galerie de Versailles, ouvrage admirable, qui représente d'une maniere ingénieuse & allégorique l'histoire de Louis XIV. depuis que ce grand Roi eut pris lui-même la conduite de ses Etats jusqu'à la paix de Nimégue. M. le Brun avoit un beau génie, l'esprit pénétrant & le jugement solide. Il inventoit facilement, mais avec réflexion. Ses sujets étoient exprimés ingénieusement, & avec une vivacité qui n'avoit rien de l'emportement. Cet habile artiste étoit universel pour tous les genres de Peintures, à la réserve du Paysage. Son pinceau étoit léger & coulant; & il joignoit une facilité extraordinaire à une extrême exactitude. C'est aux Maîtres de l'art à juger, si le reproche qu'on lui fait de n'avoir pas assez varié ses figures & ses airs de tête, est bien fondé.

Nous avons de ce grand homme deux beaux traités, l'un sur la phisionomie, & l'autre sur les caracteres des passions, deux ouvrages qui furent lûs dans les Conférences de l'Académie, & qui mériterent à leur auteur les plus grands applaudissemens. Cet excellent homme mourut sans laisser de postérité l'an 1690, âgé de près de soixante & onze ans. Il fut enterré à saint Nicolas du Chardonnet dans une Chapelle qu'il avoit acquise, & où sa veuve lui fit ériger un magnifique Mausolée.

Nous ajouterons à l'éloge que nous venons de faire de ce célébre Peintre les beaux vers qui furent com-

posés au sujet des superbes peintures de la Chapelle de Versailles & de celle de Seaux.

Qu'on peigne mille objets dans un même tableau,
Que de l'ombre & du jour la sçavante imposture,
Fasse approcher de nous ou fuir une figure,
Et rassemble en un point le Ciel, la terre & l'eau;
Le Brun porte plus loin le pouvoir du pinceau;
Sçavans, ne dites plus qu'imiter la nature
Est le dernier effort de la docte Peinture:
Plus d'honneur attendoit cet Appelle nouveau;
Il découvre le cœur, il rend l'ame visible,
De la Divinité fait un être sensible;
Represente la Grace, à la gloire il atteint;
Ce que l'œil ne peut voir, son adresse l'exprime;
Comme Paul il s'éleve au Ciel le plus sublime,
Il voit ce qu'il y vit; il fait plus, il le peint.





ANTOINE FRANÇOIS VANDERMEULEN.

ANTOINE François Vandermeulen issu d'une des plus nobles familles de Bruxelles, prit naissance en cette ville l'an 1634. A l'étude des Belles-Lettres il joignit celle de la Peinture, à laquelle il se livra ensuite tout entier, & dans laquelle il fit de grands progrès. Il excelloit surtout dans les paysages qu'il enrichissoit ordinairement de sujets de guerre.

La réputation de ce jeune artiste ne tarda pas à se répandre dans les pays étrangers. M. Colbert le généreux protecteur des beaux arts, s'empressa d'attirer en France le Peintre Flamand; charmé de la beauté de quelques ouvrages qu'il lui avoit commandés, il le fit venir à Paris, & lui obtint un logement aux Gobelins avec une pension de deux mille livres. Ce furent-là les premieres marques que M. Vandermeulen reçut de la liberalité du grand Roi à la gloire duquel il devoit consacrer son pinceau.

Les rapides conquêtes de Louis XIV. ouvrirent un vaste champ au génie & aux talens de cet illustre Peintre. Il eut l'honneur de suivre Sa Majesté, & de dessiner sous ses yeux les différentes marches de l'armée, les campemens, les haltes, les fourages, le plan des villes que l'on assiégeoit, les assauts, les batailles, les escarmouches, & généralement tout ce qui avoit quelque rapport à la guerre.

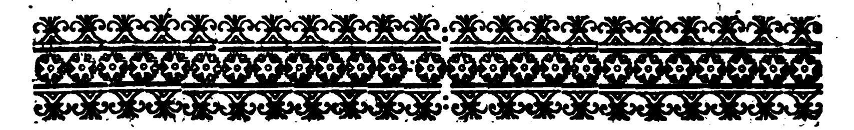
On a de ce grand Maître dans les appartemens du Château de Marli, les prises de Luxembourg, de Dinan, de Douai, de Maëstrikt, de Valenciennes, de Lille, de Cambrai, de Tournai, d'Oudenarde, de

Dole, de Courtrai, de Naerden, de Leuve, de Charleroi, de Salins, de Joux, d'Ypres, de Condé & de Besançon avec trois batailles & quatre conquêtes peintes sur les murs du grand escalier de Versailles, & qui représentent les prises de Valenciennes, de Cambrai, de saint Omer, & la bataille de Mont-Cassel.

La nature étoit le seul guide de ce grand maître, & il en fit sa continuelle étude; aussi rien de plus parfait que les tableaux qu'il nous a laissés. L'art & la vérité s'y trouvent réunis dans le plus haut degré.

M. Vandermeulen étant devenu veuf, épousa la niéce de Charles le Brun, premier Peintre du Roi, avec qui il étoit étroitement lié, & qui faisoit une estime singuliere de ses talens; cette alliance fut pour M. Vandermeulen un accroissement de fortune, chaque jour étoit marqué par de nouveaux bienfaits qu'il recevoit de la libéralité du Roi; mais il n'en jouit pas long-tems. Quelques chagrins domestiques altérerent sa santé, & le firent tomber dans une maladie de langueur, dont il mourut en 1690, âgé de cinquante-six ans. Il fut inhumé dans l'Eglise de saint Hyppolyte, sa Paroisse.





PIERRE MIGNART.

LE célebre PIERRE MIGNART premier Peintre du Roi prit naissance à Troyes en Champagne au mois de Novembre de l'année 1610. Sa famille originaire d'Angleterre étoit venue s'établir en France, & elle eut la gloire de s'y distinguer par une fidélité inviolable pour nos Rois durant les troubles de la Ligue.

Pierre More pere de notre illustre Peintre avoit embrassé le parti des armes, & servi dans l'Armée Royale en qualité d'Officier avec six de ses freres, qui à une taille avantageuse joignoient une figure aimable. Henri IV. charmé de leur bonne mine, dit un jour qu'ils se présenterent devant lui, *vraiment ce ne sont pas là des Mores, ce sont des Mignards*; nom qui resta depuis à toute la famille.

Après vingt-quatre ans de service, M. Mignard revint à Troyes où il ne s'occupa plus que de l'éducation de ses enfans. Nicolas qui étoit l'aîné suivit le goût qui le portoit à la Peinture & il fit de grands progrès dans cet art. Le cadet appellé Pierre fut d'abord destiné à l'étude de la Medecine. Mais né Peintre comme son frere, il n'avoit pas encore onze ans qu'il commença à dessiner divers portraits qui furent trouvés très-ressemblans & pleins de feu. Il fit à douze ans un tableau qui representoit toute la famille du Medecin chez qui on l'avoit placé, & ce tableau fut jugé si parfait, que le pere de notre jeune Peintre pour seconder de si heureuses dispositions qui sembloient présager les plus heureux succès, envoya son fils à Bourges pour y apprendre sous un nommé Boucher les premiers élémens de la Peinture.

Le


Hiacinte Rigaud Pinx.
Ficquet Sculp.
PIERRE MIGNARD.
Ier Peintre du Roi directeur et garde general des Tableaux et des Desseins de sa Majesté &c. Né a Troyes en Chāpagne en 1610, mort le 13 may 1693 agé de 80 ans.
A Paris chez Odieuvre Md. d'Estampes rüe d'Anjoue entrant par la rüe d'Auphine la derniere porte Cochere au Ier.
Babel invenit et Sculpsit.

Le jeune Mignart au bout d'un an revint à Troyes, où il s'appliqua à dessiner sous François Gentil habile Sculpteur. Il fut ensuite envoyé à Fontainebleau, & ce fut là où il fit pendant deux ans une étude particuliere des antiques & des belles Peintures du Primatice, de Maître Roux, de Nicolo & de Freminet.

Etant retourné à Troyes pour la seconde fois, le Maréchal de Vitry le choisit pour peindre la Chapelle de son Château de Coubert en Brie. M. Mignart eut le bonheur de réussir si parfaitement dans cet ouvrage, que le Maréchal lui fit la grace de l'emmener avec lui à Paris, & de le mettre sous la conduite de Vouet premier Peintre du Roi. Il ne fut pas long tems sans devenir aussi habile que son Maître; aussi Vouet qui connoissoit mieux que personne la superiorité des talens de son jeune éleve, auroit bien voulu en faire son gendre. Mais celui-ci refusa un établissement qui en le fixant à Paris, lui auroit ôté les moyens de se perfectionner dans un Art où il vouloit exceller.

Epris de la beauté des tableaux que le Maréchal de Crequy avoit apportés d'Italie au retour de son Ambassade d'obédience en 1634, notre Peintre jugea que ce n'étoit qu'à Rome qu'il pouvoit trouver la source des grandes lumieres qu'il vouloit acquérir. Il ne songea donc qu'à précipiter son départ pour l'Italie, & il arriva à Rome en 1636 sous le Pontificat d'Urbain VIII.

Il trouva en cette Ville le fameux du Fresnoy avec qui il avoit lié une étroite amitié dans l'école de Vouet. Ces deux amis se livrerent avec une même ardeur à l'étude d'un art pour lequel ils avoient une égale passion. Leur commune occupation fut pendant long tems de dessiner d'après les statues & les bas-reliefs antiques les plus estimés. Le but de M. Mignart étoit de se former un goût de dessein composé de ce qu'il y a de plus excellent dans Raphael, dans Michel+ & dans Annibal +Ange Carrache, & il eut la gloire d'y réussir parfaitement.

Son ami du Fresnoy qui composoit alors son beau

Poëme sur la Peinture, se faisoit un plaisir de lui lire quelque Ode d'Anacreon ou d'Horace, quelque morceau de l'Iliade, de l'Odissée ou de l'Eneide, & il lui faisoit faire quelquefois jusqu'à cinq ou six esquisses différentes sur le même sujet. Le fruit que M. Mignart tira de ces excellentes leçons, fut que l'invention lui devint extrêmement facile.

Celui-ci de son côté apprenoit à son ami à manier le pinceau, & il vint à bout de le corriger de la lenteur excessive avec laquelle il travailloit. C'est ainsi que ces deux grands hommes sembloient n'être occupés que du soin de se rendre de mutuels services. *L'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre*, nous dit Felibien qui les avoit connus en Italie, *étoit exemte de toute sorte d'envie; ils n'avoient rien de secret ni de particulier. Les biens de l'esprit comme ceux de la fortune leur étoient communs. Chacun faisoit part à son compagnon des connoissances qu'il acquéroit dans son art, & ils n'étoient jamais plus contens l'un & l'autre que quand ils pouvoient s'obliger mutuellement.*

Cependant les ouvrages de M. Mignart lui firent une si grande réputation, que le Pape lui-même voulut le voir, & après l'avoir reçu avec bonté, il lui ordonna de faire son portrait, & c'étoit là surtout la partie dans laquelle notre Peintre excelloit. Il épioit, pour ainsi dire, les graces fugitives qui dépendent des différens mouvemens de l'ame, & sçavoit les peindre en fixant sur le visage jusqu'au sentiment qui les fait naître; aussi les Cardinaux & les plus grands Seigneurs de Rome souhaiterent d'avoir leurs portraits de sa main.

Le Cardinal Duplessis frere du Cardinal de Richelieu étant venu à Rome, choisit notre Peintre pour lui faire copier la Gallerie Farnese peinte par le célébre Annibal Carrache; & l'on peut dire qu'il sçut faire passer dans cette admirable copie tout le feu & toutes les beautés que l'on admiroit dans l'original.

Le desir de se perfectionner toujours plus dans son

art l'engagea à se rendre aux pressantes instances de son ami du Fresnoy qui s'étoit retiré à Venise, & qui l'invitoit à venir l'y joindre pour y prendre ensemble les véritables principes du bon coloris. Il ne se rendit à Venise qu'après avoir fait copier par un de ses éleves tout ce qui se trouvoit de plus excellent à Lorette, à Fano, à Rimini & à Boulogne, où l'Albane le retint six semaines.

M. Mignart après avoir été comblé d'honneurs & de presens par tous les Princes dans les Etats desquels il passa, arriva à Venise où il se donna tout entier à l'étude de cette partie de son art dans laquelle l'Ecole Vénitienne l'emporte sur toutes les autres.

Les deux amis se séparerent après avoir passé huit mois ensemble à Venise. M. du Fresnoy reprit la route de France, & M. Mignart retourna à Rome où il ne fut pas plutôt arrivé qu'il fut appellé au Vatican pour y faire le portrait d'Alexandre VII. qui venoit d'être élû Pape. Les tableaux de notre illustre Peintre lui acquirent une si grande réputation que tout ce qui sortoit de son pinceau étoit recherché avec avidité par les plus habiles connoisseurs.

Sur la fin de l'année 1656, M. Mignart épousa Anne Avolara fille d'un Architecte Romain. Peu de tems après son mariage il reçut des Lettres par lesquelles M. de Lionne lui ordonnoit de la part du Roi de se rendre à Paris, & l'assuroit de toute la protection du premier Ministre. M. Mignart ayant achevé les principaux ouvrages qu'il avoit promis avant qu'il eût reçu les ordres de la Cour, partit de Rome où il avoit demeuré près de vingt-deux ans. Il reçut à Lyon de nouveaux ordres de se rendre en diligence à Fontainebleau. Dès qu'il y fut arrivé, le Cardinal Mazarin le présenta au Roi & à la Reine Mere, dont il fit les portraits ainsi que ceux de toute la Cour. Quelque tems après il fut choisi par la Reine Mere pour peindre la coupe du Val-de-Grace, ouvrage qui est le plus grand morceau de Pein-

ture à Fresque qui soit en Europe, & qui seul suffiroit pour immortaliser la gloire de notre illustre Peintre.

Ce fut après avoir achevé le Val-de-Grace que M. Mignart se rendit à Avignon, où il étoit attendu avec impatience par sa femme qui y étoit venue de Rome, & qu'il ramena à Paris au mois de Septembre de l'année 1664.

Il apprit à son retour que M. le Brun avoit été nommé premier Peintre du Roi. Soit qu'il crût que cette place lui fût dûe, soit qu'il eût de justes sujets de se plaindre de M. le Brun qui ne pouvoit le souffrir, jamais on ne put le resoudre à travailler sous lui en second; & il préfera l'Académie de Saint Luc à l'Académie Royale, parce que son compétiteur en avoit été fait Chancelier & Recteur en 1655. M. Colbert tenta inutilement de réconcilier ces deux célébres Artistes; il fit même dire à M. Mignart que s'il persistoit dans sa désobéissance, on le feroit sortir du Royaume: *Le Roi est le Maître*, repondit-il à celui qui étoit allé lui parler de la part du Ministre; *s'il m'ordonne de quitter le Royaume, je suis prêt de lui obéir, je partirai sur le champ. Voyez vous, Monsieur, avec ces cinq doigts, il n'y a point de pays en Europe où je ne sois plus consideré, & où je ne fasse une plus grande fortune qu'en France.*

Le parti que prit le Ministre à qui cette réponse fut rapportée, fut de laisser cet Artiste au public; ce qu'il y a de vrai, c'est que l'avidité avec laquelle ses ouvrages furent recherchés étoit bien capable de le dédommager de la préférence dont il se plaignoit.

Le talent singulier de ce grand homme étoit de sçavoir si bien prendre les differens goûts des plus grands Maîtres, qu'il étoit difficile même aux plus habiles connoisseurs en Peinture de ne pas s'y tromper. Nous n'en rapporterons qu'un exemple : Un Brocanteur de Paris annonça par son ordre qu'il lui étoit arrivé d'Italie une fameuse Magdelaine du Guide. Les curieux s'empresserent de la venir voir, & elle fut vendue deux mille

livres ; quelque tems après on dit à l'acheteur qu'il avoit été trompé, & que le tableau étoit de Mignart. Le curieux l'alla trouver, M. Mignart s'en défendit & ajouta que M. le Brun en pouvoit juger mieux qu'un autre, on leur donna à dîner, & M. le Brun assura après un long examen que cette Magdeleine étoit du Guide. Alors M. Mignart déclara qu'il étoit l'Auteur de cet ouvrage, & que sous les cheveux de la Magdeleine il y avoit la barette d'un Cardinal, & en même tems avec un pinceau détrempé d'huile, il frotta les cheveux & l'on découvrit la calotte.

Le chef-d'œuvre de ce grand Peintre est la Gallerie & le grand Sallon de Saint Cloud qu'il acheva en moins de quatre ans. Pendant tout le tems que dura son travail, le Duc d'Orleans lui fit souvent la grace de l'honorer de ses visites. Le Sallon n'étoit pas encore achevé lorsque Monsieur impatient de voir d'en bas ce qui étoit fait, donna ordre qu'on ôtât une partie des planches de l'échaffaut. M. Mignart qui travailloit alors, fut obligé de descendre ; mais comme il se pressoit & qu'il avoit les mains embarrassées, il tomba de très-haut.

Le Prince donna la main au blessé qui perdoit beaucoup de sang ; & pendant six semaines qu'il fut à se rétablir, Monsieur ne cessa de lui donner les marques de bonté les plus flateuses.

Il recommençoit à travailler lorsque le Roi vint exprès à Saint Cloud pour en examiner les Peintures. Aussitôt que Sa Majesté l'apperçut : *Mignart*, lui dit ce grand Roi, *mon frere a pû vous rapporter combien j'ai pris de part à votre accident, & combien de fois je lui ai demandé de vos nouvelles.*

Ce Prince après avoir consideré avec beaucoup d'attention les beautés de la Gallerie & du Sallon, ne put s'empêcher de dire à Madame: *Je souhaite fort que les Peintures de ma Gallerie de Versailles répondent à la beauté de celles-ci.*

M. de Louvois ayant succedé à M. Colbert dans la Charge de Sur-Intendant des Bâtimens, ce Ministre qui aimoit M. Mignart, le choisit pour peindre le Sallon de Monseigneur, & la petite Gallerie de Versailles avec les Sallons qui en dépendent. La récompense de tant de beaux ouvrages fut que Sa Majesté qui en connoissoit tout le prix, annoblit M. Mignart en 1687, & qu'après la mort de M. le Brun, laquelle arriva en 1690, Elle lui donna les Charges de son premier Peintre, de Directeur & Chancelier de son Académie Royale de Peinture & de Sculpture, & de Directeur des Manufactures des Gobelins.

Le premier morceau que M. Mignart fit pour le Roi depuis la mort de M. le Brun, fut une Samaritaine, & le second est un Christ tenant un roseau. Il fit ensuite pour la dixiéme fois le Portrait de Sa Majesté. Vous me trouvez vieilli, dit ce grand Roi à son Peintre qui le regardoit avec une extrême attention; *Sire il est vrai*, répondit Mignart, *que je vois quelques campagnes de plus tracées sur le visage de Votre Majesté.*

Quoiqu'accablé sous le poids des années il ne relâcha jamais rien de son ardeur infatigable pour le travail; *aussi regardoit-il les paresseux comme des hommes morts.* A l'âge de près de quatre-vingt-cinq ans, il eut encore le courage d'entreprendre le tableau de la Famille Royale d'Angleterre qu'il commença à Saint Germain en Laye; mais l'air y étant trop vif pour un homme de son âge, & dont la poitrine commençoit à être attaquée; ce tableau fut continué à Versailles dans la chambre du Roi, & rapporté ensuite à Paris chez M. Mignart, & leurs Majestés Britanniques firent l'honneur à ce Peintre de venir chez lui pour faire donner la derniere main à leurs Portraits.

Peu de tems après, M. Mignart tomba dangereusement malade, & demeura pendant un mois comme suspendu entre la vie & la mort. Philosophe Chrétien, il envisagea sans frayeur l'approche de sa derniere heure.

Plein de religion & de piété, il demanda lui-même qu'on lui administrât les derniers Sacremens & les reçut avec une dévotion exemplaire. Les Medecins qui le voyoient lui ayant témoigné que le danger n'étoit pas pressant, il ne leur répondit rien; mais ayant fait appeller sa fille, aussitôt qu'ils furent sortis. *Ces gens-ci se trompent*, lui dit-il, *ceci ira plus vîte qu'ils ne croyent; je me sens bien, demain à midi je ne serai plus en vie; commençons, ma fille, par me faire recevoir l'Extrême-Onction; quand les Medecins reviendront, ils ne me retrouveront plus.*

Il expira en effet le lendemain treiziéme Mai de l'année 1695, âgé de quatre-vingt-quatre ans six mois & quelques jours. Sa Majesté fit elle-même l'éloge de cet homme illustre, en déclarant publiquement *qu'Elle ne vouloit plus de premier Peintre, & que les deux grands hommes qui avoient eu successivement cette Charge, ne pouvoient être remplacés.*

Il laissa en mourant quatre enfans, trois fils & une fille; Charles, Pierre, Rodolphe & Catherine. Charles l'aîné Gentilhomme de Monsieur frere unique du Roi, est mort sans enfans; Pierre entra dans l'Ordre des Mathurins; Rodolphe le cadet est vivant & a laissé posterité. Catherine sa fille chérie épousa en 1696 Jules de Pas, Comte de Feuquieres, Lieutenant Général au Gouvernement, Province & Evêché de Toul.

Les plus habiles connoisseurs s'accordent tous à rendre cette justice à cet illustre Artiste, qu'il étoit extrêmement gracieux dans ses desseins, dans les attitudes nobles & aisées qu'il donnoit à ses figures, & dans la fraîcheur agréable de son coloris; mais ce qui fait son plus bel éloge, c'est qu'il peignoit également bien en grand & en petit; ce qui se rencontre rarement dans les plus grands Maîtres.

Le mérite de cet homme illustre ne se bornoit pas aux talens de sa profession, il y joignoit encore les qualités du cœur & de l'esprit les plus estimables. La droi-

ture & la probité furent ses vertus caractéristiques; ami sincere & généreux, non-seulement il ne manqua jamais à aucun de ceux avec qui il avoit eu quelque liaison; mais il se fit toujours un plaisir délicat de les prévenir par tous les bons offices qu'il pouvoit leur rendre. Ayant appris à son retour de Rome qu'une personne qui lui avoit été chere avant son départ, n'étoit pas dans une situation heureuse, ce fut pour lui une consolation d'adoucir sa destinée; & tant que cette personne vécut, il lui donna des secours considérables dans une Province éloignée où elle s'étoit retirée.

Il compta parmi ses amis les plus illustres Sçavans de son siécle. Comme il avoit fait de Santeuil un portrait où le génie de ce célébre Poëte étoit peint tout entier, le Poëte s'acquitta en Poëte de l'obligation qu'il avoit au Peintre. Il donna la devise qui devoit être gravée au revers de la Médaille de M. Mignart. Le corps est un miroir, & l'ame *stupuit natura æquari*.

Ces mots qui renferment l'éloge le plus sublime & en même tems le plus justement dû à l'habileté du grand Mignard, furent paraphrasés dans les suivans par le P. Menestrier.

Je sçais par le secret d'un art ingénieux
Remplir & l'esprit & les yeux
De toutes les beautés que l'Univers étale:
Je plais à tous également,
Et la nature avoue avec étonnement,
Si je ne la surpasse, au moins que je l'égale.

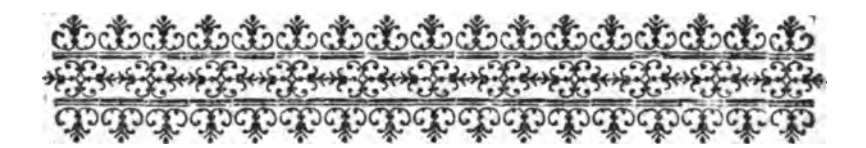
Un autre sçavant illustre, ami de notre Peintre composa à l'occasion du dernier portrait que M. Mignart fit du Roi, les vers suivans:

Oui, votre art, je l'avoue, est au-dessus du mien,
J'ai loué mille fois notre invincible Maître;

Mais

Mais, vous, en deux portraits vous les faites connoître;
L'on voit aisément dans le sien
Sa bonté, son cœur magnanime;
Dans (a) l'autre on voit son goût à placer son estime.
Ah! Mignard, que vous louez bien.

(a) Portrait de Madame de Maintenon.



ANDRE' FELIBIEN.

ANDRE' FELIBIEN, Ecuyer, Sieur des Avaux & de Javerei, Historiographe du Roi & de ses bâtimens, naquit à Chartres en 1619. L'excellent ouvrage que ce grand homme a composé pour éterniser la mémoire des hommes illustres, qui se sont distingués dans la Peinture, mérite bien que nous tâchions de lui rendre les mêmes honneurs, qu'il a lui-même rendu aux Peintres fameux, dont il nous a laissé les éloges historiques.

Envoyé à Paris pour y faire ses études, les rapides progrès qu'il y fit dans les Belles-Lettres lui procurerent la connoissance, & lui concilierent en même tems l'estime des plus beaux esprits de son tems. Les premiers ouvrages par où il commença à se faire un nom dans la République des Lettres, furent une paraphrase sur les lamentations de Jéremie, une autre du Cantique des trois enfans dans la fournaise; & une troisiéme sur le *Miserere*, ou le Pseaume cinquantiéme. Ces trois écrits réunis en un volume parurent à Paris en 1646.

Le Marquis de Fontenai-Mareuil ayant été nommé

Ambassadeur extraordinaire de S. M. T. C. auprès d'Innocent X. M. Félibien fut destiné à l'accompagner avec le titre de Sécrétaire d'Ambassade. Le séjour qu'il fit à Rome, lui fournit l'occasion de contenter le goût qu'il avoit pour les beaux arts, & en particulier pour la Peinture. Tous les momens de libres que lui laissoient les fonctions de son emploi, il les consacroit à l'étude des plus beaux monumens antiques, répandus dans les vignes & dans les Palais de Rome : & pour tirer de cette étude un plus grand fruit, il y joignit le secours des leçons qu'il reçut des plus fameux Peintres, qui étoient alors à Rome, tels que le Chevalier Lanfranc, Pierre de Cortonne, & le célébre Poussin.

M. Félibien se lia avec ce dernier d'une amitié très-étroite ; & l'on peut dire que ce fut principalement aux préceptes qu'il reçut de cet illustre artiste que M. Félibien dut les grands progrès qu'il fit dans la Peinture. *J'avois toujours la liberté de le voir peindre*, dit M. Félibien, en parlant de son ami, *& c'étoit pour lors, que joignant la pratique aux enseignemens, il me faisoit remarquer en travaillant, & par une sensible démonstration, la vérité des choses qu'il m'apprenoit par ses discours.*

M. Félibien travailla aussi sous les yeux du célébre Poussin, & commença plusieurs tableaux ; mais que les grandes affaires qui l'occupoient, ne lui permirent pas d'achever.

De retour en France il donna en 1650, une traduction de la relation de ce qui s'étoit passé en Espagne à la disgrace du Comte Duc d'Olivarès. Son livre de l'origine de la Peinture parut en 1660; & en 1666, il donna la premiere partie de ses entretiens sur la vie & sur les ouvrages des plus excellens Peintres ; ce qu'il continua jusqu'en 1688, qu'il en donna la cinquiéme & derniere partie. Il avoit publié quelques années auparavant, sçavoir en 1669, les conférences de l'Académie Royale de Peinture.

Les autres ouvrages les plus considérables de cet

Voici la traduction de cette Epitaphe en vers François.

Des sçavans ouvriers ce n'est point-là l'ouvrage ;
Il n'appartient qu'aux arts de bâtir son tombeau.
La Peinture prétend à ce grand avantage,
Tenant de ses écrits ce qu'elle a de plus beau.
Aussitôt tous les arts jaloux de cette gloire,
Consacrent à l'envi leurs mains à sa mémoire.

JOSEPH PAROCEL.

CE Peintre né à Brignoles en Provence, l'an 1648, étoit demeuré orphelin à l'âge de douze ans ; son pere Barthelemi Parocel, issu d'une famille distinguée de la ville de Montbrisson en Forêt, avoit d'abord été destiné à l'état Ecclésiastique ; mais entraîné par le penchant qui le portoit à la Peinture, il se livra tout entier à l'étude de cet art ; le dessein d'y exceller lui fit entreprendre le voyage d'Italie ; mais ayant rencontré dans sa route un Grand d'Espagne, à qui il eut le bonheur de plaire, ce Seigneur l'emmena avec lui à Madrid, où il le retint quelques années.

Le jeune Parocel, résolu de continuer son voyage, s'embarqua sur un vaisseau, qui fut pris par des Corsaires, & mené à Alger. Mais le Consul de la Nation Françoise s'étant interessé pour le Capitaine de ce vaisseau, il fut assez puissant pour lui faire rendre la liberté, de même qu'au Peintre François, qui se vit enfin en état de contenter le desir qui l'appelloit à Rome depuis long-tems.

Après y avoir demeuré quelques années, il prit le


H.th Rigaud Pinx.
G.F. Schmidt Sculp.
JOSEPH PARROCEL
de Brignolles en Provence, Peintre de Bat.lles
Con.er de l'Acad.ie Roiale de Peint.re et Sculp.re né en 1648.
Mort à Paris, le 1.er Mars 1704. Agé de 56. ans 6. Mois.
A Paris chez Odieuvre, M.d d'Estampes quai de l'Ecole vis à vis la Samaritaine à la belle Image. C.P.R.

parti de venir rejoindre son ami le Capitaine, dont il épousa la fille; ce mariage le fixa à Brignoles, le séjour de son beaupere, & il y mourut en 1660, laissant trois enfans, qui tous trois s'attachérent à l'étude de la Peinture.

Joseph le plus jeune, après avoir appris les premiers élemens de cet art de son frere Louis, vint à Paris, dans l'espérance que son assiduité au travail pourroit lui fournir les secours qu'il ne pouvoit se promettre de sa famille; il ne fut pas trompé dans son attente. Ses talens lui conciliérent l'estime des plus grands Peintres, qui tous à l'envi s'empresserent de contribuer à l'avancement d'un jeune homme, dans qui ils découvroient les plus heureuses dispositions.

Après un séjour de quatre ans à Paris, le jeune Parocel se rendit à Rome dans le dessein d'y faire une étude particuliere des Antiques. Arrivé en Italie, il fut assez heureux pour se lier d'une étroite amitié avec Jacques Courtois, surnommé le Bourguignon, Peintre, qui s'étoit fait un grand nom par le talent particulier qu'il avoit à peindre des batailles; & ce fut-là un genre de Peinture dans lequel M. Parocel excella lui-même dans la suite; il ne réussit pas moins bien dans le coloris, dont l'étude qu'il en fit à Venise lui découvrit toutes les beautés.

Huit ans s'étoient déja écoulés depuis qu'il étoit en Italie, & il ne songeoit à rien moins qu'à retourner en France, lorsqu'une fâcheuse avanture l'obligea de hâter son départ de Rome. Attaqué par sept à huit assassins, qui avoient été apostés par des hommes jaloux de son mérite, il ne dut qu'à son intrépidité & à sa valeur, le bonheur qu'il eut d'échaper à la fureur de ces scélerats. Il revint donc en France; & résolu de s'y fixer, il s'y maria six mois après y être de retour. Déja connu par ses ouvrages avant même qu'il allât en Italie, il ne lui fut pas bien difficile d'obtenir une place à l'Académie. Il y fut reçû avec distinction, & il dut au beau tableau

qu'il donna pour sa réception, dont le sujet étoit une bataille qui s'étoit donnée près de Maëstricht, l'honneur qu'il eut d'être nommé Conseiller.

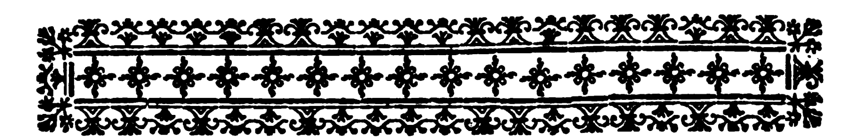
Il peignit quelque tems après par ordre du Marquis de Louvois, l'un des quatre réfectoires de l'Hôtel des Invalides. Quelques conquêtes de Louis le Grand qu'il représenta, furent si bien exécutées, que le Ministre, qui en fut enchanté, voulut que le même Peintre travaillât à plusieurs sujets de batailles, destinés à orner le Château de Versailles.

Ces excellens ouvrages auroient mérité à M. Parocel les plus grandes récompenses, si la mort ne lui avoit enlevé son protecteur. M. Mansart ayant été nommé pour remplacer M. de Louvois dans la Charge de Sur-Intendant des Bâtimens, M. Parocel lui présenta le passage du Rhin, qui lui avoit été ordonné pour le salon de Marly, ainsi que quatre dessus de porte; mais non-seulement il négligea de faire sa cour à ce nouveau Sur-Intendant; il le ménagea outre cela si peu, que désespérant d'être payé de plusieurs ouvrages qu'il avoit faits dans sa maison, il le fit assigner, condamner par corps, & fit arrêter son carrosse. La vengeance que le Sur-Intendant tira d'un pareil procédé fut, que le passage du Rhin fut mis à l'écart; mais Louis XIV, étant venu à Marli, demanda à voir ce tableau, & ordonna qu'il fût placé dans la Chambre du Conseil à Versailles. Ce grand Prince fit venir Parocel, & après lui avoir fait l'honneur de le louer beaucoup, il lui commanda encore les tableaux qui ornent la sale où le Roi mange à Versailles, & cinq autres tableaux, dont l'un représente la foire de Bezons; & les quatre parties du monde sont les sujets des quatre autres,

Si cet habile artiste réunissoit dans lui toutes les parties qui font les grands Peintres, ses qualités du cœur & de l'esprit prêtoient encore un nouveau lustre à ses rares talens. Une pieté solide, une charité tendre & compatissante envers les pauvres, une droiture,

une ſincérité, une candeur, qui le rendoient ennemi de tout ce qui s'appelle feinte & diſſimulation, étoient ſes vertus caractériſtiques.

Une attaque d'apoplexie enleva ce grand homme l'an 1704, étant âgé d'environ cinquante ſept ans.



NOEL COYPEL.

NOEL COYPEL, fils de Guyon Coypel, Cadet de Normandie, prit naiſſance à Paris en 1629. Il n'avoit pas encore douze ans que ſon pere l'envoya à Orléans pour y apprendre les premiers principes de la Peinture ſous Poncet, l'un des anciens éleves de Vouet. Ce Peintre accablé d'infirmités, & ſurtout fort incommodé de la goute, qui ne lui permettoit pas de vaquer à ſes affaires, ne craignit pas d'en confier le ſoin à ſon nouveau diſciple dans qui il avoit remarqué beaucoup de jugement; mais le jeune Coypel, qui ne déſiroit rien plus ardemment que de faire chaque jour de nouveaux progrès dans ſa profeſſion, & qui pour réparer le tems qu'il perdoit pendant le jour, employoit la plus grande partie des nuits à deſſiner, ne put ſouffrir long-tems que ſon maître le détournât continuellement de ſon travail par les commiſſions dont il le chargeoit; ainſi il prit le parti de le quitter, & de venir à Paris, ayant à peine atteint ſa quatorziéme année.

Le haſard voulut qu'en arrivant dans cette ville, il entrât dans l'Egliſe des Jacobins de la rue ſaint Honoré; où un Peintre, nommé Quillerier peignoit la Chapelle de ſaint Hyacinthe. L'attention extraordinaire avec laquelle le jeune Coypel conſideroit l'ouvrage auquel on travailloit, fit ſoupçonner à Quillerier que ce jeune

homme avoit quelque connoiſſance de la Peinture, & dans cette penſée il lui préſenta un pinceau. Celui-ci s'en ſervit avec tant de grace, & fit quelque choſe de ſi achevé, que Quillerier ſe fit un plaiſir de l'occuper.

Notre jeune Peintre fut quelque tems après employé par Charles Errard, qui ſe trouvoit chargé de tous les ouvrages de Peinture qui ſe faiſoient au Louvre; & comme il faiſoit donner à ce jeune homme une paye auſſi forte qu'aux autres Peintres qui travailloient avec lui, le Sur-Intendant des bâtimens en paroiſſant ſurpris, & en ayant demandé la raiſon, Errard lui répondit, *Qu'il ne falloit pas payer ſelon l'âge, mais ſelon le mérite.*

M. Coypel ne ceſſa deſlors de travailler pour le Roi; & la réputation qu'il acquit, lui fit trouver un parti avantageux. En 1660 il épouſa Magdelaine Heraut, fille d'un Peintre de ce nom. Cette femme joignoit à beaucoup de vertu un talent particulier pour la Peinture. Elle excelloit ſurtout dans les portraits, & a laiſſé de fort belles copies d'après Raphaël.

Un an avant ſon mariage, M. Coypel avoit été reçu Académicien, & en 1664 il fut élû Profeſſeur. Son tableau de réception fut le meurtre d'Abel par Caïn. Un autre tableau qu'il donna quelque tems après, & qui fut reçu avec un applaudiſſement univerſel, fut un ſaint Jacques le Majeur, qui convertit un Gentil en allant au ſupplice.

La réputation de ce célébre artiſte, répandue par toute la France, lui mérita d'être choiſi par le Parlement de Rennes pour peindre la grande Chambre d'Audience du Palais. Ouvrage en neuf grands morceaux, où ſont repréſentées la juſtice & la religion accompagnées des autres vertus.

Mais les ouvrages les plus renommés de ce grand Peintre, & qui ont immortaliſé ſa gloire, ſont ceux qu'il a faits pour le Roi. Chargé de la direction des

ouvrages

ouvrages de Peinture de l'appartement du Roi aux Thuilleries, il fit presque seul tous les beaux morceaux dont cet appartement est orné. On voit au Palais-Royal le Platfond de la salle des Gardes, le lever du soleil peint de sa main; de même que le grand cabinet du Roi & le platfond de la salle des machines des Thuilleries. Il fut aussi choisi pour peindre le platfond des petits appartemens du Château de Versailles, sans parler d'un grand nombre de superbes tableaux que l'on voit de lui au vieux Louvre.

Le Roi toujours attentif à récompenser le mérite des grands hommes, qui illustroient son régne, donna à M. Coypel en 1672, un logement aux galeries du Louvre, & lui fit en même tems l'honneur de le nommer directeur de l'Académie de Rome.

Notre Peintre emmena avec lui en Italie Antoine Coypel, son fils unique; Charles Herault, son beau-frere, & Peintre de l'Académie pour le paysage, avec Charles Poërion, son parent & son éleve. Le nouveau Directeur plein de zele pour la gloire de sa Nation, commença en arrivant à Rome par loger l'Académie dans un grand Palais, où il fit mettre les armes de France, il donna ensuite ses soins à faire modéler les plus belles statues de Rome, pour en orner le salon où l'on dessinoit d'après l'Antique.

Notre Peintre François ne fut pas long-tems à Rome sans y donner des preuves éclatantes de sa capacité. Chargé par le Ministre de travailler à quatre grands tableaux destinés pour le cabinet du Conseil du Roi, à Versailles, il se surpassa dans l'exécution de cet ouvrage. Ces tableaux furent exposés à la *Rotonde*, & furent admirés des plus habiles connoisseurs.

L'homme illustre dont nous faisons l'éloge, plus estimable encore par les qualités de son cœur que par ses rares talens, se fit un certain nombre d'amis choisis, parmi lesquels le Cavalier Bernin, & l'illustre Carlo Maratti tenoient le premier rang.

M. Coypel après trois années de séjour à Rome, où l'on avoit voulu le faire Prince de l'Académie de saint Luc, honneur que quelques raisons particulieres l'empêcherent d'accepter, revint en France avec son fils, qui avoit si bien profité des leçons qu'il lui avoit données, qu'à l'âge de douze ans & demi, il fut honoré d'une pension du Roi pour un dessein d'invention qu'il avoit fait ; & qui avoit été couronné par l'Académie de saint Luc.

M. Colbert sensible à l'honneur que notre illustre Peintre avoit fait à la Nation Françoise pendant son séjour à Rome, le reçut avec mille marques de bonté, & lui fit continuer les ouvrages qu'il avoit commencés pour le Roi.

M. Coypel fit presque en même tems deux pertes qui lui furent également sensibles. La mort venoit de lui enlever une épouse, qui méritoit toute sa tendresse ; lorsqu'il eut à pleurer avec toute la France M. Colbert, le généreux protecteur des arts & des sciences.

Messieurs de Louvois & de Villacerf, Sur-Intendans des bâtimens, faisoient trop de cas des talens de cet habile artiste, pour qu'ils ne songeassent pas à les employer. Il fut chargé de plusieurs desseins pour les tapisseries des Gobelins ; & fut encore choisi pour travailler à de nouveaux tableaux pour le Roi.

Il venoit d'être élu Recteur de l'Académie lorsqu'il contracta de secondes nôces ; & presque dans le même tems le Roi lui fit l'honneur de lui donner une pension de mille écus, & de le nommer Directeur de l'Académie après la mort de M. Mignart.

Plein de reconnoissance pour les bienfaits dont Sa Majesté venoit de le combler, il se livra à son travail avec une nouvelle ardeur. Quoique dans un âge avancé, il entreprit pour l'Eglise des Invalides deux grands morceaux à fresque, qui sont au-dessus de l'Autel, & qui représentent, l'un l'Assomption de la Vierge, & l'autre son couronnement. Les grandes fatigues d'un

Peinture ne purent lui refuser les applaudissemens qui étoient dûs à sa capacité & à ses talens.

M. Amelot ayant été nommé en 1682 Ambassadeur du Roi à Venise, il engagea M. de Piles à l'accompagner en qualité de Secretaire de l'Ambassade.

Après trois ans de séjour à Venise, M. de Piles reçut ordre de M. de Louvois de passer en Allemagne pour y voir les riches cabinets que l'on disoit y être en grand nombre, & surtout + ~~à Gratzafin, d'y~~ acheter des tableaux pour le Roi. M. de Piles fut aussi chargé par M. Amelot de passer à Vienne, où le Marquis de Chiverny étoit alors Envoyé extraordinaire du Roi, & de s'y informer exactement de la situation des affaires; commission d'autant plus glorieuse pour M. de Piles, qu'elle prouvoit l'estime particuliere que l'on faisoit de son discernement & de sa capacité.

+ à Gratz, afin d'y &c

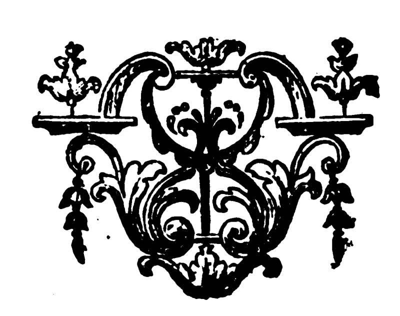
M. de Piles étant revenu à Paris & y ayant rendu compte au Ministre des commissions dont il s'étoit acquitté avec succès, partit en 1685 pour Lisbonne, où il accompagna M. Amelot en la même qualité qu'il avoit eue auprès de lui à Venise; il le suivit encore dans l'Ambassade de Suisse en 1689, & il eut l'honneur d'y signer le Traité de neutralité que M. Amelot avoit conclu avec les Cantons, & fut chargé de le porter à Sa Majesté.

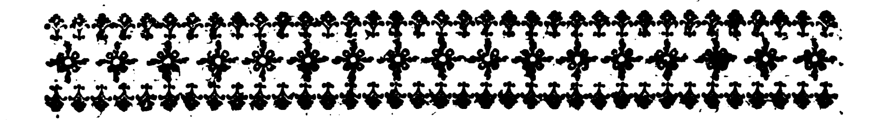
En 1692 M. de Piles eut une nouvelle occasion de signaler le zele qui l'animoit pour la gloire & les intérêts de l'Etat. Il fut envoyé en Hollande pour y demeurer *incognito* sur les prétextes que lui fournissoit sa réputation parmi les curieux en Peinture, & en effet pour agir de concert avec ceux qui n'avoient en vûe que de hâter la conclusion de la paix; mais sur le soupçon que l'on eut du véritable but de sa mission, il fut arrêté par ordre de l'Etat & retenu Prisonnier à la Haye pendant deux ans. Le peuple qui étoit las de la guerre ayant appris que M. de Piles n'étoit en prison que pour avoir voulu travailler à la paix, se mit en devoir de le

délivrer ; & ce fut pour cette raison qu'on le transféra au Château de Louvestein, où on le retint jusqu'à la paix de Riswich. Ce fut dans sa prison que ce grand homme composa son abregé de la vie des Peintres : une pension que le Roi lui fit fut la récompense de ses services & de son zele.

Son grand âge & ses infirmités ne l'empêcherent pas de faire en 1705 le voyage d'Espagne, où M. Amelot étoit envoyé en qualité d'Ambassadeur extraordinaire ; mais ses forces ne répondirent pas à son zele, & il fut obligé de revenir en France la même année. Depuis ce voyage il vêcut encore quatre ans & mourut le 5 d'Avril 1709, âgé de soixante & quatorze ans.

Les ouvrages qu'il a publiés sont un abregé d'Anatomie accommodé aux Arts de Peinture & de Sculpture ; quelques conversations sur la connoissance de la peinture, & sur le jugement qu'on doit faire des tableaux ; une dissertation sur les ouvrages des plus fameux Peintres ; les premiers élémens de la peinture pratique ; l'art de peinture de du Fresnoy traduit en François & enrichi de remarques ; un abregé de la vie des Peintres avec un dialogue sur le coloris, & un cours de peinture par principes.





CHARLES DE LA FOSSE.

CE Peintre né à Paris en 1640, eut pour pere Antoine de la Fosse Joyaillier, & pour oncle le célebre de la Fosse Poëte tragique. Formé à l'Ecole du fameux Charles le Brun, il fit sous ce grand Maître de si rapides progrès, qu'étant encore bien jeune il mérita d'être honoré du titre de Pensionnaire du Roi, & fut envoyé à Rome en cette qualité.

Le jeune de la Fosse arrivé en Italie, y fit une étude particuliere de la correction du dessein. Les beaux ouvrages du Titien & de Paul Veronese furent les modéles qu'il se proposa; après avoir puisé dans l'Ecole Romaine toutes les belles connoissances qui devoient le rendre un jour un des plus grands Peintres de son siécle, il passa à celle de Venise résolu de ne rien oublier pour se perfectionner dans la science du coloris; son application secondée des plus heureuses dispositions, fut suivie des plus grands succès.

Les premiers ouvrages qui sortirent de son pinceau à son retour en France, furent quatre tableaux qu'il fit par ordre du Roi pour les appartemens des Thuilleries, & il peignit ensuite à Fresque la Chapelle du mariage dans l'Eglise de Saint Eustache, avec le chœur & le Dôme de l'Eglise des Religieuses de l'Assomption.

Tant de beaux ouvrages qui publioient la capacité de cet illustre Peintre, lui procurerent en 1693 l'honneur qu'il eut d'être reçu à l'Académie, & l'enlevement de Proserpine qu'il donna pour son tableau de réception, lui mérita d'être nommé Professeur de cette même Académie, dont il devint ensuite Directeur, & enfin Recteur.

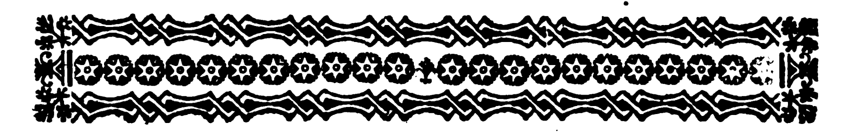

H. Rigaud Pinx.
D. Sornique Sculp.
CHARLES DE LA FOSSE
DE L'ACADEMIE DE PEINTURE
Né à Paris, Mort en xbre 1716. Agé de prés de 80. ans.
A Paris chez Odieuvre, Md d'Estampes, quay de l'Ecole, vis à vis le côté de la Samarne à la belle Image.
C. P. R.

Mais ce ne fut pas seulement en France que notre Peintre eut occasion de faire briller ses talens. Sa réputation avoit été portée en Angleterre, où il fut appellé par Milord Montaigu, qui dans le dessein où il étoit de faire peindre le superbe Hôtel qu'il avoit à Londres, destina M. de la Fosse à ce grand ouvrage.

Ce Seigneur eut tout sujet de s'applaudir du choix qu'il avoit fait. M. de la Fosse peignit dans deux grands platfonds l'apothéose d'Isis & l'Assemblée des Dieux; & ces deux morceaux furent considérés comme des chefs-d'œuvres de l'art. Le Roi Guillaume III. qui vint les voir en parut si charmé qu'il fit au Peintre François les offres les plus avantageuses pour le fixer en Angleterre; mais M. de la Fosse protegé par M. Mansart Sur-Intendant des Bâtimens, & qui lui faisoit espérer qu'on le nommeroit premier Peintre du Roi, ne songea qu'à hâter son retour en France.

Le Sur-Intendant chez qui il logea en arrivant à Paris, le chargea de faire les esquisses du Dôme des Invalides, & de tous les sujets qui devoient orner ce superbe Edifice.

M. de la Fosse eut ordre ensuite de peindre un plafond à Versailles, & de faire divers tableaux pour Marly, pour Trianon, & pour le Palais du Luxembourg. M. Mansard son protecteur lui avoit destiné la nouvelle Chapelle de Versailles dont il avoit déja peint toutes les esquisses; mais après la mort de M. Mansart, ces ouvrages furent partagés entre Jouvenet, Coypel, & les deux Boullongnes; M. de la Fosse eut pour son partage cette partie de la voute qui est au-dessus du Maître-Autel, où il peignit la Résurrection du Sauveur. Une pension de mille écus fut la récompense de quantité de beaux ouvrages que cet habile Peintre avoit faits pour le Roi. Il mourut à Paris en 1716, âgé de soixante-seize ans.



JEAN JOUVENET.

JEAN JOUVENET né à Rouen en 1644, eut pour premier Maître Laurent Jouvenet son pere, Peintre de cette Ville. A l'âge de dix-sept ans, il vint à Paris où il ne voulut prendre de leçons que de la nature seule dont il fit son unique étude.

Un tableau du Mai qu'il fit en 1673 & qui représentoit la guérison du paralytique, commença à établir sa réputation. Charles le Brun premier Peintre du Roi, qui connoissoit tout le mérite de ce jeune Artiste, se fit un plaisir de le présenter deux ans après à l'Académie où il fut reçu avec mille marques glorieuses de distinction; aussi les méritoit-il pour l'excellent tableau qu'il donna le jour de sa réception, & qui fait encore aujourd'hui un des principaux ornemens de la Salle de l'Académie. Dans ce tableau où est représentée Esther devant Assuerus, l'on remarque une fierté de dessein, une composition & une entente de couleur que l'on ne peut se lasser d'admirer. M. Jouvenet dut à quelques autres ouvrages dans lesquels on reconnoît la belle maniere du Poussin, l'honneur qu'on lui fit de le nommer Professeur & ensuite Directeur, & enfin Recteur perpétuel de l'Académie.

Nous avons dit que ce grand Peintre faisoit de la nature sa principale étude; en voici une preuve bien marquée. Notre Peintre avant que de commencer un tableau dont le sujet devoit être la pêche miraculeuse de Saint Pierre, fit un voyage exprès à Dieppe pour y examiner la manœuvre des pêcheurs, & y dessiner d'après nature des filets, des poissons, des coquillages, & généralement tout ce qui pouvoit servir à embellir le sujet

sujet qu'il vouloit traiter ; aussi ce tableau fut-il trouvé si parfait que Louis XIV. se l'étant fait apporter à Trianon, en parut si charmé, qu'il ordonna que ce même dessein fût exécuté aux Gobelins ; & il accorda au Peintre une pension de douze cens livres.

Environ le même tems M. Jouvenet dont la réputation prenoit chaque jour de nouveaux accroissemens, fut appellé à Rennes pour y peindre le platfond de la Chambre du Conseil du Parlement.

De retour à Paris, il fut choisi pour peindre à fresque les douze Apôtres qui ornent la coupe de l'Eglise des Invalides, & en 1707 on l'associa à Messieurs de la Fosse, Coypel & aux deux Boullongnes pour peindre la Chapelle de Versailles. Une augmentation de pension fut la récompense de ses nouveaux ouvrages.

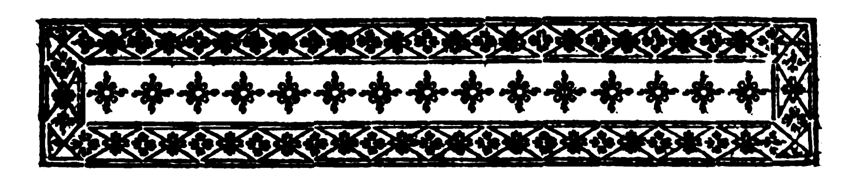
Ce grand Artiste étant tombé paralytique du côté droit en 1713, eut inutilement recours aux eaux de Bourbon, qu'il avoit ~~pris~~ +prises avec succès vingt ans auparavant. Son infirmité ne l'empêcha pas de continuer à travailler avec la même ardeur ; & ce qui paroîtra étonnant, c'est que quoiqu'il ne pût se servir que de la main gauche, les ouvrages qui sortoient de son pinceau n'en étoient pas pour cela moins achevés, comme on peut en juger par le platfond de la seconde Chambre des Enquêtes du Parlement de Rouen, & par le *Magnificat* qu'il peignit pour l'Eglise de Notre-Dame de Paris. M. Jouvenet venoit d'achever ce dernier ouvrage, & il n'étoit pas même encore en place, lorsque la mort enleva ce grand Peintre à l'âge de soixante-treize ans. Sa mort arriva en 1717.

Un esprit vif & enjoué, une conversation aimable, une humeur toujours égale, jointe à un grand fond de droiture & de probité, faisoient que sa compagnie étoit recherchée de tout le monde. Sur ce qu'on lui disoit un jour qu'un de ses confreres qui avoit fait un médiocre tableau placé proche du sien, alléguoit pour excuse que Jouvenet avoit retouché son tableau depuis

qu'il avoit vû son ouvrage, il répondit : *c'est vraiment lui qui a retouché le mien en plaçant le sien à côté.*

Dans le Procès qu'il eut avec les Religieux de l'Abbaye de Saint Martin qui ne vouloient pas recevoir les tableaux qu'ils lui avoient commandés, parce qu'il leur avoit promis de traiter la vie de Saint Benoît, il dit en présence des Juges devant qui l'affaire se plaida, qu'il avoit dessiné sur une grande toile la vie de ce Saint, & que cela ne pouvoit pas réussir en Peinture. *Que vouliez-vous*, dit-il, *que je fisse dans une grande composition de trente sacs de charbon, tels que ceux que vous portez.* Le Peintre eut les rieurs de son côté, & gagna sa cause.





JEAN-BAPTISTE SANTERRE.

JEAN-BAPTISTE SANTERRE né à Magni, ville du Vexin-François, fut élevé à Paris, où il eut pour premier Maître un Peintre d'une médiocre capacité, appellé le Maire ; s'étant lui-même apperçu du peu de progrès qu'il faisoit à son école, il se plaça chez le célébre Louis de Boullongne, qui cultiva avec succès les heureux talens de son nouvel éleve.

Le jeune Santerre devenu capable de travailler par lui-même, commença par faire quantité de morceaux de caprice, comme des têtes & des demi-figures qu'il représentoit sous l'allégorie de la Fable, des Arts ou de quelque action naturelle, & ce fut-là un genre de travail dans lequel il excella. Entre un grand nombre de tableaux de cette espece qui sont sortis de son pinceau, on admire surtout une liseuse & une dessineuse à la chandelle, une voilée, une coupeuse de choux, une tireuse de rideau, une dormeuse, une pélerine, une coquette, une menaceuse, une donneuse de billet, un chasseur, un escrimeur, un ramoneur, autant de morceaux qui se font admirer par la vérité des attitudes, par l'éclat des teintes, & par la vivacité des carnations.

On rapporte de ce célébre Artiste, que pour rendre ses couleurs plus durables, il avoit coutume, lorsqu'il marchoit dans les rues, d'examiner avec attention les enseignes des boutiques, pour distinguer les couleurs qui résistoient le plus long tems aux injures de l'air, & que c'étoit par-là qu'il jugeoit de celles qu'il devoit employer.

A l'étude que ce grand homme avoit faite de l'Anatomie & de la perspective, il joignit encore celle de la nature qui fut toujours le principal objet de ses observations. Ce qui est exprimé dans le madrigal suivant que lui adressa un Poëte de ses amis.

D'un pinceau merveilleux, à la belle nature,
Santerre ajoute encore de nouvelles beautés ;
Et tous les yeux sont enchantés
Par les graces de sa peinture.

Ce fameux Peintre habile dans les portraits a aussi fait admirer la délicatesse de son pinceau dans les sujets d'histoire. On a de lui une descente de Croix, Adam & Eve en pied, une famille représentée sous les cinq sens, une Suzanne avec les deux vieillards qui est le morceau qu'il donna pour son tableau de réception à l'Académie.

La capacité de ce grand homme fut récompensée par une pension & un logement au Louvre que le Roi lui accorda. Les ouvrages que Sa Majesté a de ce fameux Peintre sont le portrait de Madame la Dauphine, celui de M. le Duc d'Orléans avec une Magdeleine & une sainte Thérèse en méditation.





BON DE BOULLONGNE, LOUIS DE BOULLONGNE.

NOUS ne séparerons pas les éloges de ces deux illustres Artistes, qui distingués l'un & l'autre par les mêmes talens, se sont rendus également célébres dans leur profession. L'on vit briller dans tous les deux même élévation de génie, même élégance, même légereté de pinceau, même noblesse d'expression, même correction de dessein, même ardeur infatigable pour le travail. Tous les deux mériterent d'être comparés aux plus fameux Peintres de l'école de Lombardie ; l'un fut appellé le Guide, & l'autre le Dominiquin de son siécle.

Louis de Boullongne, Peintre du Roi, & l'un des premiers Professeurs de l'Académie Royale de Peinture, mort à Paris en 1674, fut le pere de ces deux grands hommes, & ce fut à son école qu'ils commencerent à former leur gout sur celui de la belle antiquité. On voit de cet habile Maître trois superbes tableaux dans l'Eglise de Notre-Dame, l'un est le miracle de S. Paul operé à Ephèse, l'autre son martyre, & le troisiéme représente S. Simeon.

Bon de Boullongne né à Paris en 1649, eut dès ses plus tendres années un gout marqué pour la profession dans laquelle il devoit exceller un jour ; & ce qui facilita les premiers progrès qu'il y fit, fut que sans sortir de la maison paternelle, il y trouva tous les secours qu'il pouvoit désirer pour se perfectionner dans l'art auquel il s'étoit destiné. Le premier ouvrage par où il commença à se faire avantageusement connoître, fut un saint Jean en demi figure, que le Ministre trouva si

parfait que dès le même moment il nomma le jeune de Boullongne pour aller à Rome en qualité de pensionnaire de Sa Majesté, & voulut que le tableau qui lui avoit été présenté, fût réservé pour orner la sale de l'Académie. Les plus heureuses dispositions jointes à un désir extrême d'apprendre, accompagnerent ce jeune éleve en Italie. Bientôt son mérite l'y fit connoître, & lui gagna l'amitié des plus grands maîtres. Les beaux tableaux du Guide & du Dominiquin mériterent toute son admiration ; il en fit sa principale étude, & ils furent depuis ses modéles cheris. Nous verrons jusqu'à quel dégré de perfection ce grand homme sçut porter l'imitation; ce n'est pas en trop dire, que d'avancer, qu'il a été dans son art un nouveau Protée, qu'il a saisi indifféremment tous les gouts, & qu'il se les est rendu propres au point de tromper les plus habiles connoisseurs; nous en rapporterons bientôt des exemples convaincans.

Ce n'en fut pas assez pour notre jeune Peintre François de l'étude qu'il avoit faite à Rome, le désir de sa perfection le fit passer de cette école à celle de Lombardie, & ce fut-là que les excellentes copies qu'il fit des inimitables tableaux du Correge & du Carache, acheverent de former son goût.

Cet habile Artiste ne revint en France qu'après avoir puisé dans les différentes écoles de l'Italie toutes les riches connoissances qui avoient quelque rapport à la perfection de sa profession. A peine fut-il rendu à sa patrie, qu'il y obtint une place dans l'Académie Royale de Peinture, & peu de tems après il mérita d'être nommé Professeur. Son tableau de réception fut le combat d'Hercule contre les Centaures & les Lapithes.

Estimé singuliérement de M. le Brun pour sa capacité & ses talens, il fut destiné à travailler à l'embellissement du grand escalier du Château de Versailles; & cet ouvrage lui valut une pension dont il fut gratifié par le feu Roi, qui plein d'amour pour les beaux

arts, sembloit n'être occupé que du soin de les faire fleurir dans ses Etats; & combien d'éternels monumens n'y a-t-il pas laissé de sa magnificence & de son goût? Ouvrages, qui en immortalisant la gloire de ce grand Prince, immortalisent en même tems celle des hommes illustres qui ont travaillé par ses ordres.

Les autres ouvrages que M. de Boullongne fit pour le Roi sont les Chapelles de saint Jerôme & de saint Ambroise dans l'Eglise des Invalides, neuf petits platfonds qui représentent les Apôtres grouppés avec plusieurs Anges, & un concert de ces esprits bienheureux dans la Chapelle de Versailles. Nous ne parlerons pas des autres chefs-d'œuvre de ce célébre Artiste, répandus dans diverses Eglises de Paris, & dans plusieurs maisons particuliéres de cette Capitale.

Non moins habile dans le dessein que dans la composition & le coloris, il excelloit encore, comme nous l'avons dit, dans l'art d'imiter si parfaitement les anciens Maîtres, qu'il n'étoit presque pas possible de ne pas s'y méprendre: en voici une preuve bien marquée.

Un tableau de sa façon, peint dans le goût du Guide, ayant été emballé, puis présenté à son Altesse Royale, Monsieur, frere unique du Roi, comme venant de Rome; ce Prince voulut que son premier Peintre, M. Mignard, examinât ce tableau, & qu'il décidât du prix. Celui-ci après l'avoir bien considéré, & en avoir relevé toutes les beautés, jugea qu'il étoit véritablement du Guide. Le tableau fut en effet acheté; & on lui fit l'honneur de le placer dans l'appartement du Prince à côté d'un tableau de Raphaël.

Si ce célébre Artiste s'est fait un si grand nom parmi les Peintres de son tems, il le doit autant à son ardeur infatigable pour le travail, qu'aux rares talens dont la nature l'avoit doué; les paresseux, étoient selon lui, des hommes morts, & c'est ce qu'il répetoit souvent à ses disciples, qu'il prenoit soin lui-même d'aller éveiller.

Eh! vous ne jouissez, leur disoit-il, *que de la moitié de la vie! Vous dormez tandis qu'il y a plus de quatre heures que le soleil est levé pour moi.* Et en effet, sa coutume étoit de souper à six heures, de se coucher à sept, & de se lever réguliérement à quatre heures du matin. Sans compter que souvent il lui arrivoit de consacrer au travail la meilleure partie des nuits, habitude qu'il avoit contractée dès sa jeunesse, de même que M. son frere; ils étudioient l'un & l'autre à la lueur d'une lampe, & souvent leur mere les surprenoit au milieu de la nuit, le crayon à la main; pour le leur faire quitter & les obliger de prendre du repos, il falloit qu'elle éteignît elle-même la foible lumiere qui les éclairoit.

Tel fut l'homme célébre dont je viens d'ébaucher l'éloge; infiniment recommandable par ses rares talens, il ne l'étoit pas moins par les qualités du cœur. Bonté, droiture, probité, désintéressement, penchant naturel à obliger; on trouvoit dans lui toutes les vertus qui forment le caractere de l'honnête homme. Plein de zèle pour l'avancement de ses éleves, il sacrifioit à leur instruction la plus grande partie de son tems; il les aidoit de ses conseils, leur faisoit part de ses desseins, s'intéressoit à leur fortune, & ne leur refusoit aucun des secours qui pouvoient y contribuer.

Au reste son application continuelle au travail ne prenoit rien sur son humeur toujours égale, & naturellement enjouée. Nous n'en rapporterons qu'un seul trait. L'Auteur du Mercure Galant s'étant fort mal à propos égayé à parler mal des Peintres, des Sculpteurs, & des Poëtes; M. de Boullongne intéressé à les venger, fit graver une planche pour l'Almanach de 1694, où l'imprudent journaliste étoit représenté sous la figure de Mercure cruellement étrillé par les deux Déesses qui président à la Peinture & à la Sculpture; l'on voyoit dans la même planche la Poësie, qui pour se préparer à recommencer étoit occupée à lier une poignée de verges

verges ; & au dessous de la figure de Mercure on lisoit cette inscription. *Ah ! ah ! Galant, vous raisonnez en ignorant.*

Nous serions infinis si nous voulions rapporter bien d'autres saillies non moins ingénieuses, qui prenoient leur source dans l'imagination vive & féconde de l'homme illustre dont nous venons de parler. Une mort inopinée causée par un catarre, l'enleva de ce monde en 1717, dans la soixante-huitiéme année de son âge. De son mariage avec Mademoiselle Lourdet il eut deux fils, dont l'un embrassa le parti des armes, & l'autre suivit le barreau. Mais tous les deux moururent à la fleur de leur âge.

Nous ne devons pas oublier de dire que M. de Boullongne eut deux sœurs, qui distinguées par un égal talent pour les beaux arts, mériterent d'être reçues avec distinction dans l'Académie Royale de Peinture. On voit sur la porte d'une salle de l'appartement de la Reine un excellent tableau de leur façon, où sont représentées plusieurs figures grouppées, & dont le fond est une superbe Architecture.

LOUIS DE BOULLONGNE.

LOUIS DE BOULLONGNE, premier Peintre du Roi, Chevalier de l'Ordre de saint Michel, Associé de l'Académie des Belles-Lettres, & Directeur de celle de Peinture, dut tant de titres glorieux à la supériorité des plus rares talens, & aux travaux immenses qui en furent le fruit. Eleve d'un pere habile dans son art, & qui de bonne heure prit un soin extrême de cultiver les merveilleuses dispositions de ce second fils, il fit sous un si excellent maître les plus rapides progrès. S'il surpassa les jeunes Peintres de son âge par la réunion d'un plus grand nombre d'heureux ta-

lens, dès ses plus tendres années, il les surpassa aussi par une plus grande application au travail. Agé de dix-huit ans, il remporta les prix proposés par M. Colbert, & que ce généreux protecteur des arts & des sciences se plaisoit à distribuer lui-même, pour exciter l'émulation des jeunes éleves de l'Académie.

Envoyé à Rome la même année que son frere aîné en revenoit, sçavoir en 1675, il y fut à peine arrivé que se livrant à l'étude avec une nouvelle ardeur, il en fit ses plus cheres délices. Les ouvrages des plus grands Maîtres l'occuperent tout entier, & il en fit des copies qui retraçoient toutes les beautés des originaux, témoins celles qu'il envoya en France, & sur lesquelles furent exécutées par ordre du Roi plusieurs riches tentures de tapisseries. On admire surtout dans ces copies l'Ecole d'Athenes du célébre Raphaël, la dispute du saint Sacrement, & divers autres morceaux, qui font un des plus grands ornemens des salles du Vatican.

Notre jeune Peintre ne s'en tint pas à l'étude des Maîtres fameux, qui ont le plus illustré l'Ecole Romaine, & dont les ouvrages lui avoient acquis une parfaite connoissance de la correction du dessein. Il visita successivement les Ecoles de Lombardie & de Venise pour y étudier les sublimes beautés du coloris.

De retour en France où il avoit été précédé par les admirables copies dont nous avons parlé, il se vit bientôt recherché de tous les amateurs, & malgré la facilité de son pinceau, soutenue d'un amour extrême pour le travail, à peine put-il suffire aux occupations que sa grande habileté lui attiroit de toute part. Il illustroit trop sa profession pour que l'Académie ne fût pas empressée à récompenser le mérite de ce célébre Artiste. Elle se l'associa en 1681, peu de mois après son retour d'Italie. Le zele du nouvel Académicien pour la gloire de son Souverain, décida du sujet de son tableau de réception. Pour célébrer l'heureuse paix que le feu Roi venoit de donner à l'Europe, M. de Boullongne

représenta Auguste, qui fait fermer le temple de Janus, morceau digne du pinceau des plus grands Maîtres.

D'autres ouvrages non moins achevés, qui se succéderent de près les uns aux autres, firent à leur auteur une réputation, qui lui procura d'éclatantes occasions de signaler son habileté. Choisi pour travailler à la décoration des Maisons Royales, il débuta par un superbe tableau, qui se voit dans le salon du Château de Marli, & où est représenté l'été, sous la figure de Cerès environnée d'une troupe de jeunes enfans, occupés à moissonner. Les graces infinies répandues dans ce tableau, la force & la délicatesse qui s'y font sentir, plurent si fort à Sa Majesté, qu'après avoir gratifié le Peintre d'une pension, elle voulut qu'il continuât à consacrer ses talens à l'embellissement des autres Maisons Royales, & lui ordonna de nouveaux travaux.

M. de Boullongne épuisa toutes les richesses de son art pour répondre aux désirs d'un grand Roi, dont la générosité à récompenser le vrai mérite égaloit son discernement à le distinguer. La beauté de son pinceau se fit admirer dans les divers tableaux qu'il fit successivement par ordre de Sa Majesté pour l'ornement des Maisons Royales.

Mais pour se former une juste idée de l'élévation du génie de cet excellent homme, il faut le chercher dans les grands sujets qu'il a eus à traiter. C'est-là où il se montra supérieur à lui-même. La superbe Chapelle de saint Augustin dans l'Eglise des Invalides est de ce nombre. Là il semble avoir emprunté le pinceau du fameux Dominiquin. Mêmes caracteres de têtes, même force, même fraîcheur de coloris, même noblesse d'expression, même correction de dessein, même élévation de pensées. Un autre chef-d'œuvre de cet illustre Artiste est la Chapelle de la Vierge à Versailles. L'annonciation qui forme le tableau de l'Autel, laisse voir dans la mere de Dieu le merveilleux accord de la plus sublime

élévation avec la plus profonde humilité ; & l'Assomption représentée au platfond, offre aux yeux l'éblouissant éclat de la majesté, & fait en même tems sentir à l'ame une vive impression de la béatitude.

Nous n'entrerons pas dans le détail des autres ouvrages de ce grand Maître, tous marqués au coin d'une touche non moins hardie qu'ingénieuse. Le Centenier, la Samaritaine, une fuite en Egypte, la Purification dans l'Eglise de Notre-Dame ; l'Hémoroïsse aux Chartreux, une Vierge, un saint Jean, le baptême de saint Augustin, son ordination, dans le réfectoire des Peres - de la Place — des Victoires, sont autant de morceaux d'un fini, qui ne laisse[redacted] rien à désirer.

Les premieres places, les plus glorieuses marques de distinction ne pouvoient manquer d'être la récompense de tant d'heureux travaux. En 1722 M. de Boullongne choisi par Sa Majesté pour dessiner les médailles & les devises de l'Académie des Inscriptions fut fait Chevalier de l'Ordre de saint Michel, & fut associé la même année à l'Académie des Belles-Lettres. Deux années après le Roi l'honora du titre de son premier Peintre, & lui accorda en même tems des Lettres de Noblesse pour lui & pour sa postérité.

L'Académie Royale de Peinture ne fut pas moins empressée à rendre justice au mérite de ce grand homme. Elle le nomma Directeur, place qu'il a remplie avec distinction jusqu'à la fin de sa vie.

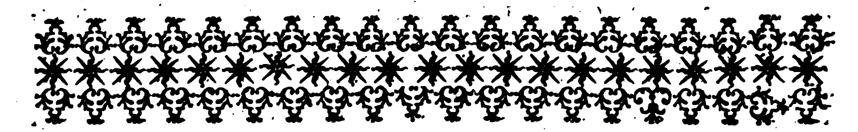
Tant de titres glorieux dûs à l'éminence de ses talens ne servirent qu'à augmenter son zèle pour la gloire de sa profession ; & que ne fit-il pas pour exciter l'émulation des jeunes éleves de l'Académie, & pour les engager à former leur goût sur celui des grands Maîtres de l'art ! Tel étoit le but de la plûpart de ses discours Académiques. » Il ne cessoit de répeter que rien n'étoit » plus dangereux pour les jeunes étudians que le goût » des Grotesques & des Bambochades, qui les éloi» gnoient de pouvoir traiter dignement l'histoire sacrée

» & prophane ; on y suit, il est vrai, la nature, ajoutoit-» il, mais une nature outrée, comique, théatrale, ha-» billée chimériquement, qui s'éloigne des grands plis, » des belles productions de l'Antique & de cette no-» blesse d'expressions qui répond aux grands sujets de » l'histoire & de la fable. Il n'y avoit, selon lui, que les » habiles gens, dont le goût étoit formé, qui pussent » tirer quelque avantage de l'ingénieuse invention de » ces sortes de tableaux.«

Un cœur droit, un esprit facile & liant, des mœurs douces & réglées, une tranquillité d'ame inaltérable, un grand fond de pieté & de religion, des sentimens nobles & élevés, des manieres gracieuses & polies relevoient dans lui l'éclat de ses rares talens.

L'émulation qui régna toujours entre les deux freres, & qui sembloit contribuer à serrer plus étroitement les liens du sang qui les unissoit, un heureux combat de mérite les conduisit l'un & l'autre à ce haut dégré de célébrité où ils sont parvenus. Tous les deux finirent leurs jours par une mort causée par le même accident. Le cadet comme l'aîné fut suffoqué par un catarre. Sa mort arriva au mois de Novembre 1733, étant âgé de près de quatre-vingts ans. Il fut inhumé dans l'Eglise de S. Eustache, sa Paroisse. Il avoit épousé en 1688 Mademoiselle Bacquet, & il en a eu quatre enfans, dont l'aîné est Conseiller d'Etat ordinaire, Intendant des finances & des ordres de Sa Majesté. Le second fils est mort Receveur Général des Finances ; une des filles est religieuse, & l'autre a été mariée à M. Richard Receveur Général des Finances.





ANTOINE COYPEL.

ANTOINE COYPEL, premier Peintre du Roi, naquit à Paris en 1661. Il n'avoit encore qu'onze ans lorsque Noël Coypel son pere fut nommé par le Roi pour être Directeur de l'Académie de Rome. Mr. Colbert, qui avoit remarqué dans ce jeune homme d'heureuses dispositions pour la Peinture, conseilla à son pere de le mener avec lui en Italie.

Notre Peintre se livra à l'étude avec une ardeur que l'on ne pouvoit guères attendre d'un jeune homme de son âge. Il s'attacha sur-tout à bien étudier les ouvrages de Raphaël, de Michel-Ange, d'Annibal Carrache, & les plus belles statues antiques. Les progrès qu'il fit dans ses études répondirent à sa grande application, & furent un sujet d'étonnement, même pour les plus grands Maîtres. Le Chevalier Bernin & le célébre *Carlo Maratti* furent du nombre de ses admirateurs.

Après trois années de séjour à Rome, le jeune Coypel s'arrêta dans la Lombardie pour y étudier les divers chefs-d'œuvre du Correge, du Titien & de Paul Veronese; enfin il revint en France, & fit connoître au Public, par plusieurs grands ouvrages, les fruits qu'il avoit tirés de l'étude qu'il venoit de faire en Italie. Il peignit, à l'âge de dix-neuf ans, le tableau que les Orfévres avoient coutume de présenter tous les ans, à l'Eglise de Notre-Dame de Paris, le premier jour de Mai. L'année suivante, il fit trois grands morceaux pour l'Eglise du Monastere des Religieuses de l'Assomption de la rue Saint Honoré; un tableau pour les Chartreux, & peu de tems après un platfond à Choisy.

Tant de beaux ouvrages acquirent une si grande réputation à leur Auteur, que, quoique jeune encore, il mérita d'être honoré du titre de Premier Peintre de Philippe de France, Duc d'Orléans, frere unique du Roi; & en 1681, il fut reçu à l'Académie. Il prit pour sujet de son Tableau de réception, Louis XIV. qui repose dans le sein de la gloire, après la paix de Nimégue.

Toujours plus animé du désir d'exceller dans son Art, il consacroit tous ses momens au travail, & ne laissoit paroître aucun tableau de sa main qui ne fût achevé. Il peignit la voute de la Chapelle de Versailles, & fut depuis occupé à une suite de grands tableaux des principaux sujets de l'Ecriture Sainte, tels qu'Athalie, le sacrifice de Jephté, Susanne accusée, le jugement de Salomon, Esther, Tobie, Jacob, Laban, &c. L'Académie de Peinture l'élut Directeur en 1714, & l'année suivante il fut nommé premier Peintre du Roi, & annobli par Sa Majesté.

La vivacité de son esprit & son amour pour l'étude, engagerent M. le Duc d'Orléans, devenu Régent du Royaume, à lui accorder la protection dont il l'a toujours honoré, & pour lui en donner des marques, il le nomma son premier Peintre, & le choisit pour peindre la nouvelle Gallerie du Palais-Royal, où M. Coypel représenta quatorze sujets de l'Eneïde. Son Altesse Royale fut si satisfaite du travail de son premier Peintre, que pour l'en récompenser elle lui fit présent d'un carrosse, & d'une pension de quinze cens livres.

De tous les honneurs dont ce grand homme fut comblé, & dont il n'étoit redevable qu'à ses rares talens, il n'y en eut point qui lui fût plus sensible que celui qu'il eut d'être choisi pour continuer les desseins des médailles de l'histoire de Louis XIV, & la gloire qu'il eut d'être destiné à donner des leçons de Peinture à M. le Duc d'Orléans, auquel il dédia vingt discours

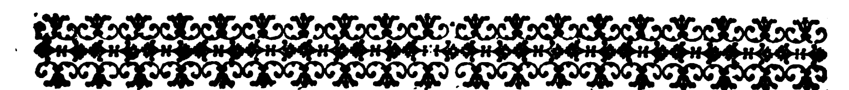
remplis de préceptes sur la Peinture, confirmés par des exemples, & surtout par ceux des plus fameux Peintres.

Notre illustre Peintre encouragé par les glorieuses marques de distinction que son mérite lui procuroit de toute part, venoit d'entreprendre une nouvelle suite de grands tableaux des plus beaux sujets de l'Iliade, lorsque l'épuisement dans lequel l'avoient jetté ses prodigieuses études, & le chagrin de la mort de sa femme, le firent tomber dans une langueur qui le conduisit à une fin aussi chrétienne que sa vie avoit été laborieuse, le 7 Janvier 1722, dans la soixante & uniéme année de son âge. Il fut inhumé à Saint Germain l'Auxerrois.

Les ouvrages que ce grand homme a faits pour le Roi, sont la voute de la Chapelle de Versailles, & dans les appartemens, l'histoire de Rebecca, & la fable d'Apollon avec Daphné ; dans le Palais de Trianon, Zéphyre & Flore ; dans la Ménagerie, la naissance de Venus, dans le Château de Marly, Zéphyre & Flore figurés par le Printems ; & Esther & Assuérus, dans la Gallerie d'Apollon à Paris.



JACQUES



JACQUES CARREY.

JACQUES CARREY, né à Troyes en Champagne au mois de Janvier de l'année 1646, a été un des plus célébres Peintres de son siécle. N'étant encore âgé que de six à sept ans, il fit paroître tant de goût & de penchant pour le dessein, que ses parens, qui l'avoient d'abord destiné à une autre profession, lui permirent enfin de suivre son inclination, & le mirent en même tems en état de la cultiver avec succès.

Le jeune Carrey fut successivement placé chez différens maîtres, sous lesquels il fit quelques progrès, mais qui ne répondoient point à ceux qu'il auroit pu faire, si la capacité de ceux qui étoient chargés de son instruction n'eût pas été autant bornée qu'elle l'étoit; & ce fut pour cette raison qu'il vint de bonne heure à Paris pour s'y procurer les secours que la Province ne pouvoit lui fournir.

Le célébre M. le Brun, à qui il s'attacha, donna tous ses soins à son instruction, & s'appliqua surtout à le perfectionner dans le dessein. Son jeune Eleve réussit si parfaitement dans cette principale partie de la Peinture, que M. de Nointel ayant été nommé à l'Ambassade de Constantinople, & voulant emmener avec lui un Dessinateur habile, M. le Brun, à qui ce Seigneur s'étoit adressé pour lui choisir un sujet, lui présenta M. Carrey, déja connu par plusieurs excellens ouvrages qui étoient sortis de son pinceau.

Sa joie fut entiere lorsqu'il apprit sa destination; & quel voyage auroit-on pu lui proposer qui s'accordât mieux avec ses desirs! L'avantage inestimable qu'il se proposoit de tirer de celui qu'il alloit entreprendre, c'étoit de puiser dans les précieux débris de l'ancien-

ne Grece, la connoissance de toutes les beautés & de toutes les finesses de l'Art auquel il s'étoit dévoué tout entier.

A peine fut-il arrivé à Constantinople, qu'il commenca à y signaler sa capacité, dans un magnifique tableau, qui fait encore aujourd'hui l'admiration des plus habiles connoisseurs. Dans ce tableau, l'un des plus riches ornemens du Château de Bercy, est représentée l'Audience du nouvel Ambassadeur de France chez le Grand-Visir.

Les différens voyages que M. de Nointel fit à Athenes, dans les Isles de l'Archipel, à Jérusalem, & dans les autres lieux Saints de la Palestine, furent pour M. Carrey une occasion favorable de satisfaire pleinement l'extrême passion qu'il avoit toujours eue, de se livrer tout entier à l'étude de la belle Antiquité. Il ne se contenta pas d'examiner avec attention les respectables monumens que lui offroient les différens endroits par où il passoit; il les dessina presque tous, & ce fut avec tant d'exactitude, que les seules façades & les bas-reliefs de l'Areopole d'Athenes, l'occuperent plus de deux mois entiers. A Jérusalem, il peignit deux superbes tableaux, dont l'un représente l'entrée de M. de Nointel dans la Ville Sainte; & l'autre, la cérémonie du feu sacré que les Grecs schismatiques font dans l'Eglise du Saint Sepulcre.

M. Carrey, après s'être ainsi perfectionné pendant plusieurs années dans l'étude de l'Antique, revint en France avec M. de Nointel; mais c'étoit dans l'espérance de retourner bien-tôt à Constantinople, où il avoit laissé tout ce qu'il avoit de plus cher, ses desseins, qui étoient pour lui le plus riche trésor; il n'en profita cependant pas. Retenu en France par les pressantes sollicitations de M. le Brun, qui résolut de l'associer à ses travaux; le coffre qu'il avoit laissé à Constantinople fut perdu, n'ayant pas été possible de le retirer d'entre les mains de ceux à qui il l'avoit confié. Si cette perte

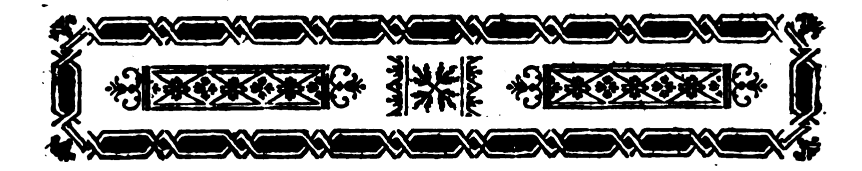
l'affligea sensiblement, il en fut en quelque façon consolé par les recompenses dont il fut honoré. Outre une pension considérable, il obtint encore un appartement à Versailles & un autre aux Gobelins.

Ce fut sur les desseins de cet habile homme, que furent éxécutés les morceaux les plus curieux du Cabinet du Roi, de même qu'un grand nombre d'ornemens de Sculpture, & quantité de superbes pieces d'Orfevrerie; il fut aussi employé à travailler à la Gallerie de Versailles & aux autres ouvrages qui demandoient le plus de capacité & de génie, dans ceux qui en étoient chargés par ordre de Sa Majesté.

Après la mort du célébre M. le Brun, arrivée en 1690, M. Carrey, son illustre Eleve, inconsolable de cette perte, prit le parti de se retirer à Troyes où il a passé le reste de ses jours, & où il a laissé un grand nombre d'excellens ouvrages, dont le plus considérable est la vie de Saint Pantaleon, en six grands tableaux.

Cet habile Artiste est mort le 18 Février 1726, dans sa quatre-vingtiéme année.





FRANÇOIS DE TROY.

FRANÇOIS DE TROY, né à Toulouse au mois de Février de l'année 1645, apprit les premiers élemens de la Peinture sous Nicolas de Troy son pere, Peintre de l'Hôtel de Ville de Toulouse. Ayant été envoyé à Paris à l'âge de dix-sept ans, il y fut placé chez le célébre Nicolas Loir, Adjoint à Recteur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

Le jeune de Troy, formé à l'école de ce grand maître, commença à faire connoître les progrès qu'il y avoit faits par divers tableaux à l'huile d'un excellent goût & qui furent trouvés admirables pour l'harmomie du coloris. La réputation qu'il se fit par ses premiers ouvrages, lui procura, en 1674, l'honneur d'être reçu à l'Académie, en qualité de Peintre d'histoire ; & dans la suite il devint Professeur, puis adjoint à Recteur, & enfin Directeur de cet illustre Corps. Son tableau de reception fut un Mercure qui coupe la tête d'Argus.

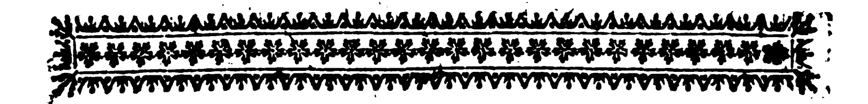
En 1669, M. de Troy épousa Jeanne Cotelle, fille d'un Peintre de ce nom, qui quoique distingué dans sa profession ne s'y est pas rendu aussi célébre que le grand homme dont nous faisons l'éloge. La beauté de son génie éclata paticuliérement dans plusieurs grandes compositions de tableaux, où sont représentées les occupations héroïques de Louis XIV, dans sa jeunesse. La capacité de ce grand homme ne se fit pas moins admirer dans les autres sujets d'histoire qu'il eut à traiter ; mais ce fut là une partie qu'il abandonna après la mort du fameux Claude Lefevre, sous lequel il avoit appris le portrait.

Le goût particulier que M. de Troy avoit pour ce genre de travail, & dans lequel il excelloit, lui fit entreprendre une infinité de portraits, qui sont tous très estimés ; mais surtout ceux des Dames, qu'il peignoit ordinairement sous la figure de quelque Divinité payenne, & toujours son pinceau leur prêtoit de nouvelles graces, sans cependant altérer leurs traits. Ce fut au talent qu'il eut pour ces sortes d'ouvrages, qu'il dut le choix que l'on fit de lui pour l'envoyer en Baviere, où il devoit peindre Madame la Dauphine. Le beau portrait qu'il fit de cette Princesse & qu'il rapporta en France fut l'objet de l'admiration de toute la Cour, & mérita à M. de Troy l'honneur de peindre toute la Famille Royale.

Entre les tableaux historiques qui sont sortis du pinceau de ce grand homme, un des plus estimés est celui qu'il fit pour M. le Duc du Maine, & où cet illustre Artiste a représenté le repas que Didon donne à Enée, pendant lequel ce Héros raconte ses avantures. Ce qu'il y a de plus admirable dans cet excellent morceau, c'est la grace, la décence, la convenance avec laquelle tous les personnages sont disposés.

Le dernier ouvrage de cet illustre Artiste, est une maîtresse d'école au milieu d'une troupe d'écolieres jeunes, jolies, proprement vêtues, & dans des attitudes où le vrai, l'ingenu & le naturel charment les yeux, l'esprit & le cœur. Ce tableau qui est dans le goût Flamand, & qui passe pour un chef-d'œuvre en ce genre, fut achevé quelques jours avant que M. de Troy fût attaqué de la maladie dont il mourut le 1 de Mai 1730, âgé de plus de 85 ans.

L'on peut dire, à la gloire de ce grand homme, que son dessein a toute l'exactitude & toute la grace de l'Ecole Romaine, & que son coloris admirable, par le grand goût des couleurs, & par toute la force de l'Ecole de Lombardie, est encore plus remarquable par le suave & le vrai des tableaux Flamans les plus recherchés.



NICOLAS BERTIN.

NICOLAS BERTIN, né à Paris en 1667, étoit fils d'un Sculpteur, qu'il perdit à l'âge de quatre ans. Son frere, aussi Sculpteur du Roi, prit soin de son éducation, & lui ayant donné les premieres leçons du dessein, il le mit successivement chez Messieurs Varansal, Jouvenet, & Boullongne l'aîné.

Le jeune Bertin, formé par des maîtres habiles, profita si bien de leurs leçons, qu'à l'âge de dix-huit ans il remporta le premier prix de Peinture; &, quelque tems après, M. de Louvois, Sur-Intendant des Bâtimens, lui fit la grace de l'envoyer à Rome en qualité de Pensionnaire du Roi.

Ce Peintre avoit déjà demeuré quatre ans en Italie, où il s'étoit sérieusement appliqué à tout ce qui pouvoit lui faire acquérir la perfection de son Art, lorsqu'une intrigue, dont il n'avoit pu prévoir les suites, le mit dans la nécessité de hâter son retour en France. Une physionomie heureuse & prévenante, un tour d'esprit agréable, une imagination vive & enjouée, jointe à un grand air de jeunesse, lui avoit gagné les bonnes graces d'une Dame Romaine; il ne songeoit qu'à profiter de sa bonne fortune, lorsque cette intrigue éclata, de façon que ce jeune François n'eut point d'autre parti à prendre que celui d'une prompte fuite.

Quelques amateurs de la Peinture le retinrent à Lyon pendant quelque tems; & les beaux tableaux qu'il fit furent les premiers fondemens de la grande réputation qu'il s'est acquise.

Son arrivée à Paris fut marquée par l'honneur qu'il

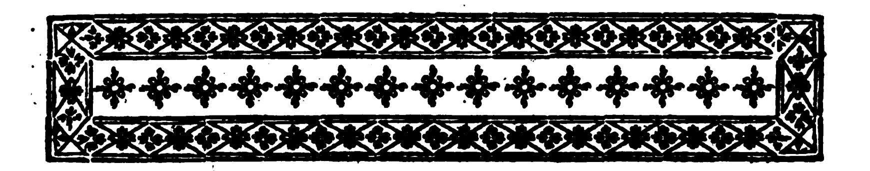
eut d'être reçu à l'Académie en 1705. Hercule qui délivre Promethée fut le sujet de son tableau de reception. On le nomma Professeur, & ensuite Adjoint à Recteur.

Une autre destination plus glorieuse encore à notre Peintre, fut le choix que M. le Duc d'Antin fit de lui pour l'envoyer en Italie en qualité de Directeur de l'Académie que Sa Majesté entretient à Rome ; mais ce fut là un honneur que M. Bertin ne crut pas devoir accepter ; encore effrayé des perils ausquels il s'étoit dérobé, il ne pensa pas que l'intérêt de sa sureté lui permît de retourner dans une ville où l'intrigue qu'il avoit eue lui laissoit tout à craindre pour sa vie ; ainsi renonçant à l'Italie, il ne songea plus qu'à faire valoir ses talens en France.

Les beaux tableaux qu'il fit par ordre du Roi pour diverses Maisons Royales, & en particulier pour Trianon & pour la Menagerie, répandirent bien loin la gloire de son nom ; & de là vint l'avidité avec laquelle ses ouvrages furent recherchés par les Etrangers. Les Electeurs de Mayence & de Baviere ornerent leurs Cabinets des plus beaux tableaux de ce grand maître ; & ce dernier lui fit les offres les plus avantageuses pour l'attirer à Munich ; mais content de sa fortune, rien ne put l'engager à abandonner le séjour de Paris.

Cet habile Artiste fut attaqué d'une goutte remontée, en l'année 1736, & mourut à Paris dans le célibat, à l'âge de soixante-neuf ans.





FRANÇOIS DESPORTES.

CE Peintre, né en 1661 à Champigneul en Champagne dans le Diocése de Rheims, dut le grand nom qu'il s'est fait dans la Peinture, au talent merveilleux qu'il avoit pour peindre les animaux. A l'âge de douze ans, il fut envoyé à Paris & fut placé chez un Peintre Flamand appellé Nicasius, qui étant mort peu de tems après, ne put donner que de très legeres idées de son Art à son Eleve.

Le jeune Desportes y suppléa par son application, & par l'usage qu'il fit de ses talens. Il s'attacha d'abord à dessiner la figure d'après l'antique & le naturel, & il est aisé de remarquer les progrès qu'il y fit, dans les portraits sortis de son pinceau, dans ses chasses, & dans les vases & les bas-reliefs qu'il faisoit entrer dans ses compositions.

Il se livra d'abord à toutes sortes d'ouvrages pour les autres Peintres, pour les Entrepreneurs dans les platfonds & les décorations de Théatre. Lié d'une étroite amitié avec Claude Audran, neveu du fameux Graveur de ce nom, il travailla avec lui au Château d'Anet, pour M. le Duç de Vendôme, & pour M. le Grand-Prieur son frere; au village de Clichy près Paris, à l'Hôtel de Bouillon & ailleurs, entr'autres à la Ménagerie de Versailles. Il composoit & plaçoit à son gré & avec art, dans ses grotesques, toutes sortes d'animaux. On y voyoit partout un génie aisé, fécond & enjoué, avec des expressions pleines d'esprit & de naïveté.

Le

Le desir de faire briller le talent qu'il avoit pour la partie de la Peinture qu'il avoit embrassée, l'ayant porté à entreprendre le voyage de Pologne, depuis son mariage, contracté en 1692, il y fit les portraits du Roi Jean Sobieski, de la Reine, celui du Cardinal d'Arquien, pere de cette Reine, des Princes, Princesses & des Grands Seigneurs de cette Cour.

Après deux ans de séjour à la Cour de Pologne; Jean Sobieski étant mort, Louis XIV. fit revenir M. Desportes, qui, en 1699, fut reçu à l'Académie de Peinture & de Sculpture. Son tableau de reception, où il s'est peint lui-même en chasseur avec des chiens & du gibier, est regardé par cette Compagnie comme un des plus beaux qui décorent la salle de ses assemblées. La même année, le Roi lui accorda une pension, & ensuite un logement aux Galleries du Louvre.

En 1702, M. Desportes peignit deux belles chiennes de chasse du Roi en arrêt sur un faisan & des perdrix, dans un beau fond de paysage. Il peignit ensuite toutes celles que Sa Majesté a eues, & pour cette raison il alloit par ses ordres à toutes ses chasses, pour dessiner sur les lieux les différentes attitudes. Ces tableaux sont au Château de Marly; en 1705 il fit pour M. le Dauphin, cinq beaux tableaux de chasse, & plusieurs retours de chasse qui furent placés à Meudon. Il eut ordre ensuite de travailler à deux grands tableaux pour le Roi, où il représenta les différentes saisons de l'année, caractérisées par les fleurs, les fruits, le gibier, &c.

Le même motif qui avoit fait passer cet illustre Peintre à la Cour de Pologne, l'engagea à solliciter un congé de six mois, pour accompagner le Duc d'Aumont qui avoit été nommé Ambassadeur en Angleterre, où M. Desportes se fit admirer autant par les beaux ouvrages qu'il porta à Londres, que par ceux

aufquels il eut occafion de travailler durant fon féjour dans cette Capitale.

Son retour en France fut marqué par l'ordre qu'il reçut de faire de nouveaux tableaux pour l'embelliffement des Maifons Royales. Mais ce qui feul fuffiroit pour donner la plus haute idée des talens & de la capacité de ce célébre Artifte, c'eft l'eftime finguliére qu'en faifoit fon Alteffe Royale le feu Duc d'Orleans, Régent du Royaume : ce grand Prince, non moins diftingué par la fupériorité de fes lumiéres, que par la vafte étendue de fon génie, & qui en particulier connoiffoit mieux que perfonne toute la perfection de la peinture, eut fouvent recours aux études & au pinceau de M. Defportes ; il voulut avoir de fa main, pour fon étude particuliére, trois tableaux que l'on voit encore au Palais Royal.

En 1735, lorfqu'on voulut renouveller aux Gobelins la magnifique tenture de tapifferie des Indes, M. Defportes, qui avoit autrefois retouché les originaux de Venus, depuis hors d'état de fervir, fit, par ordre du Roi, huit grands tableaux dans le même goût, mais plus riches, mieux ornés & d'une compofition entiérement nouvelle ; & pendant le cours de cet ouvrage, il fit encore cinq tableaux pour le Roi à Compiegne, repréfentant les plus beaux chiens de la Meute du Roi.

Outre plufieurs gratifications que Sa Majefté lui accorda, elle lui donna en 1741 une penfion de huit cens livres, fur le Tréfor-Royal. Cet illuftre Peintre mourut le 20 Avril 1743, âgé de 82 ans dans le logement que le Roi lui avoit donné aux Galleries du Louvre. Malgré le grand nombre d'études qu'il avoit faites, il confultoit fans ceffe la nature, qui lui fourniffoit toujours de nouvelles idées. Il n'avoit point de maniere, & il diverfifioit fa touche felon les différens objets ; il peignoit fouvent au premier coup,


HYAC. RIGAUD, Ecuier Noble Citoien
de Perpignan Chev.er de l'Ordre de S.t Michel, Recteur
et ancien Directeur de l'Acad.e Royale de Peint.re et Sculp.re
Né le 25 Juillet 1663. Mort à Paris, le 29 Décembre 1743.
Paris chez Odieuvre rue d'Anjou la dernière P. Cochere a gauche en entrant par la rue Dauphine. C.P.R.

& il avoit l'art de fixer les couleurs les plus changeantes; personne n'a mieux entendu que lui les couleurs locales, la perspective aerienne, l'harmonie & l'effet du tout ensemble; &, en général, on peut dire qu'une grande vérité accompagnée d'un beau choix & d'une grande intelligence, a toujours caracterisé tous ses ouvrages.

HIACHINTE RIGAUD.

HYACHINTE RIGAUD le *Vandych* de la France, nâcquit à Perpignan le 25 Juillet de l'an 1663. Mathias Rigaud son pere, & un oncle, Peintres l'un & l'autre, lui inspirerent du gout pour leur profession. Aux heureuses dispositions qu'il avoit reçû en naissant, étoit joint un témperamment assez fort pour soutenir les fatigues d'une longue & constante étude de la nature, qu'il se fit toute sa vie une loi inviolable d'imiter.

Ayant perdu son pere à l'âge de huit ans, sa mere l'envoya à l'âge de quatorze à Montpellier pour y étudier sous Perzet & Verdier Peintres d'une médiocre capacité; le disciple ne tarda pas à surpasser ses maîtres, & ses talens commencerent à éclater à Lyon, après quatre ans d'étude à Montpellier.

En 1681 il vint à Paris, & remporta l'année suivante le premier prix de Peinture proposé par l'Académie, où il fut reçu en 1700 en qualité de Peintre d'histoire, & il présenta pour sa réception un tableau du crucifiement, orné de plusieurs figures.

Quoiqu'il ait fait peu de tableaux historiques, c'eut été cependant-là une partie dans laquelle il auroit ex-

cellé, s'il avoit continué de s'y appliquer ; mais le talent qu'il eut dès sa jeunesse pour la parfaite ressemblance dans les portraits ; & la réputation qu'il s'acquit en ce genre, l'ayant surchargé d'occupations, il fut obligé d'abandonner l'histoire, sans avoir presque jamais pû la reprendre.

Le fameux Vandeych fut le modelle qu'il se proposa dans le portrait. Il sçut répandre dans ses compositions, cette grandeur & cette magnificence, qui caractérisent la majesté des Rois & la dignité des grands, dont il a été le Peintre par prédilection. Comme il avoit l'ame noble & les sentimens élevés, & que toute sa personne & ses manieres avoient un air de distinction, de même ses tableaux portent un caractere de noblesse qui leur est propre. Son amour pour la vérité sembloit souffrir, lorsqu'il avoit quelque portrait de Dame à faire. *Si je les fais*, disoit-il, *telles qu'elles sont, elles ne se trouveront pas assez belles, & si je les flate trop, elles ne ressembleront pas.*

Son amour pour une mere qu'il aimoit tendrement, lui fit faire le voyage de Roussillon en 1693. Il fit plusieurs portraits de sa mere, & fit exécuter par le fameux Coizevox, son buste en marbre ; & Drevet fut choisi pour le graver.

En 1697, M. le Prince de Conti appellé par les Polonois même, à la couronne de Pologne, se fit peindre avant de partir, par ce célébre Artiste, & environ le même tems M. le Duc de saint Simon le mena à l'Abbaye de la Trape pour y peindre M. Bouthilier de Rancé, l'illustre réformateur de cette Abbaye. Ce qui fut exécuté en quatre jours. On a du même Peintre les portraits de Desjardins célébre Sculpteur, du fameux Girardon, de MM. Bossuet, Boilleau Despréaux, la Fontaine, Santeuil, & de plusieurs autres grands hommes, de Monsieur & du Duc de Chartres, son fils, depuis Duc d'Orléans & Régent du Royaume, & de

quantité d'autres Princes & Princesses. Ce qui fit nommer ce grand homme le Peintre de la Cour. Le portrait de Monseigneur devant Philisbourg, fut si bien reçû, que Louis XIV. choisit en 1700, M. Rigaud pour peindre Philipe V. son petit fils, avant que ce Prince allât prendre possession du Royaume d'Espagne ; & l'année suivante il peignit Louis XIV. même.

En 1704 M. le Duc de Mantoue fit l'honneur à notre Peintre de le visiter, & lui commanda son portrait, & pareillement celui de la Princesse son épouse. On connoît du même pinceau les portraits de Jacques Roi d'Angleterre, des Cardinaux de Bouillon, de Rohan, de Polignac, de Madame de Nemours, de M. le Duc d'Antin, du Prince Royal du Danemarc, depuis Roi, du Prince Electoral de Saxe, aujourd'hui Roi de Pologne, & de beaucoup d'autres, dont le détail seroit trop long.

En 1709, la Ville de Perpignan, qui jouit d'un privilege spécial, qui lui a été accordé en 1449, par les Rois & Reines de Castille & d'Aragon, qui est de nommer tous les ans un noble, aggrégea M. Rigaud au corps de ses nobles citoyens ; Louis XIV. & Louis le Bienaimé ont confirmé ces Lettres de Noblesse, & il y a un Arrêt du 3 Novembre 1723, dont voici les termes. *Maintenu dans la noblesse à lui confirmée, tant en considération de la réputation qu'il s'étoit acquise dans son art, que pour avoir eu l'honneur de peindre la Maison Royale jusqu'à la quatriéme génération.*

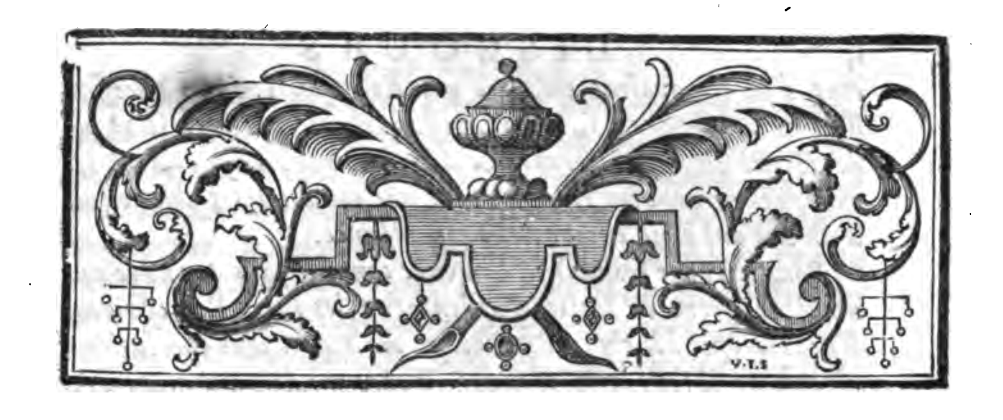
Au commencement du regne de Louis XV. le Duc d'Orléans, Régent, le choisit pour aller peindre Sa Majesté à Vincennes, de la même grandeur que Louis XIV. La derniere fois qu'il eut l'honneur de peindre le Roi, il fut annobli de nouveau ; & en 1727, il fut fait Chevalier de l'Ordre de saint Michel avec une pension de mille livres.

L'Académie qui l'avoit nommé depuis long-tems Professeur, le fit ensuite Recteur & Directeur, place

qu'il a dignement remplie, en travaillant à rédiger les Statuts de l'Académie.

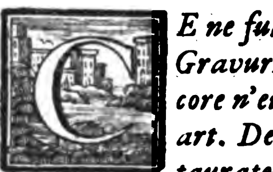
M. Rigaud eut le malheur de perdre son Epouse en 1742. La douleur que lui causa une perte si sensible, ne contribua pas peu à hâter la fin de ses jours. Ce grand homme mourut le 29 Décembre de l'an 1743, à l'âge de quatre-vingts ans. Il n'a point laissé de postérité.





DISCOURS

SUR LES PROGRÈS DE LA GRAVURE, SOUS LE REGNE DE LOUIS XIV.



E ne fut que sous le regne de François I. que la Gravure commença à être connue en France ; encore n'eut-on alors qu'une bien légere idée de cet art. Des Peintres Italiens que ce Prince, le restaurateur des Lettres, avoit attirés dans ses Etats, communiquerent à nos Artistes François différentes estampes qu'ils avoient gravées d'après les desseins de quelques autres Peintres Italiens, leurs contemporains ; mais il faut avouer que ces Piéces gravées trop négligemment, étoient peu propres à faire naître du goût pour un pareil genre de travail ; à peine laissoient-elles entrevoir les avantages que l'on pouvoit tirer de la Gravure amenée à sa perfection.

Les troubles qui pendant plusieurs régnes désolerent la France, replongerent malheureusement les arts dans le triste

Mémoires communiqués à l'Auteur par M. Mariette, Membre honoraire de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

état d'où ils avoient été tirés par François I. Si la nécessité d'avoir des Graveurs, en produisit quelques-uns sous le regne de Henri IV. ce ne furent que de médiocres Artistes, dont les ouvrages ne peuvent être regardés que comme les foibles essais d'un art qui étoit encore dans son enfance.

Sous le regne suivant la Gravure commença à prendre une meilleure forme; l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas offrirent à nos Artistes des chefs-d'œuvre qui exciterent leur émulation, & qui devinrent leurs modéles. On les vit dès-lors animés du désir de leur perfection, s'arracher du sein de leur patrie pour aller puiser dans les Pays étrangers, chez les grands Maîtres de l'art, les lumieres qui leur manquoient pour exceller dans leur profession. Michel Laone, Claude Mellan, Daret, Carle Audran, Gregoire Huret, furent les premiers qui parurent avec éclat; & qui eurent la gloire de répandre en France le bon goût de la Gravure. Ces grands hommes non moins excellens dans la pratique de la Gravure que dans celle du dessein, ne gravoient gueres qu'au burin, qui pour lors étoit seul jugé propre à représenter des figures d'une certaine étendue; la gravure à l'eau forte étant réservée pour les plus petits objets; & en effet la pointe dont on se sert dans cette opération, est bien plus utilement, & plus heureusement employée que le burin pour les bien exprimer.

Jacques Callot Lorrain, & Etienne della Bella Florentin, mais qui tous deux furent pendant long-tems attachés au service de la France, porterent cette derniere maniere de graver au plus haut point de perfection; ce fut en imitant ces deux grands Maîtres, que le fameux Sebastien le Clerc sçut se perfectionner dans le même genre de travail; & quel Artiste y a mieux réussi que lui? Quelle capacité ne remarque-t-on pas dans ce grand nombre de petits morceaux qu'il a gravés de son invention, & qui tous se distinguent par un goût de composition, où la noblesse & la correction brillent également?

Mais quelque vif que fut le penchant qui portoit cet homme célébre à se dévouer tout entier à l'exercice de sa profession, l'on peut dire que les grands progrès qu'il y fit doivent être principalement attribués aux bienfaits, & aux marques de distinc-

tion dont il fut honoré par un grand Roi, qui fortement persuadé que la gloire de son regne dépendoit en partie de la gloire qu'il accorderoit aux arts & aux sciences, n'oublia rien pour les faire fleurir dans ses Etats; aussi combien d'étrangers distingués par la supériorité de leurs talens, attirés en France par les libéralités de ce Prince? & pour ne parler que des Artistes célèbres, qui ont excellé dans la Gravure, la Flandre ne nous a-t-elle pas donné les Pitau, les Vanschuppen, les Edelinck, & bien d'autres qui oublierent leur patrie pour devenir François? De leur burin sortirent quantité de chefs-d'œuvre, qui seront dans tous les tems des modeles pour les plus grands Maîtres. Ce n'est pas au reste que nous manquassions alors de Graveurs excellens; nous avions les Poilly, Nanteuil, Masson, Baudet, Vallet, Picart le Romain, Rousselet, Chateau, & combien d'autres qu'il seroit trop long de nommer. Mais quelque multipliés qu'ils fussent, à peine pouvoient-ils suffire à l'exécution des travaux dont ils étoient chargés. C'étoit alors le regne de la Gravure; le Roi lui-même avoit besoin d'un grand nombre d'Artistes habiles qui excellassent dans cet art; depuis que par le conseil de M. Colbert il avoit conçu le beau projet de faire connoître par le moyen des Estampes tout ce que son cabinet renfermoit de rare en tableaux, en sculpture, & en tout genre de curiosités. Ce Prince vouloit aussi éterniser les actions mémorables de son regne, & présenter aux étrangers les superbes édifices qu'il faisoit construire.

Ce qui mérite le plus de considération dans ce Recueil, que la mort du Ministre illustre qui en avoit formé le plan a laissé imparfait, ce sont les batailles d'Alexandre gravées par le célèbre Gerard Audrand, d'après les tableaux de M. le Brun; & il faut convenir que ces magnifiques estampes effacent tout ce qui s'est fait, & peut-être ce qui se fera jamais en Gravure. Mais ce qui prouve bien la supériorité du génie de cet excellent homme, c'est que pour imiter les touches du pinceau, & rendre parfaitement toutes les gradations & les tons du clair obscur, il a sçu imaginer une façon d'opérer inconnue aux Artistes qui l'avoient précedé, & qu'il employa avec tant de succès, que cette maniere est presque la seule aujourd'hui dont

en fasse usage. Elle consiste à préparer la planche à l'eau forte, & à ajouter ensuite avec le burin le travail qui est nécessaire, pour qu'elle fasse tout l'effet que l'on peut en espérer; & c'est ainsi que notre admirable Artiste a exécuté, outre les grands morceaux dont nous venons de parler, quantité de belles estampes, d'après le Poussin, le Brun & Mignard. La justesse du dessein, & c'est ce qui sera toujours le principal mérite d'un Graveur habile, fut la partie caractéristique dans laquelle ce grand homme excella; & qui ne sçait, que c'est ce rare talent qui a mérité à l'illustre Claudine Bouzonnet Stella une des premieres places entre les meilleurs Graveurs de son tems? Qui a mieux sçu que cette admirable fille rendre toute la force du dessein, & toutes les beautés des caractéres qui se font remarquer dans les tableaux du Poussin, & qu'elle a gravés d'après ce grand Maître? Sa gravure il est vrai ne brille pas par une extrême propreté, mais quel fond de science n'y admire-t-on pas? Disons de même que si la Gravure du célébre Audrand n'a pas toujours cette douceur que donne seul le burin, elle est cependant inestimable pour la parfaite harmonie qui s'y fait partout sentir.

C'est en marchant sur les traces de ce grand homme, c'est en profitant de ses sçavantes leçons, que Benoît & Jean Audran, ses neveux, ont fait tant de beaux ouvrages, qui ont eu de si glorieux succès; c'est aussi en se le proposant pour modéle que l'illustre Simonneau est devenu un de nos meilleurs Graveurs; & quelle autre preuve faut-il de la capacité de ces trois illustres Artistes, que l'honneur qu'ils eurent d'être destinés à graver tous les sujets des Médailles de l'histoire de Louis le Grand? ouvrage qui dans son genre doit être consideré, comme un des chefs-d'œuvre de l'art.

Un autre Graveur qui a tenu un rang distingué parmi les plus illustres Artistes du siécle de Louis XIV. c'est le célébre Bernard Picart, fils d'Etienne Picart surnommé le Romain. Peu méritent de lui être comparés pour la fécondité du génie; aussi c'est presque toujours d'après les desseins de son invention, qu'il a travaillé. Retiré en Hollande où le desir d'exercer librement la religion Protestante qu'il avoit embrassée, l'avoit

conduit, il y exerça ses talens avec les mêmes succès qu'il avoit eus en France.

Ce qui n'a pas peu contribué, ou plutôt ce qui a infiniment servi à l'avancement de la Gravure dans ce Royaume, c'est l'établissement qui fut fait d'une école à Rome où étoient envoyés les jeunes gens, qui sembloient avoir les plus heureuses dispositions pour les arts. Les Peintres & les Sculpteurs ne furent pas les seuls qui profiterent des avantages attachés à un si utile établissement. Les Graveurs admis comme eux dans l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, eurent des éleves qui furent envoyés à la même école, & sans doute eut-il été à désirer que l'on eût continué à leur fournir les mêmes secours pour se perfectionner dans un art où il est si glorieux & en même tems si difficile d'exceller.

Une justice que l'on ne refusera point à nos Graveurs François, c'est que l'on ne peut disconvenir qu'il n'y a aucune partie du dessein, où ils ne se soient signalés par la supériorité de leur génie & de leurs talens. & en effet quels Artistes ont sçu mieux que Sylvestre & les Perelle, attraper l'art de rendre dans leurs estampes les beautés naïves & les charmantes variétés que nous offrent les plus rians paysages? Robert, Vauquier, Baptiste n'ont-ils pas excellé pour les fleurs & les animaux? Quel homme plus universel que le célébre le Pautre pour l'Architecture & pour tous les ornemens qui en dépendent? Mais il faut avouer que c'est principalement dans la gravure des portraits que la capacité de nos Artistes François a principalement éclaté; & nous osons dire, que nous pouvons hardiment opposer aux étrangers, des Maîtres en ce genre, à qui ils ne pourront refuser leur admiration. Parmi ces grands hommes tient le premier rang, le célébre Nanteuil, qui avec le seul secours du noir & du blanc que fournit la gravure, fit sentir dans les portraits la différence qui se trouve entre la chair, les étoffes, le linge, le poil & toutes les autres choses que la couleur croyoit être seule en droit de faire remarquer. Un autre Artiste habile dans ce genre de travail fut le célébre Antoine Masson, qui de simple armurier devint presque en un moment un Graveur excellent. Un si subit changement fut

l'ouvrage de la nature, ce fut elle qui inspira ce grand homme, & comment n'auroit-il pas réussi à en exprimer parfaitement toutes les parties? Gerard Edelinck plus pur dans sa coupe de burin, mit dans la gravure de ses beaux portraits une couleur agréable & argentine, que l'on peut dire n'avoir appartenue qu'à lui seul. Nicolas Pitau auroit sans doute porté aussi loin cette partie de la Gravure, si une trop grande application au travail n'avoit abregé ses jours; mais pour ne parler que des Graveurs en portraits les plus récens, quel éloge ne méritent pas les Drevet pere & fils? Ces grands hommes ne se sont-ils pas immortalisés par les riches portraits qu'ils ont faits d'après le célébre Rigault? Abraham Bosse & François Chauveau ont tenu une place honorable parmi les Graveurs à l'eau forte, qui ont gravé de genie. Le premier aussi bon Géometre qu'Artiste excellent, a sçu donner à l'eau forte toute la perfection dont elle étoit susceptible; & ce qui fait un honneur infini à l'habileté de ce grand homme, c'est d'avoir réussi à exécuter avec la seule pointe quelques planches que l'on ne pourroit que difficilement distinguer des pieces gravées au burin. Le second distingué par une riche fécondité de génie, avoit pour l'invention une facilité extraordinaire. Né dans un siecle où le goût des Romans dominoit, son génie sembloit être fait pour en représenter les merveilleux événemens, & mettre dans ces représentations le même intérêt que dans les narrations. Mais nous ne craindrons pas d'avouer que sans doute il eût été à souhaiter, que cet excellent Maître se fût attaché à caractériser ses ouvrages par une plus grande propreté; & c'est-là surtout la partie dans laquelle le fameux le Clerc a excellé. L'admirable sagesse de ses compositions, le choix noble de ses atitudes, le bel agencement de ses draperies ne feroient qu'une bien foible impression sur le spectateur, s'il n'avoit sçu joindre à toutes ces parties l'exécution la plus séduisante.

Le célebre Mellan se distingua par une façon particuliere d'opérer, dont l'invention est une des plus glorieuses preuves de la supériorité du génie de ce grand homme; ce qu'il y a de plus merveilleux dans ses productions, c'est qu'au lieu que les autres Graveurs ont recours à plusieurs tailles croisées les unes

sur les autres pour représenter les effets des ombres & des demies teintes, & donner le relief aux objets, il n'a presque jamais employé qu'une seule taille, qui tantôt élargie, tantôt déliée, & toujours à propos, met autant d'expressions dans ses Gravures, & y fait même entrer plus de légéreté que s'il eût entassé travail sur travail.

Le talent caractéristique du célébre Silvestre fut d'exceller dans la représentation des vûes de Villes & de Palais ; talent qui fut le fruit des voyages que cet habile Artiste fit en Italie, & où il avoit puisé un goût parfait pour ce genre de travail, aussi mérita-t-il d'être choisi par le feu Roi pour représenter les vûes de ses Palais & de ses Jardins, & celles des Villes qui tomboient chaque jour sous la puissance de ce grand Prince, dont les armes victorieuses ont porté si loin la gloire du nom François ; & lorsque Sa Majesté eut conçu le dessein de former le beau Recueil dont nous avons parlé, notre Artiste l'enrichit d'un grand nombre de superbes morceaux ; travail qui lui obtint le titre glorieux de Maître à dessiner de Monseigneur le Dauphin, & ensuite des trois Princes ses enfans ; car telle étoit la haute idée que Louis XIV. eut du dessein, qu'il crut qu'il devoit faire une partie essentielle de la bonne éducation.

Si le régne de ce grand Roi fut celui des arts & des sciences, la Gravure ne contribua pas peu à illustrer les uns & les autres. N'est-ce pas elle qui nous a procuré la superbe édition de l'Architecture de Vitruve donnée par le célébre M. Perrault ; & dans laquelle brille la magnificence de ce Prince par le grand nombre de superbes estampes dont cette édition est ornée ? Ce fut encore par les ordres de Sa Majesté que le fameux Desgodets alla à Rome pour y dessiner les anciens édifices qui font le plus précieux ornement de cette Capitale du monde Chrétien ; & ce sont les desseins de cet habile Artiste, qui gravés aux dépens du Roi par les meilleurs Maîtres, font encore aujourd'hui l'admiration des étrangers. Une suite nombreuse de plantes gravées & dessinées par Nicolas Robert, & par Louis de Châtillon, des animaux rares accompagnés de dissections anatomiques, gravés par le Clerc ; la méchanique de tous les instrumens propres à tous les arts & à tous les métiers, une infinité d'autres

objets importans entrerent dans les vues du Monarque, & il en fit faire des planches, qui furent présentées à son Académie des Sciences pour les faire valoir par de sçavantes & utiles observations; & c'est ce qu'on attend des soins de cette illustre Compagnie.

Le malheur des guerres n'interrompit que trop souvent les glorieux projets que ce grand Roi ne cessoit de former pour l'avancement des arts & des sciences, & la Gravure en particulier ne se ressentit que trop de cette interruption; alors même cependant les amateurs de cet art s'empressoient à faire exécuter les plus superbes morceaux. Témoins les belles estampes gravées d'après les tableaux de Rubens, qui ornent la galerie du Palais du Luxembourg; & où sont représentées les actions de Marie de Medicis; Benoît & Jean Audrand, Gaspar du Change, Charles Simmoneau, Bernard Picart & plusieurs autres célébres Artistes partagerent la gloire d'un si beau travail. C'est encore au burin de ces grands hommes que nous devons les magnifiques estampes gravées d'après les plus beaux tableaux des plus illustres Peintres de notre école.





Babel invenit et Sculpsit.



HISTOIRE LITTÉRAIRE DU RÉGNE DE LOUIS XIV.

ÉLOGES HISTORIQUES

DES GRAVEURS CELEBRES, DES ORPHEVRES ET DES MONETAIRES.

LIVRE DOUZIÉME.

JEAN-VARIN.



EAN VARIN, Conseiller honoraire de l'Académie Royale de Peinture & Sculpture, Sécrétaire du Roi, Intendant des bâtimens de Sa Majesté, & Conducteur général des Monnoyes de France, a illustré par sa capacité & ses talens les régnes de Louis XIII. & de Louis XIV.

Ce grand Artiste né à Liege, étoit fils de Pierre Varin, Sieur de Blanchard, Gentilhomme du Comte de Rochefort, Prince du saint Empire. A l'âge d'onze ans le jeune Varin fut placé auprés de ce Prince pour être son page ; le goût extraordinaire qu'il avoit pour le dessein lui fit faire en peu de tems de grands progrès dans cet art ; & il ne devint pas moins habile dans la Gravure & dans la Sculpture. La richesse d'une imagination vive & féconde lui fit aussi inventer plusieurs machines très-ingénieuses pour monnoyer les Médailles qu'il avoit gravées ; & ce fut à ce talent particulier qu'il dut la grande fortune où il parvint dans la suite.

Sa réputation s'étant répandue dans les pays étrangers, il fut appellé en France pour y exercer ses talens, ce qu'il fit avec tant de succès, qu'il obtint bientôt la charge de Garde général des Monnoyes de France. Ce fut en ce tems-là qu'il fit le sceau de l'Académie Françoise, qui représente le Cardinal de Richelieu, mais qui est si ressemblant, & travaillé avec tant d'art que cet ouvrage sera toujours regardé comme un véritable chef d'œuvre.

Le Roi Louis XIII. ayant résolu de faire la conversion générale de toutes les especes légeres d'or & d'argent répandues dans toute l'étendue de son Royaume. M. Varin fut choisi par Sa Majesté pour avoir la conduite de cette réforme, & surtout pour faire les poinçons, & les quarrés de toutes les monnoyes ; & le Roi pour récompenser le mérite de ce grand homme créa pour lui deux Charges, l'une de Conducteur général des monnoyes, l'autre de Graveur général des poinçons pour ces monnoyes.

M. Varin réussit si parfaitement dans ce genre de travail, que plusieurs pieces de monnoyes fabriquées sous sa direction, ont mérité d'avoir place dans les cabinets de plusieurs curieux ; & il est vrai qu'elles égalent en beauté les Antiques les plus estimées. Cet habile Graveur ne fit pas paroître moins de capacité, & moins

moins de génie dans les monnoyes qui furent faites pendant la minorité de Louis XIV.

On a aussi de la main de ce grand homme toutes les médailles qui concernent l'histoire du regne de Louis XIII. celles de la Reine Anne d'Autriche, son épouse, aussi bien que celles du Roi après sa minorité, pour la cérémonie de son Sacre, & pour divers autres ornemens de son regne.

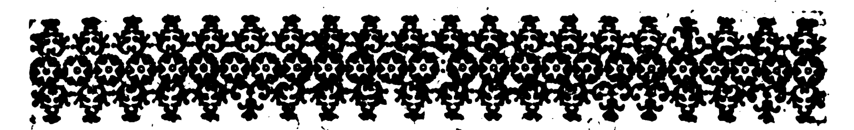
Ce fut encore ce célébre Artiste, qui grava les médailles que l'on a placées dans les fondemens du frontispice du Louvre, de l'Observatoire & de l'Eglise du Val-de-Grace, aussi bien que celles de Monsieur, frere unique du Roy, du Prince de Conti, du Cardinal Mazarin, de la Reine de Suede, & de M. Colbert, & d'un grand nombre d'autres hommes illustres.

Mais ce ne fut pas dans la gravure seule que ce grand homme se distingua; son habileté parut encore dans la Sculpture. Louis XIV. en marbre qui se voit dans les grands appartemens de Versailles, & qui fut son coup d'essai, la figure de Sa Majesté aussi en marbre, de sept à huit pieds de haut; un autre buste de Sa Majesté en bronze, avec celui du Cardinal de Richelieu en or, du poids de cinquante cinq louis, seront des monumens éternels de sa capacité.

Cet habile Artiste, qui aux plus rares talens joignoit une ardeur infatigable pour le travail, étoit occupé à l'histoire métallique du Roi, lorsqu'il tomba malade de la maladie, dont il mourut au mois d'Août de l'année 1672, âgé de 68 ans.







FRANÇOIS CHAUVEAU.

FRANÇOIS CHAUVEAU eut la gloire de réunir dans lui toutes les parties qui forment tout à la fois un habile Graveur, un sçavant Dessinateur, & un grand Peintre. Né à Paris l'an . . . . . il fut mis dans un âge encore tendre sous la conduite de Laurent Lahire Peintre de quelque réputation, dont il grava les ouvrages au Burin; mais la vivacité de son imagination ne lui permit pas de s'accommoder long tems de cette maniere lente de travailler. Il commença donc à graver à l'eau forte, & il ne grava guères que des sujets de son invention; & dans tous ces sujets qui sont multipliés à l'infini, on remarque un feu, une force, une vivacité d'expressions, une variété, une fécondité de génie, & généralement toutes les parties qui caractérisent les plus grands Maîtres. Il excelloit surtout dans l'abondance & le tour ingénieux du dessein, de même que dans la belle ordonnance des figures.

La réputation de sa capacité étoit si bien établie, que des Peintres mêmes qui avoient quelque nom, s'adressoient secrettement à lui pour lui demander des tableaux de dessein qu'ils exécutoient ensuite & qu'ils donnoient au public comme des sujets de leur invention. Il étoit d'autant plus facile à cet excellent homme de les contenter, qu'il s'étoit fait une habitude lorsqu'on lui proposoit quelque ouvrage, de prendre une ardoise sur laquelle il dessinoit la pensée qu'on lui avoit proposée en autant de façons différentes qu'on le souhaitoit, jusqu'à ce que l'on fut content, ou qu'il le fut lui-même; mais souvent il lui arrivoit de corriger ce qui, au jugement des plus habiles connoisseurs,

auroit pû passer pour un dessein achevé.

Nous avons des mains de cet habile Artiste, qui au génie le plus fécond & à l'imagination la plus vive, & tout à la fois la mieux reglée, joignoit une application continuelle au travail, plus de trois mille pieces toutes marquées au coin de la correction la plus exacte & de la plus grande propreté.

Les plus considérables de ces pieces sont la principale quadrille du magnifique Carousel de Louis XIV, les Métamorphoses de Benserade, un grand nombre de sujets tirés des fables de la Fontaine, les délices de l'esprit, la Jerusalem du Tasse, une suite d'histoires de l'Ancien Testament, celle de la Pucelle d'Orleans, une partie de la vie de Saint Bruno peinte par le Sueur dans le Cloître des Chartreux de Paris.

Ce grand homme avoit commencé depuis quelques années à travailler à une suite des plus beaux sujets tirés de l'Histoire Grecque & Romaine, ce qui auroit formé un recueil immense; mais une maladie de langueur causée par sa trop grande assiduité au travail, enleva ce grand homme l'an 1674, lorsqu'il se préparoit à mettre la derniere main à cet important ouvrage.





CLAUDE BALLIN.

CLAUDE BALLIN l'un des plus célébres artistes de son siécle, né à Paris l'an 1615, étoit fils d'un riche Orfévre dont il embrassa la profession, & dans laquelle il s'est fait un grand nom; l'on peut même dire qu'il n'est personne qui ait poussé plus loin que lui la perfection de son art, & qu'il nous reste peu de choses des anciens & des modernes qu'on puisse comparer à ses ouvrages; un discernement exquis lui faisoit saisir tout ce qu'il y avoit de plus merveilleux & de plus frappant dans l'antique, & la fécondité de son riche génie lui faisoit inventer mille beautés & mille graces nouvelles qui ne se trouvoient point dans les chefs-d'œuvres même qu'il se proposoit pour modelle.

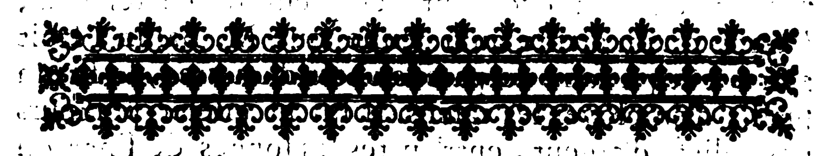
Le dessein fut sa premiere étude, & il copia avec un soin extrême tout ce que le pinceau du célébre Poussin avoit produit de plus beau. Mais pour mêler la pratique à la théorie, il s'exerça en même tems à divers ouvrages d'Orféverie, genre de travail dans lequel il se rendit si habile, que n'étant encore âgé que de dix-neuf ans, il fit quatre grands bassins d'argent de soixante marcs chacun d'un travail si rare & si merveilleux que toutes les richesses & toutes les beautés de l'art paroissoient y avoir été épuisées. Dans ces bassins étoient representés les quatre âges du monde, & ces sujets qui fournissent d'eux-mêmes les plus belles idées, étoient accompagnés de tous les ornemens dont ils étoient susceptibles. Le Cardinal de Richelieu les ayant achetés, après qu'ils eurent été dorés, il voulut avoir de la main du même artiste quatre vases à l'antique du même dessein que les bassins pour les accom-

pagner. Sarrafin excellent Sculpteur de ce tems là, étonné qu'un artiste aussi jeune que M. Ballin l'étoit alors, eût pû faire de pareils chefs-d'œuvres, se fit un plaisir d'employer ses talens. Il lui fit ciseler plusieurs bas-reliefs d'argent, entr'autres les songes de Pharaon qui sont d'une beauté ravissante.

La réputation de cet homme célébre établie par tant de beaux ouvrages, lui mérita l'honneur de faire la premiere épée & le premier hausse-col que Louis XIV. ait porté, & le Chef de Saint Remy que Sa Majesté donna à l'Eglise de Reims à la cérémonie de son Sacre. Peu de tems après il fit pour la Reine Mere Anne d'Autriche un miroir d'or de quarante marcs d'or; il fut encore chargé par M. Colbert de faire pour le Roi des tables, des guéridons de huit à neuf pieds de haut, de grands vases pour mettre des orangers, des flambeaux, des miroirs, & divers autres ouvrages dont la richesse & le bon goût suffiroient seuls pour donner la plus haute idée de la magnificence du grand Roi pour qui ils étoient faits. Ces beaux morceaux qui auroient été un monument éternel de la gloire de la Nation Françoise, & qu'elle auroit pû opposer à l'antiquité la plus sçavante dans les beaux arts, ne subsistent plus, ayant été fondus pour fournir aux frais de la guerre; mais on en a heureusement conservé les desseins.

On voit encore dans plusieurs Eglises de Paris de même qu'à Saint Denis & à Pontoise divers ouvrages du même artiste, tous d'une beauté, d'une élégance & d'un goût qui ravissent l'admiration des plus habiles connoisseurs.

Après la mort du sieur Varin, Louis XIV. pour récompenser le mérite & les talens de l'illustre Ballin, lui donna la direction du Balancier des Médailles & des Jettons; ce grand homme mourut le 22 Janvier de l'année 1678, âgé de soixante-trois ans.



ROBERT NANTEUIL.

ROBERT NANTEUIL aussi illustre par son pastel que les plus grands Peintres l'ont été par leurs pinceaux, nâquit à Rheims en 1630. Son pere Marchand de cette Ville, quoique peu accommodé des biens de la fortune, n'épargna aucune dépense pour l'éducation du jeune Robert, & prit surtout un grand soin de lui faire faire ses études sous d'habiles Maîtres.

La forte inclination & l'heureux talent qu'il eut pour les beaux arts se manifesterent dès son enfance, & il les cultiva avec succès. Il n'avoit pas encore achevé son cours de Philosophie, qu'il dessina & grava lui-même la these qu'il soutint.

A peine eut-il fini ses études, que trop jeune encore pour porter ses vûes dans l'avenir, il s'engagea dans les liens du mariage ; il ne fut pas long-tems sans s'appercevoir que ses talens, sur lesquels il avoit peut être un peu trop compté, ne lui seroient pas d'une grande utilité en Province, & qu'il ne devoit pas espérer d'en tirer les secours qui lui manquoient pour le soutien de sa famille ; il se détermina donc d'abandonner sa femme, & de venir seul à Paris, où l'espérance d'une fortune brillante le fit voler.

Arrivé dans cette grande ville, il eut besoin dans les commencemens d'avoir recours à quelque subtilité qui le tirât d'intrigue, & heureusement celle qu'il employa lui réussit.

Ayant vû plusieurs jeunes Abbés à la porte d'une auberge proche de la Sorbonne, il demanda à la maitresse de cette auberge, si un Ecclésiastique de la ville de Rheims ne logeoit point chez elle, que malheureu-

fement, il en avoit oublié le nom, mais qu'elle pourroit aisément le reconnoître par le portrait qu'il en avoit; & là dessus il lui montra un portrait parfaitement bien dessiné, & qui avoit tout l'air d'être fort ressemblant. Les Abbés qui l'avoient écouté jetterent les yeux sur ce portrait, & en parurent charmés au point qu'ils ne pouvoient se lasser de l'admirer. M. Nanteuil qui avoit bien prévu l'effet que produiroit la vûe de ce portrait, qui étoit véritablement un morceau achevé, proposa à ces Abbés de se faire peindre, ce qu'ils accepterent d'autant plus volontiers, que pour ne pas les effrayer, il leur dit qu'il vouloit bien se contenter d'un prix très-modique; mais il ne s'en tint pas long-tems au premier prix qu'il avoit fixé; il se vit bientôt si fort occupé, que ceux qui voulurent avoir leurs portraits de sa main, furent obligés de les payer chérement.

De si heureux commencemens firent prendre à M. Nanteuil la résolution de se fixer à Paris, & ce fut dans ce dessein qu'il retourna à Rheims pour y prendre sa femme qu'il y avoit laissée, & qui, sur le récit qu'il lui fit, fut très-empressée à le suivre. Ce célébre Artiste ne fut point trompé dans ses espérances; de retour à Paris, où il s'attacha particuliérement à faire des portraits en pastel, & à les graver, il se fit en peu de tems un fort grand nom. Mais ce qui acheva d'établir sa réputation, fut un portrait du Roi qu'il fit en pastel, & qu'il grava ensuite dans toute sa grandeur; ce qui n'avoit pas encore été exécuté par aucun Graveur. Sa Majesté en fut si satisfaite, qu'outre cent Louis d'or qu'elle fit d'abord donner à Nanteuil, elle créa encore pour lui une Charge de Dessinateur & Graveur de son Cabinet avec des appointemens de mille livres, & lui en fit expédier des Lettres-Patentes très-honorables.

Ce portrait, le plus bel ouvrage qui ait peut-être

jamais été fait en ce genre, & qui seul suffit pour immortaliser la gloire du célébre de Nanteuil, fut suivi de plusieurs autres, où il ne fit pas paroître moins de capacité & moins de génie ; il grava de la même maniere & dans le même goût le portrait de la Reine mere ; celui du Cardinal Mazarin, qui le retint aussi pour son Dessinateur & son Graveur, celui du Duc d'Orléans ; du Maréchal de Turenne, & de quelques autres grands hommes. L'éloge que le célébre Carlo Dati fait de ces beaux ouvrages est trop glorieux à la mémoire de l'illustre Nanteuil pour ne pas le rapporter. *Ces paroles d'Appollonius*, dit ce sçavant Florentin dans sa vie de Zeuxis, *m'appellent à contempler avec étonnement l'artifice des estampes de nos Graveurs modernes, où toutes choses sont si naïvement représentées, la qualité des étoffes, la couleur de la carnation, la barbe, les cheveux, & cette poudre légere, qui se met dessus, & ce qui est de plus important, l'âge, l'air & la vive ressemblance de la personne; bien qu'on n'y employe autre chose que le noir de l'encre & le blanc du papier, qui ne font pas seulement le clair & l'obscur, mais l'office de toutes les couleurs. Tout cela se voit, & s'admire plus qu'en quelqu'autre ouvrage, dans les excellens portraits de l'illustre Nanteuil.*

Ces portraits forment un recueil de deux cens quarante estampes, où les personnes les plus qualifiées de l'Etat, sont représentées de la maniere la plus noble & la plus naturelle. Mais ce ne fut pas la France seule que notre illustre Artiste enrichit de ses ouvrages; sa réputation répandue dans les pays étrangers, fit naître au grand Duc de Toscane l'envie d'avoir son portrait, fait de la main du célébre Nanteuil, & ce portrait en pastel fut placé dans la galerie où étoient rassemblés ceux des plus grands Maîtres en Gravûre & en Peinture.

Au talent extraordinaire que M. Nanteuil avoit pour la gravure, il joignoit encore un goût particulier pour

la

la Poësie ; on pourra en juger par les vers suivans, qu'il récita à Louis XIV. pour lui demander du tems sur un nouveau portrait qu'il entreprenoit.

Après les actions qui vous couvrent de gloire,
Après tant de faits éclatans,
Il me faudroit, grand Roi, donner un peu de tems
Pour rendre votre image égale à votre histoire ;
On verroit dans les traits de Votre Majesté,
Une grandeur parfaite unie à la bonté ;
Ce souris si charmant ; cet air si magnanime ;
Ces mouvemens causés par un esprit sublime ;
Et tout ce qui compose, & fait voir à la fois
Dans un homme, un grand homme, & le plus grand des Rois.
Mais pourquoi dans mes vers achever votre image,
Tant d'écrivains sur moi n'ont-ils pas l'avantage,
Quand nul autre Graveur par sa dextérité
Ne peut vous consacrer à la postérité.
Je puis bien me vanter, brûlant d'un zele extrême,
Je sçais mon art & j'aime.
Ainsi dans cet ouvrage on pourra voir un jour,
Ce que peuvent ensemble, & l'adresse & l'amour.
Excusez ce transport, & pardonnez-moi, Sire,
Ce qu'un sujet fidelle a bien osé vous dire.

Mais ce qui fait de cet homme illustre le plus grand éloge, ce sont les qualités de son cœur. Plein d'une tendresse extrême pour un père qu'il sçavoit être dans une situation assez triste, il n'attendit pas que sa fortune fut bien établie pour le presser de venir la partager avec lui. Dès que ses affaires furent un peu arrangées, il en donna avis à son Pere, en le conjurant de se rendre à Paris, où il se promettoit de lui faire couler des jours heureux. Informé du jour de son arrivée il

alla au devant ; & pour lui faire plus d'honneur, & le surprendre en même tems plus agréablement ; il eut soin de se parer de ses plus beaux habits ; la bonté de son cœur lui fit répandre bien des larmes en embrassant ce pere tendrement chéri, & ceux qui étoient dans la même voiture, témoins des vives & touchantes caresses dont il l'accabloit ; ne purent retenir les leurs. Depuis ce moment ce généreux fils ne goûta jamais de plaisir plus sensible, que celui qu'il avoit de pouvoir à chaque instant prévenir les desirs de son pere, ce qu'il continua jusqu'au jour fatal que la mort l'enleva d'entre ses bras.

Cette pieté ne demeura pas sans récompense ; quoique M. Nanteuil eût toujours assez aimé le plaisir, il n'avoit cependant jamais donné dans aucun excès ; mais sa religion parut se réveiller vers les dernieres années de sa vie, & il sembloit que la grace agissoit sensiblement dans son cœur, rien de plus pathétique & de plus touchant que les discours édifians qu'elle lui inspiroit, & l'on ne pouvoit douter qu'il ne fût lui-même bien pénétré des sentimens, qu'il exprimoit avec tant de force & d'onction, qu'il les faisoit passer dans le cœur de ceux qui l'écoutoient.

Cet homme célébre, autant distingué par ses vertus que par ses admirables talens, mourut à Paris le 18 Décembre 1678, âgé de quarante-huit ans.






Se ipsum Pinxit
et Sculpsit
CLAUDE MELLAN
Peintre et Graveur
Mort à Paris, le 9 Septembre 1688. Agé de 44 Ans.
A Paris chez Odieuvre Md. d'Estampes quai de l'Ecole vis à vis la Samaritaine à la belle Image. C.P.R.


C. Mellan Pinx.
R. Marie Lepicié Sculp.
CLAUDE MELLAN
Peintre et Graveur.
Né à Abbeville, mort à Paris le 9. 7.bre 1688. Agé de 94 ans
A Paris chez Odieuvre Md d'Estampes quay de l'Ecole vis-à-vis le côté de la Samarit.e à la belle Image. C.P.R.



CLAUDE MELAN.

CLAUDE MELAN l'un des plus célébres Graveurs de son tems naquit à Abbeville l'an 1601. Son pere pour lors Receveur du Domaine dans cette Ville n'eut rien de plus à cœur que de seconder par une bonne éducation les heureuses dispositions qu'il découvroit dans son fils. S'étant apperçu du goût particulier qu'il avoit pour le dessein, il l'envoya à Paris lorsqu'il n'étoit encore âgé que de onze ans pour y apprendre à l'école de Vouet les premiers élémens de cet Art.

Le jeune Melan ne consultant que son penchant, se livra tout entier au plaisir qu'il avoit de graver au burin; & il se fit dans ce genre de travail une maniere toute particuliere: au lieu que les Graveurs ordinaires ont presque autant de tailles différentes qu'ils ont de différens objets à représenter, notre jeune artiste imitoit indifféremment tous les objets qu'il représentoit avec de simples traits mis auprès les uns des autres sans jamais les croiser, se contentant de les faire ou plus forts ou plus foibles, selon que le demandoient les parties, les couleurs, les jours & les ombres des figures qu'il avoit à représenter; & c'est là une maniere particuliere de graver qu'il a sçu pousser au plus haut point de perfection.

Mais ses talens ne se bornoient pas là, il avoit non-seulement le don de graver avec beaucoup de grace & d'élégance les plus beaux tableaux des plus excellens Maîtres, mais il étoit aussi l'auteur & l'ouvrier de la plupart des desseins qu'il gravoit.

Notre jeune artiste poussé du desir de se perfection-

ner dans son art, entreprit en 1617 le voyage d'Italie. A peine fut-il arrivé à Rome, qu'il eut diverses occasions d'y faire briller ses talens; parmi le grand nombre d'ouvrages excellens qui sortirent de son burin, on remarque particulierement une partie de la gallerie Justinienne, le beau portrait de Justinien, & celui du Pape Clement VIII.

La grande réputation que ces admirables morceaux firent à notre illustre Artiste lui mérita les offres avantageuses que lui fit Charles II. Roi d'Angleterre pour l'attirer dans ses Etats; mais l'amour de la patrie l'emporta dans le cœur de cet excellent homme sur l'espérance de la fortune la plus brillante.

Après un long séjour à Rome, il revint à Paris où il se maria en 1654. Les ouvrages qu'il fit en France ne furent pas recherchés avec moins d'avidité que ceux qu'il avoit faits en Italie. Louis XIV. pour récompenser le mérite de cet illustre Artiste, lui donna un logement au Louvre, après l'avoir nommé son Peintre & Graveur ordinaire, & il fut choisi pour représenter les Figures antiques & les Bustes du Cabinet de Sa Majesté. Il eut la gloire de réussir parfaitement dans ces sortes d'ouvrages, qui n'étant que d'une couleur, s'accommodoient très-bien de l'uniformité de sa gravûre, laquelle n'étant pas croisée, conservoit une blancheur très-convenable au marbre qu'elle représentoit. Il avoit encore ce rare avantage que les choses qu'il gravoit avoient plus de feu, plus de vie & plus de liberté que le dessein même qu'il imitoit.

Le nombre des ouvrages qui sont sortis du burin de ce grand homme est infini, comme on peut le voir par le catalogue qui s'en trouve dans Florent-le-Comte; mais de tous ses ouvrages le plus estimé, c'est une tête de Jesus-Christ dessinée & ombrée avec sa Couronne d'Epines; & le sang qui ruisselle de tous côtés d'un seul & unique trait, qui commençant par le bout du nez, & allant toujours en tournant, forme très-exac-

tement tout ce qui est représenté dans cette Estampe, par la seule différente épaisseur de ce trait, qui selon qu'il est plus ou moins gros, fait des yeux, un nez, une bouche, des joues, des cheveux, du sang & des épines; le tout si bien representé & avec de si grandes marques de douleur & d'affliction, que l'on se sent attendri à la seule vûe de cette belle Estampe, qui doit être regardée comme un chef-d'œuvre de l'art.

Cet illustre artiste mourut à Paris le 9 Septembre de l'année 1688, âgé de quatre-vingt huit ans. Son corps fut inhumé dans l'Eglise de Saint Germain l'Auxerrois.



FRANÇOIS POILLY.

FRANÇOIS POILLY né à Abbeville en 1622, étoit fils d'un Orfévre distingué dans sa profession, qu'il exerçoit avec d'autant plus de succès qu'il avoit une parfaite connoissance du dessein. Charmé de découvrir dans son fils d'heureuses dispositions pour cet art, il lui en apprit les premiers élémens, & il l'envoya ensuite à Paris, où il le mit sous la conduite de Pierre Daret Graveur.

Une grande facilité de génie jointe à beaucoup d'application de la part du jeune Poilly le rendit habile en peu de tems. Au bout de trois ans il se vit en état de donner des ouvrages qui commencerent à établir sa réputation. Entre les beaux morceaux qui sortirent alors de son burin, on admire surtout la superbe vision d'Ezechiel, d'après Raphael, une sainte Famille dans un paysage d'après Stella, & plusieurs grands sujets d'après M. le Brun.

Quoique ces ouvrages eussent pû être avoués par les plus grands Maîtres, M. Poilly ne se cacha pas qu'il s'en falloit de beaucoup qu'ils eussent toute la perfection qu'on auroit pû leur donner. Plus les lumieres de ce grand homme étoient étendues, plus elles lui faisoient sentir celles qui lui manquoient, & ce fut le desir d'en acquérir de nouvelles qui lui fit entreprendre le voyage d'Italie.

Ce célébre Artiste ne fut pas plutôt arrivé à Rome, qu'il se livra tout entier à l'étude de l'antique. L'envie qu'il avoit de se perfectionner dans son art lui fit rechercher avec avidité tous les anciens monumens de Sculpture & d'Architecture qui sont un des plus pré-

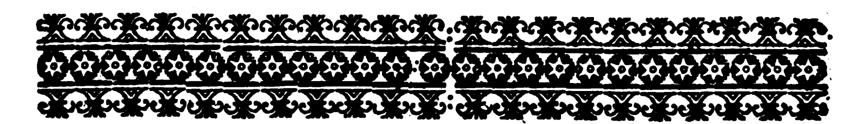
cieux ornemens de Rome & de ses environs, & il dessina les plus considérables avec un soin extrême; cette étude n'occupoit cependant pas tous ses momens, il employoit une partie de son tems à graver, & pendant les sept années qu'il demeura à Rome, il donna au public un grand nombre de planches, qui toutes furent reçues avec applaudissement; entr'autres un Saint Charles qui communie les malades, trois Vierges d'après le célébre Mignard, une grande obélisque d'après le Cavalier Bernin, & divers sujets d'histoire d'après Petre de Cortonne, Cirus Ferus, & plusieurs autres grands Maîtres.

Cet habile Artiste étant revenu à Paris en 1656, s'y vit recherché de tous les connoisseurs; & malgré la facilité merveilleuse avec laquelle il travailloit, à peine pouvoit-il suffire aux occupations dont il étoit chargé; outre un grand nombre d'excellens portraits qu'il grava d'après les plus fameux Peintres, il fit encore quantité de sujets d'histoire d'après M. le Brun, Romanelle & Bourdon.

Les œuvres de ce grand homme sont composés de plus de quatre cens morceaux qui éterniseront la mémoire de cet illustre Artiste. Sa trop grande application au travail fut suivie de plusieurs infirmités qui avancerent la fin de ses jours; il mourut au mois de Mars de l'année 1693, âgé de 69 ans.

Il eut un frere cadet appellé Nicolas qui s'est aussi fait un grand nom dans la gravûre. Il est mort en 1696, âgé de 70 ans.





GERARD AUDRAN.

LE célébre GERARD AUDRAN, Conseiller de l'Académie Royale de Peinture, & Pensionnaire du Roi, naquît à Lyon en 1639; il étoit issu d'une ancienne famille originaire de Paris. Adam Audran, Maître Paumier dans cette Ville, eut pour fils Louis Audran, l'un des principaux Officiers de la Louveterie sous Henri IV, qui souvent prenoit plaisir à jouer à la paume avec lui, & c'étoit là véritablement un exercice dans lequel le jeune Audran faisoit paroître tant d'adresse, que toute la Cour accouroit pour le voir jouer.

Ce Louis Audran eut deux fils, Charles & Claude, qui nés avec un égal penchant pour la Gravure, s'y appliquerent également & y firent l'un & l'autre de très grands progrès.

Charles ou Karles, animé du desir d'exceller dans son art, alla passer quelques annés en Italie. Pendant tout le tems qu'il fut à Rome, il s'occupa avec un soin extrême à dessiner & à graver d'après les plus grands maîtres, & il eut la gloire de les imiter si parfaitement, que les excellentes copies qu'il faisoit de leurs ouvrages furent souvent prises pour des originaux. De retour à Paris où il avoit été précédé par la réputation qu'il s'étoit faite à Rome, il se vit recherché de tous les connoisseurs & surchargé de tant d'occupations, qu'à peine pouvoit-il y suffire malgré son assiduité au travail; il est vrai aussi que tout ce qui sortoit de son burin étoit gravé avec une propreté, une correction, & une netteté que l'on ne pouvoit se lasser d'admirer; mais ce qui le rendoit inimitable étoit son adresse

adresse à se servir de burins à lozanges très-étroits, & presque comme des canifs qui, mordant plus profondément dans le cuivre, faisoient qu'on tiroit quatre à cinq mille Estampes de chaque planche, toutes très-noires & parfaitement belles. Plusieurs des ouvrages de ce grand homme ont été confondus avec ceux de son frere Claude, parce que les uns & les autres étoient marqués par un C; & ce fut pour les distinguer que Charles ou Karles mit un K au lieu d'un C. Cet illustre Artiste mourut à Paris en 1674, âgé de 80 ans, n'ayant point été marié; mais Claude Audran son frere cadet se maria à Lyon, où il épousa Elie Fretolat dont il eut cinq enfans, Germain, Nicolas, André, Gerard & Claude Audran. Leur pere, Claude Audran, mourut en 1676 âgé de 79 ans.

Germain, l'aîné de ses fils, vint à Paris & y eut pour maître le célébre Charles Audran son oncle. Etant retourné à Lyon, il y épousa, en 1654, Jeanne Ciceron, & mourut en 1711 âgé de 98 ans, Adjoint à Professeur de l'Académie établie dans cette Ville. Il laissa de son mariage, Claude, Gabriel, Benoît, Jean & Louis Audran. Benoît & Jean, & Pierre Drevet, qui tous trois se sont fait un grand nom dans la gravure, furent ses Eleves.

Le célébre Gerard, fils de Claude & frere cadet de Germain, montra, dès sa plus tendre jeunesse, autant de disposition que de goût pour l'art auquel la nature sembloit l'avoir destiné. Après avoir appris les premiers élemens du dessein sous son pere, sous Germain son frere & sous Perrier, Peintre de l'Académie Royale; lui, & son frere Claude Audran mort garçon à Paris, Professeur de l'Académie, vinrent à Paris pour se perfectionner dans leur art; ils n'y furent pas longtems sans s'y distinguer, & ils mériterent l'un & l'autre, d'être logés aux Gobelins.

M. le Brun, premier Peintre du Roi, zelé pour l'avancement de tous les jeunes gens qui se distin-

guoient par d'heureux talens, se fit un mérite de produire le jeune Gerard Audran, & de l'occuper. Le triomphe & la bataille de Constantin fut le premier ouvrage qu'il lui fit graver; Gerard réussit d'autant mieux, qu'il avoit acquis de plus grandes lumieres, par l'étude qu'il s'étoit faite de dessiner & de peindre d'après la nature, qui fut toujours son principal objet. Il grava aussi le martyre de Saint Etienne, le baptême des Pharisiens, & le Pyrrhus d'après le célébre Poussin.

Quelqu'habile qu'il se fût rendu dans sa Profession, il ne laissa pas d'entreprendre en 1666, le voyage de Rome; &, pendant trois ans qu'il y demeura, il s'y occupa à graver les plus beaux ouvrages du Dominiquin, ceux de Raphael & des plus grands maîtres, & entr'autres un beau platfond en trois planches d'après le Cortonne, qu'il dédia à M. Colbert; plusieurs belles planches qu'il fit, surtout celles des portraits de Clement IX, du neveu de ce Pontife & de M. de Sorbieres, établirent si bien sa réputation, que Louis XIV, informé de la grande capacité de cet habile Artiste, ordonna qu'on le fît revenir incessamment d'Italie.

Un ordre si glorieux lui fit hâter son départ de Rome, & il ne fut pas plutôt de retour à Paris, que Sa Majesté lui fit graver la bataille d'Alexandre, & il grava ensuite un grand nombre d'autres planches d'après les desseins du Poussin, de Mignart, & des autres grands Maîtres. Les platfonds des Anges, de Vaude Vicomte, des Bijoux & du Val-de-Grace, ont été gravés par ce grand homme.

Cet illustre Artiste, le plus grand dessinateur de tous ceux qui l'ont précédé, a été le premier qui ait osé entreprendre des planches aussi grandes que le sont celles qu'il nous a laissées; & ce qui met le comble à sa gloire, c'est qu'il les ait faites avec autant de facilité que d'intelligence & de correction. Cet excellent homme, considéré des Grands, aimé & estimé de tous,

les Sçavans de son siécle, mourut à Paris au mois de Juillet 1703, en sa soixante-uniéme année, Conseiller de l'Académie Royale de Peinture, & Pensionnaire du Roi. Quelque tems après qu'il se fut retiré aux Gobelins, il se maria à Mademoiselle Licharie, dont il n'eut point d'enfans. Benoît & Jean ses neveux, furent les éleves de ce grand homme, & tous les deux se sont fait un grand nom dans leur art.

Le premier, fils cadet de Germain, né à Lyon en 1661, après avoir appris sous son pere le dessein & la gravure, vint à Paris où il se perfectionna dans ces deux Arts, sous la conduite du célébre Gerard son oncle. Nous avons de lui un grand nombre de superbes planches qu'il a faites d'après les desseins du Poussin, de le Sueur, de le Brun, de l'Albane, de Mignard & de l'histoire métallique de Louis XIV, autant d'ouvrages où l'on admire les mêmes beautés qui caractérisent les ouvrages de l'illustre Gerard. Benoît Audran est mort au mois d'Octobre de l'année 1721, âgé de soixante ans, étant Conseiller de l'Académie Royale de Peinture, & Pensionnaire du Roi.

Louis Audran, un autre fils de Germain Audran, a aussi rendu son nom célébre par son génie & sa capacité accompagnée d'une ardeur infatigable pour le travail; Peintre & Dessinateur du Roi, il a laissé un grand nombre d'excellens ouvrages marqués au coin du génie le plus riche & le plus fécond. Ces ouvrages se voyent dans les Maisons Royales, dans plusieurs palais, & dans différentes maisons de particuliers, à Versailles, à la Ménagerie, à Meudon, à Sceaux, au Château d'Anet, à l'hôtel de Toulouse, au Temple, à Gros-Bois, à l'hôtel de Bouillon, à l'hôtel d'Antin, à l'hôtel de Verue, chez Messieurs de Moras, la Faye, &c. Cet grand Artiste, non moins estimable par les qualités du cœur & de l'esprit, que recommandable par ses talens, est mort concierge du Palais du Luxembourg, le 27 Mai 1734 âgé de 76 ans.

Claude Audran son frere fut aussi Peintre du Roi, & Professeur en son Académie. Il est mort sans postérité. Parmi une grande quantité de beaux ouvrages qui sont sortis de son pinceau, on admire surtout les douze mois de l'année, qu'on voit en estampes, avec les Divinités qui y président & leurs attributs, éxécutés en tapisseries pour le Roi. La description que nous joignons ici de ces excellens morceaux, suffira pour donner la plus haute idée du génie & de la capacité de leur Auteur.

JANVIER, sous la protection de JUNON : *Signe du Verseau*.

Junon, ornée de son Diadême, tenant son sceptre, qui la désigne Reine du Ciel & des Richesses, est assise sur des nuées, sous le pavillon d'un Temple, l'oiseau de son char à côté d'elle & un cornet rempli de pierreries & de médailles. Ce Temple est surmonté des vents & d'un Paon rouant, au-dessus duquel est placé le signe de ce mois (*le Verseau*) ; plus bas, différens sceptres sortent de deux autres cornets, accompagnés des instrumens à vent qui sont les attributs de cette Déesse. Les festons legers de plumes, sont des ornemens de cette piéce, au-dessus desquels sont deux Oyes particulierement dédiées à cette Divinité.

FEVRIER, NEPTUNE : *les Poissons*.

Le Dieu des Eaux, tenant en main son trident, est debout sous une grotte formée de cascades, surmontée de filets & autres instrumens propres à la pêche, & du signe de ce mois (*les Poissons*) ; au dessous de la grotte sont représentés les chevaux du char de Neptune, & plus bas, un navire avec ses agrès. On a mis dans cet ouvrage un melange d'oiseaux marins, de poissons, de branches de corail & toutes sortes de riches coquillages pour attributs.

MARS, MARS & MINERVE : *Signe du Belier.*

Le Dieu de la Guerre est assis sur un corcelet le pied sur un casque sous un pavillon soutenu par deux colonnes belliques, ornées de drapeaux. Le vautour placé aux côtés du pavillon, le loup & le chien que l'on voit au-dessous de la figure, sont des animaux destinés aux sacrifices de cette Divinité. Les couronnes triomphales, pallissaires, murales, le chêne & le laurier dont on couronnoit les vainqueurs, de même que les trophées d'armes & tous les feux, sont les attributs de la guerre.

AVRIL, VENUS : *Signe du Taureau.*

La Déesse des Amours tient en main la pomme d'or. Elle est assise sur un nuage avec Cupidon sous un berceau de treillage, composé de myrthes & de fleurs ; plus bas est une fontaine soutenue par deux Dauphins, & un Cigne nageant dans son bassin, autour duquel sont les pigeons de son char. Les festons de roses qui sont au-dessus du berceau sont enrichis des trophées de l'amour. Les moineaux que l'on voit à côté étoient dédiés à cette Déesse.

MAI, APOLLON : *Signe des Jumeaux.*

Apollon est sous un berceau soutenu de cyprès entourés de lauriers. Ce berceau est couronné de son trepied, & du serpent Python ; à côté sont la lyre de ce Dieu & la flute de Marsias, dont il fut vainqueur ; les trophées d'instrumens que l'on voit au dessous de la figure & les singes qui en jouent, marquent l'empire de cette Divinité sur la Musique comme sur la Poësie ; les couronnes en sont les récompenses ; les corbeaux, l'un blanc & l'autre noir, représentés au dessus du berceau, à côté du signe de ce mois, étoient consacrés à Apollon.

JUIN, MERCURE : *Signe de l'Ecrevisse.*

Ce Dieu de l'Eloquence, des Sciences & des Arts, tenant en main son caducée, est représenté sous un pavillon porté sur un nuage; au-dessus sont la Sphére, le Globe & les instrumens du jeu de la Paume, attributs qui lui conviennent; la houlette, les ciseaux, la bourse que l'on voit au dessous, font connoître qu'il étoit le Dieu des bergers & des larrons; les ballots & les festons de rubans, qu'il préside au commerce. Le coq & le bouc étoient consacrés à cette Divinité.

JUILLET, JUPITER : *Signe du Lion.*

Le Roi du Ciel & le maître des Dieux, armé de sa foudre, est soutenu par son aigle sur un nuage sous un pavillon dans un Temple au-dessus duquel est son égide. Une couronne & deux sceptres en sautoir, désignent sa puissance souveraine. L'autel & les parfums marquent qu'on lui rendoit les plus grands honneurs. On lui sacrifioit le taureau blanc à cornes dorées, représenté au-dessous de l'autel. Les cornes d'abondance qui couvrent l'autel, les mouches à miel & le chesne, placés autour de l'égide, lui étoient consacrés.

AOUST, CERE'S : *Signe de la Vierge.*

La Divinité qui préside aux Moissons, est désignée par son habit blanc, son flambeau, sa gerbe, sa faucille. Au-dessous sont les dragons de son char. La charrue, le joug, le fléau, & tous les instrumens qui servent au labourage, sont du nombre de ses attributs, de même que les épis, les pavots, & autres fleurs dont on faisoit des couronnes à cette Déesse.

SEPTEMBRE, VULCAIN : *Signe de la Balance.*

Le Dieu du Feu & des Forgerons eſt aſſis ſur un enclume, ſous un pavillon ſoutenu de deux colonnes, chargées des inſtrumens qui ſervent à la forge : plus bas eſt la Salamandre qu'on croit ſe nourrir dans le feu, & des Cyclopes figurés par trois Singes qui forgent la foudre de Jupiter. Les caſques, cuiraſſes, bombes, mortiers & autres inſtrumens d'Artillerie, diſtribués dans différens endroits de cette piéce, marquent les attributs de cette Divinité.

OCTOBRE, MINERVE & MARS : *Signe du Scorpion.*

Minerve, Déeſſe des Sciences & des Arts, tenant d'une main ſon égide, & de l'autre ſa lance, eſt ſous un Temple ſoutenu de javelots, & enrichi de branches & de couronnes d'olivier qui lui étoient dédiées ; le dôme eſt compoſé du travail d'Arachné, ſa rivale ; aux deux côtés ſont les oiſeaux qui lui étoient conſacrés : les inſtrumens qui ſervent à la tapiſſerie, à laquelle cette Déeſſe préſidoit, ſont diſtribués de maniere, dans cette piéce, qu'ils en ſont preſque tout l'ornement.

NOVEMBRE, DIANE : *Signe du Sagittaire.*

La Déeſſe de la chaſſe & de la pêche, habillée à la legere avec ſon diadême en forme de croiſſant, tenant d'une main un javelot, & de l'autre menant un Levrier, paroît en action de marcher. La biche & le chien lui étoient dédiés. Les ceintures que les filles d'Athênes lui offroient, les oiſeaux, les arcs, les flêches, le carquois, les filets propres à la chaſſe & à la pêche, ſont les ornemens de cette piéce, & les attributs ordinaires de cette Déeſſe.

DECEMBRE, VESTA : *Signe du Capricorne.*

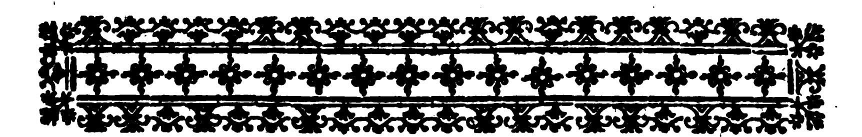
Vesta, Déesse de la Terre, portant d'une main le feu, qui lui étoit consacré, de l'autre une corne d'abondance, ornée d'un diadême figuré par des tours, est représentée assise sur une chaise, un tambour à ses pieds, sous un Temple de figure ronde, orné de festons au-dessus duquel on voit une femme tenant un enfant sur ses genoux : on offroit à cette Déesse les premices des enfans & de tous les fruits : l'ours & le lion étoient les animaux du char de Cybele, que les Poëtes ont dit être la même Divinité.

Ces beaux morceaux, dont nous ne venons de tracer qu'un bien leger crayon, ont été gravés par le célébre Jean Audran, Graveur & Pensionnaire du Roi, établi aux Gobelins, & qui est le seul qui reste de tous les illustres Artistes de son nom.



GERARD


Tortebat Pinxit.
P. Dupin Sculp.
GERARD EDELINCK
Natif d'Anvers, Graveur ordinaire du Roy, Conseil.er
dans son Academie Royale. Mort le 2 Avril 1707.
A Paris chez Odieuvre M.d d'Estampes Quay de l'Ecole vis à vis le côté de la Samaritaine à la belle Image.
A.P.D.R.
Babel invenit et Sculpsit.



GERARD EDELINCK.

GERARD EDELINCK, né à Anvers en 1641, a été un des plus illustres Artistes de son siécle. Les figures, l'histoire, le portrait étoient des parties qu'il possédoit parfaitement, & dans lesquelles il réussissoit également bien.

Destiné par ses parens à l'étude des Belles-Lettres, il s'y appliqua pendant quelques années; mais entraîné par le penchant particulier qui le portoit au dessein, il voulut en apprendre les premiers principes, & il n'eut bientôt plus de goût que pour cet art. Son pere dont il étoit tendrement cheri, ne lui refusa aucun des secours qui pouvoient contribuer à son avancement, dans la profession à laquelle la nature sembloit l'avoir destiné.

Le jeune Edelinck fut mis sous la conduite d'un maître habile, appellé Gal, qui charmé du génie & des heureux talens, qu'il ne fut pas long-tems à découvrir dans son nouvel éleve, prit un soin particulier de son instruction; & ce jeune homme de son côté répondit aux leçons de son maître par une si forte application, & par une si grande assiduité au travail, qu'au bout de quelques années il n'eut plus besoin du secours de ses préceptes. Les sciences & les beaux arts fleurissoient en France sous le regne d'un grand Roi, qui en fut toujours le généreux protecteur, & qui par ses libéralités & ses bienfaits attiroit dans ses Etats les hommes de l'Europe les plus distingués par leurs talens, & par leur mérite. Et ce fut-là le motif qui engagea le jeune Edelinck à venir dans ce royaume dans l'assurance d'y trouver tous les secours qu'il pouvoit désirer. Pour se

perfectionner dans son art : arrivé à Paris il se mit à l'école du célébre François Poilly, l'un des plus célébres Graveurs de son siécle, & qui étoit surtout renommé pour la pureté & la correction de son burin ; mais ce n'en fut pas assez pour notre artiste Flamand d'imiter son nouveau maître dans ces deux parties essentielles ; il tâcha encore de se former une maniere qui réunit toutes les beautés particulieres qui caractérisent les différens ouvrages des plus habiles Artistes. M. Edelinck excella principalement dans l'art de distinguer les draperies & les couleurs mêmes, & elles se trouvent en effet fort bien désignées dans tous les ouvrages qui sont sortis de son burin. Ce grand homme se distingua encore par le talent particulier qu'il eut de sçavoir peindre particuliérement sur le cuivre.

Un saint Jerôme en petit, gravé d'après le grand Champagne, qu'il présenta à M. le Brun, lui mérita de la part de cet habile connoisseur les plus grands applaudissemens ; mais M. le Brun ne s'en tint pas à de simples louanges. L'estime qu'il faisoit des talens & de la grande capacité de M. Edelinck, l'engagea à le choisir pour graver le precieux tableau de la sainte famille, & celui d'Alexandre visitant la famille de Darius, deux morceaux de la premiere réputation, l'un de Raphaël, & le second de M. le Brun, qui se trouvent dans le cabinet du Roi. Le célébre Edelinck se surpassa dans les estampes qu'il exécuta d'après ces tableaux, & il en fit deux chefs-d'œuvre. L'on y admire de même que dans tous les autres ouvrages de ce grand homme, une pureté de burin, une fonte, & une couleur brillante, qui sont les deux parties de son art qu'il possédoit éminemment, & dans une supériorité d'autant plus grande, qu'elles lui étoient naturelles.

Un autre ouvrage non moins admirable de cet excellent Artiste, est la belle estampe où est représenté un songe de la Reine. Cette Princesse ayant vû, ou ayant cru voir pendant le sommeil un Christ entouré

d'une troupe d'Anges, qui se prosternoient devant lui, M. le Brun fit de ce songe un magnifique tableau, que M. Edelinck grava, & il réussit si parfaitement dans cette estampe, qu'elle fait encore aujourd'hui un des principaux ornemens des cabinets de divers curieux. Il en est de même des plus belles statues de Versailles que M. Edelinck grava par ordre de M. Colbert, & qui seront des monumens éternels du génie & de la capacité de ce grand homme.

Son mérite étoit trop universellement reconnu pour qu'il ne lui donnât pas droit de prétendre aux plus glorieuses marques de distinction. S'étant présenté à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture en 1677, non-seulement il y fut reçu avec un applaudissement universel, mais il eut encore la gloire d'être fait conseiller dans la même séance. Honneur singulier, d'autant plus flateur pour le célébre M. Edelinck, qu'il est peu d'Artistes, même parmi les plus illustres, qui en ayent obtenu un pareil.

Cet excellent homme, admirable par la supériorité de ses talens, l'étoit encore par la facilité merveilleuse avec laquelle il travailloit; & c'est ce qui lui a fait produire le grand nombre de Planches qu'on a de lui, parmi lesquelles les excellens portraits d'une infinité de personnes illustres de son siécle, qu'il a gravés, tels que ceux de Messieurs d'Hosier, Leonard, Desjardins, tiennent un des premiers rangs.

On a encore de la main de cet illustre Artiste plusieurs grandes thèses, dont les plus estimées, & qui méritent d'être considérées comme des chefs-d'œuvre, sont celles de M. Colbert, de M. de Louvois, du Roi à cheval, de la paix, celle du triomphe de l'Eglise sous la protection du Roi & plusieurs morceaux particuliers, un saint Charles, une Madeleine renonçant aux vanités du monde d'après M. le Brun, dans laquelle on ne sçait ce qui doit l'emporter ou de la bonté de la gravure, ou de la noblesse de l'invention, & la finesse de

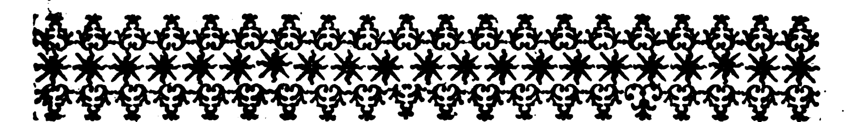
l'expreſſion ; ce beau tableau ſe voit aux Carmélites de Paris. M. Edelinck a encore gravé d'après le même Peintre un ſaint Louis & pluſieurs autres morceaux conſidérables.

M. Edelinck avoit déja été honoré de pluſieurs bienfaits du Roi, lorſqu'il obtint un logement aux Gobelins, ſous le Miniſtere de M. de Villacerf. Ce fut-là qu'il grava la famille de Darius d'après le célébre Mignard. Morceau qui ne s'étant pas trouvé fini au jour du décès de ce grand homme, fut cedé à l'illuſtre M. Drevet, qui y mit la derniere main. Un grand nombre de médailles frappées à l'honneur de Louis XIV. ſont encore ſorties du burin du célébre Edelinck. Ce grand homme, toujours livré au travail, même pendant les dernieres années de ſa vie, s'occupoit à graver quelques ſtatues de Verſailles, lorſqu'il tomba malade de la maladie dont il mourut en 1707, âgé de 66 ans. Il fut enterré à ſaint Hyppolyte, paroiſſe de l'Hôtel Royal des Gobelins. M. Edelinck avoit un frere cadet, nommé Jean, qui comme lui gravoit au burin, & même avec ſuccès, mais qui mourut dans un âge peu avancé.




SEBASTIEN LE CLERC,
Chevalier Romain,
Dessinateur, et Graveur,
de la Maison du ROI.


De la Croix Pinx.
P. Dupin Sculp.
SEBASTIEN LE CLERC,
Chevalier Romain Dessinateur et Graveur ordin.re
du Cabinet du Roy Auteur de grand nombre d'Ouvrages
Né le 26 Septembre 1637. et Mort le 25 Octobre 1714.
A Paris chez Odieuvre M.d d'Estampes Quay de l'Ecole vis à vis le Côté de la Samaritaine à la belle Image.
A.P.D.R.



SEBASTIEN LE CLERC.

SEBASTIEN LE CLERC l'un des plus grands Artistes qui ayent illustré le Regne de Louis XIV. naquit à Metz le 26 Septembre de l'année 1637. Son grand pere étoit un Gentilhomme Lorrain, qui vers l'an 1580 fut Sécretaire de la Princesse de Tarente. Le malheur qu'il eut d'embrasser les nouvelles opinions de Calvin, le mit dans la nécessité de s'exiler de son pays où les Protestans étoient recherchés; s'étant retiré à Metz, il n'oublia rien pour pervertir sa femme & ses enfans; mais n'ayant pû y réussir, il les abandonna.

Le plus jeune de ces enfans nommé Laurent le Clerc fut placé chez un Orfévre, & il excella dans sa profession. Il mourut à Metz en 1695, âgé de cent cinq ans.

Son fils Sebastien le Clerc apprit de lui à dessiner; & dès sa plus tendre jeunesse, il commença à donner d'éclatantes preuves du talent extraordinaire qu'il avoit pour l'art auquel on le destinoit.

A l'âge de huit ans, dans un dessein fait à la plume, il représenta un enfant nud couché & dormant sur le dos, les deux mains sur la poitrine, vû en raçourci de côté par les pieds, & qui a environ un pouce & demi de proportion; ouvrage que l'on ne sçauroit voir sans admiration.

Le génie de cet Artiste étoit trop vaste pour qu'il se bornât à une seule sçience; il s'appliqua à l'étude de la Géometrie, de la perspective, de la fortification & de l'Architecture, & il n'y fit pas moins de progrès que dans la gravûre & dans le dessein. En 1660 il fut choi-

si pour être Ingénieur, Géometre de M. le Maréchal de la Ferté ; & ce fut par son ordre qu'il leva les plans des principales places du pays Messin & du Verdunois. Celui de Marsal dont le Roi pensoit à démolir les fortifications, ayant été envoyé à la Cour sous le nom d'un autre Ingénieur, M. le Clerc fut si piqué de l'injustice qu'on lui faisoit, qu'il abandonna son emploi d'Ingénieur.

Etant venu à Paris en 1665, M. le Brun qui reconnut dans ce jeune Artiste un talent extraordinaire pour le dessein & la gravûre, lui conseilla de s'y livrer tout entier ; & ce fut là le parti que M. le Clerc embrassa.

En 1668 il fit imprimer sa petite Géometrie-pratique qui consistoit en quatre-vingt petits païsages ornés de divers morceaux d'Architecture, dessinés & gravés avec une force & une correction que les plus grands Maîtres ne purent s'empêcher d'admirer.

Cet ouvrage qui fut reçu avec l'approbation générale de tous les amateurs des beaux Arts, mérita à M. le Clerc la protection dont M. Colbert commença dès-lors à l'honorer. Ce Ministre pour l'attacher au service du Roi, & afin qu'il ne travaillât que pour Sa Majesté, lui fit donner un logement aux Gobelins avec une pension de six cens écus ; & il le chargea en même tems d'apprendre le dessein & les Mathématiques à M. de Blainville reçu en survivance pour être Sur-Intendant des Bâtimens.

La grande réputation que se fit M. le Clerc par les excellentes pieces qui sortoient incessamment de son burin, engagea Messieurs de l'Académie de peinture & de Sculpture à le choisir en 1672 pour graver la représentation du Mausolée que l'Académie avoit fait dresser dans l'Eglise des Peres de l'Oratoire de la rue Saint Honoré, pour le Service de M. le Chancelier Seguier. Cette magnifique Estampe ayant été présentée à l'Académie par M. le Brun, elle se félicita de pouvoir aggreger M. le Clerc à son illustre Corps, & pour lui

témoigner l'estime particuliere qu'elle faisoit de sa capacité & de ses talens, elle le reçut en qualité de Professeur en Géometrie & en Perspective, & elle joignit à cetitre une pension de cent écus.

M. le Clerc une année après sa réception à l'Académie, se maria & épousa une des filles de M. Vander Kerchove, Teinturier ordinaire du Roi aux Gobelins. Au bout de quelques années de mariage, il renonça à la pension de dix-huit cens livres que le Roi lui faisoit; parce qu'il espéroit que maître de son tems, & travaillant à son choix, il trouveroit dans les ouvrages qu'il feroit pour le public des ressources plus considérables pour le soutien de sa famille naissante qu'il prévoyoit devoir être nombreuse, & il ne fut pas trompé dans ses conjectures; car il se vit pere de dix-huit enfans, dont huit moururent avant lui.

En 1676 il grava la belle Estampe qui représente l'arc de triomphe qui étoit à l'extrémité du Fauxbourg Saint Antoine, & trois années après il donna au public son petit discours sur le point de vûe, & il fit paroître, environ le même tems, la représentation des machines qui avoient servi à conduire & ensuite à placer les deux pierres énormes qui couvrent le fronton de la façade du Louvre.

M. le Marquis de Louvois ayant succedé à M. Colbert dans la Charge de Sur-Intendant des Bâtimens, M. le Clerc fut choisi par ce Ministre pour faire les desseins des Médailles de l'Histoire de Louis le Grand, & pour en conduire les Graveurs.

C'est dans ces excellens morceaux & dans beaucoup d'autres semblables qui sont admirés par tous les connoisseurs, que l'on apperçoit les grands talens de M. le Clerc; une imagination vive & brillante, mais toujours bien reglée, & qui ne sort jamais du caractere de la belle nature, une fécondité surprenante jointe à une facilité extrême à diversifier toujours les sujets mêmes d'ailleurs assez semblables; un dessein très correct, des

expressions nobles & élégantes, une belle exécution; traitant également bien tout ce que la nature a d'objets visibles, le Ciel & les nuages, les lointains & les montagnes, le gazon, les rochers, les plantes, les animaux, l'Architecture, les ornemens, &c. Il ne réussissoit pas moins bien dans la représentation de l'antique; pour s'en convaincre, il n'y a qu'à considérer les sujets où il a fait entrer des Chaldéens, des Grecs & des Romains; il semble que par une espece d'enchantement, on est transporté dans Babylone, dans Athenes & dans l'ancienne Rome, tant il a été habile à représenter dans les personnages qui paroissent dans ses desseins le caractere & le goût antique; enfin nous pourrions ajouter d'après l'Auteur de l'éloge historique de cet illustre Artiste, que le seul mérite qui manque à ses ouvrages, c'est de n'avoir pas deux mille ans d'antiquité; c'est-à-dire, de n'avoir pas été faits en Grece ou en Italie depuis le tems d'Alexandre le Grand, & avant le malheureux siécle, où se fit l'invasion des Goths, qui par leur fureur & par leur ignorance firent périr tous les beaux Arts.

L'infatigable assiduité avec laquelle M. le Clerc a travaillé pendant plus de soixante ans, lui a aussi donné lieu de produire différens ouvrages d'esprit dont la composition lui servoit comme de délassement. Outre sa Géometrie pratique & son discours sur le point de vûe dont nous avons parlé, il a encore fait paroître un grand Traité de Géometrie, un nouveau systême du monde, un systême de la vision, & un Traité d'Architecture.

Une autre espece de récréation pour M. le Clerc, étoit de travailler à faire diverses machines pour la démonstration de différentes vérités mathématiques & physiques.

L'on ne doit pas s'attendre que nous fassions ici une énumération détaillée de tous les ouvrages de gravûre ou de dessein dont ce grand homme a enrichi le public.

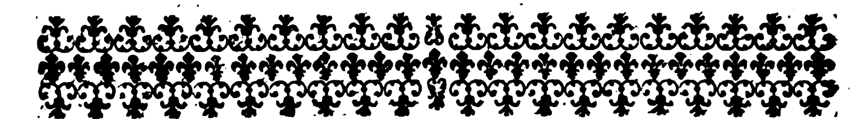
blic. Il nous suffira de dire que les pieces qu'il a gravées & qui sont presque toutes de son invention, sont au nombre de près de trois mille, & que le nombre des desseins qu'il a faits est plus grand de plus du double.

Les plus considerables de ces ouvrages, outre ceux dont nous avons déja parlé, sont la Passion de Notre-Seigneur en trente-six planches, la multiplication des pains, l'Académie des Sciences & des beaux Arts; l'Histoire de Charles V. Duc de Lorraine, l'entrée triomphante d'Alexandre dans Babylone, le passage de la Mer Rouge, la descente de Notre-Seigneur aux lymbes, le grand Concile & le Saint Augustin prêchant, l'Apothéose d'Isis, une Psiché en quatre pieces, les glorieuses conquêtes de Louis le Grand, les caracteres des passions, &c.

Le célébre Auteur d'un nombre si prodigieux d'excellens ouvrages fut comblé de tous les honneurs qui étoient dûs à ses merveilleux talens. Après la mort de M. Mellan arrivée en 1690, il fut nommé Graveur & Dessinateur du Cabinet du Roi, avec une pension de quatre cens livres, & peu de tems après il fut désigné par M. de Villacerf, pour lors Sur-Intendant des Bâtimens, pour être un des quatre Professeurs qui devoient tour à tour poser le modéle & corriger les desseins des étudians. En 1700 Philippe-Antoine Gualterio, pour lors Nonce en France & depuis Cardinal, qui estimoit singulierement M. le Clerc, le fit Chevalier Romain, suivant le pouvoir qu'il en avoit reçu de Notre Saint Pere le Pape Clement XI.

En 1714, environ six mois avant que M. le Clerc fut attaqué de la maladie dont il mourut, il discontinua tous les ouvrages qui avoient quelque rapport au dessein & à la gravûre; mais il ne cessa point pour cela de travailler, puisque ce fut dans ce tems là qu'il fit imprimer son sçavant Traité d'Architecture, dont il corrigea lui-même les épreuves.

Enfin ce grand homme qui avoit joint aux rares talens dont la nature l'avoit avantagé, une piété vraiment chrétienne, mourut au commencement de sa soixante-dix-huitiéme année le 15 Octobre 1714. Son corps fut inhumé dans l'Eglise de Saint Hyppolite sa Paroisse.



CHARLES SIMMONEAU.

LE célébre CHARLES SIMMONEAU Graveur ordinaire du Cabinet du Roi, né à Orleans vers l'an 1639, étoit fils de François Simmoneau, Chef des Fourriers de Sa Majesté, issu d'une noble & ancienne famille; il fut dès son enfance destiné pour les armes; mais le malheur qu'il eut de se rompre une jambe à la chasse, le mit dans la nécessité d'embrasser une autre profession. Ses parens ayant consulté son génie & s'étant apperçu du talent particulier qu'il avoit pour le dessein, l'envoyerent à Paris où ils le mirent à l'Ecole du fameux Noël Coypel l'un des plus grands Peintres de son tems.

Le jeune Simmoneau apprit sous cet habile Maître non seulement à dessiner parfaitement, mais encore à peindre avec autant de génie que de goût. A ces deux talens il en voulut joindre un troisiéme dans lequel il s'est exercé dans la suite avec les plus glorieux succès. Aussi bon Peintre que grand Dessinateur, il devint encore un Graveur excellent. Ce jeune Artiste n'eut pas demeuré trois ans à l'école de Chateau, Graveur ordinaire du Roi, que les ouvrages qui sortirent de son burin, furent jugés plus parfaits que ceux de son Maître.

L'histoire, les figures, le portrait furent des parties que cet illustre Artiste posséda dans un égal degré de


Hiacinth Rigaud Pinxit.
P. Dupin Sculpsit.
CHARLES SIMONNEAU DESSINATEUR
et Graveur ordinaire du Cabinet du Roy.
Mort le 22 Mars 1728 Agé de 89 Ans
A Paris chez Odieuvre M.d d'Estampes Quay de l'Ecole vis-à-vis le Côté de la Samaritaine à la belle Image.
A.P.D.R.

perfection; dans les sujets qu'il représentoit en grand, comme dans ceux qu'il représentoit en petit, regnoit même beauté de génie, même élévation de caractere, même vérité d'expressions, même délicatesse de pinceau, même fécondité d'imagination.

Entre un grand nombre de portraits parfaitement ressemblans que ce grand homme a gravés d'après M. Rigaud, & plusieurs autres Maîtres célébres, on admire surtout celui de Madame la Duchesse Douairiere d'Orleans, avec ceux de Messieurs Menage & de l'Abbé Anselme. Ce dernier qui est en petit, mérite d'être consideré comme un chef-d'œuvre de l'art.

La capacité de ce célébre Artiste n'a pas moins éclaté dans un nombre prodigieux de sujets d'histoires qu'il a exécutés d'après l'Albane, d'après le Carrache, & d'après quantité d'autres Peintres illustres.

La Samaritaine, l'entrée de J. C. à Jerusalem, piece nouvellement dédiée à M. d'Argouges Lieutenant Civil, quelques-unes des plus belles Estampes qui ornent la gallerie du Luxembourg, la Conquête de la Franche-Comté par Louis XIV. sont des morceaux trop connus & trop universellement applaudis pour que nous entreprenions d'en faire l'éloge.

Cet illustre Artiste nous a encore laissé d'éclatans monumens de la beauté de son génie & de la richesse de son imagination dans un grand nombre de superbes vignettes qui sont de sa composition; mais le genre de travail dans lequel il s'est le plus distingué, & qui a fait le plus d'honneur à ses rares talens, ce sont les belles Médailles qu'il a gravées pour servir à l'Histoire métallique du Regne de Louis le Grand.

Voici un trait trop glorieux à la mémoire de l'homme célebre dont nous faisons l'éloge, pour que nous négligions de le rapporter. Le fameux Pierre Alexiowitz Empereur de Russie étant venu en France, plein d'estime pour la capacité de l'illustre Simmoneau dont on lui avoit fait l'éloge, voulut avoir quelques ouvra-

ges des mains de ce grand homme, & il travailla en effet par ordre de ce Prince à divers morceaux dont les sujets étoient des batailles.

Cet excellent homme un des plus illustres membres de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, mourut à Paris le 22 Mars de l'année 1728, âgé de près de quatre-vingt-neuf ans. On conserve encore avec soin le beau portrait du grand Mansart que M. Simmoneau donna pour son tableau de réception.



PIERRE DREVET.

PIERRE DREVET né à Lyon en 1663, a été un des Artistes de son siécle qui s'est le plus distingué par la beauté & la délicatesse de son burin. Devenu orphelin dans un âge encore tendre, il fut mis chez Germain Audran pour y apprendre le dessein. Il avoit déja fait de grands progrès dans cet Art, lorsqu'âgé de vingt-un ans il vint à Paris, où il n'eut point d'autre Maître que son génie. Rien n'égale l'ardeur avec laquelle ce grand homme se livra au travail. Continuellement occupé à graver & à dessiner, il acquit par l'exercice une facilité d'autant plus grande, qu'il n'y avoit aucune partie de son Art qu'il ne possédât parfaitement. L'histoire, le portrait lui étoient également familiers.

Les premiers ouvrages par où cet excellent homme fit connoître sa capacité furent les portraits de Messieurs Titon & Keler. Ces deux morceaux qui sont d'une égale beauté procurerent au célébre Drevet l'honneur de graver le portrait de Louis le Grand en pied d'après M. Rigault; cette Estampe la plus belle qui se soit faite en ce genre est regardée par tous les

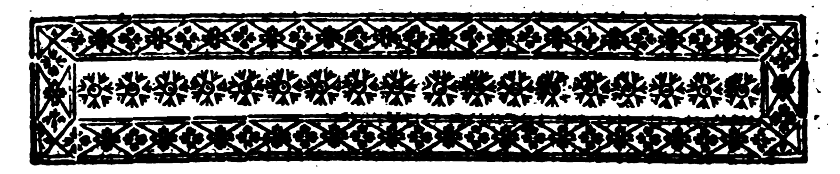
connoiſſeurs comme un chef-d'œuvre de l'art, auſſi-bien que le portrait de Louis XV. gravé par le même Artiſte. Un logement aux Galleries du Louvre fut la récompenſe de ce ſecond ouvrage.

Les merveilleuſes productions qui ſortoient chaque jour du burin de ce grand homme, lui mériterent l'honneur d'être reçu avec diſtinction à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, & M. Drevet donna pour ſon tableau de réception le beau portrait de M. de Cotte premier Architecte du Roi, & Vice-protecteur de cette Académie.

Peu de Cours de l'Europe où la gloire de cet illuſtre Artiſte n'ait été portée. Le Roi d'Angleterre, ceux de Suede, de Pologne & d'Eſpagne voulurent avoir leurs portraits gravés de ſa main; il fit auſſi ceux du Prince de Conti, du Maréchal de Villars, & de la Ducheſſe de Nemours. Ce dernier morceau fut trouvé ſi parfait & ſi achevé, que Louis XIV. après en avoir bien examiné toutes les beautés & après avoir dit hautement qu'il n'étoit pas poſſible que l'Art produisît rien de plus reſſemblant, il ordonna au celébre Drevet de faire une ſeconde fois ſon portrait.

L'hiſtoire étoit un autre genre de travail dans lequel cet excellent homme ne faiſoit pas paroître moins de capacité & moins de génie. Son Annonciation, ſon ſacrifice d'Abraham d'après Coypel, & la famille de Darius qu'il a gravée d'après le célebre Mignart, ſont des morceaux qui immortaliſeront la gloire de cet illuſtre Artiſte. Il eſt mort le 9 Août de l'année 1738, âgé de ſoixante-quinze ans.





BERNARD PICART.

BERNARD PICART nâquit à Paris le 11 de Juin de l'année 1673. Son pere Etienne Picart, dit le Romain, avoit été reçu membre de l'Académie Royale de Peinture & Sculpture en 1664, & il en devint Doyen en 1705. Il quitta Paris en 1710, pour aller s'établir à Amsterdam, où il mourut le 12 Novembre 1721, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Son fils Bernard Picart, héritier des talens de son pere, apprit de lui les principes du dessein, & les premiers élemens de la gravure. Formé à l'école d'un si grand maître, il y fit de si rapides progrès, qu'à l'âge de douze ans il commença déja à esquisser ses sujets, en concurrence du célébre Benoît Audran, qui demeuroit chez son pere.

Le jeune Picart ayant été envoyé en 1689, à l'Académie de Peinture pour y apprendre le dessein d'après nature, eut pour maître le fameux Sebastien le Clerc, qui lui enseigna l'Architecture & la Perspective. Il profita si bien des leçons de ce grand homme que deux ans après il remporta le prix de l'Académie, qu'il reçut des mains de l'illustre Charles le Brun.

Ce n'en fut pas assez pour cet Artiste de toutes les études qu'il avoit déja faites. Né avec un génie universel, & avec un goût marqué pour tous les beaux arts, il voulut se perfectionner dans tous ; & ce fut dans cette vûe qu'il cultiva l'amitié des plus habiles Peintres de ce tems-là ; tels étoient Messieurs le Sueur, la Fosse, Jouvenet, Roger de Piles, qui tous s'empresserent à aider le jeune Picart du secours de leurs


M. des Angles Pinx.
P. Aveline Sculp.
BERNARD PICART
Déssinateur & Graveur
Né à Paris le 11. Juin 1673. Mort à Amsterd. le 8. may 1733.
A Paris chez Odieuvre Md. d'Estampes Quay de l'Ecole vis-a-vis le côté de la Samarit. à la belle Image. C.P.R.

lumieres. Il eut aussi une liaison étroite avec Vanschuppen, Graveur habile, avec qui il s'appliqua à dessiner des figures d'Anatomie d'après nature, chez M. Delitre fameux Anatomiste.

Une si grande application de la part de notre jeune Artiste, ne pouvoit manquer d'être suivie des plus heureux succès dans son art; aussi rien de plus achevé que les ouvrages qui sont sortis du burin de ce grand homme. Après avoir gravé les Bergers d'Arcadie d'après le Poussin, & quelques petites Académies d'après le Brun, le Sueur, & d'autres habiles Peintres de ce tems-là, il grava en 1693 l'hermaphrodite du célébre Poussin, & ce fut-là la premiere piéce qu'il jugea digne de paroître sous son nom. Peu de tems après il donna au public deux beaux morceaux du tombeau du Cardinal de Richelieu, qui est dans l'Eglise de la maison de Sorbonne. Ces deux pieces furent comme les fondemens de la réputation que M. Picart s'est faite d'un des plus célébres Graveurs de son siécle.

La France commençoit à lui rendre la justice qui étoit due à sa capacité, & à ses talens, lorsque son amour filial le rappella en Hollande où ses parens étoient établis. Etant donc parti de Paris sur la fin de Septembre de l'année 1696, il se rendit à Anvers, où il fut arrêté pendant quelques mois par les pressantes invitations de ses amis. Le séjour qu'il fit dans cette ville lui fournit plusieurs occasions de faire briller ses talens; il eut la gloire de remporter le prix du dessein proposé par l'Académie des beaux arts; & pour témoigner au jeune Picart l'estime singuliere qu'elle faisoit de sa capacité, elle le présenta elle-même à l'Electeur de Cologne comme le plus grand Dessinateur qu'elle eut alors. M. Picart ne fit pas un long séjour en Hollande, sa mere y étant morte peu de tems après qu'il y fut arrivé, il revint à Paris au mois de Décembre de l'année 1698, & s'y maria le 23 Avril de l'année 1702, avec Claudine Prost, dont il devint veuf peu de tems après.

Si ce grand homme quitta la France, ce n'est pas qu'il n'y reçut toutes les marques de distinction qui étoient dûes à son mérite ; mais ayant embrassé la religion prétendue réformée deux ans après son veuvage, le désir de l'exercer librement, lui fit prendre la résolution de venir s'établir en Hollande, où il se rendit en 1710. Après avoir séjourné une année à la Haye, il passa à Amsterdam où il se maria en 1712, avec Anne Vincent fille d'un Hollandois, Marchand de papier.

La retraite de cet Artiste en Hollande ne l'empêcha pas de travailler pour sa patrie ; & l'on peut dire qu'il ne s'est gueres imprimé de livres susceptibles de figures, où il n'y en ait quelqu'une de son génie ; aussi étoit-il regardé comme le plus habile Artiste de son siécle. Il excelloit en effet dans la belle invention, & la belle ordonnance des sujets qu'il avoit à traiter, dans l'exactitude & la correction du dessein, & principalement dans la délicatesse & la propreté de la gravure des petites pieces, comme ses épithalames, ses vignettes, ses culs de lampes, ses titres de livres.

Mais pour se former la plus haute idée du mérite de cet excellent homme, il n'y a qu'à jetter les yeux sur le nombre prodigieux de superbes estampes dont il a orné le grand ouvrage, où sont représentées les cérémonies religieuses de tous les peuples du monde. La capacité de ce grand homme n'a pas moins éclaté dans le beau recueil qu'il nous a laissé de plusieurs estampes qu'il a gravées d'une maniere légere & approchante du dessein, en imitant les différens goûts ~~pistoresques~~ + de plusieurs sçavans Maîtres, qui n'ont gravé qu'à l'eau forte, comme le Guide, ~~Carlomarat~~ #, Rembrant. Ce fut pour M. Picart un plaisir bien flateur de voir que quelques-unes de ces estampes fussent vendues publiquement, pour être des Maîtres qu'il avoit imités.

+ pittoresques

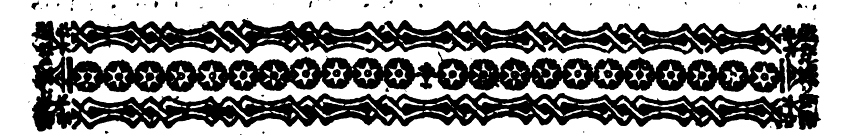
Carlo Maratte

Distingué par ses talens il ne le fut pas moins par les qualités de son cœur. Uniquement occupé de son étude & de ses devoirs, bon ami, bon citoyen, bon pere de

famille

famille il sçut se concilier l'amitié & l'estime de tous ceux avec qui il eut quelque liaison.

Une longue & douloureuse maladie enleva ce grand homme le huitiéme Mai de l'année 1733, étant âgé de soixante ans.



PIERRE ET THOMAS GERMAIN, *pere & fils.*

NOUS ne séparerons pas les vies de ces deux grands hommes, qui doués des mêmes talens, se sont rendus également célébres dans leur profession. On admira dans l'un & dans l'autre même beauté de génie, même solidité de jugement, même fécondité d'imagination, même pureté, même délicatesse de goût, même ardeur pour le travail ; aussi tout ce qui est sorti des mains de ces deux illustres Artistes est marqué au même coin de perfection.

Pierre Germain, fils d'un orfevre habile, non moins distingué par ses vertus que par ses talens, nâquit à Paris en 1647 ; le goût qu'il eut pour la profession de son pere se manifesta dès sa plus tendre enfance ; & il fit dans cet art des progrès d'autant plus rapides qu'il avoit les plus heureuses dispositions pour y réussir ; animé du désir d'exceller dans la profession qu'il avoit embrassée, il ne négligea aucune des parties qui y avoient quelque rapport. Le dessein, la gravure furent l'objet de ses premieres études ; & ce furent-là deux arts dans lesquels il s'exerça dans la suite avec les plus glorieux succès.

Ce célébre Artiste ayant fait connoître sa capacité par divers ouvrages, qui lui mériterent les plus grands applaudissemens, M. Colbert lui fit l'honneur de le choisir pour faire la couverture des livres précieux, où

ſont écrites les glorieuſes conquêtes de Louis XIV. M. Germain charmé que le Miniſtre lui eut offert une ſi belle occaſion de ſignaler ſes talens, épuiſa toutes les richeſſes & toutes les beautés de ſon art pour faire un ouvrage qui répondît à la magnificence du grand Roi pour lequel il étoit deſtiné. Cet ouvrage en or, mais dont la matiere fait le moindre prix, repréſente Louis XIV. ayant la main droite appuyée ſur un bouclier, & la gauche ſur une maſſue; dans le milieu s'éleve une colonne, & ſur les côtés ſont deux palmiers aux branches deſquels de petits amours attachent des guirlandes de fleurs, & divers trophées d'armes; aux pieds du Roi ſont des eſclaves à genoux, qui ſemblent implorer la clémence de ce Prince; mais ce n'eſt-là qu'une partie des ornemens dont ce magnifique ouvrage eſt enrichi, ouvrage qui offre aux yeux de trop grandes beautés pour que nous puiſſions en donner une deſcription bien exacte. Le contentement qu'eut le Miniſtre fut marqué par les bienfaits dont il récompenſa l'habileté de l'illuſtre Germain; outre une gratification conſidérable qu'il lui obtint de Sa Majeſté, il lui fit encore donner un logement aux Galeries du Louvre.

Ce premier travail procura à M. Germain la gloire d'être choiſi pour exécuter généralement tous les ouvrages, qui demandoient le plus de capacité & de talent. En 1680 il eut ordre de travailler à pluſieurs riches morceaux deſtinés à orner la grande galerie. Ce grand homme toujours animé du déſir de ſe ſurpaſſer lui-même dans chaque nouvel ouvrage qui ſortoit de ſes mains, fit entrer dans les nouveaux morceaux dont il avoit été chargé, des beautés qui furent l'objet de l'admiration des plus habiles Maîtres.

La grande capacité de cet excellent homme parut encore avec éclat dans les belles Médailles, qui ſortirent de ſon burin, & où ſont repréſentées les conquêtes les plus mémorables de Louis XIV. de même que dans différens jettons, où cet habile Artiſte grava avec autant de génie que de correction, les plus glo-

rieux événemens du regne de ce grand Roi.

Cet illustre Artiste aussi prodigue de sa santé qu'économe de son tems, dont il consacroit tous les momens au travail, mourut en 1684, n'étant âgé que de trente-sept ans. Plus sensible à la gloire qu'à l'intérêt, il n'avoit que trop négligé de profiter des occasions qu'il avoit eues d'enrichir sa famille, qui au jour de son décès se trouvoit composée de sept enfans, dont l'aîné appellé Thomas avoit à peine onze ans, étant né le 15 Août 1673.

THOMAS GERMAIN.

Thomas Germain héritier des talens de son pere, eut comme lui dès son enfance un goût marqué pour les beaux arts, & comme lui il les cultiva avec une ardeur extrême. La protection dont M. de Louvois avoit honoré le célébre Pierre Germain, lui fit étendre ses bontés sur le jeune Thomas. La premiere chose qu'il fit en sa faveur, fut de lui destiner le même logement qui avoit été accordé à feu son pere; mais en attendant que ce jeune enfant fut en âge de travailler pour le Roi, il fut réglé que son oncle qui devoit prendre soin de son éducation, seroit logé avec lui aux galeries du Louvre. Le jeune Thomas ne jouit que pendant six mois du bonheur qu'il avoit eu de retrouver un second pere dans la personne de ce cher oncle, dont il étoit tendrement aimé. Ce fut pour M. de Louvois un motif de redoubler ses soins pour le jeune Germain, il n'étoit âgé que de treize à quatorze ans, lorsque ce Ministre l'envoya en Italie avec le Sous-Directeur de l'Académie établie à Rome par Sa Majesté; mais à peine fut-il arrivé dans cette capitale qu'il eut le mortel chagrin d'apprendre que la mort venoit de lui enlever son généreux protecteur. Inconsolable de cette perte qui le jettoit dans la plus malheureuse de toutes les situations, se trouvant dans un pays étranger sans secours, sans appui, sans protection, il n'eut point d'autre parti à prendre que celui de se résoudre à se

mettre en apprentissage chez quelque orfévre. A l'attention qu'il eut de se choisir un maître habile, il en joignoit une autre, qui étoit un effet du vif désir qu'il avoit de se perfectionner dans sa profession. Il exigea, & obtint de son maître qu'on lui laisseroit chaque jour quelques heures de tems pour dessiner; son ardeur à profiter de ces précieux momens, le mit bientôt en état de donner d'éclatantes preuves des progrès qu'il avoit faits dans cet art. Quelques desseins qu'il présenta dans un concours qui se faisoit à Rome pour la Chapelle des Jésuites, furent trouvés si finis & si achevés, & d'une si noble composition, qu'ils mériterent d'être préférés à un grand nombre d'autres desseins, qui étoient l'ouvrage des plus habiles Artistes.

Un saint Ignace en argent, plus grand que nature, divers beaux morceaux d'Orfévrerie & de Sculpture que M. Germain fit pour les Jésuites, l'occuperent pendant six années. La capacité de cet excellent homme se signala encore dans plusieurs grands bassins ornés de bas reliefs, de médaillons & de trophées destinés à représenter une partie de l'histoire de la vie de C. Grand Duc de Toscane. Ces riches morceaux se voyent encore aujourd'hui avec admiration dans le Palais de Florence, où ils sont considérés comme des chefs-d'œuvre de l'art.

+ Cosme

Il y avoit déja près de treize ans que l'excellent homme dont nous faisons l'éloge, travailloit à Rome avec la réputation d'un des plus habiles Artistes de son siécle, lorsqu'invité par les pressantes instances de sa mere, qui le rappelloit auprès d'elle, il se détermina enfin à revenir en France; mais retenu dans plusieurs villes, où le bruit de sa réputation l'avoit précedé, son retour à Paris fut encore differé de trois ans.

Le génie de ce grand homme, que l'on peut dire avoir été universel, lui fit entreprendre à Livourne la construction d'une superbe Eglise, qui fut bâtie sur ses desseins & sous sa conduite. Lyon, Marseille & plu-

sieurs autres grandes villes par où il passa, eurent des preuves de sa capacité dans les beaux ouvrages qu'il y laissa de sa composition.

Mais c'est à Paris où les rares talens de ce grand homme devoient briller dans tout leur éclat : y étant arrivé en 1706, il eut ordre peu de mois après de faire pour la Chapelle de Fontainebleau un encensoir, qu'il eut l'honneur de présenter lui-même à Sa Majesté, & dont ce grand Roi parut entierement satisfait : il eut même la bonté de dire au Sieur Germain, après avoir beaucoup admiré le beau morceau qu'il lui offroit, *Qu'il se souvenoit encore avec plaisir du mérite de son pere.*

L'année 1708 présenta à notre illustre Artiste une occasion de signaler son habileté dans un nouveau genre de travail ; Louis XIV. ayant choisi l'Eglise de Notre-Dame pour y accomplir les vœux que Louis XIII. avoit faits, M. Germain présenta un dessein qui fut accepté & exécuté malgré les vives oppositions du corps des Sculpteurs, qui jaloux du mérite de ce grand homme, se plaignirent de ce qu'il voulût se mêler d'un ouvrage qui paroissoit ne pas être du ressort de sa profession ; mais leurs plaintes ne furent pas écoutées. La capacité de M. Germain & la beauté de son génie se firent admirer dans les superbes trophées qu'il employa pour orner un des pilliers du chœur.

Le détail des ouvrages que ce célébre Artiste a faits pour un grand nombre de curieux est infini, mais sans nous y arrêter, nous ne parlerons que de ceux qui ont répandu sa gloire dans la plupart des Cours de l'Europe. Nous allons voir chaque année de la vie de ce grand homme, marquée par quelques-uns de ses chefs-d'œuvre.

En 1722 M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, ce grand Prince dont le génie universel s'étendoit à toutes les sciences, & qui connoissoit si parfaitement toute la perfection des beaux arts, plein d'estime pour les rares talens de l'illustre Germain, le choisit pour

faire le merveilleux ouvrage dont Louis le Bien-aimé devoit faire présent à l'Eglise de Reims le jour de son Sacre. Cet ouvrage est un soleil de vermeil de trois pieds huit pouces de haut ; la tige est une colonne de nuées d'où sortent des rayons qui environnent la sainte Hostie, laquelle est accompagnée d'une gloire de Chérubins, & surmontée d'une colombe. Cette colonne étoit posée sur un pied d'Architecture, qui se termine par les attributs des quatre Evangélistes. Le soleil repose sur un sol décoré avec autant de goût que de magnificence ; sur cette base sont deux Anges à genoux, dont l'un, qui est l'Ange Gabriel, offre à Dieu l'épée du Prince qu'il tient à la main, & l'autre qui est l'Ange tutélaire de la France, présente au Seigneur la couronne de ce Monarque.

La réputation de l'illustre Germain, répandue dans toutes les Cours de l'Europe, fit qu'il n'y en eut presque aucune qui ne recherchât avec avidité les ouvrages de cet incomparable Artiste. En 1723 il eut ordre de faire la toilette du Roi de Portugal, & en 1725 il fit celle de la Reine ; deux ouvrages dans lesquels les beautés de l'art se font plus admirer encore que la richesse de la matiere.

Il ne fit pas éclater moins de génie, moins de capacité, & moins de goût dans la toilette de la Princesse du Bresil, & dans celle de la Reine d'Espagne aujourd'hui régnante, qui sortirent des mains de ce grand homme en 1727, & en 1728. Les formes, les contours, les ornemens, les attributs, sont d'une beauté & d'une richesse que rien n'égale.

Entre un grand nombre de pieces de vaisselle en or, qu'il fit pour le Roi en 1730, on admire surtout une magnifique écuelle percée sur un plateau oval, d'un merveilleux contour, dont les bouts se terminent par des palmes qu'accompagnent les armes du Roi, & par des canneaux placés autour. Sur ce plateau sont répandues des écrevisses avec les différentes légumes qui

+ différens

composent un bouillon de santés & pour mieux imiter le naturel, on a représenté ces riches ornemens sous les différentes couleurs qui leur conviennent ; du milieu du plateau s'éleve un corps d'Architecture, entrelassé de Lauriers, qui forment une espece de couronne sur laquelle pose l'écuelle qui est unie avec de riches oreillons ; le couvercle de ce superbe morceau est orné de canneaux, de lis & d'armes en relief.

Les beaux ouvrages que M. Germain avoit faits pour les Cours d'Espagne & de Portugal, lui procurerent l'honneur de travailler pour le Roi & la Reine des deux Siciles. En 1732 il fit la toilette de ce Prince, & il eut ordre de faire l'année suivante celle de la Reine avec un nécessaire accompagné de deux cadenats, & de deux couverts d'or. Nous ne donnerons pas la description de ces admirables morceaux ; c'est assez en faire l'éloge que de dire qu'ils sortoient des mains d'un Artiste qui possédoit toute la perfection de son art, & qui ne croyoit pas bien faire, lorsqu'il pouvoit faire mieux.

La gloire de ce grand homme répandue dans toutes les Cours des Princes Chrétiens, fut encore portée dans celles des Princes infidelles. En 1742 il eut l'honneur d'être choisi pour travailler aux magnifiques présens que Sa Majesté très-Chrétienne envoya au grand Seigneur. M. Germain que le seul désir de la gloire animoit dans ses ouvrages, épuisa toutes les richesses de son art, pour répondre par la beauté de son travail à la haute estime que Sa Majesté faisoit de sa capacité & de ses talens. Une table d'argent avec les pieds de même métal, douze belles soucoupes, une grande cuvette ovale avec un double fond orné d'un riche repersure, un grand vase, & un superbe pot à hoil, furent les morceaux auxquels ce grand homme eut ordre de travailler, & qu'il exécuta avec un art inimitable.

Différens ouvrages que M. Germain fut chargé de

faire pour la Cour de Portugal, occuperent cet habile Artiste pendant les années 1744 & 1745. Les plus considérables de ces ouvrages, sont six couronnes d'or & sept grands chandeliers de vermeil, avec une croix de même métal, du poids de douze cens marcs.

Un autre ouvrage, non moins admirable, & non moins riche, est la toilette de Madame la Dauphine, que ce même Artiste fit en 1747.

Le dernier ouvrage de ce grand homme, & qui seul suffit pour éterniser sa mémoire, sont les deux magnifiques Girandoles d'or qu'il a faites pour le Roi en 1748. Ces girandoles sont composées d'un arbre, qui sort d'un enroulement posé sur un sol, soutenu de quatre rouleaux. Sur la plate-forme est une riche mosaïque de fleurs de lis, & de-là sortent des enroulemens qui forment des cartels, où sont représentées les armes du Roi avec les colliers de ses ordres. De ce même enroulement s'éleve un arbre, ou tourbillon de feuilles, où l'on voit quatre petits amours occupés à attacher une guirlande de lauriers qu'ils entrelassent dans les branches, tandis qu'ils arrangent les mêmes branches pour qu'elles puissent recevoir les soleils qui portent les lumieres.

Ce grand homme, l'objet de l'admiration de toutes les Cours de l'Europe, & de tous les amateurs des beaux arts, avoit à peine mis la derniere main au superbe ouvrage, dont nous venons de parler, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 15 Août de l'année 1748, âgé de soixante & quinze ans. Grand Dessinateur, Sculpteur excellent; il fut encore trés-bon Architecte; outre la belle Eglise, qui fut bâtie à Livourne sur ses desseins, ce fut encore sous sa conduite que celle de saint Louis du Louvre fut construite. On sera sans doute surpris que la vie de ce grand homme ait pu suffire à ce nombre infini d'ouvrages, dont nous avons parlé; mais on le sera bien davantage lorsqu'on sçaura qu'il ne laissoit rien paroître, qui ne fut

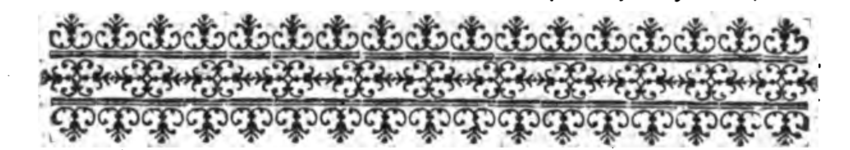
de



Vanlo Fils Pinx.
N. Dupuis Sculp.
GASPARD DUCHANGE
Graveur du Roi et Con.er en son Acad.e
Roiale de Peinture et Sculpture
Né à Paris le 9 Avril 1662.
A Paris chez Odieuvre, M.d d'Estampes quai de l'Ecole vis-à vis la Samarit.e à la belle Image.
C.P.R.

de sa composition, & qui n'eût été dessiné, modelé, & ciselé de sa main.

Le bruit de sa mort ayant été porté à Lisbonne, le Roi de Portugal ordonna qu'on lui fit un service solemnel, & voulut que tous les Artistes de la ville y assistassent. Témoignage glorieux de l'estime singulière que ce grand Roi faisoit de la capacité de cet incomparable Artiste.



GASPARD DU CHANGE.

GASPARD DU CHANGE, Graveur du Roi, Conseiller de l'Académie Royale de Peinture & Sculpture, est né à Paris le 9 Avril 1662. Il n'avoit encore que quatre ans lorsque la mort lui enleva son pere. Sa mere chargée d'une nombreuse famille, & qui se voyoit hors d'état de continuer seule le même commerce que son mari avoit exercé, prit le parti de venir demeurer, avec tous ses enfans, chez Jacques Langlois son pere, Libraire & Imprimeur du Roi. Cette tendre mere n'oublia rien pour donner à ses enfans une éducation qui pût dans la suite leur tenir lieu de richesses; les aînés furent destinés à l'étude des Belles-Lettres, & le jeune Gaspard fut aussi mis au Collége; mais il en fut retiré bientôt après parce que son grand pere jugea qu'il convenoit mieux de lui faire apprendre un talent; ainsi le jeune du Change, qui n'étoit alors âgé que d'onze à douze ans, fut placé chez un graveur, mais dont la capacité étoit malheureusement trop bornée pour qu'elle le mît en état de faire de bons éleves; outre qu'il négligeoit entiérement l'instruction de ceux que l'on mettoit sous sa conduite, ne les occupant guères

ordinairement qu'aux affaires de son ménage ; & c'étoit presque là le seul travail qu'il exigeoit d'eux. Le jeune du Change ne fut pas plus privilegié que les autres. Animé cependant du desir de se perfectionner dans l'art auquel il avoit été destiné, & qui avoit pour lui un attrait particulier, il ne perdoit aucun des momens que lui laissoient les affaires domestiques ausquelles son maître l'employoit ; mais il falloit qu'il travaillât en secret.

Lui étant un jour arrivé de se retirer dans un cabinet où il gravoit sur une bande de cuivre qui avoit été coupée d'une grande piéce ; son maître étant survenu & l'ayant surpris dans cette occupation, il se saisit brutalement de cette bande & en frappa rudement son jeune éleve ; mais il fut lui-même puni de sa brutalité, par une profonde plaie qu'il se fit à la main, & qui le laissa pendant long tems hors d'état de s'en servir. Cette avanture procura au jeune du Change l'avantage d'être placé chez M. Vallet, maître bien différent de celui dont nous venons de parler. Le soin extrême avec lequel il s'appliqua à cultiver les heureuses dispositions de son nouvel éleve, fut suivi des plus rapides succès, & ils furent tels qu'au bout de quelques années M. du Change n'eut plus de leçons à prendre de son nouveau maître.

Les premiers ouvrages par où ce célébre Artiste s'est fait connoître, sont un petit tableau d'après M. Bertin dont le sujet est la métamorphose de Clytie en Tournesol ; une Venus couchée avec des amours autour d'elle ; une Diane aux bains ; le sacrifice de Jephté ; Tobie qui rend la vue à son pere ; la ceinture de Venus : autant de piéces gravées d'après M. Antoine Coypel. Deux grands tableaux que l'on voit encore aujourd'hui avec admiration à Saint Martin des Champs, dont l'un représente le festin du Pharisien, & l'autre les Marchands chassés du Temple, sont aussi de la main du célébre M. du Change.

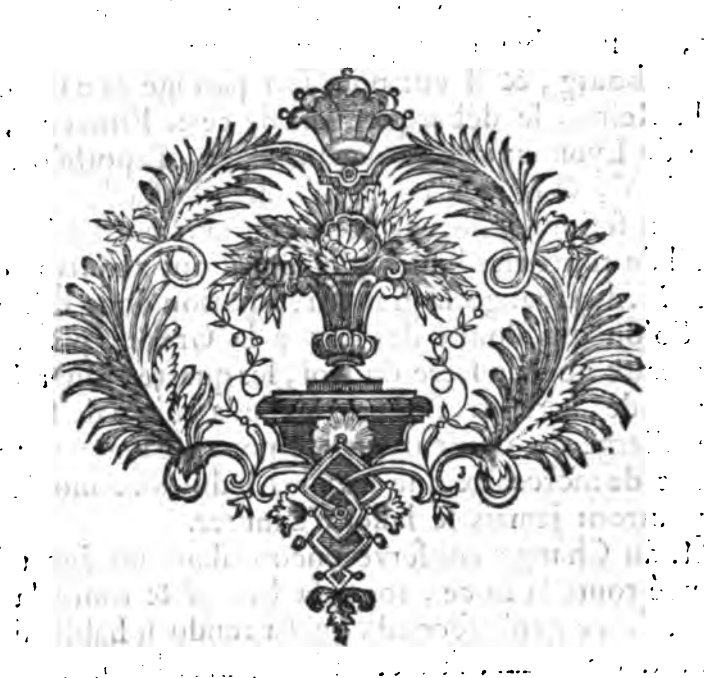
Les preuves éclatantes qu'il avoit données de sa capacité, lui mériterent une place dans l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture. Rien de plus ressemblant & de plus achevé que les deux beaux portraits, l'un de M. de la Fosse & l'autre de M. Girardon, que ce grand homme donna pour son tableau de reception.

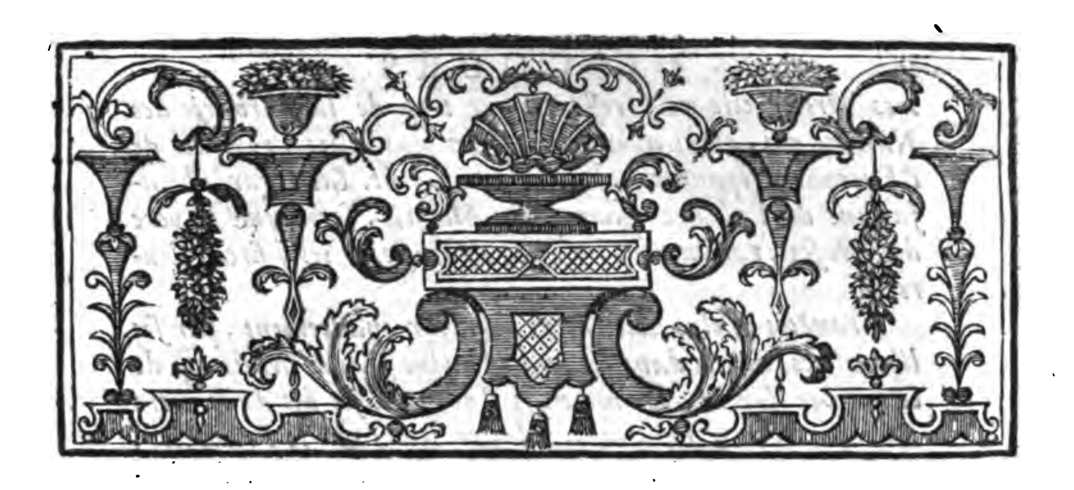
Le titre d'Académicien fut pour lui un motif de ne rien laisser sortir de son burin qui ne fût digne d'être avoué par les Membres de cet illustre corps. Associé au fameux Bernard Picart, à Gerard Audran & aux autres habiles Artistes renommés par la beauté & la délicatesse de leur burin, il grava, conjointement avec eux, les superbes estampes qui ornent la Gallerie du Luxembourg, & il eut pour son partage la naissance de la Reine, le débarquement de cette Princesse, la ville de Lyon qui va au-devant d'elle, l'apothéose de Henri IV, & la paix confirmée dans le Ciel.

Nous serions infinis si nous voulions entrer dans le détail de toutes les belles piéces qui ont acquis au célébre M. du Change la grande réputation dont il jouit. Un Solon qui donne des loix à la Gréce, plusieurs morceaux pour le frere du Roi, les quatre Monarchies du monde, la résurrection du fils de la veuve de Naïm, une Vierge de douleur gravée pour l'Espagne, sont autant de morceaux que les plus habiles connoisseurs ne pourront jamais se lasser d'admirer.

M. du Change conserve encore dans un âge très-avancé toute la force, toute la beauté & toute la richesse de ce genie fecond, qui l'a rendu si habile dans son art. En 1744, sa piété lui fit graver les principaux mystéres de notre sainte Religion, représentés sous les symboles des trois Vertus Théologales ; le mystére de la Trinité, celui de l'Incarnation & celui de la Redemption, avec une explication de ces trois belles Planches, dédiées à M. de Vintimille, Archevêque de Paris. Ses deux derniers ouvrages sont un Christ au

tombeau, dédié à M. d'Argouges Lieutenant-Civil, & un Enfant Jesus au berceau d'après M. Coypel premier Peintre du Roi, que M. du Change a gravés en 1746 dans sa quatre-vingt septiéme année. Ce grand-homme, âgé de près de quatre-vingt-dix ans, n'est pas moins recommandable par sa modestie, sa doctrine, sa probité, & par toutes les autres vertus qui caractérisent l'honnête homme, que par sa capacité & ses rares talens.





DISCOURS SUR LES PROGRÈS DE LA SCULPTURE, SOUS LE REGNE DE LOUIS XIV.



OUS aurions à remonter aux premiers âges du monde si nous voulions trouver l'origine de la Sculpture. Les statues de Laban que Rachel enleva ; le Veau d'or dressé dans le désert par les Israëlites, sont des preuves incontestables de l'antiquité de cet Art. On peut juger des progrès qu'il fit en Asie, en Grece & en Italie, par le grand nombre de superbes monumens antiques qui nous restent encore, & qui seront l'objet de l'admiration de tous les siécles.

Mais la Sculpture eut enfin la même destinée que les au-

Mémoires communiqués par M. d'Argenville Maître des Comptes, par M. l'Epicié Secretaire perpétuel de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture & par M. de Vigny de l'Académie Royale d'Architecture & de la Société de Londres.

nes Arts ; elle ne se ressentit que trop de la barbarie des Nations qui, après avoir ravagé les plus belles Provinces de l'Europe, y répandirent leur mauvais goût. Les regards bienfaisans de l'illustre Laurent de Médicis, surnommé le pere des Muses, ranimerent les Arts en Italie & les y firent fleurir.

François I. plus zélé encore pour leur avancement, par ses libéralités, attira dans ses Etats les plus grands Maîtres ; de ce nombre furent, comme nous l'avons déja dit dans notre Discours sur la Peinture, Maître Roux & le Primatice, Sculpteurs non moins habiles que Peintres excellens. Le dernier envoyé à Rome par ordre de ce Prince, en rapporta cent vingt-quatre statuës avec un grand nombre de bustes, & y fit mouler les bas reliefs de la Colonne Trajane, les statues de Venus, de Laocoon, de Commode, du Tibre, du Nil, de la Cléopâtre, du Belvedere, & quantité d'autres belles Antiques, dont les modéles servirent à faire de pareilles statues en bronze. L'étude de ces chefs-d'œuvre de l'Art, forma en France d'excellens Sculpteurs. Les Gougeon, les Barthelemi, les Pillon, signalérent leur capacité par des ouvrages admirés encore aujourd'hui comme des modéles ; ouvrages qui ont consacré à l'immortalité les noms de leurs auteurs. Tels sont les Nayades de la superbe Fontaine des Innocens, les bas-reliefs de la Porte de Saint Antoine, ceux de l'Hôtel de Carnavallet, Saint Eloy dans la Chapelle des Orfévres, un Saint François dans le Cloître des Grands Augustins, les trois graces dans l'Eglise des Celestins, les figures & les bas-reliefs d'une Chapelle dans l'Eglise de la Couture Sainte Catherine, & quantité de riches morceaux qui sont un des plus beaux ornemens du vieux Louvre & du Château de Fontainebleau.

Sous le Regne de Henri II. la Sculpture continua d'être cultivée avec succès par les mêmes maîtres ; mais enfin les troubles qui, sous les regnes suivans, désolerent la France, replongerent malheureusement les Beaux Arts dans les ténébres d'où ils avoient été tirés ; le siécle de Louis XIV. leur rendit leur premiere splendeur & les vit marcher à grands

pas vers la perfection. Et que ne fit pas la magnificence de ce grand Roi, pour hâter & faciliter leurs progrès? Combien d'Etrangers illustres, renommés pour le grand nom qu'ils s'étoient fait dans leur profession, attirés en France par les libéralités de ce Prince, & qui s'y établirent; les Le Febvre, les Desjardins, les Vanobstal, les Marsy, les Tuby? Les Académies de Peinture & de Sculpture établies à Rome & à Paris furent comme une pepinière de grands hommes, dont les travaux seront d'éternels monumens & de leur capacité, & de la magnificence d'un Prince qui ne cessoit de leur fournir d'éclatantes occasions de signaler la supériorité de leurs talens; quelle prodigieuse quantité des plus superbes morceaux repandue dans tant de Maisons Royales, les Thuileries (a), le Louvre (b), Versailles (c), Trianon (d), Marly (e)? Si nous entrons dans nos Eglises (f) n'y trouve-

(a) Parmi le grand nombre de morceaux précieux qui ornent ce superbe Jardin, on admire sur tout un grouppe de fleuve représentant la Seine & la Marne, la statue pédestre de Jules César, un chasseur, & deux statues qui sont de suite au bord de la terrasse: ces cinq figures sont de M. Coustou. Enée qui porte son pere Anchise, par Le Pautre.

(b) Les figures collossales qui ornent un des dômes du Louvre sont du célèbre Sarasin.

(c) Du ciseau du même Artiste est sorti le fameux grouppe, composé d'une chevre & de deux enfans qui se voit à Versailles. Michel Anguier a fait l'Amphitrite: une statue en marbre de Louis XIV, & une figure qui représente le soir sont de Desjardins. M. Puget a éxécuté Persée & Andromède, & le fameux Milon Crotoniate déchiré par un Lion; le superbe trophée de Minerve, le buste de Louis XIV, une partie considérable des trophées qui décorent la grande galerie sont de M. Coysevox, qui a aussi éxécuté plusieurs beaux ouvrages répandus dans les jardins. On voit dans le Parc un grouppe de deux Satyres, un autre grouppe d'un joueur de Basque & d'un petit Satyre, une figure qui représente le Poëme satyrique & la Déesse Flore, de la composition de M. Buister. Le grouppe d'une Bacchante avec un enfant qui joue des castagnettes, deux Sphinx, un Satyre qui danse, un autre qui tient son menton, une danseuse, deux grouppes d'enfans par M. Lerembert. Le bassin de Latone & quantité d'autres beaux ouvrages par les Marsy. Le Cocher du Cirque, Venus, Adonis, Zéphire & Flore, & Hercule par le Comte. Un Roi des Daces en marbre, un Flegmatique, Diogene, Socrate par Lespagnandel. Nous ne venons de rapporter que quelques-uns des principaux ouvrages des plus grands maîtres Pour l'ornement du même Château, M. Girardon a aussi éxécuté plusieurs morceaux excellens sur ses propres modéles ou sur ceux de M. le Brun, en particulier les Bains d'Apollon & l'enlevement de Proserpine.

(d) Le même Artiste a fait plusieurs morceaux qui sont le plus bel ornement de Trianon.

(e) Le Salon de ce Château doit ses plus grandes beautés au ciseau de M. Couston.

rons-nous pas les mêmes sujets d'admiration ? L'Art de nos habiles Sculpteurs ne semble-t'il pas de même s'être épuisé dans les superbes ornemens dont sont décorées nos places publiques (g) ?

Mais la France n'est pas le seul théâtre où les Artistes (h) célébres, qui ont tant illustré le regne de Louis XIV, ayent fait briller leur profonde capacité ; celle du fameux Sarasin (i) se fit admirer à Rome ; le célébre Puget (k) a laissé à Gènes & à Mantoue de glorieux monumens de l'excellence de son Art ; & l'on conserve avec soin dans plusieurs Cours de l'Europe d'excellens morceaux sortis des mains de l'illustre Coysevox (l).

(*f*) Le magnifique tombeau de Henri de Bourbon Prince de Condé, dans l'Eglise des Jésuites de la Maison Professe ; le Tombeau du Cardinal de Berule dans l'Eglise des Carmelites du Fauxbourg S. Jacques, par Sarasin. La Mausolée du même Cardinal dans l'Eglise des PP. de l'Oratoire ; l'Autel du Val-de-Grace & la Crèche, par François Anguier. L'Obélisque du Duc de Longueville, & le Tombeau du Duc de Rohan dans l'Eglise des Célestins ; le Tombeau de M. de Souvré dans l'Eglise de S. Jean de Latran, par Michel Anguier. Le Tombeau du Cardinal de Richelieu dans l'Eglise de Sorbonne, par le célébre Girardon. Les plus beaux morceaux de Sculpture qui ornent l'Eglise des Invalides ; le Mausolée du Maréchal de Crequi dans l'Eglise des Dominicains de la rue S. Honoré ; une Vierge assise au pied de la Croix, tenant le Christ mort sur ses genoux dans l'Eglise de Notre-Dame, par M. Coustou. Le Tombeau du Cardinal de la Rochefoucaut dans une des Chapelles de Sainte Génévieve-du-Mont, par M. Buister. Une Résurrection dans l'Eglise de S. Laurent, par Gilles Guerin.

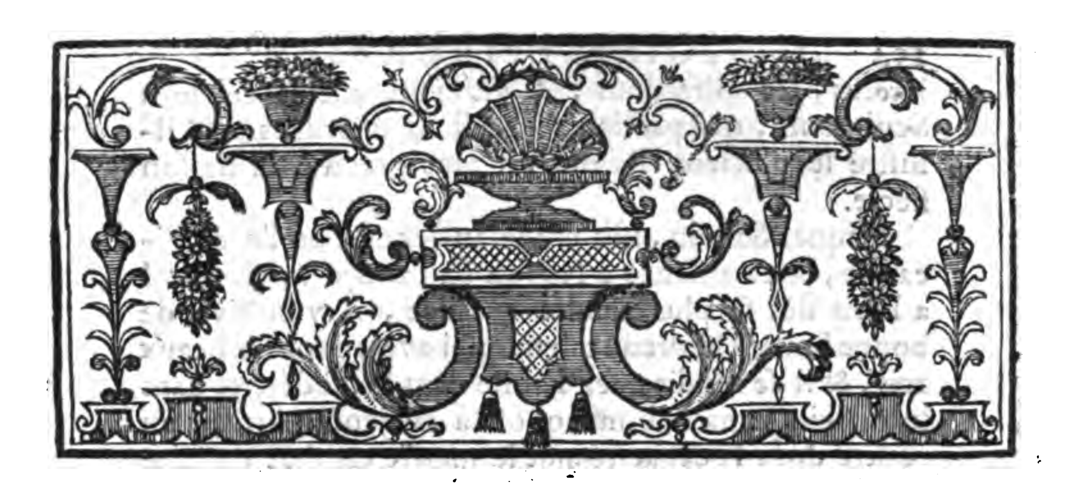
(*g*) La statue équestre de Louis le Grand dans la Place de Vendôme, par Girardon. Celle du même Prince dans la Place des Victoires, par Desjardins.

(*h*) Aux Sculpteurs célébres, dont on trouvera les éloges historiques dans le Livre suivant, il faut joindre Théodon, Flamand, le Hongre, Magnier, le Lorrain, Fremin, du Mont, Vancleve, le Gros & plusieurs autres, sur lesquels les recherches que nous avons faites n'ont pu nous procurer aucun Mémoire. Le dernier, Pierre le Gros, fils d'un Sculpteur ordinaire du Roi & né à Paris en 1666, se fit admirer à Rome par plusieurs excellens Ouvrages dignes de l'admiration des plus grands Maîtres. Il mourut en 1719, âgé de 54 ans.

(*i*) Il fit pour le Cardinal Aldobrandin, neveu du Pape Clement VIII, un Atlas & un Polyphême, comparables aux plus belles figures antiques.

(*k*) Un Saint Sebastien, l'illustre Alexandre Evêque de Sauli qui se voit dans l'Eglise de Carignan ; & pour une autre Eglise, une Vierge en marbre grande comme nature ; un autre ouvrage non moins estimé, est un bas-relief en marbre pour une Assomption que fit M. Puget pour le Duc de Mantoue.

(*l*) Ce sont plusieurs têtes d'Empereurs, de grands Capitaines, d'Orateurs & de Philosophes, copiées d'après l'Antique.



HISTOIRE LITTÉRAIRE
DU REGNE
DE LOUIS XIV.

ÉLOGES HISTORIQUES
DES SCULPTEURS CELEBRES.

LIVRE TREIZIÉME.

JACQUES SARASIN.



E grand homme dont nous allons faire l'éloge, doit être regardé comme le restaurateur de la Sculpture en France, d'où ce bel Art paroissoit avoir été banni par les guerres civiles qui désolerent ce florissant Royaume pendant une longue suite d'années. Ce fut à son école que se formerent les Angleviers, les Des-

jardins, les Girardons, & plusieurs autres célébres Sculpteurs, qui par leurs excellens ouvrages ont illustré le glorieux Régne du plus grand Roi de son siécle.

Jacques Sarasin, issu d'une ancienne famille de Picardie, prit naissance à Noyon en l'année 1598. Elevé à Paris dès sa plus tendre enfance, il y cultiva de bonne heure l'heureux talent qu'il avoit pour les beaux arts, & il se rendit assez habile dans le modéle & dans le dessein; mais il manquoit à ce jeune Artiste un maître dont la capacité pût le mettre en état de faire de plus grands progrès, & c'étoit là malheureusement un avantage qu'il ne pouvoit se promettre de trouver en France où la Sculpture & les autres beaux Arts paroissoient entierement négligés; & ce fut pour cette raison que le jeune Sarasin se détermina à passer en Italie, où il étoit assuré de trouver les secours que sa patrie ne pouvoit lui fournir.

Etant arrivé à Rome il s'y livra à l'étude avec une ardeur proportionnée au desir extrême qu'il avoit d'exceller dans un Art pour lequel il avoit une inclination extraordinaire. S'étant mis sous la conduite des plus habiles maîtres, il profita si bien de leurs leçons, qu'il se vit bientôt en état de travailler par lui-même; mais il ne commença à joindre la Pratique à la Théorie, que lorsqu'il eût dessiné & modelé tous les plus beaux morceaux de Sculpture qui se trouvent repandus à Rome & dans les environs. Le fruit qu'il retira d'une si grande application, fut que les premiers ouvrages qui sortirent de ses mains mériterent d'être comparés à ceux des plus grands maîtres; comme l'étude assidue qu'il faisoit d'après l'antique, lui donnoit chaque jour de nouvelles lumiéres, on remarquoit aussi chaque jour dans les ouvrages de ce grand homme quelque nouveau dégré de perfection. Ce ne fut qu'après qu'il eût donné bien des preuves éclatantes de sa capacité, que le Cardinal Aldobrandin, neveu du Pape

Clement VIII, jetta les yeux sur lui pour le faire travailler aux superbes morceaux de Sculpture qui ornent la magnifique maison que cette Eminence possedoit à Frescati.

Les deux piéces les plus considérables que fit l'illustre Sarasin, sont un Atlas & un Polypheme qui jettent une prodigieuse quantité d'eau en forme de girandole. C'est assez faire l'éloge de ces deux excellens morceaux que de dire qu'ils sont encore aujourd'hui regardés avec admiration quoique environnés de toute part d'un grand nombre de figures antiques, dont on ne les distingue que parce qu'on les trouve plus parfaites.

Nous serions infinis si nous voulions entrer dans le détail de tous les ouvrages que cet illustre Artiste a faits à Rome pendant les dix-huit années consécutives qu'il y a demeuré. Précédé par le bruit de sa réputation, il fut arrêté à Lyon par les pressantes instances que lui firent les Chartreux de cette Ville, pour l'engager à travailler à un Saint Bruno & à un Saint Jean-Baptiste : deux morceaux qui sont d'une beauté ravissante.

Le célébre Sarasin de retour à Paris n'y fut pas longtems sans s'y voir chaque jour chargé de quelques nouvelles occupations que lui procuroit la haute idée que l'on avoit de sa capacité. Les premiers ouvrages par où il débuta, furent une figure de Sainte Anne, & une de Saint Louis, destinées à orner l'Eglise de Notre-Dame ; & des Anges de Stuc, qu'il fit pour le Maître-Autel de Saint Nicolas des Champs. Cet illustre Artiste, que le Marquis d'Effiat Sur-Intendant des finances estimoit singuliérement à cause de ses rares talens, fut choisi par ce Ministre pour travailler à un grand nombre de figures qui se voyent dans la Chapelle & dans la magnifique Gallerie du Château de Chilly.

Ces superbes morceaux acheverent d'établir la réputation de leur Auteur. Peu de tems après qu'il les eut achevés, il fit, par ordre de M. Desnoyers Sur-Intendant des Bâtimens, les figures collossales qui ornent

un des dômes du Louvre du côté de la cour. Ce travail fut trouvé si parfait qu'il valut à M. Sarasin une pension considérable avec un logement aux Galleries du Louvre.

Ce grand homme, encouragé par des récompenses si flateuses, tâcha de se surpasser dans le riche ouvrage qu'il fit par ordre de la Reine Anne d'Autriche. Cette Princesse se trouvant enceinte de son premier enfant, qui fut Louis le Grand, commanda à Sarasin de faire jetter en fonte un Ange d'argent de trois pieds & demi de haut, tenant entre ses mains un enfant aussi fondu d'or, qui devoit représenter le Dauphin que la Reine attendoit & dont elle accoucha heureusement. Ce magnifique groupe de figures fut porté à Lorette, conformément au vœu que la Reine avoit fait pendant sa grossesse.

Mais pour se former une juste idée de la capacité de ce grand homme, il n'y a qu'à jetter un coup d'œil sur les merveilleux ouvrages qui se voyent dans l'Eglise des Jésuites de la Maison Professe; & l'on conviendra que ce sont les deux plus beaux morceaux de Sculpture qu'il y ait en France. D'un côté l'on voit deux Anges suspendus en l'air qui tiennent chacun d'une main un cœur de vermeil dans lequel est enfermé le cœur de Louis XIII; & de l'autre côté est le magnifique tombeau de Henri de Bourbon Prince de Condé. Ce mausolée est orné de quatre grandes figures de bronze qui représentent la Justice, la Diligence, la Piété, & une Minerve pour marquer l'amour que ce Prince avoit pour les Beaux Arts; dans les bas-reliefs des piedestaux de la balustrade de l'Autel, sont représentées des batailles avec tous les ornemens dont ces grands sujets sont susceptibles.

Un autre ouvrage dans le même genre de travail, est le tombeau du Cardinal de Berule qui se voit dans l'Eglise des Carmelites du Fauxbourg Saint Jacques; ouvrage de Sculpture où l'illustre Sarasin a fait entrer des beautés inimitables.

Cet

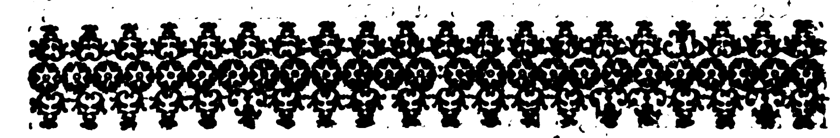
Cet habile Artiste nous a encore laissé de grandes preuves de sa capacité dans deux beaux Crucifixs, l'un d'or & l'autre d'argent ; & deux Anges de stuc, portant les armes du Roi, qui ornent la Chapelle de Saint Germain en Laye.

Nous ne devons pas oublier de parler de ce superbe groupe, composé d'une chevre & de deux enfans, qui tient un des premiers rangs entre les plus beaux morceaux de Sculpture qui se voyent à Versailles.

A la gloire qu'eut cet Artiste d'être considéré comme un des plus grands Sculpteurs de son siécle, il ajouta celle d'exceller encore dans la Peinture, & il est vrai qu'à l'exemple du fameux Michel-Ange, cet excellent homme s'est également distingué & par la délicatesse de son ciseau & par celle de son pinceau. Entre quantité d'excellens morceaux de peinture qu'il a laissés, on admire surtout un tableau de la Sainte Famille qui se voit aux Minimes de la Place Royale, & un Crucifix accompagné de la Vierge, de Saint Jean, & de la Magdeleine qui est au Palais dans une des Chambres des Enquêtes.

Ce grand homme est mort le 4 Décembre 1660, âgé de 68 ans, étant Recteur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.





FRANCOIS & MICHEL ANGUIER, Freres.

FRANÇOIS & MICHEL ANGUIER tous deux illustres dans le même Art, naquirent à Eu dans la Paroisse de Saint Jean. Nés avec les mêmes dispositions, ils les cultiverent avec une égale ardeur, & ce fut dès leur plus tendre enfance; on les voyoit occupés pendant des journées entieres à travailler à de petites figures de pierre & de bois qu'ils ébauchoient avec leurs couteaux, & c'étoit là une occupation qui avoit pour eux l'agrément des jeux les plus amusans.

Leur pere qui étoit un Menuisier habile, mais peu accommodé des biens de la fortune ne put contribuer que foiblement à leur avancement. Heureusement un riche Bourgeois de la ville d'Eu suppléa à son défaut. Amateur des beaux Arts il fut assez généreux pour vouloir faire les frais que devoit lui couter l'éducation de deux jeunes enfans dans qui il découvroit les plus heureux talens. Cet honnête-homme ayant pris chez lui les deux Anguier, il commença par leur donner un Maître qui leur apprit les premiers élémens de la Sculpture & du dessein. Après les avoir gardé pendant quelques années dans sa maison, il les envoya à Paris où il les plaça chez un Artiste habile sous lequel les deux freres firent des progrès d'autant plus rapides, qu'ils sentoient plus vivement de quelle importance il étoit pour eux de réussir dans un Art qui devoit leur tenir lieu de richesses.

Ces deux illustres freres animés d'un égal desir de se perfectionner dans leur profession, entreprirent ensemble le voyage d'Italie, & dès qu'ils furent arrivés à Rome, & pendant tout le tems qu'ils y demeurerent,

ce fut de la part de l'un & de l'autre même étude, même application, même progrès.

De retour en France où leurs ouvrages furent recherchés avec avidité, ils s'y virent en peu de tems destinés à travailler aux plus grands morceaux de Sculpture. François Anguier frere aîné de Michel fut choisi pour faire le Mausolée du Cardinal de Berule, qui se voit dans l'Eglise des Peres de l'Oratoire de la rue Saint Honoré, celui du célébre M. de Thou qui est dans une des Chapelles de l'Eglise de Saint André, & celui des Ducs de Montmorency érigé à Moulins, morceaux qui égalent en magnificence & en beauté les plus superbes ouvrages de l'ancienne Sculpture. Du ciseau du même Artiste sont encore sortis l'Autel du Val de-Grace & la Crêche, le grand Crucifix de marbre, qui tient lieu de tableau au Maître-Autel de l'Eglise de la Sorbonne, & les belles statues d'après les antiques qui étoient à Saint Mandé.

Le célébre Michel Anguier non moins distingué que son frere par la beauté de son génie, nous a laissé d'éternels monumens de sa capacité dans la magnifique Amphitrite qui fait un des grands ornemens du Parc de Versailles, dans les figures qui décorent le Portail du Val-de-Grace, dans le beau tombeau de M. de Souvré élevé dans l'Eglise de Saint Jean de Latran, dans les deux belles figures de la Porte de Saint Antoine, & dans les riches ornemens & bas-reliefs qui se voyent à la Porte de Saint Denis.

L'Obelisque du Duc de Longueville, & le tombeau du Duc de Rohan placé dans l'Eglise des Célestins sont aussi des ouvrages de ces deux grands hommes. L'aîné mourut le 8 Août de l'année 1669, & le cadet le 11 Juillet 1686. Ils furent tous deux inhumés dans l'Eglise de Saint Roch, où l'on voit divers beaux ouvrages de leur façon ; entr'autres un Crucifix, & deux figures de pierre, dont l'une représente un Christ debout, tenant sa Croix, & l'autre un Saint Roch. On

lit sur le tombeau, en marbre blanc, de ces deux illustres freres l'Epitaphe suivante

Dans sa concavité, ce funeste tombeau
Tient les os renfermés de l'un & l'autre frere,
Il leur étoit aisé d'en avoir un plus beau,
Si de leurs propres mains, ils l'eussent voulu faire;
Mais il importe peu de loger noblement
Ce qu'après le trépas le corps laisse de reste,
Et pourvû que ce corps quittant le logement,
L'ame trouve le sien dans le séjour céleste.




J. Bapt. Gaulli pinx.
Pitteri Sculp.
JEAN-LAURENT BERNIN,
Sculpteur, Architecte, et Peintre,
Né à Naples, le 7 Décembre 1598. Mort à
Rome, le 28. Novembre 1680.
A Paris chez Odieuvre, rue d'Anjou la derniere P. Cochere a gauche entrant par la rue Dauphine. C.P.R.

amitié de même que Christine Reine de Suede, qui ne dédaigna pas de rendre plusieurs visites à ce grand homme que l'on peut regarder en quelque façon, comme le restaurateur de Rome pour le grand nombre de superbes ornemens dont il a enrichi cette Capitale du monde Chrétien.

L'Eglise de saint Pierre est toute remplie d'un grand nombre de differens ouvrages, qui sont les admirables productions du génie de ce célebre Artiste. Entre les principaux qu'il y a élevés, on admire principalement le Maître-Autel, qui est une espece de pavillon de bronze, posé sur quatre colonnes torses & de même métal, qui sont d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse, la Chaire de saint Pierre soutenue par les quatre Peres de l'Eglise, qui sont de véritables colosses, avec une gloire d'Anges qui les environne, le tabernacle, les quatre escaliers qui conduisent aux tribunes artistement pratiqués dans les piliers du grand Dôme, un saint Longin, les tombeaux d'Urbain VIII. d'Alexandre VII. & de la Comtesse Mathilde, le bas relief d'un Christ donnant les clefs à saint Pierre, le superbe escalier fait en forme de perspective, qui conduit aux salles du Vatican, la statue équestre de Constantin, la magnifique colonnade, c'est-à-dire les portiques qui environnent la place ou le parvis de Saint Pierre, où l'on voit comme une forêt de colonnes.

La belle fontaine de la place Navonne, l'Eglise de saint André du Noviciat des Jésuites, admirée comme un chef-d'œuvre, la fabrique de sainte Thérèse, & celle de sainte Bibiane, la Daphné de la Vigne Borghese, un David avec sa fronde à la main, un jeune enfant, qui tâche d'attraper une cigale, & bien d'autres ouvrages, qu'il seroit trop long de détailler, éterniseront la mémoire de ce grand homme.

Sa réputation répandue dans toutes les parties du monde, lui mérita l'honneur d'être appellé en France en 1665, pour y travailler au dessein du Louvre. Des

Officiers de la Maison du Roi furent envoyés à Toulon pour le recevoir & le conduire jusqu'à Paris. L'excellent buste en marbre qu'il fit de Louis XIV, lui valut outre une gratification de cinquante mille écus, le portrait de ce grand Roi, garni de diamans, avec une pension de deux mille écus, & une autre de cinq cens pour son fils, qui l'avoit accompagné dans ce voyage; récompense vraiment digne de la magnificence d'un Roi, qui vouloit que son régne empruntât son plus grand lustre de la protection qu'il accordoit aux arts & aux sciences.

Le Cavalier Bernin pénétré de reconnoissance & d'admiration pour ce grand Roi, entreprit de faire la Statue équestre de ce Prince. Jamais l'antique n'avoit mis en œuvre un bloc de marbre si grand, car le soc, le Cheval, la figure plus haute que nature, sont d'une seule piéce. Le Roi y étoit représenté montant sur une montagne, laquelle marque le sommet de la gloire. Quelque belle que fût cette Statue, son peu de ressemblance & son attitude un peu trop forcée, ont été cause qu'on l'a métamorphosée en Curtius, Chevalier Romain, qui se dévoue pour sa patrie, & qui se précipita dans un abîme qu'avoit formé la terre entrouverte.

On rapporte que quelqu'un ayant paru surpris que le cheval fût représenté sans bride, comme celui de Marc Aurele, l'Ingénieur Italien, qui avoit été chargé de conduire cette Statue à Paris, répondit fort ingénieusement, que celui qui tenoit en bride tout le monde, n'avoit pas besoin de bride pour tenir son cheval. *Quello che da Fresno à tutol mondo, non ha bisogno, di tener fresno à questo cavallo.*

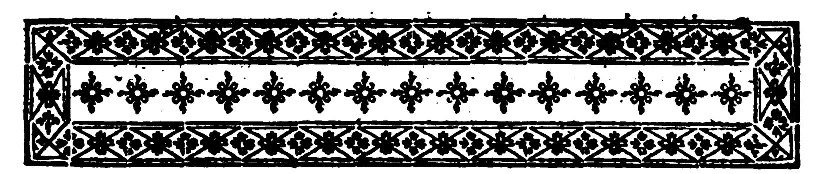
Le dernier ouvrage du Cavalier Bernin fut un Christ à demi corps, que la famille de cet illustre Artiste présenta à la Reine Christine de Suede; cette Princesse en recevant ce précieux morceau, dit que si elle ne l'avoit

pas accepté des mains du Cavalier Bernin, qui le lui avoit offert plusieurs fois, c'est qu'elle ne s'étoit pas crue en état de faire un présent qui répondît au prix de celui qui lui étoit offert.

Ce grand homme étoit parvenu à la perfection de son art par un chemin tout différent de celui des anciens, & il devoit cette perfection à l'étude continuelle qu'il s'étoit faite de différens effets de la nature : s'il quitta le goût antique, ce ne fut que pour donner plus de vie & de mouvement, plus de tendresse & plus de vérité à ses figures.

Il mourut à Rome le 29 Novembre 1680, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il fut inhumé à sainte Marie Majeure, lieu de la sépulture de ses ancêtres.


Hiacinte Rigaut Pinxit.
P. Dupin Sculp.
MARTIN DESJARDINS
Sculpteur du Roy
Né à Breda, Mort à Paris le 2 May 1694 âgé de 54 ans
Auteur de la P.ce des Victoires et Fig. Equestre de Lion.
Paris chez Odieuvre Md d'Estampes Quay de l'Ecole vis à vis le Côté de la Samaritaine à la belle Image.
A.P.D.R.



MARTIN DESJARDINS.

LE célébre MARTIN DESJARDINS né à Breda vers le commencement du dix-septiéme siécle, a mérité par la beauté de son génie & par ses excellens ouvrages, de tenir un rang distingué parmi les plus illustres Artistes de son tems.

Attiré en France par l'espérance des récompenses dont Louis XIV. se plaisoit à récompenser le mérite des grands hommes qui excelloient dans quelque art particulier, il n'y fut pas long tems sans y trouver bien des occasions de signaler sa capacité & ses talens.

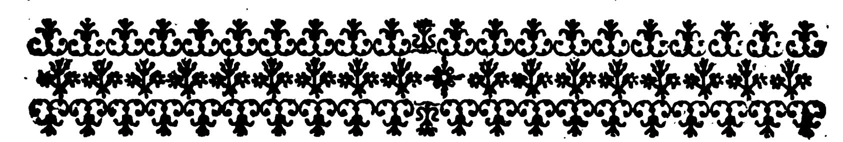
Devenu célébre par divers grands morceaux de Sculpture qu'il exécuta avec autant de génie que de goût, il fut choisi par le Duc de la Feuillade pour travailler au superbe monument que ce Seigneur vouloit élever à la gloire de Louis le Grand. Ce monument qui a donné son nom à la Place des Victoires dont il fait le plus pompeux ornement, représente Louis XIV. dans l'attitude la plus noble que l'esprit humain puisse imaginer; tout dans cette figure semble respirer la grandeur & la Majesté; aux quatre coins de ce monument sont quatre esclaves enchaînés qui désignent les différentes Provinces conquises par Louis XIV. un Ange figuré par la Renommée tient une couronne élevée sur la tête de ce Grand Roi, plusieurs bas-reliefs où sont représentés les plus glorieux exploits de ce Prince, servent d'ornemens à ce magnifique ouvrage qui a été célébré par les vers de plus d'un Poëte. Nous ne rapporterons que les suivans.

Prodige de nos jours, noble & sçavante main
Aux arbres, aux mêtaux qui sçut donner la vie
Que ton sort est digne d'envie,
Et qu'en toi l'artifice humain
De la plus haute intelligence
Nous découvre aujourd'hui la force & la puissance.
Tout l'Univers
Admire chaque jour tes ouvrages divers;
Mais celui qui paroît au champ de la Victoire,
Ajoute à ton grand nom une nouvelle gloire.
C'est là que par des faits surprenans, inouis,
Qui feront honneur à l'histoire
Louis vivra par toi, tu vivras dans Louis.

Nous avons encore de la main du même Artiste une autre statue en marbre de Louis XIV. qui se voit dans le Parc de Versailles avec une figure qui représente le soir. La belle Vierge en marbre qui est posée sur un des Autels de l'Eglise de Sorbonne, est aussi un ouvrage de ce grand homme qui mourut en 1699.




Peint par son Fils
Ch. Dupuis Sculp.
PIERRE PUGET
Sculpteur, Peintre, et Architecte,
Né à Marseille en 1623. Mort en 1695.
A Paris chez Odieuvre Md d'Estampes, quai de l'Ecole vis à vis la Samarit. à la belle Image C.P.R.



PIERRE PUGET.

PIERRE PUGET l'artiste de son siécle, qui a réuni dans lui le plus de talens, nâquit à Marseille en 1622. A l'âge de quatorze ans il apprit les premiers élémens de la Sculpture sous un maître habile, appellé Romain, qui passoit pour être le meilleur constructeur de Galères de son tems. Le jeune Puget profita si bien de ses leçons qu'au bout de deux ans d'apprentissage, il se vit en état d'entreprendre la construction d'un de ces bâtimens.

Après avoir donné à ce grand ouvrage toute la perfection dont il étoit susceptible, il partit pour l'Italie dans le dessein d'y apprendre les premiers principes de la Peinture sous le célébre Pierre de Cortonne. Mais avant que d'arriver à Rome il se vit dans la nécessité de s'arrêter pendant quelque tems à Florence où il espéroit de se procurer par son travail les commodités qui lui manquoient pour continuer son voyage. Quelque habile qu'il fût, plusieurs mois se passerent avant qu'il eut trouvé à se placer chez aucun maître ; son bonheur voulut enfin que le premier Sculpteur du grand Duc de Toscane consentit à l'occuper ; & pour l'éprouver il commença par lui donner un petit cartouche en bois à finir. Le jeune Puget indigné qu'on le destinât à un pareil travail, ce qui supposoit le peu de cas que l'on faisoit de sa capacité, demanda en grace à son maître de lui permettre de travailler à des Moresques que l'on faisoit pour le Grand Duc, morceaux que notre célébre Artiste exécuta avec tant de génie & tant de goût, que son nouveau maître commença dès-lors à le considérer comme un homme consommé dans son art ; & il

eut pour lui tous les ménagemens que méritoient les rarares talens de ce grand Artiste.

Après quelques mois de séjour à Florence, M. Puget se rendit à Rome, où il s'appliqua uniquement à la Peinture; il prit si bien la maniere de Pierre de Cortonne, que ce fameux Peintre lia avec lui une amitié étroite, & l'engagea à l'accompagner à Florence, où il alloit peindre une galerie pour le Grand Duc. Après que cet ouvrage fut achevé, M. Puget revint à Rome, & pendant quinze ans qu'il y demeura, il continua à ne s'occuper uniquement que de la Peinture.

Ce grand homme ayant été rappellé à Marseille pour y recueillir la succession de son pere, le Duc de Brezé, Grand Amiral de France, lui fit faire le modéle du superbe vaisseau, qui fut nommé la Reine, & ce fut pour lors que cet illustre Artiste inventa ces belles Galeres, qui ont été l'objet de l'admiration de toutes les nations.

On voit de la main de ce grand homme quantité d'excellens tableaux à Toulon, à Aix, à Marseille, & dans plusieurs autres villes considérables de Provence, mais M. Puget étant relevé d'une dangereuse maladie dont il fut attaqué en 1657, & les Médecins lui ayant conseillé après sa convalescence de renoncer à ce genre de travail, auquel il se livroit avec trop d'ardeur, il suivit leur avis, & commença dès-lors à faire son unique occupation de la Sculpture, pour laquelle il n'avoit pas moins de talens que pour la Peinture.

La superbe partie de l'Hôtel de Ville de Toulon, admirable surtout par les deux beaux termes que M. Puget a faits pour en soutenir le balcon, est d'une si grande beauté qu'il ne tint pas au Marquis de Seignelai que ces deux magnifiques morceaux ne fussent destinés par Louis XIV. à faire un des principaux ornemens de Versailles. Les armes de France en bas relief en marbre, que l'on voit à l'Hôtel de Ville de Mar-

seille, & qui ravissent l'admiration de tous les connoisseurs sont encore de la main du même Artiste.

Cet excellent homme étant venu à Paris en 1659, M. Fouquet, Sur-Intendant des Finances, le destina à exécuter les beaux morceaux dont il vouloit orner son magnifique Château de Vaux-le-Vicomte, & il l'envoya pour cet effet en Italie avec ordre de choisir & d'acheter les plus riches blocs de marbre qu'il pourroit trouver; mais la disgrace de ce Ministre ayant retenu M. Puget à Gênes, bien plus long-tems qu'il ne l'avoit projetté, lorsqu'il partit de France, il entreprit divers ouvrages considérables, entre autres deux magnifiques Statues de marbre, dont l'une représente un saint Sébastien, & l'autre l'illustre Alexandre ~~Soli~~ Evêque, qui se voyent dans l'Eglise de Carignan. Il fit aussi pour une autre Eglise une Vierge en marbre, grande comme nature, qui est une piéce très-estimée.

A peu près dans le même tems le Duc de Mantoue voulut avoir des mains de M. Puget un bas relief pour une Assomption. Ce Prince fut si satisfait de l'ouvrage que notre illustre Artiste fit par son ordre, qu'il lui fit les offres les plus avantageuses pour se l'attacher.

La République de Gênes ne témoigna pas moins d'empressement pour retenir ce grand homme, mais ce fut inutilement; M. Colbert lui ayant écrit par ordre du Roi de revenir en France, & lui ayant en même tems marqué que Sa Majesté lui accordoit une pension de douze cens écus avec le titre de Sculpteur & de Directeur des ouvrages qui regardoient les vaisseaux & les galères, M. Puget qui ne souhaitoit rien avec plus d'ardeur que de pouvoir consacrer ses talens à la gloire & à l'utilité de sa Patrie, se rendit incessamment à Toulon pour y exercer la nouvelle Charge, dont il venoit d'être honoré.

La beauté de son génie n'éclata pas moins dans la nouvelle méthode qu'il imagina pour la construction des vaisseaux, que dans les superbes ornemens de

+ Sauli

Peinture & de Sculpture dont il sçut les enrichir.

M. Puget au milieu de ces occupations, qui sembloient devoir dérober tout son tems, & qui en effet ne lui auroient laissé aucun moment, si, à la plus grande ardeur pour le travail, il n'eût joint une facilité merveilleuse, entreprit un bas relief de marbre de dix pieds de haut, dans lequel est représenté Diogène, qui tranquille dans son tonneau semble prier Alexandre de ne pas lui dérober la lumiere & la chaleur du soleil.

Cet ouvrage avoit été précédé du superbe Hercule Gaulois, que l'on voit à Sceaux, & qui paroît à demi couché, se reposant sur un bouclier, où sont représentées les armes de France.

Deux autres ouvrages du même Artiste, plus merveilleux encore que ceux dont nous venons de parler, sont les deux grands groupes que l'on voit dans le Parc de Versailles, dont l'un représente Persée, qui sous la figure d'un guerrier délivre Andromede, & l'autre est la figure du fameux Milon Crotoniate avec le lion qui le déchire ; c'est dans ce groupe admirable où l'on voit avec étonnement jusqu'à quel point le célébre M. Puget a porté la perfection de son art. La douleur, la crainte & l'effroi, & généralement toutes les passions qui ont dû agiter l'infortuné Milon, paroissent exprimées dans cette figure.

Ce morceau fut trouvé d'une si grande beauté que M. de Louvois successeur de M. Colbert dans la Charge de Sur-Intendant des bâtimens, écrivit à M. Puget par ordre du Roi, que Sa Majesté désiroit qu'il travaillât à un groupe pour accompagner celui de Milon Crotoniate.

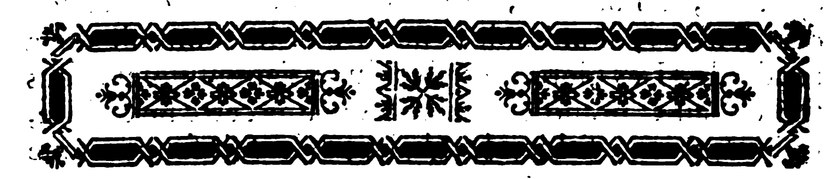
Mais rien ne doit nous donner une plus haute idée du mérite de ce grand homme, que l'éloge que Louis XIV. lui-même a souvent fait de sa capacité ; il disoit de cet illustre Artiste, que ce n'étoit pas seulement un grand & habile Sculpteur, mais qu'il étoit encore inimitable. Egalement heureux dans l'invention, la fé-

condité, la nobleſſe, le grand goût, & la correction des deſſeins, il animoit le marbre & lui donnoit de la tendreſſe. Les pierres les plus dures s'amolliſſoient ſous ſon ciſeau, & prenoient entre ſes mains cette flexibilité, qui caractériſe ſi bien les chairs, & les fait ſentir même au travers des draperies.

Le dernier ouvrage de cet excellent homme eſt un grand bas relief de marbre où eſt repréſenté un ſaint Charles, priant Dieu de détourner le fléau de la peſte, dont la ville de Milan étoit affligée. Rien de tout ce qui ſe voit dans ce ſuperbe morceau, qui ne ſoit également propre à inſpirer la pitié & la terreur.

Le célébre M. Puget qui a tenu un des premiers rangs entre les plus illuſtres Artiſtes de ſon ſiécle, mourut à Marſeille en 1695, âgé de ſoixante & douze ans.





FRANÇOIS GIRARDON.

FRançois Girardon né à Troyes en Champagne en 1627, mérita par la supériorité de ses talens d'être élevé aux plus grands honneurs. Reçu à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture en 1657, il y fut Professeur en 1659, Adjoint à Recteur en 1672, Recteur en 1674 & Chancelier en 1695.

Ce grand homme né avec les plus heureuses dispositions pour les beaux Arts, les cultiva dès son enfance, & pendant toute sa vie il en fit son unique étude; Laurent Maniere fut son premier maître; mais il ne demeura pas long tems à son école, parce que la capacité de cet Artiste ne répondoit que bien foiblement au vif desir que le jeune Girardon avoit d'atteindre à la perfection de son art. Le célébre François Anguier lui en découvrit toutes les beautés; charmé du génie de son nouvel éleve & de la facilité merveilleuse qu'il avoit à profiter de ses leçons, il prit un si grand soin de son éducation, qu'en moins de trois ans il le mit en état de donner des ouvrages qui auroient pû faire honneur à la capacité des plus grands Maîtres.

Louis XIV. informé du mérite de notre jeune Artiste, voulut qu'il allât demeurer quelques années en Italie, & pour qu'il pût donner tout son tems à l'étude de son art, il le gratifia d'une pension de mille écus.

Le célébre Girardon ne fut pas plutôt arrivé à Rome, qu'il commença par s'y lier avec les plus grands Maîtres dont il sçut se concilier l'amitié & l'estime. Mais il ne se contenta pas des lumieres qu'il tira de leurs leçons; l'étude particuliere qu'il fit d'après les anciens


P. Dupin Sculp.
FRANÇOIS GIRARDON
SCULPTEUR DU ROY
Né à Troyes, mort à Paris le 1.er Sept.bre 1715.
Agé de 88 ans.
A Paris chez Odieuvre M.d d'Estampes quay de l'Ecole vis à vis le côté de la Samar.e à la belle Image

anciens monumens de ſculpture lui acquit toutes les connoiſſances qui lui étoient néceſſaires pour exceller dans ſa profeſſion. Il donna des preuves des progrès qu'il y avoit faits par divers ouvrages qui ſortirent de ſon ciſeau, & qui lui acquirent une grande réputation.

Cet illuſtre artiſte étant de retour en France, ſignala ſa capacité & la beauté de ſon génie par quantité de morceaux excellens qu'il exécuta en bronze ou en marbre ſur ſes propres modeles ou ſur ceux du célébre M. le Brun premier Peintre du Roi. Ces morceaux ſont autant de chefs-d'œuvres qui font le plus bel ornement des Jardins de Verſailles, de Trianon & de pluſieurs autres Maiſons Royales.

Après la mort du fameux le Brun, M. Girardon fut nommé par Sa Majeſté Inſpecteur Général de tous les ouvrages de Sculpture ; il n'y eut que M. Puget qui refuſa de travailler ſous ſes ordres, & qui s'étant retiré à Marſeille y fit pour le Roi les beaux ouvrages dont nous avons parlé.

Ceux du célébre Girardon ſont en trop grand nombre pour que nous les puiſſions tous faire connoître. Le ſuperbe Mauſolée du Cardinal de Richelieu dans l'Egliſe de Sorbonne, la magnifique ſtatue équeſtre de Louis le Grand qui orne la Place Vendôme, & où la ſtatue & le cheval ſont d'un ſeul jet, ſuffiſent pour immortaliſer la gloire de cet homme incomparable qui doit être conſideré comme ayant été le Phydias de ſon ſiécle ; & c'eſt là le nom que lui donne avec raiſon le célébre M. de la Fontaine dans les vers ſuivans que ce Poëte adreſſe à M. Simon de Troyes.

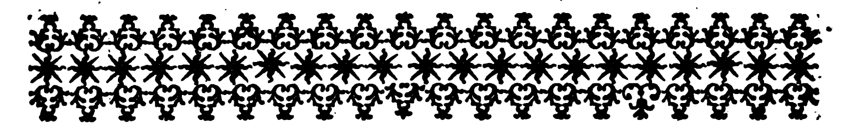
Votre Phydias & le mien
Et celui de toute la terre
Girardon notre ami,
L'honneur du nom Troyen.

La correction & l'ordonnance étoient les deux parties dans lesquelles ce grand homme excelloit; aussi tous les ouvrages qu'il nous a laissés doivent être regardés comme autant de chefs-d'œuvres qui éterniseront la gloire de son nom.

Cet inimitable Artiste est mort le 19 Septembre 1715 dans la quatre-vingt huitiéme année de son âge. Il avoit épousé la célébre Catherine Duchemin qui s'est si fort distinguée par le talent singulier qu'elle avoit de peindre les fleurs avec tant d'art & de goût, que ce talent lui mérita une place honorable dans l'Académie Royale de Peinture.




H. Rigaud Pinx.
ANTOINE COIZEVOX
Sculpteur du Roi.
Né à Lion, en 1640. Mort à Paris, le 10 8.bre 1720. agé de 81 ans.
A Paris chez Odieuvre M.d d'Estampes, quai de l'Ecole vis-à-vis la Samaritaine à la belle Image. C.P.R.



ANTOINE COYSEVOX.

ANTOINE COYSEVOX issu d'une famille Espagnole, mais depuis long tems établie à Lyon, naquit dans cette ville en 1640. Ses jeux furent dès son enfance une étude si solide & si assidue des principes de la Sculpture, que n'étant encore âgé que de 17 ans, il avoit déja donné plusieurs preuves éclatantes de sa capacité. Etant venu à Paris en 1657, il s'y mit sous la conduite du célébre ~~l'Erambert~~+, & travailla successivement pendant dix ans sous les plus illustres Artistes de ce tems-là. Les progrès qu'il fit à l'école de ces grands Maîtres furent si rapides, que quoique jeune encore, il fut choisi par M. le Cardinal de Furstemberg pour travailler à un grand nombre d'ouvrages de sculpture, dont son Eminence vouloit décorer son magnifique Palais de Saverne. Ce Prélat eut sujet de s'applaudir du choix qu'il avoit fait. Pendant quatre années que le célébre M. Coysevox demeura à Saverne, il y laissa tant de glorieux monumens de sa capacité, qu'on ne sçait ce qu'on doit le plus admirer, de son extrême habileté, ou de sa surprenante diligence dans le travail.

+Lerambert

Ce grand homme étant revenu en France en 1671; il fut destiné à travailler à quantité de beaux ouvrages en bronze & en marbre, qui devoient orner le grand escalier de Versailles. C'est du ciseau de cet excellent homme que sont sortis le superbe trophée de Minerve, le Buste de Louis XIV. une partie considérable des trophées qui décorent la grande gallerie, vingt-trois enfans sur la corniche, & une infinité d'autres beaux ouvrages répandus dans les Jardins de Versailles.

L'Académie ſenſible à l'honneur que cet illuſtre Artiſte faiſoit à la Sculpture par les chefs-d'œuvres que produiſoit chaque jour la beauté de ſon génie, crut que pour ſa propre gloire, elle étoit intéreſſée à lui donner les marques de diſtinction les plus honorables; auſſi lorſqu'elle l'aſſocia à ſon illuſtre Corps, ce fut en qualité de Profeſſeur, ſans le faire paſſer par d'autres degrés, & elle le nomma dans la ſuite Recteur, puis Directeur, & enfin Chancelier perpétuel.

Une penſion de quatre mille livres accordée par Louis XIV. à ce célébre Artiſte, eſt une preuve bien marquée de la haute eſtime que ce grand Roi faiſoit de la capacité & des talens de cet excellent homme.

M. Coyſevox encouragé par les honneurs auxquels ſon mérite l'éleva, parut ſe ſurpaſſer dans les nouveaux ouvrages qui ſortirent de ſes mains. Pluſieurs buſtes du Roi, celui de la Reine Marie-Thereſe d'Autriche, de Monſeigneur le Dauphin âgé de quinze à ſeize ans, ceux de Meſſieurs les Princes de Condé, de Turenne, du Maréchal de Crequy, de M. Colbert Sur-Intendant des Finances, de M. le Tellier, de M. de Louvois Miniſtre de la guerre, de Meſſieurs le Brun, Manſart, de Cotte, du célébre Antoine Arnauld Docteur de Sorbonne, &c. ſont autant de morceaux qui éterniſeront la gloire de leur auteur, de même que quantité de Mauſolées qui ſe voyent dans diverſes Égliſes de Paris, & dans leſquels M. Coyſevox a fait paroître qu'il poſſédoit dans le plus haut degré de perfection toutes les parties de ſon art, tant celles que doit fournir la beauté du génie, que celles qu'exige la dexterité dans l'exécution.

C'eſt ce grand talent, qu'avoit l'illuſtre M. Coyſevox de réunir dans ſes ouvrages toutes les beautés & toutes les richeſſes de l'art le plus parfait, qui a répandu ſa réputation dans toutes les Cours de l'Europe; auſſi il en eſt peu où l'on ne voye des morceaux qui ſont ſortis des mains de ce grand homme, comme des

têtes d'Empereurs, de grands Capitaines, d'Orateurs & de Philosophes, copiées d'après l'antique.

Mais ce qui acheve de faire de cet homme célébre le plus grand éloge, c'est que sa modestie égaloit son habileté; c'étoit à Dieu seul qu'il rapportoit les louanges & les applaudissemens que l'on ne pouvoit refuser à ses rares talens. Quelqu'un le félicitant dans les derniers momens de sa vie sur la gloire qu'il s'étoit acquise par sa capacité; » si j'en ai eu, répondit-il, c'est par » quelques lumieres qu'il a plû à l'Auteur de la nature » de m'accorder pour m'en servir comme de moyens » pour ma subsistance, ce vain phantôme est prêt à » disparoître aussi-bien que ma vie, & à se dissiper com» me une fumée.

A une profonde humilité, cet homme vraiment chrétien joignoit encore une pitié compatissante envers les pauvres, une grande piété, beaucoup de religion, & une scrupuleuse exactitude à en remplir tous les devoirs. Sa vertu fut éprouvée par de longues souffrances qu'il supporta avec la patience la plus édifiante. Il mourut en 1720, âgé de quatre-vingts ans.

Admirable par la parfaite exactitude qui se faisoit remarquer dans tous ses ouvrages, il ne l'étoit pas moins par la beauté de ses compositions toujours heureuses dans ses bas-reliefs dans lesquels il rassembloit tout ce que la Peinture & la Sculpture ont de plus parfait. La naïveté regnoit dans ces expressions, & il répandoit des graces proportionnées aux divers sujets qu'il avoit à traiter. Toujours noble dans ces objets qui demandoient de la dignité, & fier dans ceux où il falloit exprimer de la force par le choix des caracteres, et celui des parties & des mouvemens des muscles, qu'il rendoit toujours véritables par la grande connoissance qu'il avoit acquise de l'Anatomie; mais il n'y a que la vûe des ouvrages de ce grand homme qui puisse nous apprendre jusqu'à quel point il a porté la perfection de son art.

NICOLAS COUSTOU.

LE célébre NICOLAS COUSTOU, Chancelier & Recteur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, né à Lyon le 9 Janvier 1658, eut pour pere François Couſtou Sculpteur en bois, & pour mere Claudine Coyſevox.

Le talent extraordinaire que ce jeune homme avoit pour la Sculpture s'étant développé dès ſon enfance, ſon pere lui apprit les premiers élemens de cet Art, & ce fut avec tant de ſuccès, qu'après trois années d'apprentiſſage le jeune Couſtou fit paroître, pour ſon coup d'eſſai, un morceau qui lui mérita les plus grands applaudiſſemens; c'étoit un Saint Etienne en bois qui étoit repréſenté à genoux priant pour ceux qui le lapidoient. Ce morceau qui fut expoſé à la vue du public fut conſidéré avec admiration par les plus habiles connoiſſeurs, & mérita à notre jeune Artiſte les louanges les plus flateuſes. Ces premiers ſuccès ne ſervirent qu'à redoubler ſon émulation, & qu'à animer toujours plus le deſir qu'il avoit d'exceller dans ſon Art.

Ce fut dans cette vue que le jeune Couſtou ſe rendit à Paris, où il ſe plaça chez l'illuſtre Coyſevox ſon oncle ſous lequel il travailla juſqu'à la fin de 1683. Les progrès qu'il fit ſous un ſi grand maître furent proportionnés à la capacité de celui qui l'inſtruiſoit, & à l'ardeur extraordinaire que le jeune Couſtou eut à profiter de ſes leçons. Le premier fruit qu'il recueillit de ſon application, fut de mériter de recevoir, des mains même de M. de Colbert, le prix de Sculpture qui lui


Le Gros Pinx.
Oubrier Sculp.
NICOLAS COUSTOU,
Sculpteur Ord.re du Roy et Recteur de l'Academie
Royalle de Peinture et Sculpture, Né a Lyon le
9. Janvier 1658, Mort a Paris le 1.er May 1733.
A Paris chez Odieuvre, M.d d'Estampes rüe des Mathurins chez M.r Joubert.
Babel invenit et Sculpsit.

avoit été adjugé par l'Académie ; & il fut en même tems nommé pour aller à Rome en qualité de pensionnaire de Sa Majesté.

Pendant trois années que M. Coustou demeura en Italie, il y fit une étude assidue des meilleurs modéles, & y travailla à divers ouvrages qui lui concilierent l'estime des plus grands maîtres. Le plus considérable de ses ouvrages est la belle Statue de l'Empereur Commode, représenté en Hercule, qui a été placée dans les jardins de Versailles.

M. Coustou étant retourné en France en 1687, fut arrêté à Lyon par les pressantes instances de quelques curieux, qui, informés par la renommée du mérite de cet illustre Artiste, voulurent avoir quelque ouvrage de sa façon. Les trois belles figures de pierre qu'il leur laissa, doivent être regardées comme de glorieux monumens de la capacité de ce grand homme.

Rappellé à Paris par les ordres du Roi, il fut choisi pour travailler aux principaux ornemens de Sculpture dont sont enrichis les Châteaux de Versailles & de Trianon.

C'est encore du ciseau de ce grand maître que sont sortis les plus riches morceaux de Sculpture qui ornent l'Eglise des Invalides. En 1692 il fit plusieurs groupes de Prophêtes, qui se voyent dans la Chapelle de Saint Jérôme ; quantité de figures de pierre & de plomb placées sur le haut de l'Eglise, & la figure de l'Ange Tutelaire de la France, posée sous la Tribune de la Nef.

M. Coustou avoit donné trop de preuves de sa capacité, pour qu'elles ne lui assurassent pas une place honorable à l'Académie. Il y fut en effet reçu avec distinction en 1693 ; & il donna pour sa reception un bas-relief de marbre, dont le sujet étoit une allégorie sur la convalescence de Louis XIV : morceau qui

fut reçû avec un applaudiſſement univerſel.

Si nous voulions détailler tous les ouvrages de ce grand homme, nous verrions chaque année de ſa vie marquée par quelques-uns de ſes chefs-d'œuvre. En 1695 il fit, conjointement avec M. Joli, le Tombeau du Marêchal de Crequi qui eſt dans l'Egliſe des Dominicains de la rue Saint Honoré ; & l'année ſuivante il travailla à deux belles Statues dont l'une repréſente Saint Joſeph, & l'autre Saint Auguſtin, qui lui avoient été commandées par les Religieuſes de Moulins.

Mais c'eſt principalement dans les ouvrages que ce grand homme a faits pour le Roi, que l'on doit chercher à ſe former une juſte idée de la vaſte étendue de ſon génie, & de la ſupériorité de ſes talens. Chargé de faire, en 1700, divers changemens dans la Sculpture du Salon de Marly, il eut encore ordre, la même année, de mettre la derniere main à la figure de Saint Louis qui eſt poſée dans une des niches de la porte royale de l'Egliſe des Invalides & qui avoit été commencée par le célébre Girardon.

En 1701, M. Couſtou commença à travailler, par ordre de Sa Majeſté, à cinq grandes figures de marbre deſtinées à orner le jardin des Thuilleries. Ces cinq figures ſont, un groupe de fleuves repréſentant la Seine & la Marne ; la ſtatue pedeſtre de Jules Céſar ; le chaſſeur poſé au bout de la terraſſe du Pont-Royal, & les deux Statues qui ſont de ſuite au bord de la terraſſe du Palais des Thuilleries.

Nous ne devons pas oublier de parler du ſuperbe groupe de marbre blanc, placé derriere le Maître-Autel de l'Egliſe de Notre-Dame, communement appellé le vœu de Louis XIII, où l'on voit la Vierge aſſiſe au pied de la Croix tenant le Chriſt mort ſur ſes genoux. C'eſt dans ce ſuperbe morceau, où notre illuſtre Artiſte ſemble s'être ſurpaſſé, que ſe trouvent réunies l'éle-

vation

vation des caractéres, l'esprit & la vérité des expressions joints à toutes les beautés de l'éxécution. On voit encore dans la même Eglise un Saint Denis en marbre que M. Coustou fit en 1713 par ordre de M. le Cardinal de Noailles.

Cet excellent homme, honoré des éloges du Roi même, qui prenoit souvent plaisir à le voir travailler, & qui ne dédaignoit pas de s'entretenir avec lui, fut gratifié d'une pension de deux mille livres, &, en 1720, il obtint celle de 4000 livres, dont le célébre M. Coysevox avoit joui jusqu'à sa mort.

Ce fut environ ce tems-là que M. Coustou commença à travailler aux deux superbes morceaux qui ornent le piedestal de la Statue Equestre que la ville de Lyon a érigée à l'honneur de Louis XIV. Ces deux morceaux, qui sont une figure de bronze représentant la Saone, & un grand trophée de Minerve, mériterent à notre illustre Artiste une pension viagere de 500 livres que lui fit la ville de Lyon. Quelques années auparavant, sçavoir en 1715, la capacité de ce grand homme s'étoit encore signalée dans le beau Tombeau de M. le Prince de Conti, qui se voit dans le Chœur de l'Eglise de Saint André.

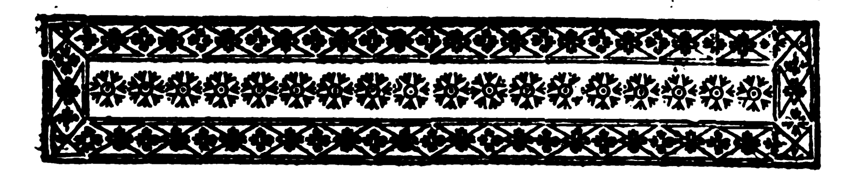
Un grand médaillon ou bas-relief, représentant le passage du Rhin, la Statue en pied du Maréchal de Villars, & le Tombeau du Cardinal de Janson, sont trois ouvrages que M. Coustou avoit commencés, mais auxquels il n'a pu mettre la derniere main, ayant été attaqué d'une maladie violente qui l'enleva le 1 Mai 1733, âgé de soixante & quinze ans & quatre mois.

» Son génie étoit grand, élevé; son goût délicat; » ses refléxions justes & profondes. La sagesse présidoit » à ses ouvrages, dans lesquels il a rassemblé le beau » choix, la noblesse, la délicatesse, la pureté, le feu, » la précision, la vérité. Ses draperies sont riches, élé-

» gantes, vraies & moëleuses. Il est toujours nouveau » & toujours plein d'esprit dans les caracteres & » dans les attitudes de ses figures. « C'est une partie des louanges que lui donne M. Cousin de Contamine, l'Auteur de l'éloge historique de ce grand homme.

Les ouvrages que cet illustre Artiste avoit laissés imparfaits, ont été achevés par M. son frere, qui s'est fait aussi un grand nom dans la Sculpture, & qui est mort le 22 Février de l'année 1746, dans la soixante-neuviéme année de son âge, étant Recteur & ancien Directeur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.





PHILIPPE BUISTER, LOUIS LERAMBERT, GILLES GUERIN, GASPARD ET BALTAZAR MARSY, LE COMTE, MATHIEU L'ESPAGNANDEL.

NOus nous contenterons d'indiquer dans ce Chapitre les ouvrages les plus considérables de quelques illustres Artistes qui mériteroient chacun un éloge étendu, mais que nous ne pouvons faire connoître qu'imparfaitement, par le peu de succès qu'ont eu les recherches, quoique très-exactes, que nous avons faites pour nous procurer des mémoires qui nous instruisissent de la vie de ces grands hommes : nous commencerons par Philippe Buister.

Né à Bruxelles où il se fit admirer par plusieurs beaux morceaux de Sculpture, il vint en France vers le milieu du dix-septiéme siécle, & s'y étant fait connoître en peu de tems par sa capacité, il fut chargé de travailler à plusieurs grands ouvrages, tels que sont le Tombeau du Cardinal de La Rochefoucaut, qui est dans une des Chapelles de Sainte Geneviéve-du-Mont; deux satyres qui font ensemble un groupe de marbre; un autre grouppe d'un joueur de Tambour de basque avec un petit satyre placé à son côté; une autre figure seule qui représente le poëme satyrique, & la Déesse

se Flore qui tient dans ses mains une couronne de fleurs : ces divers morceaux se voyent dans le Parc de Versailles.

Louis Lerambert natif de Paris mort dans cette Ville en 1670, homme non moins illustre par ses vertus que par ses talens, a été un des plus célébres Sculpteurs de son siécle. Choisi pour travailler aux ornemens du Parc de Versailles, il fit le grouppe d'une Bacchante avec un enfant qui joue des castagnettes, deux Sphinxs de marbre qui portent chacun un enfant de bronze doré, un Satyre qui danse, un autre qui tient son menton, une danseuse, deux grouppes d'enfans en bronze, dont les uns dansent & les autres se terminent en gaines.

Gilles Guerin, aussi natif de Paris, Ancien Professeur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, s'est fait un grand nom dans son Art ; on a de lui une Résurrection qui se voit dans l'Eglise de Saint Laurent ; un des chevaux du Soleil, grand grouppe qui ornoit autrefois la grotte de Versailles, avec une statue de marbre qui représente l'Afrique. Ce célébre Artiste est mort à Paris en 1678.

Les Marsy, Gaspard & Baltazar, se sont également distingués dans la Sculpture. Nous avons du premier des masques, des frontons, des bassins, un cheval de marbre & un triton, la victoire remportée sur l'Espagne, le midi, un Bacchus, & divers autres ouvrages répandus dans le Parc de Versailles. Baltazar, non moins habile que celui dont nous venons de parler, n'a pas donné moins de preuves de sa capacité ; on admire surtout son

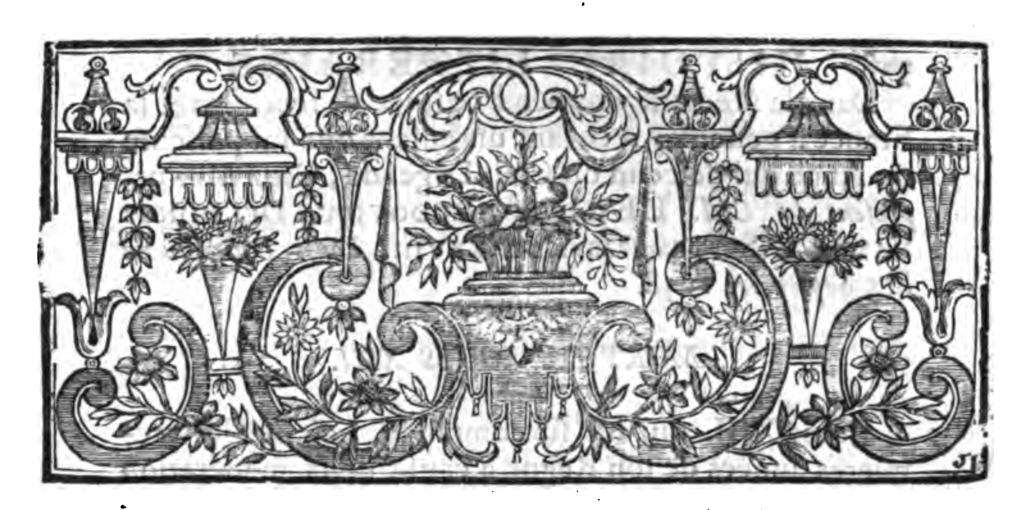
Aurore, représentée par une figure de marbre. Ces deux illustres Artistes ont travaillé ensemble au superbe Bassin de Latone, où cette Déesse & ses deux enfans sont représentés en marbre avec divers accompagnemens. Gaspard Marsy est mort en mil six cens soixante-dix-neuf, & Baltazar en mil six cens soixante & quinze.

Le Comte, natif de Boulogne près de Paris, nous a laissé quantité de magnifiques morceaux de Sculpture, qui publient également & la grande capacité de cet excellent homme, & son ardeur extrême pour le travail. On voit dans la Maison de Sorbonne divers beaux ouvrages de sa façon; mais c'est à Versailles où cet illustre Artiste a laissé de plus grandes marques de la vaste étendue de son génie, & de la perfection qu'il avoit acquise dans son Art. Il a travaillé à deux grouppes qui servent d'ornement à la porte des Ecuries, dont l'un représente le Cocher du Cirque. Deux autres grands grouppes, sçavoir Venus & Adonis, Zéphire & Flore, de même que la Fourberie, représentée par une figure de marbre, & un terme qui représente Hercule, sont aussi de sa façon: il a encore fait la statue de Louis le Grand: figure en pied vêtue à la Romaine. La mort de ce célébre Artiste est arrivée au mois de Décembre de l'année 1695.

Mathieu l'Espagnandel a mérité par sa capacité & la supériorité de ses talens, de tenir un des premiers rangs parmi les plus habiles Sculpteurs de son siécle. Quoiqu'il fût de la religion prétendue réformée, il n'a pas laissé que de travailler à divers embellissemens d'Eglises; il a fait entre autres le retable de l'Autel des Prémontrés, rue Hautefeuille, & celui de la Chapelle de la Grand'Salle du Palais. En-

tre plusieurs beaux ouvrages qu'il a faits à Versailles, on y admire surtout un Roi des Daces en marbre, un Flegmatique & deux termes, dont l'un représente un Diogene, & l'autre un Socrate qui tient des papiers à la main.





ABREGÉ CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE CIVILE ET MILITAIRE DU REGNE DE LOUIS XIV. PAR DES MEDAILLES.

LIVRE QUATORZIÉME.

NAISSANCE DE LOUIS XIV.



LA naissance de ce Prince combla les vœux de la France, qui par les prieres les plus ardentes, demandoit au Ciel un Dauphin. Il fut appellé *Dieu-Donné*, parce qu'il ne vint au monde qu'après vingt-trois ans de mariage du Roi avec Anne d'Autriche. 5 Sept. 1638.

Dans la Médaille frappée à ce sujet est représentée la France à genoux, recevant un enfant que lui présente un Ange qui descend du Ciel. Légende, COELI MUNUS, *présent du Ciel.* L'Exergue, LUDOVICUS DELPHINUS NATUS V SEPTEMBRIS MDCXXXVIII. *Louis Dauphin né le 5 Septembre 1638.*

MORT DE LOUIS XIII.

14 May 1643. Louis XIII. qui fut surnommé le *Juste* dès les premieres années de son Regne à cause de sa modération & de son amour pour la justice, mourut dans la quarante-deuxiéme année de son âge, & la trente-deuxiéme de son Regne. Ce Prince, dit l'illustre Auteur du nouvel abregé chronologique de l'Histoire de France, étoit tout aussi vaillant qu'Henri IV. mais d'une valeur sans chaleur & sans éclat qui n'eut pas été bonne pour conquérir un Royaume.

La Justice de bout sur un piedestal couronne ce Prince. Leg. LUDOVICO JUSTO PARENTI OPTIME MERITO, *A l'honneur de Louis le Juste par un sentiment de reconnoissance pour un si bon pere.* Ex. OBIIT XIV. MAII MDCXLIII. *Il mourut le 14 de May 1643.*

COMMENCEMENT DU REGNE DU ROI.

1643. Les grandes qualités qui se firent remarquer dans le jeune Roi dès ses plus tendres années donnoient de hautes espérances du bonheur de ses peuples & de la gloire de son Regne.

Le jeune Monarque est représenté sur un bouclier soutenu d'un côté par la France, & de l'autre par la Providence, aux pieds de laquelle il y a un globe & une corne d'abondance. Leg. FRANCORUM SPES MAGNA, *l'espérance des François.* Ex. INEUNTE REGNO XIV MAII MDCXLIII. *Au commencement du nouveau Regne le 14 May 1643.*

LA

LA RÉGENCE DÉFÉRÉE A LA REINE MERE.

Par une Déclaration du feu Roi du 19 Avril, la Reine Mere avoit été instituée Régente du Royaume, & le Duc d'Orleans Lieutenant Général du Roi mineur; mais par Arrêt du Parlement du 18 Mai, prononcé au Lit de Justice, la Régence & la tutelle furent déferées à la Reine sans restriction. 18 May 1643.

Le Roi est représenté sur son Trône, & la Reine sa mere auprès de lui soutient la main dont il tient le Sceptre. Lég. REGIS ET REGNI CURA ANNÆ AUSTRIACÆ DATA. *Le soin du Roi & du Royaume confié à Anne d'Autriche.* Ex. XVIII MAII MDCXLIII. *Le* 18 *May* 1643.

BATAILLE DE ROCROY.

Cinq jours après la mort du Roi Louis XIII. le Duc d'Anguien âgé de vingt-deux ans, ayant sous lui le Maréchal de l'Hôpital, & Messieurs de Gassion & de la Ferté, depuis Maréchaux de France, marcha au secours de Rocroy assiégé par les Espagnols, leur livra bataille & remporta sur eux une entiere victoire. 19 Mai 1643.

Au-dessus d'un amas d'Armes est la Victoire assise sur des nues, tenant d'une main une palme, & de l'autre une Couronne. Lég. VICTORIA PRIMIGENIA. *La premiere des Victoires du Roi.* Ex. AD RUPEM REGIAM DIE V. IMPERII XIX MAII MDCXLIII. *A Rocroy le cinquiéme jour du Régne de Sa Majesté le* 19 *de May* 1643.

PRISE DE THIONVILLE.

Le vainqueur de Rocroy, pour couper aux ennemis la communication de l'Allemagne avec les Pays-Bas, se détermine à assiéger Thionville; mais pour donner le change aux Espagnols, il marche jusqu'au milieu de la Flandre & revient sur ses pas jusqu'à Rocroy avec une 10 Août 1643.

diligence incroyable. Thionville est emporté après un mois de la plus vigoureuse résistance.

L'Espérance tient de la main gauche un pan de sa robe & un lys épanoui de la droite, elle porte une petite victoire & s'appuye sur un piedestal où est le plan de Thionville. Leg. PRIMA FINIUM PROPAGATIO. *La premiere conquête qui étendit les frontieres de la France.* Ex. THEODONISVILLA EXPUGNATA X AUGUSTI MDCXLIII. *La prise de Thionville le* 10 *Août* 1643.

BATAILLE NAVALE DE CARTHAGENE.

4 Sept. 1643. Le Duc de Brezé Amiral de France va chercher les Espagnols jusques sur leurs Côtes, & quoique bien inférieur en nombre, il attaque leur flotte à la vûe de Carthagene & la défait après un combat opiniâtre.

Neptune appuyé de la main gauche sur son trident met une couronne rostrale sur la tête de la France. Leg. OMEN IMPERII MARITIMI. *Présage de l'Empire de la Mer.* Ex. HISPANIS VICTIS AD CARTHAGINEM NOVAM IV. SEPTEMBRIS MDCXLIII. *Espagnols défaits près de Carthagene le* 4 *Septembre* 1643.

PRISE DE TRIN ET DE PONT DE STURE.

24 Sept. 28 Oct. 1643. La France victorieuse en Flandre & sur la Mediterranée triomphe encore en Italie. Le Prince Thomas, oncle du Duc de Savoye, Général de l'Armée Françoise prend Trin le 24 Septembre & le Comte Duplessis-Praslin (depuis Maréchal de Choiseuil) se rend Maître de Pont de-Sture le 28 Octobre.

Le Fleuve du Pô tenant d'une main son gouvernail, s'appuye de l'autre sur son urne. Leg. PADUS LIBER. *Le Pô rendu libre.* Ex. TRINO ET PONTE STURÆ CAPTIS MDCXLIII. *Par la prise de Trin & de Pont-de-Sture en* 1643.

LA PAIX DONNÉE A L'ITALIE.

La médiation du Roi termine la guerre qui s'étoit allumée en Italie au sujet du Duché de Castro, qui avoit été enlevé au Duc de Parme Odoard Farnese par le Pape Urbain VIII. Ce Duché fut rendu au Duc, & le Grand Duc de Toscane qui s'étoit ligué en faveur de ce Prince, restitua au Pape plusieurs Places de l'Etat Ecclésiastique qu'il avoit prises. 31 Mars 1644.

L'Italie est représentée assise & paisible. Leg. ITALIA PACATA. *La paix rendue à l'Italie.* Ex. XXXI MARTII MDCXLIV. *Le* 31 *Mars* 1744.

PRISE DE GRAVELINES.

Le Duc d'Orleans ayant sous lui les Maréchaux de la Meilleraye & de Gassion, assiége Gravelines défendue par une Garnison de trois mille cinq cens hommes des meilleures Troupes Espagnoles, & se rend Maître de cette Place après quarante-un jours de tranchée ouverte. Ce fut à ce Siége que la Noblesse Françoise donna les plus éclatantes preuves de son intrépidité. 28 Juillet 1644.

La Ville de Gravelines sous la figure d'une femme, couronnée de tours & prosternée aux pieds de la France, lui présente ses clefs. Leg. GRAVELINGA CAPTA. *Gravelines prise.* Ex. XXVIII JULII MDCXLIV. *Le* 28 *Juillet* 1644.

BATAILLE DE FRIBOURG.

Le troisiéme Août le Duc d'Enguien & le Maréchal de Turenne viennent attaquer & défont les Bavarrois alliés de l'Empereur, campés près de Fribourg & commandés par le Général Merci. 3. 5. 9. Août 1644.

Le cinquiéme du même mois se donne un second combat plus rude encore que n'avoit été le premier. Enfin le 9 les ennemis sont défaits pour la troisiéme

fois & obligés d'abandonner leur bagage & leur artillerie.

Trois trophées se voyent représentés sur autant de monticules. Leg. TERGEMINA VICTORIA. *La triple Victoire remportée*. Ex. AD FRIBURGUM BRISCOIÆ MDCXLIV, *près de Fribourg en Briscaw en 1644*.

PRISE DE XXX VILLES.

1644. Le Duc d'Enguien sans vouloir s'arrêter à reprendre Fribourg, se détermine à se rendre Maître de tout le cours du Rhin; Spire lui envoye ses clefs, il prend Philisbourg; Mayence, Vorms & Oppenheim se rendent, tandis que le Maréchal de Turenne prend Benghen, Creutznau, Landau, Newstat, Manheim, & Magdebourg. En Flandre le Duc d'Orleans s'empare de Gravelines. En Piémont le Prince Thomas se rend Maître de Saint Ya & de la Citadelle d'Ast.

Le jeune Roi est représenté dans un Char de triomphe tiré par quatre chevaux; devant lui marche un soldat François chargé d'un trophée. Leg. PUER TRIUMPHATOR. *Le jeune Roi triomphant*. Ex. XXX URBES AUT ARCES CAPTÆ MDCXLIV. *Trente Villes ou Forteresses prises en 1644*.

PRISE DE ROSES.

28 Mai 1645. Le Comte Duplessis-Praslin pour achever de couvrir le Roussillon, met le Siége devant Roses le 7 Avril, & se rend Maître de cette Place après cinquante-un jours de tranchée ouverte.

La Ville de Roses sous la figure d'une femme couronnée de tours avec le bouclier de ses armes se jette à genoux aux pieds du Dieu Mars & reconnoît sa puissance. Leg. RHODA CATALONIÆ CAPTA. *Prise de Roses*. Ex. XXVIII MAII MDCXLV. *Le 28 Mai 1645*.

BATAILLE DE NORLINGUE.

Le Duc d'Enguien marche au secours du Maréchal de Turenne qui venoit d'être battu à Mariendal par le Général Merci. Ce Prince, après avoir pris Vimphen, s'avance vers Norlingue, Ville Impériale de la Suabe où les Ennemis s'étoient retranchés, leur livre bataille & les défait à plates coutures. Merci leur Général fut tué, & Gleen qui commandoit les Impériaux fut fait prisonnier. 3 Août 1645.

La France est représentée assise sur un monceau d'Armes & de Drapeaux, tenant d'une main un Javelot & de l'autre un Bouclier chargé de trois fleurs de Lys. Leg. DELATO BATAVORUM EXERCITU. *L'Armée des Bavarois défaite.* Ex. AD NORLINGAM III AUGUSTI MDCXLV. *près de Norlingue le 3 Août* 1645.

BATAILLE DE LIORENS ET PRISE DE BALAGUIER.

Le Comte d'Harcourt, après s'être emparé d'Agrammont & de Saint-Aunais, passe la Segre & la Noguere, grossies par la fonte des neiges & bordées de bons retranchemens, livre bataille aux Espagnols campés dans la plaine de Liorens, leur tue trois mille hommes & fait deux mille prisonniers; il vient ensuite faire le blocus de Balaguier, & oblige cette Place de se rendre. 22 Juin. 20 Oct. 1645.

La Victoire foule aux pieds l'urne de la Segre; la ville de Balaguier prosternée lui présente les clefs. Leg. HISPANIS CÆSIS AD SICORIM ET PIRENÆOS SALTUS. *Les Espagnols défaits près de la Segre & des Pirenées.* Ex. BALAGUERIUM CAPTUM XX OCTOBRIS MDCXLV. *La prise de Balaguier le 20 Octobre* 1645.

LE MARIAGE DE LA PRINCESSE LOUISE-MARIE AVEC LE ROI DE POLOGNE.

6 Nov. 1645. Le 6 Novembre, la Princesse Marie de Gonzague, fille du défunt Duc de Mantoue, épousa, dans la Chapelle du Palais Royal, Ladislas IV. Roi de Pologne. Cette Princesse, qui avoit été élevée à la Cour avec toute la distinction due à sa naissance, avoit pour Trisayeul Charles de Bourbon, Grand-Pere de Henri IV.

L'Hymenée conduit un Ambassadeur Polonois. Leg. LUDOVICA-MARIA GONZAGA WLADISLAO IV, POLONORUM REGI COLLOCATA. *Louise-Marie de Gonzague, mariée à Wladislas IV. Roi de Pologne.* Ex. VI. NOVEMBRIS MDCXLV. *Le 6 Novembre* 1645.

RÉTABLISSEMENT DE L'ELECTEUR DE TREVES.

20 Nov. 1645. Le 19 de Novembre, le Maréchal de Turenne s'empara de Treves, où il rétablit l'Electeur qui s'étoit mis sous la protection de la France, & qui étoit détenu prisonnier par l'Empereur depuis dix ans. Le Roi ayant déclaré qu'il n'écouteroit aucune proposition de paix si l'on ne rendoit la liberté à ce Prince; l'Empereur fut obligé de le relâcher.

La France remet entre les mains de l'Electeur une Epée & une Crosse, marques de sa Dignité. Leg. TUTELÆ GALLICÆ FIDELITAS. *La France fidelle à proteger ses Alliés.* Ex. ELECTOR TREVIRENSIS IN INTEGRUM RESTITUTUS XX NOVEMBRIS MDCXLV. *L'Electeur de Treves rétabli dans l'entiere possession de ses Etats le 20 Novembre* 1645.

CAMPAGNE DE MDCXLV.

Cette année fut marquée par les plus glorieux succès. Le Comte Dupleffis Praslin prit Roses & le Fort de la Trinité ; le Comte d'Harcourt Agrammont, Camaras & Balaguier, & gagna la bataille de Liorens. En Lorraine, Villeroy s'empara de la Mothe ; en Allemagne, le Maréchal de Turenne se saisit de Stugard, de Nekersulum & de Veinheim ; le Duc d'Enguien se rendit maître de Wisloc & de Rottembourg, & battit les ennemis à Norlingue : le Prince Thomas prit en Italie la Ville & le Château de Vigevano : en Flandres, le Duc d'Orleans prit Mardick, le Fort de Link, Bourbourg, Mont-Cassel, Etaire, Merville, Bethune ; le Maréchal de Rantzau prit Lilliers, & le Maréchal de Gassion Saint-Venant ; suivit ensuite la prise d'Armentieres, de Menin, & enfin la réduction de Trêves termina cette glorieuse Campagne. 1645.

La France assise sur un amas d'Armes à l'ombre d'un Laurier, tient de la main droite une victoire. Leg. Ex. GALLIA UBIQUE VICTRIX MDCXLV. *La France victorieuse de toutes parts en 1645.*

PRISE DE COURTRAI, DE BERGUES ET DE MARDICK.

Le Duc d'Orleans, ayant sous lui les Maréchaux de la Meilleraie, de Grammont & de Gassion, s'empara le 28 de Juin, de Courtrai, prit Bergues le 1 d'Août, & Mardick le 24, après dix-sept jours de Tranchée ouverte. 1646.

La Victoire est représentée marchant à grands pas, tenant trois Couronnes murales. Leg. FELIX PROGRESSUS. *L'heureux succès des Armes du Roi.* Ex. CORTRACO, WINOCIBERGA ET MARDICO CAPTIS MDCXLVI. *Prise de Courtrai, de Bergues-Saint-Vinox & de Mardik en 1646.*

PRISE DE DUNKERQUE.

10 Oct. 1646. Le Duc d'Enguien se prépare au siége de Dunkerque par la prise de Furnes, dont il se rendit maître le 7 de Septembre; & le 7 d'Octobre Dunkerque, défendue par trois mille hommes de vieilles Troupes, commandés par le Marquis de Leyde, fut obligée de capituler.

La France habillée en guerriere foule aux pieds, au bord de la mer, un Gouvernail & un Bouclier aux Armes de Dunkerque. Leg. VIRES HOSTIUM NAVALES ACCISÆ. *La puissance maritime des ennemis affoiblie.* Ex. DUNKERQUA EXPUGNATA VII OCTOBRIS MDCXLVI. *Dunkerque prise le 7 Octobre* 1646.

PRISE DE PIOMBINO ET DE PORTO-LONGONE.

8 Oct. 29 Oct. 1646. Le Prince Thomas avoit été obligé de lever le siége d'Orbitello, après que l'Amiral de Brezé eut été tué dans le combat naval qui se donna le 14 de Juin. Cet échec fut réparé par les Maréchaux de la Meilleraie & Duplessis-Praslin, qui se rendirent maîtres de Piombino le 8 d'Octobre & de Porto-Longone le 29 du même mois.

L'Italie assise paroît rassurée à l'aspect de la Victoire qui lui montre deux Couronnes murales. Leg. FIRMATA SOCIORUM FIDES. *La fidélité des Alliés affermie.* Ex. PLUMBINO ET LONGONIS PORTU EXPUGNATIS MDCXLVI, *par la prise de Piombino & de Porto-Longone en* 1646.

CONQUETES DE MDCXLVI.

1646. Aux avantages dont nous avons parlé, remportés par la France en 1646, il faut ajouter la prise du Château de Longwi par le Maréchal de la Ferté; celle de Scelingenstat, d'Ascaffembourg, de Schorndorff, de Lavinghen

Lavinghen, de Landſberg & de Rhain par le Maréchal de Turenne.

Mars eſt repréſenté de bout avec un long javelot, auquel ſont attachées pluſieurs Couronnes murales. Leg. Ex. MARS EXPUGNATOR, MDCXLVI. *Mars preneur de Villes*, 1646.

CAMPAGNE DE MDCXLVII.

Priſe de Tubingen, d'Aſchaffembourg & de Hoſcht par le Maréchal de Turenne; de Dixmude, des Forts de la Quenoke, de Newdam & de l'Ecluſe par le Maréchal de Rantzau; d'Ingel-Munſter, de la Baſſée & de Lens par le Maréchal de Gaſſion; de la Ville & du Château d'Ager en Catalogne par le Duc d'Enguien, devenu Prince de Condé par la mort de ſon pere. 1647.

La Victoire conduit un Bige à l'antique rempli d'Armes. Leg. Ex. DIVERSO EX HOSTE MDCXLVII. *La France triomphant de différens ennemis* 1647.

PRISE D'YPRES.

Le Prince de Condé, ayant ſous lui les Maréchaux de Grammont & de Rantzau, prend Ypres le 28 Mai. 28 Mai. 1648.

Mars montre à la Ville d'Ypres éplorée & abbatue la Couronne murale & le Bouclier qu'il lui a enlevés. Leg. FRACTA HISPANORUM FIDUCIA. *La confiance des Eſpagnols trompée.* Ex. YPRIS CAPTIS XXVIII MAII MDCXLVIII. *Ypres priſe le* 28 *Mai* 1648.

DÉFAITE DU DUC DE BAVIERE.

Le Maréchal de Turenne ſe joint aux Généraux Wrangel & Conigſmarck, qui commandoient les Troupes Suedoiſes, ſe jette dans la Bavière pour punir le Duc de l'infraction qu'il avoit faite à la neutralité où 10 Juillet. 1648.

il s'étoit engagé, attaque & bat, près de Fommerhausen, les Bavarois & les Impériaux, dont les forces étoient unies: Melander, un des Généraux ennemis, est tué; & le Duc de Bavière est obligé d'abandonner ses Etats.

La Victoire tenant d'une main une Couronne de lauriers & de l'autre un Trophée, foule aux pieds un Bouclier aux Armes de Bavière. Leg. VICTORIA FRACTÆ FIDEI ULTRIX. *La Victoire vengeresse du manque de foi.* Ex. PULSO TRANS AENUM BAVARORUM DUCE XX JULLII MDCXLVIII. *Le Duc de Bavière défait au-delà de l'Inn le 20 Juillet* 1648.

PRISE DE TORTOSE.

13 Juillet 1648. Le Maréchal de Schomberg, pour ouvrir aux Armes du Roi les Royaumes d'Arragon & de Valence, va assiéger Tortose & oblige la place à capituler après un assaut général.

La Ville de Tortose est représentée tristement appuyée sur son Bouclier au bord de la mer. Leg. DERTORSA EXPUGNATA *Tortose prise.* Exerg. XIII JULLII MDCXLVIII. *Le* 13 *Juillet* 1648.

BATAILLE DE LENS.

20 Août 1748. L'Archiduc Leopold s'étoit rendu maître de Furnes, de Courtrai, d'Etaire & de Lens. Le Prince de Condé, qui n'avoit pu sauver cette Place, se détermine à attaquer les Ennemis, campés dans la plaine de Lens, & remporte une victoire complette. La Cavalerie Espagnole qui formoit le Corps de Bataille fut taillée en piéces.

La France s'appuyant sur un Bouclier & tenant un long Javelot, foule aux pieds un Soldat Espagnol. Leg. LEGIONUM HISPANARUM RELIQUIÆ DELETÆ AD LENSIUM. *Le reste de l'Infanterie Espagnole détruit à*

Lens. Exerg. XX AUGUSTI MDCXLVIII. *Le 20 Août 1648.*

PAIX DE WESTPHALIE.

L'Empereur se détache enfin de l'Espagne, & consent à la Paix. Elle fut conclue à Munster le 24 Octobre avec les Catholiques ; & à Osnabrug avec les Protestans. Les Conférences avoient été commencées dès le mois de Juillet 1643. L'Electeur Palatin fut dédommagé ; celui de Trèves rétabli ; les autres Princes de l'Empire, que la France avoit secourus, rentrerent dans leurs droits, & la liberté Germanique fut le fruit de ce Traité. 24 Oct. 1648.

La Germanie, représentée à l'antique, s'appuye d'une main sur l'Autel de la Paix, foule aux pieds un joug, ayant auprès d'elle le bouclier de ses armes. Leg. LIBERTAS GERMANIÆ. *La liberté rendue à l'Allemagne.* Ex. FŒDUS WESTPHALICUM XXIV OCTOBRIS MDCXLVIII. *par la paix de Westphalie le 24 Octobre* 1648.

SECONDE MÉDAILLE SUR LA MESME PAIX.

La France obtient par cette Paix la suprême Seigneurie sur les trois Evêchés & sur Moyenvic, le Landgraviat de la Haute & Basse Alsace, la Préfecture des dix Villes Impériales qui en dépendent, le Sundgaw, Brissac avec le droit de tenir garnison dans Philisbourg. 1648. +Brisach

La Paix avec son Caducée foule aux pieds un amas d'armes & verse sa corne d'abondance aux pieds de la France assise. Leg. & Ex. PACIS EVENTUM FŒDUS WESTPHALICUM XXIV OCTOBRIS MDCXLVIII. *L'heureux événement de la Paix de Westphalie conclue le 24 Octobre* 1648.

AVANTAGES REMPORTÉS EN FLANDRE.

1649. Les Espagnols profitant des troubles de la France, s'étoient emparés d'Ypres & de Saint-Venant. Le Comte d'Harcourt défait un Corps de Troupes Lorraines près de Valenciennes, & taille en piéces huit cens chevaux entre Douai & Saint-Amant, & termine la Campagne par la prise de Condé & de Maubeuge.

Minerve, tenant d'une main un long Javelot & de l'autre une Victoire, est représentée de bout entre deux Boucliers aux Armes de Condé & de Maubeuge. Leg. MINERVA FAUTRIX. *Minerve favorise les Armes de la France.* Ex. RES IN BELGIO GESTÆ MDCXLIX. *Avantages remportés en Flandre en* 1649.

LEVÉE DU SIÉGE DE GUISE.

1 Juillet. 1649. Les Espagnols, après s'être rendu maîtres du Catelet & de la Capelle, viennent mettre le siége devant Guise, que le Maréchal Duplessis-Praslin leur fait lever, après avoir enlevé aux ennemis un Convoi considérable.

La Ville de Guise, sous la figure d'une Femme couronnée de Tours, & appuyée sur le Bouclier de ses Armes, présente au Dieu Mars une Couronne obsidionale, & aux pieds de Mars sont des munitions de guerre & de bouche. Leg. HISPANORUM COMMEATU INTERCEPTO. *Convoi de vivres enlevé aux Espagnols.* Ex. GUISIA LIBERATA I JULLII MDCL. *Guise secourue le 1 de Juillet* 1650.

BATAILLE DE RETEL.

15 Décem. 1650. Les Ennemis étoient entrés en Champagne & y avoient pris Retel, lorsque le Maréchal Duplessis vint investir cette Place & la força à capituler le 14 Dé-

cembre. Le lendemain il livra bataille aux ennemis, leur tua deux mille hommes, prit leur bagage & leur canon, & leur fit trois mille prisonniers.

La Victoire, tenant d'une main un Javelot & une Couronne de Laurier, foule aux pieds la Discorde. Leg. Ex. VICTORIA RETELENSIS XV DECEMBRIS MDCL. *La victoire remportée près de Retel le 15 Décembre 1650.*

MAJORITÉ DU ROI.

Le 6 Septembre 1651 le Roi vient tenir son Lit de Justice au Parlement, où il déclare qu'il alloit se charger du gouvernement de l'Etat; il fait lire & enregistrer un Edit contre les Duels, & une Déclaration contre les Blasphémateurs. 6 Sept. 1651.

La Reine-Mere remet au Roi un Gouvernail semé de Fleurs de Lys & posé sur un globe aux armes de France. Leg. REGE LEGITIMAM ÆTATEM ADEPTO. *Le Roi parvenu à l'âge de Majorité.* Ex. VI SEPTEMBRIS MDCLI. *Le 6 Septembre 1651.*

RETOUR DU ROI A PARIS.

Paris envoye des Députés au Roi pour le supplier de retourner dans sa Capitale. Il y rentre le 21 Octobre au milieu des acclamations publiques. 21 Oct. 1652.

Le Roi paroît arrivant à cheval, & la Ville de Paris, sous la figure d'une Femme couronnée de tours avec le Bouclier de ses armes, le reçoit de la maniére la plus respectueuse & la plus empressée. Leg. LÆTITIA PUBLICA. *La joie universelle.* Ex. REGE IN URBEM REDUCE XXI OCTOBRIS MDCLII. *causée par le retour du Roi à Paris, le 21 Octobre 1652.*

VILLES REMISES SOUS L'OBÉISSANCE DU ROI.

Plusieurs Villes, à l'exemple de la Capitale, ren- 1653.

trent dans l'obéissance. Prise de Bellegarde sur Saone par le Duc d'Epernon ; Bordeaux & le reste de la Guyenne implorent la Clemence de Sa Majesté, Retelle se rend & Mouzon est pris de même que Sainte Menehould. Le Roi se trouva au Siége de ces deux dernieres Places.

Le Soleil dans son char paroît dissipant les nuages. Leg. SERENITAS RESTITUTA. *La Sérénité revenue.* Ex. PLURIMÆ URBES RECEPTÆ MDCLIII. *Plusieurs Villes remises sous l'obéissance du Roi en 1653.*

PRISE DE BEFFORT.

23 Févr. 1654. Beffort Ville du Sunegaw, qui par le traité de Munster avoit été cedée au Roi avec l'Alsace, est reprise par le Maréchal de la Ferté, le 23 Février 1654. Cette Conquête mit l'Alsace & la Lorraine en sureté.

Ces deux Provinces sont représentées par deux femmes assises & appuyées sur les boucliers de leurs Armes. Leg. ALSATIÆ ET LOTHARINGIÆ SECURITAS. *Repos de l'Alsace & de la Lorraine.* Ex. BEFORTIUM CAPTUM XXIII FEBRUARII MDCLIV. *Beffort pris le 23 Février 1654.*

SACRE DU ROI.

7 Juin 1654. L'Evêque de Soissons, Henri de Savoie Duc de Nemours n'ayant pas encore l'Ordre de Prêtrise, nommé à l'Archevêché de Rheims, fait les cérémonies du Sacre.

Le Roi est à genoux, l'Evêque lui fait l'imposition des mains, ce qui est un privilege particulier aux Rois de France ; d'un côté sont les Pairs Ecclésiastiques, & de l'autre les Pairs Laïcs. Leg. REX CŒLESTI OLEO UNCTUS. *Le Roi sacré avec l'huile de la sainte Ampoule.* Ex. REMIS VII JUNII MDCLIV. *A Rheims le 7 Juin 1654.*

PRISE DE STENAY.

Le Marquis de Fabert ouvre la tranchée le 3 Juillet devant Stenai, Ville que le Duc de Lorraine avoit cedée à la France, & où les Espagnols avoient jetté un gros Corps de Troupes; le Roi se rend au Siége & oblige la Ville & la Citadelle de capituler le 6 Août. 6 Août 1654.

La Ville de Stenay est représentée prosternée aux pieds de la France. Leg. STENÆUM CAPTUM. *Stenay pris.* Ex. VI AUGUSTI MDCLIV. *Le 6 Août 1654.*

SECOURS D'ARRAS.

Les Maréchaux de Turenne, de la Ferté, & d'Hocquincourt, marchent au secours d'Arras assiégé par le Prince de Condé, forcent les lignes des ennemis, les battent, leur font lever le Siége, & par cet exploit ils rassûrent la France, dont la fortune dépendoit presque de l'évenement de cette journée. 25 Août 1654.

La Victoire est représentée tenant d'une main une Couronne vallaire, & de l'autre une Couronne obsidionale. Leg. PERRUPTO HISPANORUM VALLO CASTRIS DIREPTIS. *Les lignes des Espagnols forcées, & leur Camp pillé.* Ex. ATREBATUM LIBERATUM XXV AUGUSTI MDCLIV. *Arras secouru le 25 Août 1654.*

PRISE DE XIV. VILLES.

Virton dans le Luxembourg, Villefranche Capitale du Conflans, Puycerda, Urgel, Belver, Montaillar, Ripouil, Campredon, Berga Villes de la Cerdaigne & du Roussillon, le Fort-Philippe près de Gravelines, le Quesnoy, Clermont en Argonne, autant de Places qui sont prises de force ou qui se rendent. 1654.

La Victoire chargée de Couronnes murales en met une sur la tête de la France assise & appuyée sur son

bouclier. Leg. DIVES TRIUMPHIS GALLIA. *La France riche en Conquêtes.* Ex. XIV URBES AUT ARCES CAPTÆ MDCLIV. *Quatorze Villes ou Forteresses prises en 1654.*

PRISE DE CADAQUES ET DE CASTILLON.

1655. Le Duc de Mercœur bloque Cadaques & la bat du côté de la Mer, tandis que le Prince de Conti l'attaque par terre. La Place se rend le 28 May après six jours de siége; le Prince fait ouvrir la tranchée devant Castillon la nuit du 11 au 12 de Juin, & il s'en rend Maître le 1 Juillet.

Au bord de la Mer est représenté un trophée sur lequel sont posées deux Couronnes murales. Leg. & Ex. CADAQUESIUM ET CASTELLIO CAPTA AD ORAM CATALAUNIÆ MARITIMAM MDCLV. *Prise de Cadaques & de Castillon sur les Côtes de Catalogne en 1655.*

PRISE DE LANDRECI, DE CONDÉ ET DE SAINT GUISLAIN.

1655. Le Maréchal de Turenne secondé du Maréchal de la Ferté prend Landreci le 14 Juillet, Condé le 18 Août & Saint Guislain le 25. Le Roi qui étoit à la tête de son Armée s'empara de différens postes sur la Sambre & sur la Meuse, obligea les Villes de Thuim & de Liege à lui envoyer demander la neutralité & se rendit devant Saint Guislain qui capitula dès le jour suivant.

Les Villes de Landreci, de Condé & de Saint Guislain reconnoissables par les boucliers de leurs Armes, sont représentées au pied d'une colomne sommée d'un globe aux Armes de France. Leg. Ex. LANDRECIUM, CONDATUM ET FANUM SANCTI GISLENI CAPTA MDCLV. *Prise de Landreci, de Condé & de Saint Guislain 1655.*

ETABLISSEMENT

ETABLISSEMENT DE L'HOPITAL GÉNÉRAL.

Paris étoit inondé de pauvres & de vagabonds qui menoient une vie licencieuse, le Roi réunit cinq différentes Maisons sous le nom d'Hôpital Général. Avril. 1656.

Une femme tient un enfant entre ses bras & en a deux autres auprès d'elle. On voit dans l'éloignement une des Maisons de l'Hôpital Général. Leg. ALENDIS ET EDUCANDIS PAUPERIBUS. Ex. ÆDES FUNDATÆ MENSE APRILI MDCLVI. *Maisons fondées pour nourrir & pour instruire les pauvres au mois d'Avril* 1656.

RÉCEPTION DE LA REINE DE SUEDE.

Christine Reine de Suede après avoir abdiqué la Couronne & s'être convertie à la Foi, s'étoit retirée à Rome où elle étoit depuis quelques années; lorsqu'elle fut attirée en France par la grande réputation que s'étoit déja faite le jeune Monarque : le 8 Septembre elle fit son entrée à Paris & fut logée au Louvre. Le Roi qui revenoit de Flandres la reçut à Chantilli. 1656.

Le Roi est représenté recevant la Reine de Suede. Leg. HOSPITALITAS AUGUSTA. *L'Auguste Hospitalité.* Ex. CHRISTINA SUECORUM REGINA IN GALLIÂ RECEPTA MDCLVI. *Christine Reine de Suede reçue en France en* 1656.

PRISE DE VALENCE EN ITALIE.

Le Duc de Modene & le Duc de Mercœur qui étoient venus remplacer le Prince Thomas mort depuis quelques mois, prennent Valence sur le Pô le 16 Septembre, la tranchée ayant été ouverte devant cette Place la nuit du 4 au 5 de Juillet. 16 Sept. 1656.

Pallas foulant aux pieds l'urne du Pô, reçoit une Couronne murale des mains de la Ville de Valence. Leg. Ex. VALENTIA AD PADUM CAPTA XVI SEPTEM-

BRIS MDCLVI. *Valence sur le Pô prise le 16 Septembre 1656.*

PRISE DE LA CAPELLE.

26 Sept. 1656. Le Maréchal de la Ferté forcé dans ses lignes avoit été fait prisonnier, & le Maréchal de Turenne avoit été obligé d'abandonner le Siége de Valenciennes. A la gloire d'une belle retraite il joignit celle de la prise de la Capelle.

La Ville de la Capelle se voit représentée sous la figure d'une femme assise & tristement appuyée sur le bouclier de ses armes auprès d'une Tente Françoise. Leg. SPES HISPANORUM ~~IMMUNITÆ~~. *Les espérances des Espagnols diminuées.* Ex. CAPELLA CAPTA XXVI SEPTEMBRIS MDCLVI. *Prise de la Capelle le 26 Septembre 1656.*

+ Imminutæ

PRISE DE MONTMEDY.

6 Août 1657. Le Prince de Condé joint aux Espagnols avoit pris Saint Guillain, & M. le Maréchal de Turenne s'étoit vû forcé de se retirer de devant Cambrai qu'il avoit investi. Ces échecs furent réparés par la prise de Montmedy, dont le Maréchal de la Ferté se rendit Maître. Le Roi hâta la réduction de cette Place par sa présence, & par les bons ordres qu'il donna.

La Ville de Montmedy abandonnant le bouclier de ses armes tombe aux pieds du Roi représenté sous la figure d'un jeune Mars. Leg. EX PRIMO REGIS ADVENTU MONS MEDIUS CAPTUS VI AUGUSTI MDCLVII. *La Ville de Montmedy prise à l'arrivée du Roi devant la Place le 6 Août 1657.*

PRISE DE SAINT VENANT ET DE MARDIK. LEVÉE DU SIEGE D'ARDRES.

1657. Le Maréchal de Turenne après avoir pris Saint Venant, vient délivrer Ardres assiégée par les Espagnols,

& se rend Maître ensuite du Fort de Mardik le 3 Octobre ; la place n'ayant tenu que quatre jours.

La France tient d'une main une épée nue & de l'autre un bouclier pour marquer qu'elle s'est également signalée par l'attaque & par la défense. Leg. FINES DEFENSI ET PROPAGATI. *Les Frontieres défendues & reculées.* Ex. ARDA OBSIDIONE LIBERATA ET FANO SANCTI VENANTII AC MARDICO CAPTIS MDCLVII. *Ardres secouru, Saint Venant & Mardik pris en 1657.*

BATAILLE DES DUNES.

Le Maréchal de Turenne gagne la bataille des Dunes contre le Prince de Condé & Dom Juan qui étoient accourus pour secourir Dunkerque assiégé par le Maréchal. Presque toute l'Infanterie Espagnole fut taillée en pieces, & on fit plus de trois mille prisonniers : ce fut lors de cette bataille que le Grand Condé dit au jeune Duc de Glocester. *N'avez-vous jamais vû perdre une bataille? Et bien vous l'allez voir.* 14 Juin. 1658.

La Victoire tenant d'une main une palme & de l'autre un long javelot marche sur des ennemis terrassés. Leg. Ex. HISPANIS CÆSIS AD DUNKERCAM XIV JUNII MDCLVIII. *Les Espagnols défaits près de Dunkerque le 14 Juin 1658.*

PRISE DE DUNKERQUE.

La reddition de cette Place fut une suite de la Victoire que les François venoient de remporter. Cette Ville bloquée par les Anglois se rendit le 25 Juin, le Roi y entra le 26 & fit remettre la Place aux Anglois suivant le Traité conclu avec Cromwel. 25 Juin 1658.

La Victoire tient d'une main un bouclier aux Armes de Dunkerque, & de l'autre une Couronne murale. Leg. Ex. DUNKERCA ITERUM CAPTA XXV JUNII MDCLVIII. *Dunkerque prise pour la seconde fois le 25 Juin 1658.*

GUÉRISON DU ROI A CALAIS.

Juillet 1658. Le Roi tomba malade à Calais le 1 Juillet. Un Medecin d'Abbeville nommé du Sausoi le guérit avec du vin émétique peu connu alors.

La santé est représentée à l'antique sous la figure d'une femme près d'un Autel entourré d'un serpent. Leg. SALUS IMPERII. Ex. REGE CONVALESCENTE CALASII JULIO MDCLVIII. *Le rétablissement de la santé du Roi à Calais au mois de Juillet* 1658 *a été le salut de la France.*

NOUVELLES CONQUETES EN FLANDRE.

1658. M. de Turenne poursuivant ses Conquêtes prit Bergues le 2 Juillet, Furnes le 3, Dixmude le 7, Oudenarde le 9 Septembre, Menin le 17, défait un Corps de trois mille hommes commandés par le Prince de Ligne le 19, prend Ypres le 24, & le 28 Octobre il s'empare de Gramont & de Ninove. Le Maréchal de la Ferté d'un autre côté se rendit Maître de Gravelines le 28 Août; ainsi tout le pays d'entre la Lys, Lyper & l'Escaut fut soumis en moins de quatre mois.

Bellone dans un char que ses Coursiers traînent rapidement, voit autour d'elle trois fleuves abattus. Leg. Ex. VICTORIARUM IMPETUS AD SCALDIM, LYSAM ET YPERAM MDCLVIII. *La rapidité des Conquêtes du Roi sur l'Escaut, la Lys & Lyper en* 1658.

CAMPAGNE D'ITALIE.

1658. Prise de Castel-Leon le 10 Juillet par le Duc de Modène à la tête de l'Armée de France, & de Cassano sur l'Adda le 14. Prise de Trin par les Généraux du Duc de Savoie allié de la France; reddition de Mortare le 22 Août. Tout le pays jusqu'aux portes de Pavie & de

Milan mis sous contribution par le Duc de Navailles.

La Renommée soutient d'une main sa Trompette qu'elle embouche, & porte de l'autre une Couronne murale. Leg. Ex. RES IN ITALIÂ FELICITER GESTÆ MDCLVIII. *Les avantages remportés en Italie en* 1658.

CONFÉRENCES POUR LA PAIX DES PYRENÉES.

Le Cardinal Mazarin & Dom Louis de Haro, Ministres de France & d'Espagne, tiennent leurs Conférences dans l'Isle que forme la Riviére de Bidasoa, à une égale distance d'Andaye & de Fontarabie. Ils s'assemblerent durant près de trois mois, & ne se séparerent qu'après être convenus de tous les Articles. 1659.

La France & l'Espagne sont représentées assises & comme s'entretenant, devant le Temple de la Paix. Leg. Ex. CONCILIANDÆ PACI COLLOQUIUM AD BIDASOAM MDCLIX. *Conférences tenues pour la Paix dans une Isle de la Riviére de Bidasoa en* 1659.

PAIX DES PYRENÉES.

Le mariage du Roi avec l'Infante Marie-Thérese est arrêté; Juliers est restitué à l'Electeur Palatin; on céde à la France une partie des Villes qu'elle avoit prises dans les Pays-Bas, & cette Couronne abandonne ce qu'elle avoit conquis au-delà des Alpes & des Pyrenées. 7 Nov. 1659.

Le Roi se voit représenté sous la figure d'un jeune Mars, qui dépose une Couronne de laurier sur l'Autel de la Paix. Leg. FUNDATOR PACIS. *L'Auteur d'une Paix solide.* Ex. FŒDUS AD PYRENÆOS VII NOVEMBRIS MDCLIX. *La Paix des Pyrenées conclue le 7 de Novembre* 1659.

ENTREVUE DU ROI AVEC LE ROI D'ESPAGNE.

6 & 7 Juin 1660. Cette auguste entrevue se fit le 6 & le 7 Juin 1660, dans la même Isle où sept mois auparavant la Paix avoit été conclue.

Les deux Rois paroissent s'entretenir, & se donnent la main en signe d'amitié. Leg. CONCORDIA AUGUSTORUM. *La bonne intelligence des Rois.* Ex. LUDOVICI XIV, CUM PHILIPPO IV CONGRESSIO VI ET VII JUNII MDCLIX. *L'entrevue de Louis XIV & de Philippe IV, le 6 & le 7, de Juin* 1660.

MARIAGE DU ROI.

9 Juin 1660. Dom Louis de Haro épousa l'Infante à Fontarabie le 3 Juin, au nom du Roi. Le 7 le Roi d'Espagne remit lui-même la Princesse sa fille entre les mains de son Epoux, & le 9 on célébra cet heureux mariage à Saint Jean de Luz.

L'Hyménée tient d'une main deux Couronnes de Myrthe, & de l'autre il met le feu à un monceau d'armes. Leg. PACIS PIGNUS. *Le gage de la Paix.* Ex. MARIA-THERESIA AUSTRIACA REGI NUPTA IX JUNII MDCLX. *Marie-Thérese d'Autriche mariée avec le Roi le 9 Juin* 1660.

SECONDE MÉDAILLE SUR LE MESME MARIAGE.

9 Juin 1660. D'un côté le portrait du Prince, & de l'autre celui de la Princesse.

La tête de la Reine est gravée au revers de celle du Roi. Leg. MARIA-THERESIA AUSTRIACA FRANCIÆ ET NAVARRÆ REGINA. *Marie-Thérese d'Autriche Reine*

de France & de Navarre. Ex. IX JUNII MDCLX. *le 9 Juin* 1660.

ENTRÉE DE LA REINE.

Le 26 Août, depuis huit heures du matin jusqu'à près de midi, Leurs Majestés, assises sur un Trône qu'on leur avoit préparé à l'extrémité du Fauxbourg Saint-Antoine, reçurent les hommages & les soumissions de tous les Corps & des Compagnies Supérieures. 26 Août 1660.

La Reine est représentée dans un char conduit par l'Amour. Leg. Ex. FELIX REGINÆ IN URBEM ADVENTUS XXVI AUGUSTI MDCLX. *L'heureuse arrivée de la Reine à Paris le 26 Août 1660.*

CITADELLE ET CHATEAU DE MARSEILLE.

Le Roi, en attendant que le Roi d'Espagne amenât l'Infante sur la frontiére, passa par la Provence, fit bâtir la Citadelle & le Château de Marseille pour défendre cette Ville contre les attaques des Etrangers, & peut-être aussi pour la tenir elle-même dans le devoir. 1660.

On voit sur cette Médaille le plan du Port & des deux Forteresses. Leg. Ex. MASSILIA MUNITA MDCLX. *Marseille fortifiée en 1660.*

LE ROI PREND LE GOUVERNEMENT DE L'ÉTAT.

C'est ici un Regne nouveau. Après la mort du Cardinal Mazarin, décédé à Vincenes le 9 Mars, le Roi ne voulut plus avoir de Premier Ministre, & commença à gouverner par lui-même. Bientôt le Royaume changea de face. 1661.

Le Roi représenté sous la figure d'Apollon assis sur

HOMMAGE DU DUC DE LORRAINE POUR LE DUCHÉ DE BAR.

Par le Traité des Pyrenées, le Duché de Bar étoit demeuré à la France ; &, par le Traité conclu en 1661, il fut reglé que le Duc seroit mis en possession de ce Duché dont il feroit hommage au Roi à qui l'on cédoit Sarbourg & Phalsbourg. Le Duc prêta serment de fidélité d'hommage-lige, huit jours après la conclusion de ce Traité. 22 Mars 1661.

Le Duc de Lorraine à genoux, sans chapeau, sans épée, rend, entre les mains du Roi, foi & hommage en la maniere accoutumée. Leg. HOMAGIUM LIGIUM CAROLI III LOTHARINGIÆ DUCIS OB DUCATUM BARRENSEM. *L'hommage-lige de Charles III Duc de Lorraine pour le Duché de Bar.* Ex. XXII MARTII MDCLXI. *22 Mars 1661.*

NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Ce Prince naquit à Fontainebleau le 1 Novembre 1661. Il eut pour Gouverneur M. le Duc de Montausier, pour Précepteur M. Bossuet Evêque de Meaux, & pour Lecteur M. de Cordemoi Historiographe. 1 Nov. 1661.

La France regarde avec complaisance le jeune Prince qu'elle tient entre ses bras. Leg. PROPAGO IMPERII. *Durée de l'Empire.* Ex. NATALES DELPHINI I NOVEMBRIS MDCLXI. *Naissance du Dauphin le 1 Novembre 1661.*

CHAMBRE DE JUSTICE.

Elle fut établie pour réformer les abus qu'une guerre de vingt-cinq années avoit introduits dans les finances. Cette Chambre, composée de vingt-sept Magistrats choisis dans le Conseil, étendit ses recherches 3 Décemb. 1661.

contre ceux qui depuis l'année 1635 avoient détourné les deniers Royaux, ou exercé des vexations sur le peuple.

La Justice est représentée de bout tenant son épée d'une main, & de l'autre sa balance. Leg. Ex. REPETUNDARUM ET PECULATUS JUDICIA CONSTITUTA III DECEMBRIS MDCLXI. *Chambre de Justice établie contre les traitans le 3 Décembre 1661.*

PROMOTION DES CHEVALIERS DE L'ORDRE DU SAINT ESPRIT.

31 Déc. 1661. Des cent Chevaliers ou Commandeurs dont cet Ordre doit être composé suivant les Statuts, il n'en restoit que vingt-neuf, Sa Majesté en créa soixante-onze, parmi lesquels étoient huit Prélats.

Le Roi dans son habit de cérémonie reçoit un Chevalier; près du Roi est le Grand-Trésorier qui tient un Collier de l'Ordre. Leg. GENERI ET VIRTUTI. *A la Noblesse & à la valeur.* Ex. PROCERES TORQUE DONATI XXXI DECEMBRIS MDCLXI. *Soixante-onze Seigneurs faits Chevaliers le 31 Décembre 1661.*

DROIT DE PRÉSÉANCE RECONNU PAR L'ESPAGNE.

24 Mars 1662. Le Baron de Batteville, Ambassadeur d'Espagne, par surprise & par violence, fait passer son carrosse devant celui du Comte d'Estrades, Ambassadeur de France, à l'entrée que fit à Londres le Comte de Brahé, Ambassadeur Extraordinaire de Suede. Le Baron de Batteville est révoqué, & le Marquis de Fuentes est envoyé en France pour faire des excuses au Roi en présence de tous les Ministres étrangers.

Le Roi est représenté debout sur le marchepied de son Thrône; l'Ambassadeur d'Espagne est plus bas dans la posture d'un homme qui fait des excuses. Le

Nonce du Pape & plusieurs Ministres Etrangers sont autour comme témoins de cette satisfaction. Leg. Ex. JUS PRÆCEDENDI ASSERTUM CONFITENTE HISPANORUM ORATORE XXIV MARTII MDCLXII. *Le droit de préséance confirmé par l'aveu de l'Ambassadeur d'Espagne le 24 Mars 1662.*

LIBÉRALITÉ DU ROI PENDANT LA FAMINE.

Sa Majesté fait venir des pays étrangers une grande quantité de grains; dont une partie est donnée à un prix très modique, & l'autre est employée à des distributions de pains qui se font gratuitemenr chaque semaine à la porte du Louvre; on repand outre cela partout de grosses sommes, par ordre du Roi, pour le soulagement des pauvres. 1662.

La charité représentée par une femme de bout qui distribue du pain à une mere désolée & à ses enfans. Leg. Ex. FAMES SUBLEVATA MDCLXII. *La France préservée de la famine en 1662.*

LE CAROUSEL.

La grande Place des Thuilleries fut disposée en forme de Camp, & entourée d'amphithéatres propres à contenir plus de dix mille spectateurs. Les Chevaliers qui coururent étoient partagés en cinq quadrilles, représentant cinq nations différentes. Le Roi se mit à la tête de la premiere; & les prix furent distribués par la Reine, par la Reine Mere, & par la Reine d'Angleterre. 5 & 6 Juin 1662.

Le Roi est représenté la lance à la main, courant à cheval dans la lice. Leg. Ex. LUDI EQUESTRES V ET VI JUNII MDCLXII. *Jeux & courses à cheval en 1662.*

pour le ratifier; & la cérémonie en fut faite dans le Chœur de l'Eglise de Notre-Dame. Les Ambassadeurs furent ensuite regalés dans la Salle de l'Archevêché. Au milieu du repas le Roi se mit à table avec eux & but à la santé des Cantons.

Le Roi & un Ambassadeur Suisse mettent la main sur le Livre des Evangiles que le Grand Aumonier leur présente. Leg. Ex. FOEDUS HELVETICUM INSTAURATUM MDCLXIII. *L'Alliance avec les Suisses renouvellée en* 1663.

ETABLISSEMENT DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET MÉDAILLES.

Cette Compagnie fut formée d'un petit nombre d'hommes choisis dans l'Académie Françoise. Le premier soin des nouveaux Académiciens fut de faire des Médailles sur les événemens les plus glorieux du Regne de Sa Majesté. 1663.

Mercure écrit avec un style à l'antique sur une table d'airain; il s'appuye du bras gauche sur une urne d'où sortent des Médailles, & il y en a une tablette rangée à ses pieds. Leg. RERUM GESTARUM FIDES. *Monumens fidelles des grandes actions.* Ex. ACADEMIA REGIA INSCRIPTIONUM ET NUMISMATUM INSTITUTA MDCLXIII. *L'Académie Royale des Inscriptions & Médailles établie en* 1663.

ACADÉMIE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE.

Dès l'année 1648 Sa Majesté avoit formé une espéce d'Académie des plus excellens Peintres & Sculpteurs. En 1663 cette Académie fut logée dans le Louvre. Le Roi donna à cette Compagnie de nouveaux reglemens & augmenta les gratifications & les priviléges qui lui avoient été accordés. Il y eut des Professeurs & des prix de fondés; & il fut ordonné que 1663.

PYRAMIDE ELEVÉE A ROME,
à l'occasion de l'attentat des Corses.

Les Corses furent déclarés incapables de servir jamais dans l'Etat Ecclésiastique ; & l'on éleva une Pyramide avec une inscription pour conserver la mémoire de leur châtiment. 1664.

Rome assise & appuyée sur un Bouclier, regarde avec étonnement la Pyramide élevée. Leg. Ex. POENÆ DE CORSIS SUMPTÆ POSITA PYRAMIDE MDCLXIV. *Pyramide élevée en punition de l'attentat des Corses en 1664.*

AUDIENCE DU LÉGAT.

Il fut de plus reglé par le Traité de Pise que le Pape envoyeroit le Cardinal Chigi son neveu avec le titre de Légat *à latere* pour faire à Sa Majesté les excuses les plus soumises, ce qui fut exécuté à Fontainebleau le 28 Juillet. 28 Juillet 1664.

Le Légat en rochet & en camail lit devant le Roi l'écrit qui contenoit les satisfactions publiques dont on étoit convenu. Leg. Ex. CORSICUM FACINUS EXCUSATUM LEGATO A LATERE MISSO XXVIII JULII MDCLXIV. *Satisfaction pour l'attentat des Corses faite par un Légat* à latere *le 28 Juillet 1664.*

COMBAT DE SAINT GOTHARD.

Le Roi, à la priere des Princes d'Allemagne envoye à leur secours contre les Turcs qui s'étoient rendus Maîtres des Places les plus considérables de la Hongrie, six mille hommes de Troupes d'élite sous la conduite du Comte de Coligny. Les François eurent la meilleure part à la victoire remportée sur les Infidelles. 1 Août 1664.

La Victoire ayant une écharpe semée de fleurs de lys tient d'une main une palme, & de l'autre une Cou-

des Indes établies en 1664, pour faire le commerce avec les Nations les plus éloignées.

GRATIFICATIONS ASSURÉES AUX GENS DE LETTRES.

Les bienfaits du Roi ne se répandent pas seulement sur les Sçavans de son Royaume, ils vont encore chercher les Etrangers ; & Sa Majesté assigne un fond considérable pour les gratifications annuelles qu'il destine au progrès des Sciences. 1664.

La libéralité du Roi, sous la figure d'une femme, tient une corne d'abondance ; quatre jeunes enfans représentent les Génies de quatre différens Arts. Celui de l'Eloquence tient une Lyre ; celui de la Poesie tient une Trompette & une Couronne de laurier ; le troisiéme, qui mesure un globe celeste, marque l'Astronomie ; & le quatriéme, qui écrit assis sur des Livres, désigne l'histoire. Leg. Ex. PRŒMIA LITTERATIS CONSTITUTA MDCLXIV. *Gratifications accordées aux Gens de Lettres en 1664.*

SECOURS DONNÉ AUX HOLLANDOIS.

En conséquence du Traité de 1662, la France envoye un secours de Troupes aux Hollandois, attaqués par les Anglois & par l'Evêque de Munster, & elle joint ses vaisseaux à leur flotte. 1665.

Pallas près d'un Autel couvre la Hollande d'un bouclier où sont les armes de France. Leg. RELIGIO FŒDERUM. *Religieuse observation des Traités.* Ex. BATAVIS TERRA MARIQUE DEFENSIS MDCLXV. *Les Hollandois secourus par terre & par mer en 1665.*

MORT DE LA REINE MERE.

Cette Princesse qui avoit gouverné la France avec 20 Janv. 1666.

releve une femme qui implore sa protection, & qui représente les Provinces affligées. Leg. Ex. Salus Provinciarum; repressa Potentiorum audacia MDCLXV. & MDCLXVI. *L'attention du Roi dans les années 1665 & 1666 à reprimer l'injustice & l'oppression des Grands a été le salut des Provinces.*

PORT DE SETE.

Le Roi résolu de faire travailler à un canal pour la communication de l'Océan & de la Méditeranée, commmence par faire construire un bon Port dans la Méditeranée à l'entrée de ce canal. 1666.

On voit sur cette Médaille le plan de ce Port. Leg. Ex. Portus Setius MDCLXVI. *Le Port de Sete 1666.*

PORT DE ROCHEFORT.

Le Roi achete la terre de Rochefort, fait tracer le plan d'une grande Ville, pourvoit à l'établissement d'un Seminaire & de plusieurs Hôpitaux, fonde divers Maîtres pour les exercices militaires & pour la navigation & n'oublie rien enfin de tout ce qui pouvoit rendre le Port de Rochefort plus considérable. 1666.

Sur cette Médaille est représenté le plan du Port de la Ville & de l'Arsenal. Neptune paroît sur son char au milieu de la Charante. Leg. Urbe et navali fundatis. *Ville & Arsenal fondés.* Exerg. Rupi Fortium MDCLXVI. *Rochefort 1666.*

ÉTABLISSEMENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

Cette Compagnie fut composée des Mathématiciens les plus célebres & des plus excellens Physiciens. 1666.

On voit Minerve assise & autour d'elle est une Sphére, un Squelette, un Fourneau avec un Alambic,

du charroi. Leg. Ex. URBS NOVO LAPIDE STRATA MDCLXVI. *La Ville de Paris pavée de neuf 1666.*

CANAL DES DEUX MERS.

Les eaux soutenues d'espace en espace par cent quatre écluses, se répandent vers l'une & l'autre mer par un canal de 64 lieues, qui se joint d'un côté à la Garone près de Toulouse, & de l'autre passant entre Agde & Beziers, il finit au grand Lac de Tau qui s'étend jusqu'au Port de Sete. 1666.

Neptune d'un coup de Trident ouvre la terre & y forme une communication entre les deux mers. Leg. INTERNUM MARE OCEANO JUNCTUM. Ex. FOSSA A GARUMNÂ AD PORTUM SETIUM MDCLXVII. *La mer Méditerranée jointe à l'Océan par un canal depuis la Garonne jusqu'au Port de Sete en 1667.*

NOUVELLE ORDONNANCE.

Cette nouvelle Ordonnance, qui régloit la forme des jugemens & qui retranchoit une infinité de procédures aussi inutiles à la Justice qu'onéreuses aux Parties, fut le fruit des conférences qui se tinrent pendant trois mois chez le Chancelier Seguier. Messieurs de Lamoignon, Talon & Bignon mirent la derniére main à ce grand ouvrage. 1667.

Le Roi assis sur son Trône est représenté tenant une balance, & la Justice debout lui présente son épée. Leg. LITIUM AMBAGES RESCISSÆ. *Les procédures abbrégées.* Ex. NOVO CODICE MDCLXVII. *par la nouvelle Ordonnance en* 1667.

L'OBSERVATOIRE.

Dans ce superbe édifice, placé sur une hauteur à l'entrée d'un des Fauxbourgs de Paris, les Astronomes 1667.

PRISE DE DOUAI.

Le Roi fait ouvrir la tranchée devant Douai le 3 Juillet, & par son intrépidité à s'exposer au feu des assiégés, il anime tellement ses troupes, que la Ville est obligée de capituler le quatriéme jour du Siége. 6 Juillet 1667.

On voit le Roi qui commande & qui agit dans la tranchée Leg. REX DUX ET MILES. *Le Roi Capitaine & Soldat.* Exerg. DUACUM CAPTUM VI. JULII MDCLXVII. *Douai pris le 6 Juillet* 1667.

PRISE DE COURTRAI ET D'OUDENARDE.

Le Maréchal d'Aumont après la prise de Douai, a ordre de marcher vers Courtrai. La tranchée fut ouverte devant cette Place le 15 Juillet, & les Habitans après quatorze heures de défense se rendent à discrétion. Oudenarde assiégée par le Roi n'opposa guères plus de résistance. Cette place ne soutint qu'un jour de Siége, & se rendit le 31. La Garnison fut faite prisonniere de guerre. 16 & 31 Juillet 1667.

Le Roi paroît debout entre deux fleuves, la Lys & l'Escaut ; & la Victoire lui présente deux Couronnes murales. Leg. CURTACUM & ALDENARDA CAPTÆ. *Prise de Courtrai & d'Oudenarde.* MENSE JULIO MDCLXVII. *Au mois de Juillet* 1667.

PRISE DE LILLE.

Le Roi marche vers Lille, fait ouvrir la tranchée la nuit du 18 au 19 d'Août, & en neuf jours il se rend Maître de cette forte place. Ce grand Roi, dit un illustre Ecrivain, s'exposa assez pour que M. de Turenne le menaçat de se retirer, s'il ne se ménageoit davantage. Sa Majesté confirma cette Ville dans ses anciens privileges & lui en accorda de nouveaux. 27 Août 1667.

jour même que Sa Majesté arriva au Camp.

La Renommée qui vole & qui embouche une trompette, publie les Conquêtes du Roi & annonce sa venue. Leg. TERROR NOMINIS. *Terreur du nom.* Ex. VESUNTIO CAPTA VIII FEBRUARII MDCLXVII. *Besançon pris le 7 Février* 1667.

PRISE DE DOLE.

Le Roi vient au Camp devant Dôle le 10, fait ouvrir la tranchée le 12, & se rend Maître de cette Place le 14. Elle avoit été investie le 9 par le Duc de Roquelaure. 14 Févri 1668.

Un soldât François ouvre la tranchée malgré la neige & les frimats. Leg. DOLA SEQUANORUM EXPUGNATA. *La prise de Dôle en Franche-Comté.* Ex. XIV. FEBRUARII MDCLXVIII. *Le* 14 *Février* 1668.

CONQUESTE DE LA FRANCHE-COMTÉ.

Gray assiégé par Sa Majesté ne tint que quatre jours; le Duc de Luxembourg prit Salins, & le Chevalier de Maupeou réduisit le Château de Joux & celui de Sainte-Anne; ainsi toute la Province fut conquise en moins d'un mois. 1668.

La Victoire conduit un char tiré par des chevaux aîlés. Leg. VICTORIÆ CELERITAS. *La rapidité de la Victoire.* Ex. SEQUANORUM PROVINCIA X DIEBUS SUBACTA MDCLXVIII. *La Franche-Comté conquise en dix jours* 1668.

PAIX D'AIX-LA-CHAPELLE.

Les Conférences pour la paix commencerent à se tenir à Aix-la-Chapelle au mois d'Avril. M. de Croissy frere de M. Colbert fut Négociateur de cette paix de la part du Roi. On ceda à la France les Conquêtes 2 Mai 1668.

MANUFACTURES.

Le Roi redonne la vie aux Arts par son attention à 1669.
rétablir les anciennes Manufactures du Royaume & par de sages Reglemens pour en établir de nouvelles.

Minerve paroît sur cette Médaille ayant près d'elle des fuseaux, une navette, des pelotons de laine & une piece de tapisserie. Leg. PARENS ARTIUM. *Royaume enrichi par les Arts.* Ex. MANUFACTORUM OPERUM FABRICÆ RESTITUTÆ MDCLXIX. *Les Manufactures rétablies en* 1669.

RÉVOCATION DE LA CHAMBRE DE JUSTICE.

Les Traitans furent convaincus d'avoir détourné près Août
de quatre cens millions. On commence par assurer le 1669.
remboursement de plus de six vingt millions dûs à des Créanciers de bonne foi, & l'on convertit ensuite en simples restitutions la peine capitale attachée au crime de péculat; encore ces restitutions furent-elles fort moderées; & parce que la Chambre de Justice n'auroit pû se dispenser de suivre les Ordonnances à la rigueur, Sa Majesté révoqua ce Tribunal.

La Justice tenant une épée paroît sur un Trône; l'homme à genoux qui rapporte de l'argent représente les Traitans. PECULATORES ÆRE MULCTATI. *Taxe imposée sur les Financiers convaincus de péculat.* INTERMISSA PECULATUS ET REPETUNDARUM JUDICIA MENSE AUGUSTO MDCLXIX. *La révocation de la Chambre de Justice au mois d'Août* 1669.

CONQUESTE DE LA LORRAINE.

Le Roi informé que le Duc de Lorraine levoit des 1670.
Troupes, faisoit fortifier plusieurs places de ses Etats, & qu'il prenoit des liaisons avec toutes les Puissances

ne d'abondance. Leg. Ex. ORNATÂ ET AMPLIFICATÂ URBE MDCLXX. *Paris embelli & augmenté en* 1670.

ÉTABLISSEMENT DE L'ACADÉMIE D'ARCHITECTURE.

L'Architecture avoit commencé à être cultivée en France sous le Regne de François I. mais peu après la mort de ce Prince elle étoit retombée dans le même état où l'ignorance des siécles précédens l'avoit réduite. Louis XIV. établit une Académie d'Architecture composée des sujets les plus capables. 1671.

Minerve paroît assise entre des débris de colonnes de différens ordres. Elle tient à la main une regle ; à ses pieds sont l'équerre & le compas, & dans l'éloignement paroît un bout du colizée, reste du plus magnifique amphithéâtre des Romains. Leg. Ex. REGIA ARCHITECTONICES ACADEMIA INSTITUTA MDCLXXI. *Etablissement de l'Académie d'Architecture en* 1671.

LE ROI TENANT LE SÇEAU.

Après la mort du Chancelier Seguier qui avoit eu les Sçeaux pendant près de quarante ans, le Roi commença à les donner lui-même & à écrire de sa main tant sur les Lettres que dans les Registres, tout ce que le Chancelier a coutume d'écrire de la sienne. 23 Avril 1672.

L'équité paroît sous la figure d'une femme qui tient une balance ; elle a une Couronne Royale sur la tête, & porte sur la main gauche la cassette des Sceaux. Leg. REGE MUNUS CANCELLARII OBEUNTE. *Le Roi faisant lui-même la Charge de Chancelier.* Ex. A VI FEBR. AD XXIII APRILIS MDCLXXII. *Depuis le 6 Février jusqu'au 23 Avril* 1672.

Wesel attaqués le 2 capitulerent le 4, & Rhimberg ouvre ses portes le 6 après trois jours de défense.

On voit sur cette Médaille le cours du Rhin, & dans le lointain quatre villes sur ses bords. La Victoire qui vole tient quatre couronnes murales qu'elle montre au Rhin effrayé. Leg. URBES IV SIMUL EXPUGNATÆ. *Quatre Villes prises en même tems.* Ex. ORSOVIA, BURICHIUM, WESSALIA, RHIMBERGA MDCLXXII. *Orsoi, Burich, Wesel, Rhimberg* 1672.

COMBAT NAVAL DANS LA MANCHE.

Le 6 de Juin au soir, l'Amiral Ruyter vint attaquer près de Soulstbaie, la flotte de France & d'Angleterre, commandée par le Duc d'Yorck & le Comte d'Estrées Vice-Amiral. Le lendemain le Combat recommença avec plus de fureur : l'Amiral Hollandois dit que cette bataille fut la plus furieuse qu'il eut vue. Les Ennemis, après avoir été fort maltraités, regagnerent leurs Côtes & on les poursuivit jusqu'à la vue de leurs Ports. 7 & 8 Juin 1672.

Neptune est représenté dans son char, tenant le Trident levé sur la Hollande effrayée. Leg. Ex. VICTORIA NAVALIS VII ET VIII JUNII MDCLXXII. *Victoire navale remportée le 7 & le 8 Juin 1672.*

PASSAGE DU RHIN.

Deux mille chevaux détachés & plusieurs Volontaires de distinction qui s'étoient mis à leur tête, se jettent avec intrépidité dans ce fleuve; le jeune Duc de Longueville, qui l'avoit traversé, fut tué par son imprudence, & fut cause d'une blessure que M. le Prince de Condé reçut à la main. L'Infanterie ennemie, retranchée sous le Fort de Tolhuys, fut défaite; on leur tua plus de cinq cens hommes, & on leur fit près de quatre mille prisonniers. 12 Juin 1672.

BES DIEBUS XXII CAPTÆ MDCLXXII. *Quarante Villes prises en 22 jours en 1672.*

LA HOLLANDE SUBJUGUÉE.

Les Hollandois, réduits à la défense de leur Capitale, se voyent forcés de lâcher leurs écluses pour submerger leur pays. 1672.

On voit un trophée où pend la dépouille d'un Lion avec le faisceau des sept flêches, qui sont les Armes des Provinces-Unies; au-dessus du trophée il y a une Couronne murale; la femme abattue au pied du trophée, représente la Hollande; la vache qui est près d'elle, le bout de barque, l'anchre & les filets marquent la nature du Pays. Leg. ULTOR REGUM. *Vengeur des Rois.* Ex. BATAVIA DEBELLATA MDCLXXII. *La Hollande subjuguée en* 1672.

SECOURS DE WOERDEN.

Le Prince d'Orange veut reprendre Woerden. Le 12 Oct. Duc de Luxembourg marche au secours de cette Pla- 1672. ce, &, quoiqu'inférieur en nombre, il ne balance pas à attaquer les ennemis, leur tue plus de deux mille hommes, leur fait près de 500 prisonniers, & les oblige de se retirer avec perte de leur canon & de leur bagage.

Au milieu d'un marais paroit une colonne à laquelle est attaché un bouclier, & la Victoire pose sur le haut de ce bouclier une couronne d'herbes verdoyantes & fleuries. Leg. CASTRIS BATAVORUM CAPTIS ET DIREPTIS. *Le camp des Hollandois pris & pillé.* Ex. WOARDA OBSIDIONE LIBERATA XII OCTOBRIS MDCLXXII. *Woerden secouru le 12 Octobre 1672.*

LEVÈE DU SIÈGE DE CHARLEROY.

22 Décem. 1672. L'Empereur, le Roi d'Espagne, l'Electeur de Brandebourg & plusieurs Princes de l'Empire, avoient commencé à prendre les armes en faveur de la Hollande, le Prince d'Orange étoit venu assiéger Charleroy, mais le Comte de Montal étant rentré dans la Place avec 150 Maîtres seulement, les Assiégés ayant repris courage, se défendirent si vigoureusement qu'ils forcerent les ennemis de se retirer.

La Ville de Charleroy, sous la figure d'une femme couronnée de tours ayant son bouclier à ses pieds, met sur la tête du Roi une couronne d'herbes fleuries. Leg. Ex. CAROLOREGIUM OBSIDIONE LIBERATUM XXII DECEMBRIS MDCLXXII. *Le siége de Charleroi levé le 22 Décembre* 1672.

MAGASINS ÉTABLIS.

1672. Le Roi, résolu de se mettre de bonne heure en campagne, établit sur les frontiéres un grand nombre de Magasins qu'il fait remplir de munitions de guerre & de bouche.

La prévoyance, sous la figure d'une femme debout, ayant un globe & un amas d'armes & de provisions à ses pieds, tient d'une main une corne d'abondance, & de l'autre un gouvernail. La Victoire lui met une Couronne de laurier sur la tête. Leg. PROVIDENTIA VICTRIX. *Prévoyance victorieuse.* Ex. HORREA ET ARMAMENTARIA UBIQUE CONSTITUTA MDCLXXII. *Magasins établis de tous côtés en* 1672.

L'ELECTEUR DE BRANDEBOURG POUSSÉ JUSQU'A L'ELBE.

1673. L'Electeur de Brandebourg & les Impériaux, commandés par Montecuculi, essayerent en vain de pas-

ser le Rhin, ils trouverent partout M. de Turenne qui les força d'abandonner plusieurs Villes, & de repasser le Weser avec précipitation. Il les poussa même jusqu'au-delà de la forêt de Soling & leur prit leur artillerie & leur bagage. L'Electeur conclut enfin un Traité de neutralité avec le Roi.

La Victoire, près d'un trophée, écrit sur un bouclier les noms des Villes prises dans cette expédition. Leg. Ex. A RHENO AD ALBIM PULSO BRANDEBURGICO ELECTORE MDCLXXIII. *L'Electeur de Brandebourg poussé jusqu'à l'Elbe en 1673.*

PRISE DE MAESTRICHT.

Le Roi, qui vouloit assurer la communication avec ses conquêtes de Hollande, vient assiéger Maestricht & s'en rend maître en 13 jours, quoique les Ennemis y eussent jetté un renfort de 6000 hommes de pied & d'onze cens chevaux. 29 Juin 1673.

Sur cette Médaille est représenté le fleuve de la Meuse effrayé de voir la Victoire qui tient d'une main la foudre levée sur lui & qui lui montre de l'autre une Couronne murale. Leg. VIRTUS ET PRÆSENTIA REGIS. *La valeur & la présence du Roi.* Ex. TRAJECTUM AD MOSAM EXPUGNATUM XXIX JUNII MDCLXXIII. *Maestricht pris le 29 Juin 1673.*

SECONDE CONQUESTE DE LA FRANCHE-COMTÉ.

L'Espagne ayant déclaré la guerre à la France sur la fin de l'année 1673, le Roi, au commencement de l'année suivante, entreprit la conquête de la Franche-Comté. Le Duc de Navailles prit Gray le 28 Février & Vesoul le 11 Mars; Besançon se rend le 15 Mai & Dole le 6 Juin, après six jours de siége. Salins fut pris par le Duc de la Feuillade, & les Forts de 1674.

PRISE DE DOLE.

Cette Place avoit été de nouveau fortifiée par les Espagnols & elle étoit défendue par une forte Garnison, ce qui n'empêcha pas que le Roi ne la prit le septiéme jour de tranchée ouverte. 6 Juin 1674.

Le Roi à cheval tient un bâton de commandement au haut duquel est une Couronne murale. Leg. DOLA SEQUANORUM CAPTA. *Dole en Franche-Comté prise pour la seconde fois.* Exerg. VI JUNII MDCLXXIV. *le 6 Juin* 1674.

COMBAT DE SINTZHEIM.

M. de Turenne résolu de combattre le Duc de Lorraine & le Comte de Caprara avant qu'ils eussent été joints par le Duc de Bournonville, passa le Rhin à Philisbourg le 12 Juin & vint les attaquer à Sintzheim & les battit le 16 Juin, quoiqu'ils eussent la supériorité du nombre & l'avantage du terrein. 16 Juin 1674.

Sur cette Médaille est représenté un foudre ailé. Leg. VIS ET CELERITAS. *La valeur & la diligence.* Ex. PUGNA AD SINTZHEMIUM XVI JUNII MDCLXXIV. *Combat de Sintzheim le* 16 *Juin* 1674.

COMBAT DE LADENBOURG.

Le Duc de Lorraine & le Comte de Caprara joints par le Duc de Bournonville, entrent dans le Palatinat entre le Mein & le Nekre, & se retranchent près de Ladenbourg. M. de Turenne vient les attaquer, les bat & les oblige de se sauver du côté de Francfort. 5 Juillet. 1674.

Un Cavalier qui tient un Etendart François court après les Ennemis; derriere lui est le fleuve du Nekre. Leg. GERMANIS ITERUM FUSIS. *Les Allemans battus une*

LEVÉE DU SIÉGE D'OUDENARDE.

Le Prince d'Orange vint assiéger Oudenarde après la bataille de Senef; mais dès qu'il eut appris que le Prince de Condé marchoit en diligence au secours de la Place, il se retira avec précipitation profitant d'un brouillard qui le déroba au vainqueur. 21 Sept. 1674.

La victoire marchant avec une vitesse extrême tient d'une main une Couronne, & de l'autre un javelot pour marquer qu'elle poursuit les mêmes ennemis qu'elle venoit de vaincre. Leg. VICTORIA OPIFERA. *La Victoire prompte à secourir.* Ex. ALDENARDA OBSIDIONE LIBERATA XXI SEPT. MDCLXXIV. *Le Siége d'Oudenarde levé le 21 Septembre 1674.*

BATAILLE D'ENSHEIM.

Les Habitans de Strasbourg, contre la foi de la neutralité, avoient livré leur pont aux Impériaux dont l'Armée devoit être grossie par les Troupes de l'Electeur de Brandebourg qui avoit oublié le Traité qu'il avoit fait l'année précédente. M. de Turenne moins fort d'un tiers que les ennemis les attaque à Ensheim près de Strasbourg, leur tue plus de 3000 hommes, leur prend dix Pieces de canon, trente Etendarts ou Drapeaux, la plus grande partie de leur bagage & fait un grand nombre de prisonniers. 4 Oct. 1674.

La Victoire tenant d'une main une Couronne de laurier, & de l'autre une palme, marche sur les boucliers aux Armes de l'Empire. Leg. DE GERMANIS TERTIÒ. *Troisiéme Victoire sur les Allemands.* Ex. AD ENSHEMIUM IV. OCT. MDCLXXIV. *Bataille d'Ensheim le 4 Octobre 1674.*

SECOURS DE MESSINE.

Les Meſſinois ſe ſoulevent & ſe mettent ſous la protection de la France. Les Eſpagnols leur coupent les vivres par mer & par terre. Le Duc de Vivone, le Lieutenant Général Duqueſne, le Marquis de Preuilly & le Chevalier de Valbelle font entrer du ſecours dans Meſſine & y rétabliſſent l'abondance. 11 Févr. 1675.

La Victoire qui vole tient d'une main des épis de bled, & de l'autre une Couronne; la Ville, le Port & le Phare de Meſſine ſont repréſentés dans le lointain. Leg. ALIMENTA MESSANÆ. *Convoi de vivres mené à Meſſine.* Ex. HISPANIS AD FRETUM SICULUM DEVICTIS XI FEBR. MDCLXXV. *Les Eſpagnols ayant été défaits dans le détroit de Sicile le* 11 *Février* 1675.

PRISE DE DINANT ET DE HUY.

Le Roi prit Dinant le 29 Mai, ayant ſous lui le Maréchal de Crequi. Le Comte de Rocheſort s'empara de Huy le 6 Juin. 1675.

Le Fleuve de la Meuſe tient d'une main l'écuſſon de la Ville d'Huy, & de l'autre celui de la Ville de Dinant. Ces deux Villes paroiſſent dans l'éloignement. Leg. PROLATI AD MOSAM IMPERII SECURITAS. *La ſureté des Conquêtes ſur la Meuſe.* Ex. DENONANTIO ET HOYO CAPTIS MDCLXXV. *Priſe de Dinant & de Huy en* 1675.

PRISE DE LIMBOURG.

Le Siége de cette Place commencé par le Prince de Condé fut continué par le Duc d'Enguien ſon fils, qui preſſa ſi vivement les attaques que le ſeptiéme jour les François ſe logerent ſur le baſtion après un aſſaut fort ſanglant. La Ville capitula le 21 Juin. 21 Juin 1675.

On voit Pallas qui d'une main tient une Couronne

murale, & de l'autre l'Egide pour marquer l'inaction & l'immobilité des ennemis à l'approche du Roi. La Ville de Limbourg paroît dans l'éloignement. Leg. REGE IN HOSTES SIGNA OBVERTENTE. *Pendant que le Roi fait tête aux ennemis qui s'avançoient pour secourir la place.* Ex. LIMBURGUM CAPTUM XXI JUNII MDCLXXV. *Limbourg est pris le 21 Juin 1675.*

COMBAT D'ALTENHEIM.

1 Août 1675. M. de Turenne ayant été tué d'un coup de canon sur une hauteur près de Saspach où il étoit allé reconnoître les endroits par où il pourroit attaquer l'ennemi, le Comte de Montecuculi marcha pour couper aux François le chemin du pont qu'ils avoient à Altenheim. Il ne put tomber que sur leur arriere-garde, & leur Infanterie ayant tenu ferme, ce qui donna le tems à la Cavalerie de revenir sur ses pas, le combat devint général & fut long & sanglant. Le Marquis de Vaubrun y fut tué, & le Comte de Lorges demeura seul Général dans le reste de l'action qui fut poussée avec tant de valeur que les Impériaux furent contraints de se retirer. L'Armée Françoise repassa paisiblement en Alsace.

La victoire tient de la main droite un javelot dont elle présente la pointe en regardant derriere elle, & de la main gauche elle montre au Rhin une Couronne de laurier. Leg. EXERCITUS REDUX. *L'Armée Françoise de retour.* Ex. VICTORIA AD ALTENHEMIUM 1 AUGUSTI MDCLXXV. *Après avoir remporté une Victoire près d'Altenheim le 1 Août 1675.*

CAMPAGNE DE CATALOGNE.

1675. Le Comte de Schomberg après s'être rendu maître de Figuieres, de Baschara, & de quelques autres petites places, vint assiéger Bellegarde bâtie sur une hau-

te montagne & défendue par trois Forts Royaux & par plusieurs nouveaux ouvrages. Cette forte Place capitula après cinq jours de tranchée ouverte. Cette Conquête mérita à M. de Schomberg le bâton de Maréchal.

Hercule la massue levée marche au pied des montagnes. On voit près de lui l'Espagne étonnée. Leg. CATALONIÆ ADITUS OCCUPATI. *Les François Maîtres des passages de la Catalogne.* LXXX URBIBUS AUT OPPIDIS CAPTIS MDCLXXV. *Prise de* 80 *Villes ou Bourgs* 1675.

LEVÉE DU SIÉGE D'HAGUENAU.

Les Imperiaux renforcés de quelques Troupes viennent faire le Siége d'Haguenau ; le Prince de Condé qui avoit remplacé M. de Turenne dans le commandement de l'Armée, marche au secours de la place & oblige les ennemis de se retirer. 14 Sept. 1675.

La France tient d'une main une Couronne d'herbes fleuries & une épée, & de l'autre un bouclier dont elle couvre l'Alsace. Leg. SALUS ALSATIÆ. *Le Salut de l'Alsace.* Ex. HAGENOIA OBSIDIONE LIBERATA XIV SEPTEMBRIS MDCLXXV. *Le Siége d'Haguenau levé le* 14 *Septembre* 1675.

LE ROI DE POLOGNE EST FAIT CHEVALIER DES ORDRES DU ROI.

Jean Sobieski qui devoit en partie la Couronne de Pologne aux bons offices de la France, ayant paru souhaiter d'être Chevalier des Ordres du Roi, le Marquis de Bethune beau-frere de la nouvelle Reine de Pologne fut choisi pour porter le cordon à ce Prince, & pour lui conférer les ordres de Saint Michel & du Saint Esprit. 1675.

Autour d'un Ecu, mi-parti des Armes de Pologne & de Lithuanie, sont les colliers des Ordres de Saint

s'étoient avancées entre Mons & Saint Guislain. Le Roi sauve la Ville du pillage.

On voit les urnes des trois fleuves qui passent à Condé. Ces trois fleuves sont l'Escaut, l'Hosnau & la Haisne. Sur l'urne du milieu s'éleve un caducée avec une palme d'un côté, & de l'autre un laurier. Leg. CLEMENTIA VICTORIS. *Clémence du Vainqueur.* Ex. CONDATUM VI CAPTUM AB EXCIDIO SERVATUM XXVI APRILIS MDCLXXVI. *Condé pris d'assaut & garanti du pillage le 26 Avril 1676.*

PRISE DE BOUCHAIN.

Après la prise de Condé, Monsieur vint faire le siége de Bouchain qui se rendit après cinq jours de tranchée ouverte. Ce fut à ce siége que l'on manqua l'occasion de combattre, près de Valenciennes, le Prince d'Orange qui étoit venu camper sur les hauteurs à deux lieues de Bouchain. 12 Mai. 1676.

Le Roi, sous la figure de Persée, présente la tête de Méduse à un soldat éperdu d'effroi, & couvre de sa droite la Ville de Bouchain, représentée par une femme couronnée de tours. Leg. HOSTE VIDENTE ET PERTERRITO. *A la vue de l'ennemi épouvanté.* Ex. BUCHEMIUM CAPTUM XII MAII MDCLXXVI. *Bouchain pris le 12 Mai 1676.*

COMBAT NAVAL DE PALERME.

Après le combat où le brave Ruyter fut tué, le Duc de Vivone vint attaquer les flottes de Hollande & d'Espagne qui s'étoient retirées à Palerme. Plusieurs des Vaisseaux ennemis ne purent trouver d'autres moyens de se sauver qu'en échouant aux Terres voisines; l'Amiral & le Vice-Amiral d'Espagne, le Contre-Amiral de Hollande, & neuf Vaisseaux de guerre furent brulés. 2 Juin 1676.

Neptune tient de la main droite le trident levé contre le Fort, & de la main gauche un étendart semé de fleurs de lys. Leg. BATAVIS CÆSIS. *Les Hollandois battus.* Ex. CAYANA RECUPERATA MENSE DECEMBRI MDCLXXVI. *L'Isle de Cayenne reprise au mois de Décembre* 1676.

COMBAT DE TABAGO EN AMERIQUE.

Le Comte d'Estrées attaque le 3 Mars la Flotte des Hollandois, brule d'abord leur Amiral, ensuite leurs autres vaisseaux & deux flûtes. 3 Mars 1677.

On voit au-dessus de la proue d'un vaisseau la Victoire qui, de la main droite, tient un foudre, & de la gauche une Palme. Leg. INCENSÂ BATAVORUM CLASSE. *La flotte des Hollandois brûlée.* Ex. AD INSULAM TABAGO III MARTII MDCLXXVII. *A Tabago le 3 Mars 1677.*

PRISE DE VALENCIENNES.

Valenciennes est investie le 28 Février par le Duc de Luxembourg. Le Roi arrive devant la Place le 4 Mars, & le 17, par la valeur des Mousquetaires qui s'emparerent de la contrescarpe, tous les ouvrages sont emportés en plein jour. Les François entrent pêle mêle avec les Assiégés & se rendent maîtres des remparts & du canon. Le Roi sauve la Ville du pillage. 17 Mars 1677.

La Ville de Valenciennes paroît prosternée aux pieds de la Victoire, qui retient le bras d'un soldat. Leg. CONSERVATORI SUO. *Monument consacré à la gloire de son conservateur.* Ex. VALENTIANÆ CAPTÆ ET AB EXCIDIO SERVATÆ XVII MARTII MDCLXXVII. *Valenciennes prise d'assaut & sauvée du pillage le 17 Mars 1677.*

BATAILLE DE CASSEL.

11 Avril 1677. Le Roi fait le siége de Cambrai & le Duc d'Orleans celui de Saint Omer; le Prince d'Orange marche au secours de cette derniére Place, perd le 11 Avril la bataille de Cassel où il est battu à plates coutures par le Duc d'Orleans : on tua aux ennemis plus de cinq mille hommes, & on leur fit trois mille prisonniers.

On voit le Duc d'Orleans qui apporte au Roi une Palme, & le Roi qui lui met une Couronne sur la tête. Leg. Ex. VICTORIA AD CASTELLUM MORINORUM XI APRILIS MDCLXXVII. *Victoire remportée près de Cassel le 11 Avril 1677.*

PRISE DE CAMBRAI.

17 Avril 1677. Le Roi prend Cambrai le 5 Avril, & la Citadelle le 17. Les peuples de la Campagne commencerent dès-lors à cultiver leurs terres sans inquiétude, à l'abri de ces mêmes remparts d'où l'ennemi venoit toutes les années ravager leurs champs.

Un Laboureur menant sa charrue marque la tranquillité rétablie dans la campagne : on voit dans l'éloignement la Ville de Cambrai. Leg. METUS FINIUM SUBLATUS. *Frontiéres délivrées de la crainte des incursions.* Ex. CAMERACO CAPTO XVII APRILIS MDCLXXVII. *Prise de Cambrai le 17 Avril 1677.*

PRISE DE SAINT OMER.

20 Avril 1677. Après la bataille de Cassel le Duc d'Orleans vint continuer le siége de Saint Omer, qui se rendit le 20 Avril.

La Ville de Saint Omer paroît aux pieds de la Victoire qui, de la main gauche porte un trophée au bout d'une

d'une pique, & tient de la main droite une Palme. Leg. VICTORIÆ CASTELLENSIS PRŒMIUM. *Prix de la victoire remportée près de Cassel.* Ex. FANUM SANCTI AUDOMARI CAPTUM XX APRILIS MDCLXXVII. *Prise de Saint Omer le 20 Avril 1677.*

DÉFAITE DES ESPAGNOLS EN CATALOGNE.

Le Comte de Monterei, Général des Troupes Espagnoles, est battu le 4 Juillet entre Saint Clement & Epouilles, dans le Lampourdan, par le Duc de Navailles. On tua aux Ennemis plus de 3000 hommes & on leur fit plus de 600 prisonniers. 4 Juillet 1677.

Un trophée paroît au pied des montagnes où se donna le combat. Leg. DE HISPANIS. *Victoire remportée sur les Espagnols.* Ex. AD PYLAS BALNEONENSES IV JULII MDCLXXVII. *Près du Col de Bagnols le 4 Juillet 1677.*

LEVÉE DU SIÉGE DE CHARLEROY.

Le Prince d'Orange, à la tête d'une Armée de 60000 hommes, arrive le 6 Août devant Charleroy pour en faire le siége, & le 14 il se retira de devant cette Place, parce qu'il craignoit d'être attaqué par le Duc de Luxembourg qui étoit venu se poster dans la plaine de Fleurus. 14 Août 1677.

La Ville de Charleroy, sous la figure d'une femme couronnée de tours, & reconnoissable au bouclier de ses armes, présente au Dieu Mars une couronne d'herbes fleuries. Leg. Ex. CAROLOREGIUM ALTERÂ OBSIDIONE LIBERATUM XIV AUGUSTI MDCLXXVII. *Le siége de Charleroi levé pour la seconde fois le 14 Août 1677.*

PRISE DE FRIBOURG.

Le Maréchal de Crequi, après avoir rendu inuti- 17 Nov. 1677.

les, par sa prudence, les desseins du Duc de Lorraine qui, à la tête d'une Armée de 60000 hommes, vouloit faire une irruption en Champagne vint assiéger Fribourg & s'en rendit maître le 17 Novembre en cinq jours de tranchée ouverte.

On voit Minerve, symbole de la prudence, qui s'appuye de la main gauche sur son bouclier où est l'Egide, & qui de la main droite tient un javelot, sur le haut duquel il y a une couronne murale. Leg MINERVA VICTRIX. *Minerve victorieuse.* Exerg. FRIBURGO BRISGOIÆ CAPTO XVII NOVEMBRIS MDCLXXVII. *Prise de Fribourg en Brisgaw le 17 Novembre 1677.*

PRISE DU FORT DE TABAGO.

12 Déc. 1677. Le Comte d'Estrées fait une descente à Tabago au commencement de Décembre & assiége le Fort. Le second jour du siége, la troisiéme bombe que l'on tira tomba sur le magasin à poudre, y mit le feu, & fit un débris horrible. La Garnison se sauva dans les bois. Les François qui n'entendirent plus tirer, escaladerent le Fort & s'en rendirent les maîtres le 12 Décembre.

On voit l'élévation du Fort & la bombe tombant au milieu : au bas est la flotte du Roi rangée en bataille. Leg. Ex. TABAGUM EXPUGNATUM XII DECEMBRIS MDCLXXVII. *La prise du Fort de Tabago le 12 Décembre 1677.*

PRISE DE SAINT GUISLAIN.

1677. Le Maréchal d'Humieres termine la Campagne de 1677 par la prise de Saint Guislain qui se rend le 11 Décembre.

Pallas a son Egide à ses pieds & tient un cercle formé par un serpent qui mord sa queue. Ce cercle, symbole ordinaire de l'armée, est entourré de lauriers. Leg.

Annus feliciter clausus. *Année heureusement terminée* Ex. Fanum Sancti Gisleni captum MDCLXXVII. *Saint Guislain pris en* 1677.

EXPÉDITION DE GAND.

Gand est investi au commencement de Mars par le Maréchal d'Humieres pendant que le Roi, qui s'étoit transporté en Lorraine dès le mois de Février avec la Reine & toute sa Cour, fait investir Charlemont, Namur & Luxembourg; puis tout à coup passant des bords de la Moselle à ceux de l'Escaut, il paroît devant Gand, où il trouve son Armée abondamment pourvue de vivres & de fourages. Mars. 1678.

On voit deux femmes dans un camp, celle qui arrive en volant & qui tient d'une main une flêche, & de l'autre un sable aîlé, représente la Diligence; celle qui tenant une corne d'abondance est assise sur un mortier à bombes, & a sous ses pieds une piéce de canon, des boulets & des outils à remuer la terre, représente la prévoyance. Leg. Celeritas et providentia. *La célérité & la prévoyance.* Ex. Expeditio Gandavensis ineunte Martio MDCLXXVIII. *Expédition de Gand au commencement de Mars* 1678.

PRISE DE GAND.

Le Roi fit ouvrir la tranchée devant cette Place le 4 Mars, & elle capitula le 12. Les Ennemis ne pouvant plus faire subsister leurs troupes, ni conserver aucune communication avec leurs Places maritimes où devoient aborder les secours que leur promettoit l'Angleterre, perdirent toute espérance & ne songerent plus qu'à la Paix. 12 Mars 1678.

On voit au milieu d'un parc de Bergers une fille assise & ayant près d'elle un Lion, ce qui est le symbole de la Ville de Gand. Elle est au pied d'un tro-

phée. Leg. SPES ET OPES HOSTIUM FRACTÆ. *Les espérances & les forces des ennemis détruites.* Ex. GANDAVO CAPTO XII MARTII MDCLXXVIII. *Gand pris le 12 Mars* 1678.

PRISE D'YPRES.

16 Mars 1678. Ypres se rend au Roi après sept jours de siége. Elle capitula le 25. La reduction de cette Place acheva de déterminer les ennemis à la Paix.

La Victoire dresse un trophée au haut duquel elle pose une Couronne murale ; & la Paix paroît descendre du Ciel. Leg. HOSTES AD PACEM ADACTI. *Les Ennemis contraints d'accepter la Paix.* Ex. YPRIS CAPTIS XXV MARTII MDCLXXVIII. *La prise d'Ypres le* 25 *Mars* 1678.

PRISE DE LEWE.

4 Mai 1678. M. de la Bretesche, Colonel de Dragons, surprend le 4 Mai le Château & la Ville de Lewe, environnée d'un marais, & où la Geette forme un double fossé. Cette expédition se fit pendant la nuit. Les soldats François passerent l'innondation dans des bateaux de joncs & recouverts de toile cirée.

La Victoire vole couverte du voile de la nuit tout parsemé d'étoiles, & tient une Couronne murale. Dans l'éloignement on voit la Ville de Lewe. Leg. VICTORIA PERVIGIL. *La Victoire qui veille.* Ex. LEWA NOCTU CAPTA IV MAII MDCLXXVIII. *Lewe prise de nuit le 4 de Mai* 1678.

PRISE DE PUYCERDA.

28 Mai 1678. Le Maréchal de Navailles fait ouvrir la tranchée devant Puycerda le 29 Avril, & se rend maître de cette importante Place le 28 Mai.

On voit sur une montagne un trophée surmonté d'une Couronne murale, au bas duquel il y a un bon-

clier aux armes de Puycerda. Leg. PYRENÆIS PERRUPTIS. *Passages des Pyrenées forcés.* Ex. JUGUM CERRETANORUM CAPTUM XXVIII MAII MDCLXXVIII. *Prise de Puycerda le 28 Mai* 1678.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

Le Maréchal de Crequi, après avoir cottoyé pendant deux mois le Prince Charles de Lorraine, qui vouloit pénétrer dans la Basse-Alsace en passant sur le pont de Strasbourg, s'approcha de Rheinfeld où il attaqua les Ennemis, & força les retranchemens qu'ils avoient à la tête du Pont, & se rendit ensuite maître d'Ortembourg, que les Ennemis vouloient sauver, après les avoir battus près de la Riviére de Kints. Sur le refus que les Habitans de Strasbourg firent de lui donner passage, il s'empara du Fort de Kell qu'ils avoient à la tête de leur Pont, & qui étoit défendu par 4000 hommes. 1678.

On voit le Roi dans un quadrige, & la Victoire qui le couronne. Leg. EX GERMANIS AD RHENOFELDAM AD KINTZAM AD ARGENTORATUM MDCLXXVIII. *Les Allemands vaincus à Rheimfeld sur la Riviére de Kints & à Strasbourg* 1678.

PAIX DE NIMEGUE.

Sa Majesté en dicta elle-même les conditions, & elles furent d'abord acceptées par les Hollandois, peu de tems après par les Espagnols, & enfin par l'Empereur & par les Princes du Nord, sans qu'on y apportât le moindre changement. 10 Août 1678.

Le caducée, symbole de la Paix, est planté au milieu d'un foudre, qui est la marque de la souveraine Puissance. Leg. PACE IN LEGES SUAS CONFECTÂ. *La Paix faite aux conditions prescrites par le Roi.* Ex. NEOMAGI X AUGUSTI MDCLXXVIII. *A Nimegue le* 10 *Août* 1678.

COMBAT DE SAINT-DENIS.

14 Août 1678. Le Maréchal de Luxembourg qui venoit de recevoir le Traité de Paix signé à Nimegue, demeuroit tranquille dans son Camp; lorsque, sur l'avis qu'il eut que les ennemis paroissoient déja sur la hauteur de l'Abbaye de Saint-Denis, il se mit promptement en bataille. Le combat fut sanglant & les ennemis furent obligés de se retirer avec perte.

On voit Mars qui d'une main porte un trophée, & de l'autre une branche d'olivier. Leg. MARS VINDEX PACIS. *Mars vengeur de la Paix.* Ex. PUGNA AD FANUM SANCTI-DIONISII XIV AUGUSTI MDCLXXVIII. *Le combat de Saint-Denis le* 14 *Août* 1678.

MARIAGE DE LA REINE D'ESPAGNE.

1679. Un Ambassadeur d'Espagne vient demander en mariage pour le Roi son Maître Marie-Louise d'Orleans fille de Philippe Duc d'Orleans, & de Henriette fille de Charles I. Roi d'Angleterre. La cérémonie se fait à Fontainebleau où le Prince de Conti épouse la Princesse au nom du Roi d'Espagne.

On voit l'Ambassadeur d'Espagne qui fait la demande, & le Roi qui tenant Mademoiselle par la main l'accorde à cet Ambassadeur. Monsieur pere de la Princesse est present. Leg. PAX PRONUBA. *La paix a présidé à ce mariage.* Ex. MARIA-LUDOVICA AURELIANENSIS CAROLO II. HISPANIARUM REGI COLLOCATA MDCLXXIX. *Marie-Louise d'Orleans donnée en mariage à Charles II. Roi d'Espagne* 1679.

PAIX DU NORD.

1679. Sa Majesté oblige le Roi de Dannemarck, l'Electeur de Brandebourg & les Princes de la Maison de Bruns-

wich de restituer à la Suede & au Duc de Holstein-Gottorp ses fidelles alliés tout ce qui leur avoit été pris. Le Maréchal de Crequy eut ordre pour cet effet de passer en Allemagne avec une Armée ; ce qui obligea le Roi de Dannemarck & ses Alliés à signer la paix.

On voit l'Autel de la paix représenté à l'antique. La paix est d'un côté de l'Autel. Elle tient de la main droite un flambeau dont elle brule un amas d'armes, & de la gauche elle tient un rameau d'olive. Leg. SOCIORUM DEFFENSOR. *Le Défenseur de ses Alliés.* Ex. PAX SEPTENTRIONIS MDCLXXIX. *La paix du Nord* 1679.

LES DUELS ABOLIS.

Par un Edit du mois d'Août 1679, Sa Majesté fit des Reglemens si précis sur cette matiere, qu'il ne resta plus de ressource aux Duellistes pour éluder la salutaire sévérité de ses Loix. 1679.

On voit la justice au milieu de quatre hommes qui ont encore l'épée à la main & dont deux sont étendus par terre. Elle les regarde d'un air menaçant, & semble leur annoncer le supplice qu'ils ont mérité. Leg. JUSTITIA REGIS OPTIMI. *La Justice du meilleur de tous les Rois* Ex. SINGULARIUM CERTAMINUM FUROR COERCITUS MDCLXXIX. *La fureur des Duels arrêtée en* 1679.

RÉDUCTION DES DIX VILLES D'ALSACE.

Dix Villes sous le nom de Villes Impériales, contre la foi du Traité de Munster, refusoient de reconnoître le Roi pour leur Souverain ; mais toutes à la fin se soumirent. 1680.

On voit les armes de ces dix Villes & l'Alsace à genoux qui reçoit des mains de la France un écusson chargé de trois fleurs de lys. Leg. Ex. ALSATIA IN PROVINCIAM REDACTA MDCLXXX. *L'Alsace devenue une Province de France.* 1680.

MARIAGE DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

7 Mars 1680. Monſeigneur le Dauphin épouſe Marie Chriſtine, fille de Ferdinand Marie Electeur de Baviere, & d'Henriette Adelaïde de Savoye. Le Duc de Crequy avoit été envoyé à la Cour de Munich pour faire la demande de cette Princeſſe. Les cérémonies du mariage ſe firent à Châlons-ſur-Marne par le Cardinal de Bouillon Grand Aumônier de France.

On voit ce Cardinal la Mître en tête & revêtu de ſes habits pontificaux. Devant lui ſont le Prince & la Princeſſe qui ſe donnent la main. Leg. VICTORIÂ ET PACE AUSPICIBUS. *Mariage fait ſous les auſpices de la Victoire & de la paix.* Ex. MARIA-ANNA BAVARA LUDOVICO DELPHINO NUPTA CATALAUNO. VII MARTII MDCLXXX. *Marie-Anne de Baviere mariée à Louis Dauphin de France à Châlons-ſur-Marne le 7 Mars* 1680.

AUTRE MÉDAILLE SUR LE MESME SUJET.

1680. On voit la tête de Monſeigneur le Dauphin & la tête de Madame la Dauphine poſées en regard. Leg. Ex. LUDOVICI DELPHINI ET MARIÆ-ANNÆ BAVARÆ CONNUBIUM MDCLXXX. *Le mariage de Louis Dauphin avec Anne-Marie de Baviere en* 1680.

PORT DE TOULON.

1680. Le Roi fait bâtir à Toulon un nouveau Port qu'on appelle la nouvelle Darce, où il peut tenir aiſément cent vaiſſeaux de guerre; ſur cette nouvelle Darce eſt bâti un magnifique Arſenal accompagné de grands magaſins.

On voit le plan de la Ville de Toulon, de l'Arſenal & du Port. Pallas aſſiſe ſur des nuées paroit en avoir ordonné tous les travaux. Leg. Ex. TOLONII PORTUS

ET

ET NAVALE MDCLXXX. *Le Port & l'Arsenal de Toulon en 1680.*

SOIXANTE MILLE MATELOTS LEVÉS ET ENTRETENUS.

Ces Matelots furent partagés en trois classes dont il y en a 20000 qui servent sur les Vaisseaux de guerre, 20000 sur les Vaisseaux Marchands, & 20000 qui se reposent. 1680.

On voit un Matelot au bord de la mer appuyé sur une colonne brisée. Il tient en sa main un gouvernail chargé de Fleurs de Lys. Leg. Ex. LX MILLIA NAUTARUM CONSCRIPTA MDCLXXX. *Soixante mille Matelots enrôlés en 1680.*

VERSAILLES.

Rien qui égale la magnificence de ce superbe Château, c'est là où se trouve rassemblé tout ce que l'art peut produire de plus extraordinaire & de plus surprenant; aussi de toutes les Maisons Royales, c'est celle que Louis XIV. a le plus aimée & le plus embellie. 1680.

On voit la face du Château comme elle est du côté des Jardins. Leg. Ex. REGIA VERSALIARUM MDCLXXX. *Château Royal de Versailles 1680; année où ce Palais se trouva dans sa perfection.*

FORTIFICATIONS D'HUNINGUE.

Cette Place qui n'étoit qu'un petit village à demi-lieue de Bâle fut régulierement fortifiée par ordre du Roi, parce que cette Place pouvoit servir à fermer aux Allemands l'entrée de la haute Alsace: 1680.

On voit Pallas Déesse de la guerre & des Arts à qui la Ville d'Huningue présente le plan de ses fortifications. Le fleuve du Rhin regarde avec joie ce nouvel

ornement que l'on ajoute à ses fortifications. Leg. MUNITI AD RHENUM FINES. *Les frontieres fortifiées sur les bords du Rhin*. Ex. HUNINGA CONDITA MDCLXXX. *Huningue bâtie en 1680*.

RÉDUCTION DE STRASBOURG.

30 Sept. 1681. Le Roi prétendoit qu'en vertu du Traité de Munster qui lui cédoit toute l'Alsace, Strasbourg devoit être compris dans cette cession. Sa Majesté informée que les Allemands avoient dessein de se saisir du pont de cette Place, fit assembler une Armée en Alsace sous les ordres du Baron de Montclar qui obligea les Habitans de reconnoître le Roi pour leur Souverain. Le premier soin de Sa Majesté fut de rétablir la Religion Catholique dans la Ville, & l'Evêque dans son Eglise.

Le Fleuve du Rhin paroît appuyé sur son urne & tenant une corne d'abondance. Un profil de la Ville de Strasbourg paroît dans l'éloignement. Leg. SACRA RESTITUTA. *Rétablissement de la Religion*. Ex. ARGENTORATUM RECEPTUM XXX SEPTEMBRIS M.DCLXXXI. *Strasbourg soumis le 30 Septembre 1681*.

LA CITADELLE DE CAZAL REMISE AU ROI.

30 Sept. 1681. Charles IV. Duc de Mantoue, dans l'impossibilité de garder Cazal Capital du Monferrat, & dans la crainte que les Espagnols ou le Duc de Savoie ne profitassent de sa foiblesse, se détermina à confier au Roi la garde de cette Place & à y recevoir Garnison Françoise. Le Marquis de Boufflers en prit possession le 30 Septembre.

Le Duc de Mantoue tient d'une main une Enseigne où sont ses Armes, & de l'autre il présente au Roi assis sur un Trône la Ville de Cazal sous la figure d'une femme, qui un genouil en terre offre le plan de sa Citadelle à Sa Majesté. Leg. TUTELA ITALIÆ. *La défense*

& la fureté de l'Italie. Ex. CASALIS ARCE IN FIDEM RECEPTÂ. XXX SEPTEMBRIS MDCLXXXI. *La Citadelle de Cazal mise entre les mains du Roi le* 30 *Septembre* 1681.

STRASBOURG ASSUJETTI, ET CAZAL REMIS AU ROI.

Minerve symbole de la sagesse tient deux boucliers chargés des Armes de ces deux Villes. Elle les montre aux deux Fleuves couchés à ses pieds. Ces deux Fleuves sont le Rhin & le Pô. Leg. Ex. ARGENTORATUM ET CASSALE RECEPTA XXX SEPTEMBRIS MDCLXXXI. *Strasbourg assujetti, & Cazal remis au Roi le* 30 *Septembre* 1681. 30 Sept. 1681.

PORT DE BREST.

Sa Majesté perfectionne le Port de Brest. La rade joint l'entrée du Port, & a environ neuf lieues de tour. Elle est dans un si bel abri qu'aucun vent ne peut incommoder les Vaisseaux; il y en tient sans peine plus de mille, & le fond est bon par tout. Soixante & douze batteries de six cens pieces de canons & de trente Mortiers en défendent l'entrée. 1681.

On voit le plan de la Ville & du Port à l'entrée duquel est Portumne. Ce Dieu des Ports représenté à l'antique s'appuye sur un Dauphin & tient une clef. Leg. TUTELA CLASSIUM OCEANI. *La fureté des Flottes du Roi sur l'Océan.* Ex. BRESTI PORTUS ET NAVALE MDCLXXXI. *Le Port & l'Arsenal de Brest* 1681.

DÉFAITE DES CORSAIRES DE TRIPOLI.

M. du Quesne coule à fond le 23 Juillet plusieurs Vaisseaux de Tripoli qui s'étoient retirés dans le Port de Chio; le Capitan Bacha étoit venu en diligence au secours des Corsaires avec trente-six Galeres du Grand Seigneur; mais il n'osa rien entreprendre. Le 4 Dé- 1681. +Pacha

cembre M. du Quesne conclut un Traité avec les Tripolitains ; les esclaves François furent menés à son bord, & deux mois après on rendit tous ceux qui étoient à Tripoli.

On voit un Corsaire prosterné devant la Victoire, qui tient la Banniere de France & qui foule aux pieds un turban. Le Port & la Ville de Chio sont dans l'éloignement. A côté est une Galere & un bouclier avec un croissant pour armes. Leg. DE PIRATIS TURCÂ SPECTANTE. *Pirates défaits à la vûe des Turcs.* AD INSULAM CHIO MDCLXXXI. *Dans le Port de Chio* 1681.

ÉTABLISSEMENT DES COMPAGNIES DE CADETS.

1682. Le Roi établit en plusieurs Places de son Royaume des Compagnies de Cadets pour les troupes de terre, & des Compagnies de Gardes-Marine.

On voit une troupe de jeunes hommes avec un Officier qui leur met l'épée au côté. Leg. MILITIÆ TYROCINIUM. *L'apprentissage de la guerre.* NOBILES EDUCATI MUNIFICENTIÂ PRINCIPIS MDCLXXXII. *Jeune Noblesse élevée aux dépens du Roi* 1682.

LE ROI SE CONDAMNANT LUI-MESME DANS SA PROPRE CAUSE.

1682. Les Gens d'affaires prétendoient que les maisons bâties sur les anciennes fortifications de la Ville de Paris appartenoient au Roi, ils avoient traité des droits de Sa Majesté & fait des avances considérables sur les sommes immenses qui devoient lui en revenir. L'affaire fut rapportée & les voix se trouverent partagées. Lorsqu'il n'y eut plus que le Roi à parler, ce grand Prince décida contre ses propres intérêts en faveur de ses peuples, & ordonna qu'on rendît aux Traitans tout l'argent qu'ils avoient avancé.

La Justice tient d'une main le plan des anciennes fortifications de Paris. De l'autre main elle présente sa balance au Roi qui la fait pancher du côté qui lui est opposé. Leg. ÆQUITAS OPTIMI PRINCIPIS. *L'équité du meilleur des Rois.* FISCUS CAUSÂ CADENS. MDCLXXXII. *Le Fisc ou Trésor Royal perdant sa cause en* 1682.

NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

On voit l'espérance représentée à l'antique par une femme qui de la main gauche releve le pan de sa robe, & tient de la main droite un enfant & un lys. Leg. NOVA SPES IMPERII. *Nouvelle espérance de l'État.* Ex. LUDOVICUS DUX BURGUNDIÆ, LUDOVICI DELPHINI FILIUS, LUDOVICI MAGNI NEPOS VI AUGUSTI MDCLXXXII. *Louis Duc de Bourgogne, fils de Louis Dauphin de France, petit-fils de Louis le Grand né le 6 Août 1682.* 6 Août 1682.

LES APPARTEMENS.

Le Roi pour augmenter les plaisirs de sa Cour veut que ses appartemens soient ouverts certains jours de la semaine. Il y a des salles pour la danse, pour le jeu & pour la Musique, & dans d'autres on trouve toutes sortes de rafraîchissemens. 1683.

On voit dans un salon magnifique trois Divinités. Une Muse qui tient sa lyre désigne la Musique, Pomone qui tient une corbeille de fruits marque les rafraîchissemens, & Mercure préside aux jeux. Leg. COMITAS ET MAGNIFICENTIA PRINCIPIS. *L'affabilité & la magnificence du Prince.* Ex. HILARITATI PUBLICÆ APERTA REGIA MDCLXXXIII. *Le Palais du Roi ouvert aux plaisirs de ses sujets* 1683.

STRASBOURG FORTIFIÉ.

1683. On voit la Ville de Strasbourg avec ses fortifications. Leg. CLAUSA GERMANIS GALLIA. *La France fermée aux Allemands.* Ex. ARGENTORATI ARCES AD RHENUM MDCLXXXIII. *Strasbourg fortifié sur le Rhin* 1683.

BOMBARDEMENT D'ALGER.

1683. Les Corsaires d'Alger avoient plusieurs fois violé les Traités avec la France. M. du Quesne bombarde leur Ville & les oblige d'avoir recours à la clemence du Roi. Ils rendent 600 esclaves chrétiens.

Minerve Déesse de la valeur & de la prudence présente d'une main son Egide à un Corsaire qui tombe à ses genoux tout effrayé, & de l'autre elle tient deux esclaves qu'elle a délivrés. Leg. CIVES A PIRATIS RECUPERATI. *Esclaves françois retirés des mains des Pirates.* Ex. ALGERIA FULMINATA MDCLXXXIII. *Alger bombardé en* 1683.

MORT DE LA REINE.

30 Juillet. 1683. Elle mourut à Versailles dans la quarante-cinquiéme année de son âge ; au retour d'un voyage qu'elle avoit fait avec le Roi en Bourgogne & en Alsace. Princesse que ses vertus ont rendue digne des plus grands éloges.

On voit un superbe Mausolée. Leg. MARIÆ-THERESIÆ AUSTRIACÆ UXORI CARISSIMÆ. *A l'immortelle mémoire de Marie-Therese son épouse qu'il a tendrement aimée.* Ex. OBIIT XXX JULII MDCLXXXIII. *Elle mourut le* 30 *Juillet* 1683.

PRISE DE COURTRAI ET DE DIXMUDE.

1683. Le Roi reprend les armes faute d'exécution du traité de Nimegue. Le Maréchal d'Humieres prend le 6

Novembre Courtrai qui ne tint que deux jours, & Dixmude à la premiere approche des Troupes Françoises envoye ses clefs.

Mars présente à l'Espagne le Traité de paix. Leg. MARS JUS NEGATUM REPETENS. *Mars se faisant la justice qu'on lui refuse.* CURTRACUM ET DIXMUDA CAPTA MDCLXXXIII. *Prise de Courtrai & de Dixmude en* 1683.

LES GARDES DE LA MARINE ET CEUX DE L'ETENDART.

Le Roi met sur pied deux Compagnies composées de huit cens hommes, l'une pour les Vaisseaux sous le nom de Gardes de la Marine, l'autre pour les Galeres sous le nom de Gardes de l'Etendart. 1683.

On voit un Officier au bord de la Mer, il a à sa droite un jeune homme qui regarde une boussole, & à sa gauche un autre jeune homme qui mesure une Carte-Marine avec un compas. Leg. Ex. LECTI JUVENES IN NAVALEM MILITIAM CONSCRIPTI DCCC. MDCLXXXIII. *Huit-cent jeunes hommes d'élite enrôlés pour la Marine en* 1683.

NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DUC D'ANJOU.

On voit en buste la tête de Monseigneur le Dauphin 19 Décem.
& celles de Messeigneurs les Ducs de Bourgogne & 1683.
d'Anjou. Leg. ÆTERNITAS IMPERII GALLICI. *Gage de la longue durée de l'Empire François.* Ex. PHILIPPUS DUX ANDEGAVENSIS NATUS DECEMBRIS XIX. MDCLXXXIII. *Philippe Duc d'Anjou né le* 19 *Décembre* 1683.

SARLOUIS.

Le Roi pour fermer entierement la Lorraine aux Allemands fait bâtir sur la Sare la nouvelle Ville de Sarlouis. 1683.

LA PAIX AVEC ALGER.

Un Ambassadeur d'Alger vient faire des soumissions au Roi le 4 Juillet. 4 Juillet. 1684.

On voit cet Ambassadeur qui se jette aux pieds du Roi, & le Roi qui accorde le pardon qu'on lui demande. Leg. AFRICA SUPPLEX. *L'Afrique suppliante.* CONFECTO BELLO PIRATICO MDCLXXXIV. *La guerre des Pirates terminée en* 1684.

TREVE DE RATISBONNE.

Luxembourg reste à la France, Courtrai & Dixmude sont rasés & rendus à l'Espagne. Cette Treve pour vingt ans fut signée le 10 Août entre la France & l'Espagne, & le 16 entre la France & l'Empire. 1684.

Pallas assise sur un monceau d'armes à l'ombre d'un laurier tient sa lance d'une main & s'appuye de l'autre sur son Egide qu'elle cache. Leg. VIRTUS ET PRUDENTIA PRINCIPIS. *Valeur & sagesse du Roi.* INDUCIÆ AD VIGINTI ANNOS DATÆ MDCLXXXIV. *Treve accordée pour vingt ans* 1684.

REMISE FAITE AUX ESPAGNOLS DES CONTRIBUTIONS QU'ILS DEVOIENT.

Les Garnisons des Places conquises par le Roi dans la Flandre avoient mis sous contribution le reste des Pays-Bas Catholiques, ce qui montoit à de si grosses sommes, que les peuples ne pouvoient les payer sans se réduire à la misere. Les Espagnols eurent recours à la bonté du Roi, & sa Majesté les leur remit généreusement. 1684.

Le Roi paroît debout ayant près de lui la victoire qui tient d'une main une branche d'olivier & de l'autre un flambeau allumé pour mettre le feu au Registre des

ordonne la démolition de tous les Temples.

La Religion, sous la figure d'une femme voilée, foule aux pieds l'Hérésie, représentée par une espéce de furie qui tient un flambeau éteint, & qui est terrassée sur des livres déchirés. On voit dans le fond de la Médaille une Eglise. Leg. EXTINCTA HÆRESIS. *L'Hérésie éteinte.* Ex. EDICTUM OCTOBRIS MDCLXXXV. *Edit du mois d'Octobre* 1685.

AUTRE MÉDAILLE SUR LE MESME SUJET.

La Religion met une couronne sur sa tête du Roi, qui tient un Gouvernail, sous lequel on voit l'Hérésie renversée. Leg. Ex. OB VICIES CENTENA MILLIA CALVINIANORUM AD ECCLESIAM REVOCATA MDCLXXXV. *Pour avoir ramené au sein de l'Eglise deux millions de Calvinistes* 1685. 1685.

TEMPLES DES CALVINISTES DÉMOLIS.

La Religion plante une Croix sur des ruines de bâtimens. Leg. RELIGIO VICTRIX. *La Religion victorieuse.* Ex. TEMPLIS CALVINIANORUM EVERSIS MDCLXXXV. *Temples des Calvinistes démolis.* 1685. 1685.

LE PONT ROYAL.

Ce Pont n'étoit que de bois, & l'impétuosité des eaux en emportoit souvent quelque partie; ce qui empêchoit la communication du Fauxbourg Saint-Germain avec le quartier du Louvre. 1685.

On voit en perspective le Pont & ses environs. Leg. URBIS ORNAMENTO ET COMMODO. *Pour l'ornement & pour la commodité de la Ville.* Ex. PONS AD LUPARAM MDCLXXXV. *Pont bâti près du Louvre* 1685.

ÉGLISES BATIES POUR LES NOUVEAUX CATHOLIQUES.

1686. Après la révocation de l'Edit de Nantes, Sa Majesté fit bâtir, dans diverses Provinces, un grand nombre de nouvelles Eglises. Dans le Languedoc seul on en compte plus de deux cens bâties en moins d'une année.

La Religion tient d'une main une Croix, & de l'autre un équerre. Elle est assise sur une pierre de figure cubique. Dans le fond il y a un portail d'Eglise. Leg. & Ex. ÆDES SACRÆ CCC A FUNDAMENTIS ERECTÆ. MDCLXXXVI. *Trois cens Églises bâties en* 1686.

LES SATELLITES DE SATURNE.

1686. La découverte des Satellites de Saturne & du cours de ces cinq Planettes, est due aux sçavans hommes que le Roi entretenoit à l'Observatoire.

La planette de Saturne est représentée avec l'anneau qui l'environne. Les cercles chiffrés où l'on a posé les Satellites, font voir combien chacun d'eux s'éloigne de Saturne, & en combien de tems ils font leur révolution. Leg. Ex. V SATURNI SATELLITES PRIMUM COGNITI. MDCLXXXVI. *Découverte des cinq Satellites de Saturne en* 1686.

NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BERRY.

31 Août 1686. On voit sur cette Médaille la tête de Monseigneur le Dauphin, & celles des trois Princes ses enfans. Leg. FELICITAS DOMUS AUGUSTÆ. *La félicité de la Maison Royale.* Ex. CAROLUS DUX BITURENSIS NATUS XXXI AUGUSTI MDCLXXXVI. *Charles Duc de Berry né le* 31 *Août* 1686.

AMBASSADEURS DE SIAM.

La gloire du Roi, répandue jusques dans les parties du monde les plus reculées, engage le Roi de Siam, l'un des plus puissans Princes de l'Orient, à lui envoyer ses Ambassadeurs. Sa Majesté leur donne audiance dans la Gallerie de Versailles le 1 Septembre. 1686.

On voit dans cette Gallerie le Roi sur son Thrône, au pied duquel sont les Ambassadeurs du Roi de Siam. Leg. FAMA VIRTUTIS. *Réputation de la vertu.* Ex. ORATORES REGIS SIAM MDCLXXXVI. *Ambassadeurs du Roi de Siam* 1686.

ÉTABLISEMENT DE SAINT CYR.

Le Roi fait bâtir à Saint Cyr près de Versailles, une magnifique Maison à laquelle il attache plus de deux cens mille livres de revenu pour l'entretien ou pour l'établissement des jeunes Demoiselles qu'on y reçoit ; Madame de Maintenon prit le titre de Supérieure avec tous les droits attachés à la qualité de Fondatrice. 1686.

On voit des filles de différens âges. Celles qui ont une espéce de voile sur la tête, & un manteau pardessus leurs habits, sont les Dames Professes. La Piété, sous la figure d'une femme majestueuse & voilée, préside à une si sainte institution. Leg. Ex. CCC PUELLÆ NOBILES SANCIRIANÆ MDCLXXXVI. *Trois cens Demoiselles de Saint Cyr* 1686.

MALADIE DU ROI.

Jamais peuple ne témoigna tant d'inquiétude & tant de zéle pour la conservation de son Roi. 1686.

La France à genoux aux pieds d'un Autel, offre à Dieu ses voeux. La fumée qui sort d'un encensoir, & qui s'éleve vers le Ciel, est le symbole d'une priére

ardente. Leg. PRO SALUTE OPTIMI PRINCIPIS. *Pour la guerison du meilleur de tous les Princes.* VOTA GALLIÆ MDCLXXXVI. *Vœux de la France 1686.*

GUERISON DU ROI.

1687. A une tristesse démesurée succéde une joie sans bornes.

La France, près d'un Autel où l'on a mis une couronne, leve les yeux au Ciel, d'où sort une lumiére qui la couvre, en signe de protection. Leg. DEO CONSERVATORI PRINCIPIS. *Actions de graces rendues à Dieu pour la conservation du Roi.* Ex. GALLIA VOTI COMPOS MDCLXXXVII. *La France exaucée 1687.*

FESTIN FAIT AU ROI DANS L'HOSTEL DE VILLE.

1587. Le Roi après sa guerison vint à Paris rendre graces à Dieu dans l'Eglise de Notre-Dame, & le même jour il dine à l'Hôtel de Ville.

Le Roi paroît assis sous un dais, ayant devant lui une table, où la Ville de Paris pose avec respect une corbeille de fruits. Leg. REGIS ET POPULI AMOR MUTUUS. *Amour reciproque du Roi & du peuple.* Ex. REGIUM EPULUM CIVIBUS PRÆSIDIUM ET MENSAM PRÆBENTIBUS MDCLXXXVII. *Le Roi reçu & gardé par son peuple à l'Hôtel de Ville 1687.*

COMMISSAIRES DU CONSEIL ENVOYÉS DANS LES PROVINCES.

1688. Le Roi envoye dans les Provinces quatre Conseillers d'Etat & neuf Maîtres des Requêtes, pour écouter les plaintes des peuples, & pour éclaircir de plus près la conduite des Juges ordinaires.

Le Roi vêtu de ses habits Royaux, donne ses ordres

à la Justice qui part en même tems. Leg. TUTATOR POPULORUM. *Le protecteur des peuples.* Ex. EMENDATI PROVINCIARUM JUDICES. *Réformation de la Justice dans les Provinces* 1688.

PRISE DE PHILISBOURG.

Ligue d'Ausbourg formée contre la France, oppression du Cardinal de Furstemberg à Cologne, refus de l'Electeur Palatin à ne vouloir rendre aucune justice à la Duchesse d'Orleans ; autant de causes qui engagerent la France à prendre les armes. Montclar investit Philisbourg, & Monseigneur vient faire le siége, ayant sous lui le Maréchal de Duras & M. de Vauban. La Place se rend le 29 Octobre. 29 Oct. 1688.

La Victoire pose un pied sur l'urne du Rhin, & les fortifications de Philisbourg paroissent dans l'éloignement. Leg. PROVIDENTER. *Effet de la prévoyance.* Ex. PHILIPPSBURGUM EXPUGNATUM XXIX OCT. MDCLXXXVIII. *Philisbourg pris le 29 Octobre* 1688.

CAMPAGNE DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN EN ALLEMAGNE.

Philisbourg, ~~Frakemdal~~+, Manheim, Heidelberg, Phorzeim, Hailbron & plusieurs autres Places, se rendent à Monseigneur. Il envoye un corps d'armée se saisir de Creuznach, de Worms, de Mayence ; met son Armée en quartier d'hyver dans la Suabe & dans la Vallée du Rhin. 1688. +frankendal

Monseigneur le Dauphin paroît présentant au Roi un grand nombre de Couronnes murales. Sa Majesté le reçoit avec joie & lui tend les bras pour l'embrasser. Leg. DOCUMENTORUM MERCES. *Récompense de l'heureuse éducation.* Ex. XX URBES AD RHENUM UNO MENSE SUBACTÆ A DELPHINO MDCLXXXVIII. *Vingt Villes sur le Rhin prises en un mois par Monseigneur le Dauphin* 1688.

QUARANTE GALERES A MARSEILLE.

1688. Pour rétablir la Marine presque entiérement tombée, le Roi fait construire quarante Galeres à Marseille.

Au milieu du Port de Marseille paroît une Galere toute appareillée & prête à voguer. Leg. ASSERTUM MARIS MEDITERANEI IMPERIUM. *L'Empire de la mer assuré à la France.* Ex. QUADRAGINTA TRIREMES MDCLXXXVIII. *Par la construction de quarante Galeres* 1688.

LE ROI D'ANGLETERRE REÇU EN FRANCE.

1689. Jacques II Roi d'Angleterre, qui s'étoit sauvé de Rochester avec le Duc de Berwich son fils naturel, arrive le 7 Janvier à Saint-Germain, où la Reine, avec le Prince de Galles, étoit arrivée la veille.

La France reçoit le Roi & la Reine d'Angleterre & le Prince de Galles. Leg. PERFUGIUM REGIBUS. *L'asile des Rois.* Ex. JACOBUS II MAGNÆ BRITANNIÆ REX CUM REGINÂ CONJUGE ET PRINCIPE WALLIÆ IN GALLIÂ RECEPTUS MDCLXXXIX. *Jacques II Roi de la Grande-Bretagne, la Reine sa femme, & le Prince de Galles leur fils, reçus en France* 1689.

PROMOTION DE CHEVALIERS DU SAINT-ESPRIT.

1689. Sa Majesté nomme soixante & quatorze Chevaliers & quatre Prélats Commandeurs; Promotion la plus nombreuse qui se fût jamais faite.

Le Roi assis sous un dais, reçoit le serment d'un nouveau Chevalier; à sa droite sont quelques anciens Chevaliers, & à sa gauche le Trésorier de l'Ordre. Leg. Ex. TORQUATORUM EQUITUM CENTURIA COMPLETA. *Le nombre de cent Chevaliers de l'Ordre rempli.* REGII ORDINIS

DINIS EQUITIBUS LECTIS LXXIV MDCLXXXIX. *Promotion de soixante & quatorze Chevaliers en* 1689.

PRISE DE CAMPREDON.

Le Duc de Noailles, après avoir chassé les Miquelets qui occupoient les montagnes, prend Campredon le 23 Mai & la fait démolir en présence des ennemis qui vouloient la reprendre. 23 Mai 1689.

On voit la Victoire qui, tenant d'une main une couronne murale & de l'autre une palme, vole sur des montagnes. Leg. CLAUSTRA CATALAUNIÆ RESERATA. *Barriéres de la Catalogne ouvertes* Ex. CAMPREDONIUM CAPTUM XXIII MAII MDCLXXXIX. *Campredon pris le 23 Mai* 1689.

BATAILLE DE FLEURUS.

Le Prince de Waldec est battu à Fleurus, le 1 Juillet 1690, par le Maréchal de Luxembourg & le Maréchal de Boufflers. La Cavalerie Hollandoise plia au premier choc; mais l'Infanterie, quoique abandonnée, se défendit courageusement. Les ennemis laisserent sur la place 6000 morts, 30 piéces de canon, 100 drapeaux, & on leur fit 8000 prisonniers. 1 Juillet 1690.

Le Dieu Mars, assis sur un débris d'armes & de drapeaux, tient de la main droite un poignard, & est appuyé de la gauche sur un bouclier aux armes de France. Leg. MARS ULTOR FŒDERUM VIOLATORUM. *Mars vengeur de l'infraction des Traités.* Exerg. AD FLORIACUM I JULII MDCXC. *A Fleurus le 1 Juillet* 1690.

BATAILLE NAVALE.

Elle se donna à la hauteur de Dieppe dans le canal : M. de Tourville & M. de Château-Renaud, battirent les Flottes Angloise & Hollandoise. La plus- 10 Juillet 1690.

part des vaisseaux ennemis furent demâtés, plusieurs coulés à fond; les autres fuirent en désordre, & ceux que la fuite ne put sauver furent réduits à se bruler.

On voit un amas de vaisseaux fracassés, de mâts brisés & de pavillons aux armes d'Angleterre & de Hollande. Sur le haut de ce trophée naval, la Victoire tient d'une main une couronne de laurier, & de l'autre une palme. Leg. MERSÂ ET FUGATÂ ANGLORUM ET BATAVORUM CLASSE. *La Flotte des Anglois & des Hollandois coulée à fond ou mise en fuite.* Ex. AD ORAM ANGLIÆ X JULII MDCXC. *Sur les côtes d'Angleterre le 10 Juillet* 1690.

BATAILLE DE STAFFARDE.

18 Août 1690. M. de Catinat attaque le Duc de Savoye le 18 Août à Staffarde, & remporte une victoire complette. On prend aux ennemis onze piéces de canon, & beaucoup de bagage; on leur fit plus de mille prisonniers, & on leur tua trois mille hommes sur la place ou dans les bois.

Hercule tient la Couronne du Duc de Savoye, & a sous ses pieds le Centaure : ce qui fait allusion à la fameuse médaille que Charles-Emmanuel Duc de Savoye fit frapper lorsqu'il s'empara du Marquisat de Saluces. Leg. DUX SABAUDIÆ CUM FŒDERATIS PROFLIGATUS. *Le Duc de Savoye & ses Alliés défaits.* Ex. AD STAFFARDAM XVIII AUGUSTI MDCXC. *Près de Staffarde le* 18 *Août* 1690.

TROIS BATAILLES GAGNÉES.

1690. A Fleurus, à Staffarde, & sur les Côtes d'Angleterre.

Le Roi paroît sur son Thrône. La Victoire, tenant trois javelots, part d'auprès de lui. Leg. VICTORIA OBSEQUENS. *La Victoire fidelle au Roi.* Ex. AD FLORIA-

CHM., AD LITTUS ANGLICUM, AD STAFFARDAM: MDCXC. *A Fleurus, à Staffarde, sur les Côtes d'Angleterre en* 1690.

QUINZE GALERES SUR L'OCÉAN.

Le Roi fait construire quinze Galeres pour assurer les Côtes de l'Océan, & pour servir à remorquer les vaisseaux. 1690.

On voit le plan de la Ville & du Port du Havre de Grace avec une Galere prête à voguer. Leg. PORTUUM SECURITAS. *Sûreté des Ports.* Ex. QUINDECIM TRIREMES IN OCEANO MDCXC. *Quinze Galeres sur l'Océan* 1690.

CONQUESTE DE LA SAVOYE.

Suse & Saluces se rendent au Roi, pendant que M. de Saint-Ruth réduit toute la Savoye hors Montmelian. 1690.

La Savoye est représentée sous la figure d'une femme assise au pied des Montagnes & des Rochers. Leg. Ex. SABAUDIA SUBACTA MDCXC. *La Savoye conquise en* 1690.

LA FLOTTE ANGLOISE REPOUSSÉE EN CANADA.

Entreprise inutile des Anglois sur le Canada. Deux mille hommes qu'ils mirent d'abord à terre furent battus, & quatre de leurs plus gros Vaisseaux qui s'approcherent de Quebec pour le canoner furent si maltraités par le feu de la Place, qu'ils prirent le parti de se retirer. 1690.

On voit la Ville de Quebec assise sur un rocher, & ayant à ses pieds des pavillons & des étendarts aux Armes d'Angletere. Elle a près d'elle un *Castor*, animal

fort commun en Canada. Au pied du rocher est le fleuve de Saint-Laurent appuyé sur son urne. Legende FRANCIA IN NOVO ORBE VICTRIX. *La France victorieuse dans le nouveau monde.* KEBECA LIBERATA MDCXC *Quebec délivré.* 1690.

PRISE DE MONS.

9 Avril 1691. Mons investi par le Marquis de Boufflers le 15 Mars. Le Roi accompagné de tous les Princes, & ayant sous lui les Maréchaux de Luxembourg & de la Feuillade, vient assiéger cette Place & s'en rend Maître après seize jours de tranchée ouverte. Le Prince d'Orange qui s'étoit avancé jusqu'à Notre-Dame de Halle n'osa livrer bataille.

Hercule debout s'appuye d'une main sur sa massue & tient de l'autre une Couronne murale & un bouclier aux armes de la Ville de Mons. Leg. TOTÂ EUROPÂ SPECTANTE ET ADVERSANTE. *Aux yeux de l'Europe liguée contre la France.* Ex. MONTES HANONIÆ EXPUGNATI IX APRILIS MDCXCI. *Mons pris le 9 Avril* 1691.

PRISE DE NICE.

31 Mars 1691. M. de Catinat prend Ville-Franche, le Fort de Montalban, la Ville & la Citadelle de Nice.

On voit la Ville de Nice qui a près d'elle un bouclier où sont ses armes. Elle paroît effrayée du débris de sa Citadelle. Leg. Ex. NICEA CAPTA XXXI MARTII MDCXCI. *Prise de Nice le* 31 *Mars* 1691.

NICE ET MONS PRIS EN MESME TEMS.

1691. La nouvelle de la réduction de Nice fut apportée au Roi devant Mons le jour même que Mons capitula.

On voit deux Renommées qui se rencontrent au milieu des airs & qui sur la banderole de leurs trom-

pettes portent écrit, l'une NICEA CAPTA. *Prise de Nice*, & l'autre MONTES HANONIÆ EXPUGNATI. *Prise de Mons.* Leg. AB AUSTRO ET AB AQUILONE. *Du Midi & du Nord.* Ex. INEUNTE APRILI MDCXCI. *Au commencement d'Avril* 1691.

COMBAT DE LEUZE.

Le Maréchal de Luxembourg bat à Leuze le Prince de Valdek qui commandoit l'arriere-garde de l'Armée ennemie; il n'avoit que 28 Escadrons contre 75. On tua aux ennemis 14 ou 1500 hommes; on leur fit plus de 300 prisonniers & on leur prit 40 étendarts. La Maison du Roi se distingua dans ce combat. 18 Sept. 1691.

On voit un Cavalier François l'épée haute & terrassant un Cavalier ennemi. Leg. VIRTUS EQUITUM PRÆTORIANORUM. *Valeur des troupes de la Maison du Roi.* Ex. PUGNA AD LEUZAM XVIII SEPTEMBRIS MDCXCI. *Combat de Leuze le* 18 *Septembre* 1691.

PRISE DE MONTMELIAN.

M. de Catinat fait ouvrir la tranchée devant cette forte Place le 17 Novembre, & la force à capituler le 21 Décembre. 21 Déc. 1691.

La Victoire assise au pied d'un Rocher, sur le haut duquel est le Château de Montmelian, écrit sur un bouclier. Leg. Ex. MONSMELIANUS CAPTUS XXI DECEMBRIS MDCXCI. *Montmelian pris le* 21 *Décembre* 1691.

PRISE DE NAMUR.

Le 5 Juin le Roi commandant en personne prend Namur située au confluent de la Sambre & de la Meuse & le 30 du même mois il se rend maître de la Citadelle. Le Prince d'Orange & l'Electeur de Baviere voulurent envain la secourir, ils en furent empêchés 30 Juin 1692.

par le Maréchal de Luxembourg qui couvroit le siége.

On voit les fleuves de la Sambre & de la Meuse, dont les eaux se mêlent aux pieds d'un rocher qui porte un cippe. Les Drapeaux des Confédérés sont autour du cippe, sur lequel il y a une Victoire. Leg. NAMURCUM CAPTUM. *Prise de Namur.* Ex. SUB OCULIS GERMANORUM, HISPANORUM, ANGLORUM, BATAVORUM CENTUM MILLIUM XXX JUNII MDCXCII. *A la vue de cent mille Allemans, Espagnols, Anglois ou Hollandois le 30 Juin* 1692.

COMBAT DE STENKERQUE.

3 Août 1692. Le Maréchal de Luxembourg, trompé par une fausse lettre d'un espion, est attaqué lorsqu'il s'y attendoit le moins. Après que la Victoire eut été longtems en balance, il se met avec les Princes du Sang, charge l'épée à la main, force le Prince d'Orange à repasser les défilés par où il étoit venu, & demeure maître du champ de bataille & du canon.

On voit un soldat qui, l'épée haute, tient un fantassin terrassé. Leg. VIRTUS PEDITUM FRANCORUM. *La valeur de l'Infanterie Françoise.* Ex. AD STINKERCAM III AUGUSTI MDCXCII. *A Stenkerque le 3 Août* 1692.

AUTRE MÉDAILLE SUR LE MESME SUJET.

1692. Cette Médaille représente un trophée de toutes les sortes d'armes dont se sert l'Infanterie. Leg. DE HISPANIS, ANGLIS, GERMANIS ET BATAVIS. *Victoire remportée sur les Espagnols, les Anglois, les Allemans & les Hollandois.* Ex. AD STINKERCAM III AUGUSTI MDCXCII. *A Stenkerque le 3 Août* 1692.

COMBAT DE PHORZEIM.

Le Maréchal de Lorges bat, près de Phorzeim, le Duc de Wirtemberg, Général de la Cavalerie de l'Empereur. On poursuivit les fuyards plus de trois lieues. On en tua plus de 900. Le Duc de Wirtemberg, le Baron de Soyer, Maréchal de Camp des Troupes de Baviere, & plus de 500 autres demeurent prisonniers. 27 Sept. 1692.

On voit un trophée au pied duquel sont les dépouilles de l'ennemi ; à côté il y a une tente & un piquet où sont attachés deux chevaux. Leg. FUSO GERMANORUM EQUITATU, PARTIS SPOLIIS, CAPTO DUCE. *La Cavalerie des Allemans mise en fuite, leur bagage pris, & leur Général fait prisonnier.* Exerg. AD PHORZEMIUM XXVII SEPTEMBRIS MDCXCII. *A Phorzeim le 27 Septembre 1692.*

FORTIFICATIONS DE CENT CINQUANTE VILLES.

Par ce grand nombre de Places fortifiées le Roi assure la possession de ses conquêtes. 1692.

La Sureté, représentée sous la figure d'une femme assise qui a le casque en tête & une pique à la main, s'appuye sur un piedestal ; près d'elle sont divers plans de Forteresses ; & de l'autre côté des Equerres & d'autres instrumens d'Architecture. Leg. SECURITATI PERPETUÆ. *A la sureté perpétuelle du Royaume.* Exerg. URBES AUT ARCES MUNITÆ AUT EXTRUCTÆ CL AB ANNO MDCLXI AD ANNUM MDCXCII. *Cent cinquante Places ou Citadelles bâties ou fortifiées depuis 1661 jusqu'en 1692.*

PRISE DE FURNES ET DE DIXMUDE.

1693. Cette Place, assiégée par M. de Boufflers, capitula le 6 de Janvier. On y fit 4000 Anglois prisonniers : à la nouvelle de la prise de cette Place, les ennemis abandonnerent Dixmude, qui ouvrit ses portes.

Mars paroît tenant deux boucliers chargés des armes de ces deux Villes. Leg. MARS PROVIDUS. *Prévoyance de Mars.* Ex. FURNIS ET DIXMUDÂ CAPTIS MDCXCIII. *Prise de Furnes & de Dixmude en* 1693.

INSTITUTION DE L'ORDRE MILITAIRE DE SAINT-LOUIS.

1693. Cet Ordre institué pour récompenser les services militaires, est composé du Roi qui en est le Grand-Maître, de Monseigneur le Dauphin, des Marêchaux de France, de huit Grand-Croix, de vingt-quatre Commandeurs, & de tel nombre de Chevaliers que sa Majesté juge à propos.

Le Roi donne l'acolade à un Officier auprès duquel sont quelques Officiers qui semblent attendre le même honneur. On voit dans l'éloignement des tentes & des vaisseaux, ce qui marque que les Chevaliers se tirent du nombre des Officiers de terre & de mer. Leg. VIRTUTIS BELLICÆ PRŒMIUM. *Récompense de la valeur.* Ex. ORDO MILITARIS SANCTI-LUDOVICI INSTITUTUS MDCXCIII. *Établissement de l'Ordre militaire de Saint-Louis en* 1693.

PRISE DE ROSES.

9 Juin 1693. Roses, assiégée par mer par le Comte d'Estrées, & par terre par le Maréchal de Noailles, capitule le neuviéme jour de tranchée ouverte.

On

On voit sur le rivage de la mer Hercule & Neptune qui soutiennent ensemble une couronne murale. Leg. RHODA CATALAUNIÆ ITERUM CAPTA. *Roses en Catalogne prise pour la seconde fois.* Ex. IX JUNII MDCXCIII. *Le 9 Juin* 1693.

DÉFAITE DE LA FLOTTE DE SMYRNE.

Le Maréchal de Tourville attaque entre Lagos & Cadix le Vice-Amiral Rook, qui escortoit la Flotte de Smyrne, lui brule quatre vaisseaux de guerre, lui prend, ou brule, ou coule à fond plus de 80 vaisseaux richement chargés. 27 Juin 1693.

Cette Médaille représente le détroit de Gibraltar, & les colonnes que, selon la fable, Hercule y planta. Au milieu du détroit, sur un vaisseau à l'antique, on voit la Victoire tenant un foudre à la main. Leg. COMMERCIA HOSTIBUS INTERCLUSA *Commerce des Ennemis détruit.* Ex. NAVIBUS CAPTIS AUT INCENSIS AD FRETUM GADITANUM XXVII JUNII MDCXCIII. *Vaisseaux des Ennemis pris ou brulés au détroit de Gibraltar le 27 Juin* 1693.

BATAILLE DE NERVINDE.

Le Maréchal de Luxembourg bat à Nervinde le Prince d'Orange. Nous perdimes sept à huit mille hommes, & les Ennemis en perdirent près de vingt mille, & on leur fit deux mille prisonniers; on leur prit 76 pieces de canon, huit mortiers, neuf pontons, la plus grande partie de leur artillerie, 60 étendarts & 22 Drapeaux. 29 Juillet 1693.

On voit un trophée au haut duquel est une Couronne vallaire. Leg. CÆSA HOSTIUM XX MILLIA, TORMENTA BELLICA CAPTA LXXVI SIGNA RELATA XC. *Vingt-mille hommes tués, soixante-seize canons pris, & quatre-vingt-dix drapeaux.* Ex. DE FŒDERATIS AD NERWIN-

DAM XXIX JULII MDCXCIII. *Victoire remportée sur les Confédérés à Nervinde le 29 Juillet 1693.*

BATAILLE DE LA MARSAILLE.

4 Oct. 1693. M. de Catinat attaque & bat le Duc de Savoye à Marsaille le 4 Octobre. La Gendarmerie qui n'étoit arrivée que la veille d'Allemagne, eut la meilleure part au gain de cette bataille. On tua aux ennemis plus de 8000 hommes; on fit 2000 prisonniers; on prit, outre tout le canon, 104 étendarts ou drapeaux, & les fuyards furent poursuivis jusqu'aux portes de Turin.

La Victoire dresse un trophée aux bords du Pô. Leg. VICTORIA TRANSALPINA. *Victoire remportée au-delà des Alpes.* Ex. AD MARSALLAM TAURINORUM IV OCTOBRIS MDCXCIII. *Près de la Marsaille en Piémont le 4 Octobre 1693.*

PRISE DE CHARLEROY.

11 Oct. 1693. La prise de Charleroy, assiégé par le Maréchal de Villeroi, fut une suite du gain de la bataille de Nervinde. Cette Ville, qui assuroit la communication entre Mons & Namur dont le Roi s'étoit emparé, capitula après vingt-six jours de tranchée ouverte.

La sureté, sous la figure d'une femme, s'appuye sur une colonne & tient une Couronne murale. Leg. SECURITAS IMPERII PROPAGATI. *Conquêtes affermies.* Ex. CAROLOREGIUM CAPTUM XI OCTOBRIS MDCXCIII. *Prise de Charleroi le 11 Octobre 1693.*

LA MARINE FLORISSANTE.

1693. Sur le char de Neptune paroît la France le Trident à la main. Leg. Ex. SPLENDOR REI NAVALIS MDCXCIII. *La Marine dans sa splendeur 1693.*

MARQUES D'HONNEUR ACCORDÉES AUX PILOTES ET AUX MATELOTS.

Le Roi fait frapper des Médailles qui sont distribuées par son ordre à ceux qui se sont le plus distingués. 1693.

Le Roi paroît assis sur une poupe de vaisseau. Un Pilote s'avance pour recevoir une Médaille, dont il plaît à Sa Majesté de l'honorer. Leg. Ex. VIRTUTI NAUTICÆ PRÆMIA DATA MDCXCIII. *Marques d'honneur accordées pour l'habileté dans l'art de la navigation* 1693.

BATAILLE DU TER.

Le Maréchal de Noailles passe le Ter, attaque les Espagnols retranchés derriere ce fleuve & les défait. 28 Mai 1694.
On leur tua ou blessa plus de 5000 hommes, & on fit plus de 3500 prisonniers entre lesquels étoient près de 800 Officiers.

La Victoire a sous ses pieds le Dieu du fleuve du Ter. Leg. VICTORIA CELTIBERICA. *Victoire remportée en Espagne.* Ex. TRANS PYRENÆOS AD TERAM FLUVIUM XXVIII MAII MDCXCIV. *Au-delà des Pyrenées près de la Riviere du Ter le 28 Mai 1694.*

PRISE DE PALAMOS.

Après la bataille du Ter, le Maréchal de Noailles investit Palamos, & le Maréchal de Tourville se rend devant cette Place avec l'Armée navale. Elle est prise d'assaut le 7 Juin, & le Château & la Garnison se rendent à discrétion. 7 Juin 1694.

La Ville de Palamos est représentée sous la figure d'une femme tristement assise au pied d'un rocher sur le bord de la mer. Sa couronne de tours est tombée sur ses genoux. Leg. Ex. PALAMO VI CAPTA VII JU-

NII MDCXCIV. *Palamos prise d'assaut le 7 Juin 1694.*

DÉFAITE DES ANGLOIS A BREST.

18 Juin 1694. Le 18 Juin, les Anglois & les Hollandois avec une flotte de 36 Vaisseaux de guerre, de 12 Galiotes à bombes & de 80 autres Bâtimens, font une descente à Brest, & ils sont chassés avec perte. Cette expédition leur coûta 2000 hommes.

Pallas tient son Egide ; à côté d'elle il y a un trophée naval. Leg. CUSTOS ORÆ MARITIMÆ. *Côte de Bretagne défendue par la prudence & par la valeur.* Ex. BATAVIS ET ANGLIS AD LITUS AREMORICUM CÆSIS XVIII JUNII MDCXCIV. *Les Hollandois & les Anglois battus sur les Côtes de Bretagne le 18 Juin 1694.*

PRISE DE GIRONNE.

29 Juin 1694. A la prise de Palamos M. de Noailles eut la gloire de joindre celle de Gironne. Cette forte Place se rendit après cinq jours de tranchée ouverte.

Hercule foule aux pieds Geryon. Ce type a été choisi parce que l'on prétend qu'Hercule fonda la Ville de Gironne, après avoir vaincu Geryon en ce pays-là. Leg. Ex. GERUNDA CAPTA XXIX JUNII MDCXCIV. *Gironne prise le 29 Juin 1694.*

LA FRANCE POURVUE DE BLED PAR LES SOINS DU ROI.

1694. Le Roi fait acheter une grande quantité de bled en Pologne & le fait embarquer sur des vaisseaux Danois & Suedois, que la neutralité mettoit en état de trafiquer librement. Les Hollandois cependant s'emparerent de ce convoi, mais le Capitaine Jean Bart, n'ayant que six Frégates, osa leur livrer bataille à la hauteur du Texel, & de huit vaisseaux qu'ils avoient

il en prit trois, mit en fuite les cinq autres, & ramena dans nos Ports les Vaisseaux chargés de bled.

On voit au bord de la mer la proue d'un Vaisseau; & sur le rivage la Déesse Cerès qui tient des épics de bled. Leg. ANNONA AUGUSTA. *La France pourvue de bled par les soins du Roi.* Ex. FUGATIS AUT CAPTIS BATAVORUM NAVIBUS MDCXCIV. *Après la défaite d'une Escadre Hollandoise* 1694.

MARCHE DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN AU PONT D'ESPIERRE.

En moins de trois ~~mois~~+ Monseigneur fait faire à 1694. +jours
l'Armée quarante lieues, & par cette diligence incroyable il sauve le pays d'entre la Lys & l'Escaut, dont les Ennemis vouloient s'emparer.

Persée avec la tête de Méduse vole, porté par le cheval Pegase. Leg. MILITUM ALACRITAS. *L'ardeur & l'allegresse du Soldat.* Ex. DELPHII AD SCALDIM ITER MDCXCIV. *Marche de Monseigneur vers l'Escaut* 1694.

PRISE DE DIXMUDE ET DE DEINSSE.

Le Maréchal de Villeroi, après avoir taillé en pié- 1695.
ces deux Regimens de l'arriére-garde du corps d'Armée commandée par le Prince de Vaudemont, prend Dixmude en deux jours de siége, & Deinsse se rend à la premiere sommation. La Garnison de ces deux Places, composée de sept mille hommes, est faite prisonniere de guerre.

Un Soldat à genoux rend les armes, & on voit à terre près de lui deux couronnes murales. Leg. HOSTIUM AD DEDITIONEM COACTORUM VII MILLIA. *Sept mille hommes des troupes ennemies faits prisonniers de guerre.* Ex. DIXMUDA ET DEINSIUM CAPTA MDCXCV. *Prise de Dixmude & de Deinsse en* 1695.

DUNKERQUE GARANTIE DU BOMBARDEMENT.

1695. La Flotte ennemie, après avoir jetté inutilement plus de 1200 Bombes, perdu ses Brulots & une Frégate, est forcée de se retirer de devant Dunkerque. L'une de leurs machines infernales joua sans effet, & l'autre ayant fait son effet sur elle-même, ensevelit ceux qui étoient dedans.

Cette Médaille représente dans le Port de la Ville une Galere à l'antique : au devant on voit le débris d'une Galiote, & dans l'éloignement une bombe qui crêve en l'air. Leg. Ex. DUNKERCA ILLÆSA MDCXCV. *Dunkerque bombardée sans aucun dommage en* 1695.

PRISES FAITES PAR LES ARMATEURS FRANÇOIS.

1695. Depuis le commencement de la guerre, il y eut plus de 5000 Bâtimens Anglois & Hollandois pris avec toute leur charge. La Flotte Marchande, qui venoit des Indes & qui valoit plus de six millions, fut enlevée par le Marquis de Nesmond.

On voit un Port couvert de Lingots, de Ballots & de Marchandises. Deux Matelots sont occupés à charger un Ballot, & dans l'éloignement il y a des Vaisseaux, des Barques. Leg. Ex. INDICÆ HOSTIUM OPES INTERCEPTÆ MDCXCV. *Trésors des Indes enlevés aux Ennemis en* 1695.

LA FLOTTE HOLLANDOISE DÉFAITE A LA VUE DU TEXEL.

1696. Le Capitaine Jean Bart attaque le 18 Juin la Flotte Marchande Hollandoise de la mer Baltique, composée de plus de 100 voiles & escortée par cinq gros Na-

vires de guerre. Il s'empare de l'Amiral, force les quatre autres à se rendre, prend trente Vaisseaux Marchands, en brule deux de guerre & un grand nombre de Bâtimens de convoi.

On voit la Hollande épouvantée, un Vaisseau en feu qui coule à fond, & des Ballots flottans sur la mer. Leg. INCENSIS AUT CAPTIS NAVIBUS ONERARIIS XXX, BELLICIS III. *Trente Vaisseaux Marchands & trois Vaisseaux de guerre brûlés ou pris.* Ex. AD TEXELLAM XVII JUNII MDCXCVI. *Près du Texel le 18 Juin 1696.*

CAMPAGNE DE MDCXCVI.

En Flandre, en Allemagne, en Catalogne & en Piedmont, on ne songea qu'à fatiguer les Ennemis, & partout on les réduisit à se consumer inutilement. 1696.

On voit Mars assis dans un camp, & un cheval à côté de lui. Legend. Exerg. MARS IN HOSTILI SEDENS MDCXCVI. *Mars campé tranquillement dans le pays ennemi 1696.*

PAIX AVEC LA SAVOYE.

Le Comte de Tessé négocie un Traité entre le Roi & le Duc de Savoye; on rend à ce Prince tout ce qu'on lui avoit pris, & on convient du mariage de la Princesse Marie-Adelaïde, sa fille ainée avec M. le Duc de Bourgogne. 1696.

On voit Minerve qui d'une main tient un javelot, & de l'autre un rameau d'olive; elle a à ses pieds son Egide; près d'elle est assis l'hymen, qui a son flambeau allumé, & qui s'appuye sur un écusson aux armes de France & de Savoye. Leg. MINERVA PACIFERA. *Minerve pacifique.* Ex. PAX SABAUDIÆ MDCXCVI. *La Paix avec la Savoye 1696.*

PRISE D'ATH.

5 Juin 1697. Ath pris par M. de Catinat le 5 Juin après treize jours de tranchée ouverte. Le Duc de Baviere & le Prince d'Orange, qui étoient marché au secours de la Place à la tête de cent mille hommes, n'oserent en venir à une action. Les armées de France camperent ensuite des deux côtés de la Denre.

+ avoient

On voit un soldat qui présente au fleuve de Denre un Etendart François. Leg. TENERA GALLIS PATENS. *La Denre ouverte aux François.* Ex. ATHA CAPTA V JUNII MDCXCVII. *Prise d'Ath le 6 Juin* 1697.

PRISE DE CARTHAGENE.

4 Mai 1697. M. de Pointis, Chef-d'Escadre, avec six Vaisseaux de guerre, trois Frégates, deux Fluttes & une Galiotte à bombes, arrive devant Carthagene le 13 Avril, prend la Ville-Haute d'assaut, & la Basse se rend à discrétion. Cette Place mise à rançon produisit à la France dix millions en espéces ou en lingots.

Une femme couronnée de tours, représente Carthagene. Elle est assise aux pieds d'un arbre qui porte le Cocos, avec des trésors répandus autour d'elle. Leg. HISPANORUM THESAURI DIREPTI. *Riche butin remporté sur les Espagnols.* Ex. CARTHAGO AMERICANA VI CAPTA IV MAII MDCXCVII. *Carthagene en Amérique prise d'assaut le 4 Mai* 1697.

PRISE DE BARCELONE.

10 Août 1697. Cette forte Place attaquée par terre par le Duc de Vendôme, & par mer par le Comte d'Estrées, se rend enfin après cinquante deux jours de tranchée ouverte.

Hercule paroît appuyé sur sa massue, ayant à ses pieds

pieds un bouclier aux armes de Barcelone. Leg. BINIS CASTRIS DELETIS. *Les deux camps des ennemis forcés.* Ex. BARCINONE CAPTÂ X AUGUSTI MDCXCVII. *Barcelone prise le* 10 *Août* 1697.

ATH, BARCELONE ET CARTHAGENE, pris la même année.

On voit la Victoire qui écrit sur trois boucliers attachés à un Palmier, AD BARCINONEM HISPANIÆ, AD ATHAM FLANDRIÆ, AD CARTHAGINEM NOVI ORBIS. *A Ath en Flandre, à Barcelone en Espagne, & à Carthagene dans le nouveau monde.* Leg. EX. VICTORIA COMES FRANCORUM MDCXCVII. *La Victoire fidelle compagne des François* 1697. 1697.

LA FRANCE TOUJOURS VICTORIEUSE.

L'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande, l'Italie, pendant dix années de guerre, font d'inutiles efforts contre la France victorieuse partout. 1697.

On voit la France armée, & à ses pieds les boucliers où sont les armes des Puissances ennemies : d'une main elle tient un javelot & de l'autre une Victoire. Leg. GALLIA INVICTA. *La France invincible.* Ex. BELLO PER DECENNIUM FELICITER GESTO MDCXCVII. *Guerre de dix ans faite avec succès* 1697.

PAIX DE RYSWIK.

Les Traités de Munster & de Nimegue y servirent de base. Par le Traité conclu avec les Hollandois le 20 Septembre à minuit, ils rendent Pondicheri. Par celui signé une heure après avec l'Espagne, le Roi rend à cette Couronne tout ce qu'il avoit pris & tout ce qui avoit été réuni par les Chambres de Metz & de Brisac. Le Traité avec l'Angleterre fut conclu le 21, le Roi s'engage à 1697.

n'inquiéter en aucune façon le Roi de la Grande-Bretagne dans la possession des Etats dont il jouissoit. Par le quatriéme Traité, conclu avec l'Empereur le 30 Octobre, on rend Fribourg à Sa Majesté Impériale, & on rétablit le Duc de Lorraine dans ses Etats.

L'Equité & la Valeur, représentées à l'antique, tiennent ensemble une couronne d'olive. Leg. Ex. PACATA EUROPA MDCXCVII. *L'Europe pacifiée* 1697.

AUTRE MÉDAILLE SUR LE MESME SUJET.

1697. Le Roi sacrifie ses conquêtes au desir de soulager ses peuples.

On voit aux pieds du Roi la France pénétrée de reconnoissance. Leg. PATER PATRIÆ. *Pere de la Patrie.* Ex. PAX CUM HISPANIS, ANGLIS, BATAVIS ET GERMANIS MDCXCVII. *Paix conclue avec l'Espagne, l'Allemagne, l'Angleterre & la Hollande* 1697.

TROISIÉME MÉDAILLE SUR LA PAIX.

1697. On voit la paix qui d'une main tient un rameau d'olive, & de l'autre un flambeau dont elle brule un monceau d'armes. Leg. SALUS EUROPÆ. *Le salut de l'Europe.* Ex. PAX TERRA, MARIQUE PARTA MDCXCVII. *Paix rétablie & sur mer & sur terre* 1697.

MARIAGE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

1697. Le Mariage de ce Prince avec Marie-Adelaïde, Princesse de Savoye, fût célébré le 7 Décembre 1697.

L'Hymen tient de la main droite son flambeau, & porte sur le bras gauche une espece de voile que les Anciens appelloient *Flammeum*, & que les nouvelles

Epouses mettoient sur leurs têtes. Leg. TÆDIS FELICIBUS. *Flambeau de l'Hyménée allumé sous d'heureux présages.* Ex. MARIA-ADELAIS SABAUDIÆ LUDOVICO BURGUNDIÆ DUCI NUPTA MDCXCVII. *Marie-Adelaide de Savoye mariée à Louis Duc de Bourgogne* 1697.

AUTRE MÉDAILLE SUR LE MESME SUJET.

La tête de Monseigneur le Duc de Bourgogne & celle de la Princesse son Epouse, sont posées en regard. Leg. Ex. LUDOVICI BURGUNDIÆ DUCIS, ET MARIÆ ADELAIDIS CONNUBIUM MDCXCVII. *Mariage de Louis de Bourgogne avec Marie-Adelaide de Savoye* 1697. 1697.

CAMP DE COMPIEGNE.

Le Roi, avant que de licencier ses troupes, forme aux environs de Compiegne un camp de 50000 hommes. Le Duc de Bourgogne fait sous les yeux du Roi les fonctions de Général. 1698.

On voit un guerrier qui tient par la main un jeune homme armé, & le conduit dans un camp représenté par des tentes. Leg. MILITARIS INSTITUTIO DUCIS BURGUNDIÆ. *Le Duc de Bourgogne instruit au métier de la guerre.* Ex. CASTRA COMPENDIENSIA MDCXCVIII. *Le Camp de Compiegne* 1698.

STATUE EQUESTRE DU ROI.

La Statue Equestre de ce grand Prince est posée sur un piedestal dans une magnifique place, appellée la Place de Vendôme. Leg. REGI OPTIMO. *Au meilleur des Rois.* Ex. LUTETIA MDCXCIX. *Paris* 1699. 1699.

HOMMAGE RENDU PAR LE DUC DE LORRAINE.

1699. Le Roi donne en mariage au Duc de Lorraine, Elisabeth-Charlotte d'Orleans. Peu de tems après ce mariage, ce Prince vint à Versailles où il prêta serment de fidélité d'hommage-lige.

On voit le Roi couvert & assis dans un fauteuil. Il tient entre ses mains les mains jointes du Duc de Lorraine qui est à genoux nue tête & sans épée. Leg. Ex. HOMAGIUM-LIGIUM LEOPOLDI LOTHARINGIÆ DUCIS OB DUCATUM BARENSEM. *Hommage-lige de Leopold Duc de Lorraine pour le Duché de Bar* 1699.

NEUBRISAC.

1699. Cette Place, qui sert de rempart à l'Alsace depuis Huningue jusqu'à Strasbourg, fut bâtie par ordre du Roi en 1699,

Le Roi remet entre les mains de l'Alsace, qui est à genoux, le plan de Neubrisac. Le fleuve du Rhin marque la situation de la Ville. Leg. SECURITAS ALSATIÆ. *La sûreté de l'Alsace.* Ex. NEOBRISACUM CONDITUM MDCXCIX. *Neubrisac bâti en* 1699.

EDIT CONTRE LES FAINEANS.

1700. Cet Edit défend sous de grieves peines de mendier, & il pourvoit en même tems à la subsistance des pauvres qui sont hors d'état de travailler.

On voit la Piété représentée à l'antique sous la figure d'une femme voilée & assise près d'un Autel. Leg. PIETAS OPTIMI PRINCIPIS. *La piété du meilleur des Princes.* Ex. VETITA DESIDIOSA MENDICITAS MDCC. *La faineantise & la mendicité abolies* 1700.

EDIT CONTRE LE LUXE.

Par cet Edit Sa Majesté défend les meubles d'or & d'argent massif qu'elle juge superflus, ordonne que les plus riches étoffes ne passeront pas un certain prix, & regle la dépense qui convient à chaque état. 1700.

La Prévoyance tient d'une main un gouvernail, & a un globe à ses pieds. Leg. PROVIDENTIA SERVATRIX. *Prévoyance salutaire.* Ex. SUMPTUARIÆ LEGES RENOVATÆ MDCC. *Loix somptuaires renouvellées* 1700.

CHAMBRE DU COMMERCE.

Le Roi établit de nouvelles Compagnies pour Saint Domingue & le Canada, choisit six Commissaires tirés de son Conseil pour examiner toutes les affaires du négoce, & veut que les douze Villes les plus marchandes du Royaume nomment chacune un de leurs plus habiles Négocians pour donner leur avis sur les affaires qui se présenteroient. 1700.

On voit la Justice, & près d'elle Mercure, Dieu du Commerce qui d'une main tient son caducée, & de l'autre une bourse. Leg. Ex. SEX VIRI COMMERCIIS REGUNDIS MDCC. *Six Commissaires préposés à la conduite du Commerce en* 1700.

AVENEMENT DE MONSEIGNEUR LE DUC D'ANJOU A LA COURONNE D'ESPAGNE.

Charles II Roi d'Espagne appelle, par son testament, Philippe de France, Duc d'Anjou, à la succession de ses Royaumes. Après la mort de ce Prince, les Régens qu'il avoit établis chargerent l'Ambassadeur qui étoit alors en France de présenter au Roi ce Testament, & de lui demander son Petit-fils pour Roi d'Espagne. 1700.

Monseigneur le Duc d'Anjou est à la droite du Roi; & ils sont tous deux couverts. L'Ambassadeur d'Espagne embrasse les genoux de son nouveau Maître & lui baise la main. Leg. REX VOTIS HISPANORUM CONCESSUS. *L'Espagne obtient le Roi qu'elle desire.* Ex. PHILIPPUS DUX ANDEGAVENSIS MDCC. *Philippe Duc d'Anjou* 1700.

AUTRE MÉDAILLE SUR LE MESME SUJET.

1700. On voit le Portrait de Sa Majesté Catholique. Leg. Ex. PHILIPPUS V. LUDOVICI DELPHINI FILIUS, LUDOVICI MAGNI NEPOS HISPANIARUM ET INDIARUM REX MDCC. *Philippe V. Duc d'Anjou, fils de Louis Dauphin de France, petit-fils de Louis le Grand Roi des Espagnes & des Indes* 1700.

L'UNION DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

1700. L'Espagne confie au Roi toutes les Places des Pays-Bas Catholiques & de plusieurs autres Provinces.

La France & l'Espagne se donnent la main en signe d'amitié. Leg. Ex. CONCORDIA FRANCIÆ ET HISPANIÆ MDCC. *Union de la France & de l'Espagne* 1700.

DÉPART DU ROI D'ESPAGNE.

1700. Sur cette Médaille est représenté le Roi d'Espagne à cheval. Leg. Ex. PROFECTIO PHILIPPI V. HISPANIARUM REGIS IV DECEMBRIS MDCC. *Départ de Philippe V. Roi d'Espagne le* 4 *Décembre* 1700.

JOURNÉE DE CRÉMONE.

1701. Le Prince Eugene entre par surprise dans Crémone pendant la nuit avec 6000 hommes d'élite; mais après onze heures de combat les Impériaux, poussés de poste en poste, se retirent avec précipitation par la même

porte par laquelle ils étoient entrés. Le Maréchal de Villeroi fut fait prisonnier.

Cette Médaille représente un Mars François qui foule aux pieds un Cuirassier Allemand, & la Ville de Cremone qui admire le courage de son Défenseur. Leg. VIRTUS DOLI VICTRIX. *La valeur triomphe de la surprise.* Ex. CREMONA SERVATA I FEBRUARII MDCCII. *Cremone conservée le 1 Février 1702.*

COMBAT DE LUZARA.

Le Roi d'Espagne, après avoir défait un corps de 11 Août
4000 hommes commandés par le Général Visconti, 1702.
vient assiéger Luzara. Les deux armées ennemies se rencontrerent près de cette Place, où il se donna un sanglant combat. Les François demeurerent maîtres du champ de bataille, couvert de 7000 morts des ennemis commandés par le Prince Eugene.

Le Roi d'Espagne paroît à cheval : la Victoire tient une Palme de la main gauche, & de la droite elle met une Couronne de laurier sur la tête du jeune Roi. Leg. VIRTUS AVITA. *La valeur héréditaire à ce Prince.* Ex. PHILIPPUS V HISPANIARUM REX, LUDOVICI MAGNI NEPOS, DE GERMANIS AD LUCERIAM MANTUÆ XI AUGUSTI MDCCII. *Philippe V Roi d'Espagne, Petit-fils de Louis le Grand, vainqueur des Allemans à Luzara le 11 Août 1702.*

CAMPAGNE DE FRIDLINGEN.

Le Marquis de Villars, détaché de l'Armée que 14 Oct.
commandoit le Maréchal de Catinat prend la petite 1702.
Ville de Neubourg le 11; attaque, le 14 près de Fridlingen, les Impériaux commandés par le Prince Louis de Bade, & remporte sur eux une victoire qui lui valut le bâton de Maréchal. Les Ennemis perdirent environ 4000 hommes, 10 piéces de canon, 3 paires de

Timbales & trente-sept Drapeaux ou Etendarts.

Le Rhin appuyé sur son urne regarde avec étonnement un trophée d'armes élevé sur ses bords. Leg. Ex. TRAJECTO RHENO AD FREDELINGEM DE GERMANIS XIV OCTOBRIS MDCCII. *Les Allemans bâtus au-delà du Rhin le 14 Octobre 1702.*

PRISE DU FORT DE KELL.

1703. Le Maréchal de Villars prend le Fort de Kell le 10 Mars après douze jours de tranchée ouverte, & après cette conquête il va joindre le Duc de Baviere, allié de la France, en s'ouvrant un chemin par la forêt noire.

Le Rhin paroît appuyé sur son urne regardant le Fort de Kell dans l'éloignement. Leg. ITER AD BAVAROS FOEDERATOS. *Les François s'ouvrent un chemin pour aller secourir les Bavarois leurs alliés.* Ex. KELLA RECEPTA X MARTII MDCCIII. *Prise de Kell le 3 Mars 1703.*

COMBAT D'EKEREN.

1703. Le Maréchal de Boufflers, détaché de l'armée du Maréchal de Villeroi, va joindre le Marquis de Bedmar près d'Anvers, marche aux ennemis qui avoient leur quartier-général à Ekeren, les attaque & les bat. On leur tua plus de 4000 hommes; on leur fit 500 prisonniers; on leur prit six piéces de canon, 44 mortiers, & près de 300 chariots d'Artillerie.

La Victoire tient d'une main deux Etendarts, & de l'autre une Couronne de laurier. Leg. Ex. JUNCTIS AUSPICIIS GALLI ET HISPANI DE BATAVIS AD EKERAM XXX JUNII MDCCIII. *Les troupes de France & d'Espagne victorieuses des Hollandois à Ekeren le 30 Juin 1703.*

PRISE

PRISE DE BRISAC.

Le Duc de Bourgogne fait ouvrir la tranchée devant Brisac, se met à la tête des travailleurs, porte lui-même une fascine & anime si bien le soldat par son courage & par ses libéralités, que la Ville est forcée de se rendre après 13 jours de tranchée ouverte. 7 Sept. 1703.

Monseigneur le Duc de Bourgogne paroît à cheval avec un bâton de commandement à la main, & regardant la Ville de Brisac. Leg. EXPEDITIO DUCIS BURGUNDIÆ. *Expédition du Duc de Bourgogne.* Ex. BRISACUM CAPTUM VII SEPTEMBRIS MDCCIII. *Brisac pris le 7 Septembre* 1703.

BATAILLE DE SPIRE, ET PRISE DE LANDAU.

Le Prince de Hesse, à la tête de 30000 hommes, marche au secours de Landau, assiégé par le Maréchal de Tallard, qui laisse à M. de ~~Laubarie~~ le soin de continuer le siége pour marcher contre l'ennemi. La bataille se donne près de Spire. Les Impériaux, après avoir eu 5000 hommes tués & plus de 3000 faits prisonniers, & après avoir perdu presque tous les Drapeaux & leurs bagages, sont obligés de se retirer. La prise de Landau fut la suite de cette victoire. 17 Nov. 1703. + Laubanie

La France, assise sur un monceau d'armes, est couronnée de laurier par la Victoire, & la Ville de Landau lui présente une Couronne murale. Leg. VICTIS AD SPIRAM HOSTIBUS. *Les Ennemis vaincus auprès de Spire.* Ex. LANDAVIA CAPTA XVII NOVEMBRIS MDCCIII. *Landau pris le 17 Novembre* 1703.

PRISE DE VERCEIL.

Les troupes du Duc de Savoye, qui commençoit à 20 Juillet 1704.

à entretenir secrettement des liaisons avec l'Empereur, sont désarmées par le Duc de Vendôme qui vient faire le Siége de Verceil, & s'en rend Maître le 20 Juillet. La Garnison est faite Prisonniere de guerre.

Cette Médaille représente Nemesis, Déesse qui chez les anciens présidoit aux justes vengeances. Leg. Ex. VERCELLÆ CAPTÆ XX JULII MDCCIV. *Verceil pris le 20 Juillet 1704.*

COMBAT NAVAL DE MALAGA.

24 Août 1704. Le Comte de Toulouse ayant sous ses ordres le Maréchal de Coeuvres, attaque le 17 Août près de Malaga les Flottes d'Angleterre & de Hollande. La plupart des Vaisseaux ennemis furent si maltraités, qu'ils disparurent dès que la nuit put favoriser leur retraite.

On voit l'Espagne assise & appuyée sur une demie colomne. La victoire paroît au-dessus dans les airs, tenant une palme à la main. Leg. ORÆ HISPANIÆ SECURITAS. *La sureté des Côtes d'Espagne.* Ex. ANGLORUM ET BATAVORUM CLASSE FUGATA AD MALACAM XXIV AUGUSTI MDCCIV. *Les Flottes Angloises & Hollandoises mises en fuite auprès de Malaga le 24 Août 1704.*

PRISE D'IVRÉE.

29 Sept. 1704. Le Duc de Vendôme après s'être rendu Maître de Verceil, vient faire le Siége d'Ivrée & s'en empare au bout de neuf jours de siége. Les Troupes qui défendoient la Citadelle se rendirent prisonnieres de guerre.

La France habillée en guerriere reçoit une Couronne murale de la main d'une femme qui se prosterne devant elle & qui est appuyée sur un bouclier aux armes d'Ivrée. Leg. EPOREDIA CAPTA. *Prise d'Ivrée.* Ex. XXIX SEPTEMBRIS MDCCIV. *Le 29 Septembre 1704.*

PRISE DE VERUE.

Cette importante Place assiégée dès le 14 d'Octobre par le Duc de Vendôme, ne se rendit que le 9 Avril de l'année suivante. 9 Avril 1705.

On voit la Ville de Verue éplorée & abattue au pied de ses rochers, & Mars tenant la Couronne murale qu'il lui a arrachée. Leg. CONSTANTIA EXERCITÛS. *La constance de l'Armée.* Ex. VERUCA CAPTA IX APRILIS MDCCV. *Verue prise le 9 Avril* 1705.

BATAILLE DE CASSANO.

Le Prince Eugene qui menoit du secours au Duc de Savoie, veut passer l'Adda défendue par le Duc de Vendôme. Le combat se donne près de Cassano. Le Prince Eugene y fut blessé & le Duc de Vendôme eut un cheval tué sous lui. Les ennemis perdirent toute leur artillerie, & on leur fit plus de dix-huit cens prisonniers 16 Août 1705.

L'Adda représenté sous la figure d'une femme couronnée de roseaux & panchée sur son urne, regarde la Victoire qui enleve de dessus ses bords un drapeau aux Armes de l'Empire. Leg. DE GERMANIS. *Victoire remportée sur les Allemands.* Ex. AD CASSANUM XVI AUGUSTI MDCCV. *Auprès de Cassano le 16 Août* 1705.

PRISE DE NICE.

Le Duc de Berwick fait ouvrir la tranchée devant la Citadelle de Nice la nuit du 17 au 18 de Novembre 1705. Cette Place se défendit jusqu'au 4 de Janvier de l'année suivante qu'elle capitula. La Ville avoit été prise le 19 Avril par le Duc de la Feuillade. 4 Janv. 1706.

On voit la Ville de Nice enchaînée & assise au pied d'un cippe sommé d'un globe aux Armes de France,

près de la mer, son bouclier à ses pieds, dans le fond sa Citadelle escarpée & entr'ouverte. Leg. NICEA ITERUM EXPUGNATA. *Nice prise pour la seconde fois.* IV JANUARII MDCCVI. *Le 4 Janvier 1706.*

BATAILLE D'ALMANZA.

25 Avril 1707. Les Portugais & les Anglois commandés par Milord Galowai & par M. de Las Minas sont entierement défaits près d'Almanza par le Duc de Berwick. On leur prit 120 Drapeaux ou Etendarts, tout leur canon & plus de 9000 prisonniers, & on leur tua environ 5000 hommes.

L'Espagne paroît assise sur un monceau d'armes & de boucliers de l'Empire, de l'Angleterre, du Portugal & de la Hollande. Leg. ADSERTUM PHILIPPO V HISPANIARUM IMPERIUM. *Le Royaume d'Espagne assuré à Philippe V.* Ex. HOSTIBUS AD ALMANZAM CÆSIS XXV APRILIS MDCCVII. *Défaite des ennemis près d'Almanza le 25 Avril 1707.*

LES LIGNES DE STOLHOFFE FORCÉES.

22 Mai 1707. Ces Lignes regardées comme le rempart de l'Empire s'étendoient depuis Stolhoffe jusqu'au pied de la montagne de la forêt noire. On trouva dans ces lignes qui furent forcées & rasées par le Maréchal de Villars le 25 Mai, près de 200 pieces de canon, & un amas prodigieux de munitions.

Mars paroît tenant d'une main un trophée & de l'autre une Couronne vallaire. Leg. PATEFACTI GERMANIÆ ADITUS. *L'Allemagne ouverte.* Ex. VALLO STOLLOFFENSI DISJECTO XXII MAII MDCCVII. *Les Lignes de Stolhoffe forcées le 22 Mai 1707.*

LEVÉE DU SIÉGE DE TOULON.

Le 11 Juillet le Duc de Savoie à la tête d'une Armée de 25000 hommes avoit passé le Var, & étoit venu faire le Siége de Toulon. Il s'établit d'abord sur la hauteur de Sainte Catherine, mais il fut bientôt chassé de ce poste avantageux par le Maréchal de Tessé suivi des Milices du Pays & des Troupes de la Marine; repoussé dans la plaine après avoir perdu une partie de son canon & de ses Troupes, il fut obligé d'abandonner son Armée & de repasser le Var. 20 Août 1707.

La Ville de Toulon représentée sous la figure d'une femme couronnée de tours, tranquillement assise au bord de la mer, tient d'une main un gouvernail, & de l'autre un bouclier à ses armes. Derriere elle paroît un cheval libre paissant dans la prairie. Leg. Ex. TELO OBSIDIONE LIBERATUS XX AUGUSTI MDCCVII. *Les ennemis forcés d'abandonner le Siége de Toulon le 20 Août* 1707.

PRISE DE LERIDA.

Après dix jours de tranchée ouverte, Lerida est prise d'assaut par le Duc d'Orleans, la Garnison & les Habitans qui s'étoient retirés dans le Château bâti sur un roc escarpé se défendirent jusqu'à la derniere extrêmité, & ne se rendirent que le 11 Novembre. 11 Nov. 1707.

Mars plante un Etendart François sur la brêche d'un rocher escarpé, au pied duquel une femme représentant la Ville de Lerida avec sa couronne de tours & son bouclier, paroît tombante avec un débris de colonne. Leg. NOVA GLORIA. *Nouvelle gloire.* Ex. ILERDA EXPUGNATA XI NOVEMBRIS MDCCVII. *Prise de Lerida le* 11 *Novembre* 1707.

PRISE DE TORTOSE.

11 Juillet 1708. Le Duc d'Orleans ouvre la tranchée devant cette Place le 21 de Juin, & s'en rend Maître le 11 Juillet.

Le même Mars François qui a été peint dans la Médaille de Lerida, est représenté dans celle-ci ayant un pied sur l'urne de l'Ebre (fleuve sur les bords duquel Tortose est située) & recevant les clefs de la Ville de Tortose prosternée devant lui. Leg. AUXILIORUM PRÆSTANTIA. *La valeur des Troupes auxiliaires.* Ex. TORTOSA CAPTA XI JULII MDCCVIII. *Tortose prise le 11 Juillet* 1708.

NAISSANCE DE LOUIS XV.

15 Févr. 1710. La France dans ses habits Royaux & assise sur un espece de Trône, regarde avec complaisance le jeune Prince qu'elle tient sur ses genoux. Leg. NOVUM REGIÆ STIRPIS INCREMENTUM. *Nouvel accroissement de la Famille Royale.* Ex. LUDOVIC. LUD. BURG. DUC. FIL. LUD. DELPH. NEP. LUD. MAGNI PRON. NAT. XV FEBR. MDCCX. *Louis fils de Louis Duc de Bourgogne, petit-fils de Louis Dauphin, & arriere petit-fils de Louis le Grand né le* 15 *Février* 1710.

BATAILLE DE VILLAVICIOSA.

10 Déc. 1710. Philippe V. Roi d'Espagne ayant sous ses ordres le Duc de Vendôme, se rend Maître de Birbuega [+ Brihuega] où l'arriere-garde de l'Armée ennemie commandée par le Comte de Staremberg est forcée. Le lendemain, fut marqué par la fameuse bataille de Villaviciosa. Ces deux actions coûterent aux ennemis douze à treize mille hommes, dont près de quatre mille hommes furent tués, & neuf mille furent faits prisonniers.

L'Espagne à demi couchée se releve à l'aspect de la

Victoire qui revient à elle, tenant d'une main une Couronne murale, & de l'autre une palme. On voit derriere la Victoire des boucliers épars aux Armes de l'Empire, de l'Angleterre & de la Hollande. Leg. VICTORIA REDUX. *La Victoire de retour.* Ex. HOSTES DEJECTI AD VILLAMVICIOSAM X DECEMBRIS MDCCX. *Les Ennemis défaits à Villaviciosa le* 10 *Décembre* 1710.

PRISE DE GIRONNE.

Le Duc de Noailles fait ouvrir la tranchée devant le Fort rouge le 23 Décembre & s'en rend maître. Il attaque ensuite la Ville, défendue par une forte Garnison. Le débordement du Ter retarda les opérations du siége; mais enfin la Ville basse fut prise d'assaut le 23 Janvier, & la Ville haute se rendit par capitulation le 25. 25 Janv. 1711.

Bellone, avec un bouclier aux armes de France, montre au Ter, appuyé sur son urne, la couronne murale & le bouclier de Gironne. Leg. Ex. GERUNDA ITERUM EXPUGNATA XXV JANUARII MDCCXI. *Gironne prise pour la seconde fois le* 25 *Janvier* 1711.

BATAILLE DE DENAIN, ET LEVÉE DU SIÉGE DE LANDRECI.

Le Maréchal de Villars marche au secours de Landreci, force les retranchemens que les ennemis avoient élevés à Denain; dix-sept Bataillons de leurs meilleures troupes sont tués, pris, ou noyés; enfin le 2 Août ils sont obligés d'abandonner le siége de Landreci. 2 Août 1712.

Pallas armée de son Egide, & prête à lancer son javelot paroit sortir tout à coup d'un nuage. Leg. PERRUPTO DENONIENSI VALLO. *Les retranchemens de Denain forcés.* Ex. LANDRECIUM LIBERATUM II AUGUSTI MDCCXII. *Levée du siége de Landreci le* 2 *d'Août* 1712.

PRISE DE BARCELONE.

12 Sept. 1712. La prise de cette Place, par le Maréchal de Berwick, acheva de rendre la paix à l'Espagne. Le blocus avoit duré onze mois, & après soixante un jours de tranchée ouverte, l'assaut fut donné à cette Ville qui se rendit le lendemain 12 Septembre 1714.

On voit l'Espagne sur un Thrône au pied duquel la Ville de Barcelone paroît prosternée avec son bouclier, ses clefs & un flambeau éteint. Derriere Barcelone, une Pallas Françoise debout & sous les armes, semble commander cet acte de soumission. Leg. HISPANIA STABILITA. *L'Espagne affermie.* Ex. BARCINO IN POTESTATEM PHILIPPI V REDACTA XII SEPT. MDCCXII. *Barcelone remise sous la puissance de Philippe V le 12 Septembre* 1712.

SUITE DE LA CAMPAGNE MDCCXII.

1712. La prise de Douai, du Quesnoy, de Bouchain, fut une suite de la levée du siége de Landreci.

On voit les boucliers de Douai, du Quesnoy, & de Bouchain appendus à un chêne. Leg. MARTI LIBERATORI. *A Mars libérateur.* Ex. DUACO, QUERECTO, BUCEMIO RECUPERATIS MDCCXII. *Douay, le Quesnoy & Bouchain repris en* 1712.

RENONCIATION.

1713. Le Roi d'Espagne renonce à tous les droits que sa naissance lui donnoit sur la Couronne de France; & réciproquement le Duc de Berry & le Duc d'Orleans renoncent à celle d'Espagne.

On voit la France & l'Espagne qui font un serment sur l'Autel de la Paix. SALUTI PUBLICÆ. *Le repos de l'Europe assuré.* Ex. REGNANDI JUS MUTUO SACRAMENTO REMISSUM

REMISSUM MDCCXIII. *Par la renonciation réciproque aux deux Couronnes* 1713.

PAIX D'UTRECHT.

En 1712 la Reine d'Angleterre retira ses Troupes de l'Armée des Alliés, & indiqua des Conférences à Utrecht où la Paix fut signée, le 11 Avril 1713, par tous les Ambassadeurs des Puissances intéressées à l'exception de ceux de l'Empereur. 11 Avril 1713.

On voit Astrée qui descend du Ciel avec tous les attributs de la Paix, de la Justice, & de l'Abondance. Leg. SPES FELICITATIS ORBIS. *Espérance d'une félicité universelle.* Exerg. PAX ULTRAJECTENSIS XI APRILIS MDCCXIII. *Paix conclue à Utrecht le* 11 *Avril* 1713.

CAMPAGNE DE MDCCXIII.

Landau pris le 20 Août par le Maréchal de Villars après 56 jours de tranchée ouverte. La Garnison est faite prisonniere de guerre. Le Général Vaubonne est forcé dans ses retranchemens le 20 Septembre, par le même Maréchal qui vient faire le siége de Fribourg, & s'en rend maître le 16 Novembre. 1713.

Mars, fier de ses exploits foule aux pieds les boucliers de Landau & de Fribourg, à côté desquels on voit des couronnes murales. Leg. MARS DEBELLATOR. *Mars vainqueur.* Ex. LANDAVIÂ ET FRIBURGÂ EXPUGNATIS MDCCXIII. *Prise de Landau & de Fribourg en* 1713.

PAIX DE RASTAT.

Le Maréchal de Villars, au nom du Roi d'Espagne, & le Prince Eugéne, au nom de l'Empereur, signerent la Paix à Rastat le 6 Mars 1714; & elle fut acceptée à Bade le 7 de Septembre par tout le Corps Germanique. 6 Mars 1714.

On voit le Temple de Janus fermé. Leg. UBIQUE PAX. *Paix universelle.* Ex. FOEDUS RASTADIENSE VI. MARTII MDCCXIV. *Traité conclu à Rastat le 6 Mars* 1714.

CONSTANCE DU ROI DANS TOUS LES ÉVÉNEMENS.

1715. Dans les dernieres années de la vie de ce grand Prince, la Victoire, accoutumée à le suivre, paroissoit l'avoir abandonné : son Auguste Famille lui fut presque toute enlevée ; le déréglement des saisons attire la disette dans son Royaume, & jamais l'adversité ne fut capable de l'abbattre. Dans les événemens heureux, sa modération a donné des bornes à sa puissance, & une parfaite tranquillité d'ame l'a mis au-dessus des événemens malheureux.

On voit un cippe sur lequel sont écrits ces mots : QUOD PROSPERA MODERATÈ, ADVERSA FORTITER TULERIT. *Le Roi a joui de la bonne fortune avec modération, & il a supporté la mauvaise avec courage.* Leg. Ex. OMNIUM ORDINUM CONSENSU MDCCXV, *Du consentement de tout le monde* 1715.

MORT DU ROI.

1 Sept. 1715. Plus grand encore au lit de la mort que sur le Trône, Louis XIV meurt en héros & en chrétien, après plus de soixante douze années du Regne le plus glorieux.

On voit d'un côté la tête de Louis le Grand, & au revers la Renommée qui arrache des bras du tems le portrait de ce Prince pour l'élever aux Cieux. Leg. SUPREMA VIRTUTUM MERCES. *La gloire du Ciel est la plus haute récompense des vertus du Roi.* Ex. OBIIT I SEPTEMBRIS MDCCXV. *Mort le 1 Septembre* 1715.

AUTRE MÉDAILLE SUR LA MORT DU ROI.

Sa Majesté voulant perpétuer la gloire de son auguste Bisayeul, ordonne que les événemens de sa vie, sur lesquels on n'avoit pas encore fait des Médailles, soient transmis à la postérité avec le même soin que les précédens, qui n'avoient été poussés que jusqu'à l'avenement de Philippe V à la Couronne d'Espagne.

On voit au revers du portrait du Roi, la Piété qui pose sur un amas de symboles de la Paix, de la Guerre & des Beaux-Arts, le Livre des Médailles sur lequel sont écrits ces mots abbrégés : NUM. LUD. MAGNI. Leg. Ex. ÆTERNÆ MEMORIÆ LUDOVICI XIV PROAVI SUI MDCCXXIII. *Louis XV consacre ce Livre à l'éternelle mémoire du Roi Louis XIV son Bisayeul 1723.*

» On a remarqué avec raison, dit l'illustre Auteur » de l'Abbrégé Chronologique de l'Histoire de France, que les Regnes d'Auguste & de Louis XIV se » ressembloient par le concours des Grands Hommes » dans tous les genres qui a illustré leurs Regnes ; » mais on ne doit pas croire que ce soit l'effet seul du » hasard ; & si ces deux Regnes ont de grands rap» ports, c'est qu'ils ont été accompagnés à peu près des » mêmes circonstances. Ces deux Princes sortoient des » guerres civiles ; de ce tems où les Peuples, toujours » armés, nourris sans cesse au milieu des perils, en» têtés des plus hardis desseins, ne voyent rien où ils » ne pussent atteindre ; de ce tems où les événemens » heureux & malheureux, mille fois repétés étendent » les idées, fortifient l'ame à force d'épreuves, augmen» tent son ressort & lui donne ce desir de gloire qui ne » manque jamais de produire de grandes choses.

» Le même fond qui avoit produit des hommes il-
» lustres dans la guerre, produisit des génies sublimes
» dans les Lettres, dans les Arts, & dans les Sciences.
» L'émulation prit la place de la révolte. Les esprits
» accoutumés à l'indépendance, ne la chercherent
» plus que dans les vues saines de la Philosophie ; il
» n'étoit plus question d'entreprendre sur ses pareils,
» il fallut s'en faire admirer ; la supériorité acquise
» par les armes, fut remplacée par celle que donnent
» les talens de l'esprit : en un mot les mêmes circon-
» stances réunies donnerent à l'Univers les Regnes
» d'Auguste & de Louis XIV. «



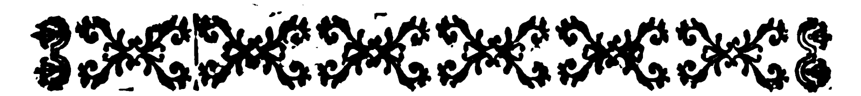


TABLE
DES HOMMES ILLUSTRES
Dont les Eloges Historiques sont contenus dans ce Volume.

LIVRE HUITIÉME.

Philologues célébres, Critiques, Grammairiens, Lexiographes, Bibliographes, Géographes, Commentateurs, Interprétes, Mytologistes, Blasonistes, Généalogistes, Chronologistes, Antiquaires, Médaillistes.

LIVRE NEUVIÉME.

Dames Sçavantes.

LIVRE DIXIÉME.

Architectes célébres.

LIVRE ONZIÉME.

Peintres célébres.

LIVRE DOUZIÉME.

Graveurs célébres, Orfévres & Monétaires.

LIVRE TREZIÉME.

Sculpteurs célébres.

LIVRE QUATORZIÉME.

Abbrégé Chronologique de l'Hiſtore civile & militaire du Regne de Louis XIV. par des Médailles.

DISCOURS.

Fin de la Table.



